
3 1761 04410 7431

ŒUVRES
DE RABELAIS.

TOME QUATRIÈME.

Imprimerie de

Jules Didot aîné,

IMPRIMEUR DU ROI,

Rue du Pont-de-Lodi, n° 6

ŒUVRES DE RABELAIS

ÉDITION VARIORUM,

AUGMENTÉE DE PIÈCES INÉDITES,

DES SONGES DROLATIQUES DE PANTAGRUEL,

OUVRAGE POSTHUME, AVEC L'EXPLICATION EN REGARD;

DES REMARQUES DE LE DUCHAT, DE BERNIER, DE LE MOTTEUX, DE L'ABBÉ DE MARSY, DE VOLTAIRE, DE GINGUENÉ, ETC.

ET D'UN NOUVEAU COMMENTAIRE

HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE,

PAR ESMANGART ET ÉLOI JOHANNEAU,

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS

CHEZ DALIBON, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS.

M. DCCC. XXIII.

LA VIE
DE GARGANTUA
ET
DE PANTAGRUEL.

CHAPITRE XXIV.

Lettres qu'ung messagier aporta a Pantagruel d'une dame de Paris, et l'exposition d'un mot escript en ung anneau d'or.

COMMENTAIRE HISTORIQUE
ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pendant que Pantagruel et ses compagnons attendoient à Honfleur le vent propice pour partir, Pantagruel reçut par un messager d'une dame de Paris, *laquelle il avoit entretenue bonne espace de temps*, une lettre et un anneau d'or avec l'inscription au-dessus : *Au plus aimé des belles, et moins loyal des preux ;* et au-dedans, en hébreu : *Mon dieu, ne m'abandonnez pas.* Si Pantagruel étoit ici Henri II, comme il l'est dans tout le reste du roman, cette dame de Paris pourroit bien être Catherine de Médicis, qu'il avoit épousée en 1533 (voy. le comment. hist. du chap. XXXIV), ou la belle Diane de Poitiers, sa maîtresse. Mais comme

Quand Pantagruel eut leu l'inscription, il feut bien esbahy; et, demandant audict messagier le nom de celle qui l'avoyt envoyé, ouvrit les lettres, et rien ne trouva dedans escript, mais seullement ung anneau d'or, avec ung diamant en table[1]. Lors appella Panurge, et luy monstra le cas. A quoy Panurge luy dist que la feuille de papier estoyt escripte, mais c'estoyt par telle subtilité que l'on n'y voyoyt point d'escripture. Et, pour le sçavoir, la mist aupres du feu, pour veoir si l'escripture estoyt faicte avecques du sel ammoniac detrempé en eaue. Puys la mist dedans l'eaue, pour sçavoir si la lettre estoyt escripte du suc de tithymalle. Puys la monstra a la chandelle, si elle estoyt point escripte du jus d'oignons blancz.

Puys en frotta une partie d'huylle de noix, pour veoir si elle estoyt point escripte de lexif[2] de figuier. Puys en frotta une part de laict de femme allaictant sa fille premiere nee, pour veoir si elle estoyt point escripte de sang de rubettes[3]. Puys en frotta ung coing de cendres d'ung nid d'arondelles, pour veoir si elle estoyt escripte de rosee

[1] C'est un diamant taillé à surface plate, et non à facettes. Voyez le dictionnaire de Trévoux, au mot Table. De Marsy traduit *en table*, par [illegible].

[2] Lessive.

[3] *Rubeta* est un poison tiré du sang d'une grenouille venimeuse, appelée en latin *rubeta*, de *rubetum*, lieu couvert de buissons, parce qu'elle se tient dans les buissons. Voyez Pline.

qu'on trouve dans les pommes d'Alicacabut[4]. Puys en frotta ung aultre bout de la sanie des aureilles, pour veoir si elle estoyt escripte de fiel de corbeau. Puys la trempa en vinaigre, pour veoir si elle estoyt escripte de laict d'espurge. Puys la graissa d'axunge[5] de sourys chaulves, pour veoir si elle estoyt escripte avec sperme de baleine, qu'on appelle ambre griz. Puys la mist tout doulcement dedans un bassin d'eaue fraische, et soubdain la tira, pour veoir si elle estoyt escripte avecques alun de plume. Et, voyant qu'il n'y congnoissoyt rien, appella le messagier, et luy demanda : Compaing, la dame qui t'ha icy envoyé t'ha elle point baillé de baston pour apporter ? pensant que feust la finesse que met Aule Gelle : et le messagier luy respondit : Non, monsieur. Adoncques Panurge luy voulut faire raire[6] les cheveulx, pour sçavoir si la dame avoyt faict escripre avecques fort moret[7], sus sa teste raze, ce qu'elle vouloyt mander :

[4] Nous ne savons pas quelle est cette espèce de pommes ; mais *cabut* ou plutôt *cabus* est un adjectif qui vient, non pas du latin *caput*, mais immédiatement du françois *cap* tête, qui a une grosse tête ; ainsi que le prouve l'expression *chou cabus*.

[5] Graisse, oing : du latin *axungia*.

[6] Raser, couper. *Raise* plus bas, pour *rasée*.

[7] On appelle *moret* en Poitou, de la paille brûlée, réduite en brouet avec de l'eau : et les charpentiers se servent de cette composition pour alligner les pièces de bois qu'ils veulent scier en planches ou en chevrons. (L.) — Un autre interprète dit que *le morel* est un noir composé.

mais voyant que ses cheveulx estoyent fort grandz, il desista, considerant qu'en si peu de temps ses cheveulx n'eussent creu si longz. Alors dist a Pantagruel : Maistre, par les vertuz dieu, je n'y sçauroys que faire ny dire. J'ay employé pour congnoistre si rien y ha icy escript, une partie de ce qu'en met messere Francesco di Nianto[8], le Thuscan, qui ha escript la maniere de lire lettres non apparentes, et ce que escript Zoroaster, *peri*[9] *grammaton acriton*, et Calphurnius Bassus[10], *de literis illegibilibus*; mais je n'y voy rien, et croy qu'il n'y ha aultre chose que l'anneau. Or le voyons. Lors, le reguardant, trouvarent escript par dedans en hebrieu, *lamah hasabhtani*[11], dont

[8] On ne connoît en France ni cet homme ni l'ouvrage que Rabelais lui attribue. Comme en 1536 l'auteur étoit à Rome depuis longtems il se peut que c'étoit là, ou sur la route, qu'il avoit vu *messere Francesco di Nianto* ou du moins son ouvrage. (L.)

[9] Ces trois mots grecs signifient des lettres douteuses, incertaines, inconnues. Autre livre supposé.

[10] Des savans ont ainsi nommé le commentateur de Germanicus, c'est-à-dire de Domitien, interprète d'Aratus. Voyez là-dessus Vossius le père, liv. I de ses Historiens latins, chap. XXII. Le traité *de litteris illegibilibus* est imaginaire. (L.)

[11] Cette application profane du *Lama sabachthani* est proprement du génie italien, et c'est de la quarante-unième Nouvelle du Massuccio Salernitano que Rabelais l'a tirée. Jaques Gohori, moitié auteur, moitié traducteur de quelques volumes d'Amadis, a fourré dans le treizième ce rébus qui n'est pas dans l'original espagnol, et que Rabelais n'a pu voir dans la traduction, laquelle n'a paru qu'après sa mort. (L.) — *Lamah* est en effet le mot hébreu למה, cur, et *hasabhtani* dereliquisti me, étant composé de עזבת, deuxième

appellarent Epistemon[12], luy demandant que c'estoyt a dire; a quoy respondist que c'estoyent motz hebraicques signifians: pourquoy m'has tu laissé? dont soubdain replicqua Panurge : J'entends le cas: voyez vous ce diamant, c'est ung diamant faulx[13]. Telle est doncques l'exposition de ce que veult dire la dame; dy, amant faulx, pourquoy m'has tu laissee? Laquelle exposition entendit Pantagruel incontinent : et luy soubvint comment, a son departir, n'avoyt dict a dieu[14] a la dame, et s'en contristoyt, et voluntiers feust retourné a Paris pour faire sa paix avecques elle. Mais Epistemon luy reduyt a memoire le departement de Eneas d'avecques Dido, et le dict de Heraclides Tarentin : que, la navire restant a

p. s. du prétérit עזב, *hazab*, et de l'affixe נִי, *ni*, me: Pourquoi m'as-tu abandonnée? Nous avons connu une dame qui n'a jamais lu Rabelais, et qui a écrit la même chose à son amant; en faisant une application profane de ces deux mots qui ont été prononcés par Jésus-Christ, sur la croix, et qui se lisent dans sa passion.

[12]* Épistémon étant le savant cardinal de Tournon, il est toujours appelé quand il s'agit de langues savantes, ou de science et de littérature, comme au chapitre IX, et quelques lignes plus bas.

[13] « Rabelais, dit l'abbé de Marsy, est tombé ici dans un ridicule qu'il critique fort sensément dans le chap. IX du Gargantua. » C'est vrai, mais c'est une femme, et une amante délaissée qui écrit cela, en rébus, sans doute parcequ'elle n'ose pas se plaindre ouvertement.

[14]* Elle n'étoit sûrement pas la seule dans le même cas, dit un interprète; écoutons l'histoire : « Le roi dont je parle, dit Brantôme de Henri II, tom. VIII, pag. 62, aima comme le roi son père, et s'est adonné aux dames. » Il ne s'agit pas ici du fils, mais du père.

l'ancre, quand la necessité presse, il fault coupper la chorde plutost que perdre temps a la deslier. Et qu'il debvoyt laisser tous pensemens pour subvenir a la ville de sa nativité [15], qui estoyt en dangier. Defaict, une heure apres, se leva le vent nommé nord nord vvest, auquel ilz donnarent pleines voilles, et prindrent la haulte mer, et en briefz jours passans par Porto Sancto et par Medere [16], feirent scale es isles de Canarre. De la partans passarent par Cap Blanco, par Senege [17], par Cap Virido, par Gambre, par Sagres, par Melli, par le Cap de Bona Speranza, et feirent scale au

[15] * Henri II est né à Saint-Germain-en-Laye, et François Ier, son père, à Cognac. Cette dernière ville étant le berceau des Valois, doit être ici *la ville de la nativité* de Pantagruel; puisque ce personnage dans ces derniers chapitres, est à-la-fois François Ier et Henri II, sans doute parceque le premier étant alors enchanté, dans sa *petite loge*, son fils devoit en effet le représenter. Le 10 mars 1526, le dauphin et le duc d'Orléans, son frère (Henri II), s'étant embarqués à Andaye pour aller, comme ôtages, en Castille, « le roy leur pere entra en France, dit Bouchet, non sans grans pleurs; et s'en vinst *à Congnac en Xaintonge, qui est le lieu de sa nativité*, ou il fut deux ou trois mois, et manda les princes, et aucuns des trois estats de son royaulme pour leur communiquer le traicté de Madric, et pour le faire decreter et emologuer. »

[16] C'est comme on lit dans l'édition de Dolet et dans celle de 1553. C'est l'ancienne *Cerne*, aujourd'hui *Madère*, l'une des Canaries. Antoine du Pinet, liv. VI, chap. XXXII de sa traduction de Pline, nomme par deux fois *Medère*, l'isle qu'il prend pour celle de Madère. (L.)

[17] Pour *Senegal; cap Virido*, pour Cap-Verd; *Gambre*, pour la rivière de *Gambie*, sans doute.

royaulme de Melinde. De la partans, feirent voille au vent de la Transmontane, passans par Meden[18], par Uty[19], par Uden[20], par Gelasin[21], par les isles des Phees, et jouxte le royaulme de Achorie[22]; finablement arrivarent au port de Utopie, distant de la ville des Amaurotes par troys lieues, et quelque peu dadvantaige.

Quand ilz feurent en terre quelque peu rafraischiz, Pantagruel dist: Enfans, la ville n'est loing d'icy; devant que marcher oultre, il seroyt bon deliberer de ce qu'est a faire, affin que ne semblons es Atheniens qui ne consultoyent jamais sinon apres le cas faict. Estes vous deliberez de vivre et mourir avecques moy? Seigneur, oui, dirent ilz tous, tenez vous asseuré de nous comme de vos doigtz propres. Or, dist il, il n'y ha qu'ung poinct qui tienne mon esperit suspendz et doubteux; c'est que je ne sçay en quel ordre ny en quel

[18] C'est le mot grec μηδὲν, rien, neutre de μηδεὶς, nul, aucun, personne.

[19] C'est le mot grec οὔτι, neutre de οὔτις, composé de οὐκ non, et de τίς quis, à la lettre, pas quelque chose, rien.

[20] C'est aussi le mot grec οὐδὲν, rien. Ainsi ce sont trois pays imaginaires.

[21] Du grec γελάσινος rieur, pays où l'on ne fait que rire.

[22] Du grec ἄχορος, qui n'a pas de chœurs, de bals, qui n'est pas joyeux, par opposition à *Gelasin*; ou plutôt d'ἄχωρος, qui est sans lieu, ou sans pays, pays qui n'existe pas, imaginaire, d'α privatif et χῶρος, région, comme celui de *medamothi* nulle part. Tous ces noms de lieux sont comme on voit, forgés à plaisir.

nombre sont les ennemys qui tiennent la ville assiegee : car, quand je le sçauroys, je m'y en iroys en plus grande asseurance : par ce, advisons ensemble du moyen comment nous le pourrons sçavoir. A quoy tous ensemble dirent : Laissez nous y aller veoir, et nous attendez icy : car, pour tout le jourd'huy, nous vous en apporterons nouvelles certaines.

Je, dist Panurge, entreprendz d'entrer en leur camp[23] par le myllieu des guardes et du guet, et baucqueter avec eulx, et bragmarder[24] a leurs despens, sans estre congneu de nully ; visiter l'artillerye, les tentes de tous les capitaines, et me prelasser[25] par les bandes, sans jamais estre descouvert : le diable ne m'affineroyt pas[26], car je suis de la lignee de Zopire[27]. Je, dist Epistemon,

[23] Imitation des *gabs* de Charlemagne et de ses pairs, chez le roi Hugues de Constantinople, au chap. VIII de Galien restauré. (L.)

[24] Ferrailler, jouer du braquemart, de l'épée.

[25]* Me promener comme un *prélat* : le cardinal Charles de Lorraine se démasque ici ; quoiqu'il ne fût pas sans doute encore cardinal, il étoit destiné à le devenir, par son oncle qui l'étoit, et qui le produisit à la cour ; si Panurge n'est pas cet oncle même.

[26] Ne me tromperoit pas par *finesse*. Le dernier éditeur prétend qu'*affiner* signifie ici mettre *fin* à la vie, c'est-à-dire tuer, assommer, exterminer. Nous pensons qu'il *raffine* mal-à-propos, puisque Panurge se compare ici à Zopyre, qui est un fourbe comme Sinon.

[27] « Grand ami de Darius, roi de Perse, lequel s'étant coupé le nez et les oreilles, se retira vers les Babyloniens, que Darius tenoit assiégés, leur montrant le sort qu'il feignoit avoir reçu de Darius, et par ce moyen fut cause de la prise et du saccagement de la ville. »

sçay tous les stratagemates[28] et proesses des vaillans capitaines et champions du temps passé, et toutes les ruses et finesses de discipline militaire; j'iray, et encores que feusse descouvert et decelé, j'eschapperay, en leur faisant croyre de vous tout ce que me plaira: car je suys de la lignee de Sinon[29]. Je, dist Eusthenes[30], entreray par a travers leurs tranchees, maulgré le guet et tous les guardes, car je leur passeray sus le ventre, et leur rompray bras et jambes, et feussent ilz aussi forts que le diable: car je suys de la lignee de Hercules. Je, dist Carpalim[31], y entreray si les oiseaulx y

Alphabet de l'auteur français. Le cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, pouvoit se comparer à ce courtisan de Darius, pour ses ruses et son intimité avec son prince.

[28] *Stratagèmes* ou ruses de guerre : du latin *stratagemata.*

[29] Grec fourbe et traître, qui trahit les Troyens la nuit même qu'il se fut laissé prendre par eux, et fit entrer les Grecs dans Troye. Voyez l'Énéide, liv. II. Nous avons dit qu'Épistémon étoit le cardinal de Tournon, habile diplomate. Rabelais n'en fait pas l'éloge en le comparant à Sinon. Mais ce cardinal, qui étoit un des principaux conseillers de François I[er], pouvoit entrer, en effet, en parallèle avec Sinon, pour la finesse de sa politique.

[30]* Hercule d'Est, second du nom, duc de Ferrare, époux de Renée de France, fille de Louis XII, qui a été lieutenant-général de l'armée de France, sous Henri II. Voyez note 16, chap. XXIII.

[31]* Le connétable de Montmorenci. Son nom de καρπάλιμος, prompt, est ici bien justifié par ce qu'il dit de lui-même, en se comparant au cheval Pégase, à Pacolet, et à l'amazone Camille. Ce connétable pouvoit en effet s'assimiler à l'amazone Camille, pour la rapidité de ses expéditions; mais l'auteur fait peut-être aussi allusion ici à une Denise de Montmorenci, arrière grand'tante du con-

entrent : car j'ay le corps tant allaigre que j'auray saulté leurs trenchees, et percé oultre tout leur camp, devant qu'ilz m'ayent apperceu. Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant soit legier, et feust ce Pegase de Perseus, ou Pacolet[32], que devant eulx je n'eschappe guaillard et sauf : j'entreprendz de marcher sus les espicz de bled, sus l'herbe des prez, sans qu'elle flechisse dessoubz moy ; car je suys de la lignee de Camille Amazone[33].

nétable, notre Carpalim, qui fut une vraie Camille, et une amazone pour le courage ; voici les termes de l'histoire : « Denise de Montmorenci fut d'un courage si mâle et généreux, qu'elle défendit longtemps son château de Vibers, contre les Anglois. » A. Duchêne, *Histoire de la maison de Montmorenci*, liv. III, pag. 213. Dans le chap. XXVI, il court d'une telle roideur, qu'il semble un trait d'arbalète.

[32] Cheval merveilleux, qui servit long-tems de monture au héros du roman de Valentin et Orson. (L.) — Ce cheval paroît être le Pégase de notre Mythologie : il servoit de monture à Valentin pour voyager par les airs, comme Pégase en servoit à Persée et à Bellerophon : la seule différence, c'est qu'il étoit de bois, comme le cheval de Troie. Voyez pour plus de détails le roman intitulé : *Hystoire des deux nobles et vaillantz chevaliers, Valentin et Orson, nepveux du roy Pépin*, Paris, Nicolas Bonfons, sans date, in-4°. Le nom de *Pacolet* même pourroit bien n'être qu'un diminutif de celui de *Pégase*, s'il n'en est pas un du mot espagnol *paco*, qui est le nom d'un animal domestique du Pérou, que nous nommons *vigogne*, qui est un peu plus grand qu'une chèvre, et qui sert à porter des fardeaux comme le cheval chez nous. S'il venoit de ce dernier mot, ce seroit une preuve que ce roman est d'origine espagnole ; car *paco* ou *pacos*, nom de cet animal, vient de l'espagnol *paca* paquet, fardeau. Mais il nous paroît bien plus probable que *Pacolet* est un diminutif

du nom de *Pégase*, puisqu'il remplace ce cheval fabuleux dans notre Mythologie chevaleresque.

[33] Voyez Virgile au liv. XI de l'Énéide. (L.) — C'est l'amazone Camille, reine des Volsques, qui vint au secours de Turnus et des Latins contre Énée. Il fait ici allusion à ces beaux vers de l'Énéide :

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneus cursu læsisset aristas :
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres neque tingeret æquore plantas.

CHAPITRE XXV.

Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent six cens soixante chevaliers bien subtillement.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge, secondé par ses compagnons de voyage, qu'il n'aidoit que de ses conseils, car il étoit poltron, trouve le moyen de brûler six cent cinquante-neuf des six cent soixante chevaliers de l'armée ennemie, et d'en faire un prisonnier. Ce prisonnier apprend à Pantagruel que dans cette armée il y a trois cents géants armés de pierres de taille, excepté leur chef, qui a nom *Loupgarou*, et qui est armé d'enclumes cyclopiques; qu'il y a en outre cent soixante trois mille piétons armés de peaux de lutin, cent cinquante mille putains de tous pays et de toutes langues; que le roi y est, et qu'on le nomme *Anarche, roy des Dipsodes*. Cette *desconfiture* doit faire allusion à une escarmouche qui aura eu lieu devant Marseille ou devant Pavie ou devant Rome. C'est pour cela que ces géants sont armés de pierres de taille. Voy. Bouchet, fol. 214 et 215. La composition de cette armée est bien celle du connétable de Bourbon. Il fut chargé, en 1524, de conduire une armée considérable en Provence, et en 1527 en Allemagne, avec laquelle il s'étoit rendu redoutable à toutes les puissances d'Italie. Faute d'argent, dans cette seconde campagne, ce général n'avoit

pu faire distribuer la paye aux soldats, ils étoient près de se débander, et de ruiner par cette déroute toutes ses espérances. Dans cette extrémité, il prit le parti de conduire ses troupes à Rome, qui étoit entrée dans la ligue contre l'empereur, et dont il leur promit le pillage, en leur annonçant qu'il les alloit mener dans un lieu où ils s'enrichiroient à jamais: le 6 mai 1527, ayant reconnu la place, il dispose tout pour l'assaut; il court à la brèche, une échelle à la main, et l'applique le premier à la muraille, mais il est atteint et renversé d'un coup mortel, à-peu-près de la même manière que le dit Rabelais de Loupgarou. Il expira à l'âge de trente-huit ans. Il s'étoit vêtu ce jour là d'un habit blanc, « pour être, disoit-il, le premier but des assiégés et la première enseigne des assiégeans. » Dans la crainte que son corps ne fût insulté par le peuple romain, ses soldats, qui lui étoient dévoués, l'emportèrent à Gaëte, où ils lui dressèrent un magnifique tombeau. Ce monument a été détruit depuis le concile de Trente.

Sa mort n'empêcha pas que Rome ne fût prise, et livrée à des horreurs dont les détails font frémir; les soldats *allemands*, luthériens pour la plupart, crurent venger leur religion, en exerçant sur les catholiques des violences effroyables, et en profanant les choses saintes. « Rien, dit le P. Mainbourg (page 221 du tome I de son *Histoire du luthéranisme*, in-12, Paris, 1688), qui décrit ces abominations, rien ne put échapper à la lubricité, à l'avarice, et à l'impiété de ces furieux soldats, qui se jettoient aveuglément sur tout ce qui tomboit sous leurs mains, sans distinction de qualité, de dignité, d'âge, de sexe, de condition, de nation, d'amis et d'ennemis, de saint et de profane, enlevoient tout, violoient tout, jusque dans les lieux saints et au pied des autels, où les chastes matrones et les vierges consacrées à Dieu, s'étoient réfugiées comme dans un asyle, pour y conserver leur pudicité. Sur-tout c'étoit une déplo-

rable chose de voir avec combien d'impiété tous ces luthériens de l'armée impériale déchargeoient dans les églises, et principalement dans le palais du Vatican, et dans la basilique de Saint-Pierre, la haine qu'ils avoient conçue contre le pape et contre l'église romaine. » C'est sans doute à cause de toutes ces impiétés, que *Loupgarou*, dans le chapitre XXIX, invoque par trois fois *Mahom*, ou *Mahomet*, en mourant. Une autre preuve qu'*Anarche, roy des Dipsodes*, est ici le même que François I[er], c'est que le livre II est intitulé, dans l'édition de Lyon, 1542, in-16 : *Pantagruel, roy des Dipsodes.*

Selon un interprète, « la déconfiture des chevaliers ennemis, par les ruses de Panurge et les efforts de ses compagnons, n'est autre chose que la réduction des provinces de la Guyenne, insurgées contre Henri II, pour raison des gabelles, par l'armée royale, commandée par le connétable Anne de Montmorenci et le duc d'Aumale (François de Guise), mais dont le cardinal de Lorraine, vu son immense crédit, dirigeoit le plan. Les cordes et le feu qui firent périr si malheureusement ces insurgés, sont les gibets et autres supplices, dont grand nombre d'entre eux, et principalement leurs chefs, furent militairement punis, par les ordres du connétable. Le pauvre diable fait prisonnier par Carpalim, fort inquiet de savoir si Pantagruel ne le dévoreroit pas, est évidemment ce pauvre peuple insurgé, qui, se voyant pris et désarmé, frémissoit de crainte, dans l'attente de la vengeance que pourroit tirer Henri II de sa rébellion. Voyez Garnier, tom. XXVI, p. 164 et suivantes. » Mais voyez le commentaire historique du chapitre XXIII.

Ainsi qu'il disoyt cela, ilz advisarent[1] six cens soixante chevaliers, montez a l'advantaige sus

chevaulx legiers[2], qui accouroyent la veoir quelle navire c'estoyt qui estoyt de nouveau abordee au port, et couroyent a bride avallee pour les prendre s'ilz eussent peu. Lors, dist Pantagruel : Enfans, retirez vous en la navire, voyez cy de nos ennemys qui accourent, mais je vous les tueray icy comme bestes, et feussent ilz dix foys autant : cependent retirez vous, et en prenez vostre passe temps. Adoncques respondist Panurge : Non, seigneur, il n'est de raison que ainsi faciez : mais au contraire, retirez vous en la navire, et vous et les aultres : car tout seul les desconfiray[3] icy, mais il ne fauldra pas tarder : avancez vous. A quoy dirent les aultres : C'est bien dict, seigneur, retirez vous, et nous ayderons icy a Panurge, et vous

[1] A la parisienne, pour *advisèrent*. Cette orthographe régne dans toute l'édition de Dolet. (L.)

[2] Il semble que ce soit ici de la cavalerie légère ou non cuirassée. Cependant, au chapitre XI du livre IV, Rabelais parle de Breton-Villandry, lequel en un jour de bataille, où il ne s'étoit point trouvé au combat, n'avoit pas laissé de paroître « *monté à l'advantaige*, et gor-« giasement armé, mesmement de gréves et de sollerets asserez » comme auroit pu l'être un homme d'armes (*eques cataphractus*), et comme l'est Gargantua avec sa troupe, livre I, chapitre XLI. Il est pourtant sûr que ce qu'on appelloit proprement un *cheval d'avantage*, c'étoit un puissant cheval de joûte ou de bataille ; et c'est dans cette signification que ce terme est employé au chapitre XII du 4e vol. de Froissart. (L.)

[3] * « Effectivement, dit l'interprète, qui voit, dans tous ces chapitres de la fin du livre II, la révolte de 1547 pour le sel, Henri II, le vrai Pantagruel, n'a point été en personne appaiser les troubles de la Guyenne, que la guerre des Dypsodes figure ici. »

congnoistrez que nous sçavons faire. Adoncq Pantagruel dist : Or, je le veulx bien, mais, au cas que feussiez plus foibles, je ne vous fauldray. Alors Panurge tira deux grandes chordes de la nef, et les attacha au tour [1] qui estoyt sus le tillac, et les mist en terre, et en feit ung long circuit, l'ung plus loing [2], l'aultre dedans cestuy la. Et dist a Epistemon : Entrez dedans la navire, et quand je vous sonneray, tournez le tour sus le tillac diligentement, en ramenant a vous ces deux chordes. Puys dist a Eusthenes et a Carpalim : Enfans, attendez icy, et vous offrez es ennemys franchement, et obtemperez a eulx, et faictes semblant de vous rendre : mais advisez que n'entrez au cerne de ces chordes, retirez vous tousjours hors. Et incontinent entra dedans la navire, et print ung fais de paille et une botte de pouldre de canon, et espandit par le cerne des chordes, et avec une migraine de feu [3] se tint aupres. Soubdain arrivarent a grande force les chevaliers, et les pre-

[1] [illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible]

miers chocquarent jusques aupres de la navire, et parce que le rivaige glissoyt, tombarent eulx et leurs chevaulx jusques au nombre de quarante et quatre. Quoy voyans les aultres approcharent, pensans qu'on leur eust resisté a l'arrivee. Mais Panurge leur dist: Messieurs, je croy que vous soyez faict mal, pardonnez le nous: car ce n'est de nous, mais c'est de la lubricité de l'eaue de mer, qui est tousjours unctueuse. Nous nous rendons a vostre bon plaisir. Autant en dirent ses deux compaignons, et Epistemon qui estoyt sus le tillac. Ce pendent Panurge s'esloingnoyt; et, voyant que tous estoyent dedans le cerne des chordes, et que ses deux compaignons s'en estoyent esloingnez, faisans place a tous ces chevaliers qui a foulle alloyent pour veoir la nef, et qui estoyt dedans, soubdain cria a Epistemon: Tire, tire. Lors Epistemon commencea tirer au tour [7], et les deux chordes s'empestrarent entre les chevaulx, et les ruoyent par terre bien aisement avec les chevaulcheurs: mais eulx, ce voyant, tirarent a l'espee, et les vouloyent deffaire, dont Panurge meit le feu en la traisnee, et les feit tous la brusler comme ames damnees; hommes et chevaulx, nul n'en

[7] Ce stratagème de Panurge a bien l'air d'avoir été pris du *Mirabilis liber,* seconde partie, folio 4, recto, où on lit: « Les tyrans des chordes... » Et au folio 6, verso: « Et si aura de tels, qui tireront une chorde, pour conduire le feu plus près... »

eschappa, excepté ung qui estoyt monté sus ung cheval turcq, qui le guaigna a fouyr[8] : mais quand Carpalim l'apperceut, il courut apres en telle hastivité et allaigresse, qu'il l'attrapa en moins de cent pas, et, saultant sus la croppe de son cheval, l'embrassa par derriere, et l'amena a la navire.

Ceste deffaicte parachevee[9], Pantagruel feut bien joyeulx, et loua merveilleusement l'industrie de ses compaignons, et les feit refraischir et bien repaistre sus le rivaige joyeusement, et boyre d'autant le ventre contre terre, et leur prisonnier avec eulx familiairement : sinon que le paovre diable n'estoyt point asseuré que Pantagruel ne le devorast tout entier, ce qu'il eust faict, tant avoyt la gorge large, aussi facillement que feriez ung grain de dragee, et ne luy eust monté en sa bouche en plus qu'ung grain de millet en la gueulle d'ung asne.

[8] Qui se sauva, en fuyant.

[9]* « Il est à remarquer dans ce chapitre, dit l'interprète cité note 3, d'abord, que Pantagruel ne fait marcher contre les ennemis que ses pairs et compagnons, comme Henri II ne fit combattre les révoltés pour la gabelle, que par le duc d'Aumale ; ensuite, que c'est à Panurge que l'auteur fait tirer les cordes si fatales aux chevaliers ennemis : allusion bien claire aux supplices de la corde et du feu dont le cardinal de Lorraine, alors grand inquisiteur en France (*il avoit huit ans en* 1533 !), fit punir les insurgés de la Guyenne, car le cardinal ne figure dans aucun fait d'armes de cette histoire. »

CHAPITRE XXVI.

Comment Pantagruel et ses compaignons estoyent faschez de manger de la chair salee, et comment Carpalim alla chasser pour avoir de la venaison.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel et ses compagnons étant las de manger de la chair salée, comme cela est ordinaire sur mer, Carpalim va chasser pour avoir de la venaison. Par le conseil de Panurge, Pantagruel s'informe au prisonnier quelles sont les forces de l'armée ennemie; et il apprend qu'il y a trois cents géants armés de pierres de taille, dont le chef, nommé *Loupgarou*, est tout armé d'enclumes cyclopiques; cent soixante-trois mille piétons tous armés de peaux de lutins, gens forts et courageux, etc., etc.; cent cinquante mille putains belles comme déesses, de tous pays et toutes langues; que le roi y est en personne; qu'on le nomme *Anarche, roy des Dipsodes, qui vault autant a dire comme gents alterez; car vous ne veistes oncques gents tant alterez ni beuvants plus vouluntiers.* La chasse de Carpalim pour avoir de la venaison à Pantagruel, las de manger en mer de la chair salée, est encore une aventure arrivée à François I[er], dans sa traversée par mer d'Italie en Espagne. « Arrivé à Roze en Roussillon, dit Anquetil à l'année 1525, tome IV, p. 305, il fut conduit dans une place forte du royaume de Valence: l'empereur avoit ordonné qu'on le resserrât étroitement

dans le château, mais Lannoi le garda dans un lieu *où il pût prendre le plaisir de la chasse*, jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de le mener à Madrid, et de le déposer dans le château. » L'armée d'Anarche doit être celle qui étoit devant Marseille. Pantagruel qui croit que le cœur fait mal à Panurge, est une allusion à la défaite de Pavie.

« Le repas dont il est parlé dans ce chapitre, et qui est si remarquable par la profusion qui y règne, ces cent cinquante mille putains belles comme déesses, *dont aulcunes sont Lyonnoises*, *Parisiennes*, *Tourangelles*, *Angevines*, *Poictevines*, etc.; cette espèce d'orgie que célèbrent les compagnons de Pantagruel (chap. XXVII), et à laquelle préside Panurge; tout cela, dit l'abbé de Marsy, me paroît une peinture assez naturelle du luxe, de la débauche, et de la licence qui régnoient alors dans nos armées. » Voyez le commentaire historique du chapitre XXV.

Selon un interprète, « ce desir de Carpalim de manger de la viande fraîche, sa satiété de viande salée, la soif qu'elle lui cause, ne sont qu'une allusion au pays en insurrection pour la gabelle, où se trouvoient les guerriers de Henri II, auxquels il suppose une grande altération, causée par la quantité de sel qu'ils y trouvoient. La quantité de gibier de toute espèce que tue, prend, et apporte Carpalim à Pantagruel, figurent les dépouilles des malheureux révoltés de la Guyenne, dont le connétable mit Henri II en possession, après leur réduction, et les nouvelles contributions dont on les surchargea. Le prisonnier qui déclare à Pantagruel que les forces de l'ennemi consistent en une armée de géants, couverts de pierres de taille, ayant pour chef Loupgaron, armé d'enclumes; de piétons couverts de peaux de lutins; beaucoup de munitions, et cent cinquante mille putains, belles comme déesses; ce prisonnier, dis-je, n'est qu'un ou plusieurs transfuges qui ont déclaré au connétable que les forces des insurgés résidoient dans l'appui

d'une quantité de seigneurs à châteaux-forts; le chef, Loupgarou, armé d'enclumes, n'étoit qu'un petit gentilhomme assez obscur, nommé *Pui-Moreau*, espèce d'hommes qui, dans les temps de troubles, sont ordinairement chefs de partis; et les cent cinquante mille belles putains (les belles Bordeloises, Saintongeoises, et autres, qui ont vraisemblablement dédommagé de leurs fatigues bien des héros françois employés à la réduction de ces pays) étoient des antagonistes vraiment dignes d'eux : aussi Pantagruel et ses compagnons se promettent-ils bien tous de réduire et soumettre ces derniers combattants. »

Selon Bernier, « les chapitres XXVI, XXVII, et XXVIII, sont autant de visions pures, si on ne les fait tomber sur les guerres de Flandres et des Païs-Bas, comme le *Loupgarou* et les géants armés de pierres de taille, sur les villes fortes, telles qu'Anvers, et sur le dernier duc de Bourgogne (*Charles-le-Téméraire, mort en* 1477), prince d'une humeur inquiéte et d'un naturel féroce, et qui mourut en loup poursuivi à outrance, malgré les pierres de taille dont il étoit armé, puisque ses châteaux, ses villes, et ses armes n'empêchèrent pas qu'il ne perdist trois batailles, à la dernière desquelles il fut tué, comme chacun sçait. Il y a bien du beau et du moral dans ce chapitre, parmi bien des visions. » Mais tout cela est aussi éloigné de l'esprit de Rabelais que de son temps : il faudroit encore une fois qu'il eût été prophéte, pour qu'on pût admettre l'avant-dernière explication, et qu'il ignorât que les hommes ne prennent pas autant d'intérêt à l'histoire ancienne qu'à l'histoire contemporaine.

Ainsi comme ilz bancquetoyent [1], Carpalim dist : Et ventre sainct Quenet [2], ne mangerons

[1] Dans l'édition de 1553 on lit *quaquetoyent*, et c'est comme on lit

nous jamais de venaison? Ceste chair salee m'altere tout. Je vous voys[3] apporter icy une cuisse de ces chevaulx que avons faict brusler : elle sera assez bien roustie. Tout ainsi qu'il se levoyt pour ce faire, apperceut a l'orée du boys ung beau grand chevreul qui estoyt issu du fort, voyant le feu de Panurge, a mon advis[4]. Incontinent courut apres de telle roideur, qu'il sembloyt que feust ung guarrot d'arbaleste[5], et l'attrapa en ung moment : et en courant print de ses mains en l'aer quatre grandes otardes,

Sept bitars[6],

aussi dans les nouvelles ; mais c'est *bancquetoyent* qu'il faut lire, conformément à celle de Dolet. (L.)

[2] On remarquera que les jurements des héros de Rabelais portent toujours sur des reliques ou des saints relatifs aux circonstances. Carpalim jure ici par le ventre saint Quenet, parcequ'il s'agit de manger. Voyez chapitre v, livre I.

[3] Je vas vous apporter.

[4] Qui, à mon avis, étoit sorti du port, à cause du feu de Panurge.

[5] * C'est la même chose que *carreau*, qu'on lit dans l'édition de 1553; mais il y a *garrot* dans celle de Dolet. Marot, dans ses vers sur le cheval de Viart :

Grison fus hedard,
Qui garrot et dard
Passay de vitesse.

Carreau vient de *quadrellum*, à cause des quatre pointes qu'avoient ces traits, et *garrot* vient ou de *veru*, comme le croit Ménage, ou, selon l'abbé Guyet, de *varrus*, mot qui signifie *stipes impolitus*. (L.) — Un trait d'arbalète. Ce caractère d'Anne de Montmorenci est bien d'accord avec son nom de Carpalim. *Garrot* vient de *veru*.

[6] Ménage dit que *bitard* est un mot du Poitou pour dire une *otarde*. Coquillart, qui étoit Champenois, a dit *bistarde*. Ici Rabelais, qui ve-

Vingt et six perdriz grises,
Trente et deux rouges[7],
Seze faisans,
Neuf beccasses,
Dix et neuf hairons,
Trente et deux pigeons ramiers,

Et tua de ses piedz dix ou douze que levraulx, que lapins, qui ja estoyent hors de page[8];

Dix et huyct rasles parez[9] ensemble. Plus :
Quinze sanglerons,
Deux blereaux,
Troys grandz regnardz.

Frappant doncques le chevreul de son malchus a travers la teste, le tua, et l'apportant recueillit les levraulx, rasles et sanglerons. Et de tant loing que peust estre ouy, s'escria, disant : Panurge, mon amy : vinaigre, vinaigre[10]. Dont pensoyt le

noit de parler de *grandes otardes*, entend, sous le nom de *bitars*, de jeunes otardes. (L.)—Les Anglois appellent aussi *bustard*, l'outarde. *Bustard* et *bitard* sont la contraction de *bistarde*, qui vient d'*avis tarda*, par aphérèse, d'où vient aussi *outarde*, par une autre contraction.

[7] N'est point dans l'édition de Dolet, mais bien dans celle de 1553. (L.)

[8] Dans les éditions nouvelles on lit *piege*, et on lit déja de la sorte dans celle de 1553; mais celle de Dolet parle de levraux et de lapins *hors de page*, c'est-à-dire qui passoient trois quarts, et qui étoient presque lièvres et grands lapins. (L.)—Qui étoient déja forts.

[9] *Dix et huyct rasfles* [*parez ensemble*]. Ce qui est entre ces marques [ ] n'est point dans l'édition de Dolet. *Parez ensemble*, comme on lit déja dans celle de 1553, c'est-à-dire *apairez*. (L.)

[10]* C'est encore en Languedoc la coutume entre les chasseurs de

bon Pantagruel que le cueur luy feist mal, et commanda qu'on luy apprestast du vinaigre. Mais Panurge entendit bien qu'il y avoyt levrault au croc; de faict, monstra au noble Pantagruel comment il portoyt a son col ung beau chevreul, et toute sa ceincture brodee de levraulx. Soubdain Epistemon feit, au nom des neuf Muses, neuf belles broches[11] de boys a l'anticque. Eusthenes aydoyt a escorcher, et Panurge mist deux selles d'armes des chevaliers en tel ordre qu'elles servirent de landiers, et feirent roustisseur leur prisonnier, et au feu ou brusloyent les chevaliers, feirent roustir leur venaison. Et, apres grand chiere a force vinaigre, au diable l'ung qui se feignoyt[12], c'estoyt triumphe de les veoir bauffrer. Lors, dist Pantagruel, pleust a dieu que chascun de vous eust deux paires de sonnettes[13] de sacre au menton, et que j'eusse au mien les grosses hor-

se crier l'un à l'autre *vinaigre* dès qu'ils ont tiré un lièvre, parce que la vraye sauce de cet animal est le vinaigre. (L.) — Ici c'est un trait malin. Voyez le commentaire historique.

[11] * C'est que les anciens rôtissoient les viandes à des broches de bois, soit de coudrier ou de cormier. Virgile, livre II de ses *Géorgiques* :

Pinguiaque iu verubus torrebimus exta colurnis. (L.)

— Cela prouve bien que Epistemon est un nourrisson des Muses.

[12] Tous y alloient de bon jeu, sans *feindre*.

[13] C'est-à-dire des sonnettes qu'on attache au col du *sacre*. Le *sacre* est un oiseau de proie qu'on dresse pour la chasse du vol, et au col duquel on attache une petite sonnette. Il a été parlé plus haut des *sonnettes d'espervier*, dans la même signification.

loges de Renes[14], de Poictiers, de Tours et de Cambray, pour veoir l'aubade que nous donnerions au remuement de nos badigoinces! Mais, dist Panurge, il vault mieulx penser de nostre affaire ung peu, et par quel moyen nous pourrons venir au dessus de nos ennemys. C'est bien advisé, dist Pantagruel. Pourtant demanda a leur prisonnier : Mon amy, dy nous icy la verité, et ne nous mens en rien, si tu ne veulx estre escorché tout vif; car c'est moy qui mange les petitz enfans : compte nous entierement l'ordre, le nombre et la forteresse de l'armee.

A quoy respondist le prisonnier : Seigneur, sçachez pour la verité qu'en l'armee sont troys cens

[14] Les *Contes d'Eutrapel*, chapitre XIX : « Et sans m'esloigner.. quand estant esgarré en la forest de Liffre, qu'il pleut, tonne, vente, et gresle, j'oy cette *grosse horloge de Rennes* (car c'est une femelle, comme orrez) sur la plomberie de laquelle, si haute qu'homme de nostre aage n'y pourroit atteindre, celuy grand de corps et de nom Roy François y escrivit d'ung poinçon l'an 1522, ce mot : *François*, qui y est encore ; quand je l'oy, dis-je, sonner, et de son impétueux esclat fendre et ouvrir l'air, cela me rasseure de ces vaines peurs nocturnes, et remet au droit chemin ; il est escrit tout à l'entour :

Je suis nommée dame Françoise,
Qui cinquante mille livres poise :
Et si de tant ne me croyez,
Descendez moy, et me poisez.

Les Poitevins et les Tourangeaux vantent les belles cloches de Poitiers et de Tours. Noël de La Fail, auteur de ces contes, qui étoit Breton et conseiller au parlement de Rennes, vante la grosse horloge de Rennes, laquelle n'a peut-être rien de recommandable par-dessus tant d'autres, que cette inscription de la main du roi François Ier. (L.)

geans, tous armez de pierres de taille[15], grandz a merveilles, toutesfoys non tant du tout que vous, excepté ung qui est leur chef, et ha nom Loupgarou, et est tout armé d'enclumes cyclopicques[16]. Cent soixante troys mille pietons tous armez de peaulx de lutins, gens fortz[17] et couraigeux; unze mille[18] quatre cens hommes d'armes, troys mille six cens doubles canons, et d'espingarderie[19] sans nombre; quatre vingtz quatorze mille pionniers, cent cinquante mille putains belles comme dees-

[15] Cette plaisante imagination est du roman de Mabriant, chapitre XXXI, où Roland ayant ouï vanter la merveilleuse cuirasse de Mabriant : « Par saint Denis, dit-il, s'il estoit armé de pierre de taille, si jousteray-je demain à luy. » (L.)

[16] C'est-à-dire faites de bon métal, et fortes comme étoient celles des Cyclopes. (*Alphabet de l'auteur françois.*)

[17] Charmez par le moyen de leurs habits de peaux de lutins, qui les rendoient impénétrables aux coups d'épée et de mousquet. L'Allemand *Vest*, qui en françois signifie *fort*, se dit d'un soldat qui porte sur lui quelque sort magique. (L.)

[18] C'est comme on lit dans l'édition de 1553. Dans celle de Dolet *trois mille*. (L.)

[19] Ribaudequins, ou grosses arbalètes sur roues. Les Languedociens disent *espinguer* et *espringaller* pour *sauter;* et ils appellent *esperene* certain laqs qui, tendu sur un bâton courbé en forme *d'arc*, sert aux enfans à prendre les petits oiseaux. C'est là proprement *l'espingarde* ou arbalète, en tant que son arc, lorsqu'il se débande, fait une espèce de saut que les Allemands appellent *sprung*, du verbe *springen*, qui chez eux signifie *sauter*. De là vient qu'à Metz les enfans nomment *sauterelle*, *l'esperene* du patois toulousain, parce que cet arc venant à se lâcher imite le saut des locustes. (L.)—Espingarderie signifioit anciennement le jeu des arcs et des arbalètes. Voyez Roquefort, au mot ESPINGARDE.

ses (voila pour moy, dist Panurge) dont les aulcunes sont Amazones[20], les aultres Lionnoises[21], les aultres Parisiannes, Tourangelles, Angevines, Poictevines, Normandes, Alemandes, de tous

[20] Du pays des Amazones.

[21] Clément Marot, dans son épigramme de Jeanne Gaillard Lyonnoise, appelle cette femme *un Miracle de ce siècle*, pour ce qu'elle est *seule entre un million;* et quoiqu'en s'exprimant de la sorte, son intention puisse fort bien, ce semble, avoir été d'exalter sa beauté par-dessus celle d'un million d'autres belles Lyonnoises, Hadrien de Valois, page 119 du *Valesiana*, croit que tout au contraire, les Lyonnoises étoient généralement laides au jugement de Marot, qui est aussi le sien. Il est sûr pourtant que Jean le Maire de Belges, Jean Moreau, et Érasme, ont regardé les femmes de Lyon avec de tout autres yeux qu'Hadrien de Valois ne veut que Clément Marot les ait regardées. Il est vrai que la maîtresse du premier étoit Lyonnoise, comme il le dit au commencement de sa *Description du Temple de Vénus;* mais, quoi qu'il en soit, voici comme il parle dans ce poëme :

Un temple y a plus beau ne veis onc nulz
Assis sur roch en lieu fort autentique
Aux confluents d'Arar et Rhodanus.
 Là est le chef de la Gaule celtique,
Reflorissant comme un autre Ilion,
Et sur croissant en sa valeur antique.
 Peuple royal portant cœur de lyon
Y fait sejour, dont France est decorée,
Et y voit-on nymphes un milion,
Beaux esperitz, visaiges angeliques,
Plus qu'onques n'eut en Cypre ou Cytherée.
Là a Venus un temple et ses reliques,
Où maintz amantz par grand' ardeur se vouent,
Et y font vœux tant privez que publiques.

Jean Marot, dans le ve de ses Rondeaux, introduit la ville de Lyon, qui, pour attirer dans ses murailles le roi et la cour de France, se vante d'avoir *dames à plaisance*. Enfin, *Et est illic mira formarum fe-*

pays et toutes langues y en ha. Voyre mais, dist Pantagruel, le roy y est il? Ouy, syre, dist le prisonnier, il y est en personne, et nous le nommons Anarche[22], roy des Dipsodes, qui vault aultant a dire comme gens alterez : car vous ne veistes oncques gens tant alterez ny beuvans plus voulunliers. Et ha sa tente en la guarde des geans[23]. C'est assez, dist Pantagruel. Sus, enfans, estes vous deliberez d'y venir avec moy? A quoy respondist

licitas, dit Érasme, en parlant de la même ville au commencement de celui de ses colloques qu'il a intitulé *Diversoria*. Mais ce n'est point de la beauté des Lyonnoises qu'il s'agit ici, c'est de leur penchant à l'amour ; et à cet égard il est sûr qu'autrefois quelques-unes d'entre elles étoient fort décriées, le passage des troupes françoises pendant les longues guerres d'Italie y ayant apparemment altéré la pudeur naturelle au sexe. Guill. Crétin, page 242 de la nouvelle édition de ses poësies, introduit une vertueuse Lyonnoise, qui, avant que de faire réponse à quelqu'un qui lui avoit écrit, veut savoir touchant cet homme qu'elle ne connoît point,

S'il ha bruit et renom
D'avoir cherché environ Lyon noyses,
S'il a touché ou attaint leurs honneurs,
Ainsi que font ung tas de blasonneurs,
Qui vont disant aulcuns faire veute
De leur jeunesse.

A la page 83 de l'ancien recueil de chansons, intitulé *Chrétienne Réjouissance*, etc., il y en a une qui commence par *Réjouissez-vous, Bourgeoises : Belles filles de Lyon*, etc. (L.)

[22] L'Alphabet de l'auteur explique ce nom par roi sans royaume. Le mot grec ἄναρχος peut signifier aussi qui n'est plus roi, d'α privatif, et ἀρχὸς, prince, ou ἀρχὴ, commandement, empire ; d'où ἀναρχία, où il n'y a pas de commandement, de prince, *anarchie*.

[23] Dans les éditions nouvelles on lit *gens ;* mais c'est *géans* qu'il faut lire, conformément à celles de Dolet et de 1553. (L.)

Panurge : Dieu confonde qui vous laissera. J'ay ja pensé comment je vous les rendray tous mortz comme porcs, qu'il n'en eschappera au diable le jarret[24]. Mais je me soucie quelque peu d'ung cas. Et qu'est ce? dist Pantagruel. C'est, dist Panurge, comment je pourray avanger[25] a bracquemarder toutes les putains qui y sont en ceste apres disnee,

Qu'il n'en eschappe pas une[26],
Que je ne taboure en forme commune.

Ha, ha, ha, dist Pantagruel. Et Carpalim dist: Au diable de biterne[27]; par dieu, j'en embourreray quelqu'une.

[24] Si quelqu'un pense s'enfuir, il lui en coûtera du moins les jarrets. (L.) — [25] Parvenir à.

[26] Ces paroles, quoiqu'on les lise de suite dans Rabelais, comme de la prose, sont apparemment de quelque chanson poitevine. Jacques Yver Poitevin, hist. v de son *Printems :* « discourant dessus la nature des femmes, et les despechant en forme commune. » Je crois cette expression proverbiale empruntée des cordonniers, qui ont de certaines formes sur lesquelles ils *tabourent* à la hâte la besogne qui n'est pas de commande. (L.)

[27] Diable de Biterne est une expression languedocienne que Doujat, dans son petit dictionnaire de la langue tolosaine, dit signifier la même chose qu'à Paris le *diable de Vauvert*. En voici l'origine. C'étoit dans le xv[e] siècle une opinion commune parmi le peuple du Languedoc, que certaine espèce de sorcières du païs, appellées dans le latin de ce siècle-là tantôt *bruxæ*, tantôt *xurginæ* et *xurguinæ*, de l'espagnol *bruxa* et *xorgina*, se transportoient de nuit dans une plaine déserte, où elles adoroient le diable sous la figure d'un *bouc* placé sur la pointe d'un rocher situé dans cette plaine, et baisoient au derrière cet animal, sous le nom de *del Boch de Biterne*. L'inquisiteur de Toulouse autorisoit l'erreur populaire, en faisant brûler pour rai-

Et je[28], dist Eusthenes, quoy? qui ne dressay oncques puys que bougeasmes de Rouen, au moins que l'agueille montast jusques sus les dix ou unze heures: voyre encores que l'aye dur et

son de sorcellerie, ou de *vaudoisie*, comme on parloit alors, quantité de ces femmes, qui vraisemblablement étoient de pauvres *Vaudoises* réduites à s'assembler de nuit dans quelque lande aux environs de Toulouse, pour y professer le pur christianisme. Voyez le cordelier espagnol Alfonse *de Spina*, dans son *Fortalitium fidei*, livre V, au feuillet 284, b. col. 2 de l'édit. in-4°. Nuremb. 1494.

J'ai dit que ces femmes étoient vraisemblablement des *Vaudoises*, et voici sur quoi je fonde ma conjecture. Les *Vaudois*, comme on sait, passoient dans l'esprit de la populace pour autant de *sorciers;* et l'on sait aussi que cette même populace appelloit *barbes* leurs pasteurs. De ce *barbe* on aura fait un *bouc*, animal barbu. Or comme le *barbe*, pour se mieux faire entendre de toute l'assemblée, se plaçoit apparemment sur quelque tertre, de-là le *bouc* grimpé sur la cime d'un rocher dans une plaine. Et comme d'ailleurs ce pauvre *barbe* ne devoit pas avoir le teint fort frais, de-là le *Bouc de Biterne*, pour désigner un *barbe* ou ministre au *vis* ou visage terni. Exemple: en *vi-d'ase* (visage d'âne) trempé, enflé, que les Gascons prononcent *bi-d'ase, trempe, enfle*. Au reste, c'est de tout tems qu'on a fait de la pâleur un des caractères distinctifs des prétendus hérétiques: *pallore potiùs et veste, quàm fide dijudicabantur*, dit, après Sulpice Sévère, M. de Thou, dans sa belle préface, en parlant des priscillianistes; et encore aujourd'hui le proverbe ne dit-il pas *pâle comme un huguenot?* Qui ne sait enfin qu'une des calomnies dont on chargeoit les premiers chrétiens étoit que, dans leurs assemblées nocturnes, chandelles éteintes, chacun accoloit sa chacune? Or comme Alfonse *de Spina* en dit tout autant des assemblées qui se formoient autour du *bouc de Biterne*, c'est visiblement par rapport à cet ancien préjugé, qu'ici Carpalim jure par ce bouc que, pendant le combat que Pantagruel se propose de livrer de nuit à l'armée des géans, il ne manquera pas d'en embourrer quelqu'une de ce grand nombre de garces qui suivoient leur camp. (L.) — « Le peuple étoit encore persuadé, ajoute

fort comme cent diables. Vrayement, dist Panurge, tu en auras des plus grasses et des plus refaictes [29].

Comment, dist Epistemon, tout le monde chevaulchera, et je meneray l'asne [30]? le diable emporte qui en fera rien. Nous userons du droict de

l'abbé de Marsy, que ces femmes se livroient en ce lieu à toute sorte d'impudicités. C'est sur-tout par allusion à ce dernier préjugé que Carpalim jure par *le diable de Biterne d'embourrer* quelques unes de ces coureuses d'armées. » Rabelais, qui avoit étudié à Montpellier, devoit y avoir appris tout ce qui concerne ce diable et les sorcières qui lui servent de prêtresses. Ce diable ou bouc de Biterne, ou plutôt de la ville de Béziers, nommé en latin *Biterræ*, est sans doute le même que celui qu'on appelle *le camel* ou chameau dans cette ville. Ce n'est point ici le lieu de discuter toutes les étymologies que Le Duchat donne dans cette note. Nous nous bornerons à faire remarquer que les noms de ces sorcières du pays, appelées en bas-latin *bruxæ*, *xurginæ*, et *xurguinæ*, viennent en effet immédiatement des mots espagnols *bruxa* et *xorgina*. On trouve dans le dictionnaire espagnol d'Oudin, *bruja* et *bruxa*, sorcière; *bruxo*, sorcier; *bruxear*, être sorcier, aller de nuit; *bruxaismo*, secte et société de sorciers, le sorcellage; *xorgina* et *xorguina*, *jorguina* et *jorgina*, sorcière; *jorguino*, un sorcier. Ces derniers mots peuvent donc venir de l'espagnol *jorguin*, suie de cheminée; et les premiers de l'espagnol *bruxo*, frelon, houx. On sait que pour aller adorer le bouc, les sorcières montent à cheval sur un balai (de houx sans doute), et s'envolent par la cheminée dans les airs; mais nous devons avouer aussi que les *xurginæ* ou *xurguinæ* pourroient bien être les mêmes que les *Gorgones;* et le nom de ces sorcières venir de celui de ces trois déesses dont le regard ensorceloit. Alors celui des *bruxæ* viendroit du grec βρυχὴ, rugissement, frémissement, ou du latin *strix*, spectre, fantôme de nuit. Voyez la note 33 du chapitre suivant.

[28] Et moi. — [29] Rebondies, remplies de chair, charnues.

[30] Coquillart, au monologue des Perruques : *Chacun le fait, je mene l'asne.* (L.) — *Mener l'âne* signifie ici, comme l'a dit M. D. L.,

guerre, *qui potest capere capiat.* Non, non, dist Panurge. Mais attache ton asne a ung croc, et chevaulche comme le monde. Et le bon Pantagruel rioyt a tout, puys leur dist: Vous comptez sans vostre hoste. J'ay grand paour que, davant qu'il soit nuyct, ne vous voye en estat que n'aurez grande envie d'arresser[31], et qu'on vous chevaulchera a grandz coups de picque et de lance.

Baste, dist Epistemon. Je vous les rendz a roustir, ou bouillir; a fricasser, ou mettre en paste. Ilz ne sont en si grand nombre comme avoyt Xerces, car il avoyt trente cens mille[32] combattans, si croyez Herodote et Troge Pompee[33]: et toutes-

regarder faire les autres, tenir la chandelle :

Qui femme croit, et asne mene,
Son cors ne sera ja sans peine.

Cette expression fait allusion à une cérémonie divertissante qui dans plusieurs villes de France, et entre autres à Castelnaudary, se pratique au carnaval. Voyez *le Mercure de France* de juillet 1725, et le dictionnaire des proverbes, de M. La Mesangère.

[31] Du latin *arrigere*, dresser, roidir. On a dit aussi *arreger* dans le même sens obscène.

[32] Trente fois cent mille, ou trois millions d'hommes.

[33] Ou *Troge Pompone*. Cette dernière leçon, qui est celle des éditions de 1542, 1553, et 1626, me rappelle Gilbert Cousin, qui, au chapitre DCLXXXI de ses *Adages*, cite de même *la Vie de Pompone*, écrite, dit-il, par Plutarque. Les autres éditions, à commencer par celle de 1569, ont Troge *Pompée*. Après tout, comme les manuscrits ont varié sur le nom de l'historien Troge *Pompée*, quelques-uns lisans *Pompone*, ils ont pareillement varié sur celui de *Sextus Pomponius*, père du préteur de même nom, quelques exemplaires le nommant *Pompeius* au chapitre XXV du XXIIe livre de Pline. (L.)

foys Themistocles a peu[34] de gens les desconfist. Ne vous souciez pour dieu. Merdé, merdé, dist Panurge. Ma seulle braguette espoussetera tous les hommes, et sainct Balletrou, qui dedans y repose[35], descrottera toutes les femmes. Sus doncques, enfans, dist Pantagruel, commenceons a marcher.

[34] Avec peu.

[35] Rabelais avoit besoin ici d'un nom qui fît allusion au sujet qu'il traite. Il choisit celui de *Balletrou*, c'est-à-dire *balaye-trou*, *balai de trou*. (L.)

CHAPITRE XXVII.

Comment Pantagruel dressa ung trophee en memoire de leur proesse, et Panurge ung aultre, en memoire des levreaulx. Et comment Pantagruel, de ses petz, engendroyt les petitz hommes, et de ses vesnes [1] les petites femmes. Et comment Panurge rompit ung gros baston sur deux voyrres [2].

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

La nuée de pygmées colériques, engendrée de pets et vesses de Pantagruel, est, selon nous, la tourbe des courtisans des Humevesse et des Baisecul des chapitres x à xiii, ou des petits hommes qui ont *vessé de peur* à la bataille de Pavie; comme *la vessaille des déesses* du chapitre xii, liv. III, est cette multitude de déesses craintives qui ont abandonné Jupiter combattant contre les géants, et qui se sont enfuies en Égypte. Ce qui nous le prouve, c'est que les petits hommes que Pantagruel engendre ici de ses pets, sont évidemment l'opposé des géants de Loupgarou, c'est-à-dire des Allemands que le connétable de Bourbon commandoit devant Pavie. Par conséquent les petites femmes que Pantagruel engendre de ses vesses, doivent être la duchesse d'Angoulême, mère de François I[er], et ses maîtresses, qui furent la cause de la perte de cette bataille et de l'Italie, ainsi que

[1] De ses vesses. — [2] Verres.

de la ruine de la France à cette époque. Voyez livre III, chapitre XII, note 4. Les pets sont les coups de canon; les vesses, l'odeur de la poudre.

Les mouches bovines, c'est-à-dire ces grosses mouches qui piquent, et sucent le sang des hommes et des animaux, que ces pygmées engendrent, en se mariant ensemble, sont les créatures de ces courtisans, toutes les sangsues du peuple. L'île voisine où Pantagruel les envoie vivre, doit être la presqu'île de l'Italie ou celle de l'Espagne, soit parceque les prisonniers de Pavie y furent en effet envoyés; soit à cause que les moines et les prêtres *s'y sont fort multipliez*, comme le dit l'auteur, qui appelle, dans le livre V, l'église romaine, *l'Isle sonnante*, et qui en fait le séjour des *monagaux, des capucingaux, des clergaux*, etc. Les grues qui leur font la guerre continuellement, sont le pauvre peuple qu'ils grugent.

Le *gros baston* brisé ensuite sur deux verres, pourroit bien signifier que le joug des François fut brisé en Italie, où tout fut perdu *fors l'honneur:* la gloire a l'éclat et la fragilité du verre. On voit, liv. I, chap. XXXIX, combien cette défaite faisoit de peine à Rabelais. « Hon, que je ne suis « roy de France, je vous mettroys en chien courtault les « fuyars de Pavie! leur fiebvre quartaine! pourquoy ne « mouroyent ilz la plus toust. »

Selon un interpréte, ces pygmées sont cette nuée de commis et sous-commis des gabelles, excrément de la société, prodigieusement augmentée sous Henri II; race d'hommes qui, par leurs vexations et brigandages, sont en si mauvaise odeur chez tous les peuples où ils se trouvent : les grues qui leur font la guerre, sont les malheureux sujets, qui finissent toujours par en être les dindons ou les grues. « On voyoit, dit l'historien Garnier, successivement arriver des nuées d'hommes, qui, fondant comme des sauterelles sur ces malheureuses provinces (maritimes), dévoroient la sub-

stance du peuple, etc.» Voyez Garnier, vie de Henri II, tome XXVI, page 154. De Marsy explique autrement cette nuée de pygmées.

« Ce chapitre XXVII, dit-il, après avoir parlé de l'espèce d'orgie qui y est décrite, renferme une autre allusion plus particulière et plus remarquable. Il y est dit que *Pantagruel de ses pets engendroyt les petits hommes, et de ses vesses les petites femmes*. Pour bien comprendre cette allusion, il faut se rappeler que le prince Henri, qui régna depuis sous le nom de Henri II, et que Rabelais nous représente ici, non comme roi, mais en tant que dauphin (*il ne le fut qu'en* 1536), sous le personnage du jeune Pantagruel, épousa, en 1533, Catherine de Médicis. Ce mariage fut infructueux pendant dix ans, ce que les uns imputoient à la princesse Catherine, qu'ils vouloient faire renvoyer à Florence; les autres au prince Henri : non que ce prince fût en effet impuissant, mais parcequ'il étoit, disoit-on, mal conformé. Une femme de la cour, au rapport de Brantôme, le railla un jour à ce sujet, et lui demanda en riant l'abbaye de *Saint-Victor*, équivoquant fort gaillardement sur ce dernier mot. Dans le temps que Rabelais composoit le premier livre du *Pantagruel*, il n'étoit question, dans toute la France, que de la stérilité de Catherine de Médicis, ou de l'impuissance prétendue de Henri. Ainsi il est assez naturel de penser que Rabelais, dont le roman n'est en général qu'une allégorie continuelle, a prétendu s'égayer aux dépens de ce jeune prince, en faisant engendrer à son Pantagruel cette prodigieuse quantité de *petits hommes nains et contrefaits, et de petites femmes accropies* : les belles productions en effet pour un géant tel que Pantagruel! « *Et quoy*, dit Panurge, *vos pets sont ils tant fructueux?*
« Par dieu, voicy de belles savates d'hommes et de belles
« vesses de femmes! »

Le pet, le saut, et la pirouette que fit Panurge devant

Pantagruel, marquent bien la grande familiarité qui existoit entre *le petit bon hommet* Henri II et son favori. Le trophée que dresse Panurge, de levrauts, de lapins, et de lièvres, animaux timides et fuyards, et le vinaigre qu'on donne aux gens qui ont mal au cœur, indiquent bien aussi sa poltronnerie et la défaite de Pavie. Mais comme Rabelais s'est peint sous le portrait de Panurge en maint endroit, ce trophée pourroit bien faire aussi allusion au trait suivant de sa vie. Dans une foire de Fontenai-le-Comte, où il étoit cordelier, il eut la curiosité d'aller sur la place voir les paysans qui dansoient au son des violons. Sa gaieté naturelle l'emporta jusqu'à se mêler avec eux : on ne dit pas qu'il y dansa, mais il les engagea à boire, et les y excita si bien, et peut être par son exemple, qu'il en enivra la plus grande partie, et sur-tout les joueurs d'instruments, qui se trouvèrent tellement pris de vin, qu'ils restèrent presque ivres-morts sur la place. Rabelais charmé de cette prouesse, imagina d'enlever tous les instruments de musique, et en fit un *trophée* qu'il alla suspendre au maître-autel de son couvent. Ce qui mit tout le monastère en rumeur, et le fit mettre en prison, *in pace*, pendant plusieurs années.

Selon un interprète, « les trophées militaires que Pantagruel et ses compagnons dressèrent à leurs propres exploits, ainsi que les chansons et plaisirs qui les accompagnèrent, sont les trophées et fêtes magnifiques qu'on fit pour Henri II et sa suite, dans la ville de Lyon, aussitôt après les troubles de la Guyenne appaisés. » En 1547!

Devant que partions d'icy, dist Pantagruel, en memoire de la proesse qu'avez presentement faict, je veulx eriger en ce lieu ung beau trophee. Adoncq ung chascun d'entre eulx, en grande

liesse, et petites chansonnettes villaticques[3], dressarent ung grand boys, auquel y pendirent[4] une selle d'armes, ung chanfrain de cheval, des pompes[5], des estrivieres, des esperons, ung haubert, ung hault appareil asseré[6], une hasche, ung estoc d'armes, ung guantelet, une masse, des goussetz, des greves[7], ung gorgery[8], et ainsi de tout appareil requis a ung arc triumphal ou trophee. Puys, en memoire eternelle, escripvit Pantagruel le dicton victorial[9] comme s'ensuyt :

Ce feut icy qu'apparut la vertus[10]
De quatre preux et vaillans champions,

[3] Villageoises.

[4] C'est comme on doit lire, conformément à l'édition de 1553. *Ils*, comme on lit dans les nouvelles, est trop bon, et *il*, comme porte celle de Dolet, ne peut rien valoir. (L.)

[5] « On a donné ce nom, dit Le Duchat dans Ménage, à certaines pièces du harnois d'un cheval... On a aussi appellé nez à *pompettes* un nez chargé de grosses verrues ou excroissances de chair. Rabelais, livre II, chapitre I : *ez aultres tant croissoyt le nez, qu'il sembloyt la flute d'un alambic, tout diapré, purpuré, à pompettes, tout emaillé, tout boutonné, et brodé de gueules.* De la ressemblance de ces verrues avec les balles d'imprimeur, appellées aussi *pompettes*, peut-être par corruption pour *pommettes*, à cause que ces balles avec leurs manches ou poignées ressemblent à de grosses pommes. » Un interprète explique *des pompes* par des *pompons*.

[6] Pour *aciéré, d'acier?* De Marsy traduit *ung hault appareil asseré* par *une cotte d'armes*.

[7] Des bottines.

[8] Un gorgerin. C'étoit une armure qui servoit à couvrir la *gorge*, quand un homme étoit armé de toutes pièces : c'étoit donc presque la même chose que ce qu'on appelle aujourd'hui *un hausse-col*.

Qui, de bon sens, non de harnoys vestus,
Comme Fabie, ou les deux Scipions,
Feirent six cens soixante morpions,
Puissans ribaulx [11], brusler comme une escorce:

[9] L'inscription triomphale.

[10]* Dans les nouvelles éditions il y a *qu'on cognut les vertus*, mais Rabelais a écrit *qu'apparut la vertus*. C'est comme on lit dans l'édition de 1553, et on doit déja lire de la sorte dans celle de Dolet, puisque *vertus* qu'on y lit doit rimer avec *vestus*. *Car il est seur que* vertus *est bonne*, lit-on au chapitre x du livre I du Rabelais de 1553. *Vertus* au singulier se trouve encore livre III, chapitres VIII et XXX, même dans les plus nouvelles éditions. (L.) — Selon un interprète, « les vers en trophée, qui disent en somme *qu'engin vaut mieux que force*, peignent au vrai le résultat des efforts des malheureux insurgés de la Guyenne, qui, avec une armée de plus de cinquante mille hommes, n'ont pas seulement osé se mesurer avec la très petite armée du connétable de Montmorenci et du duc d'Aumale. » Mais ce trophée est relatif à la levée du siège de Marseille, en 1524; ou c'est une dérision de la bataille de Pavie. Voy. le comment. du chap. XXX.

[11] Par stratagême ils furent défaits sur un rivage glissant, sur le terrain même d'où ils tiroient le nom de *ribaux*. Ceux qu'anciennement on nomma *ribaux* étoient proprement de jeunes gens robustes, qui gagnoient leur vie à charger et à décharger les denrées qu'on embarquoit ou qu'on débarquoit à la grève. Si autrefois on a aussi appellé *ribaux* ceux qui aident à remonter les bateaux, c'étoit à cause que cette manœuvre se fait sur la *rive* des fleuves. Le *Roman de la Rose*, au feuillet 31 de l'édition de 1531 :

Chetif n'est s'il ne le cuide estre,
Soit roy, chevalier ou ribaulx;
Mais ribaulx ont les cueurs si beaulx,
Portant sacs de charbon en Greve,
Que la peine ne les greve.

Et au feuillet 93 :

Mieulx pourroit un ribaulx de Greve.
Seul sans autre par-tout aller. (L.)

— Le Duchat répete et développe cette note dans le dictionnaire de

Prenez y tous, roys, ducz, rocz[12] et pions[13],
Enseignement, qu'engin mieulx vault que force[14]:
Car la victoire,
Comme est notoire,
Ne gist qu'en heur

Ménage, mais on ne peut pas donner une plus mauvaise explication, fondée sur une plus mauvaise étymologie. Au reste, cette pitoyable étymologie n'est pas de lui, mais de Fr. Pithou. Nicot et Ménage n'ont pas été plus heureux pour l'origine de ce mot, mais au moins ils n'en ont pas méconnu la signification. « *Ribauld*, dit le premier, signifie ores un homme de meschante et scélérate vie en insults, violences, et forfaits ; et ainsi en use l'Italien, disant *ribaldo: O ribaldo scelerato!*... Et ores a une signification retranchée pour un putier et un bordelier : ainsi qu'au féminin *ribaulde* est prins pour une paillarde de bordeau, et femme commune, en l'ordonnance du roy sainct Louys... Ceulx qui estiment qu'il vient de ce mot latin *rivalis*, s'abusent du tout. » Ce mot signifie, au sens propre, *gaillard;* il vient de l'italien *ribaldo*, composé de *re* et *baldo*, qui saute de joie par-dessus tout : la preuve, c'est que de *baldo* ou *bauld* nous avons fait *s'ebauldir*. Les primitifs *baldo* et *bauld* viennent de *ballare*, baller, danser, sauter de joie. C'est pour cela qu'on lit plus bas, *quatre guillards pions*.

[12] *Roc*, mot emprunté du jeu des échets, où il signifie une *forteresse*, ou ce que nous nommons une *tour*, se prend ici pour *vir fortis*, un puissant *baron*. (L.) — Au propre, tours assises sur un roc, et tours du jeu d'échecs; au figuré, hommes forts. « On appelle, ajoute Le Duchat, dans Ménage, *tour* aux échecs ou *roc*, une pièce faite en forme de *tour:* de l'italien *rocco*, qui signifie la même chose. On l'appelle de la sorte parce que les anciennes forteresses étoient composées de tours bâties sur des rochers. Du reste, dans ce passage, sous le nom de *roc*, Rabelais, par une continuation de métaphores prises des échecs, entend les grands et les seigneurs puissans. »

[13] *Pions*, gens de pié. De *peditones*. L'Espagnol dit *peones* dans la même signification. Voyez le *Franciosin*, lettre P de son dictionnaire espagnol et italien, et Brantôme, *Hommes illustres François*,

Du consistoire,
Ou regne en gloire
Le hault seigneur:
Vient, non au plus fort, ou greigneur[15],
Ains a qui luy plaist, com' fault croire:
Doncques ha chevance et honneur
Cil qui par foy en luy espoire[16].

Ce pendent que Pantagruel escripvoyt les carmes[17] susdictz, Panurge emmancha en ung grand pau[18] les cornes du chevreul, et la peau et les piedz droictz[19] de devant d'icelluy. Puys les au-

tome IV, au discours sur les colonels d'infanterie. On a appelié *pions* les fantassins pendant tout le règne de Louis XII. Le *Tite-Live François* de 1515, vol. I, au feuillet 77, a : « Et après ce *les pions* se combattirent de tres grant force, si que les ennemys en nulle partie ne peurent soustenir la force des Romains. » (L.)

[14] Le roman de *Lancelot du Lac*, tome I, au feuillet 161 de l'édition in-4° : « Car vous ne pouvez si bien exploicter par force comme par engin. » Rabelais vise à l'ancien proverbe :

D'autant que bois mieux vaut qu'escorce,
Aussi mieux vaut engin que force. (L.)

— *Engin*, de *ingenium*, génie, invention. Voy. chap. XXIX du livre I.

[15] Plus grand; du latin *grandior*. — [16] Espère.

[17] Vers : du latin *carmina*.

[18] Pieu. Selon un interprète, le trophée de bonne chère, de pots et bouteilles, que Panurge érige à côté de celui de Pantagruel, est un trait qui peint au naturel le cardinal de Lorraine, vulgairement appelé de son temps *le cardinal des bouteilles*. Ce trait peint plutôt ici Rabelais lui-même. Voyez le chapitre XIV ci-devant, note 2, et le commentaire historique du chapitre XXVII.

[19] C'est-à-dire les jambes de devant, en l'état où on a accoutumé d'en présenter une au maître de la chasse, après la mort du cerf. *Droit*, du latin *directus* signifie ici non le *dexter* des Latins, mais la figure rectiligne du pié de chevreuil tenant à la jambe de cet animal.

reilles des troys levraulx, le rable d'ung lapin, les mandibules d'ung lievre, les aesles de deux bitars, les piedz de quatre ramiers, une guedoufle[20] de vinaigre, une corne ou ilz mettoyent le sel, leur broche de boys, une lardouere, ung meschant chauldron tout pertuysé, une breusse[21] ou ilz saulsoyent, une saliere de terre, et ung guobelet de Beauvoys[22]. Et, en imitation des vers et trophee de Pantagruel, escripvit ce que s'ensuyt :

Ce feut icy que mirent a bas culs[23]
Joyeusement quatre guaillardz pions[24],

Et leurs pieds estoient pieds droits, lit-on des animaux de la vision d'Ézéchiel. Sur lesquelles paroles Calvin a fait cette note : « Quantum attinet ad rectitudinem, ego refero non tantùm ad pedes, sed « ad ipsa crura. Perinde est igitur ac si dixisset (*propheta*) stetisse « animalia illa, quemadmodum solent homines. » En quoi il a été suivi par MM. des Marais, dans leurs notes sur ce chapitre. (L.)

[20] Ici il y a *guedofle* dans l'édition de Dolet et dans celle de 1553. Plus haut, livre III, chapitre XVI, et livre IV, chapitre XXXI, toutes ont *guedoufle*. (L.) — Petite bouteille ayant deux cols et capacités; l'une pour l'huile, et l'autre pour le vinaigre. Voyez la figure de la guedoufle, et l'étymologie de ce mot, à la note 36 du chapitre XVI.

[21] Plus haut déja, livre I, chapitre V : *Goublets de voler, breusses de tinter.* Et livre IV, chapitre VII : *Une breusse d'odorant agalloche.* Sur l'endroit que nous examinons, l'abbé Guyet, à la marge de son *Rabelais*, a remarqué qu'en Anjou on prononce *broisse.* Broisse ne viendroit-il pas de *brodettum*, d'où on a fait brouet? *Brodettum*, *brodetti*, *brodettia*, broisse; et par corruption *breusse*, petit plat à mettre du brouet. (L.) — Espèce de coupe, selon de Marsy, qui ordinairement servoit de tasse à boire, et qui sert ici de saucière. Voyez chapitre XV, livre I.

[22] La poterie de Beauvais se fait d'une assez méchante argille qu'on prend dans le voisinage, près de Savigny et de Lérolles. (L.)

Pour bancqueter a l'honneur de Bacchus,
Beuvans a gré comme beaulx carpions[25]:
Lors y perdit rables et cropions
Maistre levrault, quand chascun s'y efforce:
Sel et vinaigre, ainsi que scorpions,
Le poursuivoyent, dont en eurent l'estorce[26].
Car l'inventoire

[23] Et livre V, chapitre XLV : « Trinquons... de par le bon Bacchus. « Ha, ho, ho, je voiray bas culs. » La rime et l'idée même sont de Marot, dans ces vers de son poëme du *Temple de Cupidon :*

Bien souvent y entre Bacchus,
A qui Amour donne puissance
De mettre guerre entre bas culs. (L.)

[24] Dans les *carmes* de Pantagruel, les *pions* étoient proprement des *piétons*. Ici, dans le stile de Panurge, ce sont de bons buveurs. Villon, dans son *Grand Testament*, parlant des peines de l'enfer:

Pions y feront mate chere,
Qui boyvent pourpoinct et chemise,
Puisque boyture y est si chere.

Pion, de *poto*, *onis*, comme *piot* de *potus*. Voyez Ménage, dans son dictionnaire étymologique, au mot Piot. (L.)

[25] Espèce de petites truites qui ne se trouvent que dans le lac de la Garde. Voyez Rondelet, chapitre XII de son livre des poissons de lac. (L.)

[26] *L'entorce*. Patelin au berger:

Ne dy plus bêe, il n'y a force.
Luy ay-je baillé belle entorce.

Amadis, tome VIII, chapitre XXIX : « Le camp d'Albernis recevra la plus grande estrainte et entorce. » Et tome XIV, chapitre dernier : « En bonne prospérité, sans aucune entorce ou contredit de fortune. » Il y a apparence qu'*entorce*, dans la signification de *torquet*, comme on parle aujourd'hui, étoit l'ancien mot, comme *s'embattre*, *enlever* qu'on disoit autrefois pour *s'ébattre*, *élever*. *Estorce* a vieilli, et *entorce* a repris le dessus. Du reste, ce que veut dire ici Panurge, c'est qu'il en prit mal au sel et au vinaigre d'avoir accompagné maître le-

D'ung defensoire,
En la chaleur,
Ce n'est qu'a boyre
Droict et net, voyre
Et du meilleur.
Mais manger levrault, c'est malheur,
Sans de vinaigre avoir memoire:
Vinaigre est son ame et valeur.
Retenez le en poinct peremptoire.

Lors, dist Pantagruel: Allons, enfans, c'est trop musé icy a la viande: car ha grand poine veoit on advenir que grandz banequeteurs facent beaulx faictz d'armes. Il n'est umbre que d'estendartz, il n'est fumee que de chevaulx, et clicquetys que de harnoys. A ce commencea Epistemon soubrire, et dist: Il n'est umbre que de cuisine, fumee que de pastez, et clicquetys que de tasses. A quoy respondist Panurge: Il n'est umbre que de courtines[27], fumee que de tetins, et clicquetys que de couillons[28]. Puys, se levant feit ung pet, ung sault, et ung sublet[29], et cria a haulte voix joyeusement: vive tousjours Pantagruel! Ce voyant, Pantagruel en voulut aultant faire, mais,

vreau sur la table, puisqu'enfin, et sel, et vinaigre, et levreau, y furent consumez l'un par l'autre. (L.) — [27] Rideaux de lit.

[28] Brantôme, *Dam. gal.*, tome I, 394: « Et sans avoir la patience d'oster les armes ny eux ny elles, leur firent cela bravement en même place qu'ils se rencontrerent, où l'on put voir choses et autres, et ouyr un plaisant son et cliquets d'armes, et d'autre chose, etc. »

[29] Donna un coup de sifflet, siffla.

du pet qu'il feit, la terre trembla[30] neuf lieues a la ronde, duquel, avec l'aer corrompu, engendra plus de cinquante et troys mille petitz hommes nains et contrefaictz, et, d'une vesne qu'il feit, engendra aultant de petites femmes, accropies comme vous en voyez en plusieurs lieux, qui jamais ne croissent, sinon comme les queues des vaches, contre bas, ou bien comme les rabbes[31] de Limosin, en rond. Et quoy, dist Panurge, vos petz sont ilz tant fructueux? Par dieu, voicy de belles savates d'hommes[32], et de belles vesses de femmes; il les fault marier ensemble, ilz engendreront des mousches bovines[33]. Ce que feit Pantagruel, et les nomma pygmees. Et les envoya vivre en une isle la aupres, ou ilz se sont fort multipliez depuys. Mais les grues leur font continuellement la guerre[34] : desquelles ilz se defendent

[30]* Selon un interpréte, « l'auteur dit que *la terre en trembla*, pour exprimer la terreur que donnèrent, principalement à la Guyenne, les officiers des gabelles. »

[31] Rabelais parle des petites *nabottes*, que Ménage a enfin reconnu avoir été nommées de la sorte, parce qu'elles ne croissent qu'en rondeur et en épaisseur, comme cette espèce de *navets* du Limosin que ceux du païs appellent *rabbes*. (L.)

[32] Bouts-d'hommes, demi-hommes, comme la *savate* n'est qu'un demi-soulier. (L.)

[33]* En tant qu'eux-mêmes étoient nez de corruption. (L.) — Il pourroit bien se faire qu'il y eût ici une allusion semblable à celle des *mousches bovines* qui furent si bien *esmouchées* dans la forêt d'Orléans, par la jument de Gargantua, au chapitre XVI du livre I.

[34] Homère l'a dit le premier, et Aristote après lui, livre VIII, cha-

couraigeusement; car ces petitz bouts d'hommes (lesquelz en Escosse l'on appelle manches d'estrilles[35]) sont vouluntiers cholericques. La raison physicale est parce qu'ilz ont le cueur pres de la merde[36].

En ceste mesme heure, Panurge print deux

pitre XII des animaux; mais c'est une raison assez singulière que celle que rend la Bruyère Champier de cette inimitié des pygmées contre les grues, c'est que ces oiseaux leur enlèvent leurs vivres. « Pygmæi, « *dit-il...*, pro frugibus adversus grues dimicabant. Nam et tantillos « homunculos mitioribus alimentis uti natura docuit et voluit. »

[35] Je ne sai ce qu'on entend par cette étrille, que certaine tradition attribue à maistre Jean d'Écosse, que Rabelais appelle ailleurs fameux Jean Duns, Écossois, et qui est connu sous le nom de Scot, docteur subtil; mais la traduction françoise des *Macaronées* de Merlin Cocaïe, Paris, 1606, page 811, parle d'un philoforne qui, dans la contrée des philosophes en l'autre monde, ayant trouvé l'estrille de l'Escot, jura qu'il en étrilleroit bien les livres de Thomas d'Aquin.

Sguarnazzam Scotti Fracassus repperit illic,
Quam vestit, gabbatque Deum, pugnatque Thomistas,

dit le texte de la xxve Macaronée. (L.) — *Ces petits bouts d'hommes, qu'en Écosse on appelle manches d'étrilles*, pourroient bien être ces nains ou follets qui étrillent les chevaux, et les mêmes que ces sorcières qu'on appelle *bruxe* en Espagne: en latin *strix*, *igis*, d'où sont dérivés *strigil*, étrille, et *strigo*, *onis*, homme ramassé, rablu, signifie spectre, fantôme qui paroît la nuit.

[36] L'édition de P. Estiard, Lyon, 1573, a ici *ratte* au lieu de m...., qui se lit dans les anciennes. Mélanchthon, dans les lieux communs de J. Manlius, page 251, cap. *De Ira ejusque moderatione*: « Scitis « proverbium Germanicum *Kleinen leuten ligt der dreck nahe beim « hertzen*, id est, Parvi homines citò irascuntur. Stomachus ideò in« dignationem significat, quia biliosis statim ascendit bilis in orifi« cium ventriculi, vel stomachi: ibique statim exæstuat illis qui sunt « ὀξύχολοι seu præcipitis iræ. Deinde non est magna distantia ab ori« ficio ventriculi ad cor, cæteris paribus. » (L.)

voyrres[37] qui la estoyent, tous deux d'une grandeur, et les emplit d'eaue tant qu'ilz en peurent tenir, et en mist l'ung sur une escabelle, et l'aultre sus une aultre, les esloingnant a part par la distance de cinq piedz : puis print le fust d'une javeline de la grandeur de cinq piedz et demy : et le mist dessus les deux voyrres, en sorte que les deux boutz du fust touchoyent justement les bordz des voyrres. Cela faict, print ung gros pau, et dist a Pantagruel et aux aultres : Messieurs, considerez comment nous aurons victoire facillement de nos ennemys. Car ainsi comme je rompray ce fust icy dessus les voyrres, sans que les voyrres soyent en rien rompuz ny brisez, encores, qui plus est, sans qu'une seulle goutte d'eaue en sorte dehors, tout ainsi nous romprons la teste a nos Dipsodes, sans ce que nul de nous soyt blessé, et sans perte aulcune de nos besoignes. Mais, affin que ne pensiez qu'il y ait enchantement, tenez, dist il a Eusthenes, frappez de ce pau tant que pourrez au myllieu. Ce que feit Eusthenes, et le fust rompit en deux pieces tout net, sans qu'une goutte d'eaue tumbast des voyrres. Puys dist : J'en sçay bien d'aultres, allons seullement en asseurance.

[37] * Verres. Il est à remarquer que Panurge, ici, et dans tout le roman, est celui de tous les compagnons de Pantagruel qui montre le plus de talent, et qui jouit de plus de crédit auprès de lui : ce qui est plus tard le vrai rôle du cardinal de Lorraine auprès de Henri II.

CHAPITRE XXVIII.

Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geans.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel renvoya le prisonnier, et lui donna une boîte pleine d'euphorbe et de coccognide confits en eau ardente, pour la porter à son roi Anarche, qui en ayant mangé, ainsi que ses capitaines, il leur vint une telle altération, qu'ils n'y trouvèrent d'allègement qu'en buvant jusqu'à s'enivrer, et à s'endormir *comme porcs sans ordre parmy le camp.* Alors par l'ordre de Pantagruel, Carpalim mit le feu aux tentes et aux poudres, ce qui réveilla les ennemis. Mais Pantagruel commença à semer le sel qu'il avoit en sa barque; et comme ils dormoient *la gueule bée,* il leur en remplit le gosier, « tant que ces paovres haires toussissoyent « comme regnards. » Il pissa ensuite dans leur camp si copieusement, à cause des drogues et épices diurétiques que Panurge lui avoit fait manger, qu'il les noya tous, et qu'il y eut un déluge dix lieues à la ronde. *Aulcuns disoyent que ce deluge urinal estoyt la fin du monde.* Comme il y eut en 1530 une disette de blé et de vin, et une inondation de la Loire et des rivières affluentes; que de plus un déluge universel avoit été prédit en 1524 (voyez les *Annales* de Bouchet), ce déluge d'urine ou d'eau salée pourroit y faire allusion.

Mais ce prétendu déluge d'urine est plutôt une allusion maligne à Anne de *Pisseleu*, que François Ier prit pour maîtresse au retour de sa prison, et dès en sortant de la *barque* d'Andaye; et la barque de sel que Pantagruel a à sa ceinture, aux deux millions d'or qui furent mis dans la barque, et livrés par Anne de Montmorenci et le cardinal de Tournon, pour la rançon du roi et celle de ses deux fils, lorsqu'ils passèrent la Bidassoa pour retourner en France, en 1530. « La dite délivrance, dit Bouchet, pag. 256 et 257, fut assignée au premier jour de juillet, sur le point de la *plaine marée*. Le grant maistre feit partir les trente et un mulets qui portoient les escuts de la dite rançon, accompaignés de mil hommes de pié et cent hommes d'armes à cheval, jusques pres la riviere qui depart les royaulmes de France et de Castille. On meillieu de laquelle sur ung *pontal* fut faitte la dite delivrance... Le grant maistre feit descharger les dicts escuts, et mettre en *ung basteau* ordonné pour cest affaire. Il y entra avec ses douze gentilshommes, et pria le cardinal de Tournon aller sur ung autre basteau recevoir madame Eleonore, et lui bailla dix gentilshommes françois. En ceste sorte passerent la dite riviere... Le grant maistre fut le premier au pontal ou se debvoit faire le change. Quand le basteau ou estoient mes dicts seigneurs les enfants et connestable de Castille eut abourdé l'autre costé du Pontal, il sortit de son basteau, et monta sur le pontal, au meillieu duquel, et à travers iceluy, avoyt une barriere, venant *jusques à la ceinture d'ung homme*, etc. » (Voyez notre commentaire des chapitres XXIII et XXIV.)

Carpalim, qui faillit périr en mettant le feu aux poudres des ennemis, pourroit être le maréchal de Montmorenci, qui, ayant été détaché la veille de la bataille de Pavie dans un poste éloigné, s'empressa, au bruit du canon, de rejoindre l'armée, mais qui se vit enveloppé de toutes parts, et contraint de se rendre prisonnier; ou bien ce doit être

Galiot de Genouillac, qui étoit grand-maître de l'artillerie à cette bataille, et qui la dirigea si habilement, que chaque volée emportoit des lignes entières : il accompagna à Madrid la duchesse d'Alençon avec le maréchal de Montmorenci. (Voyez Anquetil, IV, 299; et Bouchet, 214 et 215.)

Pantagruel dit au prisonnier, en le renvoyant à son roi, qui assiégeoit *la grande ville des Amaurotes :* « Incontinent « que *mes galleres* seront venues, qui sera de matin, je luy « prouveray qu'il a faict follement d'assaillir mon pays. » En effet, la flotte espagnole envoyée en 1524, pour bloquer par mer le port de Marseille, pendant que le connétable l'assiégeoit par terre, fut battue et dispersée par André Doria, général génois au service de la France; et le connétable leva le siége de cette ville quand il sut que le roi étoit avec une armée considérable à Aix, à cinq lieues de Marseille. Il plia bagage à la hâte, et fit briser son artillerie par morceaux, qu'il chargea sur le dos des mulets. Voy. Bouchet et Anquetil.

Les apostoles de Pantagruel doivent être les commissaires françois envoyés avec la duchesse d'Alençon, en 1525, à Madrid, pour traiter de la délivrance du roi; ou ceux qui furent envoyés à Andaye en 1526, pour sa réception; ou plutôt ceux qui y furent envoyés en 1530 pour celle de la reine Éléonore, et la délivrance des enfants de France. Voy. encore Bouchet, f. 220, 223, et 256. « Pour la seureté, dit-il, à l'année 1530, des douze mil escuts, que le roy de France devoit bailler, et lesquels avoyent esté comptés; et aussi de la délivrance des enfans de France, furent levés pour chascune partie mil hommes de pié, et cent de cheval. Aussi quelque jour avant celuy de la delivrance, avoyent esté deputés *douze* (nombre des apôtres) *gentilshommes françois, et douze espagnols* qui allerent dix lieues à la desconverte : leur rapport faict, l'artillerie de Fonterabie fut desmontée. »

Selon un interpréte, « la générosité avec laquelle Pantagruel renvoya le prisonnier au roi Anarche, en lui donnant

en même temps une grandissime idée de sa puissance et de ses armées, est la manière adroite et insidieuse dont usent ordinairement les grands généraux envers leurs ennemis. Aussi le prisonnier fait-il d'abord à Anarche le pompeux détail des grandes qualités de Pantagruel et de ses forces militaires. Il lui donne ensuite la fameuse boîte, dangereux présent de Pantagruel. Anarche et ses gendarmes n'en ont pas plutôt avalé une cuillerée, que la langue leur pela à tous, et furent contraints, pour se soulager, de boire jusqu'à l'ivresse. Alors Pantagruel et ses preux vinrent les surprendre dans cet état, et brûlèrent leur camp. Il leur remplit à tous la bouche de sel, et finit par les noyer de son urine. Il est clair, ajoute-t-il, que la graine altérante dont Pantagruel est toujours si prodigue, dont il remplit le gosier d'Anarche et ses généraux, et jette une barque pleine dans la bouche de tous les soldats dormeurs, est bien le sel de la gabelle, dont les malheureux Bordelois et leurs voisins furent plus incommodés que jamais, après leur révolte. Le feu mis à leur camp, et le déluge urinal qu'ils éprouvèrent, sont les supplices du feu et autres, dont fut puni grand nombre de ces malheureux révoltés. » En 1547 !

Apres tous ces propous, Pantagruel appella leur prisonnier et le renvoya, disant : Va t'en a ton roy en son camp, et luy dis nouvelles de ce que tu as veu, et qu'il se delibere de me festoyer demain sur le midy : car incontinent que mes galleres seront venues, qui sera de matin au plus tard, je luy prouveray par dixhuyct cens mille combattans et sept mille geans tous plus grandz que tu ne me veois, qu'il ha faict follement et

contre raison d'assaillir ainsi mon pays. En quoy faignoyt Pantagruel avoir armee sus mer.

Mais le prisonnier respondit qu'il se rendoyt son esclave, et qu'il estoyt content de jamais ne retourner a ses gens, ains plustost combattre avecques Pantagruel contre eulx, et pour dieu qu'ainsi le permist. A quoy Pantagruel ne voulut consentir; ains luy commanda qu'il partist de la briefvement, et s'en allast ou il luy avoyt dict; et luy bailla une boette pleine de euphorbe[1] et de grains de coccognide[2], confitz en eaue ardente[3], en forme de composte[4], luy commandant la porter a son roy, et luy dire que, s'il en pouvoyt manger une

[1] Gomme résineuse qui sort par incision d'un arbre de la Mauritanie, du même nom, à laquelle on attache plusieurs vertus en médecine; mais qui est si caustique, qu'elle cause souvent des inflammations dans les entrailles. On usoit de sa poudre pour éternuer. Voyez Mesuë. Au rapport de Pline, c'est une herbe dont le lait jaunâtre, qui est très âcre, est un spécifique admirable pour les yeux, contre la morsure des serpens, et contre toute sorte de poisons.

[2] Mot formé du latin *coccum*, graine, *gnidium*, de gnide, mot dérivé de κνίδη, ortie, κνίζω, j'excite le prurit; graine de gnide ou de thymelæa, que les Arabes appellent *myzereon*, dont le fruit est noir, fort âcre, et ressemble au poivre; ce qui fait qu'on l'appelle poivre de montagne. Un interprète ne voit encore ici que du sel. » L'auteur le nomme, dit-il, ainsi, de ce lac de Sicile appelé *Cocanique*, d'où on tiroit beaucoup de sel : *Cocanicus Siciliæ lacus, ex quo salem Cocanicum nominamus*. Plin., lib. XXXI, cap. VII. » Mais *coccognide* ne peut pas venir de *cocanicus*.

[3] *Eau ardente* pour *eau de vie* est un mot du Bas-Languedoc. (L.) — Les Bretons l'appellent de même *gwin ardant*, vin ardent.

[4] Compote.

unce sans boyre, qu'il pourroyt a luy resister sans paour[5]. Adoncq le prisonnier le supplia a joinctes mains que, a l'heure de sa bataille, il eust de luy pitié: doncq luy dist Pantagruel: Apres que tu auras le tout annuncé a ton roy, je ne dis, comme les caphars, ayde toy, dieu t'aydera; car c'est au rebours, ayde toy, le diable te rompra le col: mais je te dis: Metz[6] tout ton espoir en dieu, et il ne te delaissera point. Car, de moy, encores que soye puissant, comme tu peulx veoir, et aye gens infinis en armes, toutesfoys je n'espere en ma force, ne en mon industrie; mais toute ma fiance est en dieu mon protecteur, lequel jamais ne delaisse ceulx qui en luy ont mis leur espoir et pensee. Ce faict, le prisonnier luy requist que, touchant sa rauçon, il luy voulust faire party raisonnable. A quoy respondist Pantagruel que sa fin n'estoyt de piller ny arrançonner[7] les humains,

[5] *Qu'il pourroyt a luy resister sans paour.* C'est comme on lit dans l'édition de Dolet et dans celle de 1553. Les nouvelles ont *que s'il pourroit*, c'est-à-dire *qu'ainsi il pourroit. Sans paour* veut dire en assurance, et comme sous saufconduit. *La Légende dorée*, imprimée l'an 1476, au chapitre de saint Barlaam: « Et j'envoiray querir tous les Galileens, sans paour. » (L.)

[6] Entre *roy* et *mets*, il y a dans l'édition de Dolet: « Je ne dis, « comme les Caphars, Ayde-toy, Dieu t'aydera; car c'est au rebours, « ayde-toy, le Diable te rompera le col. Mais je te dis. » C'est apparemment l'édition de 1552 qui a retranché ces paroles, puisqu'elles ne se trouvent déja plus dans celle de 1553. (L.) — Nous les avons rétablies.

[7] *Arrançonner les humains.* C'est comme on lit dans l'édition de

mais de les enrichir et reformer[8] en liberté totalle. Va t'en, dist il, en la paix du dieu vivant, et ne suy jamais maulvaise compaignie, que malheur ne t'advienne. Le prisonnier party, Pantagruel dist a ses gens : Enfans, j'ay donné entendre a ce prisonnier que nous avons armee sus mer ; ensemble que nous ne leur donnerons l'assault que jusques a demain sus le midy[9], a celle fin qu'eulx, doubtans la grande venue de gens, ceste nuyct s'occupent a mettre en ordre, et soy remparer : mais cependent mon intention est que nous chargeons sus eulx environ l'heure du premier somme.

Dolet. Dans celle de 1553, il y a *rançonner*. (L.) — Mettre à rançon, rançonner.

[8] Rétablir.

[9] C'est-à-dire *que demain sur le midy*. « Il y a certainement, dit le dernier éditeur, quelque chose de corrompu dans cette phrase, car elle implique contradiction. Si les ennemis passent la nuit à se mettre en ordre et à se remparer, comment Pantagruel les surprendra-t-il à l'heure du premier somme ? Il ne pouvoit pas prévoir que les Dypsodes s'enivreroient à l'arrivée du prisonnier. Nous avons vainement consulté les meilleures éditions de Rabelais, nous n'y avons puisé aucune lumière sur ce passage. » *Jusques à* ne seroit-il pas pris ici pour *finalement à demain?* Ce qui nous le fait penser, c'est 1° qu'on lit dans Nicot, au mot Jusques : « Aucunes nations de ce royaume s'expriment par ces mots, *fin à :* comme *fin à tel temps*, *fin à tel lieu*, conformément à l'italien, qui dit : *Sino* ou *sin à tal tempo, à tal luoco.* » C'est, 2° que ce sens convient très bien à la phrase, puisqu'on lit dix lignes plus bas que l'attaque devoit se faire à midi. Il doit donc faire rejeter comme téméraire la supposition qu'elle est corrompue : si elle l'étoit réellement, il n'y auroit qu'un moyen de la restituer, ce seroit de mettre *juste* en place de *jusques*. Mais *jusques* vaut mieux, et doit rester.

Laissons ici Pantagruel avec ses apostoles[10], et parlons du roy Anarche et de son armee.

Quand le prisonnier feut arrivé, il se transporta vers le roy, et luy conta comment estoyt venu ung grand geant nommé Pantagruel, qui avoyt desconfict et faict roustir cruellement tous les six cens cinquante et neuf chevaliers, et luy seul estoyt saulvé pour en porter les nouvelles. Dadvantaige avoyt charge dudict geant de luy dire qu'il luy apprestast au lendemain sus le midy a disner, car il deliberoyt de l'envahyr a ladicte heure.

Puys luy bailla celle boete[11] en laquelle estoyent les confictures. Mais, tout soubdain qu'il en eut

[10]* Ils n'étoient que dix ou douze. D'ailleurs, eu égard au grand nombre des ennemis, ceux-ci devoient les regarder plutôt comme ambassadeurs qui venoient leur demander la paix, que comme gens qui se préparoient à attaquer. Tigranes, dans la *Vie de Lucullus*, écrite par Plutarque, regardoit déja sur le même pié la petite troupe de Romains, qui quelques heures après battit sa nombreuse armée. *Apostole* est un vieux mot qui anciennement désignoit le pape, mais qui en cet endroit veut dire *apôtre*, envoyé. Villon, dans sa ballade en vieil langage françoys :

Et feusse ly sainctz apostolles
D'aulbe vestuz, demy tressez. (L.)

— Ces *apostoles* sont les *douze* gentilshommes françois qui furent envoyés à dix lieues de Fontarabie à la découverte, pour la délivrance des deux fils de France, en 1530. Voyez le commentaire.

[11]* Cette boite pleine d'euphorbe et de drogues altérantes, que donne Pantagruel au prisonnier, soldat d'Anarche, qui s'en trouva si mal ainsi que ses généraux, est, selon un interpréte, le sel dont Henri II navra les malheureux révoltés de la Guyenne et leurs chefs, avant et sur-tout après leur révolte.

avallé une cueilleree, luy vint tel eschauffement de gorge avecques ulceration de la luette, que la langue luy pela. Et, pour remede qu'on luy feist[12], ne trouva allegement quelconque, sinon de boyre sans remission[13] : car incontinent qu'il ostoyt le guobelet de la bouche, la langue luy brusloyt. Par ce, l'on ne faisoyt que luy entonner vin en gorge avec ung embut. Ce que voyans ses capitaines, baschatz et gens de guarde, goustarent desdictes drogues, pour esprouver si elles estoyent tant alteratives : mais il leur en print comme a leur roy. Et tous flaconnarent si bien, que le bruit vint par tout le camp comment le prisonnier estoyt de retour, et qu'ilz debvoyent avoir au lendemain l'assault, et qu'a ce ja se preparoyt le roy, et les capitaines, ensemble les gens de guarde, et ce par boyre a tirelarigot[14]. Parquoy ung chascun de l'armee commencea a martiner[15], choppiner, et trinquer de mesmes. Somme, ilz beurent tant et tant, qu'ilz s'endormirent comme porcz, sans ordre parmy le camp.

[12] *Et pour remede qu'on luy feist.* C'est comme on lit dans l'édition de 1553. Dans celle de Dolet, il y a simplement : *Et pour le remede.* (L.)

[13] Sans interruption, sans cesse, sans discontinuer. (L.)

[14] C'est-à-dire fort copieusement, et tant que peut tirer le larynx, dit le scoliaste de Hollande.

[15] Faire débauche, comme il se pratique en France à la Saint-Martin. (L.) — « Boire d'autant, dit l'auteur de l'Alphabet, comme on fait la veille de Saint-Martin, lorsqu'on taste un vin nouveau. »

Maintenant retournons au bon Pantagruel : et racontons comment il se porta en ceste affaire. Partant du lieu du trophee, print le mast de leur navire en sa main comme ung bourdon : et mist dedans la hune deux cens trente et sept poinsons[16] de vin blanc d'Anjou, du reste de Rouen, et attacha a sa ceincture la barque toute pleine de sel, aussi aisement comme les Lansquenettes portent leurs petitz panerots. Et ainsi se mist en chemin avecques ses compaignons. Quand il feut pres du camp des ennemys, Panurge luy dist : Seigneur, voulez vous bien faire? devallez ce vin blanc d'Anjou de la hune, et beuvons icy a la Bretesque[17].

A quoy condescendit vouluntiers Pantagruel, et beurent si net qu'il n'y demoura une seulle

[16] Le *poinçon* d'Anjou, ou, comme on parle ailleurs, la *botte* à mettre du vin, c'est proprement un *outre*, et je ne doute point qu'on ne l'ait appellé *poinçon* de *piceum*, en sousentendant *vas*, à cause de la poix dont l'outre est enduit par dedans. *Piceum*, *picei*, *picco*. *Piceo*, *onis*, *oni*, *piceone*, poinçon. On y a inséré une *n* comme à *lanterne* fait de *laterna*. Et ce qui me persuade qu'il s'agit ici de ces peaux de chèvre qu'on appelle *outres*, c'est que, dix lignes après, *tirer au chévrotin* s'entend de la débauche qu'on fit à vuider les *poinçons* de vin d'Anjou. (L.) — On appelle poinçon à Orléans, dit Ménage, ce qu'on appelle à Paris *une demi-queue de vin*. « Le poinçon d'Orléans, ajoute Le Duchat, dans Ménage, est composé de douze jallages, et chaque jallage de seize pintes. »

[17] Comme les Bretons, qui sont si friands de ce bon vin blanc, qu'encore qu'il croisse aux environs de Verron en Anjou, on l'appelle pourtant *vin breton* (*Rab.*, liv. I, chap. XIII); parce qu'ils l'en-

goutte des deux cens trente et sept poinsons, excepté une ferriere[18] de cuir bouilly de Tours, que Panurge emplit pour soy, car il l'appeloit son *vade mecum*[19], et quelques meschantes baissieres[20] pour le vinaigre. Apres qu'ilz eurent bien tiré au chevrotin, Panurge donna a manger a Pantagruel quelque diable de drogues composees de lithontripon[21], nephrocatarticon, coudignac canthari-

lèvent presque tout pour leur bouche. (L.) — Verron n'est pas un bourg, mais un pays; et ce pays n'est pas en Anjou, mais en Touraine, au confluent de la Loire et de la Vienne, près de Chinon.

[18] *Ferriere.* Voyez chapitre XXXIV, livre I.

[19] Plus d'un livre a eu le titre de *Vademecum*. Entr'autres un recueil de sermons pour les dimanches et pour les fêtes de l'année, composé par frère Jean, docteur au décret, et abbé d'Uxelles. J'en ai vu un exemplaire gothique in-12, relié en bois, couvert de gros cuir, et garni de fer aux quatre coins, à peu près comme la ferrière qu'ici Panurge compare à ce vieux livre. Il y a encore un autre *Vademecum*, espèce de grammaire, à laquelle, comme au précédent volume de même titre, on donna ce nom, pour faire comprendre qu'on devoit le porter en tout tems sur soi. Les Épitres *Obsc. Vir.*, livre II, dans celle de Jean Gerilamb : « Et fuit magnum scandalum, « quòd aliquis studens iret in Plateá, et non haberet Petrum Hispanum « aut parva Logicalia sub brachio. Et si fuerunt Grammatici, tunc « portabant Partes Alexandri, vel *Vademecum*, vel Exercitium puc-« rorum, aut Opus minus, aut Dicta Joh. Sinthen. » L'un et l'autre devoient être de taille à mettre en poche. (L.)

[20] Le *bas*, le fond d'un poinçon, ce qui est sur la lie.

[21] Poudre composée de drogues qui ont la vertu, dit l'auteur de l'Alphabet, de rompre la pierre dans les roignons. Le premier de ces deux mots est composé de λίθος, pierre, τρίβω, je romps; le deuxième de νεφρός, reins, et καθαρτικὸς, qui a la vertu de purger. Ainsi un remède *lithontriptique* est un remède qui rompt les pierres dans la vessie. On trouve dans Chompré, *lithontripticus*, qui dissout la pierre.

disé, et aultres especes diureticques[22]. Ce faict, Pantagruel dist a Carpalim : Allez en la ville, gravant[23] comme ung rat contre la muraille, comme bien sçavez faire, et leur dictes qu'a l'heure presente ilz sortent et donnent sus les ennemys tant roiddement qu'ils pourront, et ce dict, descendez prenant une torche allumee, avecques laquelle vous mettrez le feu dedans toutes les tentes et pavillons du camp : vous crierez tant que pourrez de vostre grosse voix [24], qui est plus espoventable que n'estoyt celle de Stentor, qui feut ouye par sus tout le bruyt de la bataille des Troyans, et partez dudict camp. Voyre mais, dist Carpalim, seroit ce bon que j'enclouasse toute leur artillerie? Non, non, dist Pantagruel, mais bien mettez le feu en leurs pouldres. A quoy obtemperant, Carpalim partit soubdain, et feit comme avoyt esté decreté par Pantagruel, et sortirent de la ville tous les combattans qui y estoyent. Et lors qu'il eust mis le feu par les tentes et pavillons, passoyt legierement par sus eulx sans qu'ilz en sentissent rien, tant ilz ronfloyent et dormoyent profundement. Il vint au lieu ou estoyt l'artillerie, et mist le feu en leurs munitions[25] : mais ce

[22] Épices. Du latin barbare *species*. (L.) — [23] Grimpant.

[24] Entre *voix* et *et partez* on lit dans l'édition de Dolet : « qui est « plus espouventable que n'estoit celle de Stentor, qui fut ouye par « sus tout le bruyt de la bataille des Troyans. » (L.)

fust le dangier, le feu fust si soubdain qu'il cuida embraser le paovre Carpalim. Et, n'eust esté sa merveilleuse hastiveté, il estoyt fricassé comme ung cochon : mais il departit si roidement qu'ung guarrot[26] d'arbaleste ne va pas plustost.

Quand il feut hors des trenchees, il s'escria si espouventablement qu'il sembloyt que tous les diables feussent deschainez. Auquel son s'esveillarent les ennemis : mais sçavez vous comment? aussy estourdys que le premier son de matines, qu'on appelle en Lussonnoys frotte couille[27].

Ce pendent Pantagruel commencea semer le sel qu'il avoyt en sa barcque, et parce que ilz dormoyent la gueulle bee et ouverte, il leur en remplit tout le gousier, tant que ces paovres haires

[25*] « C'est, dit un interprète, ce qu'exécuta à la lettre le connétable de Montmorenci, qui arriva avec son armée jusqu'à Langon, près Bordeaux, foyer de la sédition, sans obstacle aucun, les séditieux *dormant profondément*, c'est-à-dire étant rentrés dans le calme et le devoir. Le connétable mit effectivement alors le feu à leurs tentes et munitions, en anéantissant, aussitôt son entrée dans Bordeaux, place d'armes des rebelles, tous les moyens et ressources militaires. » Garnier, tom. XXVI, pag. 156 et suivantes.

[26] C'est comme on lit dans l'édition de Dolet. Dans celle de 1553 il y a : *qu'ung quarreau d'arbaleste ne vole pas plustost.* (L.) — Voyez note 5 du chapitre XXVI.

[27] A Angers on appelle ce premier coup de matines *éveille-fou;* parce qu'il n'y a que les sots qui s'en embarrassent, ou qui y fassent attention. Voyez le Gloss. lat. barb. de du Cange, au mot *Evigilans Stultum.* (L.) — « Allusion, dit un interprète, au cardinal de Lorraine, pourvu de l'évêché de Luçon. » Mais il n'a pas fait attention qu'il n'avoit alors que huit ans.

toussissoyent comme regnardz, crians: Ha Pantagruel, tant tu nous chauffes le tison[28]. Soubdain print envie a Pantagruel de pisser[29], a cause des drogues que luy avoyt baillé Panurge, et pissa parmy leur camp si bien et copieusement qu'il les noya tous: et y eut deluge particulier dix lieues a la ronde. Et dict l'hystoire que, si la grand jument[30] de son pere y eust esté et pissé pareillement, qu'il y eust eu deluge plus enorme que celluy de Deucalion: car elle ne pissoyt foys que elle ne feist une riviere plus grande que n'est le Rhosne et le Danouble[31]. Ce que voyans ceulx qui estoyent issus de la ville, disoyent: Ilz sont tous mortz cruellement, voyez le sang courir. Mais ilz estoyent trompez, pensans, de l'urine de Panta-

[28] Nous ne sommes de nous mêmes que trop altérés. Pourquoi par tes drogues augmenter encore notre soif? Cette expression, qui est du Poitou, revient au proverbe *Titio ad ignem*.

[29]* « Cet épouvantable déluge, dit un interprète, causé par les boissons diurétiques de Panurge, dont Pantagruel noye les Dypsodes, est l'effet des conseils inhumains donnés par le cardinal de Lorraine à Henri II, contre les révoltés de la Guyenne, conseils que ce prince n'écouta que trop. »

[30]* Ce trait malin sur la pissade de Pantagruel et sur celle de la grande jument de Gargantua, joint à celui du chapitre XVII du livre I, où ce géant compissa les Parisiens pour sa bien-venue, et à celui des chiens qui pissent à la porte d'une grande dame de Paris, chapitre XXII, prouve de plus en plus que la grande jument, au lieu d'être Diane de Poitiers, pourroit bien être Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, qui devint la maîtresse de François Ier en 1526; que Rabelais joue ici sur son nom de *Pisseleu*, ou que c'est le nom de celle-ci qui lui a fait songer à attribuer cette pissade à celle-là.

gruel, que feust le sang des ennemys[32] : car ilz ne voyoyent sinon au lustre du feu des pavillons et quelque peu de clairté de la lune. Les ennemys apres soy estre reveillez, voyans d'ung cousté le feu en leur camp, et l'inundation et deluge urinal, ne savoyent que dire ny que penser. Aulcuns disoyent que c'estoyt la fin du monde et le jugement final, qui doibt estre consommé par feu : les aultres, que les dieux marins Neptune, Proteus, Tritons[33], et les aultres les persecutoyent, et que de faict c'estoyt eaue marine et sallee. O qui pourra maintenant raconter comment se porta Pantagruel contre les troys cens geans? O ma muse! ma Calliope, ma Thalie, inspire moy a ceste heure! restaure moy mes esperitz : car voicy le pont aux asnes de logicque, voicy le trebuchet, voicy la difficulté de povoir exprimer l'horrible battaille que feut faicte. A la mienne volunté[34] que j'eusse maintenant ung boucal[35] du meilleur vin que beurent oncques ceulx qui liront ceste hystoire tant veridicque!

[31] *Le Rhosne et le Danouble.* C'est comme on lit dans l'édition de 1553. Dans celle de Dolet, il y a *Danube.* (L.)

[32] Les Moabites tombent dans la même erreur au chapitre II du deuxième livre des Rois. (L.)

[33] *Proteus, Tritons,* n'est point dans l'édition de Dolet ; mais bien dans celle de 1553. (L.) — [34] Plût à Dieu que.

[35] Bocal, vaisseau de verre que les Italiens appellent *boccale.*



CHAPITRE XXIX.

Comment Pantagruel deffeit les troys cens geans armez de pierres de taille, et Loupgarou leur capitaine.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Les géants voyant leur camp noyé, emportèrent leur roi *Anarche*. *Loupgarou* arriva avec ses géants; mais il voulut combattre seul contre Pantagruel. Celui-ci fait, avant le combat, cette prière qui sent le calvinisme: « Seigneur Dieu, « s'il te plaist m'estre en ayde, je te fay vœu que par toutes « contrees, tant de ce pays de Utopie que d'ailleurs, ou j'au- « ray puissance et auctorité, je *feray prescher ton saint Evan- « gile purement, simplement, et entierement:* si que les abus « d'un tas de papelarts et faux prophetes, qui ont par con- « stitutions humaines et inventions despravees, envenimé « tout le monde, seront d'autour de moy exterminez. » Puis s'avançant hardiment au combat contre Loupgarou, il lui jeta du sel de la barque qu'il portoit à sa ceinture, dans la gorge, le nez, et les yeux. Loupgarou lui lança un coup de sa massue, et brisa la barque de sel. Pantagruel finit par le tuer d'un coup de pied dans le ventre. Loupgarou, en mourant, ayant crié *Mahom*, *Mahom*, *Mahom*, à sa voix tous les géants qui étoient spectateurs du combat, se levèrent pour le secourir. Quand Pantagruel les vit approcher, il prit le géant par les deux pieds, et de son

corps levé en l'air comme une pique, frappoit parmi ces géants et les abattoit : il n'en échappa aucun; puis il jeta le corps de Loupgarou contre la ville.

Loupgarou, comme nous l'avons dit dans le commentaire du chapitre XXIII, est le connétable de Bourbon, qui s'enfuit de France comme un loup, en 1523, et même en 1524, lorsque François Ier le força de lever le siége de Marseille. Il nourrissoit, presque dès l'enfance, une haine sombre contre François Ier. L'antipathie entre eux étoit poussée à un tel point, que lorsque le roi n'étoit encore que comte d'Angoulême, ils pensèrent se battre en duel pour un sujet assez léger. Cette antipathie fut encore augmentée par la duchesse d'Angoulême, qui, pour se venger du refus injurieux que Bourbon avoit fait de l'épouser, lui fit ôter, dans la campagne de Flandres de 1521, le commandement de l'avant-garde pour le donner au duc d'Alençon, et le dépouilla des biens de la succession de sa femme, par un procès injuste. Voyez le commentaire du chapitre X. Nous y avons rapporté, d'après Mézerai, que François Ier ayant un jour proposé ce mariage au connétable, celui-ci, qui avoit autant d'aversion pour la mère que pour le fils, ne répondit à ses avances que par un mot piquant, et que le roi en fut si offensé, qu'il lui donna un soufflet: c'étoit plus qu'il n'en falloit à Rabelais pour lui faire imaginer le combat de Pantagruel et de Loupgarou.

On ne peut donc pas douter que Loupgarou, qui combat ici avec Pantagruel, ne soit le connétable de Bourbon, qui combat contre François Ier, son ennemi personnel. Loupgarou est donc ici le même personnage allégorique que le *loup*, le *grand diole* ou diable du chapitre XII (voyez les notes 42 et 43), et que le *charbonnier* ou le *loup* qui blesse le lion dans le conte de la vieille, chap. XV. Par conséquent, dans ce même conte, le lion blessé doit être François Ier, blessé à Pavie : on l'appeloit Hercule, et Hercule est repré-

senté vêtu de la peau du lion. Le renard qui *esmouche* avec *sa queue* le *comment a nom* de la vieille, est le rusé Charles-Quint; le charpentier qui guérit le lion, est Henri VIII qui vint à l'aide de François Ier, en se liguant avec lui contre Charles-Quint; la vieille est la duchesse d'Angoulême, à laquelle nous semble encore faire allusion le *cul pelé des vefves* du chapitre VII; la forêt de Bievre est le château de Fontainebleau; les *viets d'azes de Provence* sont les Allemands qui ont envahi la Provence avec le connétable, et qui s'en sont enfuis comme des viédazes. L'intelligence de cette allégorie nous est venue trop tard pour en donner l'explication à sa place, et ce n'est pas ici celle de la développer davantage : le lecteur y suppléera.

Loupgarou appelle ses compagnons *payards de plat pays*, parceque les *lansquenets* ou l'infanterie allemande, étoient des gens rustiques levés à la campagne, où ils couchoient sur la paille, comme l'indique leur nom de *lands knechts*, et comme l'explique Le Duchat, liv. I, chap. XVI, note 14. Il jure *par Mahom* ou Mahomet, parceque ce sont des luthériens, des ennemis du pape comme les Turcs. C'est ainsi qu'un Turc s'écrie, au chapitre XIV, *Ventre Mahom!*

Panurge, qui contrefait ceux qui ont eu la vérole, en tordant la bouche, en la retirant avec les doigts, comme il le fit dans sa dispute par signes avec Thaumaste, au chapitre XIX, et en parlant *en parole enrouee*, rappelle, à ce qu'il nous semble, qu'il est encore ici avec les Turcs, comme lorsqu'il fut grillé et rôti par eux, puisqu'il fait une vilaine grimace, semblable à celle de la fin du chapitre XIX; ce qui soulève un coin du voile de cette dispute inintelligible.

La masse d'assier de Chalybes, que l'auteur donne à *Loupgarou*, prouve qu'il combattoit pour l'Espagne, puisque le *Chalybs* étoit un fleuve d'Espagne, célèbre chez les anciens pour la trempe de l'acier. Pour éviter un coup de cette masse, Pantagruel *demarcha du pied gauche ung pas arriere.* Cette

démarche du pied gauche et en arrière, annonce une défaite et une fuite, celle de Pavie. Aussi *il ne sceut si bien faire que le coup ne tombast sur la barque qu'il portoyt a sa ceinture;* qu'elle ne se rompît et versât *le reste du sel en terre*, c'est-à-dire qu'il ne fallût payer cette fausse démarche, cette défaite, par une rançon considérable. Voyez le commentaire du chapitre XXVIII. Pantagruel *avançant le pied droict, lui donna sus les couillons*, et une autre fois *le frappa du pied ung si grand coup contre le ventre, qu'il le jecta en arriere a jambes rebindaines.* En effet, dit Bouchet, « audit assault (*de la ville de Rome*) se trouva ledit Bourbon au-devant d'un faulconneau, luy estant sur la muraille, qui *le print au droit de l'aigne*, et luy transperça le corps, dont il mourut demy heure après. » Pantagruel, après s'être servi du corps de Loupgarou pour abattre les géants, le *jecta tant qu'il peut contre la ville, et il tumba comme une grenouille sus le ventre en la place mage* (la grande place) *de ladicte ville.* On vient de voir que le connétable fut en effet frappé sur les murs de Rome; qu'il fut renversé mourant dans le fossé, *comme une grenouille.* Quant à ce qu'il est dit que le corps de Loupgarou fut jeté plus loin et *tumba* dans la grande place *mage*, c'est sans doute parceque le corps du connétable fut transporté de Rome à Gaëte, où ses soldats lui érigèrent *un tombeau* dans la grande place.

Si Dieu n'eust secouru le bon Pantagruel, dans ce combat, *Loupgarou l'eust fendu depuis le sommet de la teste.* Gargantua fut aussi blessé à la tête, liv. I, chap. XXXVI. « Si tous ceulx de l'armée de France, dit encore Bouchet, en décrivant la bataille de Pavie, fol. 216, se fussent aussi vaillamment portés que le roy et les princes, capitaines, et aultres anciens gensdarmes qui le suyvoient, les François eussent eu la victoire: mais la crainte de mourir leur feit perdre honneur et vie. Le roy estant des plus avant dans la meslée, ne s'esbahyt aucunement: mais voulant plustost mourir avec honneur que

vivre en reproche, frappant a dextre et a senestre, assaillit et chocqua domp Ferrand de Castrionte, et *luy donna ung grand coup par le visaige*, au-dessus de la bavyere. Et voyant les ennemis sa hardiesse, force, et proesse, coururent sur luy, non defendu ne secouru, occirent son cheval entre ses jambes, et le mirent par terre: neantmoins se deffendit aussi vaillamment que feit onc prince, ne chef de guerre, *contre les Alemans*: lesquels acharnez sur les Françoys, ignorans que ce fust le roy, s'efforcerent l'occire: mais luy cogneu, fut prisonnier du viroy de Naples, qui le mena en seureté en un chasteau près Pavye, *blecé en la teste, non de playe mortelle.* »

La défaite de la garde du roi Anarche doit être celle des Gardes-Suisses de François Ier, à la bataille de Pavie. En passant à travers le champ de bataille où il devoit être gardé, après avoir été pris, les Impériaux lui firent observer que tous ses Gardes-Suisses s'étoient fait tuer dans leurs rangs, et qu'ils étoient couchés morts les uns près des autres. « Si toutes mes troupes, dit-il, avoient fait leur devoir comme ces braves gens, je ne serois pas votre prisonnier; vous seriez les miens. »

Quoiqu'il y ait des gens qui prétendent qu'Antoine de Bourbon soit mort bon catholique (voyez Henri de Sponde, an 1562, § 43), Le Motteux trouve ici une confirmation de son système, dans la prière de Pantagruel. « Nous avons dans le chapitre XXIX, dit-il, une pièce qui fait voir que Pantagruel étoit pour la réformation, encore qu'il fût catholique à l'extérieur : caractère au reste qui répond fort bien à celui d'Antoine de Bourbon. Les historiens conviennent qu'il fut calviniste, dans un temps où Rabelais étoit plein de vie; et si dans la suite son intérêt, bien ou mal entendu, l'arracha au parti catholique, au moins reconnut-il son erreur lorsqu'il vit que la blessure qu'il avoit reçue depuis peu au siége de Rouen lui annonçoit une mort prochaine. Il commanda à un homme qu'il avoit à son ser-

vice, et qui étoit protestant, de lui amener un ministre; mais la chose ne se trouvoit pas praticable dans ce temps de persécution : il voulut que cet homme lui-même, au défaut d'un ministre, lui fît la prière à la façon des calvinistes; et cela fut exécuté à sa satisfaction, en présence de son frère le cardinal de Bourbon. »

Un interprète ne voit dans tout cela, comme nous l'avons déja exposé, que l'histoire de la révolte qui eut lieu sous Henri II, pour la gabelle. « Le combat singulier, dit-il, de Pantagruel avec le chef des géants, et dans lequel l'auteur donne victoire à Pantagruel, n'est autre chose que l'anéantissement de la révolte par celui de son chef. Loupgarou étoit son digne nom. La masse d'acier et les enclumes dont il étoit couvert, désignent les armes tant offensives que défensives des révoltés et de leurs capitaines. Les paroles de Loupgarou, dans sa fureur, adressées à Pantagruel, sont remarquables : « Meschant, je te vais hascher comme chair « a pastez : jamais tu n'altereras les paovres gens... » Paroles désignant bien clairement la révolte pour raison des gabelles sur le sel. Ce combat coûte la tête à Loupgarou; et en effet les chefs des rebelles, et notamment les nommés L'Estonnac et Lavergne, la perdirent dans Bordeaux. Les pauvres animaux que le corps de Loupgarou écrasa par sa chute, tels que la canne, l'oison bridé, etc., sont un tas de sots et d'imbéciles que les chefs de la sédition entraînèrent dans leurs malheurs. » Voyez le commentaire historique du chapitre XXIII.

Les geans, voyans que tout leur camp estoyt noyé, emportarent leur roy Anarche a leur col, le mieulx qu'ilz peurent, hors du fort, comme feit Eneas son pere Anchises, de la conflagration

de Troye. Lesquelz quand Panurge apperceut, dist a Pantagruel : Seigneur, voyez la les geans qui sont issus : donnez dessus a vostre mast, gualantement a la vieille escrime [1]. Car c'est a ceste heure qu'il se fault monstrer homme de bien [2]. Et, de nostre cousté, nous ne vous fauldrons. Et hardiment que je vous en tuerai beaucoup. Car quoy? David tua bien Goliath facillement. Et puys ce gros paillard Eusthenes [3], qui est fort comme quatre beufz, ne s'y epargnera. Prenez couraige, chocquez a travers, d'estoc, et de taille. Or, dist Pantagruel, de couraige j'en ay pour plus de cinquante francs. Mais quoy? Hercules n'ausa jamais entreprendre contre deux. C'est, dist Panurge, bien chié en mon nez, vous comparez vous a Hercules? vous avez, par dieu, plus de force aux dens et plus de sens au cul que n'eut jamais Hercules en tout son corps et ame. Autant vault

[1] *A vostre mast*, ou, comme on parloit aussi, *o vostre mast*, c'est-à-dire *avec vostre mast*, ou, comme on lit dans l'édition de Dolet, *de vostre mast*. Voyez dom Gui Alexis Lobineau, dans le Vocabulaire de son *Histoire de Bretagne*. *Gualantement* veut dire *vaillamment*. *A la vieille escrime*, signifie sans toutes ces façons que la nouvelle a inventées. (L.)

[2] Vaillant et *preu*. C'est le *vir probus* du moyen âge. (L.)

[3] * Du grec εὐσθηνὴς, fort, robuste, puissant ; εὐσθηνέω, *viribus polleo*. *Eusthenes* est, comme nous l'avons dit, Hercules d'Est, second du nom, qui fut en effet d'une force de corps prodigieuse. « Il reprit en peu d'heures, dit Garnier, tom. XXII, p. 262, quoique fortement blessé à la tête, la bastide de Génivolo, qui lui avoit été enlevée en peu de jours, par Navarre, en 1512. »

l'homme comme il s'estime. Eulx disans ces parolles, voicy arriver Loupgarou, avecques tous ses geans; lequel, voyant Pantagruel seul, feut esprins de temerité et oultrecuidance, par espoir qu'il avoyt d'occire le paovre bon hommet[4]. Dont dist a ses compaignons geans : Paillardz de plat pays[5], par Mahom[6], si aulcun de vous entreprent combattre contre ceulx cy, je vous feray mourir cruellement. Je veulx que me laissiez combattre seul : ce pendent vous aurez vostre passetemps a nous reguarder. Adoncq se retirarent tous les geans avecques leur roy la aupres, ou estoyent les flaccons, et Panurge et ses compaignons avecques eulx, qui contrefaisoyt ceulx qui ont eu la verolle, car il tordoyt la gueulle, et retiroyt les doigtz; et, en parolle enrouee, leur dist : Je renie bieu, compaignons, nous ne faisons point la guerre, donnez nous a repaistre avecques vous, ce pendent que nos maistres s'entrebattent. A

[4] * Terme affectueux. Dans l'édition de Dolet, il y a, *le pauvre bon hommet.* (L.) — Voilà le respect avec lequel l'auteur parle de Pantagruel, ici et chapitre XXXI de ce livre, et chapitre II du livre III. « Henri, dit Mézerai, tome II, p. 1139, n'est accusé d'autre défaut que d'avoir eu l'esprit trop facile, et plus capable d'être gouverné que de gouverner lui-même. »

[5] Par opposition à la noblesse, qui fait sa demeure dans des forteresses assises sur les montagnes. (L.) — Voyez chap. XVI, liv. I.

[6] Par Mahomet. Ce jurement, qui, dans nos vieux romans, est celui des Sarrazins, s'est conservé chez les Languedociens dans les choses qu'ils ne prétendent pas affirmer sérieusement. (L.)

quoy vouluntiers le roy et les geans consentirent, et les feirent bancqueter avecques eulx.

Ce pendent Panurge leur contoyt les fables de Turpin, les exemples de sainct Nicolas [7], et le conte de la Ciguoingne. Loupgarou doncques s'adressa a Pantagruel avec une masse toute d'assier, pesant neuf mille sept cens quintaulx deux quarterons [8] d'assier de Chalibes [9], au bout de laquelle estoyent treze poinctes de diamans, dont la moindre estoyt aussi grosse comme la plus grande cloche de Nostre Dame de Paris : il s'en falloyt par adventure l'espesseur d'ung ongle, ou au plus, que je ne mente, d'ung doz de ces coulteaulx

[7] En plaçant ici les *Exemples* ou traits d'histoire de la légende de saint Nicolas, l'auteur montre quelle foi il ajoutoit à cette légende. Les *Fables* de Turpin regardent l'histoire fabuleuse que l'archevêque Turpin a laissée de l'empereur Charlemagne; et l'une de ces fables est ce qu'il raconte qu'un jour le soleil s'arrêta pour donner à ce héros tout le tems dont il avoit besoin pour achever de défaire une grande armée des Sarrazins. (L.)

[8] *Deux quarterons*, n'est pas dans l'édition de Dolet, mais bien dans celle de 1553. (L.)

[9] Les Chalybes, selon Pline, étoient des peuples voisins du Pont, sur le fleuve Thermodon, qui s'enrichissoient en exploitant, tout nuds, des mines d'argent et de fer :

India mittit ebur, molles sua thura Sabæi :
Et Chalybes nudi ferrum, etc.

VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 57.

Mais Justin place les *Chalybes* près du fleuve *Chalybs*, en Espagne, dans lequel on trempoit le mieux le fer pour le convertir en acier. « Pour cette raison, dit le Scoliaste de Hollande, l'auteur appelle l'acier des chalybes, ainsi faut-il lire. »

qu'on appelle couppeaureille : mais pour ung petit, ne avant ne arriere; et estoyt phee[10], en maniere que jamais ne povoyt rompre, mais, au contraire, tout ce qu'il en touchoyt rompoit incontinent. Ainsi doncques, comme il approchoyt en grande fiereté, Pantagruel, jectant les yeulx au ciel, se recommanda a dieu de bien bon cueur, faisant voeu tel comme s'ensuyt : Seigneur dieu, qui tousjours has esté mon protecteur et mon servateur, tu veois la destresse en laquelle je suys maintenant. Rien icy ne m'ameine, sinon zele naturel, ainsi comme tu has octroyé es humains, de guarder et deffendre soy, leurs femmes, enfans, pays et famille, en cas que ne seroyt ton negoce propre qui est la foy : car en tel affaire tu ne veulx coadjuteur, sinon de confession catholicque, et service de ta parolle; et nous has deffendu toutes armes et deffenses : car tu es le tout puissant, qui en ton affaire propre, et ou ta cause propre est tiree en action, te peulx deffendre trop plus qu'on ne sçauroyt estimer : toy qui has mille

[10] Enchantée. « C'est-à-dire fatalement destinée à quelque chose, dit l'Alphabet ancien, comme le fust de la masse de Lougarou estoit fée en telle manière, qu'il ne se pouvoit jamais rompre, au contraire brisoit soudain tout ce qu'il attouchoit. Ce mot vient de *fée* (*fata*), qui signifie les déesses *fatales*, à sçavoir les trois Parques, sous la conduite desquelles les payens croyoient toutes créatures estre soumises, et en dependre; tellement qu'à chacun donnoient leur destinée fatale, aux uns une vertu plus exquise qu'aux autres. » *Alph. de l'auteur.*

milliers de centaines de millions de legions d'anges, desquelz le moindre[11] peult occire tous les humains, et tourner le ciel et la terre a son plaisir, comme jadis bien apparut en l'armee de Sennacherib. Doncques, s'il te plaist a ceste heure m'estre en ayde, comme en toy seul est ma totale confiance et espoir, je te foys voeu que, par toutes contrees tant de ce pays de Utopie que d'ailleurs ou je auray puissance et authorité, je feray prescher ton sainct evangile purement, simplement, et entierement; si que les abuz d'ung tas de papelartz[12] et faulx prophetes, qui ont par constitutions humaines et inventions depravees envenimé tout le monde, seront d'entour moy exterminez[13].

Alors feut ouye une voix du ciel, disant : *Hoc fac et vinces :* c'est a dire, Fays ainsi, et tu auras victoire. Puis voyant Pantagruel que Loupgarou approchoyt la gueulle ouverte, vint contre luy

[11] Duquel million de millions le moindre ange. (L.)

[12] Hypocrites, *papelus, patepelues.* Au tems que Rabelais écrivoit ceci, il n'étoit assurément pas encore reconverti à l'église romaine. (L.)—*Papelards.* « Ceux qui sous feinte religion veulent servir Dieu selon leur fantaisie et intention : les autres disent à paper le lard, *pappare minutum,* avaller les viandes ja maschées. » *Alph. de l'auteur.*

[13] * Tandis que nous voyons ici, avec Le Duchat, du penchant à l'hérésie de Luther, c'est-à-dire à l'évangile pur, un autre interpréte prétend que ce passage fait clairement allusion à l'inquisition établie en France sous François Ier, contre les hérétiques et les non conformistes.

hardiment, et s'escria tant qu'il peut : A mort, ribault[14], a mort, pour luy faire paour, selon la discipline des Lacedemonians, par son horrible cry. Puys luy jecta de sa barque, qu'il portoyt a sa ceincture, plus de dix et huyct cacques et ung minot de sel[15], dont il luy emplist et gorge, et gouzier, et le nez, et les yeulx. De ce irrité, Loupgarou luy lancea ung coup de sa masse, luy voulant rompre la cervelle : mais Pantagruel feut habile, et eut tousjours bon pied et bon oeil; par ce demarcha du pied gausche ung pas arriere : mais il ne sceut si bien faire que le coup ne tombast sus la barque, laquelle rompit en quatre mille octante et six pieces, et versa le reste[16] du sel en terre. Quoy voyant, Pantagruel gualantement ses bras desplie, et, comme est l'art de la hasche, luy donna du gros bout de son mast, en estoc au dessus de la mammelle, et, retirant le coup a gausche en taillade, luy frappa entre col et collet[17] : puys

[14] Ici c'est *vilain*, l'opposé à gentilhomme. Au chapitre x du roman des *Quatre fils Aimon* : « Car il trouva Renaud monté sur Bayard, lequel il ne tint pas pour *ribaut* ny pour *garson*, mais pour un des meilleurs chevaliers du monde. » Ribaut est en cet endroit le synonyme de *paillard*, dans la signification où Loupgarou venoit d'appeler *paillards de plat païs* ses compagnons, nez comme lui dans les plaines où croît le blé. (L.)

[15] *Et ung minot*, n'est pas dans l'édition de Dolet, mais bien dans celle de 1553. (L.)

[16] Ce mot est aussi employé au féminin, chap. III, liv. I

[17] Plus haut déja, liv. I, chap. XLIII : *Adoncq le moyne avec son*

avanceant le pied droict, luy donna sus les couillons ung pic[18] du hault bout de son mast; a quoy rompit la hune, et versa troys ou quatre poinsons de vin qui estoyent de reste. Dont Loupgarou pensa qu'il luy eust incisé la vessie, et du vin[19] que ce feust son urine qui en sortist.

De ce non content, Pantagruel vouloyt redoubler au coulouer: mais Loupgarou, haulsant sa masse, avança son pas sus luy, et de toute sa force la vouloyt enfoncer sus Pantagruel : de faict, en donna si vertement que, si dieu n'eust secouru le bon Pantagruel, il l'eust fendu depuys le sommet de la teste jusques au fond de la ratelle: mais le coup declina a droict par la brusque hastiveté de Pantagruel, et entra sa masse plus de soixante et treze piedz en terre a travers ung gros rochier, dont il feit sortir le feu plus gros que neuf mille six tonneaulx[20]. Voyant Pantagruel qu'il s'amusoyt a tirer sa dicte masse qui tenoyt en terre entre le roc,

baston de croix luy donna entre col et collet *sus l'os acromion si rudement.* Le *collet,* c'est l'espace du cou qu'occupe le rabat, l'endroit où le cou se joint aux épaules. Voyez Nicot. (L.)

[18] Dans le langage de Toulouse, un *pic,* c'est un coup; *truc* et *patac* autres coups. *Tapla donnerien, picz, trucz, et patactz,* dit cidessous le Gascon Gratianaud, liv. III, chap. XL. (L.)

[19] On a vu que cette barque étoit chargée de *vin blanc,* ce qui occasionoit l'erreur de Loupgarou.

[20] Expression prise de la manière de mesurer la capacité des vaisseaux marchands. *Six* n'est point dans l'édition de Dolet, mais bien dans celle de 1553. (L.)

luy courut sus, et luy vouloyt avaller la teste tout net : mais son mast, de male fortune, toucha ung peu au fust de la masse de Loupgarou, qui estoyt phee, comme avons dict devant; par ce moyen, son mast luy rompit a troys doigtz de la poignee. Dont il feut plus estonné qu'ung fondeur de cloches, et s'escria : Ha, Panurge, ou es tu[21] ? Ce que ouyant Panurge, dist au roy et aux geans : Par dieu ilz se feront mal qui ne les departira : mais les geans estoyent aises comme s'ilz feussent de nopces. Lors Carpalim se voulut lever de la pour secourir son maistre; mais un geant luy dist. Par Golfarin nepveu de Mahom, si tu bouges d'icy, je te mettray au fond de mes chausses, comme on faict d'ung suppositoire; aussi bien suys je constipé du ventre, et ne peulx gueres bien cagar[22], sinon a force de grincer les dens.

Puys Pantagruel, ainsi destitué de baston, reprint le bout de son mast, en frappant torche lorgne[23] dessus le geant, mais il ne luy faisoyt mal en plus que feriez baillant une chinquenaulde sus ung enclume de forgeron. Ce pendent Loupgarou tiroyt de terre sa masse, et l'avoyt ja tiree, et la paroyt[24] pour en ferir Pantagruel, qui estoyt soub-

[21] Perceforest, vol. I, chap. xcv : Et quand il se veit en tel peril, il se print a crier a haulte voix : Ha, Gadiffer, roy d'Ecosse, ou estu? tu pers cy ton amy. (L.)

[22] Rodomontade espagnole. Cagar, de l'espagnol *cagar*. (L.)

[23] A tors et à travers. (L.)

dain au remuement, et declinoyt tous ses coups, jusques a ce que une foys, voyant que Loupgarou le menassoyt, disant : Meschant, a ceste heure te hacheray je comme chair a pastez[25]; jamais tu ne altereras les paovres gens, Pantagruel le frappa du pied ung si grand coup contre le ventre, qu'il le jecta en arriere a jambes rebindaines[26], et vous le traisnoyt ainsi a l'escorche cul plus d'ung trait d'arc. Et Loupgarou s'escrioyt, rendant le sang par la gorge : Mahom, Mahom, Mahom. A laquelle voix se levarent tous les geans pour le secourir. Mais Panurge leur dist : Messieurs, n'y allez pas, si m'en croyez ; car nostre maistre est fol, et frappe a tords et a travers, et ne reguarde

[24] En ôtoit la terre qui s'y étoit attachée. (L.)

[25] Je te charcuterai. Je ferai boucherie de ta grosse masse de chair. (L.) — « Allusion, dit un interprète, au conte de Chat botté ! »

[26] Les quatre fers en l'air, comme on parle. Cette expression, qui revient encore livre IV, chap. LXVII, est en usage le long de la Loire, où l'on dit aussi dans le même sens *rebondaines*. Ne viendroit-elle par de *rebondir?* Une personne qu'on terrasse avec violence ne peut guère tomber sans faire des bonds. Le Ménélogue de Robin, dans la Gente Poitevin'rie :

Devant mi mez d'ine dozoine
Cheugirant jambe ribondaine.

Du reste, cet étrange combat de Pantagruel contre Loupgarou est presque entièrement imité du chapitre LX du deuxième volume de Perceforest, où le chevalier Lyonnel fait à-peu-près la même manœuvre contre le géant aux crins dorez, à qui enfin il coupa la tête. (L.) — *Rebindaines* est corrompu de *rebondaines*, qui vient de *rebondir*, mot composé de *bond*.

point ou : il vous donnera mal en contre. Mais les geans n'en tindrent compte, voyant que Pantagruel estoyt sans baston. Lorsque approcher les veid Pantagruel, print Loupgarou par les deux piedz[27], et son corps leva comme une picque en l'aer, et d'icelluy armé d'enclumes frappoyt parmy ces geans armez de pierres de taille, et les abbatoyt comme ung masson faict de coupeaulx, que nul n'arrestoyt devant luy qu'il ne ruast par terre. Dont, a la rupture de ces harnoys pierreux, feut faict un si horrible tumulte, qu'il me souveint quand la grosse tour de beurre, qui estoyt a Sainct Estienne de Bourges, fondit au soleil[28]. Panurge, ensemble Carpalim et Eusthenes ce pendent esgorgetoyent ceulx qui estoyent portez par terre. Faictes vostre compte qu'il n'en eschappa ung seul, et, a veoir Pantagruel, sembloyt ung fauscheur qui, de sa faulx (c'estoyt Loupgarou),

[27] « Ce passage, selon un interprète, rend bien l'état déplorable des révoltez de la Guyenne, qui se détruisirent les uns par les autres. Garnier, tome XXVI, pag. 162 et suiv. »

[28] Fondit et s'abima en plein midi, comme si elle eût été de beurre. (L.) — « Il existoit aux deux côtés du portail de la métropole de Rouen deux grandes tours, dont l'une s'appeloit Saint-Romain, et l'autre *la tour de beurre*, parcequ'elle fut fondée des deniers provenants de la permission de manger du beurre en carême. » *Mélanges d'une grande bibliothèque*, lettres Q. Q., pag. 105 et 106. « C'étoit sans doute, dit un interprète, une semblable tour, que l'auteur avoit vu tomber à Bourges; ce qu'il appelle *fondre au soleil*, par allusion très plaisante au sort du beurre, dont ces tours portoient le nom. » Voyez aussi Moréri, *verbo*, Tour de beurre.

abbatoyt l'herbe d'ung pré (c'estoyent les geans). Mais, a ceste escrime, Loupgarou perdit la teste: ce feut quand Pantagruel en abbatit ung qui avoyt nom Riflandouille, qui estoyt armé a hault appareil[29], c'estoyt de pierres de gryson[30], dont ung esclat couppa la gorge tout oultre a Epistemon: car aultrement la plus part d'entre eulx estoyent armez a la legiere, c'estoyt de pierres de tuf[31], et les aultres de pierres ardoizines. Finablement, voyant que tous estoyent mortz, jecta le corps de Loupgarou tant qu'il peut contre la ville, et tumba comme une grenouille sus le ventre en la place mage[32] de ladicte ville, et en tumbant du coup tua ung chat bruslé, une chatte mouillee, une canne petiere, et ung oison bridé.

[29] De pié en cap. Voyez Nicot. (L.) — « *Hault appareil*, dit Nicot, en cas d'armurerie, est l'armure de toutes pièces de l'homme d'armes, avec la grande pièce ou plastron. « De Marsy explique cette expression autrement: *armé a hault appareil* signifie, selon lui, de pierres fort épaisses. *Hault et petit appareil* sont, dit-il, des termes de maçonnerie, qui expriment le plus ou moins d'épaisseur des pierres employées.

[30] Sorte de grès fort commun aux environs de Poitiers, où on le nomme *grison*. (L.)

[31] Le *tuf* est ici une pierre du Poitou, poreuse et fort légère. En Languedoc on appelle de la sorte cette espèce de pierre qui s'engendre en quelques endroits du gravier qu'y renvoyent les roues des moulins que font moudre certaines rivières du païs. (L.)

[32]* La grande place. *Mage*, du latin *major*. Selon un interprète qui ne voit par-tout ici que la révolte de 1547 pour le sel, cette chute d'Anarche sur la grande place est celle que firent les chefs de la révolte sur la grande place de Bordeaux, où ils furent suppliciés.

CHAPITRE XXX.

Comment Epistemon, qui avoyt la couppe testee[1], feut guary habillement par Panurge. Et des nouvelles des diables et des damnez.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

« Ce chapitre, dit Ginguené (dans le chapitre VII de son *Autorité de Rabelais dans la révolution*, intitulé : *Du sort des héros dans l'autre monde, et des métamorphoses politiques*), ce chapitre paroît d'une folie tout-à-fait extravagante. Les sages y trouveront cependant quelque chose de philosophique, et verront peut-être dans ces *métamorphoses* des prédictions accomplies. Quant aux applications particulières, cela ne me regarde pas. Je citerai le texte pur de Rabelais : je n'y ajouterai ni un mot ni une réflexion. Ceux à qui cela déplaira, n'auront, comme ils vont le voir, qu'à se faire couper la tête, et s'aller plaindre à lui dans l'autre monde. »

[1] Il y a un jeu d'enfans qu'à Metz on appelle *coupe-teste*, auquel jeu, celui qui se la *coupe*, comme ils parlent, ne fait que se l'enfoncer dans les épaules, pour faciliter aux autres le moyen de sauter par-dessus lui. C'est, à mon avis, la raison pourquoi Rabelais se sert ici du terme de *couppe testee*, pour exprimer un accident dont Épistémon ne se tira guère moins bien qu'un enfant qui se seroit coupé la tête à ce jeu. (L.) — La *couppe testee* est une inversion burlesque, pour la *teste couppee;* comme au prologue du livre III, la *coppe gorgee* pour la *gorge coupée*.

Épistémon, précepteur ou gouverneur de Pantagruel, ne paroissant point, celui-ci s'afflige d'une perte dont la victoire ne peut le dédommager. On cherche Épistémon, et on le trouve sans vie, tenant entre ses bras sa tête toute sanglante; ce qui a bien l'air d'une plaisanterie sur la légende de saint Denis, et de six ou sept autres saints qui ont tenu leur tête et même fait des pas en la portant dans leurs mains, après avoir été décapités; car, comme l'a dit de ce miracle une femme d'esprit, il n'y a, en pareil cas, que le premier pas qui coûte : Panurge la lui rajuste, veine sur veine, nerf contre nerf, « afin qu'il ne feust torty colly (car « telles gents il hayssoyt de mort); » trait lancé contre les moines, qui, de son temps comme du nôtre, affectoient de pencher la tête pour paroître dévots et mortifiés. Par ce moyen Épistémon ne resta mort que quelques heures : étant revenu à la vie, il raconta tout ce qu'il avoit vu en enfer : des rois et des papes y exercent les plus vils métiers, pour expier les maux que leur orgueil a causés sur la terre. Rabelais, comme le remarque Ginguené, avoit à cœur ces changements d'état entre les gueux et les rois; il avoit déja dit dans le premier chapitre du livre I : « Je pense que plu- « sieurs sont aujourd'hui empereurs, roys, ducs, princes, « et papes en la terre, lesquels sont descendus de quelques « porteurs de coustrets et de rogatons ; comme au contraire « plusieurs sont gueux de l'hostiere, souffreteux, et mise- « rables, lesquels sont descendus de sang et ligne de grands « roys et empereurs. »

Comme Jean Le Mayre avoit fort maltraité les papes dans son *Traité des différents schismes et conciles de l'église latine*, Rabelais suppose qu'en enfer il contrefaisoit du pape, « et a tous ces paovres roys et papes de ce monde « faisoyt baiser ses piedz, et en faisant du grobis, leur don- « noyt sa benediction, en disant : Guaignez les pardons, « cocquins, guaignez, ilz sont a bon marché : je vous ab-

« souldz de pain et de souppe (mauvaise allusion à *la peine* « et à *la coulpe*, en quoi consiste l'absolution), et vous dis- « pense de ne valoir jamais rien. »

Lors dégainèrent les flacons les munitions du camp, et se mirent à faire grande chère. Mais le pauvre roi Anarche, roi des Dipsodes, qui venoit d'être fait prisonnier, ne se pouvoit réjouir. « Dont, dist Panurge, de quel mestier fe- « rons-nous ce monsieur du roy cy? — Fays en a ton plai- « sir, lui dit Pantagruel, je te le donne. »

« Ce n'est pas, dit M. Eusèbe Salverte, après avoir tracé le portrait de frère Jean et celui de Panurge, ce n'est pas à ces deux héros du roman, placés sur la première ligne, qu'il faut demander le secret de la philosophie de Rabelais; ils ne pourroient le révéler qu'en partie : on le trouvera sur-tout dans les discours d'Epistémon, personnage secondaire en apparence, mais doué d'une bravoure calme et d'une raison aussi droite qu'aimable. Cet Épistémon, au deuxième livre, est le héros d'une descente aux enfers, dont Homère, Virgile, le Dante, n'ont point fourni le modèle, et dont vingt pages de bouffonneries ont dû à peine faire excuser la hardiesse. »

Le Motteux pense que Rabelais semble avoir emprunté de Lucien la relation des enfers, faite ici par Épistémon; et que ce personnage « pourroit bien être Guillaume Ruffi, l'un des ministres de la reine Marguerite, qui avoit été quelque temps en prison pour avoir prêché la réforme; et qui ayant sans doute *dissimulé son opinion, comme beaucoup d'autres*, fut ensuite pourvu de l'évêché d'Oloron, dans les états du roi de Navarre; de sorte, ajouta-t-il, que sa descente aux enfers pourroit se rapporter à son emprisonnement. J'avoue que mon prétendu évêque d'Oloron va à la guerre avec Pantagruel; mais Panurge y va bien, et n'en est pas moins l'évêque de Valence (Jean de Montluc, selon Le Motteux) : c'est ainsi que les caractères sont déguisez.

Et je suis d'autant plus porté à croire Épistémon homme d'église, qu'il entend très bien l'hébreu, chose assez rare parmi les laïcs, et qui ne se retrouve ici dans aucun autre personnage que dans Panurge : aussi l'appelle-t-il son *compere* et son *ami*. D'ailleurs le nom seul d'*Épistémon* nous donne l'idée d'un homme qui pense, qui réfléchit. Ajoutez que comme Épistémon avoit été précepteur de Pantagruel, de même il y a apparence que l'évêque d'Oloron avoit instruit ou initié Antoine de Bourbon à la doctrine des réformateurs. »

Mais nous avons déja dit et prouvé que Épistémon étoit le cardinal de Tournon, qui fut fait cardinal en 1530. François Ier l'avoit mis à la tête des affaires, et envoyé en ambassade en Italie, en Espagne, et en Angleterre. L'allégorie d'Épistemon qui a la tête coupée, et à qui Panurge la remet, mais qui *en feut enroué plus de trois sepmaines, et eut une toux seiche, dont il ne peut oncques guerir sinon a force de boyre*, peut donc faire allusion à une circonstance de sa vie où il perdit la tête, moralement parlant, en attrapant une v.....; puisque, chapitre XXIX, la parole enrouée en est un indice; ou elle pourroit désigner la France, à laquelle la bataille de Pavie enleva son chef, et qu'on ne lui rendit pas sans qu'il lui en coûtât bon. Une preuve que le trophée qu'érige ici Pantagruel pour sa victoire est aussi dérisoire que celui de Panurge, c'est que Pantagruel lui dit, dans *le deuil* qu'il a de cette victoire : « Ha, mon amy, l'auspice de vos « deux voyrres et du fust de javeline estoyt bien par trop « fallace! »

Quant à la descente d'Épistémon aux enfers, que Le Motteux rapporte à l'emprisonnement de Guillaume Ruffi, nous pensons qu'il seroit plus convenable d'y voir l'emprisonnement de Rabelais lui-même chez les cordeliers de Fontenai, où il avoit été mis *in pace* pour une fredaine que nous raconterons dans sa vie, et d'où le célèbre Tiraqueau, son ami,

quoique lieutenant général, ne put le tirer que par la force; ou bien ce seroit les deux voyages que le cardinal de Tournon a faits en Espagne. Il y est *descendu*, la première fois, avec la duchesse d'Alençon en 1525, pour le traité de Madrid; la seconde, en 1530, pour la réception de la reine Éléonore et la délivrance des fils de France. Épistémon raconte qu'après avoir eu la tête coupée, « il avoit vu les dia« bles, il avoit parlé familièrement à Lucifer, et fait grand « chiere en enfer, et par les Champs Elysees. » Les diables doivent être les Espagnols; Lucifer, leur chef, doit être ici Charles-Quint; les Champs-Élysées doivent être l'Espagne: on sait que les anciens les plaçoient en Espagne. Il dit que *l'estat des damnez est changé en estrange façon*, et en effet il en raconte d'étranges changements d'états; et dans le chapitre suivant, Anarche, qui est François Ier prisonnier en Espagne, est fait crieur de sauce verte.

Le médecin Bernier ne voit dans la tête coupée d'Épistémon qu'une raillerie de la chirurgie; ce qui rappelle le mot: *Vous êtes orfèvre, M. Josse.* « La coupe-têtée d'Épistémon est peut-être, dit-il, une raillerie de ce qu'on appelle *chirurgia curtorum*, comme la nouvelle des damnés, une imitation de Lucien; tout cela aussi supportable du moins que les visions de Tundalus, et que toutes celles dont nous avons fait mention ci-devant; que celles mêmes de Nostradamus, et de tant d'astrologues qui sont à la mode, ce qui soit dit *cum licentiâ;* tant on est prévenu en faveur des pronostiqueurs. Mais pour la cure et reposition de la tête d'Épistémon, ce qu'il y a d'admirable est cet *onguent ressuscitatif* avec lequel il colla et rajusta cette tête sur ses épaules, après l'avoir échauffée sur sa braguette, et fait quinze ou seize points d'aiguille, semblables à ses soydisans médecins qui ne guérissent que les maladies incurables aux autres médecins, et qui ont des remèdes pareils à celui de l'abbé Gaillardbois, qu'il appelle son *chassemort;* mais

il le donne gratis, et fait les choses charitablement : c'est assez, quoi qu'il en arrive. Je vous entends, disoit en pareille occasion le royal Gaston à son barbier barbottant (car je ne dis pas barbier chirurgien) qui se faisoit le médecin charitable, c'est que vous les tuez *gratis* et par charité ; quoiqu'il en tirât des étoupes, des pommes, des sarmens ou javelles, du foin, de l'avoine, tout ce qu'il pouvoit. »

Un autre interprète ne voit pas plus clair que Bernier dans ce chapitre. « L'auteur, dit-il, nous rapporte ici la résurrection d'Épistémon (la salle de banquet et le bon vin opèrent ce grand miracle), dont le but principal est de faire sentir d'abord qu'il ne se livre point de combat important, que l'on n'aye toujours quelque bon sujet à regretter ; et ensuite d'amener son enfer, où il fait remplir à tous les personnages qui ont le plus marqué dans ce monde les rôles les plus vils, et tombe sans ménagement sur la friperie des rois, des papes, et des cardinaux. Il est remarquable que c'est à Panurge que l'auteur attribue la résurrection du savant Épistémon, ce qui est une allusion sensible à la protection particulière que le cardinal de Lorraine accorda aux savants, et à son amour pour les lettres. »

Ceste desconficte[2] gigantale parachevee, Pantagruel se retira au lieu des flaccons, et appella Panurge et les aultres, lesquelz se rendirent a luy sains et saulves, excepté Eusthenes, lequel ung des geans avoit egraphiné quelque peu au visaige, ainsi qu'il l'esgorgetoyt, et Epistemon, qui ne se comparoyt point[3]. Dont Pantagruel feut si dolent

[2] De l'italien *sconfitta*, déconfiture. (L.)

[3] Ne comparoissoit point.

qu'il se voulut tuer soy mesme; mais Panurge luy dit: Dea, seigneur, attendez ung peu, et nous le chercherons entre les mortz, et voirrons la vérité du tout.

Ainsi doncques comme ilz cherchoyent, ilz le trouvarent tout roidde mort, et sa teste entre ses bras toute sanglante. Lors Eusthenes s'escria: Ha male mort, nous has tu tollu[4] le plus parfaict des hommes! A laquelle voix se leva Pantagruel, au plus grand dueil[5] qu'on veit jamais au monde. Et dist a Panurge: Ha mon amy, l'auspice de vos deux voyrres, et du fust de javeline estoyt bien par trop fallace[6]! Mais Panurge dist: Enfans, ne pleurez goutte[7], il est encores tout chault, je vous le guariray aussi sain que il feut jamais. Ce disant print la teste, et la tint sur sa braguette chauldement, afin qu'elle ne print vent. Eusthenes et Carpalim portarent le corps au lieu ou ilz avoyent bancqueté, non par espoir que jamais guarist, mais affin que Pantagruel le veist. Toutesfoys Panurge les reconfortoyt, disant: Si je ne le guary,

[4] Enlevé, ravi.

[5] Avec le plus grand deuil; ou, comme l'explique de Marsy, entra au plus grand deuil.

[6] *Et dist a Panurge.... par trop fallace.* Tout ceci a été ajouté dans l'édition de 1553. Il ne s'en trouve rien dans celle de Dolet. (L.) — L'auspice de vos deux verres et du bois de la javeline étoit bien par trop fallacieux, trompeur.

[7] C'eût été parler improprement que de dire: *ne pleurez mie, ne pleurez grain.* (L.)

je veulx perdre la teste, qui est le guage d'ung fol[8], laissez ces pleurs et aydez moy. Adoncq nettoya tresbien de beau vin blanc le col, et puys la teste, et y synapisa de pouldre de diamerdis[9] qu'il portoyt tousjours en une de ses facques[10]; apres les oignit de je ne sçay quel oignement: et les

[8] La gageure d'un fou.

[9] *Confettione di Salvia selvatica.* Item, *merda*, dit le dictionnaire françois-italien d'Oudin. L'équivoque est d'autant plus plaisante, que la sauge sert effectivement à consolider les playes. (L.) — Et les saupoudra de diamerdis. Ce mot a été sans doute forgé par Rabelais, à l'exemple de plusieurs autres termes grecs de médecine, de la préposition διὰ, *per, inter, ex, cum*, qui marque une composition, un mélange, et du latin *merda*. Voyez le chap. XXII du livre I.

[10] *Facques.* C'est comme on lit ici dans l'édition de Dolet. Toutes les autres ont *fasques*, comme il y a dans celle de Dolet même, liv. I, chap. XVI, où il est parlé du grand nombre de petites *bougettes* que Panurge portoit toujours en son saye. Ménage avoit remarqué à la marge de cet endroit-ci de son Rabelais, qu'anciennement *facquiere* signifioit une pochette; mais il n'a pas su que *facque* et *facquiére* venoient de l'allemand *fach*, qui signifie une boëte, un étui. (L.)— « C'est, dit La Monnoye sur la LXI[e] Nouvelle de des Périers, la poche du justaucorps. Oudin explique *facque* par l'italien *saccocia*, et par l'espagnol *faltriquera*, synonymes du françois *poche*. Au lieu de *facque*, les éditions gothiques du deuxième livre de Rabelais ont *fasque*, du latin *fascia*; parceque les poches, soit grandes ou petites, sont faites de bandes d'étoffe. La lettre *s*, dans la vieille orthographe de *fasque*, servoit à faire connoître l'étymologie: mais comme on ne prononçoit point cette *s*, on a depuis écrit *facque*. Il y a longtems que l'un et l'autre sont hors d'usage. En espagnol, une bande c'est *faxa*, qui se prononce *faka*. » Ce mot ne nous paroît point tout-à-fait hors d'usage, comme le prétend La Monnoye : nous le retrouvons existant encore dans *basque* d'habit. On sait que le *b*, le *v*, et l'*f*, se permutent. Ménage a donc tort de prétendre qu'il faut lire ici *tasques* pour gibecières, petits sacs, et non pas *facques*.

afusta justement vene contre vene, nerf contre nerf, spondyle[11] contre spondyle, affin qu'il ne feust torty colly[12], car telles gens il hayssoyt de mort: ce faict, luy feit a l'entour quinze ou seze poinctz d'agueille, affin qu'elle ne tumbast derechief: puys mist a l'entour ung peu d'ung onguent qu'il appelloyt ressuscitatif.

Soudain Epistemon commencea a respirer, puys ouvrir les yeulx, puys baisler[13], puys esternuer, puys feit ung gros pet de mesnaige. Dont dist Panurge: A ceste heure est il guari asseurement, et luy bailla a boyre ung voyrre d'ung grand villain vin blanc, avecques une roustie sucree. En ceste façon feut Epistemon guary habillement, excepté qu'il feut enroué plus de troys sepmaines, et eut une toux seiche, dont il ne peut oncques guarir, sinon a force de boyre. Et la commencea a parler, disant, qu'il avoyt veu les diables, avoyt parlé a Lucifer familierement, et faict grand chiere en enfer et par les champs Elisees. Et asseuroit devant tous que les diables estoyent bons compaignons. Au reguard des damnez, il dist qu'il estoyt bien marry de ce que Panurge l'avoyt si tost re-

[11] Vertèbre contre vertèbre.

[12] Rabelais, qui se produit ici sous le personnage de Panurge, avoue l'aversion qu'il avoit pour les cordeliers, qui, entre tous les religieux de l'ordre de saint François, affectent de pencher la téte, pour paroître dévots et mortifiez. (L.) — Il haïssoit à mort.

[13] Bailler.

vocqué en vie. Car je prenoys, dit-il, ung singulier passetemps a les veoir. Comment? dist Pantagruel. L'on ne les traicte, dist Epistemon, si mal que vous penseriez : mais leur estat est changé en estrange façon. Car je vy Alexandre le grand qui repetassoyt des vieilles chausses, et ainsi guaignoyt sa paovre vie.

Xerxes crioyt la moustarde[14].
Romule[15] estoyt saulnier.
Numa, clouatier[16].
Tarquin, tacquin[17].

[14] Soit parceque la moutarde lui monta au nez, lorsqu'il fit fouetter la mer, comme un furieux; soit parcequ'il versa des larmes, en considérant sa nombreuse armée.

[15] Rabelais fait Romulus saulnier, sans doute parceque, selon le témoignage de Denis d'Halyearnasse, ayant contraint les Véïens à lui céder sur les bords du Tybre un petit pays peuplé de sept bourgades, et nommé de là *Septem-pagium*, et les ayant privés du droit qu'ils avoient sur des salines qui en faisoient partie, à l'embouchure de ce fleuve, et qu'on connoît encore aujourd'hui sous le nom de *Campo di Saline*, il vendoit au peuple le sel qu'il en tiroit. M. Livius, consul l'an 534 de Rome, étoit surnommé *Salinator*. Il étoit tout naturel que Rabelais, qui nomme son héros *Pantagruel*, le tout altéré, et qui le fait triompher des *Almyrodes* et des *Dipsodes*, songeât à donner au premier roi de Rome un titre semblable, et qu'il mît ce roi un des premiers dans cette liste.

[16] Les éditions nouvelles ont *cloutier;* mais on lit *cloüatier* dans celle de Dolet et de 1553. (L.) — De Marsy traduit ce mot par *serrurier*. Rabelais fait Numa serrurier, sans doute à cause du célèbre serrurier Mamurius, qui florissoit sous ce roi, et qui fit onze boucliers semblables à celui qui étoit tombé du ciel; ou bien parcequ'il lui attribue la cérémonie de ficher le clou sacré.

[17] *Tarquin* et *Piso* ne sont ici *taquins* et *païsans* que par allusion

Piso, paisant.
Sylla, riveran[18].
Cyre estoyt vaschier[19].
Themistocles, verrier[20].
Epaminondas, myraillier[21].
Brute et Cassie, agrimenseurs[22].

a leurs noms. (L.) — *Tacquin* est ici non seulement une allusion au nom de *Tarquin*, mais au surnom de *superbe* qu'on donne à ce roi.

[18] Batelier. Au chapitre v de la *Prognostication pantagruéline*, *riverans*, *matelots*. Ce terme est en usage le long de la Loire. (L.) — « On appelle *riverans*, ajoute Le Duchat, dans Ménage, les bateliers de la rivière de Loire. Et quand, liv. V, chap. v, Rabelais compare à des rancons et à des *rivereaux* les doigts des apedeftes, il entend par *rivereaux* de longs bâtons avec un crochet au bout, dont se servent les bateliers de cette rivière. » Peut-être Sylla est-il batelier parceque, comme Charon et les chevaliers de la table ronde (voyez la note 42 de ce chapitre), il a fait passer le Styx à des milliers de Romains et de Barbares, par ses proscriptions et ses victoires.

[19] Cyrus étoit vacher, sans doute parceque Astyages, son père, ayant chargé Harpages de le faire mourir aussitôt qu'il fut né, cet officier donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts, et que la femme du pâtre le nourrit et l'éleva en secret.

[20] Il le fait verrier, peut-être parceque le nom de *Thémistocles* est composé du grec κλέος, gloire : la gloire a l'éclat et la fragilité du verre.

[21] Miroitier. Ce mot s'est conservé dans le Languedoc. (L.) — Il fait d'Épaminondas un miroitier, sans doute en jouant sur le mot de *minon*, mine, qui entre, en apparence, dans ce nom, et parcequ'on fait des *mines* en regardant son *minois* dans un miroir.

[22] C'est-à-dire arpenteurs. Ils le devinrent à leur mort dans les champs Philippiques, où ils mordirent la poussière. (L.) — D'*agrimensor*, mesureur de champs. Plutôt parcequ'ils ont partagé des terres à leurs soldats.

Demosthenes, vigneron[23].
Ciceron, atizefeu[24].
Fabie, enfileur de patenostres[25].
Artaxerxes, chordier[26].
Eneas, meusnier[27].
Achilles, teigneux[28].
Agamemnon, lichecasse[29].
Ulysses, fauscheur[30].
Nestor, harpailleur[31].

[23] Peut-être parcequ'il mourut en avalant du poison, comme si c'étoit du jus de la treille ou de la *vigne*.

[24] Pour avoir contribué à la guerre civile, en se déclarant pour Pompée. (L.)

[25] Il avoit été grand temporiseur. (L.) — Fabius étoit surnommé *Cunctator, le temporiseur.*

[26] Apparemment Artaxerxes Mnémon (ou *Memnon*), duquel Plutarque a écrit la vie. (L.)

[27] Il avoit emporté son père hors de Troye, comme un meûnier charge sur son dos un sac de farine. (L.)

[28] On le dépeint ordinairement le casque en tête. (L.) — Il le fait plus loin boteleur de foin.

[29] L'*Iliade* d'Homère représente Agamemnon comme un prince sobre et frugal. Aussi voit-on ci-dessous, liv. IV, chap. XI, qu'il étoit fort éloigné de se trouver en aucun tems à la cuisine. C'est peut-être par cette raison que tout au rebours de ce qu'il fut pendant sa vie, Rabelais le fait devenir lecheur de plats et de casserolles. En Poitou, *casse* est une léchefrite, et *lichecasse*, c'est un friand. (L.) — C'est le contraire: Rabelais entend certainement qu'Agamemnon étoit un *lichecasse*, parcequ'en effet on voit dans *l'Iliade* qu'il régaloit souvent les chefs grecs dans sa tente. Il fait aussi plus loin Hector *fripesaulce*, sans doute pour la même raison.

[30] Sans doute parceque étant descendu aux enfers, il écartoit et chassoit les ombres avec son cimeterre.

[31] On appelloit *harpailleur*, du tems de Nicot, un de ces caimans

Darie, cureur de retraictz[32].
Ancus Martius, guallefretier[33].
Camillus, gallochier[34].
Marcellus, esgousseur de febves[35].
Drusus, trinquamelle[36].

(*mendiants*) qui s'attroupent pour voler les pauvres gens de la campagne. (L.) — Plutôt pour *or*pailleur, en jouant sur la finale du nom de Nest*or*.

[32] Darius, gadouard ou cureur de privés. Peut-être en jouant sur *merda* par allusion au nom du faux *Smerdis*, contre lequel il conspira, ou à celui de *Mardonius*, son gendre, et général de ses armées.

[33] Godronneur de navires. (L.) — Peut-être parceque ce roi fit ouvrir des salines au bord de la mer. Rabelais fait de même, plus bas, César et Pompée *guoildronneurs de navires*.

[34] Il avoit chassé les *Gaulois*, que plusieurs prétendent avoir donné leur nom à cette sorte de chaussure qu'on appelle *galloches*. (L.)

[35] Il ne faut à ce métier que des mains : la tête y agit peu. D'ailleurs, eu égard à l'émulation que firent paroître Marcellus et Fabius Maximus, à qui des deux serviroit mieux sa patrie, on peut dire que l'heureuse activité du premier contre Hannibal porta l'autre à faire voir contre cet ennemi du peuple romain ce que peut à son tour la prudence d'un général, pour achever de ruiner une armée déja affoiblie par plusieurs combats. *Fabius* tiroit son nom des *féves;* or, Marcellus excitant celui-ci à faire de son mieux, c'est ce qui, dans le stile de Rabelais, rendoit l'autre *égousseur de féves*. (L.)

[36] Au chapitre XXXVII du livre III, *Trinquamelle* est le nom du grand président du parlement de Myrelinguois en Myrelingues, et les Toulousains appellent *trinc'omellos*, tranche ou casse amande, un fendeur de naseaux, un briseur de portes ouvertes, un taille-boudin. A l'égard d'un chef de parlement, le sobriquet de *Trinquamelle* lui convient, en ce que c'est lui qui casse, taille et rogue les amendes que peuvent encourir les plaideurs. Mais Drusus Germanicus, ce grand homme qui n'est dans l'autre vie qu'un chétif *Trin-*

Scipion African crioyt la lie en ung sabot[37].

Asdrubal estoyt lanternier[38].

Hannibal, cocquassier[39].

Priam vendoyt les vieulx drapeaulx[40].

Lancelot du Lac estoyt escourcheur de chevaulx mortz[41].

Tous les Chevaliers de la Table Ronde[42] estoyent paovres guaignedeniers, tirans la rame

quamelle, un homme de néant, fait voir, comme l'avoit dit Épistémon, que ceux qui, dans cette vie, ont été les plus considérez, sont les plus abjects dans l'autre monde. Cet article, au reste, ni les trois précédens, ne sont pas dans l'édition de Dolet. (L.) — Voy. liv. III, chap. XXXVII.

[37] Par un pitoyable jeu de mots sur son nom de *Cornelius*, comme s'il signifioit qui *corne* ou crie la *lie* dans une *corne* ou sabot de cheval.

[38] Par allusion sans doute aux bottes de sarments qu'il alluma la nuit, par l'ordre d'Annibal, comme des lanternes aux cornes d'une troupe de bœufs, pour se tirer d'un mauvais pas, où le consul Fabius lui fermoit le passage.

[39] Comme si le nom de Hannibal venoit de l'allemand *hahn*, coq.

[40] Peut-être par une allusion de *trou* ou *troué* à *Troie*, et pour la même raison qu'il fait, plus bas, de Pâris, fils de Priam, roi de *Troie*, un pauvre *loqueteux*.

[41] Héros d'un vieux roman en trois volumes in-4°, où il y a un grand nombre de pauvretez, quelque cas qu'on fasse de ce livre, en comparaison de la plûpart des autres de même genre. (L.) — Il reste toujours à expliquer pourquoi Rabelais le fait écorcheur de chevaux morts. C'est sans doute parceque ce chevalier errant a dû ruiner et faire jeter à la voirie bien des chevaux. Lancelot du Lac étoit fils de l'enchanteur Merlin et de la fée Viviane, l'un des plus grands chevaliers de la table ronde, et amant favorisé de la belle Geniêvre, femme du roi Artus.

[42] On sait que ce fut le fameux Artus, roi de la Grande-Bretagne, qui, vers l'an 520, établit l'ordre de ces chevaliers, si vantez dans

pour passer les rivieres de Cocyte, Phlegeton, Styx, Acheron, et Lethe, quand messieurs les diables se veulent esbattre sur l'eaue comme font les basteliers de Lyon et gondeliers de Venise.

Mais, pour chascune passade,
Ilz n'en ont[43] qu'une nazarde,

et sur le soir quelque morceau de pain chaumeny[44].

nos vieux romans. On sait aussi que ce qui les fit appeller de la sorte, c'est que ce prince, dont ils étoient comme autant de pairs, voulut que, lorsque dans les solemnitez de sa cour, on les verroit tous assis à une table ronde, on reconnût qu'ils étoient tous égaux, non pas en naissance ou en dignitez, mais en mérite, en valeur et en vertu. (L.) — Les romans de chevalerie prétendent que cet ordre n'étoit que figuratif de la cène de Jésus-Christ avec ses apôtres; que c'étoit la raison pour laquelle on laissoit toujours à cette table une place vide, et qu'on y observoit un respectueux silence. Ces chevaliers prétendoient même posséder la relique du *sangraal*, ou vase dans lequel Joseph d'Arimathie avoit recueilli le sang de Jésus-Christ sur l'arbre de la croix. D'autres disent que c'étoit le plat avec lequel Jésus-Christ avoit célébré la cène avec ses apôtres. Les mêmes romans ajoutent que, comme il n'y avoit qu'un chevalier vierge qui pût conquérir cette fameuse relique, ce fut le chevalier Perceval le-Gallois, qui, comme tel, en fit la conquête pour le roi Artus. *Bibliothèque des Romans*, année 1777 ou 78, tome II, p. 103. Voyez aussi la note du chapitre XLII du livre IV.

[43] Au lieu de *n'ont*, comme on lit dans les nouvelles éditions, conformément à celle de 1553, il y a, dans celle de Dolet, *n'en ont;* ce qui fait deux vers, que Rabelais doit avoir pris quelque part. (L.)

[44] Plus bas, liv. III, chap. XXXVIII : *Couillon moysi, c... rouy, c... chaumeny*. Soit que, suivant l'édition de 1553, on doive lire *chaumeny* à l'endroit que nous examinons, le pain que Rabelais aura appellé de la sorte étant apparemment un gros pain où il entre du

Trajan estoyt pescheur de grenouilles.
Antonin, lacquays[45].
Commode, gayetier[46].
Pertinax, eschalleur de noix[47].
Luculle, grillotier[48].
Justinian, bimbelotier[49].

chaume, ou tel qu'on le mange dans une pauvre *chaumine*: soit que, conformément aux nouvelles éditions et à celle de Dolet, on préfère *chaumoisy*, qui se dit d'un pain qui s'est *moisi* pour avoir été enfermé lorsqu'il étoit encore *chaud*, toujours sera-t-il vrai de dire de ces chevaliers qu'Épistémon vit en l'autre monde, qu'ils avoient mangé leur pain blanc le premier. Ceux, au reste, qui ont vu en France les bateliers jouter au combat de l'oye, ou à quelqu'une de leurs fêtes, savent pourquoi l'auteur fait des bateliers de tous les chevaliers de la table ronde, qui en leur tems avoient été grands joûteurs. (L.) — « Dans cet endroit de Rabelais, ajoute Le Duchat, dans Ménage, imprimé en 1542, chez É. Dolet, on lit *chaumoisy*, et non pas *chaumeny*. Mais, dans les éditions de 1537, 1553, et de 1626, on lit *chaumeny*, au chapitre XXVIII du livre III. » Quelque morceau de *pain chaud* de *menil* ou de ménage, c'est-à-dire de pain bis. On doit donc lire *chaumeny* et non *chaumoisy*: si on lisoit *chaumoisy*, ce seroit du *pain chaud moisy*; ce qui nous paroît absurde. Ainsi *chaumeny* ne vient ni de *chaume* ni de *chaumine*.

[45] Les diminutifs, comme *Antonin*, *Pierrot*, *Jannot*, conviennent à de petits laquais. (L.)

[46] Cornemuseur. De l'espagnol *gaytero*, fait de *gayta*, qui signifie une cornemuse. (L.)

[47] Peut-être par allusion de son nom, qui signifie *tenace*, aux noix angleuses.

[48] Sans doute parcequ'il s'amusoit à des jouets d'enfants: ce qui est assez justifié par son goût pour les moines, pour les saints, pour les querelles théologiques, et pour les factions du cirque.

[49] Le *grillot* est le nom d'une petite sonnette d'oiseau de proie et de petit chien, mais *grillotier* doit ici avoir été mal écrit par Rabelais pour *griottier*, arbre qui porte la *griotte*, espèce de cerise à queue

Hector estoyt fripesaulce.

Paris estoyt paovre loqueteux[50].

Achilles, boteleur de foin.

Cambyses, mulletier.

Neron estoyt vielleux[51], et Fierabras, son varlet : mais il luy faisoyt mille maulx, et luy faisoyt manger le pain bis, et boyre vin poulsé; luy mangeoyt et beuvoyt du meilleur.

Jules Cesar et Pompee estoyent guoildronneurs de navires.

Valentin et Orson servoyent aux estuves d'enfer, et estoyent racletoretz[52].

courte : on sait qu'on attribue à Lucullus d'avoir importé les cerises de Cerasonte à Rome. *Griotte* est pour *agriotte*, diminutif d'*aigre*.

[50] Déguenillé. De *floccus*, comme *loques* et *louchets*. Nicot dit que *loqueteux* est un mot picard; ce qui, selon moi, ne regarde que la prononciation du mot, et non pas le mot même. (L.) — Le Duchat ajoute dans Ménage : « Nicot dit que ce mot signifie déguenillé, couvert de lambeaux; à propos de quoi il est à remarquer que les Wallons appellent *loques* des haillons ou lambeaux; mais *loqueteux* peut aussi venir de *loquet* de porte. » La deuxième étymologie ne mérite pas d'être réfutée.

[51] Il avoit aimé la musique et les spectacles. Ailleurs Rabelais le traite de *trüand*, toujours suivant la même idée; parce qu'en vrai *truand*, un vielleux ne s'occupe que de sa vielle, qui pourtant lui donne de quoi vivre. (L.)

[52] Les *racletorets* sont ceux qui, dans les étuves, servent à racler et à affiner la peau du visage des femmes qui prennent le bain. Le *touret* de nez est un demi-masque qui ne cache que le nez et les parties qui en sont les plus voisines. Le roman de *Valentin et Orson* est depuis long-tems entre les livres bleus que vendent les colporteurs. (L.) — Le Duchat ajoute, dans Ménage : « Il y a lieu de croire qu'il entend ceux qui servoient à racler le visage des coquettes, le plâtre

Giglain et Gauvain estoyent paovres porchiers[53].
Geoffroy a la grand dent estoyt allumettier[54].
Godeffroy de Billon, dominotier[55].

trop vieux, qu'il falloit faire tomber avant que d'y en remettre de frais. » Ce mot est mal écrit *racleforets,* dans le dictionnaire de Borel, lequel fait partie de celui de Ménage.

[53] Et plus bas, *Artus de Bretagne;* et plus bas encore, *Perceforest*, héros de vieux romans, desquels Marot parle en ces termes dans sa seconde épître du coq à l'âne à Lyon Jamet :

> A propos de Perceforest,
> Lit on plus Artus et Gauvain?

Ce qui fait voir que, jusqu'au tems de ce poëte, on avoit lu avec plaisir ces livres-là à la cour de France. Le roman de *Gauvain*, manuscrit, est souvent cité par Borel. Celui de Perceforest, imprimé in-8°, en six volumes, à Paris, 1531, raconte les avantures chevaleresques d'un roi d'Angleterre qui fut surnommé *Perceforest,* pour avoir osé *percer* presque seul une forêt remplie d'enchantemens, et occupée par tout un grand lignage très-mauvais, et dont les cruautez et les violences tomboient généralement sur toutes les dames et sur toutes les demoiselles du païs. Ce livre, pour le dire en passant, étoit un de ceux dont, par ordre de la reine mère, on faisoit ordinairement leçon au roi Charles IX. A l'égard de Giglain, *Ziliante*, fils de Monodant, on peut voir l'Arioste, chant XIX, n. 38. L'Espagnol Antoine Guévare, qui avoit vu le roman de *Giglain* ou *Giglan*, comme il parle, met ce livre au nombre de quelques autres où il prétend qu'on ne pouvoit apprendre que du mal. (L.) — Deux chevaliers de la table ronde.

[54] Fils de Raymondin, comte de Forez, et de la fée Melusine, qui fut la tige de la maison de Lusignan, en Poitou, au Xe siècle. Voyez la note 11 du chapitre V du livre II.

[55] A cause de sa dévotion. Mézerai le nomme de *Buillon*, et Bucholcer *Bilionæus.* (L.) — Godefroy de Bouillon, chef des croisés, et ensuite roi de Jérusalem. « C'est, dit l'abbé de Marsy, par allusion à son caractère dévot, et peut-être à l'excessive confiance qu'il avoit aux gens d'église, que Rabelais ne lui donne aux enfers d'autre oc-

Baudoin estoyt manillier[56].

Don Pietro de Castille, porteur de rogatons.

Morgant, brasseur de bierre[57].

Huon de Bourdeaulx estoyt relieur de tonneaulx[58].

Pyrrhus, souillart de cuisine.

Antioche estoyt ramonneur de cheminees[59].

cupation que de faire des *dominos* de prêtres. » C'est-à-dire fabricant de papier marbré de diverses couleurs. Ce Godefroi, d'après le roman de Matabrune, descend du prince Piron, de l'Ile-Fort et de Matabrune, fille du roi de Terre-Ferme. Voyez le prologue du livre II, note 27.

56 Marguillier. Dans les nouvelles éditions, conformément à celle de 1553, au lieu de *Baudoin* on lit *Jason*; mais c'est *Baudoin* qu'il faut lire, comme dans celle de Dolet. Il étoit puîné de Godefroi de *Buillon* son frère, et lui cédoit en mérite. C'est la raison pourquoi il suit ici son aîné comme un simple marguillier, à comparaison de ce héros. (L.)

57 Ainsi, c'est comme brasseur de bière, que plus bas on voit que Morgant donne neuf muids de bière au franc-archer de Bagnolet, afin que celui-ci ne fist point d'affaire au pauvre Perceforest, qui, sans mauvais dessein, avoit pissé contre une muraille où étoit peint le feu saint Antoine. Il a été parlé du géant Morgant et du roman qui porte son nom, dans les notes sur le premier chapitre de ce livre. (L.) — Sans doute parceque son nom signifie qui a de la *morgue*, qui mousse comme la bière.

58 Le vignoble de Bourdeaux est fort grand. Aussi y a-t-il dans Bourdeaux plus de deux mille tonneliers, qui ne sauroient où prendre tout le bois dont ils ont besoin, si les Bourdelois ne s'étoient pas avisez de le tirer des Danois, à qui ils donnent du vin en échange. (L.) — Fils de Sévin, duc de Guyenne et de Bordeaux, l'un des plus forts paladins de Charlemagne. Voyez le roman de *Huon de Bordeaux*.

59 Antiochus.

Romule estoyt rataconneur de bobelins[60].

Octavian, ratisseur de papier[61].

Nerva, houssepaillier[62].

Le pape Jules, crieur de petitz pastez; mais il ne portoyt plus sa grande et bougrisque barbe[63].

[60] Savetier. — [61] Un gratte-papier, peut-être.

[62] Marmiton, souillon de cuisine. Mat. Cordier, *De corr. serm. emend.*, cap. xxiv, n. 26, *Hic Mediastinus*, ung souillon de cuisine, ung houspaillier. *In gymnasiis parisiensibus dici solet*, ung marmiton. *Houssepaillier*, de *housse* et de *paille*, signifie proprement un garçon malpropre, dont l'habit est tout semé de brins de paille; et c'est en ce sens que les anciens avanturiers de guerre, qu'on appelloit aussi tantôt rustres, et tantôt *paillars*, étoient pareillement nommez *houspailliers*, à cause de la malpropreté dont ils se piquoient. La Résurrection de N. S. Jésus-Christ par personnages, feuillet 1 :

Vive tel gent,
Telz houspailliers, telz souldars.
Or vienne de ces papelars
Cy hardiment demy douzaine,
S'ils eschappent, malle sepmaine. (L.)

— Le Duchat ajoute, dans Ménage : « Rabelais, liv. IV, chap. ix, appelle gens *botez de foin*, des gueux qui n'ayant pas le moyen d'avoir des bottes de cuir, pour se garantir du froid ou des boues, s'en font avec du foin qu'ils filent et cordellent autour de leurs jambes. Ici un *houspaillier*, comme écrit ce mot Mat. Cordier, c'est un homme si misérable, que n'ayant pas même du foin pour s'en faire des bottes au besoin, il est obligé de se *houser* ou botter de *paille*. On voit l'hyver, dans les provinces, quantité de paysans *housés* (*de paille*) de la sorte. » C'est cette dernière origine étymologique que nous adoptons.

[63] Ceci regarde mesdames les chèvres, ces femelles barbues, ordinairement favorites de messieurs les B... D'ailleurs, les *Bougres* ou Bulgares portent la barbe longue, particulièrement les prêtres, et plus encore le patriarche de ce peuple. Du reste, Jule II est, comme je crois, le premier pape qui se soit distingué par une grande barbe. Or, comme au siége de la Mirande, qu'il faisoit en personne en 1511,

Jean de Paris[64] estoyt gresseur de bottes.
Artus de Bretaigne, degresseur de bonnetz.

il hâtoit les travaux, ordonnoit les batteries, et poussoit les soldats tantôt par caresses, tantôt par menaces, à faire tous leurs efforts pour emporter bientôt cette place, il se peut que Rabelais fait de ce pape un *crieur de petits pâtez tout chauds*, à cause qu'à ce siége il avoit animé ses gens à l'assaut de quelque *petit pâté* ou bastion, à l'attaque duquel il devoit faire extrêmement *chaud*. Il portoit encore la barbe longue en 1512, s'il est vrai, comme on le dit tome III, p. 188 des *Lettres de Louis XII*, que, sur la nouvelle de la reprise de Bresse par les François, il se l'arracha de rage. Apparemment que pour prévenir de semblables effets de sa colère, il se fit raser ensuite, puisqu'on veut que, sur la nouvelle de la victoire des François devant Ravenne, il laissa de nouveau croître sa barbe, jusqu'à ce qu'apprenant que cette victoire avoit ruiné leur armée et leurs affaires en Italie, il recommença à se faire raser, et continua jusqu'à sa mort. Voyez le *Julius redivivus*. (L.) — « Ce trait, dit l'abbé de Marsy, est fort méchant; mais il faut se rappeler que dans le temps que Rabelais écrivoit, les François avoient en horreur la mémoire de Jules II, et n'avoient pas d'ailleurs une grande estime pour sa personne. Louis XII, prince fort religieux à tous égards, ne se faisoit point lui-même un scrupule de railler ce pape sur certains vices. Jules s'étoit attiré la haine des François, par son humeur emportée et vindicative, et par une partialité déclarée contre nous. On lit, dans les *Lettres de Louis XII*, tome III, p. 188, que, sur la nouvelle de la reprise de Bresse par les François, en 1512, ce pape *s'arracha la barbe* de dépit. C'est sans doute par allusion à ce trait, que Rabelais dit que Jules II dans les enfers *ne portoit plus sa grande bougrisque barbe*. Quant à l'épithète qu'il donne à cette barbe, elle n'est que trop justifiée par toutes les histoires de ce temps-là. » *Bougrisque barbe* signifie ici *barbe de b.* : c'est de là qu'on dit encore un *b. à poil*. L'auteur humilie ici, dans son enfer, entre autres grands, le fier et ambitieux Jules II, et l'y dépouille sur-tout de la grande barbe qu'il portoit avec tant d'orgueil. C'est cette même barbe qui figure dans la première stance des Fanfreluches antidotées (voyez liv. I, chap. II, note 17). Rabelais donne à cette barbe l'épithète de *bougrisque* ou

Perceforest, porteur de coustretz[65].

Boniface, pape huictiesme, estoyt escumeur de marmites[66].

Nicolas, pape tiers, estoyt papetier[67].

Le pape Alexandre estoyt preneur de ratz[68].

bougresque, pareeque les Bougres (les Vaudois et les Albigeois) portoient la barbe longue; que les religionnaires Vaudois s'appellent encore *Barbets*, et leurs prêtres *Barbes*. Il fait Jules II *crieur de petits pastez*, ou *galettes*, par allusion sans doute à cette *galéasse* qu'il envoya au roi d'Angleterre, pour l'entraîner dans la guerre contre Louis II. Voyez ib. note 3, et le commentaire du chapitre xxv, livre I, page 10.

[64] Ce héros du roman du même nom est sans doute le roi Jean, fils de Philippe de Valois, couronné en 1350. Il est surnommé *de Paris*, dans le roman, pareeque Paris étoit la ville principale des rois de France.

[65] Cette fonetion est encore en rapport avec le nom de *Perceforest*.

[66] Peut-être parcequ'il disoit dans une bulle « qu'il avoit eu le pouvoir de gouverner les rois avec la verge de fer, et de les briser comme *des vases de terre.* »

[67] Allusion de *papetier* à *pape tiers*, ou troisième du nom. (L.)—La plupart de ces attributions ne sont que des jeux de mots, des coq-à-l'ânes, des rébus fondés sur des rapports pitoyables de mots. Si dans ces longues et ennuyeuses nomenclatures Rabelais montre son savoir, il n'y fait pas briller son goût. Nous avouons avec de Marsy qu'elles gagneroient à être abrégées. Rabelais appelle ironiquement ce pape *papetier* non seulement par allusion à pape tiers, ou troisième du nom, mais parcequ'il écrivit beaucoup, et employa par conséquent beaucoup de papier. Il composa entre autres un long traité *De Electione dignitatum*.

[68] Alexandre VI, qui prit un *rat*, comme on parle, lorsque, par méprise, lui qui étoit *ras*, s'empoisonna pour un autre *ras* avec de la mort aux *rats*. (L.) — On prend les rats avec l'arsenic, vulgairement appelé *mort aux rats*. Alexandre VI employa souvent le poison

Le pape Sixte, gresseur de verolle[69].

Comment, dist Pantagruel, y ha il des verollez de par de la? Certes, dist Epistemon, je n'en veys oncques tant; il y en ha plus de cent millions. Car croyez que ceulx qui n'ont eu la verolle en ce monde cy l'ont en l'aultre.

Cor dieu, dist Panurge, j'en suys doncques quitte. Car je y ay esté jusques au trou de Gilbathar, et remply les boudes de Hercules[70], et ay abattu des plus meures[71].

Ogier le Dannoys estoyt frobisseur de harnoys[72].

contre ses ennemis, et finit par s'empoisonner lui-même, par un quiproquo. Cette fois, il ne prit qu'un rat.

69 Par rapport à cette bosse chancreuse dont, au chapitre XVII de ce livre, Rabelais dit que le pape Sixte IV fut si fort tourmenté, qu'il s'en sentit toute sa vie. (L.) — C'est le pape Sixte IV dont Rabelais a dit, chap. XVII, que Panurge l'avoit guéri d'une bosse chancreuse. Voyez la note sur cet endroit.

70 Outrepassé les bornes. Froissart, vol. IV, chap. LVI: *Sur les bondes de Rodes et de Candie. Bonde*, fait de *bonne*, qu'on disoit anciennement pour *borne*, s'est conservé dans le patois messin. *Remply* vient ici de *reamplire*, dit par métaplasme pour *reampliare*, fait d'*ampliùs*. Le cinquante-deuxième des *Arrêts d'Amours*: « Et ne devoyent iceulx privileges estre restrainctz, mais plustost *empliz* et eslargiz: mesmement entant que touche l'interest d'amours qui le leur ha ottroyez, et qu'ilz ne tournent au préjudice d'un tiers ne desdictz maris à leur grand advantaige, comme dict est, et de droict sont les choses favorables à *amplier*, et les odieuses à restraindre. » (L.) — Voyez la note 2 de la strophe 4 du chapitre II du livre I.

71 Plus haut, chap. XV, l'auteur appelle *benoist fruit* la grosse vérole. (L.) — Peut-être pour fruit des enfants de saint Benoît?

72 Vieux roman de chevalerie, mis en prose et imprimé au commencement du XVIe siècle; mais qui, manuscrit en vers léonnois,

Le roy Tigranes estoyt recouvreur[73].
Galien Restauré, preneur de taulpes[74].

faisoit partie de la bibliothèque du président de Thou. (L.) — On lit *Léonnois* dans l'édition in-4° de 1741, *Léonins* dans celle in-8° de 1711. Le Duchat veut-il dire que le manuscrit de ce roman, qui appartenoit au président de Thou, étoit en vers bretons du dialecte de Léon, tel que celui de Tristan le Léonnois, ou en vers latins léonins? *Oger le Danois* étoit l'un des plus grands paladins de la cour de Charlemagne.

[73] Couvreur. Par allusion, ce nous semble, à sa tiare.

[74] Le titre de ce roman, qui est un petit in-4° imprimé en caractères gothiques, à Paris, chez la veuve Jean Tréperel, est *Galien Rétoré,* par corruption pour restauré, à peu près de la même manière qu'on dit encore aujourd'hui *restour* pour ce qu'autrefois on appelloit *Restauratio equorum* dans les anciens comptes de guerre latins, et retour, dans les comptes de guerre françois, dans la signification de chevaux affolez pendant la dernière campagne. Voyez le P. Daniel dans son *Histoire de la Milice françoise*, Amsterd., 1727, tom. I, p. 125 et 147. Ce roman a pour héros le jeune Galien, fils de Jaqueline, fille de Hugues, roi de Constantinople, et du comte et pair Olivier de Vienne, qui fut pris au mot par le père de la pucelle, après avoir avancé par manière de *gab* seulement, qu'il pousseroit ses caresses jusqu'à certain nombre de joûtes, s'il étoit assez heureux pour tenir une seule nuit cette infante entre ses bras. Cette nuit vint, et à neuf mois de là Jaqueline mit au monde l'enfant en question. De deux fées qui s'intéressèrent pour lui dès l'instant de sa naissance, l'une, qui avoit nom Galienne, lui ayant donné le nom de Galien, l'autre voulut qu'on le surnommât *Rétoré* ou plutôt *Restauré*, parce, dit le livre, que cet enfant devoit un jour *restaurer* ou faire revivre en France la haute chevalerie, qui couroit risque d'y prendre fin par la mort des pairs de Charlemagne, qui étoient péris presque tous à la journée de Roncevaux. Rabelais fait de ce Galien un preneur de taupes, vraisemblablement parce que, comme ceux de ce métier font sortir de terre les taupes qu'ils prennent, il fit revivre la race, la mémoire et les prouesses des anciens pairs de France. (L.)

Les quatre filz Aymon, arracheurs de dentz[75].
Le pape Calixte estoyt barbier de maujoinct[76].
Le pape Urbain, crocquelardon.
Melusine estoyt souillarde de cuisine[77].
Matabrune, lavandiere de buees[78].
Cleopatra, revenderesse d'oignons[79].

[75] Roman très-menteur et des plus fabuleux. Antoine Guévare, dans la préface de son *Horloge des Princes,* déplore que de son tems la noblesse de France se corrompoit à lire les Giglans, les Lancelots, les Fierabras, les Quatre fils Hémon, et les Tristans. (L.)— Ce sont les quatre fils du duc Aymon de Dordonne, grands paladins de la cour de Charlemagne. On les nommoit Renaud, Allart, Guichard et Richard. « Digne emploi, dit l'abbé de Marsy, pour tous les mensonges dont leur histoire est remplie. »

[76] Plus haut, liv. I, chap. XIII : *Me torchant des gans de ma mere; bien parfumez de maujoint.* Et, au chapitre XLIV du livre III : *Odorans parfums de maujoint. Maujoin*, et par corruption *maujoinct* et *maujoint*, c'est le *benjoin*, appellé par les Espagnols *benjuy* et *menjuy*. (L.)

[77] Agrippa, *De la Vanité des Sciences,* au chapitre de l'Histoire, parle de ce roman, qui fut imprimé in-fol., à Paris, pour Jean Petit, au commencement du XVIe siècle. (L.) — « C'étoit, dit le roman, un monstre moitié femme, moitié serpent, qui fut l'origine de la maison de Lusignan. » Il l'appelle *souillarde,* sans doute parcequ'elle se lavoit tous les samedis dans une cuve.

[78] Femme du roi Pierron de l'Isle-Fort, et mère du prince Oriant, l'un des ancêtres de Godefroi de Buillon. Il a été parlé de ce roman dans les notes sur le prologue de ce livre. (L.) — Méchante reine, qui fut l'origine de l'illustre maison de Bouillon. Voyez le prologue du livre II, note 27. C'est la même sans doute que la reine *Brunehaut*, à laquelle on attribue tous les chemins des Romains dans le nord de la France.

[79] Son royaume en produisoit d'exquis, au goût des Israélites. D'ailleurs, de deux perles d'un prix inestimable que possédoit cette

Helene, courratiere de chambrieres[80].

Semiramis, espouilleresse de belistres[81].

Dido vendoyt des mousserons.

Penthasilee estoyt cressonniere[82].

Lucresse, hospitaliere[83].

Hortensia, filandiere.

Livie, racleresse de verdet.

En ceste façon, ceulx qui avoyent esté gros seigneurs en ce monde icy, guaignoyent leur paovre meschante et paillarde vie la bas. Au contraire, les philosophes, et ceulx qui avoyent esté indigens en ce monde, de par la estoyent gros seigneurs en leur tour. Je veys Diogenes qui se prelassoyt[84] en magnificence, avec une grande robbe

reine, en ayant fait avaler une à Marc Antoine son amant, dissoute dans du vinaigre, elle lui préparoit le même régal de la seconde, si l'on ne l'en eût empêchée. Il se peut aussi que ce soit pour punition de cette prodigalité, que dans l'autre vie elle est réduite à revendre des *oignons*, c'est-à-dire de ce fruit que les Latins nomment *uniones*, de même que les perles. (L.) — C'est encore un jeu de mots.

[80] Suite de sa première vie. (L.) — Courtière de chambrières.

[81] Qui épouille les gueux.

[82] C'est ainsi qu'il dit, liv. I, chap. II, str. 8 :

Voyant Pentasilee
Sur ses vieux ans prinse pour Cressonniere.

Et *Antitus des Cressonnieres*, liv. II, chap. II.

[83] Tenoit hôtellerie. Son malheur en effet vint d'avoir *hebergé* Tarquin.

[84] Se *prélasser*, c'est témoigner par ses manières qu'on se croit fort au-dessus des autres, se donner des airs de *prélat*. (L.)

d'oignons pour son soupper. Rien, rien, dist Epictete, je ne donne point de deniers. Tien, marault, voila ung escu, sois homme de bien. Cyre feut bien ayse d'avoir rencontré tel butin. Mais les aultres cocquins de roys qui sont la bas, comme Alexandre, Daire, et aultres, le desrobarent la nuyct. Je veys Pathelin[90], thesaurier de Rhadamanthe, qui marchandoyt des petitz pastez que crioyt le pape Jule, et luy demanda combien la douzaine: troys blancs, dist le pape. Mais, dist Pathelin, trois coups de barre, baille icy, villain, baille, et en va querir d'aultres. Le paovre pape alloyt pleurant: quand il feut devant son maistre

[90] L'auteur de la farce intitulée *Patelin* n'est point connu, non plus que celui du *Monologue du francarchier de Bagnolet*, imprimé à la suite des œuvres de *Villon* de l'édition de Galliot du Pré, 1532. Mais on sait que cette farce fut composée et jouée à Paris pour le plus tard en 1474. A l'égard de *Villon*, quoique plus ancien que l'auteur du *Patelin*, ses œuvres ne furent imprimées pour la première fois qu'au commencement du XVIe siècle, encore la première édition ne contient-elle pas le monologue en question, lequel en effet n'est pas du poëte *Villon*, quoiqu'au jugement de Rabelais la pièce soit assez bonne pour que l'auteur en soit placé immédiatement après *Patelin* et *Villon*. Au reste, si après ces trois, Rabelais ne nomme plus de nos poëtes françois qui ayent eu quelque réputation, c'est peut-être que les autres, comme Guillaume Crétin et Jean Marot, ayant été en quelque sorte ses contemporains, il craignoit que les éloges qu'il auroit pu leur donner, ne fussent regardés comme un effet de sa prévention pour ses anciens amis. J'excepte néanmoins de ce nombre le fameux Jean Le Maire, dont il parle si honorablement dans ce même chapitre. (L.) — On sait aujourd'hui que l'auteur de la farce de *Pathelin* est Pierre Blanchet.

pastissier, luy dist qu'on luy avoyt osté ses pastez. Adoncq le pastissier luy bailla l'anguillade[91], si bien que sa peau n'eust rien vallu a faire cornemuses. Je veys maistre Jean le Maire, qui contrefaisoyt du pape[92], et a tous ces paovres roys et papes de ce monde faisoyt baiser ses piedz, et en faisant du grobis[93] leur donnoyt sa benediction,

[91] Nous apprenons de Pline, liv. IX, chap. XXIII, qu'on fouettoit avec une peau d'*anguille* les jeunes gentilshommes romains qui étoient en faute. De là sans doute est venu que dans les écoles on a donné le nom d'anguille à certaine courroye dont anciennement on frappoit les jeunes gens qui avoient manqué à leur devoir. Les Gloses d'Isidore, citées par du Cange dans son Glossaire latin : *Anguilla est qua coercentur in scholis pueri, quæ vulgo scutica dicitur; id est* étrivières de cuir. (L.) — Le dictionnaire françois-italien d'Ant. Oudin : Anguillade, *staffilate con pelli d'anguille.* On joue encore à l'anguille ou à *l'anguillade*, dans les collèges.

[92] Jean Le Maire, né vers l'an 1473, maltraite fort les papes dans son *Traité des différens schismes et conciles de l'église latine.* Voyez le prologue de son *Illustration des Gaules.* Le titre de ses œuvres, édition gothique in-4°, Lyon, 1528, suppose qu'il étoit déja mort, d'où il s'ensuit qu'il ne vécut pas tout-à-fait cinquante-cinq ans. (L.) — Ce maître Jean Le Maire, poëte et historien, natif du Haynault, osa même écrire contre le pape Jules II, pendant qu'il vivoit. De là ce qu'en dit ici l'auteur.

[93] Ayant bonne *garbe*, comme on parloit autrefois, faisant le *grave*, l'important. Coquillart, titre II de ses *Droits nouveaux :*

> Chaines d'or courront meshouen,
> Pour seindre millours et grobis.

Et dans son *Enqueste :*

> Preste à donner l'eschantillon
> A quelque grobis émaillé.

Et dans le *Blason des armes et des dames :*

> Je les rens grobis et moussus.

disant: Guaignez les pardons[94], cocquins, guaignez, ilz sont a bon marché: Je vous absouldz de

Quelquefois du mot *grobis* on en a fait deux, comme pour désigner par-là un *double monsieur* en comparaison d'autres. Guillaume Crétin, p. 234 de la nouvelle édition de ses poésies :

Le bon Gallus prent ses meilleurs habitz,
Sert d'escuyer, et trenche du gros bis.

Je remarquerai ici par occasion, qu'ailleurs le même poëte a appellé *gros bis* le gros pain bis. *Grobis* s'est dit aussi du gros fessier d'une femme : la *Démoniaque*, deuxième journée, feuillet 58 tourné de la Passion de N. S. Jésus-Christ à personnages :

Je voy le grant dyable houzé,
Avecques tous ses dyableteaulx,
Envelopez de grans manteaulx,
A tout leurs vieilles halebardes,
Et ont chascun quatre bombardes
Pendus au cul, pour desloger
Tous ceulx qui ne veulent bouger
D'environ le cul de leurs femmes.
Or, je vous demande, mes dames,
Qui vous coucheroit sur ung banc
Seroit-ce tout ung, bis ou blanc;
Mais qu'on vous serrast près de l'aine
Deux ou trois picotius d'avoine,
Pour repaistre vostre *grobis ?*
Bien, bien, *proficiat vobis*,
C'est bon mestier quand on s'en vit. (L.)

— *Grobis* vient de *gros vis* pour gros visage, par le changement du *v* en *b*. Si Le Duchat avoit connu notre étymologie, il n'auroit pas accumulé tant de citations, qui prouvent qu'il n'étoit content d'aucune des trois étymologies qu'il a données de ce mot; et il avoit bien raison. La nôtre explique pourquoi *grobis* s'est dit pour *gros fessier* et pour *grave;* et fait voir que ce mot n'a point de rapport avec *garbe* ni même avec *grave*. C'est de *grobis* qu'on a fait *raminagrobis* ou *rominagrobis*, pour *Arménien à gros visage*, c'est-à-dire à gros bonnet.

[94] Ceci regarde personnellement les papes, comme ayant en leur tems fait métier de vendre les pardons. (L.)

pain et de souppe[95], et vous dispense de ne valoir jamais rien; et appella Caillette et Triboulet[96], disant : Messieurs les cardinaulx, depeschez leurs bulles, a chascun ung coup de pau sus les reins[97]. Ce que feut faict incontinent. Je veys maistre Françoys Villon[98], qui demanda a Xerxes combien la denree de moustarde[99] : ung denier, dist Xerxes :

[95] Allusion à la *peine* et à la *coulpe*, en quoi consiste l'absolution. (L.)

[96] Deux fous.

[97] Allusion à l'usage fondé dans le pénitentiel, de donner à ceux qui se font absoudre, des coups de baguette à chaque verset du *Miserere* qu'on leur fait réciter d'un bout à l'autre. Le président de Thou, lib. CXIII, sur l'an 1595, où il parle de cette pratique exercée à Rome sur les deux procureurs que le roy Henri IV y avoit envoyez pour son absolution : « Ad solium reducti (*procuratores regii*) « cum capite demisso rursus in genua procubuissent, psalmus L re« citatur, ad cujus singulos versiculos pontifex virgula quasi vin« dicta, qua, ut olim servi apud Romanos manumittebantur, sic « nunc peccatis nexi per absolutionem in libertatem christianam as« seruntur, leviter supplices procuratores tangebat. » Aux mauvais princes, comme infiniment plus coupables devant Dieu que le commun des pécheurs, Jean Le Maire, leur juge, au lieu de petits coups de baguette sur les épaules, leur fait donner de bons coups de pieux sur les reins. (L.) — Un coup de pieu ou de bâton.

[98] L'auteur n'avoit garde d'oublier ici maître François Villon, l'un des plus beaux-esprits du XVe siècle; créateur, pour ainsi dire, de la poésie françoise, et duquel il a emprunté une foule d'idées et d'expressions. C'est de Villon que Boileau a dit :

> Villon sut, le premier, dans ces siécles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

[99] Plus bas, livre IV, chapitre XXXII : *S'il sanglotoyt, c'estoyent denrees de cresson.* Ici, c'est comme si Villon demandoit à Xerxès, combien il vouloit vendre autant de moütarde qu'on en auroit en ce

a quoy dist ledict Villon : Tes fiebvres quartaines, villain, la blanchee n'en vault qu'ung pinart[100], et tu nous surfaictz icy les vivres? Adoncq pissa

monde pour un *denier?* A quoi Xerxès ayant répondu qu'il prétendoit aussi n'en avoir pas moins d'un *denier,* Villon le querelle de vouloir leur surfaire les vivres en enfer; puisque loin que la moûtarde y soit aussi chère qu'elle l'est parmi les vivans, la *blanchée,* ou ce que sur la terre on achetoit de moûtarde pour un *blanc* ou cinq deniers, ne valoit là qu'un *pinard,* monnoie la plus petite de toutes celles de ce tems-là. C'est ce que signifie le mot de *denrée* dans nos vieux livres, où le plus souvent il s'entend d'une certaine quantité de choses bonnes à manger ou autres, de laquelle le prix ordinaire étoit un *denier* d'argent fin. Dans une chronique de l'an 1230 on lit ces vers rapportez par Borel :

Et voy-je bien de plain,
Que d'une denrée de pain
Souleroye tous mes amis
Je n'en a nul, ce m'est avis.

Froissart, vol. I, chapitre XVII : « Les vivres ne se renchérirent point, qu'on n'eust la denrée pour un denier, aussi-bien qu'on y avoit avant qu'ils venissent. » Le même mot s'est pareillement appliqué aux choses morales, dont il a signifié un certain degré. Le roman de Perceforest, vol. I, chapitre CLIX : « Le roy est si noble et si courtois, et si gentil de cœur, qu'il donneroit cent besans d'or pour *denrée* d'honneur et de prouesse acquerir. » Et enfin, il a signifié aussi certain poids, comme d'une dragme, d'un denier, ou d'un écu d'or. La *Légende* de saint François d'Assise, parlant des mortifications de ce personnage : « Frater ejus carnalis hyemali tempore Franciscum vi-« libus panniculis tectum, orationi vacantem et tremebundum videns « ait cuidam : Dic Domino Francisco, ut de sudore suo sibi num-« matam vendat. » Lesquels mots, *de sudore nummatam*, la traduction françoise de l'an 1476 a rendus par *une denrée de sueur.* (L.) — Il avoit dit plus haut que *Xerxès crioyt la moustarde.*

[100] Les montagnards du haut Dauphiné appellent *pinos* un denier de cuivre, et les Italiens *pinatella* une très petite monnoye du même métal. Ce pourroit bien être le *pinard* de cet endroit de Rabelais, et

dedans son bacquet, comme font les moustardiers a Paris. Je veys le francarchier de Baigno-

je ne sai si ce ne seroit pas la même monnoye appellée *espinoche* dans ces vers de la farce de *Patelin* :

> Hé dea, s'il ne pleut il degoutte :
> Au moins auray-je ung espinoche,
> J'auray de luy s'il chet en coche,
> Ung escu ou deux pour ma peine.

car anciennement les *épinars* se nommoient *espinoches*, et ce vieux mot s'est conservé dans le patois messin. En Languedoc, pour dire qu'une personne n'a ni denier ni maille, on dit qu'elle n'a ni denier ni *pinacle*, ce qui mène à croire que le *pinos* et le *pinard* ou *pinacle*, c'est proprement la *maille*, et tous ces mots pourroient venir de *picta*, d'où on a nommé *pite* certaine monnoye très-petite qui se fabrique à Poitiers. Mais je ne sai si *pinos*, *pinard*, et *pinacle*, ne viendroient pas plutôt de *pinax*, dans la signification d'une petite écuelle ou d'un moule à faire la jonchée ou des mazarines. En Allemagne, le denier s'appelle *pfening*, du mot *pfan*, qui signifie une *puële*, et il a été appellé de la sorte, parce que cette monnoye est si mince, que si l'on ne s'étoit avisé de la faire concave, en forme de tête de clou renversée, on n'auroit pu la lever de dessus une table : et le *holer*, monnoye d'Alsace, encore plus petite que le *pfening*, a été pareillement appellé de la sorte du mot *hol*, qui signifie *creux*, ou enfoncé. Mais écoutons ce que dans la farce de *Patelin*, Guillemette dit à son mari, pour lui reprocher que toute l'habileté dont il se vantoit ne leur produisoit pas une obole :

> Que nous vaut ceci? (*dit-elle*) pas un peigne.
> Nous mourons de fine famine.

Ce qui revient à ces paroles de la vieille, dans le *Roman de la Rose*, feuillet 89 tourné, de l'édition de Marot :

> Quand les dons nous furent failliz,
> Lors devint-il son pain querant
> Et je n'euz vaillant ung serrant.

Car le *serrant*, d'où *sérancer*, vient de *separante*, et signifie un *peigne*

let[101] qui estoyt inquisiteur des hereticques. Il rencontra Perceforest[102] pissant contre une muraille, en laquelle estoyt painct le feu de sainct Antoine. Il le declaira hereticque, et l'eust faict brusler tout vif, n'eust esté Morgan qui, pour son proficiat[103], et aultres menuz droictz, luy donna neuf muys de biere. Or, dist Pantagruel, reserve nous ces beaulx contes a une aultrefoys. Seullement dy nous comment y sont traictez les usu-

en tant qu'il sépare les cheveux. Comme donc rien n'est plus vil qu'un vieux *peigne*, et que ci-dessus, dans les paroles de Guillemette, *peigne*, qu'on y fait rimer avec *famine*, devoit se prononcer anciennement *pine*, je ne sai si le nom de *pinard* donné à la moindre de nos monnoyes ne seroit pas un augmentatif de *peigne*. (L.) — La *blanchée* étoit le *blanc*, qui valoit cinq deniers; d'ou nous disons encore *six blancs*, pour deux sous et demi ou trente deniers. « La *blanchée*, dit l'Alphabet de l'auteur, ce sont cinq deniers, vulgairement un *blanc*. » *Serrant* vient de *serra*, scie, et non de *separante*.

[101] C'est le franc-archer du Monologue de Villon, dont le caractère est l'ivrognerie, la débauche, et la poltronnerie; caractère ordinaire des suppôts du Saint-Office. Il est à remarquer que l'auteur parle de ce franc-archer immédiatement après Villon.

[102] * « Allusion évidente, selon un interprète (qui fait de *Perceforest*, non un héros, mais un auteur de romans de chevalerie) à quelque écrit satyrique que se sera permis ce Perceforest contre les feux ou bûchers que l'inquisition allumoit alors dans Paris, et notamment dans la rue Saint-Antoine; voici, dit-il, les termes de l'histoire : « On alluma (en 1549) pour les hérétiques, dans la même soirée, des bûchers sur le parvis de l'église Notre-Dame, à la place Maubert, à la Grève, et rue Saint-Antoine. » Voyez Garnier, tome XXVI, page 204. Mais Rabelais écrivoit son livre II en 1533. Au surplus, on avoit allumé de pareils feux sous François Ier. Voyez la strophe sixième des Fanfreluches antidotées, note 7.

[103] Pour ses profits.

riers? Je les veys, dist Epistemon, tous occupez a chercher les espingles rouillees et vieulx cloux parmy les ruisseaulx des rues, comme vous voyez que font les cocquins en ce monde.

Mais le quintal de ces quinqualleries [104] ne vault que ung boussin de pain [105]; encores y en ha il maulvaise depesche: ainsi les paovres malautruz sont aulcunesfoys plus de troys sepmaines sans manger morceau ny miette, et travaillent jour et nuyct, attendans la foyre a venir; mais, de ce travail et de mal heureté [106], il ne leur soubvient, tant ilz sont actifz et mauldictz, pourveu que, au bout de l'an, ilz guaignent quelque meschant denier. Or, dist Pantagruel, faisons ung transon [107] de bonne chiere, et beuvons, je vous en prye, enfans: car il faict beau boyre tout ce moys [108]. Lors desguainarent flaccons [109] a tas, et

[104] Le Duchat, dans Ménage, dérive ce mot de *quintal*, ou de l'allemand *clingen*, sonner; mais il vient de *clinquant*: *quinquaillerie* est pour *clinquaillerie*.

[105] Un morceau, une bouchée. Ce mot est du Languedoc, mais il vient de l'allemand *beissen*, mordre, dont on a fait aussi *bousin*, mot qui chez les maçons signifie cette espèce de mie tendre qui couvre les pierres dans la carrière. (L.) — *Boussin* est une *bouchée*. Il doit donc venir de *bucca*, bouche, et non de l'allemand *beissen*, mordre; *bousin*, croûte tendre de la pierre, vient de *bouse*.

[106] Malheur, infortune.

[107] Tronçon.

[108] N'est pas dans l'édition de Dolet. (L.)

[109] Les flaccons se mettent dans des cantines ou petites caves qui leur servent de gaînes. (L.)

des munitions du camp feirent grand chiere. Mais le paovre roy Anarche ne se pouvoyt esjouyr. Dont dist Panurge: Dequel mestier ferons nous monsieur du roy [110] icy, affin qu'il soit ja tout expert en l'art quand il sera de par dela a tous les diables? Vrayement, dist Pantagruel, c'est bien advisé a toy; or fays eñ a ton plaisir: je te le donne. Grand mercy, dist Panurge, le present n'est de refus, et l'ayme de vous [111].

[110] * « Ce propos, dit un interpréte, peint au vrai le crédit et l'empire qu'avoit le cardinal de Lorraine sur l'esprit de Henri II, auquel ce dernier laissoit tout faire. Ce cardinal a en effet beaucoup influé sur le sort des révoltés de la Guyenne (en 1547!). »

[111] Manière de remercier, qui se pratiquoit aussi envers une personne qui avoit porté à quelqu'un une santé. (L.)

CHAPITRE XXXI.

Comment Pantagruel entra en la ville des Amaurotes : et comment Panurge maria le roy Anarche, et le feit crieur de saulce verte.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Apres cette victoire, Panurge envoya Carpalim en la ville des *Amaurotes*, annoncer que le roi *Anarche* étoit pris, et tous les ennemis défaits. A cette nouvelle les habitants sortirent au-devant de lui, et le conduisirent en triomphe en la ville. Pantagruel dit alors au sénat assemblé : « Je veulx que allions prendre d'assault le royaume « des *Dipsodes*. Je les meneray comme une colonie, et leur « donneray le pays qui est beau. » Et il conduisit en *Dipsodie* dix-huit cent cinquante-six mille et onze combattants, sans les femmes et petits enfants. Le châtiment que Le Maire infligeoit aux rois et aux papes en enfer, fait naître à Panurge, à qui Pantagruel fait don du roi *Anarche*, l'idée de l'habiller à-peu-près comme sont représentés dans nos vieux romans ceux qui se rendoient prisonniers à discrétion ; ou plutôt c'est pour amener habilement l'état d'abaissement de ce roi, que Rabelais a fait subir à bien d'autres rois en enfer une humiliation semblable, dans le chapitre précédent. François Ier ayant été pris près des murs de la Chartreuse de Pavie, on le mena d'abord en l'église de ce monastère, où les religieux étoient au chœur. Quand ils furent à ce verset

du psaume CXVIII : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas*, le roi les prévint et le récita lui-même à haute voix. C'est sans doute à quoi il fait encore allusion quand Panurge fait chanter Anarche, et quand il le présente à son maître, en lui disant : « Je le veulx faire homme de « bien : ces diables de roys ne sont que veaulx, et ne sçavent « ny ne valent rien, sinon a faire des maulx es paovres sub- « jects, et a troubler tout le monde par guerre pour leur « inicque et detestable plaisir. » Et quand il dit à Anarche : « Tu ne feus jamais si heureux que de n'estre plus roy. » François Ier fut si humilié en cette circonstance, qu'il fut obligé de faire les frais de son transport à Madrid, et ceux du couronnement de l'empereur. Voy. Anquetil à l'an 1525, et Bouchet, fol. 222.

Le sénat de la grande ville des Amaurotes, auquel Pantagruel déclare qu'il veut aller « prendre d'assault tout le « royaulme des Dipsodes », doit être, comme nous l'avons dit plus haut (voyez le commentaire historique du chapitre XXIII), le sénat de la ville de Marseille ou le parlement d'Aix. Pantagruel, qui conduit une colonie d'Utopiens en Utopie, est François Ier, qui, après avoir couru au secours de la Provence et délivré Marseille, envahit le Milanois et assiégea Pavie, d'où il détacha dix milles hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples : ce qui fut la cause de la perte de la bataille de Pavie et de la prise de ce prince, le 24 février 1525. Peut-être même que Rabelais réunit ici cette expédition avec celle qui eut lieu en 1528 dans le Milanois et dans le royaume de Naples. Gargantua signe sa lettre à Pantagruel *de Utopie*, liv. II, chap. VIII ; et Pantagruel dit, liv. II, chap. IX : *C'est languaige de mon païs de Utopie*. Le roi Anarche, que Panurge fit crieur de sauce verte, et qu'il maria à « une vieille lanterniere, bien entamee », est encore François Ier, qui, après avoir été pris à la bataille de Pavie et emprisonné à Madrid, dut éprouver

bien des remords; qui ne sortit de sa prison qu'à condition d'épouser Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et veuve du roi de Portugal, et qui même l'avoit fiancée étant en prison. Panurge, qui marie le roi Anarche à la vieille lanternière, est ici le cardinal de Tournon, qui épousa Éléonore à Capsieux pour François Ier, et qui étoit allé la recevoir à Andaye. La petite loge que Pantagruel donna auprès de la *basse* rue au roi Anarche et à sa femme, avec « un mortier de pierre a piler la saulce », ne laisse aucun doute, nous le répétons, qu'il ne s'agisse ici de la prison de François Ier à Madrid, où la duchesse d'Alençon, sa sœur, alla le visiter pendant sa maladie, et où fut conclu son mariage avec Éléonore, âgée de vingt-huit ans lors des fiançailles, de trente-deux ans lors du mariage. L'habillement qu'il lui donne est celui d'un *souldard* prisonnier. (Voyez Bouchet, fol. 229, *recto.*) Il pourroit aussi faire allusion à l'édit du 20 avril 1525, par lequel la régente ordonnoit de quitter les habits de soie, et défendoit de porter au-delà d'une demi-once d'or, et d'aller en carrosse. Ainsi le roi Anarche, après la bataille où il est pris, est encore le même que le roi *Petaud*, après la journée des *Cornabons* ou Cornabondes du liv. III, chap. VI; et cette dernière journée est encore celle de la bataille de Pavie.

Bernier, sur ce chapitre, se contente de dire que le roi Anarche est apparemment quelqu'un des princes dépouillés de ce temps-là par le plus fort, *pro more*.

Selon un interpréte, « la victoire remportée par *Pantagruel* sur *Loupgarou*, et la prise d'*Anarche*, sont la réduction de la Guyenne. Les fêtes brillantes que les *Amaurotes* donnent à Pantagruel et ses preux, à leur entrée dans la capitale, sont cette magnifique réception que Henri II reçut alors, dans la ville de Lyon, en 1548. La résolution de Pantagruel, de ne se livrer au plaisir qu'après avoir soumis tout le royaume des *Dypsodes*, est la même que prit

Henri II après la réduction du Bordelais, de ne se reposer que lorsqu'il auroit réduit à l'obéissance le reste des provinces en insurrection, ce qu'il fit exécuter par le connétable, précédé du prévôt des maréchaux, et d'une foule d'archers. Le roi Anarche, que Panurge habille de toile, force d'aller nuds-pieds, et fait crieur de sauce verte, est le chef de la révolte et ses complices, dont la sévère punition pouvoit passer en effet pour une sauce verte, et les établissoit jurés-crieurs *dans la partie*. Les noces d'Anarche, que fait Panurge, la danse qu'il lui donne, et dont Pantagruel prend si volontiers sa part, n'est que le surcroît de taxes et contributions dont Henri II chargea les révoltés. La petite loge dans une basse-rue de la ville, que Pantagruel donne à Anarche et à sa femme, figure la déplorable situation des peuples après les émeutes. »

Apres celle victoire merveilleuse, Pantagruel envoya Carpalim en la ville des Amaurotes [1], dire et annuncer comment le roy Anarche estoyt prins, et tous leurs ennemys deffaictz. Laquelle

[1] * « Ces Amaurotes, selon un interprète, sont les François, et particulièrement ici les Lyonnois, peuple brillant, fastueux; du grec ἀμαρύσσω, je brille. L'auteur les gratifie ainsi, pour la magnifique réception qu'ils firent à cette époque au roi Henri II. Voy. Garnier, tome XXVI, page 169. » Mais *Amaurotes* ne vient pas de ἀμαρύσσω; il vient de ἀμαυρόω, offusco; ἀμαυρὸς, obscurus : les gents vêtus de brun, c'est-à-dire les François, qui étoient vêtus ainsi, en signe de deuil, pour la perte de la bataille de Pavie. La ville des Amaurotes est Marseille; Carpalim est Anne de Montmoreuci, qui étoit alors maréchal et grand-maître de France ou de la maison du roi. C'étoit Philippe Chabot qui commandoit à Marseille, quand le connétable l'assiégea. Voyez le commentaire du chapitre XXXIII.

nouvelle entendue, sortirent au devant de luy tous les habitans de la ville en bon ordre et en grande pompe triumphale, avec une liesse divine, et le conduirent[1] en la ville; et feurent faictz beaulx feux de joye par toute la ville, et belles tables rondes, guarnies de force vivres, dressées par les rues. Ce feut ung renouvellement du temps de Saturne, tant y feut faicte lors grande chere.

Mais Pantagruel, tout le senat assemblé[2], dist: Messieurs, ce pendent que le fer est chauld il le fault batre; pareillement, devant que nous desbaucher d'advantaige, je veulx que allions prendre d'assault tout le royaulme des Dipsodes. Pourtant ceulx qui avec moy vouldront venir s'apprestent à demain après boyre, car lors je commenceray marcher. Non qu'il me faille gens d'advantaige pour me ayder à le conquester, car autant vauldroit que je le tinse[3] desja; mais je voy que ceste ville est tant pleine des habitans qu'ilz ne peuvent se tourner par les rues: doncques je les meneray comme une colonie en Dipsodie, et leur donneray tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, et plaisant sus tous les pays du monde, comme plusieurs de vous sçavent, qui y estes allez aultrefoys. Ung chascun de vous qui y voul-

[1] Le conduisirent. — [2] Tout le senat assemblé.
[illegible] — [3] Que je le [illegible].

dra venir, soit prest comme j'ay dict. Ce conseil et deliberation feut divulgué par la ville; et, au lendemain, se trouvarent en la place devant le palays jusques au nombre de dixhuyct cens cinquante et six mille et unze[6], sans les femmes et petitz enfans. Ainsi commencearent a marcher droict en Dipsodie, en si bon ordre qu'ilz ressembloyent es enfans d'Israel, quand ilz partirent d'Egypte pour passer la mer Rouge.

Mais, davant que poursuyvre ceste entreprinse, je vous veulx dire comment Panurge traicta son prisonnier le roy Anarche[7]. Il luy soubveint de ce qu'avoit raconté Epistemon, comment estoyent traictez les roys et riches de ce monde par les Champz Elysees, et comment ilz guaignoyent pour lors leur vie a vilz et salles mestiers.

Pourtant ung jour, habilla[8] son dict roy d'ung beau petit pourpoinct de toille tout deschicqueté comme la cornette[9] d'ung Albanois, et de belles chausses a la mariniere, sans souliers[10], car, di-

[6] *Et unze* n'est pas dans l'édition de Dolet. (L.)

[7] * « L'auteur, selon un interprète, par ce roi Anarche ou chef des rebelles, a entendu figurer le Bordelois, qui, d'après l'histoire, a en effet donné le premier branle à la révolte de la Guyenne. » Nous avons dit que c'étoit François Ier.

[8] C'est pourquoi un jour il habilla.

[9] « Je ne sçai, dit de Marsy, si par ce mot Rabelais entend le bonnet, la cocarde, ou peut-être même la fraise découpée que portoient ces Albanois. »

[10] * État où nos vieux romans représentent un malheureux qui se

soit il, ils luy guasteroyent la veue [11]; et ung petit bonnet pers [12] avec une grande plume de chappon. Je faulx, car il m'est advis qu'il y en avoyt deux; et une belle ceinture de pers [13] et vert, disant que ceste livree luy advenoyt bien, veu qu'il avoit esté pervers. En tel poinct l'amena devant

rendoit prisonnier à discrétion. Un messager envoyé à Charlemagne lui parle en ces termes, chapitre LV du roman de *Galien Restauré:* « Charles, entens mon messaige : l'amiral Balligant, qui tant est craint et redouté par nous, te mande que incontinent et sans tarder, tu viegnes à luy tout nud, *deschaulx de piedz, et de souliers,* sans vestemens quelzconques fors seulement que tes brayes : et lui vient ta couronne donner et présenter, et toi humilier ton col dessoulz son branc d'acier. » (L.) — Les chausses à la marinière du roi Anarche nous paroissent faire allusion au trajet par mer que fit François I[er] pour aller de Pavie en Espagne; et le roi sans souliers à un roi dépouillé.

[11] Ils l'ébloniroient jusqu'à l'empêcher de s'appercevoir qu'il est prisonnier. (L.)

[12] * Bleu, ou tirant sur le bleu. On dit encore aujourd'hui fil *pers :* c'est un fil bleu qui sert à marquer. Le bleu est la couleur du roi de France : c'est aussi la livrée de Gargantua. (Voyez livre I, chap. IX et X.) La plume de chapon fait allusion au mot latin *gallus,* qui signifie à-la-fois chapon, capon, eunuque, coq et françois, et à la *cocarde françoise,* qui tire son nom du coq, qui est l'oiseau symbolique des François. Quant à ce qu'il ajoute : *Je faulx, car il m'est advis qu'il y en avoyt deux,* cela fait peut-être allusion à la double qualité qu'avoit François I[er] d'être *François* et de s'appeler *François;* ou à-la-fois à ce roi et à Charles, duc d'Alençon, connétable de France, descendant de Philippe-le-Hardi, et époux de Marguerite de Valois, lequel mourut de honte pour avoir été cause de la perte de la bataille de Pavie, en fuyant des premiers. C'est sans doute encore à cette bataille que fait allusion le *poltronisme des affaires d'Italie* du chapitre VII, livre II.

[13] De couleur perse (*bleue*) et verte.

Pantagruel, et luy dist: Congnoissez vous ce rustre [14]? Non certes, dist Pantagruel. C'est monsieur du roy de troys cuictes [15]. Je le veulx faire homme de bien : ces diables de roys icy ne sont que veaulx, et ne savent ny ne valent rien, sinon a faire des maulx es paovres subjectz, et a troubler tout le monde par guerre, pour leur inicque et detestable plaisir. Je le veulx mettre a mestier [16],

[14] A pied et sans souliers, comme paroissoit le roi Anarche devant la compagnie. Il avoit de l'air d'un *rustre*, c'est-à-dire d'un de ces fantassins qu'on nommoit *rustres;* parce qu'on les prenoit d'entre les plus robustes jeunes gens de la campagne. On lit dans Jean Marot :

Rustres de pyé, plus rampants que griffons,
Y sont jusques au col (*dans des fossés pleins d'eau*).

[15] Expression prise de ce qui se pratique en France pendant la semaine des Rois, où l'on appelle *roi de trois cuites,* celui à qui est échue la fève de trois gâteaux cuits à trois divers jours et à trois différentes fournées. Dans l'édition de Dolet, au lieu de *roi de trois cuites*, on lit *roi de trois pommes cuites;* mais celle de 1553 a retranché cette manière d'explication qui ne valoit rien. (L.) — Le Duchat, dans Ménage, explique mieux cette expression et l'usage auquel elle fait allusion. « Dans l'édition de 1542, dit-il, on lit, *de trois pommes cuites;* et dans celle de 1553, *de trois cuites,* au lieu de *des.* C'est une façon de parler prise de l'usage de certaines provinces de France, où l'on célèbre la fête des Rois pendant trois jours, 1° le propre jour des Rois, puis dans le milieu de la semaine, et enfin la huitaine révolue; ou, 1° la veille de cette fête; en second lieu, le propre jour de cette fête, et enfin la huitaine d'après; et comme il arrive quelquefois qu'une même personne se trouve être le roi de la fête à ces trois différents jours, c'est celle-là qu'on appelle *roi des trois cuites*, parce qu'à chacune *des trois cuites* ou fournées de gâteaux, elle s'est toujours trouvée roi de la fête. » Selon un interprète, c'est comme qui diroit : C'est monsieur le roi des pommes cuites.

[16] En métier.

et le faire crieur de saulce verte[17]. Or commence a crier : Vous faut il point saulce verte? Et le paovre diable crioyt. C'est trop bas, dist Panurge ; et le print par l'aureille, disant : Chante plus hault[18] en g, sol, re, ut. Ainsi, diable, tu has bonne gorge, tu ne feus jamais si heureux que de n'estre plus roy.

Et Pantagruel prenoit a tout plaisir. Car j'ause bien dire que c'estoit le meilleur petit bonhomme[19] qui feust d'icy au bout d'ung baston. Ainsi feut Anarche bon crieur de saulce verte. Deux jours apres, Panurge le maria avec une vieille lanterniere[20], et luy mesme feit les nopces a belles testes[21] de mouton, bonnes hastilles a la moustarde[22],

[17] De verjus pilé. « Cette sauce verte, selon un interprète, c'est le châtiment affreux des petits et la dégradation des privilégiés, qui suivirent de près l'insurrection de la Guyenne, en 1547. »

[18] Patelin, au berger qui crioit *bée* d'une voix trop foible :

> Plus haut; ou tu t'en trouveras
> En grand despens, et je m'en doute. (L.)

[19]* « Panurge, dit de Marsy, s'étoit sans doute un peu émancipé sur le chapitre des rois ; et ses plaisanteries insolentes n'eussent pas amusé un prince qui eût été moins pacifique et moins *bon homme* que Pantagruel. » Selon un interprète *le petit bonhomme* est le foible Henri II, *prince régnant*. Mais Henri II ne régnoit pas encore. C'est donc François Ier. Ce mot *j'ause* est bien remarquable.

[20] Vieille catin. — [21] Avec belles têtes.

[22] Plus bas, livre III, chapitre XXXIX : « Il n'estoyt tué pourceau « en tout le voisinaige dont il n'eust de la hastille et des boudins. » A Metz, entre les entrailles de porc, on distingue la *haste* d'avec la *hastille*. On appelle *haste* le foye dont on fait les *hastereaux*, et *hastille* ou *menue-haste* le poumon, les rognons, le cœur, et la rate. Et

et beaulx tribars aux ails [23], dont il en envoya cinq sommades [24] à Pantagruel, lesquelles il mangea toutes, tant il les trouva appetissantes; et a boyre belle piscantine [25] et beau cormé [26]. Et pour

de là vient que pour dire de quelqu'un qu'il est extrêmement pressé d'agir, le peuple dit ironiquement et par allusion qu'un tel homme a la *grande* et la *petite haste*. Je suis persuadé que *haste*, et *hastille* ou *petite* haste dans la signification de certaines parties des intestins du porc, vient de ce qu'il faut manger de bonne heure l'une et l'autre *haste*, de peur qu'elles ne se corrompent, comme le dit ci-dessus Rabelais, liv. I, chap. IV, où il rend raison de ce qu'on servit tant de tripes pour une fois sur la table de Grandgousier. Et c'est encore ce qui a introduit l'usage entre bourgeois de s'envoyer de la *hastille*, et des boudins, lorsqu'on a tué un porc. Il est vrai que ce présent est ordinairement accompagné de cotelettes à rôtir, et de tranches de chair à mettre sur le gril; mais cela même est une autre espèce de *hastille*, en ce que l'une et l'autre doivent à peine voir le feu. (L.) — De Marsy rend *hastilles* par *andouilles*.

[23] C'est ce qu'au chapitre suivant Rabelais appelle *aillade*. Quoique le mot de *tribart* ait deux significations dans Rabelais, il n'a pourtant qu'une origine. Au chapitre XXV du livre I, et au chapitre XXXVI du livre III, il se prend pour un de ces bâtons noüeux que, liv. IV, chap. IX, l'auteur appelle *trippe de fagot;* mais ici, ce sont proprement des *tripes;* et *tribart*, en l'un et l'autre sens, a été fait de *tripe*, comme encore *triboulet*, mot qui à Paris signifie tantôt une fressure de mouton, et tantôt un homme court et ventru. (L.)

[24] Sommades, c'est la charge d'une bête de *somme*. Froissart, vol. II, chap. CLXXXII : « On leur envoya vingt-quatre sommades de bon vin, et autant de pain. » (L.)

[25] *Vino inacquato, aquarello*, dit le dictionnaire françois-italien d'Oudin, lettre P. Mais comme sous la lettre B, dans le même dictionnaire, on trouve *biscantine* dans la même signification de *vin mêlé d'eau*, je ne sai si *piscantine* ne seroit pas une corruption de *biscantine*, pour désigner une *boisson de deux cantines*, dont l'une seroit pour le vin, l'autre pour l'eau. (L.) — *Piscantine* signifie piquette, mauvais vin, et doit venir de *pisse cantine*.

les faire dancer [27], loua ung aveugle qui leur sonnoit la note avecques sa vielle. Apres disner, les amena au palays, et les monstra a Pantagruel, et luy dist, monstrant la mariee: Elle n'ha guarde de peter. Pourquoy? dist Pantagruel. Pource, dist Panurge, qu'elle est bien entamee. Quelle parole est ce la? dist Pantagruel. Ne voyez vous, dist Panurge, que les chastaignes qu'on faict cuire au feu, si elles sont entieres, elles petent que c'est raige: et pour les enguarder de peter, l'on les entame. Aussi ceste nouvelle mariee est bien entamee par le bas, ainsi elle ne petera point.

Pantagruel leur donna une petite loge aupres de la basse rue, et ung mortier de pierre a piler la saulce. Et feirent en ce poinct leur petit mesnage: et feut aussi gentil crieur de saulce verte qui feut oncques veu en Utopie. Mais l'on m'ha dict depuys que sa femme le bat comme plastre, et le paovre sot ne se ause deffendre, tant il est niays.

[26] On appelle *cormé*, en Poitou, une boisson qui se fait avec de l'eau qu'on jette sur des *cormes*, fruit qui se nomme *sorbe* en Lorraine. *Corné*, comme on lit ici dans les éditions nouvelles, seroit une boisson faite avec de l'eau qu'on auroit jettée sur le fruit du *cornier* ou *cornouiller;* mais comme il ne s'en fait point dans le Poitou, ni ailleurs, on doit lire ici *cormé*, comme dans les vieilles éditions. (L.)

[27] * L'aveugle qui les fit danser, c'est l'exécuteur de la justice, qui exécute aveuglément les peines et les supplices qu'elle ordonne. Nous avons vu de nos propres yeux, sous Louis XVI, dans la chambre de la grande chancellerie, à Paris, écrit sur la cotte des pièces de plusieurs provisions d'exécuteurs des hautes œuvres ou bourreaux : *Provisions de maître à danser.*

CHAPITRE XXXII.

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armee, et de ce que l'autheur veit dedans sa bouche.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel, avec sa colonie d'Utopiens, entre en Dipsodie : tout le pays en est joyeux, et se rend à lui, à l'exception des Almyrodes, qui voulurent tenir contre lui, et répondirent qu'ils ne se rendroient qu'à bonnes enseignes. Pantagruel ordonne qu'on les mette à sac ; mais en chemin, ses Utopiens sont saisis d'une grosse housée de pluie : ils se serrent l'un contre l'autre, « et Pantagruel tire sa langue « seulement a demy, et les en couvre comme une geline « faict ses poullets. » Alcofribas, qui s'étoit mis à l'abri sous une feuille de bardane, va à eux; mais ne trouvant plus de place sous la langue de Pantagruel, il monte dessus, y voyage, et fait la description de la bouche et de la gorge du géant, et de ses habitants, et dit qu'il en a composé un grand livre intitulé l'*Histoire des gorgias*. Voulant s'en retourner, il se laisse tomber devant lui. Pantagruel lui demande d'où il vient, le trouve un *gentil compaignon*, et lui donne *la chastellenie de Salmigondin* dans le pays de Dipsodie, qu'il venoit de conquérir.

Nous avons déja dit que la colonie d'Utopiens conduite par Pantagruel en Dipsodie, étoit l'expédition de Fran-

çois Ier dans le Milanois et dans le royaume de Naples; que les Almyrodes qui voulurent tenir contre lui, étoient les Napolitains, peuple maritime et salé par le mal de Naples, et qui a salé les François à chaque expédition qu'ils ont faite à Naples. Voyez le commentaire historique du chapitre XXIII. Ce chapitre en offre une nouvelle preuve, puisque, bien loin que les Almyrodes apportent à Pantagruel les clefs de leur ville, ils tiennent contre lui, et qu'au contraire les Amaurotes, en leur donnant l'assaut, sont eux-mêmes *saisis d'une grosse housee de pluye*. Ce nom d'*Almyrodes* est donc le même que celui de *verolés salés* du chapitre II du livre II, et que celui de *poyvré* du chapitre II du livre I. Nous ajouterons seulement ici que la colonie d'Utopiens que Pantagruel met sous sa langue à l'abri d'une grosse housée de pluie, en se serrant les uns contre les autres, est l'armée françoise qui deux fois, sous François Ier comme sous Charles VIII, eut bien de la peine à échapper à son entière destruction dans cette fatale expédition, et n'en put revenir qu'en serrant ses rangs, et en s'ouvrant un chemin l'épée à la main, sous les drapeaux de ces deux princes courageux. La description de la bouche, du palais, et de la gorge de Pantagruel, et l'*Histoire des gorgias*, ne sont que la description du palais d'un roi, et l'histoire de ses courtisans. Le nom d'Alcofribas, que prend l'auteur, est en rapport avec cette allégorie, comme nous le prouverons dans une note de la fin de ce chapitre. Rabelais s'identifie ici, ainsi qu'en bien d'autres endroits, avec Panurge, puisque, livre III, chapitre II, Pantagruel donne à ce dernier la châtellenie de Salmigondin, qu'il donne ici à Alcofribas; et qu'au chapitre I du livre II, il dit: *qui engendra Pantagruel mon maistre*. Il devoit être sorti alors du couvent des cordeliers de Fontenai-le-Comte, et même du monastère des bénédictins de Maillezais. C'est sans doute parcequ'il étoit professeur de médecine, médecin des *salés*,

guérisseur de v..... à Montpellier, qu'il dit que Pantagruel lui donna *la chastellenie de Salmigondin.* Dans tous les cas, ces trois villes sont également situées au milieu des *salines.* L'idée plaisante de loger Alcofribas dans la bouche de Pantagruel, est à-peu-près la même que celle des six pèlerins logés dans une dent creuse de Gargantua, et a pu lui être fournie par l'allégorie mythologique de Jonas dans le gosier de la baleine; et enfin c'est peut-être même parce-que le capitaine Jonas se distinguoit alors, puisqu'on le voit figurer, en 1530, au mariage de Henri II à Marseille (voy. Bouchet, sol. 266. et notre premier volume, tom. I, p. 8), qu'il a songé à cette allégorie.

Les commentateurs historiques disent peu de chose de ce chapitre, et ce qu'ils en disent n'explique rien. « La seconde partie de ce chapitre, dit Le Motteux, nous représente l'auteur même des faits et dicts de Pantagruel, montant par sa grande langue jusques au dedans de son gosier, et contient le récit *de ce que l'auteur voit dedans sa bouche.* C'est une imitation de la baleine de Lucien, de qui il semble aussi avoir emprunté l'idée de la relation des enfers, faite par Épistémon dans le chapitre xxx. Tout ce qu'il dit avoir vu dans la bouche de Pantagruel n'est ici que pour déguiser le reste. » C'est peut-être aussi une imitation et même une parodie de la sortie miraculeuse du prophète Jonas de la gueule de la baleine, après y être resté trois jours.

« Le trente-deuxième chapitre, dit Bernier, visions à la vérité, mais qui demandent la connoissance de la médecine pour le sens littéral, n'y ayant, comme je crois, en tout cela, ni sens historique, ni politique, ni moral. »

« Les *Almyrodes* qui paroissent se révolter ici après les *Dypsodes*, dit un autre interprète, figurent les soulèvements successifs, sous Henri II, des provinces maritimes de France, au sujet des gabelles; mais particulièrement ici

ceux de la Saintonge et de l'Angoumois, troubles que ce monarque parvint bientôt à apaiser. Les troupes de Pantagruel, mises en un instant à couvert de la pluie par l'extension de sa langue sur elles, et dont l'auteur présente ici un tableau vraiment comique, n'est qu'un ordre donné par Henri II (en 1549!) aux connétable de Montmorency et duc d'Aumale, pour mettre, par des tranchées, ses troupes à l'abri de l'artillerie ennemie : c'étoit des Anglois renfermés dans des forts, près Boulogne-sur-Mer, qui s'opposoient alors à leur passage, et les incommodoient beaucoup. Voy. *Chronique* de Belleforest, page 488, verso. L'intérieur de l'estomach du roi, que visite l'auteur, ainsi que les rochers, prés, bois, voleurs, et autres curiosités qu'il y rencontre, sont évidemment le royaume de France, que Rabelais parcourut en effet dans presque toutes ses parties. Enfin, quand l'auteur se fait dire à lui-même, par Pantagruel : *Je viens de conquester le païs de Dypsodie*, ou du sel, *je te fais seigneur du chasteau de Salmigondin*; il veut tout simplement donner à entendre que Henri II, après la réduction de la Guyenne, avoit beaucoup de pareils châteaux à sa disposition. »

Ainsi que Pantagruel, avecques toutes ses bandes, entrarent[1] es terres des Dipsodes, tout le monde en estoyt joyeulx, et incontinent se rendirent a luy; et, de leur franc vouloir, luy apportarent les clefz[2] de toutes les villes ou il alloyt;

[1] Entra sur les terres.

[2] * « C'est, dit un interpréte, ce qui arriva en 1547, lors de la révolte de la Guyenne, dont toutes les villes, notamment celle de Bordeaux, apportèrent leurs clefs au connétable de Montmorenci, re-

exceptez les Almirodes[3], qui voulurent tenir contre luy, et feirent response a ses heraultz qu'ilz ne se rendroyent, sinon a bonnes enseignes.

Quoy, dist Pantagruel, en demandent ilz meilleures que la main au pot[4], et le voyrre au poing? Allons, et qu'on me les mette à sac. Adoncq tous se meirent en ordre, comme deliberez de donner l'assault. Mais, en chemin, passans une grande campaigne, feurent saisis d'une grosse housee[5] de pluye. A quoy[6] commencearent a se tresmous-

présentant Henri II. Voyez Garnier, tome XXVI, p. 116. » Oui, mais Rabelais écrivoit en 1533.

[3]* M. D. L., d'après l'Alphabet de l'auteur, remarque que Rabelais auroit dû écrire *Almyrode*, « car, dit-il, ce mot, qui signifie salé, et par suite altéré, vient du grec *Almyros.* » C'est *Halmyrodes* qu'il auroit dû écrire, d'après le grec ʽαλμυρώδης, salé, dérivé d'ʽαλμη, saumure, liqueur salée, d'ἅλς, sel : les peuples salés. Ces Almirodes, selon un interpréte, sont les Saintongeois et Angoumois, qui s'insurgèrent en 1547, après les Bordelois; et il renvoie à Belleforest, p. 485; la chastellenie de *Salmigondin* est la Guyenne. Mais voyez le commentaire de ce chapitre et du chapitre XXIII.

[4] Signe d'accord, et qu'il n'est plus question que de boire les vins du marché. Patelin à sa femme, qui lui demandoit comment, sans avoir déboursé qu'un seul denier, il se trouvoit nanti du drap qu'il étoit allé acheter.

Ce fut pour le dernier-à-dieu :
Et encore si j'eusse dit
La main sus le pot, par ce dit
Mon denier me fust demouré. (L.)

[5]* Ondée de pluie. Cette *housée de pluie* étoit, selon un interpréte, les fusillades et boulets que les Anglois envoyoient de leurs forts aux troupes de Henri II.

[6] Sur quoi.

ser, et se serrer l'ung l'aultre. Ce que voyant Pantagruel, leur feit dire par les capitaines que ce n'estoyt rien, et qu'il voyoyt bien au dessus des nuees que ce ne seroyt qu'une petite rousee; mais, a toutes fins, qu'ilz se missent en ordre, et qu'il les vouloyt couvrir. Lors se mirent en bon ordre et bien serrez. Et Pantagruel tira sa langue [7] seullement a demy, et les en couvrit comme une geline [8] faict ses poulletz.

Ce pendent, je qui vous foys ces tant veritables contes, m'estoys caché dessoubz une feuille de bardane [9], qui n'estoyt moins large que l'arche du pont de Monstrible [10]: mais quand je les vey ainsi

[7]* « C'est, dit un interpréte, cet ordre donné par Henri II, de mettre par des tranchées ses troupes à l'abri du feu des ennemis. Voici les termes de l'histoire : « Le 16 août 1549, le roi Henri II étant à la tête de ses troupes, à une lieue environ de Boulogne (sur mer), fit faire force tranchées, afin d'éviter l'artillerie des Anglois renfermés dans les forts du Boulonois, qui tiroient continuellement, et envoya un trompette audit lieu, à ce qu'ils n'eussent plus à tirer,... ou qu'il les les feroit saccager... et par ce moyen cessèrent lesdits ennemis, et passa l'artillerie du roi à sauveté... » (Voyez *Chroniques de Belleforest*, p. 488, verso.) Mais il est remarquable que cet ordre ou coup de langue fait suite à l'histoire de la réduction de la Guyenne, comme le coup de langue de Pantagruel suit immédiatement la réduction des Dypsodes et des Almyrodes. »

[8] Une poule : du latin *gallina*.

[9] Herbe qui, selon Pline, livre XXV, chap. IX, a la feuille plus grande que celle de la courge. C'est le gletteron, ou le *lappa major* des apoticaires. (L.)

[10]* Ou *Mantible*, comme on lit chapitre XLIX de l'ancienne traduction de *Don Quichotte*; ou *Mantrible*, comme ce pont est appellé

bien couvertz, je m'en allay à eulx rendre a l'abry [11]; ce que je ne peus, tant ilz estoyent, comme lon dict, au bout de l'aulne fault le drap [12]. Doncques, le mieulx que je peuz, montay par dessus, et cheminay bien deux lieues sur sa langue, tant que j'entray dedans sa bouche. Mais, o dieux et deesses, que veids je la! Jupiter me confonde de sa fouldre trisulcque [13] si j'en mens. Je y cheminoys comme l'on faict en Sophie [14] a Constantinople, et y veids de grandz rochiers comme les monts des Dannoys [15], je croy que c'estoyent ses dentz, et de

par Coulon, pag. 196 de son *Voyage de France*, édit. de 1660. Le *pont de Monstrible*, sur la Charente, entre Saintes et Saint-Jean-d'Angeli, est un reste d'antiquité romaine, et l'arche dont parle Rabelais est élevée sur ce pont. Du reste, ce qu'on raconte du *pont de Monstrible* est pris du roman de *Fierabras*. (L.) — L'auteur cite ce pont de préférence, selon un interprète, comme placé au milieu du théâtre de *la guerre salée*. Ce pont est mentionné dans le vieux roman des *Conquêtes de Charlemagne*, chap. XXXV, et dans celui de Roland, *Bibliothèque des Romans*, pag. 48, année 1777. Ce nom vient sans doute, par contraction, de *mons terribilis*, mont-terrible.

[11] Je m'en allai vers eux me mettre à l'abri.

[12] Manque le drap : proverbe, pour dire, tant ils étoient à l'étroit, comme le remarque de Marsy.

[13] Du latin *trisulcus*, à trois sillons, qui a trois pointes fort aiguës. C'est une épithète que les poëtes donnent au foudre de Jupiter (voyez Ovide, liv. II des *Métam.*); et que, par imitation, Rabelais a donnée, liv. I, chap. XLII, à l'excommunication du pape, en comparant ses foudres aux foudres de ce dieu.

[14] La mosquée de Sainte Sophie, à Constantinople, est la plus grande de cette ville, et peut-être du monde.

[15] Les montagnes du Dannemarck sont presque en tout tems couvertes de neige. (L.)

comme Rouen et Nantes, riches, et bien marchandes. Et la cause de la peste ha esté pour une puante et infecte exhalation qui est sortye des abysmes depuys n'a guieres; dont ilz sont mortz plus de vingt et deux cens soixante mille et seze personnes depuys huict jours. Lors je pense et calcule, et trouve que c'estoyt une puante halaine qui estoyt venue de l'estomach de Pantagruel, alors qu'il mangea tant d'aillade[26], comme nous avons dict dessus.

De la partant, passay entre les rochiers qui estoyent ses dentz, et feis tant que je montay sus une, et la trouvay les plus beaulx lieux du monde; beaulx grandz jeux de paulme, belles guallerics, belles prairies, force vignes, et une infinité de cassines a la mode italicque par les champz, pleins

[26] Les anciens connoissoient *l'aillade*. Virgile a décrit ce manger rustique sous le nom de *Moretum*, et la traduction de ce poëme de Virgile est la seconde pièce entre les *Jeux rustiques* de Joachim du Bellai. Aujourd'hui on appelle proprement *aillade*, en Guyenne et en Languedoc, un manger que les pauvres gens se font avec de l'ail et des noix pilées ensemble, et qui leur ouvre l'apétit pour de certains mets indigestes et dégoûtans, comme cette *tripaille*, dont Pantagruel avoit trop mangé. L'aillade, au reste, est si fort au goût de quelques personnes de distinction, même en Italie, que l'historien Platine n'a pu se taire d'un de ses frères, qui, comme le Marsaut de Joachim du Bellai, se mettoit souvent tout en eau à se préparer ce ragout. Voyez Platine, *De honesta voluptate*, lib. III, cap. I. (L.) — Aux noces du roi Anarche. *L'aillade* est une sauce d'*ail*, âcre par conséquent. La peste dont il parle doit être celle de 1531. Voyez Bouchet, fol. 258 et 263.

de delices, et la demouray bien quatre moys, et ne feis oncques telle chiere[27] que pour lors. Puys descendy par les dentz de derriere pour venir aulx baulievres[28]: mais, en passant, je feus destroussé des briguans par une grande forest[29] qui est vers la partie des aureilles : puys trouvay une petite bourgade à la devallee, j'ay oublié son nom, ou je feis encores meilleure chiere que jamais, et guaignay quelque peu d'argent pour vivre. Sçavez vous comment? a dormir[30]: car lon loue les gens a journee pour dormir, et guaignent cinq et six sols par jour: mais ceulx qui ronflent bien fort[31] guaignent bien sept sols et demy. Et contoys aux senateurs comment on me avoit destroussé par la vallée; lesquelz me dirent que, pour tout vray[32], les gens de dela estoyent mal vivans, et

[27] Parceque, comme il le dit un peu plus bas, de tous les morceaux qui passoient par la gorge de Pantagruel, il en prenoit le *barraige* par forme de dîme. (L.)

[28] Livres d'en bas.

[29] En une grande forêt : cette grande forêt est évidemment les cheveux.

[30] Allusion au proverbe espagnol ou françois, qui dit d'un paresseux, grand dormeur, que cet homme gagneroit bien sa vie dans certain païs, où l'on paye les gens pour dormir. L'ancienne traduction de la *Célestine*, tragicomédie espagnole, acte VIII : « Si je sçavois ce païs-la où on gaigne l'argent en dormant, je ferois beaucoup pour y aller. Car je ne donnerois advantaige à nul qui y vinst; je gaignerois aultant comme le meilleur qui se trouvast. » (L.)

[31] Cette partie de la gorge est comme le centre du ronflement. (L.)

[32] A dire vrai, à parler franc.

briguans de nature. A quoy je congneu que, ainsi comme nous avons les contrees de decza et dela les monts, ainsi ont ilz decza et dela les dentz. Mais il faict beaucoup meilleur decza, et y ha meilleur aer. La commençay a penser qu'il est bien vray ce que l'on dict que la moitié du monde ne sçait comment l'aultre vit. Veu que nul avoit encores escript de ce pays la, auquel sont plus de vingt et cinq royaulmes[33] habitez, sans les desertz, et ung gros bras de mer[34]: mais j'en ay composé ung grand livre, intitulé l'*Hystoire des Gorgias*[35]: car ainsi les ay nommez, parce qu'ilz demourent en la gorge de mon maistre Pantagruel. Finablement vouluz retourner, et passant par sa barbe, me jectay sur ses espaules, et de la me devalle en terre, et tumbe devant luy. Quand il m'apperceut, il me demanda, d'ond viens tu, Alcofribas[36]? Je luy

[33]* Ce vaste pays, divisé en plus de vingt-cinq royaumes habités, figure les vingt-cinq à trente généralités qui composoient alors la France.

[34] Ce *gros bras de mer* est l'œsophage, ou conduit des aliments dans l'estomach.

[35] L'auteur joue évidemment sur le mot *gorgias*, vu qu'il s'agit ici de *gorge* et de *gosier*. Mais il entend sans doute les courtisans qui se *gorgiasent* en vivant à la cour aux dépens du peuple. Voyez liv. III, chap. VIII, et liv. IV, chap. LXV.

[36]* Quoique les deux noms d'*Alcofribas Nasier*, sous lesquels Rabelais a publié ses deux premiers livres, ne sont que l'anagramme de *François Rabelais*, il est bien certain qu'il les a choisis parmi plusieurs autres que ces deux-ci auroient pu lui fournir, parcequ'il y attachoit un sens qui lui convenoit. La signification de celui de *Na-*

respondz, de vostre gorge, monsieur. Et depuys quand y es tu? dist il: Depuys, dis je, que vous alliez contre les Almirodes: il y ha, dist-il, plus de six moys. Et de quoy vivoys tu? que beuvoys tu? Je respondz: Seigneur, de mesme vous, et, des plus friandz morceaulx qui passoyent par vos-

sier, qui a du nez, au sens propre et au figuré, est évidente. Mais il n'en est pas de même de celui d'*Alcofribas*. Il y a déja long-temps que nous avons reconnu que nous nous étions trompés sur l'étymologie que nous en avions donnée au commencement du premier volume, et nous allons profiter de cette occasion pour en présenter une nouvelle, qui nous a été suggérée par une lecture attentive de ce chapitre. Nous pensons qu'il a composé le nom d'*Alcofribas* du grec ἀλξ, κὸς, force, puissance; ἀφρὸς, écume d'eau, salive, qui fait en composition ἀφρι, et ϐας, qui va, qui va ou marche dans une forte salive. C'est ainsi qu'il a formé les mots de *nephelibate*, qui va dans les nues; d'*alibantes*, qui marchent dans le sel, et d'*almyrodes*, les salés. Ce nom factice convenoit très bien à un *gorgias* qui avoit demeuré dans la *gorge* de Pantagruel, au chastelain de Salmigondin, c'est-à-dire à Rabelais, qui habitoit alors à Fontenai-le-Comte, ou à Maillezais, ou à Montpellier, près les marais Salans. Tout ce chapitre est la confirmation de cette étymologie: elle étoit très difficile, parceque toute étymologie d'un nom propre est un problème indéterminé. La plus grande difficulté étoit de savoir à quelle langue ce mot appartenoit; et c'est parceque, malgré sa physionomie grecque, nous en avons cherché l'origine dans la langue espagnole, à cause du premier radical, que nous nous étions trompés sur sa signification. Dans un nom commun, l'étymologiste a deux données, le son et le sens, pour se guider; dans un nom propre de personne ou de lieu, il n'a que le son. C'est ce chapitre qui nous a fourni le sens, et aidé à retrouver l'un et l'autre dans les trois mots grecs qui composent le nom d'*Alcofribas*. Voyez ch. XXXIV, note 24. Nous avons déja dit que les deux noms d'*Alcofribas Nasier* étoient l'anagramme de François Rabelais; mais comme l'abbé de Marsy fait la remarque qu'en combinant les lettres du nom *Alcofribas*, on y trouve RABLAIS, et qu'il reste

tre gorge, j'en prenoys le barraige[37]. Voyre mais, dist il, ou chioys tu? En vostre gorge, monsieur, dis je. Ha, ha, tu es gentil compaignon, dist il. Nous avons, avecques l'ayde de Dieu, conquesté tout le pays des Dipsodes; je te donne la chastellenie de Salmigondin. Grand mercy, dis je, monsieur, vous me faictes du bien plus que je n'ay deservy envers vous.

les lettres F, C, O, qui forment l'anagramme imparfaite de FRANÇOIS, nous allons prouver que *Alcofribas Nasier* est l'anagramme parfaite de *François Rabelais.* Qu'on range les lettres des deux premiers noms dans l'ordre indiqué par les chiffres, et l'on trouvera ces deux derniers noms. En voici la preuve :

A	L	C	O	F	R	I	B	A	S	N	A	S	I	E	R.
3,	13,	5,	6,	1,	2,	7,	11,	14,	8,	4,	10,	16,	15,	12,	9.

[37] Le droit de *barrière*, de péage. Voyez note 27.

CHAPITRE XXXIII.

Comment Pantagruel feut malade, et la faczon comment il guarit.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Peu de temps après cette expédition, Pantagruel tomba malade, et *il luy print une pisse chaulde;* mais les médecins, avec force drogues, lui firent pisser son mal. Cette maladie de Pantagruel doit être celle qu'éprouva François Ier dans sa prison à Madrid, après sa première et funeste expédition de Naples, et la bataille de Pavie. Quant à la chaude-pisse, puisqu'il faut la nommer par son nom, il a bien pu en être malade en même temps : il avoit déja eu, à cette époque, deux fois la vérole. Elle prouve au reste de nouveau, de la manière la plus convaincante, que l'expédition de Pantagruel chez les Almyrodes est la première expédition de François Ier dans le royaume de Naples, puisqu'ici la chaude-pisse est la suite de cette expédition, comme le mal de Naples fut la suite de celle de Charles VIII dans le même royaume. Voyez le commentaire historique du chap. XXIII. Elle est aussi une nouvelle preuve que Pantagruel est ici le même personnage que Gargantua, puisque ce dernier a aussi la vérole, chap. XXXVIII, liv. I; et cela ne peut pas être autrement, au moins dans tout le livre II. Si Pantagruel étoit Henri II, comment pourroit-il faire tout ce qui est rapporté de lui dans ce livre, entre autres juger le procès

des chapitres x à xiii, que nous avons prouvé être celui du connétable de Bourbon en 1523, puisqu'il n'avoit alors que cinq ans?

Voici l'explication qu'un interpréte donne de cette maladie : «La maladie, dit-il, qu'essuie ici Pantagruel, surtout sa chaude-pisse, est un mal que le bon Henri a bien pu, comme son père, gagner dans le temps, en sa qualité d'intrépide champion de Vénus : «Le roi dont je parle (Henri II, notre Pantagruel) aima comme le roi son père (François I[er]) et autres rois, et s'est addonné aux dames... » Voyez Brantôme, tome VIII, page 62. Les humeurs peccantes amoncelées dans le vaste estomac de Pantagruel, qui remplissent des corbeilles, et ne peuvent se détacher qu'à coups de pioche, paroissent être les suites des appetits et besoins sans bornes des rois et des grands, qui engloutissent et absorbent seuls, autant que plusieurs milliers de personnes; et la mauvaise odeur des excréments, après l'évacuation, sont la corruption morale qu'engendre souvent l'or qui reflue des palais et des cours, dans le sein de la société. Ces humeurs et embarras qui remplissent l'estomac des rois, considérés dans un sens allégorique, sont aussi les dettes et obligations dont ils sont souvent surchargés, par suite de leurs prodigalités, et dont on ne peut les débarrasser qu'en piochant leur estomac, c'est-à-dire en purgeant et pressurant la bourse de leurs sujets, expédient auquel il a souvent fallu recourir sous François I[er] et Henri II, princes fastueux et prodigues. Louis XII avoit bien tiré l'horoscope du premier, qu'il connoissoit pour un dissipateur, en disant : *Hélas! nous travaillons en vain, ce gros garçon gâtera tout.* Voyez Garnier, à la fin de la vie de Louis XII. »

Peu de temps apres, le bon Pantagruel tumba malade, et feut tant prins de l'estomach qu'il ne

pouvoyt boyre ny manger; et, parce qu'ung malheur ne vient jamais seul, luy print une pisse chaulde[1], qui le tourmenta plus que ne penseriez. Mais ses medicins le secoururent tresbien; et avecques force drogues lenitives et diurecticques le feirent pisser son malheur. Son urine tant estoyt chaulde que depuys ce temps la elle n'est encore refroydie. Et en avez en France en divers lieux, selon que elle print son cours : et l'on l'appelle les bains chauldz, comme

A Coderets[2],
A Limons[3],
A Dast[4],

[1] Une *pisse-chaulde* signifie ici une *chaude-pisse*. C'est dans l'esprit de Rabelais; et il l'explique lui-même ainsi plus bas.

[2] *Caulderets* dans les Pyrénées. On s'y rend de France et d'Espagne, et d'autres païs encore, soit pour boire de l'eau, soit pour se baigner, soit pour prendre les boues; et la bonté de ces bains commence avec le mois de septembre. Voyez la préface de l'*Heptaméron* de la reine de Navarre. (L.)

[3] *Limoux*, comme on parle aujourd'hui, et comme on lit dans l'édition de Dolet, est à deux lieues et demie de Carcassonne, sur le chemin d'Aleth, et les bains sont au pied des montagnes. Dans l'édition de 1553, c'est *Limons*, et ce pourroit bien être là le nom ancien, puisque c'est comme a parlé Froissart, vol. III, ch. LVIII. (L.)

[4] C'est *Daqs* dans les landes de Bourdeaux; mais Rabelais suit Froissart, qui, vol. I, chap. CCXXX, appelle *Dast* cette ville. Il est vrai qu'à la première page du premier feuillet il l'avoit par deux fois nommée *Ast;* mais on y a préposé le D à l'imitation des Gascons, qui en usent de la sorte pour éviter la rencontre de deux voyelles quand ils disent qu'ils vont à *Aqs.* Au reste, les bains de *Daqs* sont si chauds, qu'on y peut plumer la volaille. (L.) — Ces bains étoient

A Balleruc[5],
A Neric[6],
A Bourbonnensy[7], et ailleurs.
En Italie,
A Mons grot,
A Apponc[8],

connus des Romains sous le nom d'*Aquæ Augustæ Tarbellicæ*, d'après Ptolémée et l'*Itinéraire* d'Antonin.

[5] Nicolas Dorman, de la ville d'Arnheim, professeur en médecine à Montpellier, fit imprimer à Lyon, l'an 1579, un traité en deux livres, de la nature et de l'usage de ces bains, situez, dit-il, à environ mille pas de Balleruc, village distant d'un peu moins de quatre lieues de Montpellier. L'endroit où l'on se baignoit du tems de l'auteur n'étoit pas tout-à-fait le même où l'on s'étoit baigné autrefois; ce qui se remarque par le plan qu'on voit des anciens et des nouveaux bains, en tête du troisième chapitre, et les choses, à ce qu'on m'a dit, sont encore beaucoup changées depuis ce tems-là. (L.)

[6] Petit bourg du Bourbonnois, au milieu duquel il y a des bains, dont les eaux sont les plus chaudes de toute la France. Catherinot, pag. 4 de ses *Antiquitez de Berry*. (L.) — Aujourd'hui *Néris*. Ces bains sont nommés *Aquæ Neri* dans la table théodosienne; *Vicus Nerevensis* dans Grégoire de Tours.

[7] *Bourbon-Lanci*, que Rabelais a appellé *Bourbon-ency*, parce qu'il a mieux aimé dériver ce mot de *Bourbon-Anseau*, ou *Anseaume*, que de *Bourbon-l'ancien*, comme quelques-uns faisoient. Du Chêne, au reste, rapporte que les bains ayant été ordonnez au roi Henri III, ce prince préféra ceux de *Bourbon-Lancy* à six ou sept autres qu'il auroit pu prendre sans sortir de ses états. (L.) — La table ou carte théodosienne nomme ces bains *Aquæ Nisineii*, et les distingue par l'édifice carré qui désigne les lieux qui ont des eaux minérales.

[8] A quelques portées de mousquet de la ville de Padoue. On use de ces bains depuis le 15 d'avril jusqu'à la fin de juin; et nous voyons, dans le second des Conseils de *Benedictus Victorius Faventinus*, imprimez à Venise l'an 1556, le régime que ce médecin pres-

A Santo Petro di Padua[9],
A Saincte Helene[10],
A Casa nuova,
A Santo Bartholomeo,
En la comté de Boulogne,
A la Porrette[11], et mille aultres lieux.

Et m'esbahys grandement d'ung tas de folz philosophes et medicins, qui perdent temps a disputer d'ond vient la chaleur de ces dictes eaues, ou si c'est a cause du baurach[12], ou du soulphre, ou de l'alum, ou du salpetre qui est dedans la miniere: car ilz n'y font que ravasser, et mieulx leur vauldroit se aller frotter le cul au panicault[13],

crivit en 1539 au cardinal de Trente, à qui il avoit ordonné les bains d'Appone. (L.)

[9] Ces bains sont dans un faubourg de Padoue.

[10] Ce sont des bains soufrés de Padoue, connus sous le nom de *Sancta Helena Patavina*. Voyez le dixième des Conseils de *Bened. Vict. Favent.* (L.)

[11] Bains souffrez, près de Rainuce, dans le Boulonnois, à la droite de la rivière du Rhene, en remontant vers sa source. Il y a un volume intitulé les *Septante Nouvelles Porretanes,* et je suis bien trompé si de cet Heptaméron et de celui de la reine de Navarre, l'un des deux n'est une imitation de l'autre. (L.)

[12] Borax.

[13] Espèce de chardon à cent têtes, qu'on nomme aussi *chardon-roland*. On dit proverbialement, *allez vous frotter le cul au panicault*, pour dire, *allez vous promener;* d'où nous pensons que ce mot pourroit bien être composé de *panicum calidum*, panic chaud : le *panic* est une sorte de graine semblable au millet. L'étymologie de ce mot embarrasse fort Ménage, qui cite cependant ce proverbe et le passage de Rabelais.

que de perdre ainsi le temps a disputer de ce dont ilz ne sçavent l'origine. Car la resolution est aisee, et n'en fault enquester dadvantaige, que lesdictz bains sont chauldz, parce que ilz sont issuz par une chaulde pisse du bon Pantagruel. Or, pour vous dire comment il guarit de son mal principal, je laisse icy comment, pour une minorative[14], il print quatre quintaulx de scammonee colophoniacque, six vingt et dixhuyt charretees de casse, unze mille neuf cens livres de rheubarbe, sans les aultres barbouillamens[15]. Il vous fault entendre que, par le conseil des medicins, feut decreté qu'on osteroit ce que lui faisoyt le mal a l'estomach. Pour ce, l'on feit dix sept grosses pommes de cuyvre[16], plus grosses que celle qui est à Romme à l'agueille de Virgile, en telle fa-

[14] Pour *minoratif*, lénitif ou purgatif doux. Mais *minorative* étoit aussi le nom d'une des premières thèses que soutenoient les jeunes aspirants au doctorat. Rabelais joue sur les deux significations de ce mot. De Marsy l'explique par premier essai.

[15] C'est un médecin, dit l'abbé de Marsy, c'est le docte et judicieux Rabelais qui parle, et qui traite de *barbouillements* tous ces remèdes inutiles et dangereux dont ses confrères assomment les malades.

[16] Le sens moral que Pâquier donne à cette fiction de Rabelais, c'est que les médecins n'agissent qu'à tâtons dans les maladies où l'estomac est dévoyé, et dans celles où les parties nobles sont attaquées. (L.) — C'est peut-être l'aiguille ou obélisque du Vatican dont parle Polydore Virgile en ces termes : *Tertius* (*obeliscus*) *in Vaticano erat*, *à Caio* (*Octavio*) *principe invectus*, *qui etiam nunc eo loci stat*... Ces obélisques ou aiguilles se terminent ordinairement par

çon qu'on les ouvroyt par le myllieu et fermoyt a ung ressort. En l'une entra un de ses gens portant une lanterne et ung flambeau allumé. Et ainsi l'avalla Pantagruel comme une petite pillule. En cinq aultres entrarent trois paysans, chascun ayant une paesle a son col. En sept aultres entrarent sept porteurs de coustretz, chascun ayant une corbeille[17] a son col: et ainsi feurent avallez comme pillules. Quand feurent en l'estomach, chascun deffit son ressort, et sortyrent de leurs cabanes, et premier[18] celluy qui portoit la lanterne, et ainsi cheurent plus de demie lieue en ung goulphre horrible, puant, et infect plus que Mephitis[19], ny la palus Cama-

un globe ou pomme de cuivre. Le fameux obélisque d'Arles en Provence est ainsi terminé. Voy. le dict. de Trévoux, au mot Obélisque. Gervais de Tillisbery ou Tillebery, Anglois, qui écrivoit au xiiie siècle, dans son livre intitulé *Otia imperatoris*, dit, « que le grand poëte Virgile fut aussi un grand nécromancien et magicien; qu'il fit une mouche d'airain et une statue, etc.; qu'il avoit aussi fait à Rome un clocher avec un si merveilleux artifice, que la tour, qui étoit de pierre, se mouvoit en même façon que la cloche, et avoient tous deux même branle et même mouvement; et ces mouche et statue d'airain, appellées Salvation de Rome, etc. »

[17] Une pelle selon de Marsy; une poêle à frire selon Ménage.

[18] Premièrement.

[19] Virgile, *Énéide*, liv. VII:

. . . . nemorumque maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephitim. (L.)

Les anciens nommoient ainsi un très mauvais air, un air corrompu, infect: ils en avoient fait une déesse à laquelle ils avoient élevé un

rine[20], ni le punays lac de Sorbonne[21], duquel escript Strabo. Et n'eust esté qu'ils s'estoyent tres-bien antidotez[22] le cueur, l'estomach, et le pot au

temple nommé *Mephitis ædes*. Pline dit qu'il étoit près d'un antre affreux, nommé *Amsanctus* ou *Amsanctivalles*.

[20] *Énéide*, liv. III :

> . . . . et fatis nunquam concessa moveri
> Apparet Camarina procul. . . . (L.)

Marais de la Sicile dont les eaux exhaloient des vapeurs infectes.

[21] Le petit peuple de Paris dit *la Serbone* au lieu de *la Sorbonne*, et ce lac d'Égypte duquel parle Strabon, liv. I et XVII, est par lui appellé *lac de Serbonne;* ce qui fait croire à Ménage que Rabelais avoit écrit *Serbone;* mais je trouve *Sorbone* dans toutes les éditions. Au reste, cette allusion satyrique n'est pas de Rabelais : elle est de Budé, dans une lettre à Érasme, sans date; mais vraisemblablement de l'année 1516 ou de la suivante, laquelle, dans mon édition des lettres de ce dernier, est la sixième du liv. Ier. (L.) — Hérodote parle aussi de ce lac ou marais, et le place auprès du mont Cassius. Il y a dans Strabon, liv. Ier, *Λίμνη Σερβωνὶς*, et lib. XVII, *λίμνη Σερβωνίτις*. « Personne, dit La Monnoye, dans son glossaire, au mot *Sarbone*, n'ignore que la célèbre maison de Sorbonne a été ainsi nommée de son fondateur Robert, appelé Robert de Sorbonne, à cause du village de ce nom où il étoit né, au diocèse de Reims. Les ignorants, au lieu de Sorbonne, ont coutume de dire *Sarbonne*, et du temps de François Ier, les amateurs des belles-lettres, pour se moquer des théologiens leurs adversaires, se jouoient sur le nom de *Sorbonne*, les uns le dérivant à *sorbendo*, comme Érasme dans son *Convivium profanum*, les autres comme Budé, *ἀπὸ τῆς λίμνης Σιρβωνίδος* ou *Σερβωνίδος*, dont parle Strabon, qui, liv. XVI, confond mal ce lac avec celui de Sodome. L'endroit de Budé est dans une de ses lettres à Érasme, qui est la deuxième du cinquième livre : *Exprimere nequeo, quam tuum nuper me feceris, posteaquam epistolam tuam accepi. Reddiderat illam juvenis is, quem mihi commendasti, sorbonæ nunc agentem : μᾶλλον δὲ ἐν Σερβωνίδι λίμνῃ διατρίβοντα*, etc. Dans les dernières impressions des lettres d'Érasme, parmi lesquelles se

vin, lequel on nomme la caboche, ilz feussent suffocquez, et estainctz de ces vapeurs abominables. O quel parfum! o quel vaporement pour embrener touretz[23] de nez a jeunes gualoises! Apres, en tastonnant et fleuretant[24], approcharent de la matiere fecale, et des humeurs corrompues. Finablement trouvarent un mont joye d'ordure. Lors les pionniers frapparent sus pour la

trouve celle-ci de Budé, on a très mal à propos substitué Σορβωνίδι à Σερβωνίδι. Le sens naturel de Budé est que la *Sorbonne* devoit être appelée *Serbone*, par rapport au lac ainsi nommé. Rabelais, moins scrupuleux, voulant enchérir sur cette pensée, ne s'en est pas tenu à la simple allusion, mais a dit sans façon *lac de Sorbone*, et, qui plus est, a effrontément cité là-dessus Strabon comme son garant. »

Il y a en Champagne, dans le Rhételois, un petit village très marécageux qui porte le nom de *Sorbone;* mais on voit aisément percer ici la haine de l'auteur contre le collège de la Sorbonne théologique.

22 Et si ce n'eût été qu'ils s'étoient très bien antidoté ou muni le cœur, au moyen d'un bon déjeuné.

23 Le *touret de nez* dont on se servoit autrefois étoit une espèce de ces *faux nez* avec quoi on se déguise. Comme il ne venoit pas jusque sur la bouche, il ne tenoit à la peau qu'avec de la pommade, et c'est au lieu de pommade que Rabelais auroit trouvé à propos que les jeunes Galoises de son tems eussent employé à cet usage les vapeurs qui pensèrent étouffer ceux qui étoient descendus dans l'estomac de Pantagruel. (L.)

24 Fleureter, c'est toucher délicatement, comme avec le bout d'un *fleuret*, de peur d'offenser la partie malade. Ce nom vient apparemment de ce qu'autrefois les *fleurets* étoient rebouchez avec une figure de bouton de *fleur*. (L.) — Ce mot, que Le Duchat explique par toucher d'un *fleuret*, et que de Marsy traduit par *furetant*, doit signifier *flairant; fleureter* est le diminutif de *flairer:* le peuple dit encore *fleure* et *fleurer*, pour *flaire* et *flairer*.

desrocher[25], et les aultres, avecques leurs paesles, en emplirent les corbeilles, et quand tout fut bien nettoyé, chascun se retira en sa pomme.

Ce faict Pantagruel se parforce de rendre sa gorge, et facillement les mist dehors, et ne montoyent en sa gorge en plus qu'ung pet en la vostre, et la sortyrent hors de leurs pillules joyeusement. Il me souvenoyt quand les Gregeoys sortyrent du cheval en Troye. Et par ce moyen feut guary, et reduict a sa premiere convalescence. Et de ces pillules d'arain[26] en avez une a Orleans, sus le clochier de l'ecclise de Saincte Croix[27].

[25] Détacher du *roc*. Dans Nicot, *desrocher* une maison c'est la démolir. (L.)

[26] *Pillules d'arquin*. C'est ainsi qu'il faut lire, conformément à l'édition de Dolet. Il s'agit ici non de boules d'airain, ou d'*arin*, comme on lit dans celle de 1553, mais de boules d'*arquimie* ou étain d'antimoine. (L.) — On a dit en effet, par le changement ordinaire de *l* en *r*, *pilules d'arquin*, pour *pilules* d'*arquimie*, d'*arquémie*, ou d'*alchymie*, pilules chymiques; et Dolet, ami de Rabelais, a suivi cette leçon, sur laquelle M. D. L., toujours injurieux envers le plus savant, le plus profond de nos critiques, fait cette remarque : « Au lieu de *pillules d'arin*, que l'on lit dans toutes les meilleures éditions, Le Duchat, *toujours bizarre*, veut qu'on lise d'*arquin*... Il oublie donc que Rabelais lui-même nous a dit que ces boules ou pillules étoient de *cuivre*, ou, ce qui est la même chose, d'*airain*. » Quoique Dolet, qui a fourni cette leçon, soit une autorité imposante parcequ'il étoit contemporain de Rabelais et très savant, il se pourroit bien que la leçon d'*arin* fût en effet la meilleure; mais il nous semble bien inconvenant de se parer continuellement des dépouilles de Le Duchat, en l'abrégeant dans de petites notes sans critique, et de ne le citer que pour l'injurier. Le Duchat s'est sans doute trompé quelquefois :

quandoque bonus dormitat Homerus. Mais on est trop heureux de pouvoir le redresser, et de trouver encore à glaner après lui.

[27] Je m'imagine que c'est là proprement ce que l'auteur du jugement sur Rabelais trouve d'extravagant dans la conclusion de ce chapitre, ce qu'il attribue à ce que, comme Rabelais l'avoue au commencement du chapitre suivant, il n'étoit pas bien à jeun lorsqu'il écrivoit ceci. Mais si cela est, Bernier se trompe, puisque l'histoire nous apprend que l'église de Sainte-Croix d'Orléans, telle qu'on la voit aujourd'hui, n'est pas le même édifice qui subsistoit pendant la vie de Rabelais, mais que l'ancien bâtiment ayant beaucoup souffert pendant les troubles de l'année 1562, Henri-le-Grand la fit rebâtir comme elle est, en 1601, à l'occasion du grand jubilé. (L.)

CHAPITRE XXXIV.

La conclusion du present livre, et l'excuse de l'autheur

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

L'auteur, dans ce dernier chapitre, donne le plan qu'il se propose de suivre dans les livres suivants; il promet plus qu'il ne tient. Il promet le mariage de Panurge, qui ne se marie jamais; il promet aussi le mariage de Pantagruel, qui n'a pas lieu, sans doute pour laisser moins de prise à la clairvoyance du lecteur. Il lui fait trouver la pierre philosophale, qui n'est que la manière d'user *avec entente* des joies et plaisirs de la vie, trésor que Henri II découvrit en effet, et dont il sut user. Il fait franchir les monts à son héros pour vaincre les Cannibales : c'est le frein que ce prince sut mettre par fois aux fureurs fanatiques du clergé et de la cour de Rome. Le mariage de Pantagruel avec la fille du roi *Presthan*, et sa conquête de l'île de *Perlas*, sont le mariage de Henri II, en 1533, avec Catherine de Médicis, fille de Laurent de Médicis, appelé ici le *roi d'Inde*, et l'immense commerce de son beau-père avec les *Indes* orientales, pays des *perles* et pierreries. Ce *roi d'Inde* est le même que *le seigneur Nausiclete*, du chapitre LVI, livre I, dont le nom signifie célèbre par le grand nombre de ses vaisseaux, et qui *par chascun an* recevoit *sept navires des isles Perlas et Cannibales, chargees de linguots d'or, de soye crue, de perles, et de*

pierreries; d'où l'on voit que ces *isles de Perlas et Cannibales* sont non seulement les *Indes* orientales, mais les *Indes* occidentales, qu'on appelle encore *les Iles*. La mise à sac des diables, des chambres d'enfer, et de la chambre-noire, sont l'inquisiteur et sa suite, que plusieurs, et notamment le cardinal de Lorraine, avoient engagé le roi à établir contre les hérétiques, et que ce dernier rejeta d'après les remontrances du chancelier de L'Hôpital. (Voyez Brantôme, tome VIII, page 140). *Proserpine* est l'inquisition elle-même, que Pantagruel jette au feu: c'est la peine du talion. Henri II, comme nous venons de le dire, rejeta aussi l'inquisition. Il termine par prier le lecteur de lui pardonner ses folies en faveur de sa bonne intention, qui est uniquement d'amuser, et d'engager à se défier des *gens qui regardent par ung pertuis*, des cagots et hypocrites qui ne cherchent qu'à faire des *dupes*. Après cette sortie vigoureuse contre les moines, il lui souhaite en outre paix, joie, et santé.

Voici les seules remarques que Bernier et Le Motteux font sur ce chapitre. « Quant à sa conclusion, dit le premier, je m'imagine que ce qu'il y a d'extravagant vient de quelques heures où l'auteur n'étoit pas à jeun, puisqu'il avoue en plusieurs endroits de son livre, qu'il ne travailloit guère à ce roman *nisi benè potus.* »

« Nous avons dans le chapitre XXXIV, dit Le Motteux, *la conclusion du présent livre II*, lequel ne parut que quelque tems après le premier, comme on en peut juger par *l'excuse de l'auteur* dans ce dernier chapitre, contre « ung grand tas « de sarrabaïtes cagots, escargots, hypocrites, capharts, « fraparts, *botineurs,* et aultres telles sectes de gents » qui s'étoient déjà appliquez *a la lecture des livres pantagruelicques; non tant pour passer temps joyeusement, que pour nuyre a quelqu'ung meschantement*, c'est-à-dire pour y trouver matière à procès contre l'auteur. Aussi voyons-nous qu'il est un peu plus réservé sur la religion dans ce deuxième livre et

dans le troisième, qu'il ne le fut ensuite dans les deux derniers. »

Or, messieurs, vous avez ouy ung commencement de l'hystoire horrificque de mon maistre et seigneur Pantagruel. Icy je feray fin a ce premier livre : la teste me faict ung peu de mal, et sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillez de ceste puree de septembre [1]. Vous aurez le reste de l'hystoire a ces foyres de Francfort prochainement venantes, et la vous voyrez comment Panurge feut marié, et cocqu dez le premier moys de ses nopces, et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale [2], et la maniere de la trouver, et d'en user. Et comment il passa les montz Caspies [3], comment il navigea par la mer Atlanticque, et deffit les Cannibales, et conquesta les isles de Perlas [4], comment il es-

[1] Des fumées du vin, qu'il nomme aussi *purée septembrale* dans le livre Ier.

[2] Cette pierre philosophale, qu'il découvrit et mit si bien en œuvre, étoit *le pantagruélisme*, ou l'art de bien jouir de la vie.

[3] Les monts Caspiens.

[4]* *Perles*, peut-être, à la parisienne, par le changement de l'*e* en *a*. Au chap. LV de Galien restauré on lit *parles* pour *perles*. (L.) — Le Duchat et le dernier éditeur lisent *parlas*, mais l'édition de 1542 porte *perlas*. Par ces îles de Perles ou Perlas, et par ce *roi d'Inde*, roi de la terre foraine, possesseur des diamants et mines de l'orient (voyez la *Bibliothèque des romans*, tom. II, pag. 103), il fait ici sans doute allusion à Laurent de Médicis, père de Catherine de Médicis,

pousa la fille d'un roy d'Inde, nommée Presthan [5]. Comment il combattit contre les diables, et feit brusler cinq chambres d'enfer, et mist a sac la grande chambre noire [6], et jecta Proserpine au feu, et rompit quatre dentz a Lucifer, et une corne au cul: et comment il visita les regions de la lune [7] pour sçavoir si a la verité la lune n'estoyt entiere, mais que les femmes en avoyent troys quartiers en la teste. Et mille aultres petites joyeu-

épouse de Henri II, notre Pantagruel; d'autant que Laurent de Médicis faisoit un commerce considérable avec les Indes orientales.

[5] * Peut-être pour *Prête-jean;* mais alors il faudroit lire *nommé* au lieu de *nommée.* Un interprète, qui donne ce nom, tantôt au père, tantôt à la fille, le dérive du grec *πρέπω*, *je suis beau, magnifique, j'excelle...* C'étoit, dit-il, bien le propre de Catherine de Médicis, une des plus belles femmes de sa cour. Henri II, l'épousa en 1533, l'année même de la publication du deuxième livre.

[6] L'inquisition

[7] Il donne ici, comme on voit, le plan de la suite du roman. « Mais ce qu'il y a de bon, dit l'abbé de Marsy, dans cette exposition prétendue des matières qui doivent composer *le reste de l'histoire* de Pantagruel, c'est que Rabelais ne traite précisément aucune des choses qu'il promet ici. Toute la suite de son roman roule sur des aventures toutes différentes. » « Ces deux livres, dit l'abbé Pérau dans la *Vie de Rabelais*, en parlant du deuxième et du quatrième livre, dans lesquels on trouve autant d'esprit, d'érudition et d'impertinences que dans ceux qui avoient déja paru, n'étoient pourtant pas conformes à l'espèce de plan qu'il avoit annoncé à la fin de son deuxième livre; mais, pour me servir de ses termes, comme c'étoit toujours *après boire*, en continuant de boire qu'il traitoit de *ces hautes matières et sciences profondes*, il n'est pas étonnant qu'une imagination aussi singulière, étant de plus échauffée par le vin, abandonnât un projet assez ridicule, pour en suivre un autre aussi fou que le premier.

setez toutes veritables. Ce sont beaulx textes d'evangiles en françoys[8]. Bon soir, messieurs. *Perdonnate mi*, et ne pensez tant a mes faultes que ne pensez bien es vostres.

Si vous me dictes: Maistre, il sembleroyt que ne feussiez grandement saige de nous escrire ces balivernes et plaisantes mocquettes[9]. Je vous respondz que vous ne l'estes gueres plus de vous amuser a les lire. Toutesfoys, si pour passetemps joyeulx les lisez, comme passant temps les escripvoys, vous et moy sommes plus dignes de pardon qu'ung grand tas de sarrabaites[10], ca-

[8] *Ce sont belles besongnes.* C'est comme on lit dans l'édition de 1533. Dans celle de Dolet il y a, *Ce sont beaulx textes de l'Evangile en françoys.* Belles besongnes, c'est-à-dire belles matières à commentaires. (L.)

[9] Mocquerie, diminutif de *mocque;* voyez liv. IV, chap. LV.

[10] * Ceci est pris de Crinitus, *De honesta Disciplina*, pag. 58 et 59 de l'édition de Bâle in-4°, 1532. Au chap. VI de la Progn. Pantag. *Escargotz*, *Sarabouytes*, *Cauquemarres*, *Canibales.* Et liv. IV, ch. LIII, *Turcs*, *Juifs*, *Tartares*, *Moscovites*, *Mammelus*, *et Sarabouïtes.* Sur lequel endroit Ménage a remarqué qu'il falloit lire *Sarabaetes,* et que c'étoient certains moines déréglés dont il est parlé dans le sermon intitulé *Fratres in eremo,* faussement attribué à saint Augustin. C'est *Sarrabaïtes* qu'ils y sont appellez, d'un mot égyptien. Ils furent aussi nommez *Gyrovages,* sur lequel mot, ainsi que sur celui de *Sarrabaïtes* on peut voir le jacobin frère Bernard de Luxembourg, en son catalogue d'hérétiques. (L.) — Toutes ces épithètes concernent les moines. C'étoit, dit Huet, des moines égyptiens, sortis de leur couvent pour vivre licencieusement, sans aucune régle, et en liberté. On les nommoit aussi *Gyrovages,* à cause de leur humeur libertine et vagabonde. Saint Benoit, au chap. I de sa régle, en donne une idée affreuse. Cassien et saint Jérôme les traitoient également

gotz[11], escargotz[12], hypocrites, caphartz, frapartz, botineurs[13] et aultres telles sectes de gens qui se sont desguisez comme masques pour tromper le monde. Car, donnans entendre au populaire commun qu'ilz ne sont occupez sinon a contemplation et devotion, en jeusnes et maceration de la

fort mal : le premier les appelle *Renuitæ, quia jugum regularis disciplinæ renuunt.* « Rabelais, ajoute Le Duchat dans Ménage, appelle de ce nom les faux moines qui, non contents de mâcher la merde des hommes, c'est-à-dire leurs péchés, comme il parle liv. IV, chapitre XL, se plaisoient encore à éplucher leurs écrits, pour y trouver quelque mauvais endroit sur lequel ils pussent mordre. » « Les *Sarrabouites*, selon un interprète, sont des habitants de *Sarrabous*, contrée de la Sardaigne, que l'auteur présente comme des fourbes et des hypocrites, influencés par les cours de Rome et d'Espagne, auxquelles cette île a successivement appartenu. Voyez Moréri, au mot SORABAS. »

[11] Gens à *cagoule*, comme parle ailleurs Rabelais. (L.)

[12] Moines cachez dans leur capuchon, comme les *escargots* dans leurs coquilles. (L.)

[13] Les moines rentez, et même les cordeliers, qu'au chap. XXIX du liv. V l'auteur traite de *prêcheurs bottez*. Frère Jean, au chap. XCVI du même livre :

Marier! Par la grand' Bottine,
Par le houseau de sainct Benoist.

Et Villon, dans son grand testament :

Les autres sont entrez en cloistres
De Celestins et de Chartreux,
Bottez, housez com' pescheurs d'oystres.
Voilà l'estat divers d'entre eulx. (L.)

— Ce sont ces petits prêcheurs rentés et bottés, du chap. XXIX du liv. V : ils les nomment *bottez* sans doute, et parcequ'ils l'étoient en effet, et parcequ'ils avoient du foin dans leurs *bottes*, et à cause de la *botte* ou grande tonne de saint Benoît à Boulogne. Voy. Progn. V, 5.

sensualité, sinon vrayement pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité, au contraire font chiere, dieu sçait qu'elle, *et Curios simulant, sed bacchanalia vivunt*[14]. Vous le pouvez lire en grosse lettre, et enlumineure de leurs rouges museaulx, et ventres a poulaine[15], sinon

[14] Ceci est du troisième vers de la deuxième satire de Juvénal; mais l'application qu'en fait l'auteur est prise de Politien, qui, parlant de quelques hypocrites qui se scandalisoient qu'on expliquât Plaute dans les écoles, dit :

> Sed qui nos damnant, histriones sunt maxumi;
> Nam Curios simulant, vivunt Bacchanalia.
> Hi sunt præcipue, quidam clamosi, leves,
> Cucullati, lignipedes, cincti funibus,
> Superciliosum, incurvicervicum pecus,
> Qui, quod ab aliis habitu, et cultu dissentiunt,
> Tristesque vultu vendunt sanctimonias,
> Censuram sibi quandam, et tyrannidem occupant
> Pavidamque plebem territant minaciis. (L.)

[15] Il y a de l'apparence que ces gras moines, et ces bénéficiés à *ventre à poulaine,* sont les mêmes que le bon Clérée, jacobin, confesseur de Louis XII, appelle *Ponards* (peut-être par contraction pour *Polonards*) dans ces paroles de son sermon du mauvais riche, prononcé le jeudi du deuxième dimanche de carême : *videbis unum grossum Ponardum in una camera notata, in quam ventus non intrat* sans sauf conduicte, *vel sine licentia; habet grossum beneficium* (*buffetum*) *coopertum vasis argenteis.* Ces paroles, au reste, sont une imitation de cet endroit de la ballade de Villon, intitulée, *Les Contredicts de Franc-Gontier :*

> Sur mol duvet assis ung gras chanoyne
> Lez ung brazier, en chambre bien nattée. (L.)

— *Polonards* alors auroit été dérivé de ventre à *poulaine,* c'est-à-dire gros ventres, allusion aux souliers *à la poulaine,* du temps de Charles VI, qui se terminoient par une pointe proportionnée à l'état des personnes. Voyez liv. II, chap. I, liv. IV, chap. XXXI, progn. V.

quand ilz se parfument de soulphre[16]. Quand est de leur estude, elle est toute consommee a la lecture des livres Pantagruelicques; non tant pour passer temps joyeusement, que pour nuire a quelqu'ung meschantement; sçavoir est articulant, monorticulant[17], torticulant[18], culletant[19], couilletant[20], et diabliculant, c'est a dire, calumniant.

[16] On se rend en effet le teint blême en s'exposant à la vapeur du soufre.

[17] * Rabelais, qui a forgé tous ces mots, emploie celui-ci dans la signification de prendre des écrits de quelqu'un certains *articles* à réfuter comme hérétiques, à la manière des *moines*, qui en avoient usé de la sorte avec le savant Reuchlin. L'*a* du latin *articuli* a été changé en *o* (dans *monorticulant*), comme en *orteil* fait d'*articulus*. (L.) — «Rabelais, dit l'abbé de Marsy, joue ici sur le mot *articles*, par lequel on entendoit de son temps certains chefs d'accusation qu'on ramassoit principalement en Sorbonne contre les personnes soupçonnées d'hérésie. Voyez la remarque du chap. xx du liv. Ier.» Mais on voit dans Calepin, au mot *Orthocolon*, que Cœlius Rhodoginus, cap. VIII, pag. 268, appelle le Satyrion, *monorticulum veneris*, c'est-à-dire l'aiguillon du plaisir; et *monorticulum* paroît être plutôt composé du grec μόνος, *solus*, et ορθόκολον, *vitium membri ita rigentis, ut flecti nequeat:* ce qui nous fait croire que *monorticulant* signifie ici *arrigens*. Cette signification est plus en rapport avec les mots *testiculant, culetant, couilletant*, qui suivent, que celle que Le Duchat et de Marsy lui donnent.

[18] Torticuler, c'est agir avec l'hypocrisie des moines. *Tor-cous* ou cordeliers que plus haut Politien traite d'*incurvicervicum pecus*. (L.)

[19] Culleter, ici comme sur la fin du prol. du liv. III, c'est flairer les mauvais endroits ou les foibles d'un livre, comme les chiens flairent une chienne chaude. (L.)

[20] *Colligeant* à la façon des gens à *cuculle*, qui font de malins *recueils* de ce que peut avoir dit ou écrit un homme qu'ils veulent perdre. (L.) — Il est possible que le diminutif *couilleter* ait été dé-

Ce que faisans semblent es coquins de villaige qui fougent[21] et escharbottent la merde des petitz enfans en la saison des cerises et guignes, pour trouver les noyaulx, et iceulx vendre es drogueurs qui font l'huyle de Maguelet[22]. Iceulx fuyez, abhorrissez et hayssez autant que je foys, et vous en trouverez bien sus ma foy. Et si desirez estre bons pantagruelistes, c'est a dire vivre en paix, joye, santé, faisans tousjours grand chiere, ne

rivé du latin *colligere*, recueillir; mais il nous semble que Rabelais joue ici plutôt sur le mot *coleus*, testicule.

[21] De *fodicare*, fait de *fodere*. (L.)—Qui fouillent et éparpillent.

[22] Si, comme on le prétend, c'est le fruit de l'aubépine vulgairement appellé *senelles*, dont les noyaux servent à faire l'huile nommée de *maguelet*, il y a bien de l'apparence que ce mot vient de l'espagnol, *majuelas*, qui signifie ce même fruit. Les mots corrompus de l'espagnol sont fréquens à Montpellier, à cause des rois de Majorque de la maison d'Aragon, qui ont été long-tems seigneurs de cette ville. Si aussi, comme il semble qu'on puisse l'inférer de ce que dit ici Rabelais, cette huile se tire indifféremment des amandes de toutes sortes de petits noyaux, *maguelet* pourroit bien avoir été fait d'*amygdaletum*, qu'on aura dit par métaplasme pour *amygdala*. De *Magdelaine* on a fait de même *Maguelone*, et *Maguelon*, comme on veut que s'appelloit le château de la Madelaine. (L.) — « Ce que Rabelais appelle huile de *maguelet*, ajoute Le Duchat dans Ménage, c'est l'huile qu'on exprime des amandes renfermées dans les noyaux des cerises. Ainsi je m'imagine que *maguelet* est un mot formé d'*amygdalum*. » Le *maguelet* ou *magalep*, dont l'auteur prétend que les pharmaciens se vantent de tirer l'huile, tandis qu'ils ne la tirent en effet que de noyaux de cerises ramassés dans les excréments, est, selon un interprète, le *macalepo* ou *mascalep* des Italiens, parfum doux et huileux, dont ils font grand usage. Voyez le *Dictionnaire italien* de Veneroni.

vous fiez jamais en gens qui regardent par ung pertuys[23].

FIN DES CHRONICQUES DE PANTAGRUEL,

ROY DES DIPSODES,

RESTITUEZ A LEUR NATUREL, AVECQ SES FAICTZ ET PROUESSES ESPOVENTABLES, COMPOSEZ PAR FEU M. ALCOFRIBAS, ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE[24].

[23] Ou, comme on a dit depuis, par une fenêtre de drap. (L.) — C'étoit un proverbe.

[24] Ces paroles finissent le second livre de Rabelais dans l'édition de Dolet, dans celle de 1553, et dans celle de 1626. D'où je conclus, que comme c'est de soi-même que Rabelais parle ici, et déja liv. Ier, chap. VIII, sous le nom d'Alcofribas, auteur de ce livre, où il avoit effectivement formé le dessein d'en demeurer là, ou du moins, que n'ayant osé mettre son nom aux deux premiers de son roman, apparemment parce que lorsqu'il les composa il étoit moine à Saint-Maur-des-Fossez, ce ne fut que dans les suivans qu'il prit la liberté de se nommer après s'être sécularisé. Au reste, il est à observer que dans l'édition de Valence, 1547, où sur celle de Toulouse, in-12, chez Jacques Fournier, 1546, le titre du troisième livre donne à Rabelais la qualité de *Calloier des isles Hieres*, après ces termes on lit: *L'autheur susdict supplie les lecteurs benevoles, soy reserver à rire au soixante et dixhuitiesme livre. Novellement imprimé, reveu et corrigé, et de noveau istorié.* Et qu'au bas du dixain qui commence par *Esprit abstraict, etc.*, on trouve celui de Jean Favre *au lecteur.* (L.) — Les quatre lignes qui finissent ici le second livre, se trouvent aussi dans l'édition de François Juste; Lyon, 1542. Nous pensons que si Rabelais n'a pas osé mettre son vrai nom à ses deux premiers livres, c'est qu'ils sont l'histoire satirique des règnes de Louis XII et de François Ier; et que, s'il l'a mis aux trois derniers, c'est parcequ'il n'y attaque plus autant les grands personnages de son temps, mais seulement des particuliers, comme Guillaume Cretin, Rondelet, Agrippa, ou les divers abus qui régnoient alors dans l'église et dans l'état; et peut-être aussi parcequ'il s'étoit fait de puissants protecteurs par la publication des deux premiers livres. C'est pour cela qu'il

est plus hardi encore et sur-tout moins obscur dans les derniers. Le titre de *Calloier* et l'avis qui le suit se trouve aussi au frontispice de la belle édition de Paris, Fezandat, 1552, in-8°. Voyez la remarque sur le titre du livre Ier.

FIN DU LIVRE SECOND.

LA VIE
DE GARGANTUA
ET
DE PANTAGRUEL.

LIVRE TROISIESME.

LE TIERS LIVRE DES FAICTZ ET DICTZ HEROICQUES
DU BON PANTAGRUEL,
COMPOSÉ PAR M. FRANÇOYS RABELAIS,
DOCTEUR EN MEDICINE,
ET CALLOIER[1] DES ISLES HIERES.

L'autheur susdict supplie les lecteurs benevoles, soy reserver a rire au soixante et dixhuyctiesme livre.

---

[1] *Calloier*, ou plutôt *caloyer*, signifie beau père, ou vénérable personnage consacré à l'administration des choses saintes, ce qui répond chez nous à *révérend père* et à *saint père*. Les Grecs en Turquie appellent ainsi les moines et prêtres, de καλὸς, beau, et ἱερεὺς, prêtre. C'est le titre que Rabelais prend au titre du liv. III, dans les éditions de 1546, de 1547, et de 1552, où il est suivi du même avis qu'ici ; et ce livre est le premier de son roman auquel il ait mis son nom : il a paru en 1546.

est plus hardi encore et sur-tout moins obscur dans les derniers. Le titre de *Calloier* et l'avis qui le suit se trouve aussi au frontispice de la belle édition de Paris, Fezandat, 1552, in-8°. Voyez la remarque sur le titre du livre Ier.

FIN DU LIVRE SECOND.

LA VIE
DE GARGANTUA
ET
DE PANTAGRUEL.

LIVRE TROISIESME.

LE TIERS LIVRE DES FAICTZ ET DICTZ HEROICQUES
DU BON PANTAGRUEL,
COMPOSÉ PAR M. FRANÇOYS RABELAIS,
DOCTEUR EN MEDICINE,
ET CALLOIER[1] DES ISLES HIERES.

L'autheur susdict supplie les lecteurs benevoles, soy reserver a rire au soixante et dixhuyctiesme livre.

---

[1] *Calloier*, ou plutôt *caloyer*, signifie beau père, ou vénérable personnage consacré à l'administration des choses saintes, ce qui répond chez nous à *révérend père* et à *saint père*. Les Grecs en Turquie appellent ainsi les moines et prêtres, de *καλὸς*, beau, et *ἱερεὺς*, prêtre. C'est le titre que Rabelais prend au titre du liv. III, dans les éditions de 1546, de 1547, et de 1552, où il est suivi du même avis qu'ici ; et ce livre est le premier de son roman auquel il ait mis son nom : il a paru en 1546.

JEAN FAVRE, AU LECTEUR,

DIXAIN.

Ja n'est besoing, amy lecteur, t'escripre
Par le menu le prouffict et plaisir
Que recevras si ce livre veux lire,
Et d'icelluy le sens prendre as desir :
Vueille donc prendre a le lire loisir,
Et que ce soit avec intelligence :
Si tu le fays, propos de grand plaisance
Tu y verras, et moult prouffiteras,
Et si tiendras en grand resjouyssance
Le tien esprit, et ton temps passeras.

PRIVILÉGE

DE FRANÇOIS PREMIER,

DU 19 SEPTEMBRE 1545,

POUR L'IMPRESSION DES OEUVRES DE RABELAIS.

Françoys, par la grace de Dieu, roy de France, au prevost de Paris, bailly de Rouen, seneschaulx de Lyon, Tholouse, Bordeaulx et de Poictou, et a tous nos justiciers et officiers, ou a leurs lieutenans, et a chascun d'eulx si comme a luy apartiendra, salut. De la partie de nostre aimé et seul maistre Françoys Rabelais, docteur en medecine de nostre université de Montpellier, nous a esté exposé que icelluy suppliant ayant par cy davant baillé a imprimer plusieurs livres, mesmement *deux volumes des faictz et dictz heroicques de Pantagruel*, non moins utiles que delectables, les imprimeurs auroient iceulx livres corrumpu et perverty en plusieurs endroictz, au grand deplaisir et detriment dudict suppliant, et prejudice des lecteurs, dont se seroyt abstenu de mettre en public le reste et sequence des dictz faictz et dictz heroicques. Estant toutesfoys importuné journellement par les gens sçavans et studieux de notre royaulme, et requis de mectre en l'utilité comme en impression la dicte sequence: Nous auroyt supplié de luy octroyer privilege a ce que personne n'eust a les

imprimer ou mectre en vente fors ceulx qu'il feroyt imprimer par libraires expres, et aux quelz il bailleroyst ses propres et vrayes copies. Et ce pour l'espace de dix ans consecutifz, commençans au jour et dacte de l'impression de ses dictz livres. Pour quoy nous, ces choses considerees, desirans les bonnes letres estre promeues par nostre royaulme a l'utilité et erudition de nos subjectz, avons audict suppliant donné privilege, congié, licence et permission de faire imprimer et mectre en vente par telz libraires experimentez qu'il advisera, ses dictz livres et oeuvres consequens des faictz heroicques de Pantagruel, commencans au troisieme volume, avec povoir et puissance de corriger et revoir les deux premiers par cy davant par luy composez et les mectre ou faire mectre en nouvelle impression et vente, faisans inhibitions et deffences de par nous sur certaines et grands peines, confiscation des livres ainsi par eulx imprimez et d'amende arbitraire a tous imprimeurs et aultres qu'il appartiendra, de non imprimer et mectre en vente les livres cy dessus mentionnés, sans le vouloir et consentement dudict suppliant dedans le terme de six ans consecutifz, commencans au jour et dacte de l'impression de ses dictz livres, sur peine de confiscation desdictz livres imprimez, et d'amende arbitraire. De ce faire vous avons chascun de vous si comme a luy apartiendra donné et donnons plein pouvoir, commission et auctorité, mandons et commandons a tous noz justiciers, officiers et subjectz, que de noz presens congé, privilege et commission, ilz facent, souffrent et laissent jouir et user le dict suppliant paisiblement, et a vous en ce faisant estre obey. Car ainsi nous plaist il

estre faict. Donné a Paris le dixneufiesme jour de septembre, l'an de grace mil cinq cens quarante cinq, et de nostre regne le seiziesme[1]. Ainsi signé par le conseil, Delaunay. Et scellé sur simple queue de cire jaulne.

[1] Les trois éditions de 1546 sont revêtues de ce privilége de François Ier: ainsi l'auteur de la vie de Rabelais, publiée dans l'édition in-18 de 1752, 3 vol., se trompe, quand il dit : « Cependant, malgré les suffrages des deux prélats (P. Châtelain, lecteur de François Ier, et le cardinal de Châtillon), il ne paroît pas qu'il y ait eu alors de privilége pour le débit de son roman ; ce ne fut que sous le règne suivant qu'on lui accorda cette faveur. »

FRANÇOYS RABELAIS

A L'ESPERIT DE LA ROYNE DE NAVARRE.

Esprit abstraict, ravy, et ecstatic[1],
Qui, frequentant les cieulx, ton origine,

[1] C'est un peu tard que je m'aperçois qu'il y a une édition de Rabelais, faussement marquée *Valence, chez Claude la Ville*, 1547 et 1548. Mais celle qui finit au chap. XI du liv. IV ne sauroit être que supposée, puisqu'en tête du troisième livre, daté de 1547, on trouve cette épigramme-ci, adressée aux mânes de la reine de Navarre, qu'on sait n'être morte que le 19 de décembre 1548. Il peut bien y avoir, de l'année 1547, un Rabelais imprimé chez Claude La Ville, à Valence; mais c'en est ici tout au plus une copie assez moderne, pour avoir pu y faire entrer un dixain, qui vraisemblablement ne parut pour le plutôt qu'avec le Rabelais de 1552, d'où il aura passé dans celui de 1553, où on le trouve. Il n'est pas même si sûr qu'en 1547 et 1548 demeurât à Valence un Claude La Ville qui y imprimât le Rabelais en très méchant papier et en caractères assez mauvais, qu'il est de notoriété qu'un Claude La Ville imprima à Lyon, en 1543, en très beau papier et en petits caractères magnifiques, la traduction françoise de la paraphrase d'Érasme sur les épîtres canoniques. (L.) — Le Duchat se trompe évidemment ici sur tous les points. Il dit lui-même, note 24 du prologue du liv. V, que Marguerite de Valois est née au château d'Angoulême le 10 avril 1492, et morte en celui d'Audos en Béarn, le 21 décembre 1549. « Si Le Duchat, dit M. D. L. d'après La Monnoie, avoit connu l'édition du tiers livre de Paris, Chrétien Wechel, 1546, in-8°, il se seroit épargné ses réflexions sur l'édition de Valence, et sur le dixain en question, puisque ce dixain se trouvoit aussi dans cette édition de 1546 et dans celle sans date de Lyon, Pierre de Tours,

As delaissé ton hoste et domestic,
Ton corps concords, qui tant se morigine

in-16; d'ailleurs une lecture plus réfléchie lui eût fait reconnoître que ce dixain ne contient qu'une licence poétique, et n'est nullement une preuve de la mort de la reine de Navarre. »

« Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier, aimoit, dit La Monnoye (*Menagiana*, 4, 54), les beaux-esprits de son temps, estimoit Marot, Rabelais, et composoit elle-même en vers et en prose, témoin le volume que nous avons de ses poésies, et son *Heptaméron*. Les dernières années de sa vie elle devint fort sérieuse, méditant beaucoup, et s'occupant des choses du ciel. C'est ce qui donna lieu à Rabelais, lorsqu'en 1546 il fit pour la première fois imprimer in-16 à Paris son troisième livre, de mettre à la tête ce dizain, adressé à l'esprit de cette reine. Ces *édits* de l'esprit sur le corps, cette *apathie*, cette vie *pérégrine*, tout cela signifie poétiquement que cette princesse, détachée entièrement de ses sens, avoit rendu son esprit maître de son corps, en sorte que tandis que celui-ci demeuroit sur la terre, l'autre s'élevoit au ciel. Cet esprit donc est ici invité à vouloir bien pendant quelques moments descendre de cette haute région pour voir, en cette basse et terrestre, la troisième partie d'un ouvrage dont il avoit autrefois vu favorablement les deux premières. Voilà le véritable sens du dizain. Car de dire que ces vers n'ont été faits qu'après la mort de la reine, et qu'ils sont par cette raison adressez à son esprit séparé de son corps, c'est de gayeté de cœur s'embarrasser dans des difficultez dont on ne sauroit se tirer. On est réduit à tenir pour fausses et supposées toutes les éditions du troisième livre de Rabelais qui ont précédé le 21 décembre 1549, tems de la mort de la reine de Navarre. Il est pourtant sûr que ce troisième livre fut imprimé en 1546 deux fois, et deux autres fois en 1547. Quelle nécessité y a-t-il d'accuser de fausseté toutes ces éditions, et de prétendre, pour les en convaincre, que le dizain, qu'on y voit imprimé, n'a pu être fait que postérieurement, parce que la reine de Navarre, à laquelle, comme morte en 1546 ou 1547, le dizain est adressé, ne mourut, dit Le Duchat, que le 17 décembre 1548? Il se trompe et dans cette date qu'il devroit marquer du 21 décembre 1549, et dans son explication du dizain, où

A tes edictz, en vie peregrine,
Sans sentement, et comme en apathie,

il croit que Rabelais apostrophe les *mânes* de la reine de Navarre, quoiqu'il n'en apostrophe que l'esprit contemplatif, et, comme il parle, *extatique*, dégagé des passions, supérieur au corps, et transporté en imagination dans le ciel. »

Le Motteux a pris le change, comme Le Duchat, sur le sens de ce dixain. « La reine Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, à l'*esprit* de laquelle, dit-il, ces vers sont adressez, étoit morte en Bretagne, l'an 1549. Elle avoit été amie déclarée de la réformation; elle avoit si bien fait, qu'en 1534 on avoit à Paris trois prédicateurs distinguez qui prêchoient publiquement selon ses idées : ce qui excita même une violente persécution. Girard Ruffi, qui fut ensuite évêque d'Oleron, en Navarre, étoit l'un des trois : les deux autres étoient Couraud et Berthaud. Elle joignoit à beaucoup de piété, et à une vertu extraordinaire, un esprit si orné, et d'une humeur si charmante, que l'on comptoit avec elle dix muses et quatre graces. On a d'elle divers ouvrages, tant en vers qu'en prose. Son *Héxaméron* (*Heptaméron*) renferme des choses qui certes aujourd'hui paroîtront trop libres pour une dame ; néanmoins elle conserva une grande réputation de sagesse. Le stile étoit alors moins modeste, les mœurs n'en étoient pas plus relâchées... Rabelais, s'adressant à cette princesse depuis qu'elle ne paroît plus sur la terre, la met au rang de ces esprits bienheureux qui habitent le ciel et dont l'origine est céleste. Mais ce *corps concords* qui demeure séparé d'elle, qui est encore dans cette *vie péregrine*, et qui se trouve *comme en apathie*, comme insensible à tous les attraits du siècle, en se *moriginant* si bien sur les *édits* de l'esprit céleste qui l'a délaissé ; ce corps concords, dis-je, que peut-il être dans ces vers, si ce n'est cette moitié d'elle-même que cette princesse a laissée sur la terre, en la personne de son époux *Henri d'Albret*, insensible désormais à tout, excepté au souvenir de celle qu'il a perdue, et des pieux conseils qu'elle lui avoit donnez? Et par ce *bon Pantagruel* dont Rabelais suppose que l'histoire peut intéresser Marguerite jusques dans son *divin manoir*, qui entendrons-nous, si ce n'est le même *Antoine de Bourbon* qui avoit épousé la fille unique de cette princesse? Ce qu'il y a de certain, et qui forme une

Vouldroys tu point faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpetuel,

preuve sans réplique, c'est que dans le chapitre IX du liv. II, après que Panurge a déja parlé en plusieurs langues toutes étrangères à Pantagruel, lorsqu'il vint à dire, *Agonou dont oussys vous dedagnez algarou*, etc. Pantagruel répond aussitôt : *J'entends, ce me semble; car ou c'est languaige de mon pays d'Utopie, ou bien lui ressemble quant au son.* Or ce langage est le même au fond que celui qui se parle en Gascogne et dans le Béarn, province qui appartenoit au roi de Navarre. »

Sur quoi le traducteur de Le Motteux fait ces judicieuses remarques que nous abrégeons : « On a toujours cru que les vers *à l'esprit de la royne de Navarre*, qui se lisent à la tête du liv. III, supposent la mort de cette princesse ; car Le Duchat, dans sa remarque sur ces mêmes vers, assure les avoir vus dans une édition de 1547, et ne manque pas d'observer que cette date est antérieure à celle de la mort de Marguerite, aux *mânes* de laquelle, selon lui, les vers sont adressez. Mais après tout, ce ne sont là que des conjectures dont je sens l'incertitude; dont je découvrirois peut-être la fausseté, si j'étois mieux au fait... Il paroît par la remarque de Bayle, que Pierre de Saint-Romuald, qui fait mourir cette princesse en *Bretagne*, s'est trompé. Le Motteux s'est donc trompé aussi ; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que dans la suite il dit ce qu'il falloit dire, et ne s'aperçoit pas de la contradiction. Si vous lisez ses remarques sur le chap. XXVI du liv. V, vous y trouverez que Marguerite mourut dans le château d'*Odos* (*Audos*) en *Bigorre :* ce qui est la vérité... Pour ce qui est de l'année de la mort de Marguerite, Le Motteux l'a marquée exactement : il s'accorde avec Bayle à cet égard. Voilà cependant Le Duchat, lui dont l'exactitude est si scrupuleuse, qui, dans sa note sur les vers en question, fait mourir Marguerite un an plus tôt, savoir en 1548... »

« Je ne sais pas au reste, continue-t-il, pourquoi Le Duchat, d'accord en ceci avec Le Motteux, veut que les vers adressez *à l'esprit de la royne de Navarre*, soient des vers adressez aux *mânes* de cette princesse? Il est certain que si on la supposoit vivante, cela leveroit une grande difficulté ; on concevroit alors comment les vers

Et ça bas veoir une tierce partie
Des faictz joyeulx du bon Pantagruel?

adressez à son esprit peuvent se trouver, comme ils se trouvent effectivement, dans une édition de 1547. On ne seroit plus obligé de s'imaginer, par une conjecture violente, que cette édition porte une date antérieure à la composition du livre, comme Le Duchat a cru devoir le décider par nécessité. Et il n'est guère moins certain que les vers s'expliqueroient beaucoup plus naturellement, en supposant la princesse vivante, que lorsqu'on la suppose morte. Cette explication (*du dixain par Le Motteux*) suppose 1° que le livre II de Rabelais, où commence l'histoire des *Faicts joyeux du bon Pantagruel*, n'a été composé que depuis le mariage par lequel Antoine de Bourbon devint gendre de Marguerite : supposition qui, en vertu des observations précédentes, doit paroître évidemment fausse à ceux qui savent d'ailleurs que ce mariage ne se fit qu'en 1548, comme le remarque Le Motteux lui-même sur le chap. II du liv. II; elle suppose 2° que le liv. III et les vers à l'esprit de la reine sont postérieurs à sa mort. Mais cette seconde supposition est démentie par deux éditions datées de 1547, et sur-tout par celle des deux dans laquelle se lisent les vers en question. Il est vrai que Le Duchat rejette celle-ci par cette raison même que les vers y sont; mais au moins n'ose-t-il pas rejetter l'autre.

« Je ne conçois pas pourquoi l'on veut que les vers à l'esprit de la reine n'ayent pas été composez de son vivant, dès l'an 1547; tout ce qu'on y gagne, c'est qu'on explique la suscription des vers assez facilement. On dit que l'esprit de la reine, ce sont ses mânes : mais pour les vers même, jugez, par le commentaire de Le Motteux, comment il faut s'alembiquer *l'esprit* et donner la torture aux termes pour leur donner du sens : un esprit *abstrait*, *ravy*, *exstatic*, qui, *fréquentant un ciel d'où il sent qu'il* a tiré *son origine*, *a délaissé* par ses ravissements et par ses extases un *corps* qu'il ne regarde que comme un *hôte* ou comme un *domicile* destiné à le loger sur sa route vers le ciel ; voilà des expressions fort naturelles, quoique très emphatiques, pour louer une personne pieuse que de sublimes méditations transportent dans le ciel. Mais tout cela ne convient qu'à une personne vivante... : un corps *concords* qui en *vie péré-*

grine se morigine, peut-il être le corps enterré d'une personne qui ne vit plus? il n'y a pas apparence... Parler à une personne que ses exercices ont mis au-dessus des amusements ordinaires du monde; s'adresser à son *Esprit* comme si elle étoit pur esprit, une intelligence céleste, et lui demander si du haut de ses sublimes méditations, si du haut de ce ciel dont elle est plus habitante que de la terre, si de ce *divin manoir* où elle se transporte *perpétuellement*, elle voudra bien redescendre en quelque sorte *ici bas* pour quelques moments, s'abaisser jusqu'à jetter les yeux sur *une tierce partie* d'un badinage dont le commencement l'avoit amusée autrefois: c'étoit faire tout ce que Rabelais pouvoit inventer de plus naturel et de plus judicieux pour dédier avec bienséance la suite d'un ouvrage aussi folâtre que *les Faicts joyeux du bon Pantagruel*, à une dame, à une reine, et à une reine qui non seulement avoit toujours eu beaucoup d'enjouement, mais qui donnoit même dans la dévotion, et dont la dévotion prenoit un vol assez haut; témoin sa devise d'une fleur de souci avec ces mots, *non inferiora secutus;* témoin tout ce qu'elle a composé de poésies chrétiennes. Mais si l'on veut toujours qu'elle fût morte, où sera le bon sens? où sera la bienséance? S'avise-t-on d'aller chercher une sainte du Paradis pour l'inviter à lire des bagatelles? A la bonne heure si c'étoit une sainte dont on voulût se moquer; mais Rabelais ne vouloit certainement pas se moquer de la reine de Navarre, ni morte, ni vive. D'ailleurs je crois le connoître assez bien pour avancer que quelques indiscrétions qu'on puisse lui reprocher, il n'étoit point homme à faire le prophane, le libertin et l'étourdy à pure perte. Au moins n'étoit-il pas homme à faire un dizain dont la pensée fût aussi froide que celle qu'on a coutume de lui prêter dans les dix vers dont il s'agit. »

« Dans le chap. VI du livre I, ajoute-t-il au sujet du discours gascon, Grandgousier jure en gascon, *sang de les cabres;* mais je ne sais pas si la remarque de Le Motteux est bien juste, je ne connois pas assez les dialectes de la France méridionale pour prononcer là-dessus. Je dirai seulement que me méfiant de moi-même, j'ai consulté des Gascons et des Béarnois, qui m'ont assuré qu'ils n'entendoient rien au passage en question. »

Malgré les discussions aussi lumineuses que satisfaisantes du savant La Monnoye, et du judicieux traducteur des remarques historiques de Le Motteux, à l'opinion desquels nous nous rangeons, un

interprète qui n'a rien lu et ne discute rien, et qui ignore même que le livre III a paru en 1546, remarque que la reine de Navarre est morte en 1549, et n'en prétend pas moins que ce dizain est adressé à ses mânes. « L'auteur, dit-il, adresse ce dixain à la feue reine de Navarre, comme protectrice, en son vivant, des hommes de lettres et particulièrement de l'auteur. Tout prouve dans cette pièce, quoi qu'aient écrit quelques personnes, que c'est à la reine de Navarre défunte, et non vivante, que ces vers sont dédiés. Elle est morte en 1549. »

Bernier se contente de faire cette remarque sur ce dizain, « Pour les vers qui s'adressent à l'esprit de la reine de Navarre, c'est que cette princesse, sœur du roi François I[er], avoit de l'esprit et aimoit les plaisanteries, témoin les contes qu'on voit sous son nom. »

Marguerite de Valois étoit appelée par les poëtes de son temps la dixième Muse et la quatrième Grace. On lit dans les *Mémoires de madame de Maintenon*, par La Baumelle, tom. VI, pag. 50, cette épigramme, dont l'application, dans le temps, étoit encore plus facile à faire que dans le nôtre :

Commune à tous, Margot, tu communies
Aussi souvent en amours qu'en hosties :
Tu fais prière et crime en même lieu.
Avide femme! impur siècle où nous sommes!
Jamais Margot n'a pu se soûler d'hommes :
Et Margot veut se soûler de son Dieu!

PROLOGUE

DE L'AUTHEUR.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE PROLOGUE.

Il s'adresse ici, comme dans le prologue du livre I, aux buveurs très illustres et aux goutteux très précieux. Il leur dit qu'ils ne sont plus jeunes, *qui est qualité competente pour en vin, non en vain philosopher, et en lopinant* (en mangeant un *lopin*) *opiner des vertus du benoist et desiré piot.* Il leur demande s'ils ont vu Diogène le cynique, ou s'ils en ont au moins entendu parler; et s'ils n'ont pas autant d'écus que Midas; s'ils en ont les grandes oreilles, parcequ'il veut leur narrer cette histoire du philosophe de Sinope. Quand Philippe, roi de Macédoine, entreprit d'assiéger Corinthe, les Corinthiens, avertis par leurs espions, se mirent en devoir de lui résister. Les uns retiroient des champs dans les forteresses les meubles, les bestiaux, et les provisions; les autres travailloient aux fortifications ou aux armes. « Chascun exerceoit son penard, chascun desrouilloyt son bracquemard : femme n'estoyt tant prude ou vieille feust, qui ne feist fourbir son harnoys. » Diogène les voyant travailler et s'agiter ainsi, et n'étant employé à rien par les magistrats, les regarda faire pendant quelques jours, sans mot dire; puis tout-à-coup, « comme excité d'esprit martial, ceignit son palle (*son manteau*) en escharpe », retroussa ses manches jusqu'aux coudes, « se troussa en cuilleur de pommes », fit hors de la ville, sur la colline, une belle es-

planade, et y roula son tonneau, qui lui servoit de maison, « et desployant ses bras, le tournoyt, viroyt, renversoyt, « cullebutoyt, tapoyt, estoupoyt, bransloyt, levoyt, la- « voyt, bracquoyt, tracassoyt, le devalloyt de mont a val, « puis de val en mont le rapportoyt » : ce que voyant un de ses amis, il lui demanda pourquoi il tourmentoit ainsi son corps, son esprit, et son tonneau? Le philosophe répondit que c'étoit pour *n'estre* pas *veu seul ocieux*.

« Je pareillement, dit l'auteur, quoy que (*je*) soys hors « d'effroy, ne suys toutesfoys hors d'esmoy ; de moy voyant « n'estre faict aulcun pris digne d'oeuvre, et considerant, « par tout ce royaulme, deça et dela les montz, ung chas- « cun aujourd'huy soy instamment exercer et travailler, « part (*partie*) à la fortification de sa patrie, et la def- « fendre; part au repoulsement des ennemys, que peu de « chose me retient, que je n'entre en l'opinion d'Heraclitus, « affermant guerre estre de tous biens pere... Par doncques « n'estre adscript et en ranc mis des nostres... ay imputé a « honte, estre veu spectateur ocieux de tant vaillans, disertz, « et chevaleureux personnaiges, qui, en veue et spectacle de « toute Europe, jouent cette insigne fable et tragicque co- « medie; ne me esvertuer de moy mesme... Car peu de gloire « me semble accroistre a ceux qui seullement emploictent « leurs yeulx, au demourant y espargnent leurs forces, « celent leurs escutz, se grattent la teste, baislent (*bâillent*) « aux mousches, et chauvent des aureilles... (*j'*) ay pensé ne « faire exercice inutile si je remuoys mon tonneau diogenic, « qui seul m'est resté du naufraige faict par le passé on fare « (*phare*) de Mal'encontre. A ce triballement de tonneau, « que feray je? Attendez ung peu que je hume quelque traict « de ceste bouteille : c'est mon vray et seul Helicon, c'est ma « fontaine caballine... Puys doncques que telle est ma des- « tinee, ma deliberation est servir et es ungs et es aultres. « Envers les rempareurs, je feray ce que feirent Neptune et

« Apollo en Troye, ce que feit Renauld de Montaulban, je ser-
« viray les massons. Envers les guerroyans, je voys de nou-
« veau percer mon tonneau, et leurs tirer ung guallant tier-
« cin (*troisième livre*) et consecutivement un joyeulx quart
« (*quatrième livre*) de sentences pantagruelicques; et m'au-
« ront pour architriclin loyal. » Mais, ajoute-t-il, je crains qu'à l'exemple de Ptolémée, dont il cite le trait, au lieu de les servir je ne les fâche : « en lieu de les esbaudir, je les of-
« fense; en lieu de leur complaire, je desplaise. » Puis il se rassure : Mais non, je reconnois en eux une propriété que nos anciens nommoient pantagruélisme, « moyenant la-
« quelle jamais en maulvaise partie ne prendront choses
« quelconques... Je les ay ordinairement veuz bon vouloir
« en payement prendre... De ce point expedié, a mon ton-
« neau je retourne. Enfans, beuvez a pleins guodetz. Si bon
« ne vous semble, laissez le... Alterez, venans a ce mien
« tonneau, s'ilz ne voulent, ne beuvent... Je ne l'ay persé
« que pour vous, beuveurs de la prime cuvee, et goutteux
« de franc alleu... Les avalleurs de frimars y vacquent s'ilz
« voulent, ce n'est icy leur gibier... Des caphardz encore
« moins, quoy que tous soyent verollez, croustelevez. Ar-
« riere, mastins, hors de mon soleil, canaille, au diable !...
« Arriere cagotz !... Je renonce ma part de papimanie. »

Voici tout ce que Bernier et Le Motteux pensent de ce prologue, dont ils semblent n'avoir pas connu l'esprit ni saisi le sens : « J'admire, dit Bernier, l'érudition que notre auteur employe en un aussi maigre sujet qu'est le prologue de ce livre, et tout cela pour préparer le lecteur à le lire favorablement. »

« Rabelais, dit Le Motteux, a voulu faire rire ses lecteurs : mais c'étoit moins son dernier but qu'un moyen d'y parvenir. Il avoit considéré que les savants, aussi bien que les ignorants, aiment les fictions; et que comme notre goût pour ce qui nous réjouit est un goût universel, ses senti-

ments s'insinueroient avec d'autant plus de succès s'ils étoient habillez, pour ainsi dire, d'une manière réjouissante. La tenue du concile de Trente commença dans cette ville en 1545; et ce fut alors aussi que Rabelais commença son ouvrage. L'heureuse révolution qu'avoit éprouvée la république des lettres par le rétablissement de la bonne littérature, faisoit souhaiter qu'il arrivât une révolution semblable dans l'église, par le rétablissement du pur christianisme des temps apostoliques. Toute l'Europe retentissoit de plaintes sur le retranchement du calice, sur le célibat des prêtres, sur les indulgences, etc. Il s'agissoit en un mot de réformer l'église: les protestants y travailloient ouvertement, et ils étoient secondés sous main par quantité de grands seigneurs extérieurement catholiques. Rabelais conçut qu'il entreroit dans leurs vues, s'il pouvoit inspirer du mépris pour les momeries romaines, soit au clergé de France et aux ecclésiastiques employez dans le concile, soit aux laïques qui auroient assez d'esprit pour pénétrer dans le sens caché de ses *symboles pythagoricques*, c'est ainsi qu'il nomme les fictions de son ouvrage. On peut se rappeler ce qu'il dit de Diogène dans le prologue de son troisième livre, et comment il y déclare à ses lecteurs qu'à l'exemple de ce philosophe il prétendoit remuer son tonneau, afin de n'être pas spectateur oisif de *l'insigne fable et tragicque comedie* que jouoient alors *tant de vaillants, diserts, et chevaleureux personnaiges*. Le seul terme de *diserts* fait voir que par l'insigne tragi-comédie dont il parle, c'est le concile de Trente qu'il faut entendre. »

Beuveurs[1] tresillustres, et vous, goutteux tresprecieux, veistes vous oncques Diogenes[2] le phi-

[1] Dans l'édition de 1552 on lit *Bonnes gens*, avant *beuveurs tres illustres*. L'auteur de l'Alphabet pense que c'est parceque les bu-

losophe cynic? Si l'avez veu, vous n'aviez perdu la veue, ou je suys vrayement forissu[3] d'intelligence et de sens logical. C'est belle chose veoir la clairté du (vin et escutz) soleil. J'en demande[4] a l'aveugle né tant renommé par les tressacrees Bibles : lequel, ayant option de requerir tout ce qu'il vouldroyt, par le commendement de celluy qui

veurs ont le visage enluminé, que Rabelais leur donne l'épithéte de *tresillustres ;* et il cite les buveurs suivants : « Alexandre le grand, dit-il, en mémoire du philosophe indien *Calanus*, institua un banquet d'acratoposie (banquet où l'on boit du vin pur) à boire carrousse et à coupe bonnet, où un nommé *Promachus* emporta le prix, savoir une couronne valant un talent ou six cents écus ; mais il ne vesquit que trois jours après, tant il estoit plein de vin. Denys le tyran, en la feste de Choës, que les Athéniens célébroient au mois de novembre, promit une couronne d'or à quiconque auroit le premier beu un conge, c'est-à-dire six septiers de vin, et dit-on que la couronne fut adjugée à *Xenocrates* le philosophe. » Voyez Diog. Laert., lib. IV. Mais il ne s'agit pas ici des buveurs de l'histoire ancienne ; c'est à ceux de son temps que notre auteur fait allusion et dédie son livre. Voyez notre Commentaire historique du prologue du liv. Ier, et la note 2 du même prologue.

[2] « L'auteur, dit un interprète, en se comparant ici à ce philosophe, n'a pas trop mal rencontré sa ressemblance morale ; car il est bien le Diogène françois. »

[3] Dépourvu d'intelligence et de jugement. *Forissu*, de *foris exire.*

[4] Plus bas encore, au chap. XI du présent livre : *J'en demande aux joueurs ;* c'est-à-dire, j'en demande l'avis, la décision. Commines, liv. V, chap. 1 : *Le duc de Bourgogne, contre l'opinion de ceux à qui il en demandoit.* On parloit encore de la sorte sur la fin du siècle de Rabelais. Le sixième tome des *Mémoires de la Ligue*, dans un discours sur la reprise d'Amiens : *Mais j'en demande hardiment à sa propre conscience.* (L.) — C'est-à-dire j'en appelle à l'aveugle-né. Voir l'Évangile suivant saint Marc, chap. X, vers. 51.

est tout puissant, et le dire duquel est en un moment par effect representé, rien plus ne demanda que veoir. Vous item n'estes jeunes, qui est qualité competente pour en vin [5], non en vain, ains que physicalement philosopher, et desormais estre du conseil bacchicque, pour en lopinant opiner [6] des substance, couleur, odeur, excellence,

[5] Ce n'est qu'à la longue que les rougeurs viennent aux ivrognes, qui en sont *illustrez*, pour parler comme Rabelais. Ce n'est aussi qu'avec le tems que les débauchez gagnent la goutte qui les rend *précieux*, c'est-à-dire sensibles aux moindres attouchemens. Ainsi, c'est avec raison que, suivant ces idées, l'auteur dit à ces gens que les débauches ont enluminez et rendus gouteux; que n'étant plus jeunes il leur convient plus que jamais de philosopher en vin, *ains que*, ou *plustost qu'*en matières de physique. C'est ce qu'emporte l'adverbe *ains*, entre lequel et le pronom *que* ceux qui, dans les nouvelles éditions ont inséré la particule *plus*, n'ont pas senti la force de ce mot *ains*, lequel vient d'*antius* comparatif d'*antè*. Plus haut déja, liv. I[er], chap. LVIII :

Le clair soleil, ains qu'estre en Occident. (L.)

Ains que signifie en effet *avant que*, *plutôt que;* mais il ne vient pas d'*antiùs*, comparatif d'*antè*, qui n'a jamais existé : il vient immédiatement du latin *antequàm*. Quant à *plus*, qu'on lit entre *ains* et *que*, dans l'édition de 1552 et dans les deux éditions de M. D. L., Le Duchat a raison.

[6] C'est comme on lit dans les éditions de 1533 et 1596, et les nouvelles se sont mal à propos écartées de cette leçon, pour mettre à la place *l'opinant* avec une apostrophe qui corrompt le sens du mot. *En lopinant opiner*, c'est raisonner à table entre les morceaux ou *lopins* du repas. *Lopiner* est un terme de la coutume et du palais d'Angers, où en matière de successions d'immeubles entre cohéritiers, *lopiner* une maison ou une pièce de terre, c'est en faire des *lopins* ou portions, ce qui est défendu lorsque la chose se peut faire autrement avec commodité. Pult. pag. 231 des Dialogues du nouv.

eminence, proprieté, faculté, vertus, effect et dignité du benoist et desiré piot[7].

Si veu ne l'avez, comme facillement je suys induict a croire, pour le moins avez vous ouy de luy parler. Car par l'aer et tout ce ciel est son bruit et nom jusques a present resté memorable et celebre assez. Et puys vous estes tous du sang de Phrygie extraictz[8], ou je m'abuse. Et si n'avez tant d'escutz

lang. fr. ital. de H. Étienne: *Mais ce mauvais conseil vient souvent de ce que ceux qui opinent* lopinent, *ou pour le moins veulent* lopiner. *Et à fin que demeurans en sa bonne grace, ils emportent un jour le* lopin *auquel ils bayent, ils accommodent leur harangue à cela à quoy le prince encline desja plus.* (L.) — Selon M. D. L., ce mot en cet endroit signifie rassembler, ramasser les *lopins*, les bribes du dîner. Mais nous devons lui dire qu'*il se trompe*, quoiqu'il se fâche tout rouge, dans son Rabelais, de ce que nous avons déja pris la liberté grande de dire qu'il se trompoit dans ses petites notules extraites de Le Duchat. *En lopinant* signifie ici, en croustillant, en croquant et mangeant des *croûtes*, des *lopins* de pain pour boire. Ce mot ne vient donc pas, comme il semble le croire, de l'allemand *lopp*, chanteau, morceau de pain; mais immédiatement du françois *lopin*. D'ailleurs *lopp* n'a pas la signification qu'il lui donne, mais celle de lambeau, guenille.

[7] « C'est, dit l'Alphabet de l'auteur, la liqueur bachique; tesmoin la joyeuse et proverbiale demande: Tandisque j'ay la main au pot, veux-tu, Lyot, du doux piot? *à verbo*, *πίνω*. A quoy se rapporte le langage des blesches, quand ils veulent dire que quelqu'un a beu, ils ont accoustumé de dire et d'user de ce terme, *il a pié*. L'auteur interprète bravement ce mot au chap. 1er du liv. III: il l'appelle benoist et desiré piot. »

[8] Rabelais se moque des François qui, de son tems encore, étoient assez simples pour, sur la bonne foi du menteur Hunibalde et de quelques autres historiens qui l'avoient copié, croire leurs rois, et se croire eux-mêmes descendus en droite ligne du sang de Priam et

comme avoyt Midas[9], si avez vous de luy je ne sçay quoy[10], que plus jadys louoyent les Perses en tous leurs otacustes[11], et que soubhaitoyt l'empe-

des Troyens. Le roi Louis XII, dans l'épître qu'écrivit pour lui à Hector de Troye Jean Le Maire de Belges, en réponse de celle que le prince troyen lui avoit adressée par la plume de Damp Jean Danton, abbé d'Ange en Poitou :

Or, jaçoit ce que de religions,
Sectes, et loix, coustumes, regions,
Ait entre nous différence et distance,
Si sommes-nous tous d'un sang et substance,
Trestous extraictz de la maison troyenne,
Jadis fondée en la secte payenne.

Et plus bas :

Que dirai-je de tes gens au surplus,
Sycambroys, Francz ainsi que du ciel pleuz
A grand' undée, envahirent les Gaulles. (L.)

— Sortis du sang des Troyens. C'est une chimère dont notre nation s'est bercée long-temps. « La Phrygie, dit l'Alphabet, région en l'A- « sie, où jadis estoit Troye, dont les François se vantent estre issuz. »

[9] « Midas, roy de Phrygie, dit le Scoliaste de Hollande, convertissoit tout en or; puis il perdit ce don, s'estant lavé au fleuve de Pactole. Apollon changea ses oreilles en celles d'un asne. Voyez Ovid. II, *Métam.*, et Erasme au proverbe *auriculas asini Midas habet.* Or les François, qui se vantent d'estre de Phrygie, et descendus d'Astyanax, fils d'Hector, ont retenu cela de Midas, qu'ils entendent bien clair, et savent ce qui se fait, mesme ès loingtains pays, et en sont curieux. *Hoc innatum est nationi Gallorum, ut ab obviis quibusque percunctentur quid novi? Cæs. Comm. 5 et 6.* Et voilà ce que veut dire l'auteur ici. »

[10] Il veut parler des oreilles.

[11] Espions, émissaires des princes, du grec ὠτακουςέω, *auribus capto quæ dicuntur,* ὦτα, oreilles, et ἀκούω, j'entends, d'où ὠτακουςὴς, *delator, auricularius.* On nommoit aussi les délateurs des princes ὦτα, les oreilles, et ὠτάρια, les petites oreilles. Un interpréte

reur Antonin[12] : dont depuys feut la serpentine[13] de Rohan, surnommée Belles aureilles.

Si n'en avez ouy parler, de luy vous veulx pre-

explique ainsi ce mot : « Les *otacustes* étoient les louanges que les poëtes et les orateurs donnoient solennellement au sens de l'ouïe ou aux oreilles, du grec ἀκούω, j'entends. » Bernier s'étend fort longuement sur les otacustes. « Il y a, dit-il, dans ce prologue, tant de mots usés à notre égard, qu'on peut consulter l'édition de Hollande, 1663, et quelques autres ; mais quant à celui d'otacuste qui vient du mot grec, qui signifie prêter l'oreille à tout ce qui se dit, pour en profiter et se faire délateur, il faut remarquer qu'il y a à Versailles une belle figure de marbre d'un ancien otacuste : c'est un jardinier esclave, qui, aiguisant sa serpe, ne laisse pas de paroître *arrectis auribus*, et fort attentif au projet que deux sénateurs font derrière une haie contre la république ; sur quoi on peut dire que *sæpè sepes habent aures.* Cette figure est appelée communément par les sculpteurs, graveurs et peintres, *rotator*, à cause de celle qu'on voit à Rome sous ce nom, dans les jardins de Médicis. La voie de cette découverte est semblable à cette conspiration des dames romaines découverte par un enfant; celle de Catilina par une femme que Cicéron appelle *Fulvia nobile scortum*... Pour notre otacuste de Versailles, s'il paroissoit aiguiser un poignard au lieu d'une serpe qu'il a en main, et s'il ne paroissoit point attentif à quelques discours qui lui frappent les oreilles, voyant cette figure de femme, qui est vis-à-vis de l'autre côté de la rampe, j'inclinerois fort à croire qu'elle marque ce dont Tacite fait mention dans l'histoire de Scevinus, de Natalis, et de quelques autres conjurés contre Néron ; car il est certain que ce fut sa femme qui le porta à trahir le secret de son maître... Les otacustes ne sont donc pas toujours des gens détestables, pourveu qu'on ne défère à leur rapport qu'avec prudence. Quant aux princes, qui se sont déguisés pour faire eux-mêmes cette fonction, je ne sçai s'ils s'en sont tous aussi bien trouvés que le Germanicus de Tacite, que notre Louis XII, et quelques autres dont on a dit : *fruiturque fama sui.* Si ce roi au grand nez le sçavoit? disoit le charbonnier de la forêt de Chambord, qui faisoit manger du cerf au roi François Ier ainsi travesti. » Mais on sait aujourd'hui que la statue accrou-

sentement une hystoire narrer, pour entrer en vin (beuvez doncques) et propous (escoutez doncques). Vous advertissant, affin que ne soyez en simplesse pippez, comme gens mescreans, qu'en son temps il feut philosophe rare, et joyeulx entre mille. S'il avoyt quelques imperfections, aussi avez vous, aussi avons nous. Rien n'est, sinon dieu, parfaict. Si est ce que Alexandre le grand, quoy qu'il eut Aristoteles pour precepteur et domestic, l'avoyt en telle estimation qu'il souhaitoyt, en cas que Alexandre ne feust, estre Diogenes Sinopien[14].

pie dont il existe une copie en bronze aux Tuileries, et qu'on nomme le *Rotateur* ou l'*Émouleur*, n'est point un otacuste : c'est le Scythe qui prépare son couteau pour écorcher Marsyas.

[12] Surnommé Caracalla. Les espions et les émissaires qu'entretenoit près et loin Midas, roi de Phrygie, grand tyran, donnèrent lieu à la fable de feindre que ce prince avoit des oreilles d'âne. Antonin Caracalla, aussi méchant que lui, non content de consulter toutes sortes de gens, principalement les devins et les astrologues, pour tâcher de découvrir par leur moyen si personne ne tramoit rien contre sa vie, auroit voulu avoir réellement et de fait les oreilles assez bonnes pour ouïr lui-même tout ce qu'on disoit de lui. Budé, lib. V de son *de Asse*, parlant du premier : *Hic auribus asininis non aureis insignibus innotuit. Ex eo enim in proverbium venit, quod multos* otacustas, *id est auricularios et emissarios haberet, rumorum captatores, et sermonum delatores, cujusmodi habere solent Principes mali, qui stimulante conscientia securi esse nequeunt.* (L.)

[13] La serpentine de Rohan est, ce nous semble, un monstre de la famille de Rohan, qui apparoissoit en forme de serpent au château de Rohan, comme la fée Mélusine qui apparoissoit tous les samedis au château de Lusignan.

[14] C'est-à-dire natif de Sinope, ville de Paphlagonie, dans l'Asie mineure.

Quand Philippe, roy de Macedonie, entreprint assieger et ruiner Corinthe, les Corinthiens, par leurs espions advertiz que contre eulx il venoyt en grand arroy et exercite[15] numereux, tous feurent non a tort espouventez, et ne feurent negligens soy soigneusement mettre chascun en office et debvoir, pour a son hostile venue resister, et leur ville defendre. Les ungs, des champs es forteresses, retiroyent meubles, bestail, grains, vins, fruictz, victuailles et munitions necessaires. Les aultres remparoyent murailles, dressoyent bastions, esquarroyent ravelins, cavoyent fossez, escuroyent contremines, gabionnoyent defenses, ordonnoyent plates formes, vuidoyent chasmates[16], rembarroyent faulses brayes, erigeoyent cavaliers, ressapoyent contrescarpes, enduisoyent

[15] Armée nombreuse.

[16] Casemates, selon de Marsy. Ce mot, selon le Scoliaste de Hollande, vient du grec *chasmata*, gouffres, abymes et ouvertures de la terre. « Rabelais, dit Le Duchat dans Ménage, distingue entre *casemates* et *chasmates*. C'est au prologue du liv. III où il parle de *casemates* en termes de fortifications; et au liv. IV, chap. LXII, où il dit qu'*Euphorion escrit avoir vu des bestes nommees* Neades, *a la seule voix desquelles la terre fondoyt en* chasmates *et en abysmes*. Le Scholiaste du Rabelais de Hollande, sur le mot *chasmates* du liv. IV, chap. LXII, prétend que les *casemates* du prologue du liv. III sont la même chose que le grec *χάσματα*. Ainsi ce Scholiaste est à cet égard de même avis que Guy Coquille. » Ménage fait venir ce mot de l'espagnol *casamata*, ou de l'italien *casamatta*; Covarruvias de *casa mata*, qu'il dit signifier maison basse; le père Labbe de *casa a matti*, que nous traduisons par, loge de fous. C'est cette dernière étymologie

courtines, produisoyent[17] moineaulx[18], taluoyent parapectes[19], enclavoyent barbacanes[20], asse-

que nous adoptons; elle est confirmée, selon nous, par celle de *caserne* qui vient également de *casa*.

[17] De Marsy rend *produisoient* par *construisoient;* mais ce mot doit avoir ici la même signification que celle du latin *producere*, d'où il vient; or ce mot signifie littéralement conduire en avant.

[18] H. Étienne, pag. 287 de son Traité *de la Préecellence*, etc., prend ces *moineaux* de l'ancienne fortification pour ce que depuis on a appelé *casemates;* mais je ne sai si ce n'étoit pas proprement certaines guérites sur rouës, dont le toit avoit quelque rapport avec le froc du moineau que Belon nomme moineau de ville. Ce qui me donne cette pensée, c'est que, comme nous disons proverbialement *tirer sa poudre aux moineaux*, on disoit autrefois dans la même signification *tirer aux girouettes*, *aux guérites*, parce que consumer sa poudre à tirer à des moineaux, soit que ce soient des moineaux en vie, ou des guérites, ou même des moineaux artificiels, comme on en plante sur les tours ou sur les guérites, c'est toujours mal employer son tems et sa dépense. Au chap. XII du liv. VI de Commines, où il est parlé de *moineaux de fer*, l'auteur entend par là des guérites plantées à la pointe des bastions. (L.) — « Le Duchat, toujours bizarre dans ses conjectures, dit M. D. L., prétend que c'est de cette machine défensive, et non des oiseaux du ciel, qu'il faut entendre l'expression *tirer sa poudre aux moineaux*. On faisoit des moineaux tout en fer, témoin le passage suivant de Phil. de Commines, liv. VII, chap. VII : « Le roy Louis XI, estant malade au Plessis du Parc, feit faire quatre moyneaulx, tous de fer, bien espois, en lieu par ou l'on povoyt bien tyrer à son ayse, et estoyt chouse bien tryumphante, et cousta plus de vingt mille francs; et a la fin y meit quarante arbalestriers, qui jour et nuict estoyent en ces fossez, et avoyent commission de tyrer a tout homme qui en approcheroyt de nuyct. » M. D. L. reproche avec raison à Le Duchat d'avoir dit que ce pouvoit être de cette machine défensive, et non des oiseaux du ciel, qu'il faut entendre l'expression *tirer sa poudre aux moineaux*. Mais il auroit bien pu s'abstenir de généraliser ce reproche.

[19] Parapets. Plusieurs disent *parapel*, selon Ménage, qui prétend

royent machicoulys[21], renouoyent herses sarrazinesques et cataractes[22], assoyoyent sentinelles, forissoyent patrouilles[23]. Chascun estoyt au guet,

que ce mot se lit ainsi dans le prologue du livre III. Mais tout prouve que ce mot vient de l'italien *parapetto, perche*, comme le dit La Crusca, *in la sponda s'appoggia il petto*. La leçon de *parapectes*, qu'on trouve dans quelques éditions, confirme cette étymologie, et prouve même que le mot françois vient immédiatement du latin *pectus*. Si on a dit *parapel* pour *parapet*, c'est par le changement du *t* en *l*.

[20] Ce que Rabelais appelle ici *barbacanes* n'est pas un *avantmur* qui ne s'enclave point, comme ces *barbacanes* dont il parle. Ce sont des meurtrières, c'est-à-dire de ces ouvertures qui se font aux murailles des villes et des places fortes, et d'où anciennement on tiroit à coups de flèches, comme aujourd'hui à coups de mousquet sur les ennemis. On les a appellées de la sorte de *parva canna*, dans la signification d'un *petit canal*, à cause de leurs ouvertures semblables à celles de vraies *barbacanes* que nous appellons *ventouses*, et qui sont des ouvertures qu'on fait dans les murs d'espace en espace, pour écouler les eaux. (L.)

[21] Armoient de bon fer ou de fin *acier* la pointe des herses qui étoient aux portes ou aux ouvertures des murailles de leur ville. On voit des portes à *machicoulis* représentées en taille douce de la figure d'une grande gueule dentelée de broches de fer; ce qui donne lieu de croire que *machicoulis* vient de *magna gula*, comme *torticolis* de *torta gula*. (L.) — Plutôt de *mâche*, ou plutôt de *masque* et *goule*.

[22] Ce sont, selon l'alphabet de l'auteur, lieux scabreux et précipices, par où l'eau tombe avec un bruit violent, et par impétuosité, ἀπὸ τοῦ καταῤῥάττειν, rompre avec bruit, ou sortir avec violence. Selon M. D. L., ce sont des herses ou contre-portes suspendues. Il ne s'agit pas en effet ici de cataractes ou chutes d'eau, mais de herses de porte sarrasine, suspendues, et qu'on fait tomber quand on veut sur ceux qui veulent forcer les portes; et c'est le sens aussi que *cataracta* a dans Tite-Live.

[23] Dans les éditions de 1547, 1553 et 1596, on lit *florissoient*.

chascun portoyt la botte. Les ungs polissoyent corseletz, vernissoyent allecretz, nettoyoyent bardes, chanfrains, aubergeons, briguandines, salades, bavieres, cappelines, guisarmes, armetz, morions, mailles, jazerans, brassalz, tassettes, gousSetz, guorgerins, hoguines, plastrons, lamines, aulbers, pavoys, boucliers, caliges, greves, soleretz, esperons. Les aultres apprestoyent arcz, fondes, arbalestes, glandz, catapultes, phalarices, micraines [24], potz, cercles et lances a feu, balistes, scorpions et aultres machines bellicques, repugnatoires et destructives des helepolides [25]. Esguisoyent vouges [26], picques, rancons [27],

Celle de 1626 porte *for-issoient*, et celles de 1573 et 1584 *fortifioient*, comme on lit dans les nouvelles éditions. Il y a de l'apparence que Rabelais avoit écrit *forissoient*, c'est-à-dire *renforçoient*, *fortifioient*, et que ce qui aura donné lieu aux différentes leçons de ce mot qu'on n'entendoit pas bien, ç'aura été l'omission du titre sur l'*i*, d'où s'étant fait d'abord *forissoient*, sera venu ensuite *for-issoient* qui se lit dans l'édition de 1626. (L.) — Le Duchat lit *fornissoient*: mais la belle édition de 1552 porte *forissoient*.

[24] Boules de fer creuses, appelées autrement *grenades*, à cause de leur ressemblance avec les pommes de Grenade, qu'en Languedoc on nomme *migraines*. (L.)

[25] Tours de bois à plusieurs étages, pour abattre les murailles des villes dans les siéges; du grec ἑλέπολις, *expugnatrix urbium*, mot composé de ἑλεῖν, prendre, et πόλις, ville. Le Scoliaste écrit ce mot *helcipolides*, et par suite le fait venir d'ἕλκω, *traho*; mais il se trompe doublement.

[26] Sorte de serpe emmanchée à un bâton fort long.

[27] « Le *rancon* ou *rencon*, dit Le Duchat dans Ménage, est une certaine arme à long fust, et en forme de serpe; de l'italien *rampi-*

hallebardes, hanicroches [28], lances, azzesgayes [29], fourches fieres [30], parthisanes [31], genitaires, massues, hasches, dardz, dardelles, javelines, javelotz, espieux. Affiloyent cimeterres, brandz d'assier [32], badelaires, paffuz, espees, verduns [33],

cone, qui signifie un crochet. Rabelais, liv. V, chap. VII: *doigts crochus comme rancons, ou rivereaux.* » Nicot explique *rancon* par *hasta liliata, trifurca.*

[28] « Je suis persuadé, dit Le Duchat dans Ménage, qu'au mot *hanicroche*, dont Rabelais se sert dans la signification d'une sorte d'arme, *hani* vient de *hamus*, hameçon, par le changement de l'*m* en *n*. » Il a raison : *hanicroche* doit signifier au sens propre un *haim* ou *hameçon crochu*, au sens figuré quelque chose qui *accroche*, qui arrête, quelque difficulté.

[29] Pour *sagaies*, du latin *sagitta*. *Azzes guayes* est écrit en deux mots dans l'édition de 1552, par erreur ou par ignorance.

[30] Fourches de fer attachées à de longues perches pour renverser les échelles à un assaut ou à une escalade. (L.)

> Un chien de cour l'arrête, épieux et fourches fières
> L'ajustent de toutes manières.
>
> La Font., liv. IV, fab. XVI.

[31] Pertuisanes.

[32] Lourdes épées à un seul tranchant, comme un sabre. Ménage dérive ce mot de l'allemand *brant* ou *brand*, feu, tison; d'où *brandir* une épée comme un *brandon* ou tison ardent : il a donc raison. M. D. L. qui cite cette étymologie comme pour s'en moquer à son ordinaire, ajoute : « De plus malins n'ont pas manqué de le tirer de *frangere*. » Il est sans doute du nombre de ces malins.

[33] Sorte d'épée, dit Le Duchat dans Ménage. Rabelais, au chapitre x du livre III : *advise que mon verdun ne soit point plus long que ton espade;* du latin *verutum*, qui se trouve en cette signification au liv. X, chap. XXV, d'Aulu-Gelle. Dans le dictionnaire françois-anglois de Hollyband, *verdun* signifie d'abord un baquet à vin, et aussi une petite épée. Dans cette première signification, je ne sais d'où il vient.

estocz [24], pistoletz [25], viroletz [26], dagues, mandousianes [27], poignards, coulteaulx, allumelles, raillons [28]. Chascun exerceoyt son penard [29], chascun

[24] Epieux pointus.

[25] Petits poignards appellez ainsi de la ville de *Pistoye* en Italie, d'où ils vinrent. Dans la suite le même nom a aussi été donné à cette petite arquebuse qu'on appelle encore aujourd'hui *pistolet de poche* : et il n'est pas jusqu'aux petits écus d'Espagne et d'Italie que les Espagnols et les Italiens n'aient aussi appellez *pistolets*. Voyez H. Étienne dans la préface de son *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*. (L.)

[26] Froissart, vol. II, chap. xcix : *Car il estoit ordonné et commandé de par le roy, que sur la vie on (ne) fust nul ne parlast flament, ne portast baston à virolle.* Et au chap. ci. *et portoit chascun* (de ceux du Franc de Bruges) *une plançon à picquot de fer à virolle.* Je crois que les *virolets* de Rabelais, et ces *bâtons à virole*, dont le roi avoit défendu l'usage dans son armée, n'étoient qu'une même sorte d'arme, savoir de ces bâtons creux, d'où, en tournant une vis, on fait sortir tout autant qu'on veut d'une lame qui y est cachée. (L.)

[27] Épées fort courtes, appelées de la sorte apparemment de quelque seigneur espagnol de la maison de Mendose, qui en avoit introduit l'usage. Gratien du Pont, sieur de Drusac : liv. II, feuillet 4, de ses *Controv.* des sexes masculin et féminin :

> Dagues, poignardz, avoient et Mandosianes,
> [illegible] l'on trouve saines. (L.)

[28] Sorte de dards, selon Ménage. Villon, dans son grand testament :

> Cy gist et dort en ce sollier,
> Qu'amour occist de son raillon,
> Ung povre petit escollier,
> Qui fut nommé Françoys Villon.

Raillon est aussi le fer du soc. *Raille* en provençal, et *reille* en languedocien, signifie un soc, d'où vient que la maison de *Reillenette* porte un soc en ses armes, qui sont des armes parlantes. Ce mot a été formé de *rallum* ; le *raillon* étant un fer de dard qui ressemble à un rallon. (L.) — Le nom du général *Reille* doit en venir également

desrouilloyt son bracquemard; femme n'estoyt, tant preude ou vieille feust, qui ne feist fourbir

[39] Penard pourroit bien être une corruption de *poignard*. La mode des *poignards* avoit passé, aussi bien que l'usage des *grandes dagues à larges rouëlles* introduites par le roi Louis XI l'an 1480. De là vient que comme on appelle encore penard un vieillard tout usé, une vieille ayant médit de Marot, fut traitée par lui de *dague à rouëlle* dans celui de ses rondeaux qui commence par,

> On le m'a dit, Dague à rouelle,
> Que de moy en mal vous parlez.

J'ai cru autrefois qu'un *penard* étoit proprement un couteau de poche destiné à couper du pain, et que comme ce couteau, qui d'ailleurs se portoit dans une gaine, s'usoit bientôt à force d'être souvent mis à plus d'un usage, de là étoit venu que par mépris on avoit appellé *vieux penards* certains vieillards pour les raisons contenus dans une épigramme où Marot remercie Pierre Marrel de lui avoir envoyé un de ces couteaux; mais le couteau de poche, autrement nommé *couteau à couper du pain*, n'étant bon ni pour se défendre, ni pour attaquer, parce qu'il devoit être camus, je me suis rangé à l'autre opinion. (L.) — « Le Duchat, qui a indiqué cet endroit, remarque La Monnoye, dit avoir cru autrefois que ces couteaux s'appelloient *penards*, insinuant par là que ce mot venoit de *pain;* en quoi il avoit bien plus de raison que de le dériver de *poignard*, comme il l'a fait depuis. Quand Rabelais, au prologue cité, a dit: *chascun exerçoyt son penard*, il a entendu sûrement une sorte d'épée, dont la mode étant venue à vieillir, on a dit *vieux penard* originairement pour vieille épée, vieux couteau, et depuis pour un vieux homme cassé. Ainsi *vieux loup*, vieille lance où étoit marqué un loup, s'est dit également d'une vieille épée et d'un vieillard, *vieille dague*, d'une vieille dague et d'une vieille. On a écrit *pénard* pour *painard* ou *panard*, comme *panier* pour *painier*, qu'on a écrit plus ordinairement *panier*. Rabelais, chap. IX du liv. I[er], se moquant des mauvaises allusions, en donne pour exemple celle de *panier* à *pener;* ce qui a obligé Le Duchat à faire, conformément aux vieilles éditions, imprimer cet endroit, de même qu'au chap. XIII du liv. II, *pénier* au

son harnoys : comme vous sçavez que les anticques Corinthiennes estoyent au combat courageuses.

Diogenes, les voyant en telle ferveur mesnage remuer[40], et n'estant par les magistratz employé

lieu de *panier*. Croire qu'au prologue du troisième livre *penard* signifie *penis*, mot latin obscène, et en vient, c'est ne pas voir qu'il s'agit là d'une arme prise au propre, quoiqu'au figuré l'auteur fasse sur ce mot, de même que sur celui de *braquemard*, une équivoque malicieuse. *Penard*, comme je l'ai dit, *quasi painard*, vient constamment de *pain*. Une bonne autorité pour confirmer cette étymologie est ce passage de Merlin Coccaie dans sa maccaronée v, où, décrivant la parure de Barba Tognazzo, il dit : *Panescum lateri coltellum taccat, habentem de bufali cornu manicum, virasque d'Otonis, cujus stringa ligat pendentem rossa guainam*. Olivier Maillard, dans son sermon de la deuxième fête après Pâques, use du mot *gladius* dans la signification de couteau. *Christus*, dit-il, *non portabat gladium, et tamen ita perfectè scindebat panem, quòd non cadebat una mica, et hoc semper faciebat, quando manducabat panem*. Ant. Francisco Doni, fol. 125 de sa *Zucca* de l'édition de Venise, 1565, dit : *A dir pane, à dir pan o pene, non te ne darei una castagna*. Cependant *pene*, que je sache, ne signifie rien en italien. » (La Monnoye, *Ménagiana*, tom. III, pag. 64). M. de la Mesangère a adopté la première opinion de Le Duchat : « Les anciennes épées courtes, dit-il au mot PENARD, dans son *Dict. des Proverbes*, avoient un double usage ; on s'en servoit pour couper le pain : et de *pain* est venu *penard*. » Nous sommes persuadés, nous, que *penard* est mis ici, et s'est dit au sens propre pour *poignard*, et au sens figuré pour un vieux *penil*, diminutif de mépris, du latin *penis*, et que c'est pour cela qu'on appelle un vieux galant, *un vieux penard*, comme qui diroit une vieille lame. Nous ne croyons pas que jamais on puisse nous prouver qu'un *penard* servoit à couper du *pain*, et que c'est de là que vient ce mot.

[40] Tracasser d'un lieu en un autre, comme quand on est occupé à déménager. Cette métaphore est empruntée du *remue-ménage*, jeu

a chose aulcune faire, contempla par quelques jours leur contenance sans mot dire : puys comme excité d'esprit martial, ceignit son palle[41] en escharpe, recoursa[42] ses manches jusques es coubtes, se troussa en cuilleur de pommes, bailla a ung sien compaignon vieulx sa bezasse, ses livres et opisthographes[43], feit, hors[44] la ville, tirant

où chacun est obligé de changer de place, au moment que celui qui le dirige, dit qu'il remue ménage. (L.)

[41] « *Palle*, selon l'intention de l'auteur, dit ici le Scoliaste, ne vient pas de *palla*, qui signifie la robbe d'une femme honneste, mais de *pallium*, qui estoit un grand manteau, dont les philosophes grecs se couvroient. Aulu-Gelle, au chap. II du liv. IX : *Barbam et pallium video, philosophum nondum video*.

[42] Retroussa ses manches jusqu'aux coudes.

[43] « Papiers qui ont l'escriture des deux costez, dit le Scoliaste de Hollande ; car les anciens n'escrivoient que d'un costé de la page, d'autant que les feuilles de leurs livres estoient faites d'une écorce d'arbre nommé *papyrus*. Pline toutesfois, en la cinquième epistre du troisième livre, en parle comme de livres qui servoient de brouillards et mémoires pour les mettre puis après au net. » Ce mot vient du grec ὀπισθόγραφος, écrit par derrière, d'ὄπισθεν, par derrière, et γράφω, j'écris. De Marsy écrit *épistographes*, comme l'édition in-4° de 1741, et explique ce mot par portefeuilles : ce qui est une triple erreur d'orthographe, d'étymologie, et de signification. Un autre interprète l'écrit de même, et l'explique par recueils de lettres : ce qui suppose qu'*épistographe* est un mot hybride composé du latin *epistola* et du grec γράφω ; comme si Diogène et les Grecs de son temps savoient le latin, et avoient eu recours à cette langue pour composer le mot ; tandis que la langue latine repousse de semblables compositions, et que la langue grecque s'y prête avec une grande facilité et une richesse inépuisable.

[44] Les nouvelles éditions avoient imité celle de 1553, où en cet endroit on lit *fuit* au lieu de *feit*. Il faut lire *feit*, comme dans celle

vers le Cranie[45], qui est une colline et promontoire lez Corinthe, une belle esplanade; y roulla le tonneau fictil[46] qui pour maison luy estoyt contre les injures du ciel, et, en grande vehemence d'esprit, desployant ses bras, le tournoyt, viroyt, brouilloyt, barbouilloyt, hersoyt, versoyt, renversoyt, nattoyt, grattoyt, flattoyt, barattoyt, bastoyt, boutoyt, tabustoyt[47], cullebutoyt, trepoyt[48], trempoyt, tapoyt, timpoyt[49], estoupoyt, destoupoyt, detraquoyt, triquotoyt, tripotoyt, chapotoyt, crousloyt, eslanccoyt, chamailloyt, bransloyt, esbransloyt, levoyt, lavoyt, clavoyt, entravoyt, bracquoyt, bricquoyt, bloquoyt, tracassoyt, ramassoyt, cabossoyt, affectoyt, affustoyt, baffouoyt, enclouoyt, amadouoyt, goildronnoyt, mitonnoyt, tastonnoyt, bimbelotoyt, clabossoyt,

de Pierre Estiart, Lyon, 1573. Voyez Lucien en son *Traité de la manière d'écrire l'histoire*. (L.)

[45] C'étoit en effet une colline et un promontoire, nommé Κράνειον en grec. Il y avoit un bois de cyprès, où les athlètes s'exerçoient à la lutte, à la course, et aux autres jeux gymnastiques. C'étoit là que Diogène jouissoit d'un loisir philosophique dans son tonneau, quand Alexandre l'alla voir, lui demanda quelle faveur il pourroit lui accorder, et qu'il en reçut pour toute réponse qu'il le prioit seulement de lui faire la grace de se retirer de son soleil. Réponse qu'admira Alexandre avec raison, en disant qu'il voudroit être Diogène s'il n'étoit pas Alexandre, mais dont se moquent tous les courtisans.

[46] Fait de terre cuite.

[47] Voyez la remarque du chap. VI du liv. Ier.

[48] Fouloit aux pieds. Voyez Duez, *Dict. fr. it.*

[49] Tamponnoit peut-être.

terrassoyt, bistorioyt, vreloppoyt, chaluppoyt, charmoyt, armoyt, guizarmoyt[50], enharnachoyt, empennachoyt, caparassonnoyt, le devalloyt de mont a val, et precipitoyt par le Cranie : puys de val en mont le rapportoyt, comme Sisyphus faict sa pierre; tant que peu s'en faillit qu'il ne le defonceast. Ce voyant quelqu'ung de ses amys, luy demanda quelle cause le mouvoyt a son corps, son esprit, son tonneau ainsi tormenter? Auquel respondist le philosophe qu'a aultre office n'estant pour la republicque employé, il en ceste façon son tonneau tempestoyt pour, entre ce peuple tant fervent et occupé, n'estre veu seul cessateur[51] et ocieux.

Je pareillement, quoy que soys hors d'effroy, ne suys toutesfoys hors d'esmoy[52]; de moy voyant n'estre faict aulcun pris digne d'oeuvre, et considerant, par tout ce tresnoble royaulme de France, deça et dela les montz, ung chascun aujourd'huy soy instantement exercer et travailler, part a la fortification[53] de sa patrie et la deffendre; part au repoulsement des ennemys et les offendre[54], le tout en police tant belle, en ordonnance si mirificque, et a prouffict tant evident pour l'advenir (car de-

[50] De guisarme, espèce de hallebarde.

[51] Du latin *cessator*, oisif, désœuvré, qui *cesse* de travailler, qui reste dans l'inaction.

[52] Hors d'émotion. — [53] Partie.

[54] Les attaquer : du latin *offendere*.

sormais sera France superbement bournee, seront Françoys en repous asseurez), que peu de chose me retient que je n'entre en l'opinion du bon Heraclitus[55], affermant guerre estre de tous biens pere : et croye que guerre soit en latin dicte *belle,* non par antiphrase[56], ainsi comme ont cuidé certains repetasseurs de vieilles ferrailles latines, par ce qu'en guerre gueres de beaulté ne voyoyent, mais absolument et simplement, par raison qu'en guerre apparoisse toute espece de bien et beau, soit decelee toute espece de mal et laidure. Qu'ainsi soit, le roy saige et pacific Salomon n'a sceu mieulx nous representer la perfection indicible de la sapience divine que la comparant a l'ordonnance d'une armee en camp, bien equipee et ordonnee.

Par doncques n'estre adscript et en ranc mis des nostres en partie offensive, qui m'ont estimé trop imbecille et impotent; de l'aultre, qui est defensive, n'estre employé aulcunement, feust ce portant hotte, cachant crotte, ployant rotte, ou cassant motte, tout m'estoyt indifferent, ay imputé a honte plus que mediocre estre veu spectateur

[55] Voyez l'interprète françois de Diogène Laërce, dans ses additions à la vie d'Héraclite. (L.)

[56] C'est Priscien qui a avancé l'opinion que Rabelais contredit. (L.) — C'est-à-dire que ces *repetasseurs* prétendent que *bellum*, guerre, vient du latin *bellus,* beau, par antiphrase. Une *antiphrase* est une contre-vérité, dans laquelle on prend un mot dans une signification contraire à celle qu'il doit avoir.

ocieux de tant vaillans, disertz, et chevalereux personnaiges, qui, en veue et spectacle de toute Europe, jouent ceste insigne fable et tragicque comedie; ne me esvertuer de moy mesme, et non y consommer ce rien, mon tout, qui me restoyt. Car peu de gloire me semble accroistre a ceulx qui seullement y emploictent leurs yeulx, au demourant y espargnent leurs forces; celent leurs escuz, cachent leur argent, se grattent la teste avecques ung doigt, comme landores[57] desgoustez, baislent aux mouches comme veaulx de disme, chauvent[58] des aureilles comme asnes de Arcadie au chant des musiciens, et, par mines en silence, signifient qu'ilz consentent a la prosopopee.

Prins ce choys et election, ay pensé ne faire exercice inutile et importun si je remuoys mon tonneau diogenic, qui seul m'est resté du naufraige faict par le passé on fare de Mal'encontre. A ce triballement de tonneau, que feray je, a vostre advis? Par la vierge[59] qui se rebrasse, je ne

[57] Gens endormis, indolents, sans courage ni vigueur, dit Le Duchat dans le Dict. de Ménage, où il donne de ce mot une très mauvaise étymologie. *Landore*, selon le Scoliaste, signifie un fainéant, un homme vain, un jenin (un jannin), *dando*, et qui brande les jambes assis sur une boutique.

[58] Dressent des oreilles.

[59] Dans quelques almanachs le signe de *Virgo* est représenté par une fille ayant les *bras levés*, comme si elle vouloit passer une rivière à gué. Ce pourroit bien être là la *Vierge* par laquelle jure Rabelais, aussitôt que la Notre-Dame de Lorette, appellée dans le pays

sçay encores. Attendez ung peu que je hume quelque traict de ceste bouteille : c'est mon vray et seul Helicon, c'est ma fontaine caballine, c'est mon unicque enthusiasme. Icy beuvant je delibere, je discours, je resouldz et concludz. Apres l'epilogue je ry, j'escripz, je compose, je boy. Ennius beuvant escripvoyt, escripvant beuvoit. Eschylus (si a Plutarche foy avez, *in symposiacis*) beuvoyt composant, beuvant composoyt. Homere [60] jamais n'escripvoyt a jeun. Caton jamais n'escripvit qu'apres boyre. Affin que ne me dictes ainsi vivre sans exemple des bien louez et mieulx prisez [61]. Il est bon et frais assez, comme vous diriez sus le commencement du second degré [62] : dieu, le bon dieu

la Madonna Scoperta, lorsque découverte et dégagée de son manteau long qu'on lui a retroussé par-devant avec des agraffes, elle reçoit les hommages que viennent lui rendre à genoux les dévots pélerins. *Mercurius britannicus*, en son *Mundus alter et idem*, sect. 3 du chapitre de *la Moronie*, qui est le septième du liv. III. A moins qu'on ne veuille dire qu'il s'agit ici de la déesse Pallas, qui, comme guerrière, est représentée ayant les bras retroussés, de même que ce héros de roman, qui, dans *Don Quichotte*, édit. de 1614, tom. Ier, chap. XVIII, pag. 182, est surnommée *Pentapolin, au bras retroussé*. Jacques Tabureau voulant représenter un médecin résolu jusqu'à l'effronterie : *alors*, dit-il, *M. le médecin*, aussi rebrassé *comme s'il vouloit pestrir*, dira en haussant les *épaules et serrant les levres à la bougresque, que son heure étoit venue*. C'est au feuillet 94 a. de son *Democritic.*, Rouen, 1589. Plus haut, au feuil. 40, a. par une dame des plus rebrassées, il entend une dame de celles qui s'en font le plus accroire. (L.)

[60] Voyez note 49 du prol. du liv. Ier.

[61] Des gens qu'on loue et prise beaucoup.

Sabaoth, c'est a dire, des armees, en soit eternellement loué. Si de mesmes vous aultres beuvez ung grand ou deux petitz coups en robbe[63], je n'y trouve inconvenient aulcun, pourveu que du tout louez dieu ung tantinet.

Puys doncques que telle est ou ma sort, ou ma destinee (car a chascun n'est octroyé entrer et habiter Corinthe[64]), ma deliberation est servir et es ungs et es aultres : tant s'en fault que je reste cessateur et inutile. Envers les vastadours[65], pionniers et rempareurs, je feray ce que feirent Neptune et Apollo en Troye soubz Laomedon, ce que feit Renauld[66] de Montaulban sus ses derniers jours : je serviray les massons, je mettray bouillir pour les massons, et, le past[67] terminé, au son

[62] Tempéré. Voyez Bouchet, sérée III. Ces termes sont empruntez de la médecine, en tant qu'elle considère les alimens selon leurs divers degrés de chaleur, de froid, d'humidité, et de siccité. Galien traite de cela liv. V *des simples*, et liv. Ier *des alimens*. (L.)

[63] Sous cappe, en secret, *à la dérobée*. Plus bas, livre III, chapitre XXXV, *Dea, si j'osasse jurer quelque petit coup en robbe*. Cette expression, qui se trouve dans Brantome, tom. Ier, pag. 327, de ses *Dames galantes*, y est employée pour marquer les plaisirs dérobez par ces amans qui se satisfont sans donner à leurs dames le loisir de se déshabiller. (L.)

[64] Allusion à ce proverbe : *non licet omnibus adire Corinthum.*

[65] En langage provençal, manœuvres qui gâchent le mortier ou qui aplanissent le terrain.

[66] Le roman des quatre fils Aymon, chap. XXXV et dernier, assure qu'en effet Renaud finit par servir les maçons jusqu'à sa mort, par esprit de pénitence.

[67] Le repas.

de ma musette, mesureray la musarderie des musars[68]. Envers les guerroyans, je vay de nouveau percer mon tonneau ; et de la traicte[69] (laquelle, par deux precedens volumes, si par l'imposture des imprimeurs[70] n'eussent esté pervertiz et brouillez, vous feust assez congneue), leur tirer du creu de nos passe temps epicenaires[71] un gualant tier-

[68] Pour ce qui est de choisir des objets relevés, et d'en écrire avec élégance, j'en cède la gloire à tant d'excellens *troubadours* qu'a produits et que produit encore journellement notre siècle ; mes chétifs écrits n'étant bons qu'à faire briller les leurs encore davantage, mon personnage ne sera proprement que de *battre la mesure*, pendant que les productions de tant de beaux esprits françois seront chantées au son des *musettes* et des *violons*. Les *contadours*, les *jongleurs*, les *violars* et les *musars* du tems passé étoient ceux qui chantoient avec accompagnement les récits de la composition des *troubadours*, *comics* et *conteurs* de Provence. Voyez Huet, *de l'Origine des romans*, pag. 133 et 134 de l'édit de 1693. (L.)

[69] De la percée, du fosset.

[70] Nous avons préféré lire ici *imprimeurs*, d'après l'édition de 1552 et celles que cite Le Duchat, qui lit *traducteurs;* et sur-tout d'après le privilége de 1545, où Rabelais se plaint que les *imprimeurs* avoient *corrumpu et perverty* ses deux premiers livres. « Au lieu de *traducteurs*, dit Le Duchat, on lit *imprimeurs* dans les éditions de Lyon, 1573, 1584 et 1600, et dans celle de 1626 ; mais dans celles de 1547, 1553, et 1596 il y a *traducteurs;* et c'est le mot dont s'est servi Rabelais, suivant l'idée qui lui fait ici considérer son cerveau comme un *muid*, dont jusqu'alors il avoit tiré autant de petites mesures d'un vin gaillard qu'il avoit publié de tems en tems de différens livres de son Pantagruel. Les *traducteurs* dont il se plaint sont ceux que quelques éditions appellent *imprimeurs*, lesquels ayant, à ce qu'il dit, falsifié sa copie, avoient fait comme ces tonneliers à qui il arrive souvent de brouiller malicieusement le vin qu'ils transvasent, ou *traduisent* d'un vaisseau en un autre. »

cin[72], et consecutivement ung joyeulx quart de sentences pantagruelicques. Par moy licite vous sera les appeller diogenicques. Et me auront (puys que compaignon ne puys estre) pour architriclin[73] loyal, refraischissant a mon petit pouvoir leur retour des alarmes : et laudateur[74], je dy infatiguable, de leurs proesses et glorieux faictz d'armes. Je n'y fauldray par *lapathium*[75] *acutum* de

[71] Vains, frivoles, imaginés à plaisir : du grec ἐπίκενος, vain, frivole.

[72] Un galant troisième livre, et un joyeux quatrième livre.

[73] Maître-d'hôtel : du latin *architriclinus.*

[74] Prôneur.

[75] Le Duchat met *acutum* en parenthèse, laquelle n'existe pas dans l'édition de 1552, et il fait cependant cette remarque : « C'est l'édition de 1553 qui a introduit cette parenthèse, je ne vois pas pourquoi. On prétend qu'il y a ici une allusion à la Passion de Jésus-Christ. L'allusion regarde uniquement la *patience* de Dieu en général. En effet, *laphatum Græci, Latini rumicem, Barbari lapathium vocant eam herbam quæ vulgò parella dicitur,* de la parèle, de la *pacience,* dit Charles Étienne, pag. 69 et 70 de son *Prædium rusticum,* édition de 1554. Ce sont, au reste, les apothicaires qui, par rapport à la semence pointue du *lapathium*, ont surnommé ce simple *acutum.* Voyez Gesner, pag. 131 de son *Histoire des plantes,* édition in-12, Paris, Jean de Roigny, 1541. (L.) — Nous croyons que *lapathium* de Dieu, prononcé *lapathion*, fait plutôt allusion à *la Passion* qu'à la patience de Jésus-Christ : ce qui n'empêche pas que ce ne soit également un très froid calembourg réprouvé par le bon goût, comme le remarque très bien M. D. L. La racine de *lapathium*, ou de la patience, est très amère. Le surnom d'*acutum* doit venir de ce que les feuilles en sont longues et aiguës, plutôt que de sa semence pointue. Le nom de *la patience* qu'on donne à cette herbe en françois vient de son nom latin *la pathium*, prononcé *la passion*, par cacophonie, ou confusion de sons et de mots.

Dieu : si mars ne failloyt a quaresme : mais il s'en donnera bien guarde, le paillard[76].

Me soubvient toutesfoys avoir leu[77] que Ptolemee, filz de Lagus, quelque jour, entre aultres despouilles et butins de ses conquestes, presentant aux Ægyptiens en plein theatre un chameau bactrian tout noir, et ung esclave biguarré, tellement que de son corps l'une part estoyt noire, l'aultre blanche (non en compartiment de latitude[78] par le diaphragme, comme feut celle femme sacree a Venus indicque, laquelle feut recongneue du philosophe tyanien[79], entre le fleuve Hydaspes et le mont Caucase), mais en dimension perpendiculaire (choses non encore veues en Ægypte), esperoyt, par offre de ces nouveaultez, l'amour du peuple envers soy augmenter. Qu'en advint il? A la production du chameau, tous feurent effroyez et indignez : a la veue de l'homme biguarré : aulcuns se mocquerent, aultres l'abominerent comme monstre infame, creé

[76] Sobriquet qu'on donne volontiers aux grivois d entre les gens de guerre. Il convient ici d'autant mieux à mars, que si l'on en croit Rabelais, liv. V, chap. XXIX, la plupart des viandes (*alimens*) de carême provoquent à l'amour. (L.) — C'est au mois de mars et par suite au carême que ces paroles-là s'adressent, puisque l'auteur qualifie en plusieurs endroits de son roman le carême de temps de paillardise.

[77] Dans Lucien, au discours contre quelqu'un qui l'avoit appelé Prométhée. (L.)

[78] Non en largeur.

[79] Apollonius de Tyane. Voyez Philostrate, liv. III, chap. I

par erreur de nature. Somme, l'esperance qu'il avoyt de complaire a ses Ægyptiens, et par ce moyen extendre l'affection qu'ilz luy portoyent naturellement, luy decoula des mains. Et entendit plus a plaisir et delices leur estre choses belles, elegantes et parfaictes, que ridicules et monstrueuses. Depuys eut tant l'esclave que le chameau en mespris; si que bien toust apres, par negligence et faulte de commun traictement, feirent de vie a mort eschange. Cestuy exemple me faict entre espoir et crainte varier, doubtant que, pour contentement pourpensé, je rencontre ce que j'abhorre, mon thesaur soit charbons, pour Venus advienne Barbet le chien [80] : en lieu de les ser-

[80] Rabelais seroit fâché d'avoir ennuyé ses lecteurs par des redites. Son expression est empruntée de l'ancien jeu des *tales* ou osselets. Le plus heureux de tous les jets, nommé *Vénus*, étoit celui qui amenoit les quatre faces des osselets, et le plus malheureux, appelé *Chien*, étoit le jet où les quatre osselets montroient chacun la même face. *Alexander ab Alexandro* a parlé de ce jeu, livre III, chapitre XXI de ses *Jours géniaux*, et depuis lui *Leonicus Thomæus*, autre Italien, en a fait un traité sous le titre de *Sannutus*, imprimé avec ses autres dialogues chez Gryphe, 1532. (L.) — « Ce mot (*Venus*) opposé à *Barbet le chien*, dit le Scoliaste de Hollande, se doit entendre d'une certaine figure que représentoient quatre tales (*tali*, osselets) ou astragales des anciens, après avoir esté jettez sur une table; car si la figure des quatre tales se monstroit toute diverse, elle s'appelloit *Vénus*, et estoit heureuse et lucrative: que si au contraire elle paroissoit toute semblable, elle s'appelloit *le chien*, ce qui estoit malheureux. C'est donc ce que veut dire l'autheur, qu'il craint qu'au lieu de quelque bon succez, il ne lui arrive de perte et infélicité; au lieu de Vénus, Barbet le chien. L'astragale, en latin

vir, je les fasche; en lieu de les esbaudir, je les offense; en lieu de leur complaire, je desplaise, et soit mon adventure telle que du cocq d'Euclion, tant celebré par Plaute en sa Marmite[81], et par Ausone en son Gryphon[82] et ailleurs, lequel, pour en grattant avoir descouvert le thesaur, eut la coppe gorgee[83]. Advenant le cas, ne seroyt ce pour chevreter[84]? Aultrefoys est il advenu; advenir encores pourroyt. Non fera Hercules[85]. Je recongnoys en eulx tous une forme specificque et proprieté individuale, laquelle nos majeurs nommoyent pantagruelisme; moyennant laquelle jamais en maulvaise partie ne prendront choses quelconques. Ilz congnoistront sourdre de bon,

talus, c'est ce petit os qui se trouve au bout d'une esclanche. Les anciens en faisoient de mesme d'or, d'argent, ou d'yvoire. Voyez Érasme au colloque *Astragalismus*, Rhodiginus, lib. XX, chap. xxv, Hadrianus Junius, *Animadvers.*, lib. II, cap. iv, et Casaubon, au chap. xvii, de Suétone, en la *Vie d'Auguste.* »

[81] Plaute, en sa comédie intitulée *Aulularia*, nom dérivé d'*aulula*, petite marmite, diminutif dérivé lui-même d'*olla*, marmite, représente un vieillard qui avoit une marmite pleine d'écus, la cachant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

[82] *Gryphon* est un petit poëme d'Ausone.

[83] *La coppe gorgée* pour *la gorge coupée;* comme, chapitre xxx, livre II, *la couppe testée* pour *la tête coupée.*

[84] « Se dépiter, dit l'Alphabet, comme font les chevres, qui sauteilent et trepignent quand on les fasche. » C'est prendre la *chèvre*, s'impatienter, pester.

[85] C'est-à-dire, Non, cela n'arrivera point, j'en jure par Hercule. De Marsy explique cette phrase ainsi : Hercule n'en fera rien, ne le souffrira pas.

franc et loyal couraige. Je les ay ordinairement veuz bon vouloir en payement prendre, et en icelluy acquiescer, quand debilité de puissance y ha esté associée. De ce poinct expedié, a mon tonneau je retourne. Sus, a ce vin, compaings[86]. Enfans, beuvez a pleins guodetz. Si bon ne vous semble, laissez le. Je ne suys de ces importuns lifrelofres[87], qui, par force, par oultraige et violence, contraignent les lans[88] et compaignons trinquer, voyre carous[89], et alluz[90] qui pis est. Tout beu-

[86] Les contes d'Eutrapel, chap. XXVI : *A ce drap, cousturiers.... une Iliade et pleins paniers de chicannerie.* Et déja, chap. XX : *A ce drap, cousturiers, et de pelauder, c'estoit tousjours à refaire et à recommencer. A ce vin, compaings,* c'est-à-dire, *Compagnons,* ou, *Païs, donnons sur ce vin,* comme font quelques tailleurs sur un drap qui les accommode. *Compaings* répond à l'allemand *lands-mann.* (L.)

[87] Voyez chap. VIII du liv. Ier, et chap. II du liv. II.

[88] Dans l'édition de 1553, au lieu de *lans* on lit *gentis,* duquel mot les éditions nouvelles ont fait *gentils :* mais il faut lire *lans* comme dans celles de 1547 et 1626 (et de 1552). *Lans* est mis ici pour *lansman,* comme déja plus haut, liv. Ier, chap. V, où un des buveurs s'écrie : *Lans, trinque,* c'est-à-dire, Païs, à boire. (L.) — *Lans* doit signifier pays, ou compatriotes, de l'allemand *land,* pays ; et non pas amis, comme le croit M. Roquefort.

[89] La gradation que fait Rabelais montre qu'il faut lire ici *voire* de *verùm,* conformément aux éditions de 1547 et 1626 (et de 1552) ; et non pas *boire* comme dans les nouvelles et dans beaucoup d'autres, qui ont fait cette faute après l'édition de 1553. Du reste, quoique par trinquer *carous* l'auteur entende boire à lampées, *græcari,* et par boire *allus,* continuer de la sorte pendant tout le repas, *pergræcari,* l'allemand *gar-auss* et *allaus trinquen* revient à la même chose : suivant laquelle idée *Germain* de *gar-man,* et *Allemand* d'*all-man* ne sont qu'un. Voyez Becman, *De Originib. Ling. Lat.* pag. 113, et

veur de bien, tout goutteux de bien, alterez, venans a ce mien tonneau, s'ilz ne veulent ne boivent : s'ilz veulent, et le vin plaist au guoust de la seigneurie de leurs seigneuries[91], boivent franchement, librement, hardiment, sans rien payer, et ne l'espargnent. Tel est mon decret. Et paour ne ayez que le vin faille comme feit es nopces de Cana en Galilee. Autant que vous en tireray par la dille[92], autant en entonneray par le bondon. Ainsi demourera le tonneau inexpuisible. Il ha source vive et veine perpetuelle. Tel estoyt le breuvaige contenu dedans la coupe de Tantalus[93], representé par figure entre les saiges Brachmanes : telle estoyt en Iberie la montaigne de sel tant celebree par Caton : tel estoyt le rameau d'or sacré a la deesse soubsterraine, tant celebré par

Henri Ottius, pag. 102 de sa *Franco-Gallia.* (L.) — *Carrous* ou *carrousse* vient de l'allemand *gar-auss*, faire débauche et boire à l'allemande. L'édition de 1552 écrit *caros*.

[90] *Allus* est également un mot allemand qui vient de *allaus*, saut, danse.

[91] Rabelais fait à ses *trinqueurs* une civilité allemande, c'est-à-dire qu'il leur donne de la *seigneurie*, et que si ses paroles s'adressoient ici proprement à eux, il leur parleroit en la troisième personne, comme fait le Suisse à ceux à qui il parle : liv. IV, chap. III de Féneste. Voyez l'*Encomium Moriæ*, édition de 1676, pag. 178, et H. Etienne, pag. 457 de ses Dialogues du nouveau langage françois italianisé. (L.)

[92] Fosset : de *douille*.

[93] Voyez Philostrate, liv. III, chap. VII et X de la *Vie d'Apollonius.* (L.)

Virgile. C'est ung vray cornucopie[94] de joyeuseté et raillerie. Si quelquefoys vous semble estre expuisé jusques a la lie, non pourtant sera il a sec. Bon espoir y gist au fond, comme en la bouteille de Pandora[95]; non desespoir, comme on bussart[96] des Danaides.

Notez bien ce que j'ay dict, et quelle maniere de gens je invite. Car (affin que personne n'y soit trompé) a l'exemple de Lucilius[97], lequel protestoyt n'escripre qu'a ses tarentins et consentinois[98], je ne l'ay persé que pour vous, gens de bien, beuveurs de la prime cuvee[99], et goutteux de franc alleu[100]. Les gens dorophages[101], aval-

[94] Nom de la corne d'abondance : du latin *cornucopia*.

[95] Voyez la *Théogonie* d'Hésiode. (L.) — La boîte de Pandore.

[96] Tonneau : ce mot doit être dérivé de *botte*, tonne.

[97] C'est Cicéron qui dit cela, dans la préface de son livre *De Finibus*. (L.) — C'étoit un poëte satirique qui mourut à Naples cent trois ans avant Jésus-Christ.

[98] Les Consentinois sont les habitants de la ville de *Consenza*, ou *Cosenza*, capitale de la Calabre, et qui s'appeloit en latin *Consentia*, d'où on appeloit ses habitants *Consentini*.

[99] Du premier ordre. On fait la première cuvée de toutes les meilleures grappes; et on réserve les moins mûres pour la seconde. (L.)

[100] Ces plus accablez gouteux qui ne se lèvent pour personne, non plus qu'un seigneur de franc-alleu, qui ne relève de qui que ce soit. Ces pauvres gens sont encore plus incommodez que ces autres que Rabelais traite simplement de *gouteux-fieffez*, qui encore se lèveroient au besoin. (L.)

[101] Qui vivent de présens : gens de palais. (L.) — C'est-à-dire, Les gens avides d'or et de présents ont assez d'*occupations* à compter leur argent : je ne suis point leur fait. C'est le mot grec δωροφάγοι, composé

leurs de frimars, ont au cul passions[102] assez, et assez sacz au croc pour venaison; y vacquent s'ilz voulent, ce n'est icy leur gibbier. Des cerveaulx a bourlet[103], grabeleurs de corrections[104], ne me parlez, je vous supplye on nom et reverence des quatre fesses qui vous engendrerent, et de la vi-

de δῶρον, présent, et φάγω, je mange, et qui signifie en effet mangeurs de présents, de cadeaux, comme les gens de justice qui alors n'avoient que des épices. « Hesiode, dit l'Alphabet, donne cette épithete aux juges, qu'il appelle roys. L'auteur les appelle géants, c'est-à-dire princes et grands seigneurs, eslevés en dignité par-dessus les autres»; ce qui paroît positif en faveur de cette première interprétation. Cependant ne pourroit-il pas être plutôt composé de δορὸς, sac de cuir, et signifier mangeurs de sac, qui dévorent la poussière des paperasses et des parchemins des plaideurs? On sait que c'étoit l'usage des procureurs et des avocats, de mettre les papiers de leurs clients dans des sacs. Ce qui nous y a fait penser, et ce qui sembleroit confirmer encore cette explication, c'est qu'il dit que *les Dorophages ont assez sacz au croc pour venaison.*

[102] Équivoque, témoin cette chanson sur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

Une femme en mélancholie,
Par faute d'occupation:
Frottez-lui moi le cul d'ortie,
Elle aura au cul passion. (L.)

[103] Docteurs, en quelque faculté que ce soit. (L.) — Les hommes de mauvaise humeur, selon un interpréte.

[104] Critiques impitoyables, qui pèsent et épluchent syllabe après syllabe toutes les paroles d'un auteur. (L.) — Qui grabellent, c'est-à-dire épluchent et examinent avec une scrupuleuse malignité les fautes d'autrui, selon de Marsy; mais nous préférons l'explication de Le Duchat. Voyez *grabeau*, *grabeler* et *matagraboliser*, employés dans le même sens, liv. Ier, chap. XIX, liv. III, chap. XVI, et liv. IV, chap. XVIII.

vificque cheville qui pour lors les couployt. Des caphardz encore moins, quoy que tous soyent beuveurs oultrez, tous verollez, croustelevez, guarnis de alteration inextinguible et manducation insatiable. Pourquoy? Pource qu'ilz ne sont de bien, ains de mal, et de ce mal duquel journellement a dieu requerons estre delivrez : quoy qu'ilz contrefacent quelquefoys des gueux [105]. Oncques vieil singe ne feit belle moue [106]. Arriere, mastins [107], hors de la quarriere : hors de mon soleil, canaille; au diable! Venez vous icy, culletans [108], articuler mon vin et compisser mon ton-

[105] Quoiqu'ils affectent un extérieur saint et mortifié, comme font les religieux mendians. Faire les mortifiez est une expression proverbiale dans la signification d'affecter un air hypocrite. Dans les éditions de 1573, 1584 et 1600, il y a : *quoy qu'ils s'entrefacent quelquesfois des genoux :* ce qui regarde la salutation que s'entrefont les moines. (L.) — Les mortifiés et les pénitents. Nous suivons la leçon de 1552.

[106] De *jeune ermite vieux diable*, dit ailleurs Rabelais, qui veut dire ici que si un caffard est malin, pour jeune qu'il soit, il empire encore avec l'âge. Du reste, Bernier, dans son *Jugement sur Rabelais*, prétend que ce proverbe est pris de Villon; mais si quelque chose en approche dans ce poëte, c'est que :

Tousjours vieil singe est desplaisant. (L.)

— Aussi Bernier ne prétend-il pas que ce proverbe est pris de Villon : il dit seulement que ces mots lui paroissent empruntés de Villon. *Belle moue* pour belle grimace.

[107] Recrimination de l'auteur contre ceux qui le traitoient de *cynique* ou de second Diogène. (L.) — Hors du chemin.

[108] Ici, comme déja sur la fin du dernier chapitre du livre II, Rabelais en veut à certains moines qui, ne pouvans résister à la douce

neau? Voyez icy le baston que Diogenes par testament ordonna estre pres luy posé apres sa mort, pour chasser et esrener[109] ces larves bustuaires[110] et mastins cerbericques. Pourtant, arriere, cagotz! Aux ouailles, mastins! Hors d'icy, caphartz, de par le diable, hay! Estes vous encore la. Je renonce ma part de papimanie[111], si je vous happe.

tentation de lire et relire les endroits les plus libres de son roman, tant ils y trouvoient de sel, étoient pourtant les plus ardens à décrier l'auteur et l'ouvrage. Il les compare à des *chiens*, qui avec délices se flairent au cul les uns aux autres, et ne manquent jamais de pisser contre un mur où un moment plutôt ils n'avoient pu s'empêcher de porter le nez. (L.) — Cette explication est juste. Voy. chap. XXXIV, liv. II, et chap. XX du liv. Ier. Un interprète en donne une autre, mais mauvaise. La voici : « Venez-vous ici, avec votre air de zèle et de dévotion, inventorier mon vin et pisser sur mon tonneau. *Cullетant* ou *cultant*, ajoute-t-il, veut dire ici *addresser son culte, honorer*, du verbe latin *colo, cultum*. Rabelais emploie encore ce mot dans le même sens, au prologue du liv. V, note 10, ainsi que Michel Nostradamus dans ce vers :

Chassant non tout des saints le cultement.

Centur. II, strophe 8. »

[109] Éreinter.

[110] « Il entend, dit l'Alphabet ancien, parler de certains hypocrites de moynes, qui portent un visage et triste et marmiteux, comme si c'estoit un masque qui representast la mort. Larves ce sont ces esprits loupgaroux qui vont de nuit, et paroissent près les sépulchres, nommés en latin *sepulchra larvalia*, dans Apulée. Voyez Apulée, liv. Ier, *Métam.*, et saint Aug. *De civ. Dei.* » Phantômes, dit de Marsy, qui errent autour des *bûchers* et des tombeaux. *Bustuaires* vient du latin *bustum*, bûcher, d'où on appeloit *bustuarii* les gladiateurs qui se battoient auprès des bûchers en l'honneur des morts. Voyez *bust honorificque*, liv. III, chap. VII.

[111] Je ne suis point papimane, je n'ai pas la manie d'idolâtrer le

G rr[112], *g rrr*, *g rrrrrr*. Devant, devant! Iront ilz? Jamais ne puissiez vous fianter que a sanglades d'estrivieres! Jamais pisser que a l'estrapade [113], jamais eschauffer que a coups de baston!

pape, et je renonce aux avantages qui pourroient m'en revenir. Un interprète explique cet endroit autrement : Je renonce à la communion du pape et de l'église romaine, à ma part de paradis.

[112] Le Duchat lit G 22, au lieu de *Grr*. « C'est, dit-il, le *via via* des Italiens, lorsqu'ils donnent la chasse à un chien ou à quelque autre bête. Les G de cette espèce de *rebus* marquent le son que forme la bouche d'une personne qui hare les chiens, et les différens 22 entremêlez parmi les G sont autant de répétitions précipitées de la première syllabe du mot *devant*, lequel on ne se donne le tems d'achever de prononcer qu'à toute extrémité, lorsqu'on veut exciter ces animaux à courir après ceux d'entre eux qui ont déja pris les devants. Du reste, la lettre R est appellée lettre *canine* par les raisons que chacun sait; c'est pourquoi, dans les éditions de 1573, 1584 et 1600, il y a des *rr* au lieu des différens 22 qui suivent le G. » — Cette dernière leçon, dit de Marsy, est peut-être préférable. C'est aussi celle que nous avons préférée, parceque l'*r* gothique ressemblant au 2, on a pu prendre l'*r* pour le 2, et parcequ'on dit en latin *hirrire*, faire *rrrrr*, comme un chien qui gronde avant d'aboyer.

[113]* [*Jamais pisser que a l'estrapade.*] Ce qui est entre ces marques [ ] a été ajouté d'après les éditions de 1573, 1584, 1600, et 1626. (L.) — Et d'après celle de 1552. C'est-à-dire ne jamais pisser que de peur. L'*estrapade* étoit un supplice où le condamné étoit enlevé assez haut par le moyen d'une corde qui lui passoit sous les bras, et d'une poulie; on le laissoit ensuite retomber jusque près de terre : ce qui, répété plusieurs fois, lui faisoit perdre la vie. On pouvoit donc pisser de peur à l'estrapade; peut-être aussi l'extrême douleur occasionoit-elle un si grand relâchement, qu'il s'opéroit alors une émission forcée d'urine. Voyez note 8, strophe 6 du chapitre II du livre Ier.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge est après Pantagruel le principal personnage de ce troisième livre, qui a paru en 1546, ou plutôt le principal acteur de ce troisième acte du drame de Rabelais; car ce roman satirique, divisé en cinq livres, est un drame véritable des états et conditions de la vie, comme l'a remarqué le célèbre De Thou. Nous y voyons ce personnage extrêmement embarrassé, flottant entre le desir de se marier et la crainte de s'en repentir, et consultant sur ses doutes plusieurs personnes fameuses par quelque art particulier de tranquilliser les esprits. L'histoire de ses consultations est également admirable et pour l'agréable fécondité de génie qui s'y fait reconnoître, et pour la littérature qui y est répandue.

Ce n'est point assez pour Pantagruel d'avoir délivré ses états de l'armée des Dipsodes, c'est-à-dire des Allemands, qui, sous la conduite du connétable de Bourbon, traître à sa patrie, avoit envahi *ung grand pays d'Utopie,* et assiégé *la grande ville des Amaurotes* ou Marseille; il passe dans leur pays (dans le Milanois et le royaume de Naples, en 1524 et en 1528), qui se soumet à ses lois, et y met une colonie d'Utopiens, ou garnisons françoises. C'est le sujet de ce chapitre.

« Maître François, dit Le Motteux, nous conte d'abord *comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie;* et il en donne de si bonnes raisons, qu'on voit bien qu'il s'entendoit en politique ainsi qu'en toute autre chose. Mais ce que je voulois principalement remarquer sur ce premier chapitre, c'est qu'Antoine de Bourbon, qui est toujours mon Pantagruel, tira des troupes de Picardie pour les mettre en garnison dans quelques unes des places de l'Artois qui avoient été prises par les François, et qu'il y établit aussi quelques uns de ses vassaux ou tenanciers, qui se trouvoient en assez grand nombre dans ces quartiers-là. Comme il étoit né parmi eux, sçavoir à La Fère (en 1518), il avoit pour eux une affection toute particulière. »

Il est inutile de réfuter ici Le Motteux: outre qu'il n'allègue aucune autorité, comme le remarque son traducteur lui-même, nous croyons avoir convaincu le lecteur que Pantagruel n'est point Antoine de Bourbon.

Un autre interprète, qui ne voit partout que la révolte pour le sel, n'a pas été plus heureux pour ce chapitre que pour les autres. « La nouvelle colonie d'*Utopiens*, dit-il, que Pantagruel envoie en *Dipsodie*, après l'avoir conquise, n'est autre chose que les nouveaux sujets que Henri II envoya en Guyenne après ses troubles trop fameux, pour remplacer tant les membres des tribunaux qu'autres fonctionnaires publics qui avoient pris part à la rébellion, au sujet de la gabelle sur les sels. Ce chapitre est parfaitement conforme à l'histoire du temps. »

Bernier n'explique rien ici; mais il fait cependant, au sujet de ce chapitre, des réflexions politiques fort sensées, et qui n'ont d'autre défaut que celui d'être trop longues: nous allons, à notre ordinaire, présenter les plus saillantes, dont plusieurs nous paroissent faire allusion à Louis XIV, mais en les abrégeant, et en retranchant celles qui ne sont pas à leur place. « Je ne vois pas, dit-il, comment la France est

désignée par l'Utopie, ainsi que quelques-uns le croyent, puis que ni François Ier ni Henri II ne transportèrent aucunes colonies françoises aux païs conquis; mais outre que j'y entrevois une raillerie sur la *République* de Platon, et sur l'*Utopie* de Thomas Morus, j'y vois encore que notre auteur y dépeint un prince qui fait son devoir, quoique peu de princes se regardent dans de semblables miroirs, et que, comme nos abbez s'imaginent que pour être abbez c'est assez d'en avoir l'habit, la plupart des princes croyent que c'est assez d'être nés princes pour faire tout ce qui leur plaît, et ne penser qu'aux plaisirs, pour n'ouvrir les yeux et s'en repentir que quand il n'est plus tems; car c'est alors que, comme ils n'ont semé que vanité et orgueil, ils ne recueillent qu'humiliations, confusions, repentirs. Ce qu'il y a encore de déplorable, est que leurs successeurs ne profitent guère de ces exemples, ne songeant qu'à jouir et à se jouer, pour ainsi dire, des peuples, comme on le vit en Henri II, qui ne fit rien moins que ce que son père, instruit par une malheureuse expérience, lui conseilla en mourant; aussi laissa-t-il les affaires à son tour en un état encore pire que celui où le roi son père les lui avoit laissées : une postérité malheureuse, femme, enfans, belle-fille, favoris. »

« Tout cela parce que les princes ne veulent point étudier ces originaux auxquels ils ont succédé, ni se mettre dans l'esprit qu'ils doivent faire la planche à leurs peuples, qui ne sont que ce que sont leurs princes : ce qui a fait dire aux Chinois que le peuple est comme les épis d'une campagne, et les mœurs des princes comme le vent qui les incline où il veut. Ils ne veulent pas se mettre dans l'esprit que l'amour des peuples est leur garde la plus sûre, et qu'il vaut encore mieux s'attirer leur amour que l'admiration ou la crainte des princes voisins... Que de manichéens parmi les chrétiens qui regardent le soleil jusqu'en son couchant comme un dieu, suite malheureuse de la flatterie, laquelle semble avoir

établi son domicile dans les cours, au point qu'un homme qui fait un livre sans y avoir fait entrer les louanges des puissances, paroît aux flatteurs tel que celuy qui oublie de donner la part à Dieu dans la distribution du gasteau des rois. »

Pantagruel, avoir [1] entierement conquesté le pays de Dipsodie, en icelluy transporta une colonie de Utopiens, en nombre de 9,876,543,210 hommes, sans les femmes et petitz enfans, artisans de tous mestiers, et professeurs de toutes sciences liberales, pour ledict pays refraischir, peupler et aorner, mal aultrement habité, et desert en grande partie. Et les transporta, non tant pour l'excessifve multitude d'hommes et femmes qui estoyent en Utopie multipliez comme locustes [2], (vous entendez assez, ja besoing n'est dadvantaige vous l'exposer, que les Utopiens avoyent les genitoires tant fecondz et les Utopiennes portoyent matrices tant amples, glouttes [3], tenaces et cellulees par bonne architecture, que, au bout de chascun neufviesme moys, sept enfans pour le

[1] Après avoir entièrement conquêté. Ce n'est pas ici le seul endroit où, au lieu d'*avoir*, les nouvelles éditions ont mis tantôt *avoit* et tantôt *après avoir*. C'est une construction particulière à Rabelais et à Jaques Vincent, dans sa traduction du roman de *Palmerin d'Angleterre*. (L.) — L'édition de 1552 et celles de Le Duchat ont *avoir*.

[2] Sauterelles : du latin *locusta*.

[3] Gloutonnes.

moins, que[4] masles que femelles, naissoyent par chascun mariaige, a l'imitation du peuple Judaic en Egypte, si de Lyra ne delire[5]); non tant aussi pour la fertilité du sol, salubrité du ciel et commodité du pays de Dipsodie; que pour icelluy contenir en office et obeissance, par nouveau transport de ses anticques et feaulx subjectz. Lesquelz, de toute memoire, aultre seigneur n'avoyent congneu, recongneu, advoué, ne servy que luy. Et lesquelz, dez lors que nasquirent et entrarent au monde, avec le laict de leurs meres nourrices, avoyent pareillement sugcé la doulceur et debonnaireté de son regne, et en icelle estoyent tous dis[6] confictz et nourriz. Qui estoyt espoir certain que plustot defauldroyent de vie corporelle, que

[4] Tant mâles que femelles.

[5] Nicolas de Lyra, qui de Juif s'étoit fait cordelier, composa en 1322 des commentaires sur la Bible, et y fit entrer plusieurs rêveries que les rabins ses premiers maîtres lui avoient apprises. C'est ce qui fait douter ici Rabelais si *De Lyra* ne *déliroit* ou ne radotoit point, lorsqu'il travailloit à ces commentaires. Cette pensée, qu'Érasme avoit déja eue, a été depuis encore adoptée par M. Hennequin, de qui on raconte qu'expliquant un passage du troisième chapitre du Deutéronome, dans l'interprétation duquel il prétendoit que De Lyra, Lambin et Juste Lipse s'étoient trompez également tous les trois; il disoit : *hîc Lira delirat*, *Lambinus lambinat*, *Justus Lipsius justè lapsus est.* (L.) — De Lyra tiroit son nom du bourg de *Lyre*, diocèse d'Évreux.

[6] C'est *tous-dis* qu'il faut lire, comme dans l'édition de 1626, au lieu de *tandis*, comme il y a dans quelques unes, ou *tous*, comme on lit dans les autres. De *totis diebus* les Picards ont fait *tous-dis*

de ceste premiere et unicque subjection naturellement deue a leur prince, quelque lieu que feussent espars et transportez. Et non seullement telz[7] seroyent eulx et les enfans successivement naissans de leur sang, mais aussi, en ceste feaulté et obeissance, entretiendroyent les nations de nouveau adjoinctes a son empire. Ce que veritablement advint, et ne feut aulcunement frustré en sa deliberation. Car si les Utopiens[8], avant cestuy transport, avoyent esté feaulx et bien recongnoissans[9], les Dipsodes, avoir peu de jours avec eulx conversé, l'estoyent encore dadvantaige, par

qu'ils disent pour *toujours*, et qui se prend ici pour *de tout tems*. Monstrelet, vol. I[er], fol. 85 tourné : *et feit le sermon l'évesque de Digne de la province d'Embreun, de l'ordre des Frères mineurs, grand docteur en théologie, qui tous-dis avoit esté des principaux amis de Pierre de la Lune*. (L.) — On lit *tousdis* dans l'édition de 1552. Nicot dit, au mot TOUDIS : *toudi*, picard, ou *tous dis; id est, totis diebus*, semper. Henri Étienne, p. 104 de ses Hypomnèses, explique ce mot de même. Ces deux dernières phrases n'en font réellement qu'une avec la précédente, et n'en devroient pas être séparées par un point, mais seulement chacune par un point et une virgule.

[7] C'est *telz* qu'il faut lire, conformément à l'édition de 1636, qui a suivi en cela celles de Lyon, 1573, 1584, et 1600 (*et de* 1552). (L.)

[8]* « C'est-à-dire, dit l'interprète qui voit ici la révolte de 1548, si les François qu'on transporta en Guyenne étoient fidèles, les peuples soumis, après avoir vécu quelque temps avec eux, le devinrent au moins autant. *Ils juroient qu'ils étoient désolés de n'avoir pas connu plutôt le bon Pantagruel*, c'est-à-dire le bon Henri II. On voit que le pays de l'auteur, touchoit à ces pays de révolte et d'insurrection, par la manière adroite dont il en parle et les excuse. »

[9] Plus haut déja, liv. I[er], chap. XLVII, *tant bien recongnoissants et*

ne sçay quelle ferveur[10] naturelle en tous humains au commencement de toutes oeuvres qui leur viennent a gré. Seullement se plaignoyent, obtestans[11] tous les cieulx et intelligences motrices, de ce que plustoust n'estoyt a leur notice venue la renommee du bon Pantagruel.

Noterez doncq icy, beuveurs, que la maniere d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestez n'est, comme ha esté l'opinion erronee de certains espritz tyrannicques[12] a leur dam et deshonneur, les peuples pillant, forceant, engariant[13], ruinant, mal vexant et regissant avec ver-

suivants leurs enseignes. Terme de l'ancien blason, pour dire, respectans les armoiries de leur maître, et les étendarts et les drapeaux de ses armées. (L.)

[10] On lit *fureur* dans les éditions nouvelles; il faut lire *ferveur*, conformément aux anciennes. (L.)—On lit *ferveur* dans celle de 1552.

[11] Attestant.

[12] En particulier de Machiavel, dit de Marsy.

[13] Du latin *angariare*, qui signifie obliger à faire quelque chose par force. Voyez à ce sujet les *Mémoires historiques*, etc., d'Amelot de La Houssaye, tom. Ier, fol. 109, au mot *angariare*. Il y rapporte que Jean *d'Estresse*, évêque de Lectoure, examinant un jeune abbé dont il haïssoit le père, et lui demandant pour l'embarrasser l'explication de ce verset de l'Évangile : *Invenerunt hominem Cyrenæum nomine Simonem, hunc* angariaverunt *ut tolleret crucem ejus;* le jeune clerc répondit fort ingénieusement qu'*angariare* signifioit proprement faire violence à quelqu'un, et le tenir en *détresse.* Cette allusion au nom du prélat fit rire les examinateurs, et l'évêque en fut si content, qu'il embrassa le jeune homme, lui donna par la suite un bénéfice, et le pria d'écrire à son père qu'il vouloit qu'il fût de ses amis. (L.)

ges de fer; brief les peuples mangeans et devorant, en la façon que Homere appelle le roy inique *Demoboron*[14], c'est a dire, mangeur de peuple. Je ne vous allegueray a ce propous les hystoires anticques; seullement vous revocqueray en recordation de ce qu'en ont veu vos peres, et vous mesmes, si trop jeunes n'estes. Comme enfant nouvellement nay les fault alaicter, bercer, esjouir. Comme arbre nouvellement planté les fault appuyer, asseurer, deffendre de toutes vimeres[15], injures et calamitez. Comme personne saulvee de longue et forte maladie, et venant a convalescence, les fault choyer, espargner, restaurer: de sorte qu'ilz conceoipvent en soy ceste opinion n'estre au monde roy ne prince que moins voulsissent ennemy, plus optassent amy. Ainsi Osiris[16], le grand roy des Egyptiens, toute la terre

[14] C'est l'accusatif du mot grec *δημόβορος*, qui dévore les biens, la substance du peuple, *populi oppressor, qui subditorum opes*, dit le Scoliaste de Hollande, *in suum fiscum convertit;* de *δῆμος*, peuple, et *βορὸς*, dévorateur, mangeur. Ce mot est écrit *demovore* dans l'édition de 1552.

[15] Violences : du latin *vis major*.

[16] Lilius Grég. Gyrald., dans son *Histoire des dieux*, cite à ce sujet Diodore ; mais Rabelais parle d'après Plutarque, en son *Traité d'Isis et d'Osiris*. (L.) — « L'auteur, dit le Scoliaste de Hollande, a pris de Plutarque tout ce qu'il raconte de cette femme, de laquelle a pris son nom la feste des Pamyliens en Égypte, où l'on sacrifioit au dieu Osiris, qu'aucuns disent estre le dieu Bacchus, car on monstroit le priape, et le portoit-on en pompe durant tels sacrifices. » Cette Pamyle étoit, dit la fable, une Thébaine, qui, sortant du temple de Jupiter, enten-

conquesta, non tant a force d'armes que par soulagement des angariez, enseignemens de bien et salubrement vivre, loix commodes, gracieuseté et bienfaictz. Pourtant du monde feut il surnommé le grand roy Evergetes, c'est a dire bienfaicteur, par le commandement de Jupiter faict a une Pamyle. De faict, Hesiode, en sa Hierarchie [17], colloque les bons demons, appellez les si voulez anges [18] ou genies, comme moyens et mediateurs des dieux et hommes; superieurs des hommes, inferieurs des dieux. Et, pource que par leurs mains nous adviennent les richesses et biens du ciel, et sont continuellement envers nous bienfaisans, tousjours du mal nous preservent : les dict estre en office de roys : comme bien tousjours faire, jamais mal, estant acte unicquement royal.

Ainsi feut empereur de l'univers Alexandre

dit une voix lui annoncer la naissance d'un héros (c'étoit Osiris) qui devoit faire la félicité de l'Égypte. Plus loin : *A une Pamyle* est pour à une femme appelée Pamyle.

[17] Voyez aussi Plutarque dans son discours des oracles qui ont cessé. (L.) — C'est l'ordre d'une sacrée principauté, dit le Scoliaste de Hollande. Une administration bien ordonnée de toutes choses saintes et sacrées. L'auteur en donne le nom au livre d'Hésiode intitulé : *la Théogonie*, pour cequ'il traite là par ordre la sacrée généalogie des dieux.

[18] Ou, comme on lit dans les éditions de 1573, 1584, 1600, et 1626, *appellez-les si vous voulez anges ou génies;* ce qui est meilleur et plus clair. (L.) — Le Duchat lit : *appellez si voulez anges.*

Macedon[19]. Ainsi feut par Hercules tout le continent possedé, les humains soulageant des monstres, oppressions, exactions et tyrannies : en bon traictement les gouvernant, en equité et justice les maintenant, en benigne police et loix convenentes a l'assiete des contrees les instituant : suppleant a ce qui defailloyt, ce que abundoyt ravallant[20], et pardonnant tout le passé, avecques oubliance sempiternelle de toutes les offenses precedentes : comme estoyt l'amnestie[21] des Atheniens, lors que feurent par la proesse et industrie de Thrasibulus les tyrans exterminez; depuys en Romme exposee par Ciceron[22], et renouvellee

[19] Le Macédonien. « Il est surprenant, dit de Marsy, que Rabelais mette ici Alexandre au rang d'Osiris, d'Hercules, et des autres *bienfaiteurs* du genre humain. » Mais il paroît d'après son nom, qui signifie *auxiliator hominum*, que les anciens le regardoient comme tel.

[20] Plus bas, liv. III, chap. III, *voyant les bleds et vins ravaller en prix*. Ainsi Rabelais fait *ravaller* tantôt actif, tantôt neutre. Dans l'édition de 1626 on lit *avallüant*, du verbe *avalüer* que Nicot interprète *apprécier*. Et Bodin, ou le traducteur de son *Traité de la république*, s'est servi par deux fois de ce mot, dans le troisième livre, dans la même signification. (L.) — L'édition de 1552 lit *avaluant*.

[21] Oubliance des injures passées, dit l'Alphabet de l'auteur. « C'est une loy que Thrasybulus establit aux Athéniens, après qu'il eut chassé les trente tyrans et repris la ville d'Athènes, de peur qu'elle ne fust épuisée de citoyens, s'il les eust laissé en leur liberté de se venger les uns des autres. » Comme aujourd'hui en Espagne.

[22] Naudé, page 657 de la deuxième édition de son *Mascurat*, a rapporté les paroles de Cicéron, qui sont de la première Philippique. Du reste, cette comparaison d'Alexandre avec Hercule est prise de Plutarque, en son *Traité de la fortune d'Alexandre*. (L.)

soubz l'empereur Aurelian. Ce sont les philtres [23], iynges [24] et attraictz d'amour, moyennant lesquelz pacificquement on retient ce que peniblement on avoyt conquesté. Et plus en heur [25] ne peult le conquerant regner, soit roy, soit prince, ou philosophe, que faisant justice a vertu succeder. Sa vertu est apparue en la victoire et conqueste : sa justice apparoistra en ce que, par la volunté et bonne affection du peuple, donnera loix, publiera edictz, establira religions, fera droict a ung chascun, comme de Octavian Auguste dict le noble poete Maro :

Il [26], qui estoyt victeur par le vouloir,
Des gentz vaincuz, faisoyt ses loix valoir.

C'est pourquoy Homere, en son Iliade, les bons princes et grandz roys appelle *Kosmitoras laon*,

[23] Attraits d'amour, dit l'Alphabet, par moyens illicites, dont usent les sorciers et enchanteurs pour parvenir à cette fin.

[24] « Les *Iynges*, d'après Rhodiginus, liv. IX, chap. IV, dit le Scoliaste de Hollande, ce sont toutes drogues qui servent pour attirer quelqu'un à l'amour, ainsi que les philtres ; toutesfois ἴυγξ, en grec, est un oyseau qui remue assidument la queue, en latin *motacilla;* or les enchanteresses se servoient de cet oyseau, et en mesloient parmy leurs medicamens d'amour, pour contraindre et allécher quelqu'un par force à aimer. Theocrite fait mention de tels allechemens infames d'amour par le moyen de cet oyseau en sa pharmaceutrie : *Iynge, attire toy-mesme ce mien amy en ma maison.* » C'est le nom d'un oiseau qui servoit chez les anciens aux philtres et aux enchantements. Ce nom étoit même, chez eux, synonyme de toute sorte de charmes et d'enchantements.

[25] Plus heureusement. — [26] Lui qui étoit vainqueur.

c'est a dire, ornateurs des peuples[27]. Telle estoyt la consideration de Numa Pompilius, roy second des Romains, juste, politic et philosophe, quand il ordonna au dieu Terme, le jour de sa feste qu'on nommoyt Terminales, rien n'estre sacrifié qui eust prins mort : nous enseignant que les termes, frontieres et annexes des royaulmes convient en paix, amitié, debonnaireté guarder et regir, sans ses mains souiller de sang[28] et pillerie. Qui aultrement faict, non seullement perdra l'acquis, mais aussi patira ce scandale et opprobre qu'on l'estimera mal et a tort avoir acquis : par ceste consequence que l'acquest luy est entre mains expiré. Car les choses mal acquises mal deperissent. Et ores[29] qu'il en eust toute sa vie pacificque jouis

[27] Ce n'est point là le sentiment du docte Scaliger. Κοσμήτωρ, dit-il, *ut* ἁρμοστὴς, *Præfectum significabant*, gouverneur d'un païs, qui préside à la justice et aux armes, Κοσμεῖν *enim* et ἁρμόζειν *verba sunt politica, quæ administrare Remp.* (*non autem ornare*) *propriè significabant; ut apud* Hom. *Iliad.* I. Ἀτρείδα δὲ μάλιστα δύω Κοσμήτορε λαῶν. Du reste, Rabelais parle ici après Plutarque, liv. Ier de ses Propos de table, où pourtant le traducteur Amyot a préféré le mot *ordonneurs* à celui d'*ornateurs*. (L.) — Il est vrai que κοσμήτωρ signifie *dux*, *princeps*, dans le sens usuel; mais comme ce mot vient de κόσμος, *ordo*, *ornatus*, *pulchritudo*, il a dû signifier ornateur, dans le sens étymologique ou primitif. On voit au reste, par la manière dont Rabelais l'écrit, qu'il suivoit pour le grec ancien, la prononciation du grec moderne, où l'η se prononce *i*. Ce mot et le suivant sont écrits en grec κοσμήτορας λαῶν, dans l'édition de 1552.

[28] Voyez Plutarque, à la quinzième Demande des choses romaines. (L.)

[29] Et quand il en auroit.

sance, si toutesfoys l'acquest deperit en ses hoirs, pareil sera le scandale sus le deffunct, et sa memoire en malediction, comme de conquerant inicque. Car vous dictes en proverbe commun : Des choses mal acquises, le tiers hoir ne jouira.

Notez aussi, goutteux fieffez, en cestuy article, comment par ce moyen Pantagruel feit d'ung ange deux, qui est accident opposite au conseil de Charlemaigne, lequel feit d'ung diable deux, quand il transporta les Saxons en Flandres[30] et les Flamens en Saxe. Car, non[31] pouvant en subjection contenir les Saxons par luy adjoinctz a l'empire que a tous momens n'entrassent en rebellion, si par cas estoyt distraict en Hespaigne, ou aultres terres loingtaines, les transporta en pays sien, et obeissant naturellement, sçavoir est Flandres :

[30] C'est Sigebert qui dit cela dans sa Chronique sur l'an 802. On peut voir aussi là-dessus le prologue de la légende des Flamands, et Fauchet sur l'an 804, liv. VII, chap. XI de ses *Antiquitez gauloises*. Il y dit, en parlant de cette translation, que, si l'on en croit certains auteurs, les Abrodites, dont on repeupla la Saxe, prirent aussi-tôt le courage des Saxons, qui, de leur côté, quoique transportés en Brabant et en Flandres, ne se trouvèrent jamais bons François. Quant au proverbe qui dit, qu'*en transportant les Saxons en Flandres Charlemagne fit d'un diable deux*, et que Fauchet assure avoir été du tems même de ce monarque, il ne pouvoit regarder aucune translation réciproque de Saxons et de Flamands, puisque, selon l'historien Meyer cité au même endroit par Fauchet, les Saxons transportés en Flandres vinrent tout à propos pour remplir les vuides de ce païs-là, qui depuis long-tems étoit fort dépeuplé. (L.)

[31] Ne pouvant.

et les Haunuiers[32] et Flamens, ses naturelz subjectz, transporta en Saxe, non doubtant de leur feaulté, encores qu'ilz transmigrassent en regions estranges. Mais advint que les Saxons continuarent en leur rebellion et obstination premiere; et les Flamens, habitans en Saxe, embeurent les meurs et conditions des Saxons[33].

[32] Les habitants du Hainaut.

[33] *Contradictions*, ou plutôt *conditions*, comme on lit dans les éditions de Lyon, 1573, 1584, et 1600. Le roman de Valentin et Orson, chap. II. *D'où te peut venir cette malediction d'estre cause de ma damnation, qui me dois en la saincte foy et en meurs et conditions enseigner.* (L.) — On lit aussi *contradictions* dans l'édition de 1552.

CHAPITRE II.

Comment Panurge feut faict chastelain de Salmigondin en Dipsodie, et mangeoyt son bled en herbe.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel donne à Panurge la châtellenie de Salmigondin, dont le revenu étoit considérable. Mais le nouveau châtelain étoit un dissipateur, « abattant bois, bruslant les « grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent « d'advance, achaptant chier, vendant a bon marché, et « mangeant son bled en herbe » ; il prétendoit cependant que sa conduite étoit des plus sages, et qu'après tout il ne faisoit que suivre l'exemple que tout le monde lui donnoit.

Comme Pantagruel donne ici à Panurge la châtellenie de Salmigondin, qu'il a donnée à Alcofribas à la fin du chapitre XXXII, il s'ensuivroit que Panurge est le même que Alcofribas; et que Alcofribas étant Rabelais, cette châtellenie seroit le canonicat de la collégiale de Saint-Maur-des-Fossés, qu'il obtint en 1536, ou la cure de Meudon, à laquelle il fut nommé en 1545. Si au contraire Panurge est ici, comme il l'est presque par-tout ailleurs, le cardinal de Lorraine, la châtellenie de Salmigondin, donnée ici à Panurge par Pantagruel, doit être l'évêché de Luçon, suffragant de Bordeaux, et autres bénéfices dans la même province, dont le cardinal de Lorraine fut pourvu par Henri II. Les reve-

nus énormes que dissipoit Panurge, figurent l'inconduite connue de ce prélat, dont le faste et par conséquent les dépenses étoient sans bornes. L'insouciance de Pantagruel sur cette conduite de son favori, est parfaitement celle de Henri II pour les déportements du cardinal. Les autres propos de Panurge, et son goût pour manger son blé en herbe, peignent aussi d'après nature le caractère prodigue de ce favori de Henri II.

Le Motteux en revient toujours à ses princes de Navarre et à Montluc. « On voit, dit-il, dans ce chapitre, *comment Panurge fut faict chastelain de Salmigondin en Dipsodie, et mangea son bled en herbe.* Je ne saurois entendre cela que de quelque bénéfice donné à Montluc, ou par Antoine de Bourbon, ou par la reine de Navarre, qui fut belle-mère de ce prince dans la suite. Ce bénéfice ne suffisant pas aux folles dépenses de Montluc, on lui accorda quelque chose de plus considérable : ce qui l'ayant mis à son aise, lui fit faire des réflexions et prendre le parti de devenir plus économe; si bien qu'après cela il pensa au mariage, et étoit vraisemblablement déjà marié dans le tems que Rabelais écrivoit. » D'où l'on voit qu'il semble convenir ici que le mariage d'Antoine de Bourbon avec Jeanne d'Albret, en 1548, est postérieur non seulement au deuxième livre de Rabelais, mais au troisième.

Bernier voit ici François Ier dans Panurge, sans nous dire quel est alors le personnage de Pantagruel.

« Le portrait que l'on voit ici de Panurge, dit-il, loin d'estre celuy du favori ou du ministre, comme quelques-uns le pensent, a assez l'air d'estre celuy du prince mesme. *Ce petit homme et grand bonhomme* qui ne fait du bien qu'à ses créatures, qu'à ceux qui entrent dans ses plaisirs; qui dissipe en vanités, amours, bastimens, guerres, et entreprises mal concertées, représente assés François Ier, dont l'histoire nous marque en gros caractères les foiblesses, le

peu de conduite, et l'imprudence, mère des malheurs qui luy arrivèrent, et que son prédécesseur entrevoyoit assés lorsqu'il disoit au cardinal d'Amboise : *Nous avons beau faire, ce gros garçon gastera tout.* Car, si dans le même chapitre, nostre auteur semble nous donner le portrait d'un prince libéral, il y a bien à dire de l'esprit de magnificence à celuy de dissipation, tout se faisant par celuy-là avec discrétion et choix. Aussi quelques mécontens surent-ils bien se plaindre de cette injustice qu'il faisoit aux uns pour enrichir les autres, par ce billet qu'on fit couler sur sa table :

Si vous donnés pour tous
A trois ou quatre,
Il faudra que, pour tous,
Vous les faciés combattre.

« Quant aux autres princes de ce siècle-là, que de mauvaises qualités meslées avec quelques bonnes ! Un Charles-Quint, qui après avoir tenu un pape et le sacré collége prisonniers, saccage la capitale du monde chrestien, traisne des princes allemands captifs, et pour ainsi dire attachez à son char, fomente l'hérésie, opprime la France et tous ses voisins, et force François Ier, par ses infidélités, à l'appeller dans les saillies de son ressentiment, *primogenitum diaboli* ; prince qui après avoir fait toutes sortes de tricheries et d'injustices, se voit réduit, par la valeur d'un dauphin de France, à se cacher parmi des moines, à monter des horloges dans sa solitude, à passer pour avoir le cerveau démonté, à faire médicamenter des nodosités, qui luy attirent les railleries d'un plaisant (*de Brusquet*), et réduit enfin au repentir d'avoir quitté ce qu'il ne pouvoit plus reprendre. »

« Un François Ier, prince au portrait duquel on peut ajouter qu'après avoir esté le premier à multiplier les imposts d'une manière étonnante, à créer des charges dont son prédécesseur s'estoit passé en des tems fort difficiles et des né-

cessités pressantes, il laissa tout au pillage de sa mère, de ses maîtresses, et de ses favoris; qui, après avoir tout donné au luxe des meubles, des habits, des bastimens, des modes, à la sensualité, à une ambition mal conduite, est obligé par les maladies, les disgraces de la fortune, et la mort qui le talonne, à laisser les soins de la guerre à son dauphin, dont la jeunesse et la fortune promettoit tout autre chose que ce que l'on avoit veu du père; qui finit sa vie au milieu des chagrins d'un mal qui pour estre mal nommé et avoir emprunté son nom (*le mal françois*) d'un semblable à celuy de ce prince, n'en estoit pas moins un vrai mal. Prince qui fut même si malheureux, quelque catholique qu'il fût en effet, que les sectaires de son tems le mirent au catalogue de leurs illustres et de leurs martyrs, avec cette inscription que nous avons rapportée ci-devant, et contre laquelle les sçavans de son tems auroient beau s'inscrire en faux à présent, puisqu'on a vérifié, pour parler avec Rabelais, que ce n'estoit qu'un *grand petit homme*, parce qu'en effet il ne parut grand qu'en comparaison de ses petits fils, les plus malheureux de nos rois; car enfin si ce nom de *grand*, que les sçavans de son temps lui donnèrent avec quelques autres éloges, comme une marchandise qu'il leur avoit bien payée, lui demeurèrent pendant son siècle, les Mémoires qu'on a déterrés au nôtre, et la vérité qui l'emporte enfin avec le tems, ont fait voir ce que la prévention et l'intérêt avoient tenu caché. »

« Un Henri VIII, roi d'Angleterre, dont les lumières ne servirent qu'à l'aveugler; qui ne prit plaisir qu'à se jetter comme l'esprit malin dans les orages qui s'élevèrent de son tems parmi les princes chrétiens, et qu'à tirer avantage de leurs discordes et de leurs malheurs; dont l'incontinence le porta à se séparer de l'Église; qui faisoit monter ses femmes à tour de rôle en spectacle de honte et de cruauté sur des échaffauds pour se voir en état d'en changer, suivant son

caprice, comme d'habits; qui se donna en proye à la flatterie de courtisans et d'ecclésiastiques traîtres et scélérats; qui poursuivit à outrance tout ce qui lui résista en faveur de la vérité, et qui mourut pénitent comme un Antiochus. »

« Des papes qui, pour être les vicaires d'un Dieu-homme, n'en étoient pas moins de purs hommes; qui pour élever leurs têtes jusqu'au ciel, n'en touchoient pas moins la terre des pieds, et dont l'ambition étoit plus la régle que l'évangile. Pour le *consummatum est* par où il finit, c'est un conte qu'on fait de l'abstraction d'esprit d'un *grand* saint, lequel mangeant à la table d'un prince, où il pensoit moins à ce qu'il mangeoit qu'à la conclusion d'un ouvrage contre certains hérétiques, proféra ces paroles sacrées, justement au tems qu'il prit le dernier morceau d'une lamproye; ce qui est d'autant moins surprenant, qu'il s'est vu d'anciens moines qui ont pris un serpent pour une discipline, au lieu que quelques moines modernes prennent les disciplines pour des serpens. »

Donnant Pantagruel ordre au gouvernement de toute Dipsodie, assigna la chastellenie de Salmigondin[1] a Panurge, valant par chascun an 6,789,106,789 royaulx[2] en deniers certains, non comprins l'incertain[3] revenu des hanetons et cacquerolles[4], montant bon an mal an de 2,435,768

[1] Ce mot est le même que celui de *salmigondi*, qui signifie un ragoût composé de différents morceaux, autrement un *pot-pourri* : son premier radical a la même étymologie qu'*Almyrodes*. Voy. Ménage.

[2] Monnoie d'or, sous Philippe-le-Bel.

[3] On lit ainsi dans l'édition de 1552, et l'*incertation du revenu* dans les deux éditions de Le Duchat.

[4] « Antoine Oudin, dans son dictionnaire françois-italien, dit La

a 2,435,769 moutons a la grande laine[5]. Quelquesfoys revenoyt a 1,234,554,321 seraphs[6], quand estoyt bonne annee de cacqueroles, et hanetons de requeste[7]: mais ce n'estoyt tous les ans. Et se

Duchat, dans Ménage, explique ce mot par *conchiglie ò lumache di mare*, coquilles ou limaçons de mer; mais je ne sais d'où il vient, si ce n'est peut-être de ce que ce coquillage lâche le ventre. Rondelet, dans son *Histoire des poissons*, liv. V, chap. XIII, parlant du poisson que Pline nomme *mœna*, et qu'en France, suivant les différentes provinces, on appelle tantôt *mendole*, tantôt *jusele*, et tantôt *cagerel*, lequel mot J. Bruyerin, *De re cibaria*, liv. XX, chap. VII, a rendu en latin par *caracola*, prétend que ce poisson a été appellé de la sorte à cause qu'il lâche le ventre à ceux qui en mangent. En Languedoc on appelle *caqueroles* ce qu'à Paris on nomme *moules de mer.* » De Marsy traduit *caqueroles* par escargots.

[5] Monnoie d'or, sous saint Louis. Voyez note 58, chap. VIII, liv. I.

[6] Monnoie orientale. Voyez note 50, chap. VIII, liv. I.

[7] On appelle *pâtez de requête* une sorte de petits pâtez faits des gésiers, de bouts d'ailes, etc.; et on les appelle de la sorte, soit à cause qu'ils sont *recherchez* par les friands, ou peut-être parce que les premiers furent faits dans la buvette des *requêtes* pour messieurs de cette chambre. Ainsi il se peut que par ces *hannetons de requête* dont parle Rabelais, il entend ou ironiquement des hannetons friands à manger, ou des hannetons qui entroient dans les pâtez de requête, soit qu'on les y enfermât pour y tenir lieu d'autres béatilles, ou qu'ils s'y jettassent d'eux-mêmes, comme les mouches dans les autres plus petits pâtez, depuis la Saint-Jean jusqu'à La Toussains. Je ne sai pas même s'il n'y auroit point ici quelque allusion de *Hannetons de requête*, à quelques messieurs *Hannequins*, conseillers *des requêtes*, ou maîtres des *requêtes*. Dans le catholicon d'Espagne, dans la harangue du R. Roze, il y en a une de *Hannequins* à *hannetons*, et M. du Puy a remarqué sur cet endroit que ceux de la famille des *Hannequins* s'étoient mariez souvent ensemble, comme les hannetons qui s'entretiennent par le cul. (L.) — Le Duchat définit

gouverna si bien et prudentement monsieur le nouveau chastelain, qu'en moins de quatorze jours il dilapida le revenu certain et incertain de sa chastellenie pour troys ans. Non proprement dilapida[8], comme vous pourriez dire, en fondations de monasteres, erections de temples, bastimens de colleges et hospitaulx, ou jectant son

très bien ce qu'on appeloit *pâtez de requête;* mais il donne de ce dernier mot deux mauvaises étymologies. On appelle encore en Sologne des abattis de volaille qu'on appelle *petite oie* ailleurs, *des requêts.* Ce mot doit donc être une contraction de *reliquets*, diminutif de *reliques*, pour restes, petits restes. Voyez chapitre IX. Un interprète explique *caquerolle* et *requeste* bien différemment : « La caquerolle, dit-il, étoit un bassin ou tirelire, fait en forme de *caque*, destiné à faire la quête. L'expression *caquerolle de tortue*, qu'on trouve pour écaille de tortue dans Rabelais, livre IV, chapitres XX et XLII, prouve bien que la caquerolle étoit un bassin imitant l'écaille de tortue. Les *hannetons de requête* ou de *quête*, sont les quêteurs eux-mêmes, qui, comme des hannetons importuns, requéroient le public de mettre dans le bassin ou la caquerolle. Ainsi les caquerolles et hannetons de requête signifient tout simplement le produit de la quête ou casuel des bénéfices que Panurge, ou plutôt le cardinal, n'étoit pas homme à négliger. Voyez chap. V. »

[8] Entre toutes ces manières de *dilapider* son bien, Rabelais a mis la manie de ceux qui cherchent la *pierre* philosophale; et le bon Ovenus, qui possédoit bien son Rabelais, n'a pas manqué de faire entrer l'allusion dans l'épigramme d'où Naudé a tiré le vers :

Qui bona dilapidant omnia pro lapide. (L.)

— Rabelais, dit de Marsy, joue ici sur le mot *dilapider* (du latin *dilapidare*) qu'il dérive de *lapis*, pierre; suivant cette étymologie, *dilapider* son bien, c'est *proprement* le consumer en *pierre :* ce que font ceux qui se ruinent en bâtiments, en *fondations* de monastères, de temples, d'hôpitaux, etc. Rabelais critique indirectement ces pieuses et indiscrètes fondations, qui ruinent les familles.

lard aux chiens. Mais despendit[9] en mille petitz bancquetz et festins joyeulx, ouvertz a tous venans, mesmement a tous bons compaignons, jeunes fillettes et mignonnes gualoises[10]. Abastant boys, bruslant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achaptant chier, vendant a bon marché, et mangeant son bled en herbe. Pantagruel, adverty de l'affaire, n'en feut en soy aulcunement indigné, fasché, ne marry. Je vous ay ja dict et encore redy que c'etoyt le meilleur petit et grand bon hommet[11] que oncques[12] ceignit espee. Toutes choses pre-

[9] Dépensa. — [10] De Marsy explique ce mot par gaillardise. Dachery, dans son *Dict. d'Amour*, tom. II, pag. 381, dit en parlant de la confrérie des pénitents d'amour : « Les chevaliers, dames et demoiselles, initiés dans l'ordre, devoient, suivant leur institut, se couvrir très légèrement dans les plus grands froids, très chaudement dans les plus ardentes chaleurs... Ces fanatiques amoureux se répandirent dans le Poitou sous le nom de *galois* et *galoises*, en 1350. »

[11] * Homme qui n'a de grand que la taille, ayant d'ailleurs ses défauts et ses petitesses. C'est en ce sens que, dans les lettres du chevalier Temple, tom. Ier, pag. 144; de l'édition de 1711, le cavalier Bernin qualifioit un jour le Louvre de *Grandicola casa.* (L.) — Et dans le chapitre XXXI du deuxième livre : *C'étoit le meilleur petit bon homme qui fut d'ici au bout d'un bâton* : par conséquent une marionette, une marotte. Allusion à la foiblesse de Henri II, dont le fond du caractère étoit en effet, dit-on, la bonté, quoiqu'il se soit montré cruel par foiblesse dans ses ordonnances contre les calvinistes. Voyez le chapitre XXVIII du livre IV.

[12] *Qu'oncques*, c'est-à-dire *qui onques*, comme dans ce vers de Patelin :

Encore ay-je denier et maille
Qu'oncques ne virent pere et mere.

noyt en bonne partie, tout acte interpretoyt a bien. Jamais ne se tormentoyt, jamais ne se scandalizoyt. Aussi eust il esté bien for issu du deificque manoir de raison, si aultrement se feust contristé ou alteré. Car tous les biens que le ciel couvre, et que la terre contient en toutes ses dimensions, haulteur, profundité, longitude et latitude ne sont dignes d'esmouvoir nos affections et troubler nos sens et espritz. Seullement tira Panurge a part, et doulcettement luy remonstra que, si ainsi vouloyt vivre, et n'estre aultrement mesnagier, impossible seroyt, ou, pour le moins, bien difficille le faire jamais riche. Riche? respondist Panurge. Aviez vous la fermé vostre pensee? Aviez vous en soing prins me faire riche en ce monde? Pensez vivre joyeulx, de par ly bon dieu et ly bons homs[13]. Aultre soing, aultre soucy ne soit receu on sacrosainct domicile de vostre celeste cerveau. La serenité d'icelluy jamais ne soit troublee par nues quelconcques de pensement passementé de

Au reste, cette expression est de nos vieux romans. Amadis, tom. IV, chapitre XXXVI: *Fils du plus gentil prince qui oncques ceignit espée au costé;* et tome XII, chapitre XX : *Je vous tiens pour le plus vaillant chevalier qui oncques ceignit espée.* (L.)

[13]* Adjuration de Panurge à Pantagruel, de ne pas craindre pour lui la pauvreté, à quoi Dieu et les gens de bien sauront remédier de reste. On disoit autrefois *homs* au singulier. De là vient qu'encore aujourd'hui plusieurs personnes disent *ons a dit, ons a fait,* pour on a dit, on a fait. — (L.) — Patois lorrain, ironiquement prêté ici au cardinal de Lorraine.

meshaing[14] et fascherie. Vous vivant joyeulx, guaillard, dehait, je ne seray riche que trop. Tout le monde crie mesnaige, mesnaige, mais tel parle de mesnaige[15] qui ne sçait mye que c'est.

C'est de moy que fault conseil prendre. Et de moy pour ceste heure prendrez advertissement que ce que on me imputea vice, ha esté imitation des université et parlement de Paris, lieux esquelz consiste la vraye source et vive idee de pantheologie[16], de toute justice aussi. Hereticque qui en

[14] L'allusion que fait ici Rabelais suppose que le *mehain* ou la douleur du corps *passe* le souci *mental;* et qu'entre l'un et l'autre il n'y a pas plus de proportion qu'entre *verba* et *verbera*, des injures dites et des coups donnez. (L.)

[15] Épargne, économie.

[16] D'abord, c'est-à-dire environ l'an 1250, l'université de Paris ne fit profession principalement que de théologie et d'une parfaite connoissance des arts libéraux; et laissa volontiers aux Italiens la gloire de la jurisprudence : elle se bornoit à celle de produire de profonds théologiens et de bons humanistes. *Juris civilis prudentiam sibi vindicat Italia*, disoit vers ce tems-là l'Anglois Alexandre Nekam, lib. II *de Rer. natura, sed cœlestes scripturæ et liberales artes civitatem Parisiensem cæteris præferendam esse convincunt*, Naudé, Addit. à l'hist. de Louis XI, pag. 172. Dans la suite, le parlement de Paris prétendit aussi l'emporter pour le droit sur tous les autres tribunaux. De là est venu cet ancien blason qui se trouve dans le recueil de Pierre Grosnet :

Paisible demaine,
Amoureux Vergier,
Repos sans dangier,
Justice certaine,
Science haultaine,
C'est Paris entier. (L.)

— Théologie profonde et universelle, selon de Marsy.

doubte, et fermement ne le croyt. Ilz toutesfoys en ung jour mangent leur evesque, ou le revenu de l'evesché, c'est tout ung, pour une annee entiere, voyre pour deux aulcunes foys. C'est au jour qu'il y faict son entree. Et n'y ha lieu d'excuse, s'il ne vouloyt estre lapidé sus l'instant. A esté aussi acte des quatre vertuz principales. De prudence, en prenant argent d'avance. Car on ne sçayt qui mord ne qui rue. Qui sçayt si le monde durera encore troys ans? Et ores que il durast dadvantaige, est il homme tant fol qui se ausast promettre vivre troys ans?

Oncq' homme n'eust les dieux tant bien a main,
Qu'asseuré feust de vivre au lendemain[17].

De justice commutatifve, en achaptant chier, je dy a credit, vendant a bon marché, je dy argent comptant. Que dict Caton en sa *Mesnagerie* sus ce propous? Il fault, dict il, que le perefamilles soit vendeur perpetuel. Par ce moyen, est impossible qu'enfin riche ne deviegne, si tousjours dure l'apotheque[18].

[17] Senec. *in Thyeste :*

Nemo tam Divos habuit faventes,
Crastinum ut posset sibi polliceri. (L.)

— Beaumarchais fait dire de même à *Figaro*, dont la gaieté, l'insouciance, l'immoralité, et l'esprit, reproduisent le caractère de Panurge : *Vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore trois semaines?*

[18] « Α'ποθήκη, lieu destiné, dit l'Alphabet de l'auteur, pour mettre et arranger ce que l'on veut exposer en vente, comme les drogues ès

Distributifve, donnant a repaistre aux bons, (notez bons) et gentilz compaignons, lesquelz fortune avoyt jectez comme Ulyxes sus le roc de bon appetit, sans provision de mangeaille : et aux bonnes (notez bonnes) et jeunes (notez jeunes). Car, selon la sentence de Hippocrates, jeunesse est impatiente de faim, mesmement si elle est vivace, alaigre, brusque, movente, voltigeante, gualoise[19]. Lesquelles voluntiers et de bon hait font plaisir a gens de bien, et sont platoniques et ciceronianes[20], jusques la qu'elles se reputent estre on monde nees, non pour soy seullement, ains de leurs propres personnes font part a leur patrie, part a leurs amys.

De Force, en abastant les gros arbres comme ung secund Milo, ruynant les obscures forestz, tesnie-

boutiques d'apotiquaires. Proprement c'est le cellier où l'on garde le vin. Colum. livre I, chapitre VI. » C'est de ce mot que nous avons fait *apothicrire* et *boutique* par le retranchement de l'article *la* contracté avec sa voyelle initiale, et le changement du *p* en *b*. De Marsy traduit ce mot par négoce.

[19] Plus haut, dans le même chapitre, mignonnes, gualoises. Ici *gualoise*, c'est vive, fringante, fretillante. De l'Anglo-Saxon, gal, *salax, petulcus*, d'où nous avons fait aussi *gale, galer*, et *gaillard*. (L.) — Ce mot vient plutôt de *gallus*, coq, ainsi que *gai* et *gaillard:* le coq est salace et pétulant.

[20] Platon vouloit que les femmes fussent communes dans sa république, et Cicéron, tant par ses maximes que par son exemple, invitoit chacun à se sacrifier pour le public. Voilà pourquoi Rabelais appelle *Platonicques* et *Ciceronianes* les courtisanes que leur tempérament ou la débauche portoit à s'abandonner à tout le monde. (L.)

res[21] de loups, de sangliers, de regnardz, receptacles de briguans et meurtriers, taupinieres d'assassinateurs, officines de faulx monnoyeurs, retraictes d'hereticques : et les complanissant en claires guarigues[22] et belles bruieres, jouant[23] des haults boys et musettes, et preparant les sieges pour la nuyct du jugement.

De Temperance, mangeant mon bled en herbe comme ung hermite, vivant de salades et racines, me emancipant[24] des appetitz sensuelz, et ainsi espargnant pour les estropiatz et souffreteux. Car, ce faisant, j'espargne les sercleurs[25], qui guaignent argent; les mestiviers, qui beuvent vouluntiers et sans eaue; les glaneurs, esquelz fault de la fouace; les basteurs, qui ne laissent ail, oignons, ne eschalotte es jardins, par l'authorité de Thestilis Vergiliane[26]; les meusniers, qui sont ordinairement larrons, et les boulengiers, qui ne valent gueres mieulx. Est ce petite espargne? Oul-

[21] Tanières.

[22] Broussailles, bruyères, landes.

[23] C'est une bien ancienne façon de parler, que de dire d'un homme qui abat des bois de haute-futaie : *qu'il joue du haut bois.*

[24] M'affranchissant. — [25] Sarcleurs.

[26] Cette Thestyle étoit une païsanne, de laquelle Virgile, égl. II, dit après Théocrite, idyll. II, qu'encore qu'elle n'eût, disoit-elle, accompagné les moissonneurs que pour glaner, elle ne leur laissoit pourtant ni ail ni serpolet, ni autres herbages.

Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpillumque herbas contundit olentes. (L.)

tre la calamité des mulotz, le deschet des greniers, et la mangeaille des charantons et mourrins[27].

De bled en herbe[28] vous faictes belle saulse verde, de legiere concoction, de facille digestion, laquelle vous espanouit le cerveau, esbaudit les espritz animaulx, resjouit la veue, ouvre l'appetit, delecte le goust, asseure le cueur, chatouille la langue, faict le tainct clair, fortifie les muscles, tempere le sang, alliege le diaphragme, refraischit le foye, desoppile la ratelle, soulaige les roignons, assouplit les reins, desgourdit les spondyles[29], vuide les ureteres, dilate les vases spermaticques, abbrevie les cremasteres[30], expurge la vessie, enfle les genitoires, corrige le prepuce, incruste le balane[31], rectifie le membre; vous faict bon ventre, bien rotter, vessir, peder, fianter, uriner, esternuer, sangloutir, toussir, cracher, vomiter, baisler, moucher, haleiner, inspirer, respirer,

[27] Ce sont les charançons, rats et souris, animaux qui dévorent le blé. *Mourrin*, du latin *mus, muris*.

[28] Il n'entroit pas seulement de blé en herbe dans cette espèce de sauce verte dont parle Platine dans un chapitre exprès du huitième livre de son traité *De Obsoniis*. (L.)

[29] Vertèbres.

[30] Raccourcit les deux muscles suspenseurs des testicules. Ce mot vient du grec κρεμαστὴρ, qui suspend; κρεμάω, je suspends : d'où vient aussi *crémaillère*.

[31] Le gland, l'extrémité de la verge : du grec βάλανος, gland. *Incruster* doit signifier ici resserrer, affermir, fortifier.

ronfler, suer, dresser le virolet, et mille autres rares advantaiges.

J'entendz bien, dist Pantagruel, vous inferez que gens de peu d'esprit ne sçauroyent beaucoup en brief temps despendre. Vous n'estes le premier qui ait conceu ceste heresie. Neron le maintenoyt, et, sus tous humains, admiroyt C. Caligula son oncle, lequel, en peu de jours, avoyt, par invention mirificque, despendu du tout l'avoir et patrimoine[32] que Tiberius luy avoyt laissé.

Mais, en lieu[33] de guarder et observer les loix coenaires[34] et sumptuaires des Romains, la Orchie, la Fannie, la Didie, la Licinie, la Cornelie, la Lepidiane, la Antie[35], et des Corinthiens[36], par lesquelles estoyt rigoureusement a ung chascun deffendu plus par an despendre que ne portoyt

[32] Voyez Suétone en la *Vie de Néron*. Suivant la supputation de Bodin, livre VI, chapitre II de sa *République*, et de Du Verdier, livre III, chapitre XII de ses *Diverses leçons*, c'étoient environ soixante-sept millions cinquante mille écus, à quarante-six sols l'écu. (L.) — Dépensé totalement les possessions.

[33] Au lieu de.

[34] Lois touchant le luxe du repas : du latin *cœna*.

[35] Rabelais parle après Macrobe, qui spécifie toutes ces lois livre III, chapitre XVII de ses *Saturnales*. (L.)

[36] Cette loi portoit que, sur peine de mort, chacun eût tous les ans à donner connoissance des moyens qu'il avoit eus pour subsister. Elle eut pour auteur Amasis, roi d'Égypte; mais Solon l'emprunta de lui; et dans la suite elle eut lieu principalement à Corinthe, comme nous l'apprenons de Diphile dans Athénée. Voyez les *Leçons* de Du Verdier, livre III, chapitre XXVI. (L.)

son annuel revenu, vous avez faict Protervie[37], qui estoyt, entre les Romains, sacrifice tel que de l'aigneau pascal entre les Juifz. Il y convenoyt tout mangeable manger, le reste jecter on feu, rien ne reserver au lendemain. Je le peulx de vous justement dire comme le dist Caton de Albidius, lequel avoyt en excessifve despense mangé tout ce qu'il possedoyt : et, restant seulement une maison, il mist le feu dedans, pour dire : *consummatum est,* ainsi que depuys dist sainct Thomas d'Aquin, quand il eust la lamproye toute mangee[38]. Cela non force[39].

[37] Voyez les *Saturnales* de Macrobe, livre II, chap. II. Le *Scaligerana* remarque au mot *sacrificium*, que *Protervie* est proprement un sacrifice *propter viam.* (L.) — Tout ce que l'auteur, dit le Scoliaste, raconte de ce sacrifice ancien des Romains, et de ce que dit plaisamment Caton d'un certain Albidius, est tiré du chapitre II du livre II des Saturnales de Macrobe.

[38] Michel Scot, auteur contemporain de Thomas d'Aquin, raconte dans le livre intitulé *Mensa philosophica,* que ce docteur ayant un jour été invité à la table du roi Saint-Louis, pour lequel on avoit servi une belle lamproye, Thomas, qui avoit pris ce tems-là pour composer son hymne sur le saint sacrement, n'acheva cet hymne qu'au moment qu'il venoit de manger seul, au fort de ses distractions, toute la lamproye qu'on avoit destinée uniquement pour la bouche du monarque. Thomas, ravi d'avoir fini un poëme qui lui avoit coûté bien de la peine, s'étant écrié de joye : *Consummatum est,* les conviez, qui l'avoient vu officier, et qui ne savoient rien de son autre travail, croyant que ce latin regardoit la belle action qu'avoit faite cet homme de manger seul la lamproye, le traitèrent de profane, d'avoir, ce leur sembloit, appliqué à un trait d'impolitesse et de gourmandise des paroles que chacun d'eux savoit être du Sauveur, lorsqu'il étoit près d'expirer sur la croix. (L.) — Voici le titre

latin entier de l'ouvrage dans lequel cette fable est racontée : *Michaelis Scoti Mensa philosophica.* Cologne, 1508, in-4°, et Paris, 1517, in-8°.

[39] Ce n'est pas une affaire, il n'importe, il n'y a pas de contrainte. Cette expression est proprement italienne, et même des plus anciennes dans cette langue. Boccace, Journée VIII, nouvelle VII de son *Décaméron*, a dit dans le même sens *non fa forza.* Elle est aussi normande, gasconne, et même piémontaise. Patelin, dans la farce qui porte son nom :

Ne dy plus bée, il n'y a force.

Montagne, livre Ier, chapitre XXVI, page 228 de la deuxième édition de Simon Millanges, Bourdeaux, 1582 : *laissez-lui allonger une courte syllabe, s'il veut, pour cela non force.* Et Barthélemy Franchesquin de Turin, dans le discours de la conspiration qu'on l'accusa d'avoir tramée en 1601 sur la ville et citadelle de Metz : *Je respondis, pour boire une fois, non force.* C'est à la page 21 de cette pièce, imprimée in-4°, l'an 1600. (L.)

CHAPITRE III.

Comment Panurge loue les debteurs et emprunteurs.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Dans ce chapitre et dans le suivant, qui en est la continuation, Panurge prétend qu'il y a même beaucoup d'avantages à n'être point sans créanciers, puisqu'ils sont continuellement occupés à prier Dieu pour leurs débiteurs. Les louanges qu'il donne ici aux débiteurs et aux emprunteurs, sont une suite des principes qu'il a posés dans le précédent chapitre. C'étoit aussi ceux du cardinal de Lorraine.

« Le chapitre III, dit Bernier, semble chanter sur le même ton (*que le précédent*), et favoriser les débauches de ceux qui en prennent où ils en trouvent, particulièrement des detteurs et emprunteurs. Quoi qu'il en soit, c'est une pièce d'orateur, et même des meilleures du livre; et d'autant plus admirable, que le sujet en est paradoxe. »

Le dernier éditeur de Rabelais remarque que Robert Turner a aussi fait l'éloge des débiteurs et des emprunteurs, sous le titre de *Encomium debiti*, dans l'*Amphitheatrum sapientiæ socraticæ* de Dornaw; et qu'il en existe encore un autre en italien, intitulé : *Capitolo in lode del debito*, dans les *Rime burlesche* de Berni. Florence, 1723: in-8°, 2 vol.

Mais, demanda Pantagruel, quand serez vous hors de debtes? Es calendes grecques [1], respondist Panurge : lors que tout le monde sera content, et que serez heritier de vous mesme. Dieu me guarde d'en estre hors : plus lors ne trouveroys qui ung denier me prestast. Qui au soir ne laisse levain, ja ne fera au matin lever paste. Doibvez vous tousjours a quelqu'ung? Par icelluy sera continuellement dieu prié vous donner bonne, longue et heureuse vie : craignant sa debte perdre, tousjours bien de vous dira en toute compaignie, tousjours nouveaulx crediteurs vous acquestera ; affin que par eulx vous faciez versure [2], et de terre

[1] * Les Grecs ne savoient ce que c'étoit que de *calendes;* mais à ce jour, qui chez les Romains étoit le premier du mois, on recevoit ses capitaux, et les intérêts de chaque mois à un pour cent. (L.)—Voici ce que dit Garnier, tome XXVI, p. 47, des cardinaux Jean et Charles de Lorraine, oncle et neveu : « Quoique ces cardinaux, en accumulant sur leurs têtes cinq ou six évêchés et une douzaine d'abbayes, égalassent en quelque sorte la fortune des souverains, ils poussoient si loin la magnificence et la profusion, que loin de s'enrichir ils moururent presque insolvables. » D'où nous pensons que Panurge pourroit bien être, au moins dans le livre II, plutôt l'oncle que le neveu, qui n'avoit que huit ans quand ce livre parut. Nous avons déja dit, d'après de Thou, à l'année 1550, dans la note 11 du chapitre IX de ce même livre II, que le cardinal Jean de Lorraine mourut noyé de dettes; que son neveu Charles, ayant recueilli sa succession sans les payer, comme trop considérables, cette banqueroute ruina la plupart de ses créanciers.

[2] Du latin *versuram facere*, qui signifie faire un nouveau créancier pour en payer un autre. (L.) — L'expression est en effet latine : Cicéron a dit *facere versuram*, changer de créanciers, en empruntant

d'aultruy remplissez son fossé. Quand jadys en Gaule, par l'institution des druides, les serfz, varletz et appariteurs estoyent tous vifz bruslez aux funerailles et exeques[3] de leurs maistres et seigneurs, n'avoyent ilz belle paour que leurs maistres et seigneurs mourussent? Car ensemble force leur estoyt mourir. Ne prioyent ilz continuellement leur grand dieu Mercure avec Dis[4], le pere aux escutz, longuement en santé les conserver? N'estoyent ilz soigneux de bien les traicter et servir? Car ensemble pouvoyent ilz vivre, au moins jusques a la mort. Croyez qu'en plus fervente devotion vos crediteurs prieront dieu que vivez, craindront que mourez, d'autant que plus aiment la manche[5] que le bras, et la denare[6] que la vie.

à l'un pour payer à l'autre ; et on lit dans Térence : *In eodem luto hæsitas, versurâ solvis, Geta.* Mon pauvre Géta, tu es toujours dans le même bourbier; tu fais un trou pour en boucher un autre.

[3] Obsèques.

[4] *Dis Pater*, Pluton, dieu des enfers, et conséquemment des richesses que la terre renferme dans son sein. Bochart, livre I, chapitre IV des *Colonies des Phœniciens :* « Est cur miremur, in Diis Gallorum non censeri Plutonem, à quo se prognatos dicebant, si quidem « Cæsari credimus. Galli inquit, se omnes à Dite Patre prognatos prædicant, idque a Druidibus proditum dicunt. *Cæs. Commentar.* « *lib. V.* » (L.)

[5] Plus bas, liv. IV, chap. IX, il est parlé de certaine *grande manche* qu'exigent les courtisanes romaines. Le petit peuple d'Italie est si âpre à demander *la manche* aux nouveaux venus, pour peu qu'ils ayent l'air aisé, que Saint-Amant raconte qu'à Rome un belitre lui demanda *la manche*, sans avoir pris pour lui d'autre peine que celle de le re-

Tesmoings les usuriers de Landerousse[7], qui n'agueres se pendirent, voyans les bledz et vins ra-

garder en arrivant. C'est proprement la *paraguantes* ou le *pour avoir des gans* des Espagnols ; ce qui me persuade que comme originairement un Espagnol ne demandoit des *gans* que sous le prétexte d'orner la main qui nous avoit fait plaisir, les Italiens aussi demandent la manche pour parer le bras qui nous a rendu service. *Aimer plus la manche que le bras*, c'est comme font les avares, préférer l'argent à la vie, ou si l'on veut, la conservation de son habit à la commodité d'être bien vêtu. (L.) — C'est un proverbe qu'il applique aux usuriers et aux avares.

[6] Les deniers, l'argent : de l'italien *denaro*.

[7] * Il y a de l'apparence qu'au prologue du livre V, par *le clergé et la taupetière de Landerousse*, on doit entendre le chapitre de Tours et l'abbaïe de Saint-Martin de la même ville, qui en ce tems-là plaidoient l'un contre l'autre depuis plusieurs années. Si cela est, Rabelais aura voulu désigner ici les usuriers de Tours, et ce qu'il en raconte sera arrivé sur la fin de l'année 1533, après une famine de cinq ans, pendant laquelle ils ne purent se défaire de tout le blé qu'ils avoient amassé, tant ils l'avoient mis à haut prix, et tant la pauvreté étoit grande. Cependant comme livre IV, chapitre IX, l'auteur traite les Poitevins de *Poitevins rouges*, cela donne lieu de croire que sous le nom de *Landerousse* il entend le Poitou et la ville de Poitiers. Une autre pensée qui me vient, c'est que par ces usuriers de *Landerousse* il se peut qu'on doit entendre les Lombars ou Juifs cachés, qui sont répandus dans toutes les meilleures villes de France. *Vos dicitis*, disoit le prêcheur Maillard, *quod illi qui tenent Banquos ad usuram sunt de Lombardia*, Apolog. pour Hérodote, chapitre VI; mais en ce cas-là pourquoi Rabelais ne les auroit-il pas nommés par leur nom ? (L.) — « Le roy estant à Compiennes, dit Bouchet, folio 264, pour subvenir à son pauvre peuple, qui avoyt faute de bleds, et adverty que les marchands de bleds, et autres, les vendoyent en leurs greniers, à qui bon leur sembloyt, ensorte que les pauvres n'en pouvoyent avoir qu'après les riches, decreta lettres patentes en moys d'octobre 1531, portans inhibitions et défenses de vendre leurs bleds en leurs greniers et ailleurs qu'aux publics marchés. »

valler en prix[8], et bon temps retourner. Pantagruel rien ne respondant, continua Panurge : Vray bot[9], quand bien je y pense, vous me remettez a poinct en ronfle veue[10], me reprochant mes debtes et crediteurs. Dea, en ceste seule qualité je me reputoys auguste, reverend et redoutable, que, sus l'opinion[11] de tous philosophes (qui disent rien de rien[12] n'estre faict) rien ne tenent, ne matiere premiere, estoys facteur et createur. Avoys creé, quoy? tant de beaulx et bons crediteurs. Crediteurs sont (je le maintiens jusques au feu exclusivement) creatures belles et bonnes. Qui rien ne preste est creature laide et maulvaise, creature du grand villain diantre[13] d'enfer.

[8] Baisser de prix.

[9] *Bot* signifie, en vieux langage françois, *crapaud*; et c'est même de ce mot que *crapaud* est formé, ainsi que pied-*bot*. Les *bots* ou crapauds étoient anciennement les armes de la monarchie françoise; mais c'est sans doute à lui-même que Panurge en fait l'application. Cependant de Marsy a rendu *vray bot* par *vrai Dieu*, et un autre interprète l'explique par *vrai bois de la croix*. « *Bot*, dit-il, peut être pour *bos*, qui, en vieux langage, signifie *bois*; ainsi *vray bot* signifieroit *vrai bois*, jurement par le bois de la *vraie croix*, assez bien placé dans la bouche de l'hypocrite Panurge. »

[10] Vous heurtez à point toutes mes idées, selon de Marsy. On diroit aujourd'hui: Vous me brisez en visière. Mais cela ne signifie-t-il pas plutôt : Vous remettez mon grand défaut sous mes yeux?

[11] Sur l'opinion, vu l'opinion.

[12] Voyez Plutarque, au traité où il prouve qu'on fait mal d'emprunter à usure. (L.)

[13] Pour le diable : afin d'éviter, dit Ménage, ce vilain mot

Et faict[14], quoy? Debtes. O chose rare et antiquaire[15]! Debtes, dy je, excedentes le nombre des syllabes resultantes au couplement de toutes les consonantes avec les vocales, jadys projecté et compté par le noble Xenocrates[16]. A la numerosité des crediteurs si vous estimez la perfection des debteurs, vous ne errerez en arithmeticque praticque. Cuidez vous que je suys aise, quand tous les matins, autour de moy, je voy ces crediteurs tant humbles, serviables et copieux en reverences? Et quand je note que, moy faisant a l'ung visaige plus ouvert et chiere meilleure que es aultres, le paillard pense avoir sa depesche le premier, pense estre le premier en date, et de mon ris cuide que soyt argent content. Il m'est advis que je joue encores le dieu de la passion de Saulmur[17], accompaigné de ses anges et cherubins.

[14] Et avoir fait. *Avoir créé*, est-il dit plus haut, *et fait* : tout cela, comme le remarque de Marsy, forme une même phrase, coupée mal à propos par des points dans presque toutes les éditions.

[15] Aussi excellente que les *antiques* les plus rares et les plus admirées. Voyez le chapitre III de l'*Apologie d'Hérodote*. Érasme, en celui de ses colloques qu'il a intitulé *Ementita Nobilitas : Imò nulla est commodior ad regnum via quàm debere quamplurimis.* (L.)

[16] Il faisoit monter à cent millions deux cent mille le nombre des syllabes que les lettres de l'alphabet grec pouvoient former par leurs mélanges et transpositions. Voyez les Additions de l'interprète françois à la vie de Xénocrate dans Diogène Laërce. (L.)

[17] * Sur la fin de juillet 1534. C'est apparemment celle qui deux ans auparavant avoit été imprimée in-4° à Paris, chez Philippe Le Noir, en deux cent cinquante-trois feuillets et quatre-vingt-dix-sept cha-

Ce sont mes candidatz [18], mes parasites [19], mes salueurs [20], mes diseurs de bons jours, mes orateurs perpetuelz. Et pensoys veritablement en debtes consister la montaigne de vertu heroicque descripte par Hesiode [21], en laquelle je tenoys degré

pitres, divisez en quatre Journées. Elle réussit fort bien, selon Bouchet, qui en parle au feuillet 215 tourné de la vieille édition de ses *Annales d'Aquitaine*. (L.) — « Ce ne peut être, dit le dernier éditeur, que le *Mystère* de Jehan Michel, divisé en quatre journées, joué en 1486 à Angers, et en juillet 1534 à Paris. La première édition de ce Mystère est de Paris, 1490, in-fol. Il y en a sept éditions sans date; puis outre celle indiquée par Le Duchat, une de Paris, 1539, in-4°. Jésus-Christ, dans ce Mystère, dit son *Benedicite* en se mettant à table. » Mais il se trompe pour le lieu où cette *Passion* fut jouée. « Le lendemain (*du 4 juillet* 1534), dit Bouchet, folio 267, verso, de l'édition in-folio de 1557, furent faites joyeuses et triomphantes monstres des mysteres de l'incarnation, nativité, passion, resurrection, et ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, et de la mission du Sainct Esprit; lesquels mysteres on joua quinze jours après au marché vieil de la dicte ville (*de Poictiers*), en ung theatre fait en rond, fort triomphants : et fut ledict jeu commancé le dimanche dix-neuvieme du dict mois, et dura onze jours continuels, ou il y eut de tres bons joueurs, et richement accoutrés... On joua aussi *la Passion* et Resurrection, troys sepmaines apres ou environ, *en la ville de Saulmur.* »

[18] Ceux qui, à Rome, briguoient quelque magistrature, et qui étoient vêtus d'une robe blanche, comme l'indique leur nom, qui vient de *candidus*, blanc.

[19] Escornifleurs, boufons, et flatteurs, *παρὰ τοῦ σιτίου*, *quòd à cibo totus pendeat*, dit le Scoliaste.

[20] Donneurs de bon jour. Dans l'édition de 1553 on lit *faveurs*, et on lit de méme dans les nouvelles, mais mal. C'est *salüeurs* qu'il faut lire, conformément à celles de 1547, 1573, 1584, 1600, et 1626. (L.) — Gens qui viennent me faire leur cour et me *saluer :*

Manè salutantum totis vomit ædibus undam.

premier de ma licence, a laquelle tous humains semblent tirer et aspirer. Mais peu y montent pour la difficulté du chemin, voyant aujourd'hui tout le monde en desir fervent et strident appetit de faire debtes et crediteurs nouveaulx. Toutesfoys, il n'est debteur qui veult : il ne faict crediteurs qui veult. Et vous me voulez debouter de ceste felicité soubeline[22], vous me demandez quand seray hors de debtes? Bien pis y ha, je me donne a sainct Babolin[23], le bon sainct, en cas que toute ma vie je n'aye estimé debtes estre comme une connexion et colligence[24] des cieulx et terre; ung entretenement unicque de l'humain lignaige (je dy sans lequel bien tost tous humains periroyent) estre par adventure celle grande ame de l'univers, laquelle, selon les academicques[25], toutes choses vivifie. Qu'ainsi soyt, representez vous en esprit serain l'idee et forme de quelque monde, prenez, si bon vous semble, le trentiesme de ceulx

[21] Voyez là-dessus Lucien, au dialogue intitulé *Hermotime*, ou *Des Sectes*. (L.)

[22] Souveraine, dont *soubeline* n'est qu'une corruption.

[23]* Comme ce saint attesté, invoqué ici par Panurge, est le premier abbé de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, laquelle venoit d'être érigée en collégiale, et que Rabelais en avoit été chanoine pendant neuf ans, de 1536 à 1545, cela pourroit confirmer l'opinion où nous sommes qu'il s'est peint lui-même dans plusieurs endroits, sous le nom de Panurge.

[24] Lien.

[25] Secte de philosophes grecs.

que imaginoyt le philosophe Metrodorus[26], ou le soixante et dix huyctieme de Petron : onquel ne soyt debteur ne crediteur aulcun. Ung monde sans debtes! la entre les astres ne sera cours regulier quiconcque : tous seront en desarroy. Jupiter, ne s'estimant debteur a Saturne, le depossedera de sa sphere, et avecques sa chaine homericque[27] suspendra toutes les intelligences, dieux, cieulx, demons, genies, heroes, diables, terre, mer, tous elemens. Saturne se ralliera avec Mars, et mettront tout ce monde en perturbation. Mercure ne vouldra soy asservir es aultres; plus ne sera leur Camille[28], comme en langue hetrusque estoyt nommé; car il ne leur est en rien debteur. Venus ne sera veneree, car elle n'aura rien presté. La Lune restera sanglante et tenebreuse : a quel propous luy departiroyt le Soleil sa lumiere? il n'y estoyt en rien tenu. Le Soleil ne luyra sus leur terre; les astres ne y feront influence bonne, car

[26] Voyez Plutarque, livre V, des *Opinions des philosophes.* (L.)

[27] Voyez Macrobe, sur le songe de Scipion, liv. I, chap. XIV. (L.)

[28] Les anciens nommoient *camilles*, c'est-à-dire ministres, serviteurs, de jeunes garçons qui servoient les prêtres dans les sacrifices. De-là vint que les Hétrusques, qui sont les peuples de la Toscane, appellèrent du même nom le dieu Mercure, qu'on regardoit comme le valet des autres divinitez. On peut voir là-dessus Plutarque, dans la vie de Numa; et Macrobe, liv. III, chap. VIII de ses *Saturnales.* (L.) — Ne sera plus leur serviteur. On donnoit à Mercure le nom de Camille, c'est-à-dire de *præminister deorum*, dit Macrobe à l'endroit cité par Le Duchat.

la Terre desistoyt leur prester nourrissement par vapeurs et exhalations : desquelles disoyt Heraclitus, prouvoyent les stoiciens, Ciceron maintenoyt estre les estoilles alimentees[29]. Entre les elemens ne sera symbolisation, alternation, ne transmutation aulcune. Car l'ung ne se reputera obligé a l'aultre : il ne luy avoyt rien presté. De terre ne sera faicte eaue ; l'eaue en aer ne sera transmuee ; de l'aer ne sera faict feu ; le feu n'eschauffera la terre. La terre rien ne produyra que monstres, titanes, aloides, geans[30] ; il n'y pluyra pluye, n'y luyra lumiere, n'y ventera vent, n'y sera esté ne automne. Lucifer se desliera, et, sortant du profund d'enfer avec les furies, les poines[31] et diables cornuz, vouldra deniger des cieulx tous les dieux, tant des majeurs comme des mineurs peuples. De cestuy monde rien ne prestant, ne sera que

[29] Cicéron, en son *Traité de la nature des Dieux ;* et Plutarque, liv. II des *Opinions des philosophes.* (L.)

[30] L'édition de 1626 a mis ici très mal-à-propos les *aloïdes* entre les titans et les géans. Peut-être celui qui en a pris soin a-t-il cru que Rabelais avoit en vue cet endroit de Virgile, *Énéid.* liv. VI :

> Hîc et Aloidas geminos, immania vidi
> Corpora : qui manibus magnum rescindere cœlum
> Aggressi, superisque Jovem detrudere regnis.

Je ne sache que cette édition qui en fasse mention en cet endroit. (L.)

[31] L'auteur veut sans doute parler ici des monstres, tels que *Poene*, une des furies, fille de Jupiter et de la Nécessité. *OEuv. mor.* de Plutarque, pag. 267, verso.

une chiennerie, que une brigue plus anomale que celle du recteur de Paris, que une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué[32]. Entre les humains, l'ung ne saulvera l'aultre: il aura beau crier a l'ayde, au feu, a l'eaue, au meurtre, personne ne yra au secours. Pourquoy? Il n'avoyt rien presté, on ne lui debvoyt rien. Personne n'ha interest en sa conflagration, en son naufraige, en sa ruyne, en sa mort. Aussi bien ne prestoit il rien; aussi bien n'eust il pas apres rien presté. Brief, de cestuy monde seront bannies foy, esperance, charité : car les hommes sont nayz pour l'ayde et secours des hommes. En lieu d'elles succederont defiance, mespris, rancune, avecques la cohorte de tous maulx, toutes maledictions et toutes miseres. Vous penserez proprement que la eust Pandora[33] versé sa bouteille. Les hommes

[32] Doué est une petite ville du Poitou, ornée d'un reste d'amphithéâtre, où de tems en tems on représente encore quelque piéce de morale ou de dévotion. A ce spectacle il ne manque guère d'arriver du désordre et de la confusion, soit à cause de la rusticité des acteurs, qui sont tous ou écoliers ou garçons de métier, ou parce qu'on y aborde en foule de tout le voisinage. Voyez Duchêne, *Antiquitez des villes, etc.*, au chapitre de celle de Poitiers. (L.) — Les écoliers y jouoient des pièces saintes, où le bon Dieu, les anges, et les diables paroissoient tour-à-tour, et souvent tous ensemble sur la scène, ce qui opéroit une confusion qu'on peut s'imaginer. Voyez livre IV, chapitre XIII.

[33] La première femme, dit le Scoliaste de Hollande, forgée par Vulcain. Cette femme ayant reçu de Jupiter un vase remply de tous maux; après le refus qu'en fit Prométhée, elle le présenta à Épimé-

seront loups es hommes ; loups guaroux et lutins, comme furent Lycaon, Bellerophon, Nabugotdonosor; briguans, assassineurs, empoisonneurs, malfaisans, malpensans, malveillans, haine portans : ung chascun contre tous, comme Ismael, comme Metabus[34], comme Timon, athenien, qui, pour ceste cause, feut surnommé *misanthropos*[35]. Si que chose plus facile en nature seroyt nourrir en l'aer les poissons, paistre les cerfz au fond de l'ocean, que supporter ceste truandaille[36] de monde qui rien ne preste. Par ma foy, je les hay bien. Et si, au patron de ce fascheux et chagrin monde rien ne prestant, vous figurez l'aultre petit monde, qui est l'homme, vous y trouverez ung terrible tintamarre. La teste ne vouldra prester la vene de ses yeulx pour guider les piedz et

thée, qui soubdain le descouvrit, et au mesme temps tout le monde fut remply de tous maux qui sortirent de cette boëte, et s'espandirent partout. C'est donc ce que veut dire l'auteur.

[34] Roi de Priverne, au païs des Volsques. Virgile, *Énéid.*, liv. XI :

Priverno antiqua Metabus quum excederet urbe.

Et plus bas :

Non illum tectis, ullæ non mœnibus urbes
Accepére : (neque ipse manus feritate dedisset.) (L.)

[35] Qui fuit et hait les hommes : de μισέω, je hais; et ἄνθρωπος, homme.

[36] Monde inutile, comme les belîtres, appellez autrefois *trüans* à cause que leur paresse et la gueuserie dont ils font métier leur établissent une espèce de *tribut* sur le reste des hommes. (L.) — Voyez livre IV, chapitre XXVI.

les mains. Les pieds ne la daigneront porter ; les mains cesseront travailler pour elle. Le cueur se faschera de tant se mouvoir pour les poulz des membres, et ne leur prestera plus. Le poulmon ne luy fera prest de ses soufflets. Le foye ne lui envoyera sang pour son entretien. La vessie ne vouldra estre debitrice aux roignons. L'urine sera supprimee. Le cerveau, considerant ce train desnaturé, se mettra en resuerie, et ne baillera sentement es nerfz, ne mouvement es muscles. Somme, en ce monde desrayé, rien ne debvant, rien ne prestant, rien ne empruntant, vous voyrez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Esope en son apologue[37]. Et perira sans doubte, non perira seullement, mais bien tost perira, feust ce Esculapius mesme[38]. Et ira soubdain le corps en putrefaction : l'ame toute indignee prendra course a tous les diables, apres mon argent.

[37] En son Apologue des membres et de l'estomac. Saint Paul aux Corinthiens, chap. XIV, v. 14, y fait aussi allusion ; et le procès entre les membres et le cul, page 82 des *Nouvelles imaginations de Bruscambilles*, 1611, en est une parodie polissonne.

[38] *Esculape mesme, qui est le dieu de la medecine, eust il entreprins de les guerir, l'ame toute indignee prendra course a tous les diables, apres mon argent.* C'est comme on lit cet endroit dans les éditions de 1573 et 1626. Panurge veut dire que, s'il avoit fait la sottise de se défaire de son argent pour s'acquitter, il mourroit de désespoir un quart d'heure après ses dettes payées à ce prix-là. (L.)

CHAPITRE IV.

Continuation du discours de Panurge a la louange des presteurs et debteurs.

Au contraire, representez vous ung monde aultre, onquel ung chascun preste, ung chascun doibve : tous soyent debteurs, tous soyent presteurs. O quelle harmonie sera parmy les reguliers mouvemens des cieulx! Il m'est advis que je l'entends aussi bien que feit oncques Platon [1]. Quelle sympathie entre les elemens! O comment nature se y delectera en ses œuvres et productions! Ceres, chargee de bleds, Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fruicts, Juno, en son aer serain, seraine, salubre, plaisante. Je me perdz en ceste contemplation. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidelité, repous, bancquetz, festins, joie, liesse, or, argent, menue monnoye, chaisnes, bagues, marchandises troteront de main

[1] La même chose se lit encore livre V, chapitre XVIII ; mais Rabelais plaisante du plus au moins dans ces deux endroits de son roman. Platon a bien cru, après Pythagore, que le mouvement des sphères célestes produisoit un bruit harmonieux ; mais il n'a dit nulle part que veillant ni dormant il eut ouï cette harmonie. Ce que lui impose Rabelais, liv. V, chap. XVIII, est une exagération boufonne de ce qu'il dit ici en termes un peu plus sérieux. (I.)

en main. Nul procez, nulle guerre, nul debat; nul n'y sera usurier, nul eschart[2], nul chichart, nul refusant. Vray dieu, ne sera ce l'age d'or? le regne de Saturne? l'idee des regions olympicques, esquelles toutes aultres vertuz cessent, charité seule regne, regente, domine, triumphe? Tous seront bons, tous seront beaulx, tous seront justes. O monde heureux! o gens de cestuy monde heureux! o beatz troys et quatre foys! Il m'est advis que je y suis! Je vous jure le bon vrai bis[3] que, si cestuy monde, beat monde ainsi a ung chascun prestant, rien ne refusant, eust pape, foizonnant en cardinaulx, et associé de son sacré colliege[4], en peu d'annees vous y voyriez les sainctz plus drus, plus miraclifiques, a plus de leçons[5], plus de veux, plus de bastons et[6] plus de chandelles[7] que ne

[2] Épargnant, économe. On lit *leschart*, dans l'édition de 1552.

[3] Dans le chapitre précédent Panurge avoit juré *vrai bot*. Ce sont divers biais qu'il prend pour ne point jurer *Dieu* en soutenant des paradoxes. (L.) — Je vous jure deux fois la bonne vérité, selon un autre interpréte.

[4] Pape entretenant bonne intelligence avec foison de cardinaux de sa création. (L.)

[5] Plus un saint est vénéré dans l'église romaine, plus de leçons ont les matines de sa fête. Les plus fortes de ces matines sont de neuf leçons, et les moindres de trois. (L.)

[6] Plus de crosses de prélats qui se trouvent à la solemnité de la fête. Plus d'ailleurs on compte de bannières et de bâtons de croix à une procession, plus le saint dont on fait la fête attire la vénération du peuple. (L.)

[7] Ces chandelles sont celles qu'on allume aux piés de l'image, soit

sont tous ceulx des neuf eveschez de Bretaigne, excepté seullement sainct Ives[8]. Je vous prie, considerez comment le noble Patelin, voulant deifier; et, par divines louanges, mettre jusques au tiers ciel le pere de Guillaume Jousseaulme, rien plus ne dist, sinon,

Et si prestoyt
Ses denrees a qui en vouloyt[9].

O le beau mot! A ce patron figurez notre microcosme, id est, petit monde, c'est l'homme, en tous ses membres, prestans, empruntans, doibvans: c'est a dire en son naturel. Car nature n'ha creé l'homme que pour prester et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des cieulx que sera de sa

par honneur pour le saint qu'elle représente, soit pour lui rendre des vœux. (L.)

[8] De quantité de menus saints qui ne sont vénérez qu'en Bretagne, il n'y en a point dont le culte soit plus général dans ce païs-là que celui qui se rend à saint Ives, natif de Tréguier, dans la Basse-Bretagne. (L.) — Saint Ives, avocat, official, et curé de Bretagne, au treizième siècle, est très révéré comme avocat des pauvres et patron des avocats. Il y avoit à Paris, avant la révolution, une église sous son invocation.

[9] Ceci est de la farce de Patelin, où ce maître fourbe, pour engager le marchand Guillaume Jousseaume à lui faire crédit de son drap, se jette adroitement sur les louanges du père de Guillaume, qu'il feint d'avoir connu particulièrement, exagérant sur-tout la générosité qu'avoit le défunt de *croire* (de confier) *ses denrées à qui en vouloit*: ce qui, avec d'autres mensonges flatteurs, réussit si bien à Patelin, qu'enfin il emporte sur sa bonne mine le drap du marchand qui se trouve dupé. (L.)

police. L'intention du fondateur de ce microcosme est y entretenir l'ame, laquelle il y ha mise comme hoste, et la vie. La vie consiste en sang. Sang est le siege de l'ame; pourtant ung seul labeur poine ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont tous membres en office propre: et est leur hierarchie telle que sans cesse l'ung de l'aultre emprunte, l'ung a l'autre preste, l'ung a l'autre est debteur. La matiere et metal convenable pour estre en sang transmué est baillee par nature: pain et vin. En ces deux sont comprinses toutes especes de alimens. Et de ce est dict le companaige en langue goth [10]. Pour ycelles trouver, pre-

[10] C'est mal à propos que Rabelais s'est imaginé que le *Languedoc* avoit d'abord été appellé *Langue Goth*, à cause que les *Goths*, qui autrefois habitèrent cette province, y avoient laissé leur langage. Ménage le démontre clairement; mais s'il manquoit quelque chose à ses preuves, on pourroit y suppléer par ces paroles de Froissart, vol. II, chap. CLVII: « Le duc de Berry eut le gouvernement de la Langue d'Och, et le duc de Bourgogne de la Langue d'Oyl. » Par ce passage de Froissart, il est clair que du tems de cet historien ce qu'on appelloit *la Langue d'Och*, n'étoit pas la seule province du *Languedoc*, mais toute la France méridionale, dont encore aujourd'hui les habitans disent *och* pour oui. Et si dans la suite le nom de *Languedoc* est demeuré au seul païs du *Languedoc*, qui ne voit que c'est uniquement parce que la prononciation d'*och*, au lieu du françois *oui*, s'y est encore plus particulièrement conservée que dans les autres provinces de de-là la Loire? C'est ce que même les étrangers qui ont voyagé en France n'ignorent pas. Jodocus Sincerus, page 138 de son *Itiner. Gall.*, édit. de Genève, 1627: « Languedocii nomen, ut de « ineptis haud paucorum derivationibus taceam à linguæ dialecto, « quâ à reliqua Gallia discriminatur, inditum. Discrimen illud est vo-

parer et cuire, travaillent les mains, cheminent les piedz, et portent toute ceste machine: les yeulx tout conduisent. L'appetit, en l'orifice de l'estomach, moyennant un peu de melancholie aigrette qui luy est transmis de la ratelle, admoneste de enfourner viande. La langue en faict l'essay, les dentz la maschent, l'estomach la receoyt, digere et chylifie[11]. Les venes mesaraicques[12] en sugcent ce qu'est bon et idoine, delaissent les excremens (lesquelz, par vertus expulsive, sont vuidez hors par exprez conduictz), puys la portent au foye: il la transmue derechief, et en faict sang. Lors quelle joye pensez vous estre entre ses officiers, quand ilz ont veu ce ruisseau d'or, qui est leur seul restaurant? Plus grande n'est la joie des alchymistes quand, apres longz travaulx, grand soing et despense, ilz voyent les metaulx transmuez dedans leurs fourneaulx. Adoncques

« cabulorum *ouy* et *oc:* quarum illa Gallorum, hæc Languedociorum « propria, adfirmationem *sic* aut *ita* exprimit : ut sit *Languedoc* quasi « *Langue d'oc :* cui possis opponere *Langue d'ouy*, linguæ tortæ Gu- « bernamentum Francos hanc provinciam nominasse Merula refert. « Licet hanc nominis rationem improbet Pasquerius, lib. I, cap. III, « et à *Lingua Gothica* per transpositionem nominatam contendat. » *L'oyl* de *Langue d'oyl* dans Froissart, vient de *hoc illud*, comme de *non illud* l'ancien mot *nennyl* qu'on prononce *nenni.* (L.) — Le Duchat a raison pour l'étymologie de *Languedoc;* et nous avons mis, en 1805, cette étymologie hors de doute, dans un ouvrage intitulé *Monuments celtiques.*

[11] Change en chyle. — [12] Du mesentère.

chascun membre se prepare et s'esvertue de nouveau a purifier et affiner cestuy thesaur. Les roignons, par les venes emulgentes, en tirent l'aiguosité [13] que vous nommez urine, et par les ureteres la decoullent en bas. Au bas trouve receptacle propre, c'est la vessie, laquelle en temps opportun la vuide hors. La ratelle en tire le terrestre et la lie, que vous nommez melancholie. La bouteille du fiel en soubstraict la cholere superflue. Puys est transporté en une aultre officine, pour mieulx estre affiné, c'est le cueur, lequel, par ses mouvemens diastoliques[14] et systolicques, le subtilie et enflambe tellement que, par le ventricule dextre, le met a perfection, et par les venes l'envoye a tous les membres. Chascun membre l'attire a soy, et s'en alimente a sa guise: piedz, mains, yeulx, tous: et lors sont faicts debteurs, qui paravant estoyent presteurs. Par le ventricule gausche, il le faict tant subtil qu'on le dict spirituel, et l'envoye a tous les membres par ses arteres, pour l'aultre sang des venes eschauffer et esventer. Le poulmon ne cesse avecques ses lobes et [15] souffletz le refraischir. En recognoissance de ce bien,

[13] Ce qu'il y a d'aigu.

[14] Ce sont les deux mouvements du cœur, de *diastole* ou de dilatation, de *systole* ou de contraction.

[15] Λοβὸς proprement signifie, dit l'auteur de l'Alphabet, le bout de l'oreille, que l'on prend quand on veut admonester quelqu'un; par similitude il s'attribue aux divers lopins des visceres, comme du

le cueur luy en depart le meilleur, par la vene arteriale. Enfin, tant est affiné dedans le retz merveilleux que, par apres, en sont faictz les espritz animaulx, moyennant lesquelz elle imagine, discourt, juge, resoult, delibere, ratiocine [16], et rememore. Vertugoy! je me naye, je me perdz, je m'esguare, quand j'entre on profund abysme de ce monde, ainsi prestant, ainsi doibvant. Croyez que chose divine est prester; debvoir est vertus heroicque. Encore n'est ce tout. Ce monde prestant, doibvant, empruntant, est si bon que, ceste alimentation parachevee, il pense desja prester a ceulx qui ne sont encore nayz, et par prest se perpetuer s'il peult; et multiplier en images a soy semblables, ce sont enfans. A ceste fin, chascun membre, du plus precieux de son nourrissement, decide et rongne une portion, et la renvoye en bas. Nature y ha preparé vases et receptacles opportuns, par lesquelz, descendent es genitoires, en longs embages et flexuositez, receoipt forme competente, et trouve lieux idoines, tant en l'homme comme en la femme, pour conserver et perpetuer le genre humain. Se faict le tout par prestz et debtes de l'ung a l'autre; dont

poulmon, du foye, et aultres; c'est ce qu'en latin on dit *fibræ*, que jadis les haruspices considéroient après avoir sacrifié la beste, afin de prendre de là quelque augure.

[16] Raisonne et se ressouvient.

est dict le Devoir de mariaige. Poine par nature est au refusant interminée, acre vexation parmy les membres, et furie parmy les sens; au prestant loyer consigné, plaisir, allaigresse et volupté.

CHAPITRE V.

Comment Pantagruel deteste les debteurs et emprunteurs.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel est bien loin de penser comme Panurge; il croit au contraire que les Perses avoient bien raison quand ils disoient que mentir étoit le second vice, et devoir le premier; car dettes et mensonges sont ordinairement réunis. Les raisonnements du bon Pantagruel, qui sont très sensés, et du nombre de ces passages de Rabelais qui ont fait dire à La Bruyère que là où il est bon il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, ne persuadent pas Panurge. Il tâche en vain de le prendre par le point d'honneur, et ajoute, pour le déterminer, qu'il le tient quitte du passé. Panurge le remercie de ses bontés, lui donne des raisons qui, si elles ne sont pas bonnes, sont au moins fort plaisantes. Enfin il l'assure que, pour lui, renoncer aux dettes, c'est renoncer à la vie. Pantagruel, impatienté, lui impose silence. Cette scène s'est probablement réalisée bien des fois entre Henri II et le cardinal de Lorraine, son favori.

« Ce qu'il y a de plus singulier, dit Bernier, est que notre docteur ayant plaidé pour les detteurs, ne plaide pas moins éloquemment contre eux dans le chapitre suivant; mais il faut être sçavant dans les langues et dans les belles disciplines pour en comprendre la beauté. Quant à ce qu'on lit à la fin

du chapitre où Panurge recommande son épitaphe, cela marque admirablement et naïvement la vanité de la plupart des hommes qui, prêts à quitter le monde, tâchent encore à s'y perpétuer par des piramides, des inscriptions, des épitaphes, des cénotaphes... *Impensa sepulcri supervacanea est, et memoria nostra durabit, si meruimus.* (Frontin. apud Plin.) Quoi qu'on fasse, il en sera de notre corps ce que le grand Hippocrate a écrit de certaine opération : *Et secans et resecans et deurens et putrefaciens, etiamsi hæc summa videantur, nihil læseris* (lib. de Hemorrhoid.). Traittés-le bien ou mal, tout cela n'est rien, parce que *veniet immutatio.* Quant au procès de Miles d'Illiers, la chose est racontée par Muret, d'un bourgeois de Paris, lequel, dit-il, se jetta aux genoux de François Ier, le priant de lui conserver quelqu'un de ses procès, crainte de l'oisiveté, et pour l'exercer. (*Muret. in hæc verba Senecæ, lib. De brevitate vitæ :* Turanicus fuit exactæ vitæ senex.) »

Des Périers, contemporain de Rabelais, dit la même chose, dans sa Nouvelle XXXVI, mais d'une manière plus détaillée, de ce Miles d'Illiers, qui vivoit de son temps. « Je ne sçay point, dit-il, dans un conte des bons tours qu'un curé de Brou, près d'Illiers, au pays chartrain, fit à un évêque de Chartres, je ne sçay point si cet evesque n'estoit point l'evesque Milo, lequel avoit des procès un million, et disoit que c'estoit son exercice; et prenoit plaisir à les veoir multiplier, tout ainsi que les marchands sont aises de veoir croistre leurs denrées : et dit-on qu'un jour le roy les luy voulut appoincter : mais l'evesque ne prenoit point cela en gré, et n'y voulut point entendre; disant au roy que s'il luy ostoyt ses procès, il lui ostoit la vie. Toutesfois à force de remontrances, et de belles paroles, il y falloit aller de sorte que il consentit à ses appoinctemens. De mode qu'en moins rien luy en feurent que vuydez, que accordez, que amortiz deux ou trois cens. Quand l'evesque veid que ses procès

s'en alloient ainsi à néant, il s'en vint au roy, le suppliant à jointes mains qu'il ne les luy ostast pas tous, et qu'il luy pleust au moins luy en laisser une douzaine des plus beaux et des meilleurs, pour s'esbattre. »

On lit encore, comme nous l'apprend Le Duchat, deux bons contes de l'humeur processive de ce Miles d'Illiers, dans le *Paradoxe du procez, etc.*, imprimé chez C. Étienne, l'an 1554; et deux autres parmi les *Propos mémorables, etc.*, imprimés in-16, à Rouen, l'an 1599. Il avoit été conseiller au parlement de Paris, et précédemment professeur en droit canon. Ainsi les procès étoient proprement son gibier. Il fut fait évêque de Chartres, l'an 1459, et mourut à Paris, l'an 1493, à la poursuite apparemment de quelques procès. Ménage, qui, ainsi que La Monnoye, en fait la remarque sur la Nouvelle de des Périers, s'est mépris sur le prénom de ce plaideur, lui donnant celui d'*Ives* en ces vers :

Témoin le bon Ives d'Illiers,
Qui des procès eut à milliers;
Comme il se voit dans les chroniques
Des gestes pantagruéliques.

Le conte que Muret, sur le chapitre xx de Sénéque, *De brevitate vitæ*, fait de certain bourgeois de Paris, ressemble fort en effet, comme l'a remarqué Bernier, à ce que Rabelais et des Périers ont écrit de l'évêque de Chartres. Voyez Pontan, livre I, *De Sermone*, chap. XVIII.

J'entendz, respondist Pantagruel, et me semblez bon topicqueur[1] et affecté a vostre cause.

[1] Vous ne palliez, à mon avis, pas trop mal un mauvaise cause. (L.) — C'est-à-dire bon rhéteur, bon raisonneur. Ce mot vient de *topique*, terme de rhétorique, qui signifie lieu commun, argument pro-

Mais preschez et patrocinez d'icy a la Pentecouste, enfin vous serez esbahy comment rien ne me aurez persuadé, et par vostre beau parler, ja ne me ferez entrer en debtes. Rien, dict le sainct envoyé, a personne ne doibvez, fors amour et dilection mutuelle. Vous me usez icy de belles graphides[2] et diatyposes[3], et me plaisent tresbien. Mais je vous dy que, si figurez ung affronteur effronté, et importun emprunteur, entrant de nouveau en une ville ja advertie de ses meurs, vous trouverez que a son entree plus seront les citoyens en effroy et trepidation que si la peste[4] y entroyt en habil-

bable qui se tire de plusieurs lieux et circonstances du fait; du grec τοπὸς, lieu. De *topique* on a fait aussi, en vieux françois, *topiquer*, pour *disputer*. « *Topicqueur*, dit le Scoliaste, c'est celuy qui a un esprit disputatif, et qui entend bien les topiques. »

[2] Belles figures de rhétorique; de belles métaphores : du latin *graphis, idis*, esquisse, ébauche, dessin, premiers traits d'une figure quelconque : du grec γραφὶς ιδὸς, qui a le même sens. « *Graphides*, dit le Scoliaste, ce sont descriptions, linéaments, et premiers traits de quelque peinture et escriture. »

[3] Descriptions oratoires, images, peintures, tableaux, simples descriptions, et premiers linéaments de quelque chose. C'est le mot grec διατυπωσὶς, *delineatio, descriptio*.

[4] Fulgose rapporte la chose livre VIII de ses *Exemples*, et Rabelais et lui l'ont prise de Philostrate, livre IV, chapitre III de la *Vie d'Apollonius*. Le fait n'est guère vraisemblable, mais on pourroit être tenté de le croire en faveur de M. d'Aubigné, qui demande créance pour un autre assez pareil qu'il dit avoir vu. « Quelques jours après la prise de Tors en Saintonge, *ce sont ses paroles*, le marquis seigneur du lieu festinant celui qui l'avoit remis en sa maison (*c'étoit d'Aubigné lui-même*) lui promit de lui faire voir après souper un spectacle qu'il ne croyoit pas avoir été jamais remarqué : à sçavoir

lement tel que la trouva le philosophe tyanien dedans Ephese. Et suys d'opinion que ne erroyent les Perses, estimans[5] le second vice estre mentir, le premier estre debvoir. Car debtes et mensonges sont ordinairement ensemble ralliez. Je ne veulx pourtant inferer que jamais ne faille debvoir, jamais ne faille prester. Il n'est si riche qui quelquesfoys ne doibve. Il n'est si paovre de qui quelquesfoys on ne puisse emprunter. L'occasion sera telle que l'ha dict Platon en ses loix[6], quand il or-

la peste, comme elle descendoit de la moyenne région de l'air. L'ayant donc mené dans un jardin, un peu avant le soleil couché, ils virent descendre sur la bourgade de Beauvais sur Mate, une nuée ronde d'une couleur horrible à regarder, pour la couleur de laquelle il me faut user du mot latin *subfusca*. Cette nuée sembloit un chapeau, qui avoit au milieu de soy un ovale, des couleurs d'une gorge de coq d'Inde, que leur spectateur jugea pareille en autre chose au flegmon qu'on lui avoit arraché dans l'apostume de sa peste qu'il avoit eüe à Orléans. Ce chapeau, avec sa funeste enseigne, vint entrer et fondre auprès du clocher, n'ayant point manqué de faire le semblable au matin et au soir, tant que dix-huit mois de peste durèrent, comme nous vîmes deux jours que nous demeurâmes au lieu. » Si la peste fut remarquée par Apollonius au moment qu'elle entroit visiblement dans Éphèse, d'Aubigné ne nous la dépeint-il pas aussi de toutes ses couleurs, et comme il la vit se jetter sur la petite bourgade de Beauvais sur Mate? Il ne faut plus que joindre à ce récit de d'Aubigné l'histoire du prodige de Chaillot, et quelques aventures, ensemble certaines réparties dont il se fait honneur dans son histoire, soit dans quelques satires qui sont de lui, pour se persuader qu'il n'avoit pas toujours la vûe bonne, ni une idée bien fidèle de ce qu'il pouvoit avoir lu tout fraîchement dans de bons Mémoires. (L.)

[5] Voyez Plutarque, au Discours intitulé : *Qu'il ne faut point emprunter à usure*. Voyez aussi Hérodote, livre I. (L.)

[6] Voyez Plutarque, au même endroit. (L.)

donne qu'on ne laisse chez soy les voisins puiser eaue, si premierement ilz n'avoyent en leurs propres pastiz foussoyé et beché, jusques a trouver celle espece de terre qu'on nomme ceramite, c'est terre a potier, et la n'eussent rencontré source, ou degout[7] d'eaue. Car icelle terre, par sa substance qui est grasse, forte, lize, et dense, retient l'humidité, et n'en est facillement faict escours ne exhalation. Ainsi est ce grande vergoigne tousjours, en tous lieux, d'ung chascun emprunter, plustost que travailler et guaigner. Lors seullement debvroyt on, selon mon jugement, prester quand la personne, travaillant, n'ha peu par son labeur faire guain; ou quand elle est soubdainement tumbee en perte inopinee de ses biens. Pourtant laissons ce propous, et doresnavant ne vous attachez a crediteurs. Du passé je vous delivre[8].

Le moins de mon plus[9], dist Panurge, en cestuy article, sera vous remercier; et, si les remerciemens doibvent estre mesurez par l'affection des bienfaicteurs, ce sera infiniment, sempiternellement: car l'amour que de vostre grace me portez est hors le dez d'estimation[10]; il transcende tout

[7] Écoulement d'eau.

[8] * Propos qui marque bien le foible de Henri II pour le cardinal de Lorraine, et combien il l'affectionnoit.

[9] Le moindre effet de mon plus indispensable devoir. (L.) — Le moins que je pourrai faire, ce sera de vous remercier.

[10] Allusion aux *dez* des jugemens, *alea judiciorum* dont parle

poids, tout nombre, toute mesure : il est infiny, sempiternel. Mais, le mesurant au qualibre des bienfaictz, et contentement des recevans, ce sera assez laschement. Vous me faictes des biens beaucoup, et trop plus que ne m'appartient, plus que n'ay envers vous deservy, plus que ne requeroyent mes merites, force est que le confesse, mais non mye tant que pensez en cestuy article. Ce n'est la que me deult[11], ce n'est la que me cuist et demange : car, doresnavant, estant quitte, quelle contenence auray je? croyez que je auray maulvaise grace pour les premiers moys, veu que je n'y suis ne nourry, ne accoustumé[12]. J'en ay grand paour. Dadvantaige, desormais ne naistra ped en tout Salmigondinoys qui n'ayt son renvoy vers mon nez. Tous les peteurs du monde, petans, disent : Voyla pour les quittes[13]. Ma vie finira

Bridoye, livre III, chapitre xxxvii. (L.) — Expression toute latine : *extra calculos æstimationis*, au-dessus de toute estimation.

[11] Ce n'est pas là ce qui me chagrine. *Deult* et *se douloir*, du latin *dolet*, *dolere*.

[12]* Les dettes étoient en effet pour les Guise, et sur-tout pour le cardinal de Lorraine, ce qu'on peut appeler un mal de famille. Voyez note 1 du chapitre v, et note 11 du chapitre ix. Voyez aussi Garnier tome XXVI, pages 46 et 47.

[13] A propos de ce proverbe, qui n'est pas moins en usage en Italie que Rabelais veut qu'il le soit en France, Poge raconte dans ses Facéties, qu'un jour un vieillard que son créancier avoit fait ajourner devant le juge de Vicence, nioit la dette, et se vantoit orgueilleusement qu'il ne devoit ni n'avoit jamais rien dû à personne. Détournez votre grande barbe, lui dit le juge, elle empuantit toute la compagnie.

bientoust, je le prevoy. Je vous recommande mon epitaphe. Et mourray tout confict en pedz. Si quelque jour, pour restaurant a faire peter les bonnes femmes en extreme passion de colicque venteuse, les medicamens ordinaires ne satisfont aux medicins, la momie de mon paillard et empeté corps leur sera remede present. En prenant tant peu que direz, elles peteront plus qu'ilz n'entendent[14]. C'est pourquoy je vous prieroys vouluntiers que de debtes me laissez quelque centurie[15] : comme le roy Loys unziesme, jectant hors de procez Miles d'Illiers[16], evesque de Chartres, feut importuné luy en laisser quelqu'ung pour se exercer. J'ayme mieulx leur donner toute ma cacqueroliere[17], ensemble ma hannetonniere, rien

Le vieillard surpris demanda pourquoi on vouloit que sa barbe sentît mauvais. Ne savez-vous pas, répliqua le juge, homme grave, mais de bonne humeur, qu'on ne manque jamais de dire en petant, *voilà pour la barbe des quittes?* Si donc tout autant de mauvais vents qui se sont lâchez depuis que vous portez de la barbe s'y sont attachez, le compliment que je vous ai fait ne doit pas vous scandaliser. (L.)—Voilà pour ceux qui ne doivent rien. Il joue ici sur la lettre *p*, qui se trouve dans les mots *payé, payant, paiement, payeur, etc.*

[14] Plus qu'ils ne souhaitent, au-delà même de leur *intention.*

[15] De me laisser quelques centaines de dettes.

[16] Illiers, race illustre dans le païs chartrain, issue en ligne masculine des anciens comtes de Vendôme, desquels elle quitta le nom et les armes pour succéder aux biens de la maison d'*Illiers,* en vertu d'une alliance avec l'héritière de cette maison. (L.) — Voyez le commentaire historique.

[17] C'est-à-dire, au sens propre : J'aime mieux leur donner tout ce qui me revient d'escargots et de hannetons; au sens figuré, j'aime

pourtant ne deduisant du sort[18] principal. Laissons, dist Pantagruel, ce propous, je vous l'ay ja dict une foys.

mieux, pourvu qu'on ne touche point au fixe, abandonner à mes créanciers tout le casuel de mes bénéfices, que renoncer aux dettes. Voyez le chapitre II.

[18] De Marsy a mis dans son texte, *du fond*, au lieu *du sort*, et a fait cette remarque sur cette leçon : « Toutes les éditions portent du *sort* principal, ce qui ne présente aucun sens. » Mais la leçon du texte est bonne et doit rester : c'est celle de l'édition de 1552. *Sort* est même le mot propre pour les bénéfices du *clergé*, puisque les noms de *clerc* et de *clergé* viennent du grec κλῆρος, sors, sortitio.

CHAPITRE VI.

Pourquoy les nouveaulx mariez estoyent exemptz d'aller en guerre.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge, par les questions et les réflexions qu'il fait ici à Pantagruel, montre une imagination toujours dirigée vers le vin et la volupté. Il n'admet dans son livre de vie que les planteurs de vignes. Quant à l'exemption du service militaire des nouveaux mariés, que Pantagruel fonde sur la raison d'état, qui veut qu'ils aient un an pour perpétuer leur nom et leur famille, Panurge, qui juge tout le monde à son aune, assure à Pantagruel que cet usage est abusif, d'autant que les nouveaux époux s'énervent fort souvent dans cette première année, et se rendent pour toujours incapables de porter les armes. Le vrai Panurge en auroit bien dit autant.

« La matière de ce chapitre, dit Bernier, a beau être ici sérieuse, et telle qu'au chapitre précédent, notre docteur la traitte à sa manière. »

Mais, demanda Panurge, en quelle loy estoyt ce constitué et estably que ceulx qui vigne nouvelle planteroyent, ceulx qui logis neuf basti-

royent, et les nouveaulx mariez seroyent exemptz d'aller en guerre pour la premiere annee? En la loy, respondist Pantagruel, de Moses. Pourquoy, demanda Panurge, les nouveaulx mariez? Des planteurs de vigne je suys trop vieulx pour me soucier : je acquiesce au soucy des vendengeurs, et les beaulx bastisseurs nouveaulx de pierres mortes ne sont escriptz en mon livre de vie. Je ne bastys que pierres vives, ce sont hommes. Selon mon jugement, respondist Pantagruel, c'estoyt affin que, pour la premiere annee, ilz jouissent de leurs amours a plaisir, vacassent a production de lignaige, et feissent provision de heritiers. Ainsi, pour le moins, si l'annee seconde estoyent en guerre occis, leur nom et armes restast a leurs enfans. Aussi que leurs femmes on congneust certainement estre ou brehaignes [1], ou fecondes (car l'essay d'ung an leur sembloyt suffisant, attendu la maturité de l'eage en laquelle ilz faisoyent nopces) pour mieulx, aprez le decez des maritz premiers, les colloquer en secondes nopces. Les fecondes, a ceulx qui vouldroyent multiplier en enfans; les brehaignes, a ceulx qui n'en appeteroyent, et les prendroyent, pour leurs vertuz, sçavoir, bonnes graces, seullement en consolation domesticque, et entretenement de mesnaige. Les

[1] Aussi afin qu'on connût certainement si leurs femmes étoient stériles ou fécondes.

prescheurs de Varenes[2], dist Panurge, detestent les secondes nopces, comme folles et deshonnestes. Elles sont, respondist Pantagruel, leurs fortes fiebvres quartaines[3]. Voyre, dist Panurge, et a frere Enguainnant[4] aussi, qui, en plein sermon preschant, a Parillé, et detestant les nopces secondes, juroyt et se donnoyt au plus viste diable d'enfer, en cas que mieulx n'aymast depuceler cent filles que biscotter[5] une vefve. Je trouve vostre

[2] «Varennes, dit un interprète, est une abbaye de France, diocèse de Bourges, dont saint Bernard, son premier abbé, fut en effet un très véhément prêcheur (en 1120), sur-tout pour engager les François à se croiser contre les Sarrasins.» Mais il ne s'agit pas ici des prêcheurs de ce Varennes : ce doit être plutôt de ceux du Varennes qui est à 8 kilomètres de Loches, ou du Varennes qui est près de Chouzé, puisque Parillé, qui en est voisin, est nommé ensuite.

[3] Expression proverbiale, selon de Marsy, pour dire, Au diable les prêcheurs, la fièvre quarte s'en empare.

[4] Moine luxurieux. Marot, dans l'épigramme d'Alix et de Martin :

> Puis Martin juche, et lourdement engaine.

Ce conte, au reste, est pris des Facéties de Poge, au chapitre intitulé : *De Prædicatore qui potius decem virgines quam nuptam unam eligebat.* (L.) — C'est-à-dire frère qui engaîne ; ce nom revient par conséquent à celui de frère Frappart.

[5] L'épigramme du prieur de Pont-l'Abbé sur l'évêque et l'abbesse de Saintes, livre I[er], chapitre VIII de la *Confession de Sanci :*

> Puis voyant presser flanc à flanc
> Le roquet noir, le surcot blanc.

C'est là proprement *biscoter,* quoique ce mot, qui sent la soupe réchauffée, se dise généralement soit des veuves, soit des femmes qui ont leurs maris, soit des filles. Il vient de *bis* et de *cotta* parce que c'est *cotte* sur *cotte.* Autrefois *cotte* se disoit également de l'habit des

raison bonne et bien fondee. Mais que diriez vous si ceste exemption leur estoyt octroyee pour raison que, tout le decours d'icelle prime annee, ilz auroyent tant taloché[6] leurs amours de nouveau possedez, comme c'est l'equité et debvoir, et tant esgoutté leurs vases spermatiques, qu'ils en restoyent tous effilez, tous evirez[7], tous enervez et flatriz. Si que, advenent le jour de bataille, plustost se mettroyent au plongeon comme canes, avec le baguaige, que avec les combattans et vaillans champions, on lieu on quel par Enyo[8] est meu le hourd, et sont les coups departiz. Et soubz l'estandard de Mars ne frapperoyent coup qui vaille. Car les grandz coups auroyent ruez soubz

hommes et des femmes; mais particulièrement de ceux des prêtres et des religieuses. Encore aujourd'hui les Allemands appellent *Kutt* une robe de prêtre, et les Italiens *cotta* un surplis. (L.) — Nous n'adoptons pas cette étymologie de *biscotter;* nous pensons que ce mot vient plutot de *biscotta*, qui se trouve dans Abbon pour biscuit, et qui vient lui-même de *biscoctus panis*, pain deux fois cuit; mais elle est d'ailleurs inutile ici pour entendre ce mot, qui signifie à la lettre, croquer du biscuit. Voyez liv. Ier, chap. XLV, et liv. IV, chap. XVII.

[6] *Talocher* se dit proprement des coups qu'on donne avec la paume de la main sur les oreilles. Au chapitre XLV de l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, *taloche* est mis dans la signification d'une espèce de *targe :* et de là apparemment *talocher* dans Rabelais se heurter corps à corps, ou targe contre targe. (L.) — Comme ce mot doit venir de *talus*, talon, il a dû signifier dans l'origine un coup de *talon*, et par suite un coup du revers de main, et non de la paume.

[7] Châtrés, efféminés : du latin *eviratus*, qui a le même son.

[8] Par Bellone, déesse de la guerre, est excité le choc des combattants.

les courtines de Venus s'amye. Que ainsi soit, nous voyons encores maintenant, entre aultres reliques et monumens d'anticquité, qu'en toutes bonnes maisons, aprez ne sçay quants jours[9], l'on envoye ces nouveaulx mariez veoir leur oncle, pour les absenter de leurs femmes, et ce pendent soy repouser, et de rechief se avitailler pour mieulx au retour combattre, quoyque souvent ilz n'ayent ne oncle, ne tante. En pareille forme que le roy Petault[10], apres la journee des Cornabons,

[9] Combien de jours.

[10] * On appelle roi *Peto*, et par corruption *Petaut* le roi des gueux, c'est-à-dire celui d'entre eux à qui ils défèrent comme au plus habile en contenances et en souplesses communes aux belîtres. Delà sans doute est venu que comme ce roi est le plus souvent peu obéi des autres gueux, on dit d'une cohue où chacun veut être le maître, qu'elle ressemble à la cour du roi Petaut. Ainsi il y a bien de l'apparence que par ce roi Petaut dont parle l'auteur, il a entendu quelque prince également peu pécunieux et mal obéi. Or l'histoire de France de ce tems-là ne parle de pas un roi de cette monarchie, auquel ces deux qualitez convinssent au point qu'elles convinrent en divers tems au roi Charles VIII, qui sans argent entreprit la guerre d'Italie, et duquel les officiers se dispensèrent impunément d'exécuter les ordres dès qu'il eut repassé les monts. Je suis donc tenté de croire qu'ici le roi Petaut n'est autre chose que ce prince, lequel, après la journée des *Cornabons* ou de Saint-Aubin-du-Cormier, l'an 1488, se trouva sans doute obligé faute d'argent à congédier quelques officiers qui l'y avoient bien servi. De ce nombre étoit vraisemblablement certain soldat de fortune que Rabelais pourroit bien n'appeller *Courcaillet* que parce que cet avanturier se plaisoit à porter des *Courcaillets*, espèce de chausses plissées comme l'appeau qui imite le cri des cailles. Au chapitre x des contes d'Eutrapel il est parlé proverbialement des enseignes du bon homme *Peto* d'Orléans, et

ne nous cassa proprement parlant, je dy moy, et Courcaillet, mais nous envoya refraischir en nos maisons[11]. Il est encore cherchant la sienne[12]. La

au chapitre xx, par allusion d'*Orléans* à *or léans*, il est encore parlé de lui dans le même sens. (L.) — Le Duchat, dans Ménage, donne une autre explication du mot *Courcaillet*. « Ici *Courcaillet*, dit-il, est un nom supposé qui désigne un homme extrêmement las dès la première expédition, après avoir au printems témoigné un extrême empressement d'entrer en campagne, à l'exemple du *courcaillet*, ou mâle de la caille, lequel ne chante qu'au renouveau. Joh. Bruyerin *De re cibariâ*, livre XV, chapitre xxxiii : *Mediterranei galliarum tractus alunt quidem* (il parle des cailles), *verùm raras admodùm. Mares apud eos vere canere incipiunt, præsertim aprilis mensis initio : à quo cantu nomen* qualeæ inditum videtur. *Corqualcatum* nostrates nuncupant. » Mais ne seroit-il pas possible qu'il jouât ici sur *courcaillet* et sur *Caillette*, fou de François Ier, qui pouvoit figurer encore dans les parties fines de Henri II, qui n'étoit pas encore roi, puisqu'il n'est monté sur le trône qu'en 1547, et que le livre III a paru en 1546? Quant au roi *Petaud*, dont ce n'est pas le lieu de discuter l'étymologie, et à la journée des *Cornabons*, nous pensons qu'il s'agit ici plutôt de François Ier et de la bataille de Pavie. Après cette bataille, ce roi prisonnier, que Rabelais appelle pour cela *Anarche* dans les derniers chapitres du livre II, fut en effet, tant que dura sa prison, un vrai roi *petaud*, sa cour une vraie *petaudière*, et son gouvernement une *anarchie* véritable. De plus, comme il y a eu un grand nombre de François faits prisonniers, blessés ou tués à cette funeste journée, Rabelais, dont le goût étoit de jouer sur les mots, a bien pu l'appeler la journée des *Cornabonds*, c'est-à-dire où les *cornes abondent*, puisqu'elle fut la cause en effet qu'un grand nombre de maris furent coiffés pendant leur captivité, ou la guérison de leurs blessures, ou après leur mort. C'est ainsi que, dans le chapitre vi du livre II, il se sert du mot *amorabonds*, pour dire, qui abondent en amours.

[11] Manière honnête de congédier une troupe de soldats inutile. Les *Vigiles du roi Charles VII*, p. 219 et 220 de l'édition de 1724 :

> Ceulx qui estoient oultre le nombre
> Mal habillez en grant foison,

marraine de mon grand pere me disoyt, quand j'estoys petit, que,

Patenostres et oraisons
Sont pour ceulx la qui les retiennent.
Ung fiffre[13], allant en fenaisons,
Est plus fort que deux qui en viennent.

Ce que m'induict en ceste opinion est que les planteurs de vigne a poine mangeoyent raisins, ou beuvoyent vin de leur labeur durant la premiere annee; et les bastisseurs, pour l'an premier, ne habitoyent en leurs logys de nouveau faictz, sus poine de mourir suffocquez par default de expiration, comme doctement ha noté Galen, lib. II *De la difficulté de respirer*. Je ne l'ay demandé sans cause bien causee, ne sans raison bien resonante : Ne vous desplaise.

Non servants que de faire encombre,
Les renvoya en leur maison. (L.)

[12] Villon, dans son grand Testament :

Item, vienne Robert Turgis
A moy, je luy payeray son vin.
Mais quoy? S'il trouve mon logis
Plus fort sera que le devin. (L.)

[13] C'est le porteur ou joueur de fifre allégorique, qui est en effet plus vigoureux en allant en fenaison avec d'aimables et jolies faneuses, que lorsqu'il en revient.

CHAPITRE VII.

Comment Panurge avoyt la pulce en l'aureille, et desista porter sa magnificque braguette.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

L'espèce de conversion qu'offre ici Panurge aux yeux de Pantagruel, en quittant ses habits brillants pour prendre une robe de bure, et renoncer au faste et au plaisir, n'est que la conduite hypocrite d'un courtisan qui, entendant son roi s'élever contre le luxe et la dépense, a la puce à l'oreille, et se présente à lui sous l'habit de la plus austère réforme. C'est bien aussi, d'après l'histoire, la conduite que le cardinal de Lorraine tint souvent avec le roi, quand il lui reprochoit ses prodigalités.

Quant au goût que Panurge avoit pour le mariage, et dont il ne cesse de parler jusqu'à la fin de l'ouvrage, cela fait évidemment allusion à la conduite de ce cardinal, qui, tant par inclination naturelle que pour se maintenir dans l'intimité de François Ier et de Henri II, en se conformant à leurs goûts, ne cessoit de prendre des maîtresses nouvelles.

La braguette, première pièce de l'armure guerrière à laquelle Panurge renonce, est une autre allusion à la couardise et poltronnerie du même personnage.

« Le chapitre VII, dit Bernier, nous représente en Panurge affranchi de toutes dettes, un homme inquiet, qui, ne pou-

vant demeurer à son aise, et n'ayant plus d'affaires, pense à se marier. »

Au lendemain, Panurge se feit perser l'aureille[1] dextre a la judaicque, et y attacha ung petit anneau d'or a ouvraige de tauchie[2], on caston duquel estoyt une pulce enchassee. Et estoyt la pulce noire, affin que de rien ne doubtez. C'est belle chose estre en tous cas bien informé. La despence de laquelle, rapportee a son bureau, ne montoyt par quartier gueres plus que le mariaige d'une tigresse[3] hircanicque, comme vous pourriez dire

[1] Vers l'an 1546, tems auquel Rabelais travailloit à son troisième livre, c'étoit la mode en France, que les courtisans portassent une bague à l'une ou à l'autre oreille. Mellin de Saint-Gelais, page 187 de ses œuvres, édition de 1574:

> Ne tenez point, estrangers, à merveille,
> Qu'en ceste cour chascun maintenant porte
> Bague ou anneau en l'une ou l'autre oreille. (L.)

[2] Comme on a dit *taucier* et *taucer*, pour priser, estimer, ouvrage de *tauchie* pourroit signifier ouvrage de prix. Mais nous trouvons, 1° dans Felibien : *Marqueterie*, en italien *tarsia* et *tausia*, espèce de mosaïque et ouvrage de rapport qu'on fait de différents bois, avec lesquels on représente des figures et autres ornements; 2° dans le dictionnaire espagnol d'Oudin, les mots *tauxia, taxia, atauxia*, expliqués de même par marquetterie on damasquinerie. Ménage a donc raison de dériver ce mot du latin *tessella*, qui a le même sens. De Marsy ne connoissant pas le sens de ce mot, l'a supprimé de son texte.

[3] Ce qui veut dire que cette dépense étoit aussi considérable que l'entretien du tigre et de la tigresse de la ménagerie royale; et que les menus plaisirs de Panurge coûtoient des sommes exorbitantes.

609,000 malvedis[4]. De tant excessifve despence se fascha, lors qu'il feut quitte, et depuys la nourrit en la façon des tyrans, et advocatz, de la sueur et du sang de ses subjectz. Print quatre aulnes de bureau [5], s'en acoustra comme d'une robe longue a simple cousture, desista porter le hault de chausse, et attacha des lunettes a son bonnet. En tel estat se presenta devant Pantagruel, lequel trouva le desguisement estrange, mesmement[6] ne voyant plus sa belle et magnifique braguette, en laquelle il souloyt, comme en l'ancre sacré, constituer son dernier refuge contre tous naufraiges d'adversité. N'entendent le bon Pantagruel ce mystere, l'interrogua, demandant que pretendoyt ceste nouvelle prosopopee. J'ai, respondit Panurge, la puce en l'aureille, je me veulx marier. En bonne heure soit, dist Pantagruel, vous m'en avez bien resjouy. Vrayement je n'en vouldroys pas tenir ung fer chauld[7]. Mais ce n'est la

[4] On dit aujourd'hui *maravedis*. C'est une petite monnoie d'Espagne, qui vaut un peu plus d'un denier de France.

[5] Quatre aunes de bure, étoffe grise et grossière, de laine. Mais l'intention de l'auteur est de jouer sur le mot *bureau*, qu'il emploie d'abord pour étoffe grossière, et ensuite pour le *bureau* ou table d'un homme d'affaires, auquel il assimile Panurge le converti, et qui va mettre l'ordre et la réforme dans sa maison et dans sa conduite. Il dit à Pantagruel, en lui montrant son nouvel habit : *C'est mon bureau ; je le veulx doresnavant tenir de pres, et reguarder a mes affaires.*

[6] Sur-tout.

[7] Je n'en voudrois pas tenir *dix*, ou tant d'*écus*, disons-nous d'une

guise des amoureux ainsi avoir bragues avalades[8], et laisser pendre sa chemise sur les genoulx sans hault de chausses; avec robbe longue de bureau, qui est couleur inusitée en robbes talares[9], entre gens de bien et de vertu. Si quelques personnaiges d'heresies et sectes particulieres s'en sont aultresfoys accoustrez, quoique plusieurs l'ayent imputé a piperie, imposture et affectation de tyrannie sus le rude populaire, je ne veulx pourtant les blasmer, et en cela faire d'eux jugement sinistre. Chascun abunde en son sens, mesmement en choses foraines, externes et indifférentes; lesquelles de soy ne sont bonnes ne mauvaises, parce qu'elles ne sortent de nos cueurs et pensees, qui est l'officine de tout bien et tout mal: bien, si bonne est et par l'esprit munde reiglee l'affection; mal, si, hors equité, par l'esprit maling, est l'affection depravee. Seulement me de-

nouvelle qui nous fait plaisir. C'est ici une application bouffonne de cette façon de parler proverbiale, laquelle, soit dit en passant, est, comme on voit, autre que celle-ci du livre II, chap. xv : *Je n'en vouldroys pas mettre mon doigt au feu.* Car ce n'est pas ici un cas où pût avoir lieu l'ancienne épreuve du fer chaud dont parle Fauchet, comme ayant été en usage parmi les François jusque dans l'onzième siècle. (L.) — Expression proverbiale, selon de Marsy, pour dire, vraiment je ne voudrois pas pour beaucoup que la chose fût autrement.

[8] Chausses pendantes et abattues.

[9] En fait de robes longues, qui descendent jusqu'aux talons, nommées *talares*, en latin.

plaist la nouveauté et mespris du commun usaige.

La couleur, respondit Panurge est aspre aux potz, a propos[10]; c'est mon bureau, je le veulx doresnavant tenir, et de pres reguarder a mes affaires. Puys qu'une fois je suis quitte, vous ne veistes oncques homme plus mal plaisant que je seray, si dieu ne me ayde. Voyez cy mes besicles. A me veoir de loing, vous diriez proprement que c'est frere Jean Bourgeois[11]. Je croy bien que

[10] Ces paroles sont du poëte Guillaume Cretin, grand équivoqueur. Dans une épître à Honoré de La Jaille, il parle en ces termes :

Par ces vins verds *Atropos* a trop os
Des corps humains ruez *envers* en vers,
Dont un quidam *aspre aux pots* à propos
A fort blasmé ses tours *pervers* par vers. (L.)

Pâquier les a rapportés au livre VII, chapitre 12 de ses recherches, et on les trouve aussi dans la préface du Rabelais anglois, qui y renvoie le lecteur. (L.) — Ce passage est pris en effet d'une épître de Guillaume Cretin à Honorat de La Jaille, maître-d'hôtel de Jean de Craon. Il est cité par Pasquier, livre VI, pag. 932 et 933.

[11] Rabelais parle encore de lui, liv. IV, chap. VIII. C'étoit sous les rois Louis XI et Charles VIII, un cordelier fort zélé, qui contribua par ses soins à l'établissement de plusieurs maisons de son ordre. Les cordeliers de Lyon entr'autres lui doivent celui qu'ils ont dans le fauxbourg de Veize. Il mourut l'an 1494, à Lyon, où son corps, pendant les guerres civiles de la religion, fut, à ce qu'on prétend, déterré et jetté dans la Saone. Menot, l'an 1523 ou 1524, dans son *Carême de Tours*, au sermon du mercredi après le premier dimanche, parle de frère Jean Bourgeois comme d'un homme dont la mémoire étoit récente. Wadding, dans les annales de son ordre, parle aussi de lui. Bèze, sous l'an 1561, tom. I, pag. 554 de son *Hist. ecclés.*, parle d'un *Fra Justinian*, cordelier de l'isle de Chio, lequel, accompagnant en ce tems-là le cardinal de Ferrare, légat en France, acquit en ce voyage le surnom de *cordelier aux lunettes;* parce qu'il n'alloit point

l'annee qui vient je prescherai[12] encore une foys la croisade. Dieu guard de malles pelotous[13]. Voyez vous ce bureau? Croyez qu'en luy consiste quelque

sans lunettes. Il les portoit apparemment par pure gravité, comme avoit fait avant lui le frère Jean Bourgeois, et comme ce prêcheur introduit dans les premières lignes du nouveau prologue du quatrième livre, où il va, dit-il, chausser ses lunettes, pour mieux voir *ces gens de bien*, à qui, sans les voir encore, il avoit adressé la parole. Au reste, ce Fra Justinian, pour lors confesseur du duc de Savoye, fit si bien qu'avec le tems, il fut fait évêque de Genève; et peut-être étoit-ce ce qu'il avoit principalement cherché avec ses lunettes. (L.)

[12]* Le cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, étoit en effet grand prédicateur. « Il vint à Fontainebleau, dit Brantôme, et, pour le premier dimanche de carême, prêcha devant le roi, la reine, et toute la cour. Jamais on ne vit mieux dire, et fut fort admiré. » Voyez Brantôme, vie de M. de Guise, tom. IX, pag. 180. « Mais il ne prêchoit que la guerre et l'effusion du sang, » dit Bayle, au mot LORRAINE (Charles de).

[13]* Panurge, chéri de son maître, et nouvellement affublé d'une bure grise, se regarde ici comme un second frère Jean Bourgeois, cordelier, qui s'étoit fait aimer du roi Charles VIII. Au chapitre XVII du livre II, il se vante d'avoir autrefois prêché la *croisade* que le pape Sixte IV fit publier contre les Maures de Grenade en 1496. Voyez l'Histoire du cardinal Ximenez sur cette année-là. C'est pour cela qu'à la veille d'un engagement, que bien des gens regardent comme une *croix*, il va, dit-il, se *croiser* une seconde fois. Et bien résolu de se marier, tout moine qu'il est par son habit, il prend congé des *pelotes* de neige, qui, à l'exemple de saint François, patriarche des moines gris, lui avoient jusque-là tenu lieu de femme et d'enfans. (L.) — Si cette explication étoit certaine, Panurge seroit ici le cordelier Rabelais. Mais *dieu guard de mal les pelotons*, ne veut-il pas dire plutôt : *Deus servet testiculos?* Panurge ajoute de suite qu'il y a dans ses habillements *une vertu virile, dont il brusle de faire usage*. Voyez sur ce changement de costume, liv. II, chap XVI, note 34, et chap. XVII, note 17.

occulte proprieté a peu de gens congneue. Je ne l'ay prins qu'a ce matin, mais desja j'endesve, je desguaine, je gresille[14] d'estre marié, et labourer en diable bur[15] dessus ma femme, sans craincte des coupz de baston. O le grand mesnaigier que je seray! Apres ma mort on me fera brusler en bust honorificque[16], pour en avoir les cendres, en memoire et exemplaire du mesnaigier parfaict. Corbieu, sus cestuy mien bureau, ne se joue pas mon argentier d'allonger les ss[17]. Car coupz de

[14] Je grille, petille, brûle de.

[15] C'est *bur* qu'on doit lire, conformément aux éditions de 1547 et 1626, et non *par*, comme dans celles de 1553 et 1596, ni *dur*, comme dans celles de 1573, 1584, et 1600. Le mot *bur* a ici deux significations. Dans la première, il désigne les cordeliers, que Conrad Badius, dans la préface de *l'Alcoran des Cordeliers*, appelle avec bien de la dureté, *diables gris*, à cause de leur habit de *bure* ou de couleur de poil de *bourique* : et *labourer en diable bur*, c'est s'y prendre en cordelier, ou, comme on a dit, *en âne débâté*. Dans la seconde, un *moine bur*, du latin barbare *burrus*, fait de l'allemand *baur*, c'est un moine servant, un frère-lay, qui laboure le jardin du couvent. (L.) — Nous n'adoptons que la première explication et étymologie de Le Duchat : *bur*, *bure*, et *bourique*, viennent également, selon nous, du bas latin *burrus*, ou mieux *burrhus*, qui vient lui-même du grec *πυῤῥός*, roux. Voy. liv. IV, chap. II, et liv. V, chap. XIII.

[16] Du latin *bustum honorificum*, bûcher pyramidal, au haut duquel les Romains mettoient les corps des personnages les plus honorables, pour les brûler. Voyez *bustuaires*, au prologue du liv. III.

[17] C'est l'édition de 1553 qui a changé en ff les ss de l'édition de 1547 et de 1552. Les ff. devoient être la marque du bureau d'un ouvrier qui avoit un grand débit de cette sorte d'étoffe. Panurge, qui craint une disgrace pareille à celle du peintre, dont on avoit bâté l'âne, proteste, tout poltron qu'il est (Rab., liv. II, chap. XV), qu'en

poing troteroient en face. Voyez moy devant et derriere: c'est la forme d'une toge [18], anticque habillement des Romains on temps de paix. j'en ay prins[19] la forme en la columne de Trajan à Romme,

ce cas-là de bons coups de poing lui feroient raison d'un si grand affront. *Allonger les ff* ou les *ss* est une expression qui se prend tantôt au propre, tantôt au figuré. Au premier sens, suivant Des-Accords, au chapitre des notes, c'est un tour de procureurs, dont quelques-uns, dans les copies ou grosses qu'ils font pour les parties, allongent tellement toutes les lettres à queue, comme les ff et les ss qu'en une page il n'y aura pas douze lignes : encore chaque ligne ne contiendra-t-elle que deux ou trois mots, quoique par l'ordonnance chaque page doive être de vingt lignes, et chaque ligne de cinq mots au moins. Au second sens, c'est lorsqu'un marchand met sur le compte d'une personne qui a pris à crédit chez lui, plus de marchandises qu'elle n'en a eues; c'est en ce sens que parle Panurge, qui ne veut pas que l'intendant de sa maison mette sur son compte les enfans qu'il aura pu faire à la femme de son maître. Autrefois dans un compte, on finissoit chaque article par une S qui signifioit plus ou moins de *sous*, et quand on l'allongeoit par en bas, elle formoit une f qui signifioit *francs*. Delà vient qu'*allonger les S* signifie aussi faire une tromperie dans un compte. Voyez Furetière, à l'article de la lettre S. (L.) — Comme §, signe d'un paragraphe, est composé de deux *ss*, et comme barrer les *ss*, c'est changer les sols en francs, ces deux *ss* réunies peuvent signifier ici des paragraphes ou articles de compte, que les receveurs ou intendants ont souvent l'art d'allonger à leur profit. On lit *les ss*, dans l'édition de 1547 et dans celle de 1552.

[18] La toge, *toga*, étoit en effet une longue robe que les Romains portoient à la ville, en temps de paix.

[19] * Il est bien évident que c'est Rabelais qui parle ici sous le nom de Panurge, puisqu'il avoit alors résidé à Rome, et publié l'ouvrage de Marliani, intitulé *Topographia Antiquæ Romæ*, Lyon, 1534, in-8°, après avoir eu l'intention d'en composer un lui-même sur les antiquités de cette ville. Il nous semble donc que, par son changement de costume, il pourroit bien entendre celui qui eut lieu en effet,

en l'arc triumphal aussi de Septimius Severus. Je suys las de guerre, las de sages[20] et hocquetons. J'ay les espaules toutes usees a force de porter harnoys. Cessent les armes, reignent les toges, au moins pour toute ceste subsequente annee si je suys marié, comme vous m'alleguastes hier, par la loy mosaicque.

Au reguard du hault de chausses, ma grande tante Laurence[21] jadis me disoyt qu'il estoyt faict pour la braguette. Je le croy, en pareille induction que le gentil falot Galen[22], *lib. 9, de l'usaige de nos membres*, dict la teste estre faicte pour les yeulx. Car nature eust peu mettre nos testes aulx genoulx, ou aux coubdes: mais, ordonnant les yeulx pour descouvrir au loing, les ficha en la teste comme en ung baston, au plus hault du

quand de cordelier il devint chanoine de Saint-Maur-des-Fossés, en 1536. Voyez cependant la note 24.

[20] La saye, *sagum*, étoit au contraire un vêtement militaire, court, que les Romains portoient dans les camps.

[21] Patelin, au drapier :

> Or, Sire, la bonne Laurence,
> Vostre belle Ante, mourut-elle? (L.)

[22] Γαληνός, *serenus*, de γελάω, *rideo*, selon Eustathius. Suivant cette idée, Rabelais appelle *gentil falot*, Galien, dans le sens qu'on disoit autrefois d'un homme agréable qu'il étoit *gai* et *falot*. Galien, d'ailleurs, est l'un des grands *phares* de la médecine, et c'est lui qui a dit plaisamment que la tête étoit posée à l'endroit le plus élevé du corps humain, comme un *falot* est fiché sur un bâton. C'est la raison pourquoi Rabelais le qualifie de la sorte. (L.) — Voyez note 17.

corps: comme nous voyons les phares[23] et haultes tours sus les havres de mer estre erigees, pour de loing estre veue la lanterne. Et pource que je vouldroys quelque espace de temps, ung an pour le moins, respirer de l'art militaire, c'est a dire me marier, je ne porte plus braguette, ne par consequent hault de chausses[24]. Car la braguette est premiere piece de harnoys, pour armer l'homme de guerre. Et maintien jusques au feu, exclusivement entendez, que les Turcqz ne sont aptement armez, veu que braguette porter est chose en leurs loyx deffendue.

[23] On appeloit phare une tour près du rivage d'Alexandrie, sur laquelle on posoit, la nuit, un fanal pour guider les mariniers; c'est de là que les tours qui servent au même usage ont pris le nom de *phare*.

[24]* Voici ce que nous trouvons dans l'histoire à ce sujet: « Le cardinal (de Lorraine) sortant un matin de chez la belle Romaine, courtisane... avoit failli d'être maltraité par certains ruffians. Il fut faict édict deffendant touts ports d'armes; davantage, ayant à suspects les habillements qui couroient alors, manteaux et chausses-larges (les hauts de chausses étoient d'une aulne et demie de large).... Ils mirent en fait (les Guise) au conseil privé, d'en deffendre l'usage, d'autant que là-dessous pouvoient aisément se cacher des armes; et disoit-on que le cardinal avoit cette matière d'autant plus à cœur, qu'un nécromantien lui avoit pronostiqué qu'il seroit tué d'un bâton à feu (d'une arme à feu). » Ces deux passages ont entre eux tant d'analogie, que, quoique cet édit ne semble avoir été rendu qu'après la mort de l'auteur, il paroît vraisemblable que le cardinal de Lorraine l'avoit sollicité du vivant de Rabelais, qui a pris de là occasion d'y faire allusion.

CHAPITRE VIII.

Comment la braguette est premiere piece de harnoys entre gents de guerre.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Dans ce chapitre, qui n'est qu'une continuation du précédent, Panurge persiste à laisser là tout attirail militaire, pour suivre son plan de galanterie. C'est toujours le portrait d'après nature du cardinal de Lorraine.

Voulez vous, dist Pantagruel, maintenir que la braguette est piece premiere de harnoys militaire? C'est doctrine moult paradoxe et nouvelle. Car nous disons que, par esperons [1], on commence soy armer. Je le maintien, respondit Panurge, et

[1] Fauchet parle de ce proverbe dans son *Traité de la Milice et des Armes*, chap. 1. Il vient, selon lui, de ce que les éperons tenoient aux jambières ou chausses de fer, et que si pour se chausser l'homme d'armes eût attendu qu'il eût mis son casque et vêtu sa cuirasse, ayant ainsi la tête chargée et le corps gêné, il n'en seroit jamais venu à bout. (L.)

non a tort je le maintien. Voyez comment nature[2], voulant les plantes, arbres, arbrisseaulx, herbes et zoophytes[3] une foys par elle creez perpetuer, durer en toute succession de temps, sans jamais deperir les especes, encores que les individus perissent, curieusement arma leurs germes et semences, esquelles consiste icelle perpetuité; et les ha muniz et couvertz par admirable industrie de gousses, vagines, testz, noyaulx, calicules, cocques, espics, pappes[4], escorces, echines[5] poignans, qui leur sont comme belles et fortes braguettes naturelles. L'exemple y est manifeste en pois, febves, faseolz, noix, alberges, cotton, colocynthes, bled, pavot, citrons, chastaignes, toutes plantes generalement, esquelles voyons aperte-

[2] Voyez la préface du septième livre de Pline. (L.)

[3] Ce sont choses, dit l'Alphabet de l'auteur, qui ne sont ni plantes, ni animaux; mais participent aucunement d'une nature mitoyenne entre les deux : comme les huitres, moules, esponges. Ce nom se peut tourner en latin *plantanima*, en françois *plantanimaux*; ζῶον, *animal*, φυτὸν, *planta*.

[4] Du latin *pappus:* espèce de coton que poussent les chardons et le seneçon quand la fleur est passée.

[5] Du grec ἐχῖνος, qui signifie l'étui ou le fourreau d'une chataigne, qui ressemble en quelque façon à la peau d'un hérisson. Ainsi, c'est *eschines* qu'il faut lire, conformément aux éditions de 1547, 1573, 1584, 1600, et 1626. *Espines*, comme on lit dans les nouvelles, est une faute de l'édition de 1553. (L.)—Les bogues de châtaignes, c'est-à-dire les coques ou enveloppes épineuses des châtaignes et des marrons, à cause de leur ressemblance avec des hérissons, nommés en latin *echini*. On lit aussi *echines* dans l'édition de 1552.

ment le germe et la semence plus estre couverte, munie et armee qu'aultre partie d'icelles.

Ainsi ne pourveut[6] nature a la perpetuité de l'humain genre. Ains crea l'homme nud, tendre, fragile, sans armes ne offensives ne defensives, en estat d'innocence et premier eage d'or: comme animant[7], non plante: comme animant, dy je, nay a paix, non a guerre; animant nay a jouissance mirificque de tous fruictz et plantes vegetables: animant nay a domination pacifique sus toutes bestes. Advenant la multiplication de malice entre les humains, en succession de l'eage de fer et regne de Jupiter, la terre commencea a produire orties, chardons, espines, et telle aultre maniere de rebellion contre l'homme entre les vegetables. D'aultre part, presque tous animaulx, par fatale disposition, se emanciparent de lui, et ensemble tacitement conspirarent plus ne le servir, plus ne lui obeir, en tant que resister pourroyent; mais lui nuire selon leur faculté et puissance. L'homme adoncques, voulant sa premiere jouissance main-

[6] Je ne sache que les éditions de 1553 et 1596 où, comme dans les nouvelles, on lise *ainsi n'est pourveu par nature*. J'ai suivi celle de 1547, les trois de Lyon, et celle de 1626. (L.) — C'est la leçon de 1552.

[7] *Animant, non plante*. C'est comme il faut lire, conformément à l'édition de 1626 (*et de* 1552). *Planté*, adjectif, comme portent les nouvelles, après toutes les autres que j'ai vues, ne fait aucun bon sens. (L.) — Animal.

tenir, et sa premiere domination continuer; non aussi pouvant soy commodement passer du service de plusieurs animaulx, eut necessité soy armer de nouveau. Par la dive oye Guenet[8], s'ecria Panta-

[8] Guenet, ou *Quenet*, comme on lit ailleurs dans Rabelais, est le nom de l'un de ces petits saints qui sont si drus en Bretagne. Érasme, dans son *Lingua*, au feuillet 65, *a*, de mon édition, s'élève avec force contre ces chrétiens de son tems, qui juroient sans scrupule par le ventre, *et per ventrem et calceos Dei;* en cela, dit-il, moins scrupuleux que Socrate qui n'usoit d'autre serment que *per anserem*, par l'oye. Ici Pantagruel, qui est un prince sage, se contente de jurer par l'oye qui accompagne ordinairement l'image de *saint Guenet*. Voyez Philostrate, livre VI de la *Vie d'Apollonius*, et Suidas, cités à ce sujet l'un et l'autre par Ménage dans son Diogène Laërce, tome II, page 93 de l'édition d'Amsterdam, 1692. (L.) — Un interpréte confond mal-à-propos saint Quenet avec *sanctus Genesius arelatensis*, comédien, que Grégoire de Tours, liv. I, *de Glor. conf.*, dit avoir été décapité en sortant d'un fleuve, et avoir porté sa tête dans ses mains jusqu'à un endroit où un mûrier arrosé du sang de ce martyr avoit crû soudain. « C'est sans doute, dit-il, de ce talent pour nager que Rabelais a donné à saint Guenet le nom de *dive oye* ou sainte oye. » Nous prouverons, dans notre *Géographie des Gaules*, que le nom de ce saint, particulier à la Bretagne et sur-tout à l'évêché de Vannes, est le même que celui des *Venetæ*, peuples de la Gaule et de l'Italie, qui étoient nommés primitivement *Henetæ;* que ce nom vient du grec αἱ νῆτται, en latin *anates*, les canards, et tient à la position de leur capitale au milieu des lagunes de la mer. Cette étymologie est confirmée par les deux noms bretons de *houat* et de *houedic*, que portent deux iles voisines de Vannes, et qui signifient l'un l'ile des canards, l'autre l'île des petits canards. C'est une de ces découvertes nombreuses et incontestables qu'à force de recherches, d'études, et de méditations, nous avons arrachées à la nuit des temps, et que nous nous empresserions de publier si nous y étions encouragés : elles jetteroient les plus grandes lumières sur nos antiquités nationales, auxquelles nous avons consacré notre vie tout entière. Mais il n'y a qu'un

gruel, depuys les dernieres pluyes tu es devenu grand lifrelofre[9], voyre dy je, philosophe. Considerez, dist Panurge, comment nature l'inspira soy armer, et quelle partie de son corps il commencea premier armer. Ce feut, par la vertus bieu, la couille,

Et le bon messer Priapus[10]
Quand eut faict ne la pria plus.

Ainsi nous le tesmoigne le capitaine et philosophe hebrieu Moses, affermant qu'il se arma d'une brave et gualante braguette, faicte par moulte belle invention de feuilles de figuier; lesquelles sont naifves[11], et du tout commodes en dureté, incisure

gouvernement qui puisse faciliter leur publication : il est donc bien à craindre que nous mourions sans les publier.

[9] A la bonne heure te prit la pluye, comme on parle, puisque tu en pris occasion de t'appliquer à l'étude des secrets de la nature; mais malheureusement ta philosophie ne me persuade point. C'est comme si Pantagruel disoit à Panurge : En voulant philosopher depuis que chacun s'en mêle, tu fais comme ceux qui se prévalant du beau tems quittent leur métier pour accompagner les pélerins. (L.)

[10] Et livre V, chapitre XL : *Quand Priapus... la vouloit dormant priapiser sans la prier.* Ces deux vers pourroient bien être du poëte Guillaume Crétin, grand équivoqueur, comme on l'a déja remarqué. Il affectoit les rimes de trois syllabes, et bien des gens l'admiroient par-là. (L.)

[11] Les docteurs mahométans disent que le fruit défendu à nos premiers parens dans le paradis terrestre fut la banane, autrement la *figue d'Inde*, de laquelle ils n'eurent pas plutôt goûté que s'appercevans de leur nudité, ils la cachèrent avec les feuilles de cet arbre, qui sembloient faites exprès. Voyez Léon d'Afrique, liv. IX de sa *Description de l'Afrique*. (L.) — Convenables, faites exprès.

frizure, pollissure, grandeur, couleur, odeur, vertus, et faculté pour couvrir et armer couilles: exceptez moy les horrificques couilles de Lorraine [12], lesquelles a bride avalee descendent au fond des chausses, abhorrent le manoir des braguettes haultaines, et sont hors toute methode: tesmoing Viardiere le noble valentin [13], lequel,

[12] * Lardon que donne en passant l'auteur au cardinal de Lorraine, qu'il suppose d'une nature pendante et relâchée, ce qui se voit souvent dans les débauchés. Voyez l'*Encyclopédie*, au mot TESTICULES.

[13] Le gentil Viardière, cet homme si galant de profession. C'est la coutume en plusieurs villes de France, que le soir du premier dimanche de carême, les petites gens de la rue assignent à haute voix aux jeunes garçons et aux filles du quartier des *valentins* et des *valentines*, c'est-à-dire des *galans* et des *maîtresses*. Or, comme il est visible qu'en cette signification *valentin* est un diminutif de *galant*, et que d'ailleurs, comme on sait, dans nos vieux romans un chevalier n'osoit déclarer sa passion, qu'après s'être fait *valoir* par une infinité de prouesses, il y a bien de l'apparence que *valentin* et *galant* dans la signification d'*amant déclaré* viennent de *valens*. Mais ce qui le prouve encore mieux, c'est que le même mot *valentin* a signifié aussi un marchand de ces bijoux et de ces petites nippes qu'on nomme *galanteries*. Gilles d'Aurigni, dit Pamphile, dans ses *Ordonnances sur le fait des Masques*, imprimées à la suite des dernières éditions des *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne : « Item, est deffendu à tous marchans de drap, de soye, ou de laine, chapeliers, plumaciers, brodeurs, *valentins*, vendeurs de masques et parfumz, de refuser, prester, bailler à crédit leurs denrées aux compaignons masquez sans fraude, depuis la veille de la Sainct Martin d'yver, jusques à la sepmaine saincte inclusivement, en baillant par les dicts masquez leur grivelée, pourveu que au précédent ilz n'ayent esté cadellez ou attachez. (L.) — C'étoit anciennement et c'est encore l'usage dans plusieurs villes de France, entre autres dans le Maine et en Lorraine sur-tout, que les jeunes gens des deux sexes se nomment ou

ung premier jour de may, pour plus guorgias [14] estre, je trouvay a Nancy descrottant ses couilles estendues sus une table, comme une cappe a l'hespaignole.

Doncques ne fauldra doresnavant dire, qui ne vouldra improprement parler, quand on envoyera le franc taulpin [15] en guerre: Saulve Tevot le pot au vin, c'est le cruon [16]; il fault dire: Saulve Tevot le

choisissent, au 1er mai, des *valentins* et *valentines*, c'est-à-dire des *galants* et *maîtresses*. Cet usage remonte au temps de la chevalerie, et même à la plus haute antiquité.

[14] Pour être plus leste. Plus haut, liv. II, chap. XXXI : « Mais j'en « ay composé un grand livre intitulé l'Histoire des *Gorgias* ; car ainsi « les ay nommez parce qu'ilz demourent en la *gorge* de mon maistre « Pantagruel. » En effet, *gorgias* vient de *gorge*, et à l'adjectif, ce mot se disoit d'une personne galamment habillée; parce qu'au tems dont parle l'auteur, les François, hommes et femmes, qui suivoient la mode, portoient des habits fort décolletez. Voyez Nicot, au mot GORGIAS, et H. Étienne, chap. XXVIII de l'*Apologie d'Hérodote*. (L.) — Pour être plus brave, plus galant.

[15] Ancienne milice françoise fort méprisée. Voy. liv. I, ch. XXXV.

[16] Ci-dessus déja, liv. II, chap. VII : *Franctopinus de re militari, cum figuris Tevoti*. Tevot est un diminutif d'*Étienne*, nom de quelque franc-taupin, qui s'étant signalé en poltronnerie par-dessus ses camarades, après avoir bien fait le fendant, fut cause apparemment que depuis, par sobriquet, on appella *Tevots*, comme on appelle aujourd'hui *Pierrots* tous les fanfarons comme lui. Ainsi, *saulve, Tevot, le pot au vin, etc.*, c'est-à-dire pauvre franc-taupin, qui n'as embrassé ton métier de mineur que dans l'espérance de n'y courir aucun risque, tu n'as en effet rien à craindre de la part des assiégez ; mais prens garde que tu ne viennes à périr par les ruines de la tour ou de la muraille que tu sappes. Un bon éclat de pierre contre ta tête pourroit te faire mourir de la mort du premier martyr saint Étienne, et n'y trouver pas plus de résistance qu'à mettre en pièces une cruche

pot au laict; ce sont les couilles de par tous les diables d'enfer. La teste perdue, ne perit que la personne: Les couilles perdues, periroit toute humaine nature. C'est ce qui meut le gualant Cl. Galen [17], *lib. I de spermate*, a bravement concludre que mieulx, c'est a dire moins mal seroyt point de cueur n'avoir, que point n'avoir de genitoires. Car la consiste, comme en ung sacré repositoire, le germe conservatif de l'humain lignaige. Et croiroys, pour moins de cent francz, que ce sont les propres pierres moyennant lesquelles Deucalion et Pyrrha restituarent le genre humain, aboly par le deluge poeticque. C'est ce qui meut le vaillant Justinian [18] *lib. IV, de cagotis tollendis* [19], a mettre

d'argile. *Cruon*, ou *crujon*, ou *cruion*, comme on lit dans Bouchet, sérée VIII, et liv. III, chap. III de Féneste, signifie en Poitou une *cruche;* et ce mot vient de l'allemand *krug*, qui a la même signification. (L.) — *Cruon* est la contraction de *cruchon*. (Voyez I, X.) C'est une allusion triviale de tête, *caput*, à *testa*, cruche. Qui ne riroit pas de voir un interpréte expliquer *cruon* par *membrum crudum*, *seu nudum?* ce qui s'entend, dit-il!

[17] Allusion à γαληνὸς, nom grec de Galien, qui veut dire ici réjoui, agréable. (L.) — Voyez note 22.

[18] Fier, à cause de la fierté du preambule de ses *Institutes*. (L.)

[19] Vers la fin des remarques sur le chapitre VII du livre II il y en a une sur le titre de ce livre prétendu. (L.) — « Ce n'est pas la coutume, dit Le Duchat, dans le *Ducatiana*, part. I, pag. 123, de citer les loix de Justinien, ni celles des autres empereurs sous un titre imaginaire, et qui ne se trouve pas même dans le corps de droit. C'est pourtant ce qu'a fait Rabelais en différens endroits de son roman... Cette affectation, dans un habile homme, de citer une loi sous un titre burlesque, a fait croire à quelques-uns que Rabelais

summum bonum in braguibus et braguetis. Pour ceste et aultres causes, le seigneur de Merville[20] essayant

suivant son génie goguenard avoit entendu, par cette prétendue loi de Justinien, *de Cagotis tollendis*, celle du même empereur, *de Caducis tollendis*, au code, liv. VI, tit. LI; d'autres prétendent que ce n'est pas sans de grandes raisons que Rabelais s'est porté à déguiser le titre de la loi qu'il avoit en vue. Cette loi, disent-ils, est celle *de Mendicantibus validis*, au code, L. XI, tit. XXV. Comme son sentiment est que parmi ces *mendians valides*, que cette loi veut qu'on réduise à la servitude, sont indirectement compris les *religieux mendians*, quoique venus long-tems depuis Justinien; et qu'il n'y auroit pas eu de sûreté pour lui à citer sous son véritable titre une loi qui auroit donné à connoître combien il étoit malintentionné contre la *fréraille*, si puissante dans toute l'Europe, il en a prudemment supposé un autre, lequel, s'entendant plus naturellement des *cagots*, espèce de maranes et de juifs cachés, communément infectés de ladrerie, que leur *capuchon* ou *cahuet*, sorte de *cage*, a fait aussi nommer *cagots*, ne lui feroit d'affaires ni auprès de ces derniers, ni auprès des puissances qui les ont protégez de tout tems. Que la loi *de Mendicantibus validis* doive s'entendre des religieux mendians, ni plus ni moins que de tous les autres mendians valides, et qu'on l'a toujours ainsi cru particulièrement en France, c'est ce qui paroît par le *Roman de la Rose*, fameux ouvrage du XIIIe siècle, où Jean de Meung, auteur de cette partie du livre, parle de la sorte au feuillet 74 tourné (*verso*) de l'édition de Paris, 1526:

> Jadis par Paris la cité,
> Les *maistres en divinité* (les théologiens de la Sorbonne)
> ... povoient bien demander
> De plain povoir, sans truander.
> Et si deffend Justinien...
> Que nul homme en aucune maniere,
> Puissant de corps, son pain ne quiere,
> Puisqu'il treuve a quoy le gaigner.

Agrippa, *De vanitate scientiarum*, au chap. LXV *De mendicitate*, fait aussi mention de la loi *De mendicantibus validis*, et il l'applique à tout autant qu'il y a de religieux mendians; et plus bas, après avoir

quelque jour ung harnoys neuf, pour suyvre son roy en guerre, car du sien anticque et a demy

invectivé contre les gueux de profession, contre les porteurs de rogatons et de reliques, contre les Bohémiens et autres canailles qui courent le monde; *jam verò*, continue-t-il par une longue tirade contre les religieux mendians, *jam verò hæc validæ mendicitatis lues, etc.* De sorte qu'il y a bien moins d'apparence que ceux qui ont pu se résoudre à débiter que sous le titre supposé de *Cagotis tollendis* il falloit entendre la loi *De caducis tollendis*, ayent parlé sérieusement, qu'il n'est vraisemblable que dans un païs d'inquisition comme est aujourd'hui la France, ils ont mieux aimé adopter la conjecture la plus absurde que de dire sur ce sujet ce qui se présentoit le plus naturellement à l'esprit. A l'égard de ce qu'au chap. VIII du livre III, l'auteur fait dire à Justinien que dans sa loi *De cagotis tollendis* cet empereur fait consister le souverain bien *in braguibus et braguetis tollendis*, c'est une pure plaisanterie, fondée sur une aversion particulière qu'il attribue à cet empereur pour les moines et pour le clergé en général, en vue du célibat dont ils font profession. » Voyez livre II, chapitre VII, note 142; et chap. XVI, n. 34.

[20] Dans l'édition de 1547 et dans celle de 1553, dans la plûpart des autres, et même dans les nouvelles, on lit *Merveille*, qui est le nom d'une ancienne et noble famille de Milan, de laquelle étoit l'écuyer *Merveille*, qui l'an 1533 eut la tête tranchée dans Milan même, où il négocioit en secret pour le roi François I. Mais l'abbé Guyet conjecturoit qu'il falloit lire *Merville*, nom d'une terre dans le voisinage de Chartres. On lit en effet de la sorte dans le Rabelais de 1626 (*et de* 1552), et en ce cas-là l'auteur parleroit de quelque descendant d'un Guillaume de *Merville*, que Froissart, vol. I, chap. 274 et 280, dit avoir été l'un des maréchaux de *l'ost* que le roi d'Angleterre avoit en Picardie l'an 1370. Mais je crois qu'il s'agit ici d'un *Merville* en Normandie, entre Saint-Sauveur de Dive et Caen, dont le seigneur fut pendu par les Bretons et les Bourguignons, en mai 1468. Voyez la *Chron. scandaleuse* sous cette année-là. M. de Thou parle d'un Descars, sieur de *Merville*. (L.) — Merveille est un gentilhomme milanois qui fut décapité, contre le droit des gens, ou plutôt assassiné à Milan, par ordre du duc François Sforce, auprès duquel Fran-

rouillé [21] plus bien servir ne se pouvoyt, a cause que depuys certaines annees la peau de son ventre [22] s'estoyt beaucoup esloignée des roignons, sa femme considera en esprit contemplatif que peu de soin avoyt du pacquet [23] et baston commun de leur mariaige, veu que il ne l'armoyt que de mailles; et feut d'advis qu'il le munist tres-bien et guabiounast d'ung gros armet de joustes, lequel estoyt en son cabinet inutill. D'icelle sont escriptz ces vers, on tiers livre du Chiabrena des pucelles.

Celle qui veid son mary tout armé,
Fors la braguette, aller a l'escarmouche,
Luy dist: Amy, de paour qu'on ne vous touche,
Armez cela qui est le plus aymé.
Quoy? tel conseil doibt il estre blasmé?
Je dy que non : car sa paour la plus grande
De perdre estoyt, le voyant animé,
Le bon morceau dont elle estoyt friande.

Desistez doncques vous esbahyr de ce nouveau mien accoustrement.

çois I[er] l'avoit envoyé comme ambassadeur. Voy. Garnier, tom. XXIV, pag. 491; et Anquetil, tom. IV, pag. 337.

[21] Pour empêcher que ces harnois ne se rouillassent on les mettoit dans le fond d'un coffre plein de son. Voy. le chapitre XXII des *Contes d'Eutrapel.* (L.)

[22] Jean de la Bruyère Champier, liv. III, chap. III de son *De re cibaria :* « Novimus nostrâ memoriâ nobilissimarum gentium viros, « et in aula non infimum locum obtinentes, qui adeò tumidum et « turgidum ventrem haberent, ut multis annis non licuerit pudenda « contemplari. » (L.)

[23] Voyez livre II, chapitre VII, note 25.

CHAPITRE IX.

Comment Panurge se conseille a Pantagruel, pour sçavoir s'il se doibt marier.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge ayant envie de se marier, et craignant un sort dont on ne plaint personne, flotte entre le desir et la peur du mariage, et va consulter Pantagruel sur le parti qu'il doit prendre. Les conseils que Pantagruel lui donne, se réduisent à ces deux-ci, *Mariez-vous*, *ne vous mariez pas.* Comme le premier mot de sa réponse fait toujours écho avec le dernier de la demande de Panurge, nous avons imprimé ce dernier et ce premier mot en italique pour le faire remarquer. Cet endroit est conté avec un naturel charmant, et marqué au coin d'un excellent comique; aussi les meilleurs auteurs dans ce genre, ont-ils tous essayé de l'imiter.

Panurge fait encore sentir, en différens passages de ce chapitre, qu'il ne doit son changement moral qu'au sermon de Pantagruel contre les débiteurs, sermon dont les paroles le troublent et le désolent au point de lui faire prendre le parti de la réforme et du mariage. Nous pensons que la question du mariage de Panurge, qui remplit presque tout le livre III, pourroit bien être une dérision de la discussion du mariage des prêtres, qui a été long-temps agitée au concile de Trente. Ce concile a commencé le 16 décem-

bre 1543, et n'a fini qu'en 1563, dix ans après la mort de Rabelais.

« C'est dans ce chapitre, dit le médecin Bernier, qu'on voit le portrait d'un homme fort embarrassé, et appréhendant autant d'être cocu, s'il se marie, que si on trépanoit pour des cornes, lesquelles, quoique pour être un grand mal de tête, ne mènent pas jusqu'à cette opération. Ce qu'il y a de sérieux, c'est le portrait d'un homme assez prudent pour ne rien résoudre avant d'avoir pris conseil du temps et de ses amis. On a veu des gens s'exercer pour et contre, sur des sujets d'une assez petite conséquence. Quant à l'affaire du mariage, qui n'est pas un jeu ni un marché de Normand, quoiqu'une infinité d'auteurs en ayent traitté, il n'y a personne qui l'ait fait plus doctement, plus spirituellement, et d'une manière plus réjouissante que notre docteur, le tout en avocat général pour et contre. Ainsi, l'affaire n'étant pas d'une petite conséquence, je suis surpris de voir tant de gens y donner tête baissée, tant de ces gens que Tacite appelle *uxorii, mulierum imperiis obnoxii.* Car

Ove femine son, son liti et risse. »

« Pour ne point parler de ce qui leur arrive du côté du domestique, parceque tout cela n'est pas la peinture d'une vie fort douce et fort tranquille, et que si le mariage est un remède à certains momens importuns, c'est bien aussi une irritation à la passion de certains tempéramens. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette espèce de bride met à raison bien des emportez qu'on ne pouvoit tenir avant ce remède; car, quelque résolu que soit un homme, une femme qui sçait son foible, l'est bien autrement que lui. Quand elle est montée sur ses grands chevaux, je le donne au cavalier, même le plus cavalier, à lui résister, tant on sçait de choses sur ce sujet. En effet, si l'on sçait

Furens quid femina possit !

le plus seur est, ce semble, de céder.

> De celle qui vous aime appaisés le couroux;
> Elle a dit, Je le veux; désobéirez-vous?

Quoi qu'il en soit, est-ce que le mariage n'égale pas tout? Témoin Gonor, concubine de Richard I[er], duc de Normandie, laquelle lui tourna le dos dès la première nuit de leurs noces, disant que, puisqu'elle étoit émancipée par le mariage qu'ils venoient de contracter, elle vouloit être maîtresse à son tour, et ne dépendre plus que de sa volonté. Voilà ce que c'est que de prendre femme, et ce qui a fait dire à Sénèque le philosophe, que si les hommes s'en pouvoient passer, les dieux converseroient avec eux. Mais quoi? il y a des esprits et des tempéraments qui ne peuvent s'en passer... »

« Tel croit ne faire qu'une amourette, qui s'engage insensiblement. Si la femme ou la fille y trouve son compte, l'oiseau ne lui échappera pas: elle n'a qu'à plaire. Si elle plaît, et qu'elle veuille bien feindre de la complaisance pour l'homme, et lui dire quelques douceurs, tout rude et tout intraitable qu'il est, le voilà bien plus facilement radouci qu'une femme ne l'est par des louanges sèches: témoin ce qui arriva à Sylla, au théâtre, qu'un compliment bien tourné rendit d'un ours un agneau. Elles savent bien toutes que les voyes les plus douces sont les plus seures: *Ferreas mentes libido domat* (Hor.), et que *ritrosa beltà ritroso cuore non prende,* et que même, après le mariage, c'est une grande science que de faire la complaisante, et de devenir maîtresse, ce qui a fait dire à *Publius Mimus* que la femme commence à gouverner quand elle a appris à obéir à son mari. C'est pour cela que l'épouse d'Auguste interrogée comme elle avoit fait pour se rendre la maîtresse du maître des hommes et du monde, elle répondit que c'étoit en faisant aveuglément tout ce qu'il vouloit. »

« On me dira peut-être, il faut bien qu'il y ait dans le mariage de grands attraits, puisque tant de gens s'y engagent, et bien plus d'une fois. Il est vrai qu'on s'y engage, même après avoir été bien châtié du premier engagement; mais ne voit-on pas des forçats qui, après leur tems fini, et prêts à jouir de leur liberté, qu'ils semblent avoir desirée si long-tems, crient à pleine tête, *bonne vogle* (galérien volontaire, de l'italien *buonavoglia*), et rentrent ainsi dans les fers, pour quelque pièce d'argent. Tout cela soit dit à propos de Panurge, qui consulte toutes sortes de gens, et long-tems avant de conclure, et pour mieux dire, pour ne rien conclure, sinon que les plus avisés y pensent toute leur vie. On dira peut-être encore à tout cela, que je parois bien entêté de l'opinion de Rabelais qui, en ce chapitre comme en tant d'autres, est si peu favorable aux femmes, et qu'il y a de la rusticité à ne pas les épargner:

> Rusticus est verè qui turpia de muliere
> Dicit, nam vère sumus omnes de muliere. (*Facetus.*)

Quant à ce qui s'appelle passe-tems, amourettes, il y a peu de gens auxquels enfin il n'en coûte, et qui, n'ayent reconnu que bien des femmes ne pensent qu'à habiller les hommes comme on habille les veaux; c'est-à-dire à les dépouiller. »

« Tout ce chapitre doit paroître, dit Le Duchat, de la part de Pantagruel un grand fond de complaisance pour son favori, et une merveilleuse irrésolution du maître sur le parti que Panurge doit choisir. Or, cela arrive d'autant plus ingénieusement, que Rabelais fait servir à ce dessein deux endroits, l'un de Poge, et l'autre d'Erasme, qui semblent d'abord ne pouvoir être amenez ici par aucune machine. L'un est l'*Écho* des colloques du bon Érasme, écho qui est imite dans les réponses de Pantagruel où le premier mot est toujours l'écho des dernières syllabes de la demande que lui faisoit Panurge. L'autre est un conte que fait Poge

dans ses Facéties, d'un potestat qui, manquant de capacité pour juger dans une cause pécuniaire entre deux plaideurs, se déclaroit tour-à-tour pour celui des deux qui avoit parlé le dernier. Il y a pourtant un endroit du Gello, dans ses *Capricci del Bottaio*, si ressemblant au dialogue de Pantagruel et de Panurge, que si je savois certainement que l'ouvrage du Gello eût paru le premier, je n'hésiterois point à croire que notre auteur l'auroit paraphrasé. Le Gello parlant de l'irrésolution d'Aristote sur la question de l'immortalité de l'ame : « Hai tu mai, dit-il, *Ragionam.* VI, ragioni « inteso d'uno che domandava consiglio à uno altro di tor « moglie. E quando egli diceva, ella è bella e colui diceva « tola, e dipoi quando egli diceva, ella e di cattivo sangue, « egli rispondeva non la torre, e se colui riplicava, ella hà « gran dota, e ridiciva tola, e se diceva dipoi ella è un po « superba, e rispondeva di nuovo non la torre, e cosi segui- « tava sempre di dire si ò no secundo che colui gli propo- « neva innanzi nuove ragioni. E cosi fa propriamente Aris- « totile, etc. » Je ne sai depuis quel tems paroissoient les huit premiers dialogues de cet ouvrage, lorsqu'on les réimprima, avec les deux derniers, en 1449, trois ans avant (*après*) la première édition du troisième livre du Rabelais. »

« Les réponses de Pantagruel à Panurge, qui le consultoit sur le dessein où il étoit de se marier, étant toutes contraires les unes aux autres, ne sont appellées, dans le tome I du *Menagiana*, pag. 27, *décisions*, que par ironie, dit La Monnoye, tome III, pag. 70 du même recueil. Le Duchat, dans sa note sur cet endroit de Rabelais, en cite un tout semblable, tiré du discours VI de Jean-Baptiste Gelli, dans ses *Capricci del' Bottaio*, et dit que s'il savoit certainement que l'ouvrage de l'Italien eût paru le premier, il n'hésiteroit point à croire que Rabelais l'auroit paraphrasé. En quoi il a raison, mais il se trompe quand, à la fin de sa note, il ajoute que les *Capricci du Bottaio* furent réimpri-

mez en 1549, trois ans *avant* la première édition du troisième livre de Rabelais. Il falloit dire *trois ans après*, puisqu'il y a deux éditions du troisième livre de Rabelais de 1546. Ce qu'il y a de sûr est que Rabelais, lorsqu'il composa son troisième livre, n'avoit point vu les *Capricci*, qui ne parurent pour la première fois qu'en 1546, in-4°. L'auteur qu'il a très assurément copié, non seulement dans le neuvième chapitre, mais encore dans le vingt-septième du troisième livre, est Jean Raulin, docteur de Paris, moine de Cluni, au sermon III *De Viduitate.* » Voyez, chap. XXVII, ce passage singulier, où se trouve le conte de la femme qui consulte son curé et les cloches, pour se marier à son valet.

Pantagruel rien ne replicquant, continua Panurge, et dist avec ung profond souspir : Seigneur, vous avez ma deliberation entendue, qui est me marier, si de male encontre n'estoyent tous les trous[1] fermez, clous et bouclez, je vous supplye, par l'amour que si long temps m'avez porté, dictes m'en vostre advis. Puys, respondist Pantagruel, qu'une fois en avez jecté le dé, et ainsi l'avez decreté et prins en ferme deliberation, plus parler n'en faut : reste seullement la mettre a execution. Voyre mais, dist Panurge, je ne la vouldroys exe-

[1] C'est-à-dire, à moins que, par malheur, toutes les femmes ne soient prises et occupées, je ne trouve point de femmes à épouser. On lit *bouclez* et non *bouchez*, dans l'édition de 1626, qui, selon Le Duchat, est une des meilleures : ce qui lui fait croire que Rabelais a dit *boucler* dans le sens d'*obturare*. Nous ne le pensons pas : *bouclez* doit être ici une faute.

cuter sans vostre conseil et bon advis. J'en suis, respondist Pantagruel, d'advis et vous le conseille. Mais, dist Panurge, si vous congnoissiez que mon meilleur feust tel que je suys demourer, sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aymeroys mieulx ne me marier point. *Point* doncques ne vous mariez, respondist Pantagruel. Voyre mais, dist Panurge, vouldriez vous qu'ainsi seulet je demourasse toute ma vie sans compaignie conjugale? Vous sçavez qu'il est escript : *Veh soli*[2]. L'homme seul n'ha jamais tel soulas qu'on veoid entre gens mariez. *Mariez* vous doncq, de par dieu, respondit Pantagruel. Mais si, dist Panurge, ma femme me faisoyt cocqu, comme vous sçavez qu'il en est grande annee[3], ce seroit assez pour me faire trespasser hors les gondz de patience[4]. J'ayme bien les cocquz, et me semblent gens de bien, et les hante vouluntiers; mais, pour mourir, je ne le vouldroys estre. C'est ung poinct qui trop me poinct[5]. *Point* doncq ne vous mariez,

[2] Malheur à l'homme seul, dit l'Ecclésiaste, IV, x; d'après la *Genèse*, II, VIII, *Non est bonum esse hominem solum.*

[3] A foison.

[4] C'en seroit assez pour me démonter, pour me mettre hors des gonds. Tant qu'une porte pose sur ses gonds, elle ne se meut que comme il faut, et elle ne peut s'emporter. (L.)

[5] Ces allusions faisoient une partie considérable des élégances de ce tems-là. Jean Marot, pag. 213 de la nouvelle édition de ses œuvres :

Brief, c'est un poinct qui fort les rompt et poinct.

respondist Pantagruel, car la sentence de Senecque est veritable hors toute exception: Ce qu'a aultruy tu auras faict, soys certain qu'aultruy te fera. Dictes vous, demanda Panurge, cela sans exception? *Sans exception* il le dict, respondit Pantagruel. Ho, ho, dist Panurge, de par le petit diable; il entend en ce monde ou en l'aultre. Voyre mais, puisque de femme ne me peulx passer en plus qu'ung aveugle de baston (car il fault que le viroilet trotte, aultrement vivre ne sçauroys), n'est ce le mieulx que je me associe a quelque honneste et preude femme, qu'ainsi changer de jour en jour, avec continuel dangier de quelque coup de baston, ou de la verolle pour le pire? Car femme de bien oncques ne me feut rien, et n'en desplaise a leurs mariez. *Mariez* vous doncques, de par dieu, respondist Pantagruel. Mais si, dist Panurge, dieu le vouloyt, et advint que j'espousasse quelque femme de bien, et elle me batist, je seroys plus que tiercelet de Job[6], si je n'enrageoys tout vif. Car l'on m'ha dict

Et Clément son fils, dans la quatrième de ses Élégies, en forme d'épître :

> Fors seullement d'ung seul et simple poinct,
> Qui trop au vif (sans fin) me touche, et poinct. (L.)

[6] Plus patient que Job, selon de Marsy; plus malheureux que trois Jobs réunis, selon un autre interprète; mais ce dernier se trompe. *Tiercelet de Job* est un tiers de Job, un second Job, puisque c'est une allusion au mâle des oiseaux de proie, qui est nommé *tiercelet* parcequ'il est plus petit de taille d'un *tiers* que sa femelle.

que ces tant femmes de bien ont communement maulvaise teste: aussi ont elles bon vinaigre[7] en leur mesnaige. Je l'auroys encores pire, et luy batteroys tant et trestant sa petite oye (ce sont braz, jambes, teste, poulmon, foye et ratelle), tant luy dechicqueteroys ses habillemens a bastons rompuz, que le grand diole en attendroyt l'ame damnee a la porte. De ces tabuz[8] je me passeroys bien

On a dit, d'après la même allusion, un *tiercelet* de docteur, d'un petit docteur; un *tiercelet* de gentilhomme, d'un petit gentilhomme, qu'on a nommé encore, d'après une figure semblable, un *hobereau*, du nom d'un oiseau de proie, soit parcequ'il est, après l'émérillon, le plus petit; soit parcequ'un petit gentilhomme ne pouvoit chasser au vol qu'avec cet oiseau, et n'avoit pas le moyen de se donner ce plaisir avec le faucon ou l'épervier. Ainsi nos bons Gaulois, victimes continuelles de la rapacité des nobles de leur temps, les comparoient, dans leur langage naïf, à des oiseaux de proie. Nous disons aujourd'hui un *Jobelin*, pour un *tiercelet de Job.*

[7] Le vinaigre se conserve encore chez bien des gens dans un vaisseau de terre presque tout rond, qu'on tient toujours au chaud dans la cheminée de la cuisine. Ici il y a une allusion de ce vaisseau, *testa*, qui est toujours chaud, à la tête chaude d'une femme à qui sa bonne conduite donne de la présomption. D'ailleurs il faut avoir bonne tête pour soutenir la force du bon vinaigre. (L.)

[8] De ce tintamarre. Au lieu de *cet abus*, comme on lit dans les nouvelles éditions, il faut lire *ces tabus* suivant les plus vieilles. Ce changement n'est arrivé que faute d'avoir su que *tabus* étoit un vieux mot duquel a été fait *tabuter* et *tabuster*, qu'on a dit pour *tarabuster*, et que Nicot a interprété *inquietare*, *molestare*. Le roman du nouveau *Tristan de Léonnois*, liv. 1, chap. XXX:

> C'est la couleur, ce sont les beaulx abus,
> Dont vous fardez d'ordinaire mensonge,
> Vos grans travaux, vos peines, vos tabus,
> Que suportez en resverie et songe. (L.)

pour ceste annee, et content seroys n'y entrer point. *Point* doncques ne vous mariez, respondit Pantagruel. Voyre mais, dist Panurge, estant en estat tel que je suys, quitte et non marié. Notez que je dy quitte en la male heure. Car, estant bien fort endebté, mes crediteurs ne seroyent que trop soigneux de ma paternité. Mais, quitte et non marié, je n'ay personne qui tant de moy se sousciast, et amour tel me portast qu'on dist estre amour conjugal. Et si, par cas tumboys en maladie, traité ne seroys qu'au rebours. Le saige dict: La ou n'est femme, j'entendz mere familles, et en mariaige legitime, le malade est en grand estrif[9]. J'en ay veu claire experience en papes, legatz, cardinaulx, evesques, abbez, prieurs, prebstres et moynes. Or la jamais ne m'auriez. *Mariez* vous doncq, de pardieu, respondist Pantagruel. Mais si, dist Panurge, estant malade et impotent au debvoir de

[9] *Ubi non est mulier ingemescit egens.* C'est comme lit la Vulgate, en cela peu conforme au grec, dont le mot qu'elle rend par *egens* répond au françois *vagabond.* Jean Nevisan, qui, liv. IV, n° 107 de sa *Forêt nuptiale*, cite ce passage, a mis *Ubi non est mulier ingemescit æger*, apparemment pour rimer à *mulier;* et ce pourroit bien être d'après lui que Rabelais auroit ici employé le mot *malade* préférablement soit à celui de *vagabond*, soit à celui de *disetteux*, qui répond au mot *egens* de la Vulgate. Du reste, comme les femmes sont naturellement plus pitoyables que les hommes, qu'on lise ici *egens*, *æger*, ou *egenus*, il sera toujours également vrai que ces trois sortes de misérables personnes trouvent ordinairement auprès des femmes un secours tout autrement considérable qu'auprès des hommes. (L.)

mariaige, ma femme, impatiente de ma langueur, a aultruy s'abandonnoyt, et non seullement ne me secourust au besoing, mais aussi se mocquast de ma calamité, et que pis est, me desrobast, comme j'ay veu souvent advenir, ce seroyt pour m'achever de paindre, et courir les champz en pourpoinct. *Point* doncques ne vous mariez, respondist Pantagruel. Voyre mais, dist Panurge, je n'auroys jamais aultrement filz ne filles legitimes, esquelz j'eusse espoir mon nom et armes perpetuer, esquelz je puisse laisser mes heritages et acquetz (j'en feray de beaulx ung de ces matins, n'en doubtez, et d'abundant seray grand retireur de rentes [10]), avecques lesquelz je me puisse esbauldir, quand d'ailleurs seroys meshaigné [11], comme je voy journellement vostre tant bening et debonnaire pere faire avecques vous, et font tous gens de bien en

[10] Bon ménager, qui éteint les rentes dont ses héritages se trouvent chargez. Patelin au drapier :

> J'avoye mis à part quatre-vingts
> Escuts, pour retraire une rente.

Et plus bas, le drapier parlant de ce fourbe :

> Hé Dieu, quel retrayeur de rentes
> Que ses parens ou ses parentes
> Auroient vendues!... (L.)

[11] C'est-à-dire estropié, mutilé :

> Et mourir et navrer,
> Et battre et méhaigner.
> *Rom. de Bert. du Guesclin.* (L.)

leur serrail et privé. Car, quitte estant, marié non estant, estant par accident fasché[12], en lieu de me consoler, advis m'est que de mon mal riez. *Mariez* vous doncques, de par dieu, respondist Pantagruel.

[12] *Car quitte estant, marié non : estant par accident fasché.* C'est ainsi qu'il faut ponctuer ces paroles, si l'on veut y trouver du sens. Sinon il faut lire *quitte estant, marié non estant, estant par accident fasché*, comme dans l'édition de 1626 et déja dans celle de 1547, où ces trois *estant* marquent mieux l'embarras d'un homme perplex ; mais outre que la ponctuation de ces paroles y est mauvaise, la leçon de 1558 est plus élégante. (L.) — Nous avons suivi la seconde leçon, qui est aussi celle de l'édition de 1552.

CHAPITRE X.

Comment Pantagruel remonstre a Panurge difficile chose estre le conseil de mariaige; et des sortz homericques et virgilianes [1].

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel propose à Panurge de consulter le sort avec les œuvres d'Homère et de Virgile, pour savoir s'il doit se marier ou non; ce qui fait voir que cette petite magie étoit en usage du temps de l'auteur. On s'en amuse encore aujourd'hui, et avec le même procédé, c'est-à-dire, en ouvrant Virgile par trois fois, avec l'ongle ou une épingle, et en regardant comme un arrêt du sort le vers qui tombe à l'endroit de la page qui a été convenu.

« Panurge, dit Bernier, continue ici ce qu'il a dit au chapitre précédent. Il est toujours inquiet, intrigué, perplex, s'en rapportant à tout et à rien, tant il voit de difficultés à son affaire. *Prenez-la, ne la prenez pas.* Quelques uns ont cru que notre docteur a voulu, en cet endroit, nous figurer le cardinal d'Amboise, qui menaça la cour de Rome de quitter la pourpre et le chapeau rouge pour prendre l'épée, croyant obliger, par cette menace, cette cour à relâcher de ses rigueurs en faveur de la France. On sait assez ce que

[1] Le Duchat lit *Vergilianes*. C'est comme on lit, dit-il, dans l'édition de 1553. Mais dans celles de 1547, de 1552, et dans les autres, il y a *Virgilianes*; et c'est cette leçon que nous préférons.

le reste du chapitre signifie par les sorts d'Homère et de Virgile, superstition de l'antiquité, laquelle n'étoit pas toute abolie du tems de François Ier. Combien, au reste, de bonnes choses, tout en bouffonnant, dans ce chapitre, touchent le jeu et le sort des dez? »

Vostre conseil, dist Panurge, soubz correction, semble a la chanson de Ricochet[2]. Ce ne sont que sarcasmes[3], mocqueries, paranomasies[4], epanalepses[5], et redictes contradictoires. Les unes de-

[2] Je ne sache rien qui ait plus l'air de cette chanson que le rondeau de Raminagrobis, au chapitre XXI du présent livre. Pour ce qui est du mot de ricochet, il signifie particulièrement ce jeu auquel les enfans jouent sur le bord de la mer ou des rivières, avec des pierres plattes ou avec des coquilles de moules, qui paroissent et disparoissent successivement sur l'eau. A Metz ce jeu se nomme *coélecoélate*, comme qui diroit *écuelle, écuellette*, à cause de la ressemblance de ces coquilles avec de petites écuelles. (L.) — Le nom de la *chanson du ricochet* vient de celui du jeu du *ricochet*, qui consiste à jeter sur l'eau une pierre platte, en sorte qu'elle revienne cinq ou six fois au-dessus, à petits bonds, avant que d'aller au fond. L'eau étant ainsi taillée et *cochée* diverses fois, on a de ces diverses *coches* formé le nom de *ricochet*. De là aussi est venu qu'une chanson où les mêmes mots reviennent souvent est appelée *la chanson du ricochet*.

[3] C'est une moquerie poignante et amère, dit l'Alphabet de l'auteur.

[4] Figures de rhétorique ou plutôt jeux de mots qui ont lieu quand on se sert des mêmes mots en les changeant un peu, comme *amentes*, *non amantes*, du grec παρανομασία, de παρὰ, préposition qui signifie en composition *malè, vitiosè;* et d'ὀνομὰ, *nomen*. Une *paronomasie* est donc une rencontre vicieuse de mots ou de syllabes semblables.

[5] Du grec ἐπανάληψις, répétition, réduplication : c'est une figure par laquelle on répète les choses déja dites.

truisent les aultres. Je ne sçay esquelles me tenir. Aussi, respondist Pantagruel, en vos propositions tant y ha de si et de mais, que je n'y sçauroys rien fonder ne rien resouldre. N'estes vous asseuré de vostre vouloir? Le poinct principal y gist: tout le reste est fortuit, et dependent des fatales dispositions du ciel. Nous voyons bon nombre de gens tant heureux a ceste rencontre, qu'en leur mariaige semble reluire quelque idee et representation des joyes de paradiz. Aultres y sont tant malheureux que les diables qui tentent les hermites par les desertz de Thebaide et Montserrat, ne le sont dadvantaige[6]. Il s'y convient mettre a l'adventure, les yeulx bandez, baissant la teste, et se recommandant a dieu au demourant, puysqu'une foys l'on s'y veult mettre. Aultre asseurance ne vous en sçauroys je donner. Or, voyez cy[7] que vous ferez, si bon vous semble.

Apportez moy les oeuvres de Virgile[8], et par troys foys, avec l'ongle les ouvrans, explorerons,

[6] C'est la charité toute pure qui a donné lieu à ce vieux proverbe. (L.) — [7] Voici ce que vous ferez.

[8] A cette superstition payenne les François en substituèrent une autre sous la première race de leurs rois. Ils prenoient trois différens livres de la Bible, les prophéties, par exemple, les évangiles, et les épîtres de saint Paul; et après les avoir posez sur un autel ou sur la châsse de quelque saint, à l'ouverture de ces livres ils examinoient mûrement ce que le texte disoit qui pût s'appliquer à ce qu'ils vouloient savoir. Cette coutume fut abolie par Louis-le-Débonnaire. La loi s'en trouve en ces termes, article 46 du livre IV de ses Ordon-

par les vers du nombre entre nous convenu, le sort futur de vostre mariaige. Car, comme, par sorts homericques, souvent on a rencontré sa destinee[9], tesmoing Socrates, lequel oyant en prison reciter ce metre d'Homere, dict de Achilles, *Iliad.*, IX, 362.

Ἤματί κεν τριτάτῳ φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην·

Hemati ken tritato phthien eribolon Hicoimen.

Je parviendray sans faire long sejour[10],
En Phthie belle et fertile au tiers jour:

preveid qu'il mourroyt le tiers subsequent jour, et le asseura a Æschines[11], comme escrivent Plato,

nances : « Ut nullus in Psalterio, vel Evangelio, vel aliis rebus sortiri « præsumat, nec divinationes aliquas observare ». Ainsi, c'est par respect pour les loix et pour la religion que Pantagruel, qui ne cherche ici qu'à plaisanter, parle de ramener l'ancien usage des sorts virgilianes. Du reste, *Virgile* étoit presque généralement le mot d'usage du tems de Politien, mais cet habile critique préféroit *Vergile*, comme conforme aux anciennes inscriptions. Voy. ses *Mélanges*, ch. LXXVII. (L.)

9* Les conseils que Pantagruel donne dans ce chapitre et dans plusieurs des suivants, à Panurge sur le sort à venir de son mariage, nous semblent une allusion à la croyance que Henri II avoit à l'astrologie judiciaire et à la magie.

10 Je parviendray sans faire long sejour,
En Phthie belle et fertile, au tiers jour.

C'est comme il faut lire, conformément à l'édition faite à Lyon chez Pierre Estiart en 1573, et à celle de 1626 (*et à celle de* 1552). C'est par ces deux vers que Rabelais a rendu celui d'Homère, *Iliad.* IX. (L.)

11 Dans l'édition de 1626, après ces paroles on lit l'exemple que nous avons mis dans le texte, et qui est pris de l'édition de 1573, chez

in Critone, Cicero, *primo de Divinatione*, et Diogenes Laertius. Tesmoing Opilius Macrinus, auquel, convoitant sçavoir s'il seroyt empereur de Rome, advint en sort ceste sentence, *Iliad.*, VIII, 102.

Ὦ γέρον, ἦ μάλα δή σε νέοι τείρουσι μαχηταί·
Σὴ δὲ βίη λέλυται, χαλεπὸν δέ σε γῆρας ὀπάζει·

O geron i mala di se neoi teirousi machitai.
Si de bii lelytai, chalepon de se geras opazei.

O homme vieux, les soudars desormais
Jeunes et forts te lassent certes; mais
Ta vigueur est resolue, et vieillesse
Dure et moleste accourt et trop te presse.

De faict il estoyt ja vieux, et, ayant obtenu l'empire seullement un an et deux moys, feut, par Heliogabalus, jeune et puissant, depossedé et occis.

Tesmoing Brutus, lequel voulant explorer le sort de la bataille pharsalicque, en laquelle il feut occis, rencontra ce vers dict de Patroclus, *Iliad.*, XVI, 849.

Ἀλλά με μοῖρ' ὀλοὴ καὶ Λητοῦς ἔκτανεν υἱός.

Alla me moir oloe, kai Letous ectanen hyios.

Par mal engroin [12] de la parce felone

P. Estiart, et de celle de 1552. Ce deuxième exemple manque dans toutes les éditions; et les trois passages grecs y sont pleins de fautes, même dans les deux dernières publiées par M. D. L., qui ne les a donnés qu'en caractères latins.

[12] Mauvais sort. Engroigné, mal engroigné, *di cattivo humore*, de mauvaise humeur, grommeleur, dit le dictionnaire françois-italien

Je feus occis, et du filz de Latone [13].

C'est Apollo, qui feut pour mot du guet le jour d'ycelle bataille. Aussi par sortz Virgilianes [14] ont esté congneues anciennement et preveues choses insignes, et cas de grande importance: voyre jusques a obtenir l'empire romain, comme advint a Alexandre Severe, qui rencontra en ceste maniere de sort, ce vers escript, *Æneid.*, VI, 851 :

« Tu regere imperio populos, Romane, memento. »
Romain enfant, quand viendras a l'empire,
Regis le monde en sorte qu'il n'empire.

Puis feut, apres certaines annees, reallement et de faict, creé empereur de Rome. En Adrien,

d'Oudin, lettres E et M. (L.) — « Le patois messin, dit Le Duchat dans Ménage, appelle *peut* ou *put engroing* un malplaisant et fâcheux grondeur. Le *Roman de la Rose*, fol. 18, *recto* :

Il fut de troys accompaigné,
Le lourd, villain mal engroigné. »

Ce mot signifie donc *mal en groin*, comme l'indique sa décomposition.

[13] Et par le décret du fils de Latone.

[14] Spartien, dans la Vie de l'empereur Adrien, fait mention de cette coutume qu'avoient les anciens, de chercher l'éclaircissement de l'avenir dans quelque vers sur lequel ils seroient tombez par hazard, à l'ouverture d'un Homère ou d'un Virgile (c'est ce qu'ils appelloient *sortes Homericæ*, *sortes Virgilianæ*). Dans la suite, les chrétiens, par un reste de superstition payenne, crurent faire beaucoup, en conservant le même usage, de n'y employer que l'Écriture-Sainte, et le plus souvent les versets du Psalmiste. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, si l'on en croit Agrippa, chapitre IV, *De*

empereur Romain, lequel estant en doubte et peine de sçavoir quelle opinion de luy avoyt Trajan, et quelle affection il luy portoyt, print advis par sortz Virgilianes, et rencontra ces vers, *Æneid.*, VI, 809 :

« Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,
« Sacra ferens? nosco crines, incanaque menta
« Regis Romani. »

Qui est cestuy qui la loing en sa main,
Porte rameaulx d'olive, illustrement?
A son gris poil et sacre accoustrement,
Je recongnoys l'anticque roy romain.

Puys feut adopté de Trajan, et luy succeda a l'empire [15].

En Claude second, empereur de Rome bien loué, auquel advint par sort ce vers escript, *Æneid.*, I, 269 :

« Tertia dum Latio regnantem viderit æstas. »

Lorsque t'aura regnant manifesté
En Romme, et veu tel le troisiesme esté.

De faict il ne regna que deux ans.

la vanité des Sciences, plusieurs membres de la Sorbonne de son tems approuvoient cette double impiété. (L.) — « Les anciens Romains, dit Pasquier (*Recherches de la France*, livre IV, chapitre IV, page 560), sous les empereurs, eurent une certaine manière de deviner les choses futures, à l'ouverture du livre, par la rencontre de la ligne qu'ils avoient auparavant désignée, chose qui se pratiquoit ordinairement sur les œuvres de Virgile; et pour cette cause, appelloient cette façon de faire *les sorts virgilianes.* »

[15] Il manque ici, dans quelques éditions, les trois exemples sui-

A icelluy mesmes, s'enquerant de son frere Quintel, lequel il vouloit prendre au gouvernement de l'empire, advint ce vers, *Æneid.*, VI, 869 :

« Ostendent terris hunc tantum fata. »

Les destins seullement le montreront es terres.

Laquelle chose advint. Car il fut occis dix et sept jours apres qu'il eut le maniement de l'empire.

Ce mesme sort escheut a l'empereur Gordian le jeune.

A Clode Albin, soucieux d'entendre sa bonne adventure, advint ce qu'est escript, *Æneid.*, VI, 857 :

« Hic rem romanam, magno turbante tumultu,
« Sistet eques, etc. »

Ce chevalier, grand tumulte advenant,
L'estat romain sera entretenant,
Des Carthagiens victoires aura belles,
Et des Gauloys, s'ilz se montrent rebelles.

En D. Claude, empereur predecesseur de Aurelian, auquel se guementant[16] de sa posterité, advint ce vers en sort, *Æneid.*, I, 278 :

« His ego nec metas rerum, nec tempora pono. »

vans, qu'on trouve dans les éditions de 1573, 1584, 1600, et 1626 (*et de* 1552). (L.)

[16] S'informant : du bas latin *quæritamentare*. Ce passage, qui est dans l'édition de 1552, manque dans celle de M. D. L.

Longue duree a ceulx cy je pretends,
Et a leurs biens ne metz borne ne temps.

Aussi eust il successeurs en longues genealogies.

En M. Pierre Amy [17], quand il explora, pour sçavoir s'il eschapperoyt de l'embusche des farfadetz, et rencontra ce vers, *Æneid.*, III, 44 :

« Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum. »

Laisse soubdain ces nations barbares,
Laisse soubdain ces rivaiges avares.

Puis eschappa de leurs mains sain et saulve.

Mille aultres, desquelz trop prolix seroyt narrer les adventures advenues selon la sentence du vers par tel sort rencontré. Je ne veulx toutesfoys inférer que ce sort universellement soyt infaillible: affin que ne y soyez abusé.

[17] Ami intime de Rabelais, et comme lui cordelier en l'année 1520. De ce tems-là sont quelques épîtres grecques et latines que Guillaume Budé écrivoit à Pierre Amy, l'une desquelles témoigne l'impatience qu'avoit dès lors ce religieux de se dérober aux *farfadets* ou cordeliers, quoiqu'il n'eût rien moins que consulté son père pour prendre l'habit de saint François. Pierre Amy, Rabelais, et Budé, avoient cultivé les mêmes études; et celui-ci faisoit un cas tout particulier du mérite et du savoir des deux autres. (L.) — Rabelais nous apprend ici que ce Pierre Amy, qui étoit son ami intime et cordelier avec lui dans le même couvent de Fontenay-le-Comte, étant dans le dessein d'*eschapper de l'embusche des farfadets*, c'est-à-dire de sortir de ce couvent et de quitter le froc, consulta son Virgile et rencontra ce vers : *Heu! fuge crudeles*, etc.

CHAPITRE XI.

Comment Pantagruel remonstre le sort des dez estre illicite.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Bernier trouve beaucoup de science et d'esprit dans ce chapitre et dans le suivant. Par la défense que fait Pantagruel à Panurge de tenter le sort par la voie des dés, l'auteur fait visiblement allusion aux défenses publiées en France par François Ier, comme il le dit lui-même, de se servir des dés, soit comme jeu, soit comme moyen de connoître le sort. Pantagruel consent seulement à le consulter, en ouvrant les œuvres de Virgile, et en prenant pour oracle le vers indiqué par le nombre des points de trois dés jetés fortuitement. Ils rencontrent le point 16; parceque Henri II avoit juste seize ans lorsqu'il s'est marié, puisqu'il étoit né en 1518, et qu'il épousa en 1533 Catherine de Médicis. Aussi Panurge dit-il, en bon courtisan, que ce nombre lui plaît. Cette nouvelle découverte confirme que Pantagruel est Henri II, éclaire et assure nos pas de plus en plus dans la voie de l'allégorie.

Ce seroyt, dist Panurge, plustost faict et expedié a troys beaulx dez. Non, respondist Pantagruel.

Ce sort est abusif, illicite, et grandement scandaleux. Jamais ne vous y fiez. Le mauldit livre du Passe temps des dez [1] feut, long temps ha, inventé par le calumniateur [2] ennemy, en Achaie pres Boure: et, devant la statue d'Hercules Bouraique [3], y faisoyt jadys, et de present en plusieurs lieux faict maintes simples ames errer, et en ses lacz tumber. Vous sçavez comment Gargantua, mon pere, par tous ses royaulmes l'ha deffendu, bruslé avec les moules et pourtraictz, et du tout exterminé, supprimé et aboly, comme peste tres dangereuse. Ce que des dez je vous ay dict, je dy sem-

[1] Rabelais, dit le dernier éditeur, veut sans doute désigner ici *le Passe-temps de la fortune des dez*, par Laurent l'Esprit, dont nous avons une édition de 1583, in-4°, et dont apparemment il en existe une plus ancienne.

[2] Socrate, *in Phædro*, dans Platon, nomme *Theut* ce démon, et dit qu'entre plusieurs choses qu'il enseigna à certain *Thamus*, roi d'Égypte, il lui apprit à jouer aux tales et aux dez. Voyez la note de Lestrius sur le *Theutus ille Humano Generi* de la folie d'Erasme, p. 67 de l'édition de Bâle, 1676. (L.) — C'est le diable, dont le nom grec διάϐολος a le même sens que *calumniator* en latin, et qui vient de διαϐάλλω, calumnior, à la lettre jeter des mensonges ou lancer des calomnies à travers. Le dieu *Theut* étoit l'Anubis ou le Mercure à tête de loup, des Égyptiens.

[3] Voyez les *Achaïques de Pausanias*. Dès avant Rabelais, Leonicus Thomæus avoit fait de ceci le chapitre XXXIX du livre I de ses *Histoires diverses*. (L.) — Il existe en effet des inscriptions HERCULI BURAICO : à Hercule de la ville de *Bura* en Achaïe. Cette ville étoit célèbre par un oracle d'Hercule, dont la statue étoit adorée dans une caverne voisine; on y consultoit l'oracle de ce dieu avec quatre dés jetés au hasard.

blablement des tales [4]. C'est sort de pareil abuz, Et ne m'alleguez, au contraire, le fortuné ject de tales que feit Tibere dedans la fontaine de Apone [5] a l'oracle de Gerion. Ce sont hamessons par lesquelz le calumniateur tire les simples ames a perdition eternelle. Pour toutesfoys vous satisfaire, bien suys d'advis que jectiez troys dez sur ceste table. Au nombre des poinctz advenans nous prendrons les vers du feuillet que aurez ouvert. Avez vous icy dez en bourse? Pleine gibessiere, respondist Panurge. C'est le verd du diable [6], comme ex-

[4] Des dés. *Tales*, du latin *talus*.

[5]* Voyez Suétone, dans la vie de Tibère. (L.) — Cette fontaine qui est près de Padoue, et qu'on appelle aujourd'hui *Abano*, rendoit, si l'on en croit Claudien, la parole aux muets, et guérissoit toutes les maladies. Son nom vient du grec ἄπονος, qui apaise la douleur, de α privatif, et de πόνος, peine, douleur. Voilà donc encore un nom de lieu en rapport avec les localités. Il y avoit auprès de cette fontaine un oracle de *Geryon*, dont le nom vient de γῆρυς, voix; γηρύω, je parle: ce qui revient à celui d'oracle, *oraculum*, et à celui d'*acqua che favella*, eau qui parle, nom d'une autre fontaine de l'Italie, et à la rue du *puits qui parle*. C'est sans doute pour cela que les sages anciens disoient que la vérité étoit au fond d'un puits. D'après ces deux étymologies, comme *Géryon* étoit un roi géant de l'Espagne, qui fut vaincu par Hercule, il se pourroit bien que Rabelais, par cette fontaine et cet oracle, eût voulu faire allusion aux peines qu'avoit endurées François Ier en Espagne, après avoir été fait prisonnier à Pavie; d'autant plus que, pas loin de là, ce roi géant, ce *puissant Hercules*, regarda comme un oracle du ciel le verset du psaume CXVIII, *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas*, qu'il entendit réciter par les religieux de la Chartreuse de Pavie, en y entrant comme prisonnier.

[6] Au feuillet 237 tourné, de la passion de Jésus-Christ, à person-

pose Merl. Coccaius, *libro secundo de patria diabolorum*. Le diable me prendroit sans verd, s'il me rencontroit sans dez. Les dez feurent tirez et jectez, et tumbarent es poinctz de cinq, six, cinq. Ce sont, dist Panurge, seze. Prenons le vers seziesme du feuillet. Le nombre me plaist [7], et croy que nos rencontres seront heureuses. Je me donne à travers tous les diables comme ung coup de boulle a travers ung jeu de quilles, ou comme ung coup de canon a travers ung bataillon de gens de pied; guare diables qui vouldra, en cas que autant de foys je ne belute ma femme future la premiere nuyct de mes nopces. Je n'en foys doubte, respondyt Pantagruel, ja besoing n'estoyt en faire si horri-

nages, c'est Satan qui fournit à Griffon le dé avec lequel ce soldat doit gagner le saye du Sauveur. (L.) — Merlin Coccaie n'a point de livre intitulé *de Patriâ Diabolorum;* mais il a décrit l'enfer dans sa macaronée 23 à 25, qui est sans doute ce que Rabelais appelle le *pays des diables*. Ce titre de livre est cité dans la bibliothèque de Saint-Victor, livre II, chap. VII. Quant au *verd du diable*, cette expression fait allusion à un usage du mois de mai, que nous avons expliqué ailleurs. M. La Mesangère dit en son *Dictionnaire des Proverbes*, qu'aux XIIIe, XIVe, et XVe siècles il falloit en ce mois porter une branche verte, sous peine de recevoir un seau d'eau sur la tête.

[7]* Le commentateur du trente-troisième des *Arrêts d'Amour*, p. 295, de l'édition de 1546, « Horus Apollo, lib. I, scribit Ægyp« tios, cùm voluptatem denotare velint, sextum decimum numerum « insculpere, quod hac ætate juvenes coëundi voluptatem acci« piunt. » Pierius, chap. XXX du livre de ses *Hiéroglyphiques*, a fait la même remarque. Voyez Horus, liv. I, n. 29 et 30. (L.) — Mais voyez le commentaire historique : ce nombre fait allusion à l'âge de seize ans qu'avoit Henri II quand il s'est marié.

ficque devotion[8]. La premiere foys sera une faulte, et vauldra quinze; au desjucher[9] vous l'amenderez[10], par ce moyen seront seze. Et ainsi, dist Panurge, l'entendez. Oncques ne feust faict solecisme par le vaillant champion qui pour moy faict sentinelle au bas ventre. Me avez vous trouvé en la confrairie des faultiers[11]? Jamais, jamais[12], au grand fin jamais. Je le foys en pere et en beau pere, sans faulte. J'en demande[13] aux joueurs.

Ces parolles achevees, feurent apportez les oeuvres de Virgile. Avant de les ouvrir, Panurge dist a Pantagruel: Le cueur me bat dedans le corps,

[8] C'est-à-dire si horrible et exécrable jurement pour se vouer (*devovere*) au diable.

[9] Au matin, lorsque la volaille descend de la perche où elle avoit été *juchée* toute la nuit. Marot, dans sa ballade du jour de Noël,

Chantons Noël tant au soir qu'au desjucq.

Quelquefois le déjucher, dans nos vieux livres, s'entend du délogement des troupes à l'entrée de la nuit. Les *Vigiles de Charles VII*, tome I, p. 144, de la nouvelle édition:

Si s'en allèrent embuscher
Sur le chemin par où passèrent,
Et sur la nuict, au desjucher,
En frappant, sainct Denys crièrent. (L.)

[10] Vous ferez mieux, vous réparerez le tout. La soixantième des Cent Nouvelles nouvelles: « Dites-moi, je vous requiers, qui a esté vostre recteur, ou par sainct François, vous l'amenderez, et fist semblant de tirer sa dague. » (L.) — Vous réparerez cette faute.

[11] Faiseurs de fautes.

[12] Au grand et *final* jamais. (L.)

[13] J'en appelle.

comme une mitaine [14]. Touchez ung peu mon pouls en ceste artere du bras gausche: a sa frequence et elevation vous diriez qu'on me pelaude

[14] C'est une allusion à ce qui se pratiquoit autrefois dans le Poitou, où les gens d'une noce, ceux de Basché, par exemple, après avoir déja ganté leurs mitaines, comme pour s'en aller, se donnoient entre eux des coups de poing qui sonnoient bien fort, mais qui ne leur faisoient de mal qu'autant qu'il étoit de besoin pour leur rappeller pendant quelques jours la joye de la fête où ils s'étoient trouvez. La cinquième journée de Jacques Yver-Poitevin, p. 380 de son *Printemps*, édition de Lyon, 1582, fait mention de cet usage; et c'est ce même usage qu'a eu en vue le poëte Villon, dans ces vers de son grand Testament:

> Mitaines à ces nopces telles:
> Bien heureux est qui rien n'y a.

« Touchez un peu mon pouls en ceste artère du bras gauche. A sa fréquence et élévation vous diriez qu'on me pelaude en tentative de Sorbonne. » Je ne sai si ces paroles qu'on lit après *mitaine* dans les éditions de 1573, 1584, 1600, et 1626 (*et de* 1552), sont de Rabelais, ou si elles ont été seulement ajoutées par forme de commentaires; mais cette addition ne laisse aucun lieu de douter que l'auteur ne fasse ici allusion à l'état où se trouve, en Sorbonne, un jeune homme qui y soutient son premier acte de théologie. Sa timidité et sa foiblesse, jointes à la vigueur avec laquelle il est attaqué, doivent lui causer de grandes palpitations; et son cœur, pendant la dispute, lui paroît rendre un son comme d'une *mitaine* ou d'un demi-gant fouré, dont on se garnit le poing, lorsqu'à l'imitation des anciens, sans intention de faire grand mal, on veut paroître frapper de son mieux en de certaines occasions, comme celle de donner des noces, qui se pratique un peu trop rudement par les domestiques du seigneur de Basché. Rabelais, livre IV, chapitres XII et suivant. L'*Antichopin*, p. 97, édition de 1592: « Crede mihi firmiter, zelotissime, ac visceratissime Chopine, quod cor meum mihi « palpitat in ventre, quasi quis percuteret eum pugno. » Expression burlesque, imitée presque mot pour mot des épîtres *Obscuror. viror.*,

en tentative de Sorbonne. Seriez vous point d'advis, avant proceder oultre, que invocquions Hercules et les deesses Tenites [15], lesquelles on dict presider en la chambre des sortz? Ne l'ung, respondist Pantagruel, ne les aultres: Ouvrez seullement avec l'ongle.

au feuillet 22 tourné, de l'édition de 1556. (L.) — « C'est une allusion, dit un interprète, à l'effet de la mitaine, espèce de gants sans doigts, garnie d'une patte qui bat continuellement sur le dos de la main. » On diroit aujourd'hui : qu'on me pelote.

[15] Ces déesses présidoient au sort et à la fortune d'un chacun, ainsi que le dit Festus : *Tenitæ credebantur sortium deæ*, *quòd tenendi potestatem haberent*. Ce nom vient plutôt de θάνατος, la mort, les déesses du sort, les Parques; ou de τέμνω, je coupe, les déesses qui coupent le fil de la vie; ou enfin de ταινία, *tænia*, bandelette.

CHAPITRE XII.

Comment Pantagruel explore par sorts Virgilianes, quel sera le mariaige de Panurge.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Par le conseil de son maître, Panurge interroge les sorts Virgiliens. Le sort tiré, Pantagruel trouve dans les vers de Virgile les plus funestes pronostics pour le mariage de Panurge: il sera cocu, battu et volé. Mais Panurge, par un mouvement bien naturel, détourne finement le sens direct de ces vers, et tâche de se faire illusion. Rien de plus adroit ni de plus plaisant que l'espéce de controverse qui a lieu à ce sujet entre Pantagruel et lui.

Pantagruel expliquant à Panurge ce vers de Virgile que le sort avoit amené,

Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est,

lui dit : « Il denote que vostre femme sera ribaulde, vous « cocqu par consequent. La deesse que ne aurez favorable, « est Minerve, deesse puissante, ennemie des cocquz, des « adulteres, des femmes lubricques. Le dieu est Jupiter « tonnant et fouldroyant... Plus vous diray, et le prendrez « comme extraict de haute (*profonde*) mythologie. Quand « les geants entreprindrent guerre contre les dieux, *les dieux « au commencement se moquarent de telz ennemys*, et disoyent

« qu'il n'y en avoyt pas pour leurs paiges. Mais quand ils « veirent par le labeur des geans, le mont Pelion posé des- « sus le mont Osse, et ja esbranlé le mont Olympe, pour « estre mis au dessus des deux feurent tous effrayez. Adonc- « ques *tint Jupiter chapitre general.* La feut conclud de touts « les dieux, qu'ilz se mettroyent vertueusement en deffence. « Et pour ce qu'ils avoyent plusieurs fois veu *les batailles « perdues*, par l'empeschement des femmes qui estoyent « parmy les armees, feut decreté que pour l'heure on chas- « seroyt des cieulx en Egypte, toute ceste vessaille de dees- « ses, desguisées en belettes, fouines, ratepenades (*chauve- « souris*), museraignes et aultres metamorphoses. Seule « Minerve feut retenue pour fouldroyer avecques Jupiter, « comme deesse des lettres et de guerre, de conseil et exe- « cution, redoubtee au ciel, en l'aer, en la mer et en terre. »

Nous pensons que ce n'est pas sans dessein qu'il amène ici la fable du combat de Jupiter et des dieux contre les géants; qu'il fait de malignes allusions à François Ier combattant contre les Allemands, à la bataille de Pavie avec le roi de Navarre, plusieurs princes étrangers, quatre princes du sang, dont le duc d'Alençon mari de Marguerite de Valois, les plus grands dignitaires et les plus grands seigneurs du royaume; que c'est la duchesse d'Angoulême, femme lettrée et intrigante qui fut le boute-feu de cette guerre, et qui fut régente de France pendant cette funeste campagne et la prison de son fils, qui est désignée ici sous le nom de Minerve; que c'est elle surtout qu'il accuse de la perte de cette bataille et de celle de la Bicoque, des malheurs de Lautrec et de celle du Milanois, quand il dit que les dieux *avoyent plusieurs fois veu les batailles perdues, par l'empeschement des femmes qui estoyent parmy les armées;* qu'il entend les maîtresses du roi et les dames de sa cour par *ceste vessaille de deesses desguisées en beleies, fouines*, chauve-souris et souris des champs; que les dieux

qui au commencement se moquoient des géants leurs ennemis, *et disoient qu'il n'y en avoyt pas pour leurs paiges*, sont les grands seigneurs françois qui en disoient autant des Allemands à François Ier, avant la bataille, et qui dans leur folle assurance firent faire à ce roi la faute funeste de détacher de son armée 10,000 hommes, pour aller conquérir le royaume de Naples ; enfin que le chapitre général que tint Jupiter avant le combat des géants, est le conseil que tint François Ier avant de livrer la bataille de Pavie. On voit partout dans ce roman allégorique et satirique combien Rabelais, en bon patriote, avoit sur le cœur cette funeste et honteuse défaite. « Je hay plus que poison, fait-« il dire à frère Jean, liv. I, chap. XXXIX, ung homme qui « fuyt quand il faut jouer des coulteaux. Hon! que je ne « suis roy de France! par dieu, je vous mettroys en chien « courtault (qui a la queue coupée, comme un *couart* ou « lâche) les fuyards de Pavie. Leur fiebvre quartaine (*fièvre « de peur*)! pourquoy ne mouroyent-ils la plustoust que lais-« ser leur bon prince en ceste necessité? N'est-il meilleur « et plus honorable mourir vertueusement bataillant, que « vivre fuyant villainement? »

Adoncques ouvrant Panurge le livre, rencontra on ranc sezieme ce vers :

« Nec Deus hunc mensa, Dea nec dignata cubili est[1]. »
Digne ne feut d'estre en table du dieu,
Et n'eut on lict de la deesse lieu.

[1] C'est le dernier vers de la quatrième églogue de Virgile. (L.) — Nous l'avons traduit ainsi, dans notre *Retour de l'Age d'or:*

Ne peut pas être admis, nourri dans la tristesse,
A la table des dieux, au lit d'une déesse.

Cestuy, dist Pantagruel, n'est a vostre advantaige. Il denote que vostre femme sera ribaulde, vous cocqu par consequent. La deesse que ne aurez favorable est Minerve, vierge tresredoubtee, deesse puissante, fouldroyante, ennemye des cocquz, des muguetz, des adulteres: ennemye des femmes lubricques, non tenantes la foy promise a leurs maritz, et a aultruy soy abandonnantes. Le dieu est Jupiter tonnant et fouldroyant des cieulx. Et noterez, par la doctrine des anciens Etrusques, que les manubies [2] (ainsi appelloyent ilz les jectz des fouldres vulcaniques) competent a elle seullement. Exemple de ce feut donné en la conflagration des navires de Aiax Oileus, et a Jupiter, son pere capital [3]. A aultres dieux olympicques n'est licite

Mais comme il s'agit évidemment ici de Marcellus enfant, qu'Auguste devoit adopter, et qui devoit épouser Julie, sa fille, il seroit mieux de mettre *dieu* au singulier, et de traduire ce vers ainsi :

N'aura point les honneurs, nourri dans la tristesse,
De la table d'un dieu, du lit d'une déesse.

[2] « *Manubies*, dit l'auteur de l'Alphabet, signifie, selon la doctrine des Tusques, les jects ou esclats de foudre, dits en grec *κεραυνοβολία*; et c'est ce qu'au second livre des Questions, Sénèque rapporte de Cecinus, qui a escrit de la discipline des Hestrusques, qu'il y a trois espèces de manubies : *ait enim Jovi tres manubias dari, quarum prima movet, secunda prodest, tertia adhibitis consilio diis emittitur.* Ainsi l'auteur prend ce mot en telle signification. »

[3] Il lui donne cette épithète, parceque Jupiter accoucha de Pallas par la téte. Ces mots depuis *exemple* jusqu'à *capital* manquent dans les deux éditions de Le Duchat, mais ils se trouvent dans celle de 1552.

fouldroyer. Pourtant ne sont ilz tant redoubtez des humains. Plus vous diray, et le prendrez comme extraict de haulte mythologie: Quand les geans entreprindrent guerre contre les dieux, les dieux, au commencement, se mocquarent de telz ennemys, et disoyent qu'il n'y en avoit pas pour leurs paiges. Mais quand ils veirent, par le labeur des geans, le mons Pelion posé dessus le mons Osse, et ja esbranlé le mons Olympe, pour estre mis au dessus des deux, feurent tous effrayez. Adoncques tint Jupiter chapitre general. La feut conclud de tous les dieux qu'ils se mettroyent vertueusement en deffence. Et pource qu'ilz avoyent plusieurs foys veu les batailles perdues par l'empeschement des femmes qui estoyent parmy les armees, feut decreté que, pour l'heure, on chasseroyt des cieulx en Egypte, et vers les confins du Nil, toute ceste vessaille[4] de deesses, desguisees en belettes, fouines,

[4]* Tout ce *bétail*, de l'allemand *vieh*, *pecus*, duquel mot *vieh* vient aussi celui de *vesse*, qui, en Anjou, signifie une putain. On a appellé *vesse* une fille ou une femme de mauvaise vie, parceque, comme les femelles parmi le bétail, elles s'abandonnent au premier venu. (L.) — Cette étymologie et cette explication sont très mauvaises. *Vesse* vient du latin *vesica :* par conséquent *cette vessaille de déesses* signifie cette multitude de déesses craintives, que Jupiter, père des dieux, aura engendrées de ses *vesses*, par peur des géants, comme Pantagruel, au chapitre XXVII, engendra de ses vesses les petites femmes, et de ses pets les petits hommes, par peur de loupgarou et des géants également, c'est-à-dire du connétable de Bourbon et des Allemands qu'il commandoit devant Pavie. On dit en-

ratepenades [5], museraignes et aultres metamorphoses. Seule Minerve feut de retenue, pour fouldroyer avecques Jupiter, comme deesse des lettres et de guerre, de conseil et execution, deesse nee armee, deesse redoubtee au ciel, en l'aer, en la mer, et en terre. Ventre guoy, dist Panurge, seroys je bien Vulcan, duquel parle le poete? Non. Je ne suys ne boiteux, ne faulx monnoyeur, ne forgeron, comme il estoyt. Par adventure, ma femme sera aussi belle et advenante comme sa Venus; mais non ribaulde comme elle, ne moy cocqu comme luy. Le villain jambe torte se feit declarer cocqu par arrest, et en veute [6] figure de tous les dieux. Pour autant entendez au rebours. Ce sort denote que ma femme sera preude, pudicque et loyalle, non mie armee, rebousse [7], ne ecervelee et extraicte de cervelle comme Pallas: et ne

core, en style populaire, *vesser de peur*. C'est si bien là le sens de l'auteur, qu'il ajoute que « la seule Minerve feut retenue pour fouldroyer avec Jupiter, comme deesse de guerre, de conseil, et execution. » Voyez le commentaire historique de ce chapitre, et celui du chapitre XXVII, livre II.

[5] Chauve-souris.

[6] Dans l'édition de 1553 on lit *ventre figuré*, et c'est comme on lit aussi dans les Rabelais de Hollande; mais il faut lire *veute figure*, conformément aux éditions de 1547 (de 1552), 1573, 1584, 1600, et 1626, de l'italien *veduta figura*. C'est comme si Panurge disoit que Vulcain ayant été si mal avisé que de prendre tous les dieux pour témoins de son infamie, à la vue d'un tel spectacle, ils l'avoient déclaré authentiquement cocu. (L.) — En vue de tous les dieux.

[7] Acariâtre, quinteuse comme une mule. Marot, dans son Épi-

me sera corrival[8] ce beau Jupin, et ja ne saulsera son pain en ma souppe, quand ensemble serions a table. Considerez ses gestes et beaulx faictz. Il ha esté le plus fort ruffian et plus infame cor...., je dy, bordelier[9], qui oncques feut, paillard tous-

gramme à une dame du Piémont,

> Madame, je vous remercie
> De m'avoir esté rebousse.
> Pensez-vous que je m'en soucie,
> Ne que tant soit peu m'en courrousse?

M. de La Noue, p. 281 du *Dictionnaire des rimes*, édition de 1596: « On use du mot *rebous*, spécialement pour les chevaux qu'on ap- « pelle ainsi quand ils sont farouches, ou opiniâtres, et qu'on n'en « peut chevir (venir à *chef*, à bout); et dit-on, peut-être, *rebous* « pour *rebours*, d'autant qu'ils font au rebours de ce qu'on leur de- « mande. » (L.) — Revêche.

[8] N'étanchera à mes dépens ni sa faim, ni sa soif luxurieuse, en touchant à ma femme, n'eussions-nous qu'un lit pour nous trois. Voyez Conrad Strildiot, dans sa lettre à N. M. Ortwinus. C'est une allusion à l'ancienne coutume qui permettoit à un amant de se placer à table auprès ou vis-à-vis de sa maîtresse, de manger à son écuelle, et de sausser avec elle, en même plat, par manière d'avant goût du plaisir qui les attendoit dans le lit nuptial. Perceforest, vol. I, chapitre CXLIV : *Ainsi aura chacun une mienne nièce à son escuelle à ce souper.* Et au chapitre suivant : *Pour ce que j'ay à ce manger mangé à son escuelle.* (L.)

[9] Panurge vouloit dire *cordelier;* mais il se corrige, et dit *bordelier,* supposant qu'il n'y avoit pas grande différence entre l'un et l'autre. Dans les coutumes du Nivernois et du Bourbonnois le mot de *bordelier* signifie proprement un paysan sujet à certains droits, à cause de la borde ou de la maison qu'il occupe; mais comme les boucans ne sont ordinairement ni plus logeables, ni mieux meublés que ces *bordes*, où un peu de paille fait le lit du pauvre homme, il est arrivé de là qu'on a appellé *bordeliers* et *paillards* ceux qui fréquentent les mauvais lieux. (L.)

jours comme ung verrat : aussi feut il nourry par une truye en Dicte [10] de Candie, si Agathocles Babylonien ne ment: et plus boucquin que n'est un boucq: aussi disent les aultres qu'il feut alaicté d'une chevre Amalthee. Vertu d'Acheron, il belina [11] pour ung jour la tierce partie du monde, bestes et gens, fleuves et montaignes, ce feut Europe. Pour cestuy belinaige, les Ammonians le faisoyent pourtraire en figure de belier belinant, belier cornu. Mais je sçay comment guarder se fault de ce cornard. Croyez qu'il n'aura trouvé ung sot Amphitryon, ung niays Argus avec ses cent bezicles [12], ung couart [13] Acrisius, un lanternier [14]

[10] Voyez Athénée, liv. IX, ch. v. *Dicte* est une montagne de l'isle de Créte. Dans l'édition de 1553 on lit l'*isle*, et on lit de même dans les nouvelles; mais il faut lire *Dicte* comme dans celle de 1626. (L.)

[11] Effectivement Jupiter, métamorphosé en taureau, enleva, dit la fable, et engrossa Europe qui donna son nom à la troisième partie du monde ; et il étoit représenté avec des cornes de bélier dans le temple qu'il avoit en Égypte, sous le nom d'*Ammon*. Voyez livre I, chapitre XXXIII.

[12] Voyez liv. I, chap. VII.

[13] On doit dire *coüart*, et non pas *cornart*, comme dans les nouvelles éditions, après celle de 1596. Horace, liv. III, ode XVI.

> Si non Acrisius virginis abditæ
> Custodem pavidum, Jupiter, et Venus
> Risissent.

Prœtus et cet Acrisius, se faisant la guerre entr'eux, avoient trouvé l'invention des boucliers, des targes, des rondelles, et des *pavois*. De là le *pavidus* d'Horace, et le *coüart* de Rabelais. (L.)

[14] C'est une allusion au nom de *lycus* ou λύκος, qui signifie loup aux yeux qui brillent la nuit, et soleil, et qui vient de λύκη, lumière.

Lycus de Thebes, ung resveur Agenor, ung Asope phlegmaticque[15], ung Lycaon patepelue[16], ung madouré[17] Corythus de la Toscane, ung Atlas a la grande eschine. Il pourroyt cent et cent foys se transformer en cycne, en taureau, en satyre, en or, en coqu[18], comme feit quand il despucela Juno sa seur; en aigle, en belier, en pigeon, comme feit estant amoureux de la pucelle Phthie, laquelle demouroyt en Ægie: en feu, en serpent, voyre certes en pulce, en atomes epicureicques, ou magistronostralement[19] en secondes intentions. Je le vous grupperay au cruc[20]. Et sçavez

[15] Toutes les éditions ont *Esope*, mais mal. *Asope* est le nom d'un fleuve de Bœotie, qu'on veut qui ait été appellé de la sorte à cause que ses eaux paroissoient extrêmement boueuses. Or, comme le fond boueux d'une rivière marque en elle un cours fort tranquille, de là vient que Rabelais appelle *phlegmatique* cet Asope dont la fable a fait un roi. (L.)

[16] Parcequ'il a été changé en loup.

[17] Corythus étoit un fils de Pâris et d'OEnone, célèbre par sa beauté, comme son père, dont il fut le rival heureux auprès d'Hélène. On en fait aussi un fils de Ménélas et d'Hélène, auquel on attribue la fondation de la ville de Corythus en Toscane. L'épithète de *madouré*, que lui donne Rabelais, signifie, mal bâti, mal fait, du latin *malè dolatus*. Ce mot a la même signification, livre I, chapitre XXXIII. On lit ici *maodourré*, dans l'édition de 1552.

[18] En coucou.

[19] *Magistronostraliter*: c'est un adverbe forgé de *magistri nostri* par Rabelais, pour se moquer des docteurs de Sorbonne, qu'on appeloit nos maîtres, *magistri nostri*, et surtout de ceux qui ont introduit dans nos écoles la doctrine subtile des secondes intentions.

[20] Je le haperai comme avec un crochet. Cette expression est de l'argo. (L.)

que luy feray? Cor bieu, ce que feit Saturne au Ciel son pere; Senecque l'ha de moy predict[21], et Lactance confirmé: ce que Rhea feit a Athys[22], je vous luy coupperay les couillons tout rasibus du cul, il ne s'en fauldra ung pelet[23]. Par ceste raison ne sera il jamais jamais pape: car *testiculos non habet*[24]. Tout beau, fillot, dist Pantagruel, tout beau. Ouvrez pour la seconde foys. Lors rencontra ce vers:

« Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis. »
Les os luy rompt, et les membres luy casse:
Dont de la paour le sang on corps luy glace.

Il denote, dist Pantagruel, qu'elle vous battra dos et ventre. Au rebours, respondist Panurge, c'est de moy qu'il pronosticque, et dict que je la battray en tigre, si elle me fasche. Martin baston[25]

[21] L'a dit avant moi: de *prædico*.

[22] Cet Athys étoit un prêtre de Cybèle, aimé d'elle, auquel, pour raison d'infidélités, cette déesse envoya une fureur qui le porta à se mutiler.

[23] Un petit *poil*. Un interprète l'entend de l'épaisseur d'une petite *pelure* de fruit.

[24] Ce qui prouve que dès le temps de Rabelais, il falloit, pour être pape, avoir tous les signes de la virilité, et en subir la vérification en montant sur le trône pontifical, ou plutôt en s'asseyant sur la chaise percée, comme le savant père Mabillon l'assure dans son *Diarium italicum*. Voyez le chapitre XLVIII, livre IV.

[25] Du mot *baston*, Panurge en fait le surnom d'un homme qu'il suppose s'être appellé Martin, parce qu'il frappoit du *bâton* sur sa femme comme un forgeron frappe du *marteau* sur l'enclume. (L.) — C'est parceque l'âne, qui est conduit avec le bâton, s'appelle

en fera l'office. En faulte de baston, le diable me mange si je ne la mangeroys toute vive, comme la sienne mangea Cambles, roy des Lydiens. Vous estes, dist Pantagruel, bien couraigeux. Hercules ne vous combattroyt en ceste fureur, mais c'est ce que l'on dict que le jan en vault deux [26], et Hercules seul n'ausa contre deux combattre. Je suis Jan? dist Panurge. Rien, rien, respondist Pantagruel. Je pensoys au jeu de l'ourche [27] et triquetrac. Au tiers coup, rencontra ce vers:

« Fœmineo prædæ et spoliorum ardebat amore. »

Brusloyt d'ardeur en feminin visaige,
De butiner, et robber le bagaige.

Il denote, dist Pantagruel, qu'elle vous desrobbera. Et je vous voy bien en poinct, selon ces troys sortz: vous serez coqu, vous serez battu, vous serez desrobbé. Au rebours, respondist Panurge, ce vers denote qu'elle m'aimera d'amour parfaict.

Martin, que Rabelais donne au bâton le nom de *Martin*. La Fontaine a pris à Rabelais cette burlesque dénomination pour exprimer le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne. Fable v, livre IV :

Holà, Martin-Bâton!
Martin-Bâton accourt. . . .

[26] Le *jean*, expression métaphorique, tirée du jeu de tric-trac, où la manière de compter les points varie suivant les *jeans*. Nous remarquerons, à cette occasion, que ce mot, qui est un terme de ce jeu, devroit s'écrire *jan*, puisqu'il doit venir de l'italien *canto*, coin, d'où nous avons fait aussi *canton*, pour coin de terre.

[27] Voyez livre I, chapitre XXII.

Oncques n'en mentit le satyricque, quand il dict que femme bruslant d'amour supreme prend quelquefoys plaisir a desrobber son amy. Sçavez quoy? Ung guand, une aiguillette, pour la faire chercher. Peu de chose, rien d'importance ; pareillement ces petites noisettes, ces riottes [28], qui, par certains temps, sourdent entre les amans, sont nouveaulx refraichissemens et aiguillons d'amour. Comme nous voyons par exemple les coultelliers leurs coz [29] quelquefoys marteller, pour mieulx aiguiser les ferremens. C'est pourquoy je prendz ces troys sortz a mon grand advantaige. Aultrement j'en appelle. Appeller, dist Pantagruel, jamais on ne peult des jugemens decidez par sort et fortune, comme attestent nos anticques jurisconsultes, et le dict Balde, *l. ult. C. de leg.* La raison est pource que fortune ne recongnoit point de superieur, auquel d'elle et de ses sortz on puisse appeller. Et ne peult, en ce cas, le mineur estre en son entier restitué, comme apertement il dict, *in l. ait Prætor. §. ult. ff. de minor.*

[28] Les riottes sont les petites querelles et disputes entre amants. *Riotte* est le diminutif du latin *rixa*.

[29] Pierre à aiguiser, du latin *cos, cotis*.

CHAPITRE XIII.

Comment Pantagruel conseille Panurge prevoir l'heur ou mal heur de son mariaige par songes.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Rien de plus plaisant que le conseil que Pantagruel donne à Panurge de consulter les songes sur son mariage. Mais il le prévient sur-tout, que pour parvenir à se procurer des songes efficaces, il falloit qu'il suivît un régime de sobriété, qu'il se privât de viande et de vin ; ce qui lui répugne d'abord beaucoup : mais il s'y résoud enfin, pour avoir une réponse favorable à ses desirs.

« Toute cette onirocritie des chapitres XIII et XIV, dit Bernier, est admirable, en un sujet fabuleux et fait à plaisir, et une figure de ces femmes qui font trouver bon à leurs maris tout ce qui leur plaît, jusques aux cornes ; en un mot le cocu battu, dérobé et content. C'est pourquoi Coquillard (p. 103 *de incuriis*) a chanté :

Car qui se courrouce, s'appaise,
C'est grand' pitié d'estre testu,
Pensez pour un gentil cocu
Qui veut vivre en perseverance,
Il n'y a si belle vertu,
Que celle de la patience.

Or, puisque ne convenons ensemble en exposition des sortz virgilianes, prenons aultre voye de divination. Quelle? demanda Panurge. Bonne, respondit Pantagruel, anticque et authenticque: c'est par songes. Car, en songeant, avecques conditions lesquelles descripvent Hippocrates, *lib.* περὶ ἐνυπνίων, *peri enypnion*[1], Platon, Plotin, Jamblicque, Synesius, Aristoteles, Xenophon, Galen, Plutarche, Artemidorus[2] Daldianus, Herophilus[3], Q. Calaber, Theocrite, Pline, Athenæus et aultres, l'ame souvent preveoit les choses futures. Ja n'est besoing plus au long vous le prouver. Vous l'entendez par exemple vulgaire, quand vous voyez, lorsque les enfans bien nettiz[4], bien repuz et alaictez dorment profundement, les nourrices s'en aller esbattre en liberté, comme pour ycelle heure licentiées a faire ce que vouldront, car leur presence autour du bers sembleroyt inutille. En ceste façon

[1] Des songes.

[2] *Artemidore* d'Ephèse, surnommé *Daldianus*, parceque sa mère etoit de *Daldis*, ville de Lydie qui florissoit sous Antonin-le-Pieux. On a de lui un *Traité des songes et de la chiromancie*, qui a été publié par Alde Manuce en 1518, in-8°. Ainsi il ne faut pas de virgule entre *Artemidorus* et *Daldianus*, et en effet il n'y en a pas dans l'édition de 1552. Le dernier editeur ne sachant pas que *Daldianus* fût le surnom d'*Artemidorus*, a fait ici deux ecrivains d'un seul, en mettant une virgule entre ces deux noms.

[3] Après ce dernier il y a dans les editions de 1558, 1573, et 1626 (*et de* 1552): « Q. Calaber, Theocritus, Pline, Athenæus, et aultres. » (L.) — C'est cette leçon que nous avons suivie.

[4] Nettoyes.

nostre ame, lorsque le corps dort, et que la concoction est de tous endroictz parachevee, rien plus n'y estant necessaire jusques au reveil, s'esbat et reveoit sa patrie, qui est le ciel. De la, receoit participation insigne de sa prime et divine origine; et, en contemplation de ceste infinie et intellectuale sphere, le centre[5] de laquelle est en chascun lieu de l'univers, la circonference poinct (c'est Dieu, scelon la doctrine de Hermes Trismegistus), a laquelle rien ne advient, rien ne passe, rien ne dechet, tous temps sont presens, note non seullement les choses passees en mouvemens inferieurs, mais aussi les futures: et, les rapportant a son corps, et par les sens et organes d'icelluy les exposant aux amys est dicte vaticinatrice et prophete.

Vray est qu'elle ne les raporte en telle sincerité comme les avoyt veues, obstant l'imperfection et fragilité des sens corporelz; comme la lune, recepvant du soleil sa lumiere, ne nous la communique telle, tant lucide, tant pure, tant vive et

[5] Hannibal Rossel, commentateur de Trismégiste, lib. I, Comment. XVII, quæst. I, cap. VI : « Sane, sicut centrum est ultimus finis, terminus quietis corporum gravium : ita certe ultimus finis « perfectissima quies animorum. Hac de causa Mercurius vocat « Deum Sphæram intellectualem, cujus centrum ubique est, circumferentia vero nusquam. » D'où il est probable que Trismégiste a dit ce que Rabelais lui fait dire dans les éditions de 1573 et 1626 (*et de* 1552), qui ont ajouté ces mots (depuis *le centre* jusqu'à *Trismegistus*). (L.)

ardente comme l'avoyt receue. Pourtant, reste a ces vaticinations somniales interprete qui soyt dextre, saige, industrieux, expert, rational, et absolu onirocrite et onirope[1], ainsi sont appellés des Grecs. C'est pourquoy Heraclitus disoyt rien par songes[2] ne nous estre exposé, rien aussi ne

[1] *Onirocrite, et oniropole.* C'est onirocritique qu'il faudroit lire. Ce mot vient d'[illegible], *somnium*, songe, et de [illegible], *judicium*, jugement, et signifie interprete des songes. Oniropole est composé d'[illegible], *somnium*, et de [illegible], *vendo*, qui veut dire à peu près la même chose. (L.) — *Oniropole*, en grec [illegible], signifie en effet, ainsi que *onirocrite*, en grec [illegible], interprete des songes. Toutefois, comme le remarque le Scoliaste de Hollande, Eustathe, sur Homère, dit qu'*oniropole* se prend tant pour celui qui examine les songes d'autrui et les interprete, que pour celui qui songe lui-même, et qui de là predit ce qui en doit arriver. Quant à la correction que propose Le Duchat, nous ne sommes pas de son avis : nous préférons ici, avec Rabelais, *onirocrite*.

[2] Rabelais ayant lu dans Plutarque, au Traité, pourquoi la Pythienne ne rendoit plus d'oracles en vers, [illegible], c'est-à-dire « Et je pense que c'est ce qu'a entendu Heraclite quand il a dit, que celui dont l'oracle est à Delphes ne declare ni ne cache pas aussi tout-à-fait une chose par songe, mais la [illegible] », a cru qu'effectivement telle avoit été la pensée d'Heraclite touchant les songes. Bouchet l'a cru de même, serée XVI, sur la foi de Rabelais. Mais Amyot et Xylander, au lieu d'[illegible] ayant lu vraisemblablement [illegible], ont interpreté que le seigneur de l'oracle de Delphes, c'est-à-dire Apollon, ne laisse qu'entrevoir les choses, sans les declarer ni cacher entièrement. L'édition G. L. de Paris 1624, a [illegible], ce qui n'est point correct. Ceux qui auront l'edition de Bâle 1542, ou de Paris 1544, toutes deux in-fol., des *Morales de Plutarque* en latin, pourront voir comme cet endroit y aura été traduit par l'interprete qui a precedé Xylander, et que Rabelais aura peut-être suivi. (L.)

nous estre celé; seullement nous estre donnee signification et indice des choses advenir, ou pour l'heur et malheur nostre, ou pour l'heur et malheur d'aultruy[8]. Les sacres lettres le tesmoignent, les hystoires profanes l'asseurent, nous exposant mille cas advenuz selon les songes, tant de la personne songeante que d'aultruy pareillement. Les Atlanticques[9], et ceulx qui habitent en l'isle de Thasos, l'une des Cyclades, sont privez de ceste commodité, on pays desquelz jamais personne ne songea. Aussi feurent Cleon de Daulie, Thrasymedes[10]; et, de nostre temps, le docte Villanovanus[11] françoys, lesquelz oncques ne songearent.

[8] *Ou pour l'heur et malheur nostre*, [*ou pour l'heur et malheur d'aultruy*]. Ce qui est entre ces marques [ ] avoit été omis dans les éditions nouvelles, et même déja dans celles de 1547, 1553, et 1596. On a suivi celles de 1573, 1584, 1600, et 1626. (L.) — et de 1552.

[9] Voyez Hérodote, liv. IV, et Pline, liv. V, chap. VIII. (L.)

[10] Voyez Plutarque, au *Traité de la cessation des Oracles*. (L.) — « Nous connoissons tous Cleon, natif de Daulie. Jamais en jour de sa vie il n'eut aucun songe... On en raconte autant de Thrasymedes Hercian. » Plutarque, des Oracles qui ont cessé, pag. 250, verso, lettre E.

[11] Arnaud de Villeneuve. Il n'est pas certain qu'il fût François; mais Rabelais, pour faire honneur à la France, prétend avec quelques-uns que ce médecin et philosophe étoit né à Villeneuve, dans la Gaule Narbonnoise, et que c'est de là qu'il prit le nom de *Villanovanus*. Je ne sai, au reste, où l'auteur peut avoir pris que *Villanovanus* n'eût jamais de songe. Peut-être *Villanovanus* le dit-il lui-même, dans le *Traité des Songes* qui lui est attribué par Isaac Bullart, dans son *Académie des Sciences et des Arts*. (L.) — Ce célèbre médecin a exercé sa profession à Barcelonne et à Paris. Il mourut sur

Demain doncques, sus l'heure que la joyeuse Aurore aux doigtz rosatz dechassera les tenebres nocturnes, addonnez vous a songer profundement.

mer en 1313 ou 1314. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1520 et 1532, in-fol., avec sa vie, par Champier; et à Parme en 1585, in-fol. Il est auteur du *Regimen sanitatis Salernitanum*, imprimé sans date, vers 1480, in-4° : on en cite encore les aphorismes. Quant à ce ce que dit Rabelais, que le docte Villanovanus ne songea jamais, M. D. L. prouve, d'après La Monnoye, qu'il ne cite pas, que ce fait est faux. « Nous avons fait, dit-il, d'inutiles recherches pour découvrir où Rabelais avoit puisé ce fait. Mais du moins aurons-nous la satisfaction de prouver qu'il est faux, *ce dont on ne s'étoit pas encore douté*. Ouvrez le petit traité d'Arnauld, intitulé *Expositiones visionum quæ fiunt in somnis*, lequel fait partie de ses œuvres, vous y trouverez, chap. VII, le passage suivant : « Ita recolo in somno me « vidisse, lupos quatuor, quâdam nocte, qui, ore aperto, insultum « in me videbantur facere, etc. » Donc le bon Arnauld de Villeneuve, qui voyoit en dormant quatre loups acharnés contre lui, rêvoit tout ainsi que les autres hommes. » Mais ce passage précisément est une des raisons qui ont fait croire au savant La Monnoye que le *Villanovanus* de Rabelais n'est pas Arnaud de Villeneuve. « On est en peine de savoir, dit-il dans le *Menagiana* (III, 488), qui est *docte Villanovanus françois*, que Rabelais, son contemporain, chap. XIII du troisième livre, dit n'avoir jamais fait de songes. Ce ne peut être Arnaud de Villeneuve ; nulle des trois circonstances, de *docte*, de *François*, de *contemporain de Rabelais*, ne lui convenant. Il n'étoit ni ne pouvoit même être docte dans le tems de barbarie et d'ignorance où il a vécu, savoir dans une bonne partie du XIIIe siècle jusqu'au commencement du XIVe. Il y a de plus fortes preuves pour le croire Espagnol que François, recherchées et déduites fort exactement par don Nicolas-Antoine, au tom. II de sa *Bibliotheca vetus Hispaniæ*. Il n'a pu enfin être du tems de Rabelais, étant mort en 1310 ou au plus tard en 1313; et quand même, ce qui est très faux, il auroit vécu jusqu'en 1350, on auroit toujours raison de conclure qu'il seroit mort cent vingt ans au moins avant que Rabelais fût au monde. Je suis donc très persuadé que le *Villanovanus* ici désigné n'est autre

Ce pendant, despouillez vous de toute affection humaine, d'amour, de haine, d'espoir, et de craincte. Car, comme jadys le grand vaticinateur

que Simon de Villeneuve, jeune homme d'une grande espérance pour les lettres, mort âgé de trente-cinq ans au plus, à Padoue, l'an 1530, soit de peste, soit de poison. Les témoignages qu'ont rendus de lui Christophe Longueil, Pierre Bunel, Étienne Dolet, et Salmon Macrin, étant connus de peu de personnes, j'en rapporterai ici quelques uns (*nous les supprimons pour abréger*). Longueil, dans la XXVI[e] épître, écrivant l'an 1521 à Baptiste Égnace, lui recommande Simon de Villeneuve. Pierre Bunel, au bas de sa IV[e] épître adressée à Émile Perrot, lui envoie six vers sur la mort de Simon de Villeneuve, avec cette inscription au-dessus : « Simoni Villanovano Belgæ, « græcè latinèque doctissimo, cum bonis omnibus disciplinis, tum « sinceræ philosophiæ imprimis dedito, ob mirificam scribendi ele- « gantiam, et subtilitatem, quam etiam suis scriptis, quæ à nonnullis « premuntur, expressam reliquerat, testimonio Longolii toti Italiæ « præclare commendato, Galli, in demortui, patriæque commen- « dationem, placata Italia, posuere. » Ces mots *quæ à nonnullis premuntur*, semblent regarder Étienne Dolet, qui étant alors à Padoue fut accusé d'avoir détourné les écrits de Simon de Villeneuve, et de se les être appropriés. Dolet avoit demeuré trois ans avec lui à Padoue, et le reconnoît, en plusieurs endroits de ses ouvrages, pour son maître en éloquence : l'épitaphe qu'il lui fit à Padoue y fut par ses soins gravée sur une table d'airain. Salmon Macrin, pag. 77 du liv. III de ses *Hymnes choisies*, dans une ode sapphique à Guillaume du Bellai, seigneur de Langei, met Simon de Villeneuve au rang des hommes illustres qui avoient fait honneur à la France par leur érudition. C'est donc avec justice que Rabelais l'a nommé *le docte Villanovanus*, et même *le docte Villanovanus françois*, de peur, s'il avoit dit simplement *le docte Villanovanus*, qu'on ne le confondit avec Servet, Espagnol qui, du tems de Rabelais, a publié divers ouvrages sous le nom de *Villanovanus*. Il me reste à répondre à une conjecture du commentateur de Rabelais, touchant Arnaud de Villeneuve, qui peut-être, dit-il, a, dans son *Traité des Songes*, déclaré lui-même qu'il n'avoit jamais songé. Il étoit aisé de trouver la

Proteus [12], estant desguisé et transformé en feu, en eaue, en tigre, en dragon et aultres masques estranges, ne predisoyt les choses advenir; ains, pour les predire, force estoyt qu'il fust restitué en sa propre et naifve forme; aussi ne peult l'homme recepvoir divinité et art de vaticiner, sinon que la partie qui en luy plus est divine (c'est *nous et mens*) soit coye, tranquille, paisible, non occupee, ne distraicte par passions et affections foraines. Je le veulx, dist Panurge. Fauldra il peu ou beaucoup soupper a ce soir? Je ne le demande sans cause. Car, si bien et largement je ne souppe, je ne dors rien qui vaille la nuyct, ne foys que ravasser, et autant songe creux que pour lors estoyt mon ventre. Point soupper, respondist Pantagruel, seroyt le meilleur, attendu vostre bon en poinct et habitude.

Amphiaraus [13], vaticinateur anticque, vouloyt

solution de ce doute, pag. 637 de l'édition in-fol. des œuvres d'Arnaud de Villeneuve, à Bâle, 1585 : « Ita *recolo in somno me vidisse* « lupos quatuor quadam nocte, qui ore aperto insultum in me vi- « debantur facere. Ego autem ense evaginato in ipsos irruebam, et « majorem eorum eviscerabam ad mortem. Infra triduum in quadam « causa vidi me quatuor inimicorum meorum victoriam habuisse. »

Un interprète sans critique dit que « c'est probablement Huon de Villeneuve, poëte françois dans le XIIIe siècle, auteur de quelques romances de chevalerie sans réputation, qui n'ont pas dû le faire beaucoup songer. »

[12] Voyez le quatrième livre de l'*Odyssée*. (L.)

[13] Voyez Philostrate, livre II, chapitre XI de la *Vie d'Apollonius*.

ceulx qui, par songes recepvoyent ses oracles, rien tout celluy jour ne manger, et vin ne boire troys jours davant. Nous n'userons de tant extreme et riguoureuse dicte. Bien croy je l'homme replet de viandes et crapule difficillement concepvoir notice des choses spirituelles : ne suys toutesfoys en l'opinion de ceulx qui, apres longz et obstinez jeusnes, cuident plus avant entrer en contemplation des choses celestes. Soubvenir assez vous peult comment Gargantua mon pere, lequel par honneur je nomme, nous a souvent dict les escriptz de ces hermites jeusneurs autant estre fades, jejunes et de maulvaise salive [14], comme estoyent leurs corps, lorsqu'ils composoyent : et difficile chose estre bons et serains rester les espritz, estant le corps en inanition : veu que les philosophes et medicins afferment les espritz animaulx sourdre, naistre et praticquer par le sang arterial purifié et affiné a perfection, dedans le retz admirable qui git sous les ventricules du cerveau. Nous baillant exemple d'ung philosophe qui, en solitude pensant estre, et hors la tourbe, pour mieulx commenter [15], discourir et composer, ce

(L.) — Fameux devin, fils d'Apollon, qui excelloit dans l'interprétation des songes.

[14] Cette façon de parler vient de ce que la salive d'une personne à jeun est très-mauvaise. (L.) — Secs et insipides, sans sel.

[15] *Commenter*. C'est ainsi qu'on lit au lieu de *contempler*, dans les éditions de 1547, 1553, 1573, et 1626 (*et de* 1552). (L.)

pendent, toutesfoys, autour de luy abayent les chiens, ullent les loups, rugient les lions, hannissent les chevaulx, barrient les elephans [16], sifflent les serpens, braislent les asnes, sonnent les cigales, lamentent les tourterelles; c'est a dire, plus estoyt troublé que s'il feut a la foyre de Fontenay ou Niort; car la faim estoyt on corps: pour a laquelle remedier, abaye l'estomach, la veue esblouit, les venes sugcent de la propre substance des membres carniformes, et retirent en bas cestuy esprit vaguabond, negligent du traictement de son nourrisson et hoste naturel, qui est le corps: comme si l'oiseau sus le poing [17] estant, vouloyt en l'aer son vol prendre, et incontinent par les longes seroyt plus bas deprimé. Et, a ce propous, nous alleguant l'authorité de Homere, pere de toute philosophie, qui dict les Gregeoys, lors, non plustost, avoir mis a leurs larmes fin, du deuil de Patroclus, le grand amy d'Achilles, quand la faim se declara et leurs ventres protestarent plus de larmes ne les fournir. Car, en corps exinaniz [18] par long jeusne plus n'estoyt de quoy pleurer et larmoyer.

[16] Joh. *Kalb* ou Jean le Veau, liv. II des Épîtres *Obsc. Vir.* parlant d'un éléphant qui par vénération pour le pape son maître barrissoit et faisoit des génuflexions devant sa sainteté: « Et quando vidit pa- « pam, tunc genieulavit, et dixit cum terribili voce bar, bar, bar. » (L.) — De *barrus*, éléphant.

[17] Étant sur le poing du fauconnier.

Mediocrité est en tous cas louee, icy la maintiendrez. Vous mangerez a soupper non febves, non lievres[19], ne aultre chair; non poulpre[20], qu'on nomme Polype, non choulx, ne aultres viandes qui peussent vos espritz animaulx troubler et obfusquer. Car, comme le mirouoir ne peult representer les simulacres des choses objectees et a luy exposees, si sa polissure est par halaines ou temps nebuleux obfusquee, aussi l'esprit ne receoit les formes de divination par songes, si le corps est inquieté et troublé par les vapeurs et fumees des viandes precedentes, a cause de la sympathie, laquelle est entre eulx deux indissoluble. Vous mangerez bonnes poires

[18] Exténués, épuisés; du latin *exinanitus*. C'est encore, comme on voit, du françois de l'écolier limousin.

[19] Jean de La Bruyère Champier, livre XIII, chapitre XXIV de son *De re cibaria* : « Cato ille celebratissimus familiam brassica ac *lepo*-« *rina* (teste Plutarcho) alebat, unde somnia varia, tumultuosaque « contingebant. » Pythagore en disoit autant des fèves. Le même La Bruyère, livre VII, chapitre II : « Pythagoram illum primum philo-« sophum à fabarum esu omninò abstinuisse, multorum monumen-« tis traditur : quòd videlicet sensus obtundi eo cibo existimaret, et « somno sopitis tumultuosa somnia excitari et mentem quoque variè « perturbari. » (L.)

[20] Voyez Pline, livre XXXII, chapitre II. (L.) — « Pline, remarque avec raison le dernier éditeur, est de tous les auteurs anciens celui que Rabelais a mis le plus souvent à contribution : on diroit qu'il le possédoit par cœur. » En effet Rabelais étoit le Pline de son temps; et il est encore aujourd'hui regardé, ainsi que le dit très bien notre savant confrère M. Nodier, comme le plus universel et le plus savant des écrivains : c'étoit une encyclopédie vivante.

crustumenies[21] et berguamottes, une pomme de court pendu [22], quelques pruneaux de Tours [23], quelques cerises de mon vergier. Et ne sera pour quoy doibvez craindre que vos songes en proviennent doubteux, fallaces ou suspectz, comme les ont declairez aulcuns peripateticques, on temps de autumne : lors savoir est que les humains plus copieusement usent des fruictaiges qu'en aultre saison. Ce que les anciens prophetes et poetes mys-

[21] *Poires [et pommes] crustemenies.* Je n'ai vu nulle part qu'il y eût des *pommes* crustuménies, ou de bon chrétien. Cependant, ce qui est entre ces marques [ ] se trouve dans les éditions de 1547 et 1553 ; mais celles de 1573, 1584, 1600, et 1626 l'ont retranché. (L.) — Le Duchat a raison : il n'est parlé dans aucun auteur ancien des pommes, mais des poires de *Crustumeuum*, ville de Toscane. Aussi, outre les éditions citées par Le Duchat, celle de 1552 porte seulement : *Vous mangerez bonnes poyres Crustumenies.* Ce qui n'a pas empêché le dernier éditeur de conserver la mauvaise leçon.

C'est de ces poires que Virgile a dit :

> Crustumiis, Syriisve piris....
>
> *Georgiq.*, lib. II, v. 88.

[22] C'est la sorte de pommes qu'on appelle aujourd'hui *capendu*, nom qui a été fait de *court pendu* par le changement de l'*ou* en *o*, puis en *a*, et la perte de l'*r*, quoique Ménage en doute. Le fait est, 1° que Charles Étienne dans son *Seminarium*, ainsi que Nicot, et les anciennes ordonnances des médecins, nomment cette pomme *court pendu*, comme Rabelais ; 2° qu'elle a la queue fort courte.

[23] Damas. Il y en a de noirs, de rouges, et de violets. Jean de La Bruyère Champier, livre XI, chapitre XIV de son *De re cibaria* : « Damascena Turonica Gallis acceptissima et laudatissima, quorum « aliqua nigra sunt, alia rubent, alia violacea cernuntur. Deportan- « tur siccata in omnem ferè Galliam. » (L.)—On nomme cette espèce de prunes, dans le pays, des prunes de Sainte-Catherine.

ticquement nous enseignent, disans les vains et fallacieux songes gesir et estre cachez soubz les feuilles cheutes en terre; parce qu'en autumne les feuilles tumbent des arbres. Car ceste ferveur naturelle, laquelle abunde es fruictz nouveaulx, et laquelle, par son ebullition, facillement evapore es parties animales, comme nous voyons faire le moust, est, long temps ha, expiree et resolue. Et boyrez[24] belle eaue de ma fontaine. La condition, dist Panurge, m'est quelque peu dure. Je y consens toutesfoys, couste et vaille[25]. Protestant desjeuner demain a bonne heure, incontinent apres mes songeailles. Au surplus, je me recommande aux deux portes[26] de Homere, a Morpheus[27], a Icelon, a

[24]* Apparemment de *Fontaine-bleau*, bourg ainsi appellé, selon l'opinion commune, à cause de la quantité de vives et claires fontaines qui y coulent de tous côtés. Voyez Duchêne, *Antiquitez des villes*, etc., au chap. II *des Antiquitez de Melun*. Dans les éditions de 1547 et 1553 on lit *boyrez;* dans les nouvelles *burez*, et dans quatre autres *beurez*. J'ai suivi celle-ci faute d'en avoir de vieilles où il y eût *burez;* car c'est apparemment comme Rabelais avoit écrit. (L.) — Cette allusion à la fontaine de Fontainebleau, ainsi que celle à son *vergier*, plus haut, est certaine, et prouve de plus en plus que Pantagruel est un roi de France. Le dernier éditeur a aussi adopté la leçon de *beurez;* mais comme on lit *boyrez* non seulement dans les éditions de 1547 et de 1553, mais dans celle de 1552, nous avons préféré cette leçon comme la meilleure.

[25] Quoi qu'il m'en coûte, et vaille ce qu'il pourra. Patelin, parlant du drap qu'on lui surfaisoit :

. . . Ne me chault, couste et vaille. (L.)

[26] Aux deux portes des songes décrites par Homère.

[27] Morphée, *Icelos* ou *Phobetor*, et *Phantasus* sont trois fils du

Phantasus, et Phobetor. Si, au besoing, ilz m'aydent et secourent, je leur erigeray ung autel joyeulx, tout composé de fin dumet[28]. Si en Laconie j'estoys dans le temple de Ino, entre Oetyle et Thalames, par elle seroyt ma perplexité resolue, en dormant a beaulx et joyeulx songes.

Puys demanda a Pantagruel: Seroyt ce point bien faict si je mettoys dessoubz mon coyssin quelques branches de laurier? Il n'est, respondit Pantagruel, ja besoing. C'est chose superstitieuse; et

Sommeil: le premier tire son nom de *μορφὴ*, forme, parcequ'il presente différentes formes à ceux qui dorment :

> Excitat artificem simulatoremque figuræ
> Morphea.

dit Ovide, *Métamorphoses;* le deuxième, de *ἴκελος*, semblable : le troisième, de *φαντάζω*, je fais apparoître. *Phobetor* signifie celui qui épouvante. Son nom est dérivé de *φοβέω*, j'inspire la crainte ; *Φοβητρὸν*, ce qui inspire la crainte, épouvantail, vision, et effigie nocturne qui épouvante :

> Hunc Icelon superi, mortale Phobetora vulgus
> Nominat. »
>
> Ovid., *Metam.*, II.

[28] Duvet. Plus haut déja, liv. II, chap. XII : « Car combien que tout « ce qu'a dit partie adverse soit de dumet bien vray quant a la lettre. » Ce sont les Angevins, les Poitevins, et les Normands, qui disent *dumet*. Dans l'édition de 1573 et dans celle de 1626, après ces paroles, *composé de dumet*, on lit : « Si en Laconie j'estois dedans le temple « de Ino entre Oetyle et Thalames, par elle seroit ma perplexité re- « soluë, en dormant a beaulx et joyeulx songes. » (L.) — Nous avons inséré dans le texte cette addition qui se trouve aussi dans la belle édition de 1552. Elle a échappé au dernier éditeur. *Fin dumet* pour *fin duvet*. C'est en effet l'autel le plus digne des dieux du sommeil.

n'est que abus ce qu'en ont escript Serapion[29] ascalonites, Antipho[30], Philocorus[31], Artemon[32] et Fulgentius Planciades. Autant vous en diroys je de l'espaule guausche[33] du crocodile et du chameleon, sauf l'honneur du vieux Democrite[34]. Autant de la pierre des Bactrians nommee Eumetrides[35]. Autant de la corne de Hammon[36]. Ainsi nomment les Æthiopiens une pierre precieuse a couleur d'or, et forme d'une corne de belier, comme est la corne de Jupiter Hammonien, affirmans autant estre vrays et infaillibles les songes de ceulx qui la portent que sont les oracles di-

[29] C'est Sérapion d'Ascalon, auteur d'un traité de l'explication des songes.

[30] Athénien, interprète des songes, et poëte épique.

[31] Philochorus étoit Athénien, poëte et historien.

[32] C'est sans doute cet Artémon, médecin, dont parle Pline, qui faisoit boire de l'eau dans le crâne d'un homme mort, pour guérir du mal caduc.

[33] « Democritus narrat... sinistrum humerum (*chamæleonis*) quibus monstris consecret, qualiter somnia quæ velis et quibus velis « mittantur, pudet referre. » (Plin., lib. XXVIII, cap. VIII.)

[34] Voyez Pline au même endroit, et Aulu-Gelle, liv. X, chap. XII. (L.)

[35] « Eumetris in Bactris nascitur, silici similis, et capiti suppo- « sita, visa nocturna, oraculi modo reddit. » (Plin., lib. XXXVII, « cap. X.) Ce seroit alors *Eumetis* qu'il faudroit lire; du grec εὐμήτης ou εὔμητις, *bono consilio instructus*, *sapiens*, *prudens;* mot composé d'εὖ, *benè*, μῆτις, *consilium*, *prudentia*.

[36] « Ammonis cornu..., aureo colore, arietini cornu effigiem red- « dens promittitur prædivina somnia repræsentare. » (Pline, au même endroit.)

vins. Par adventure est ce que escripvent Homere et Virgile, des deux portes de songes esquelles vous estes recommendé. L'une est d'ivoire, par laquelle entrent les songes confuz, fallaces et incertains : comme a travers l'ivoire, tant soit deliee que vouldrez, possible n'est rien veoir: sa densite et opacite empesche la penetration des espritz visifz et reception des especes visibles. L'autre est de corne, par laquelle entrent les songes certains, vrays et infaillibles, comme a travers la corne, par sa resplendeur et diaphaneité, apparoyssent toutes especes certainement et distinctement. Vous, dist frere Jean, voulez inferer que les songes des coquz cornuz, comme sera Panurge, dieu aydant et sa femme, sont toujours vrays et infaillibles.

[1] *Que les [songes des coquus cornus.* Ce qui est entre ces marques [ ] a été restitué sur les éditions de 15[illegible], 1584, 1600, et 1626. L. — Nous avons trouvé aussi cette leçon dans l'édition de 1552.



CHAPITRE XIV.

Le songe de Panurge, et interpretation d'icelluy.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge expose ses songes à Pantagruel et à ses compagnons, qui les interprètent encore à son désavantage. Mais il s'en console, en les interprétant en sens contraire. Tout cela est bien adroitement dit, de part et d'autre.

Sus les sept heures du matin subsequent, Panurge se presenta devant Pantagruel, estans en la chambre Epistemon, frere Jean des Entommeures, Ponocrates, Eudemon [1], Carpalim et aultres, esquelz, a la veneue de Panurge, dist Pantagruel,

[1] * Il s'agit ici du lever du roi. Nous avons déja dit plusieurs fois que nous pensions qu'*Épistémon* étoit le cardinal de Tournon; *frère Jean*, le cardinal Du Bellay; *Ponocrates*, le maréchal Trivulce; *Eudémon*, le maréchal de Cossé-Brissac; *Carpalim*, le connétable Anne de Montmorenci. Le titre de *monsieur maistre*, que l'auteur donne plus bas à ce dernier, le confirme. Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, imprimées en 1557, n'appelle ce Montmorenci que *le grand maître* (de la maison du roi). Voyez la note 5.

voyez cy nostre songeur. Ceste parolle, dist Epistemon, jadis cousta bon, et feut chierement vendue es enfans de Jacob. Adoncques, dist Panurge, j'en suys bien chez Guillot le songeur. J'ay songé tant et plus, mais je n'y entends note. Exceptez que, par mes songeries, j'avoys une femme jeune, gualante, belle en perfection, laquelle me traictoyt et entretenoyt mignonnement, comme ung petit dorelot[2]. Jamais homme ne feut plus ayse et plus joyeulx. Elle me flattoyt, me chatouilloyt, me tastonnoyt, me testonnoyt, me baisoyt, m'accolloyt, et, par esbattement, me faisoyt deux belles petites cornes au dessus du front. Je luy remontroys en folliant[3] qu'elle me les debvoyt mettre au dessoubz des yeulx pour mieulx veoir ce que j'en vouldroys ferir: affin que Momus ne trouvast en elles chose aulcune imperfaicte et digne de correction, comme il feit en la position des cornes bovines[4]. La follastre, non obstant ma remonstrance, me les fischoyt encores plus avant. Et en ce cas ne me faisoyt mal quelconque, qui est cas admirable. Peu apres, me sembla que je feuz, ne sçay comment, transformé en tabourin,

[2] Un enfant gâté qu'on mignarde, qu'on *dorlote*.

[3] En faisant le fou, en folâtrant

[4] Voyez Aristote, *De partibus Animalium*, et le *Nigrinus* de Lucien. (L.) — Comme il trouva à redire à la position des cornes du bœuf.

et elle en chouette. La feut mon sommeil interrompu, et en sursault me resveiglay tout fasché, perplex et indigné. Voyez la une belle platelee de songes. Faictes grande chiere la dessus, et l'exposez comme l'entendez. Allons desjeusner, monsieur maistre Carpalim[5].

J'entends, dist Pantagruel, si j'ay jugement aulcun en l'art de devination par songes, que vostre femme ne vous fera reallement et en apparence exterieure cornes on front, comme portent les satyres; mais elle ne vous tiendra foy ne loyaulté conjugale, ains a aultruy s'abbandonnera et vous fera coqu. Cestuy poinct est apertement exposé par Artemidorus[6], comme le diz. Aussi ne sera de vous faicte métamorphose en tabourin; mais d'elle vous serez battu comme tabour a nopces: ne d'elle en chouette; mais elle vous desrobbera comme est le naturel de la chouette. Et voyez vos songes con-

[5] [*Monsieur maistre*]. Ce qui est entre ces marques [ ] ne se lit ni dans l'édition de 1573, ni dans celles de 1584, 1600, et 1626 (*ni dans celle de* 1552). Carpalim étoit-il quelque conseiller du parlement de Paris? Les avocats et les procureurs, qui, en plaidant, parlent de quelque conseiller de cour souveraine, le traitent de monsieur maitre. (L.) — Voyez la note 1.

[6] « Memini me apud Artemidorum antiquum auctorem legisse, « eum qui somniarit arietem ad se venire, futurum esse ut ejus « uxor mœchetur », dit le *Scaligerana*, au mot *cornard*. Ce qui revient à ce qu'a remarqué l'abbé Guyet, à la marge de cet endroit-ci de son Rabelais, qu'Artémidore dit que, *qui songe de cornes sera cocu*. (L.)

formes es sortz virgilianes. Vous serez coqu, vous serez battu, vous serez desrobbé. La s'escria frere Jean, et dist: il dict par Dieu vray, tu seras coqu, homme de bien, je t'en asseure, tu auras belles cornes. Hay, hay, hay, nostre maistre *De Cornibus*[7]. Dieu te guard, fays nous deux mots de predication, et je feray la queste parmy la parocce.

Au rebours, dist Panurge, mon songe presagit qu'en mon mariaige j'auray planté[8] de tous biens, avecques la corne d'abundance[9]. Vous dictes que sont cornes de satyres. *Amen*, *amen*, *fiat*[10], *fiatur*,

[7] C'est le nom latin d'un cordelier, autrement appellé *Pierre Cornu* ou *de Corne*. Il étoit docteur de Paris, et contemporain de Rabelais, qui, pour ce qu'il a dit de cet homme, ne méritoit pas plus que Joachim Du Bellai (dans sa *Pétromachie*) d'être traité de libertin, comme ils l'ont été l'un et l'autre, à ce sujet, par Moréri. Il mourut à Paris, l'an 1542; et, la même année, on vit paroître sur sa mort un recueil d'épitaphes dont en voici une qui se trouve aussi dans Des-Accords :

> Faut-il, hélas! *o doctor optime*,
> Que vous perdions *hisce temporibus*,
> Au grand besoin, *doctor egregie*,
> Vous nous laissez *plenos mœroribus*.

Voyez Naudé, p. 282 de la deuxième édition de son *Mascurat*, et La Caille, *Histoire de l'Imprimerie*, p. 117. (L.)

[8] Abondance : du latin *plenitas*.

[9] Cette corne de la chèvre Amalthée, qui avoit allaité Jupiter, avoit, comme on sait, la vertu de fournir de tout en abondance et à souhait.

[10] Panurge avoit dit *fiat*, mot que le pape employe au bas des suppliques qu'il répond favorablement. Il se corrige par respect, et dit *fiatur*, en stile macaronique. Merlin Cocaïe, Macaronée IV :

> Supplicat ut præstum præstum vindicta fiatur. (L.)

ad differentiam papæ. Ainsi auroys je eternellement le virolet[11] en poinct et infatiguable, comme l'ont les satyres. Chose que tous desirent, et peu de gens l'impetrent des cieulx. Par consequent coqu jamais. Car faulte de ce est cause sans laquelle non, cause[12] unique de faire les maritz coquz. Qui faict les cocquins mendier? c'est qu'ilz n'ont dans leur maison dequoy leur sac emplir. Qui faict le loup sortir du boys? Default de carnaige. Qui faict les femmes ribauldes? Vous m'entendez assez. J'en demande[13] a messieurs les clercz, a messieurs les presidens, conseillers, advocatz, proculteurs, et autres glossateurs de la venerable rubricque, *de frigidis*[14] *et maleficiatis.*

Vous, pardonnez moy si je m'esprendz[15], me semblez evidentement errer, interpretant cor-

[11] La lance dans l'arrest. Ici *virolet* a tout l'air d'une petite lance, et ce mot pourroit bien venir de *veru*, d'où *virou* qui, en Languedoc, signifie un petit dard. (L.) — C'est aussi l'étymologie que nous donnons de ce mot; mais la signification que lui donne ici Le Duchat n'est pas exacte : il a certainement celle de *veretrum*, qui vient au reste également de *veru*, puisqu'il doit être composé de ce mot et d'*atrum*.

[12] *Causa sine quâ non*, comme s'expriment les scolastiques; c'est-à-dire, cause absolument requise.

[13] Je m'en rapporte aux gens de robe, aux personnes de lettres. (L.)

[14] Voyez livre I, chapitre XXXXII.

[15] Si je me méprends. Le roman des *Quatre Fils-Aimon*, chapitre XXIV : « Car s'ils mesprennent en rien, nous les pourrons oüir « sans mespris. » (L.)

nes[16] pour cocuage. Diane les porte en teste a forme d'ung beau croissant. Est elle coqüe pourtant? Comment diable seroyt elle coqüe, qui ne feut oncques mariee; parlez, de grace, correct, craignant qu'elle vous en face au patron[17] que feit a Acteon. Le bon Bacchus porte cornes semblablement: Pan, Jupiter Ammonien, tant d'aultres, sont ils coquz? Juno seroyt elle putain? Car il s'ensuiuroyt[18], par la figure dicte *metalepsis*[19]. Comme, appellant ung enfant, en presence de ses pere et mere, champis[20] ou avoistre, c'est honnestement, tacitement dire le pere coqu et sa femme ribaulde. Parlons mieulx. Les cornes que me faisoyt ma femme sont cornes d'abundance et planté de tous biens. Je le vous affie[21]. Au demourant, je seray joyeulx comme ung tabour a nopces, tousjours

[16] Il existe une *Dissertation sur les cornes antiques et modernes*, par C. F. Viel; Paris, 1785, in-8°. Viel étoit un savant architecte : tous ses ouvrages sont remplis de recherches. Ses dissertations sont des monographies où il épuise la matière.

[17] Sur le patron, sur le modèle de celles qu'elle fit à Actéon.

[18] Cela s'en suivroit.

[19] Transposition. C'est une figure de rhétorique.

[20] On appelle *champi* un enfant né d'une mère qui n'étoit point mariée lorsqu'elle en devint enceinte. *Avoistre*, c'est un enfant adultérin, ou né en adultère. Le terme d'*avoûterie* a été employé pour l'acte d'adultère par Jean Le Maire de Belges, et par Alain Chartier dans son *Exil*. Ces paroles, au reste, sont de Pierre de Fontaines, chap. xvi, nombre 63. Voyez Ménage, au mot *avoûterie*. (L.) — *Champis* signifie à la lettre un enfant exposé dans les *champs*, *avoistre*, un enfant adultérin : ce dernier mot vient d'*adultere*

[21] Je vous l'assure

sonnant, tousjours ronflant, toujours bourdonnant et petant. Croyez que c'est l'heur de mon bien. Ma femme sera coincte et jolie comme une belle petite chouette.

Qui ne le croyt, d'enfer aille au gibet.
Noel nouvelet [22].

Je note, dist Pantagruel, le poinct dernier que avez dict, et le confere avecques le premier. Au commencement vous estiez tout confict en delices de vostre songe. Enfin vous esveiglastes en sursault, fasché, perplex et indigné. (Voyre, dist Panurge, car je n'avoys point disné). Tout ira en desolation, je le prevoy. Sçaichez pour vray que tout sommeil finissant en sursault, et laissant la personne faschee et indignee, ou mal signifie, ou mal presagit.

Mal signifie, c'est a dire maladie cacoethe [23], maligne, pestilente, occulte et latente dedans le centre du corps, laquelle, par sommeil qui tousjours renforce la vertus concoctrice, selon les theoremes de medicine, commenceroyt soy declairer et mouvoir vers la superficie. Auquel triste mouvement seroyt le repos dissolu, et le premier sensi-

[22] C'est le refrain d'un noël. Dans l'édition de 1547, il y a *noël*, et dans les autres aussi. Celle de 1553 a seule *noüel*. (L.)

[23] En latin, *cacoethes* signifie mauvaise disposition du corps, ulcère malin. Ce mot est composé du grec *κακὸς*, mauvais, et *ἦθος*, habitude, caractère.

tif, admonesté d'y compatir et pourvoir. Comme, en proverbe, l'on dict irriter les freslons, mouvoir la camarine[24], esveigler le chat qui dort.

Mal presagit, c'est a dire, quant au faict de l'ame en matiere de divination somniale, nous donne entendre que quelque mal heur y est destiné et preparé, lequel de brief sortira en son effect. Exemple on songe et resveil espovantable de Hecuba : on songe de Euridice, femme d'Orpheus, lequel parfaict, les dict Ennius s'estre esveiglees en sursault et espovantees. Aussi, apres veid Hecuba son mary Priam, ses enfans, sa patrie[25] occis et destruictz. Euridice, bien tost apres, mourut miserablement. En Æneas songeant qu'il parloyt a Hector deffunct, et soubdain en sursault s'esveiglant. Aussi feut celle propre nuyct Troye saccagee et bruslee. Aultres foys songeant qu'il voyoyt ses dieux familiers et penates, et en espouvantement s'esveiglant, patit on subsequent jour horrible tormente sur mer. En Turnus[26],

[24] *Camarinam movere:* proverbe latin, pour dire remuer une eau bourbeuse.

[25] Ses enfans tuez, sa patrie détruite. *Parenté*, comme on lit dans les éditions de Hollande et méme déja dans l'édition de 1596, est une faute de celle de 1553. Il faut lire *patrie*, conformément à celles de 1547, 1573, 1584, 1600, et 1626. (L.). — Et de 1552.

[26] Ces paroles : *En Turnus*, jusqu'à *Aeneas*, sont la suite du texte dans les éditions de 1552, de 1573, et de 1626 ; elles manquent dans les autres.

lequel, estant incité par vision phantastique de la furie infernale a commencer guerre contre Æneas, s'esveigla en sursault tout indigné, puys feut, apres longues desolations, occis par icelluy Æneas. Mille aultres. Quand je vous conte de Æneas, notez que Fabius Pictor dict rien par lui n'avoir esté faict ne entreprins, rien ne lui estre advenu, que prealablement il n'eust congneu et preveu par divination somniale. Raison [27] ne deffault es exemples. Car, si le sommeil et repous est don et benefice special des dieux, comme maintiennent les philosophes, et atteste le poete, disant [28]:

Lors l'heure estoyt que sommeil, don des cieulx,
Vient, aux humains fatiguez, gratieulx.

Tel don en fascherie et indignation ne peult estre terminé, sans grande infelicité pretendue. Aultrement seroyt repous, non repous: don, non don: Non des dieux amys provenent, mais des diables ennemys, jouxte [29] le mot vulgaire ἐχθρῶν ἄδωρα δῶρα, *Echthron adora dora* [30] (les dons des ennemys ne

[27] C'est *ne* qu'on doit lire, conformément à l'édition de 1573, et à plusieurs autres. *Me*, qu'on lit dans l'édition de 1596 et dans celles de Hollande, est une faute de celles de 1547 et 1553. (L.) — On lit *ne* aussi dans celle de 1552.

[28] Virgile, Énéid., 2:

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono divûm gratissima serpit. (L.)

[29] Suivant, selon.

[30] Littéralement: *hostium munera, non munera*, les dons des

sont pas dons). Comme si le perefamilles, estant a table opulente, en bon appetit, au commencement de son repas, on voyoyt en sursault espovanté soy lever. Qui n'en sçauroyt la cause s'en pourroyt esbahir. Mais quoy? il avoyt ouy ses serviteurs crier au feu, ses servantes crier au larron, ses enfans crier au meurtre. La failloyt, le repas laissé, accourir pour y remedier et donner ordre. Vrayement je me recorde que les cabalistes et massoretz, interpretes des sacres lettres, exposans en quoy l'on pourroyt par discretion[31] congnoistre la verité des apparitions angelicques (car souvent l'ange de Sathan se transfigure en ange de lumiere), disent la difference de ces deux estre en ce, que l'ange bening et consolateur, apparoissant a l'homme, l'espovante au commencement, le console en la fin, le rend content et satisfaict[32] : l'ange

ennemis ne sont pas des dons : ce qui revient à *timeo Danaos et dona ferentes*. Voyez les adages d'Érasme.

[31] Avec discernement.

[32] Guillaume Crétin avoit déja dit la même chose en très beaux vers. C'est dans son *Apparition du maréchal Sans-Reproche*, p. 114 de la nouvelle édition de ses poésies, où, après le récit d'un de ses songes, il parle ainsi :

Considérant l'estrange vision,
A peine seuz donner provision
De m'assurer, car c'estoit lamentable
Spectacle à veoir, et tres espouventable.
Si me pensay, pour remede y trouver,
Et amplement ceste chose esprouver,
Que vision venant de part maulvaise

maling et seducteur, au commencement, resjouit l'homme; en fin le laisse perturbé, fasché et perplex.

Au commencer donne semblance de ayse,
Et, au partir tristes et desolez,
Rend ceulx qu'avoit à l'entrée consolez;
Mais au contraire, et tout à l'opposite,
Faict le bon ange envers ceulx que visite.
Car au venir il leur donne terreur,
Et au depart les jecte hors d'erreur,
Si qu'en la fin jamais aulcun ne laisse. (L.)

CHAPITRE XV.

Excuse de Panurge, et exposition de caballe monasticque en matiere de beuf salé.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge montre ici un appétit glouton, qui ne s'accommode nullement du jeûne; et l'auteur fait malicieusement professer par le frère *Jean*, tout l'épicurisme monacal, qui est de ne vivre que pour boire et manger, ce qu'il appelle la cabale monastique.

« Le chapitre XV, dit Bernier, loin d'être marchandise mêlée, comme tant d'autres, est tout goinfre, et tout vin, tel même qu'un Allemand auroit peine à n'y pas trouver à redire, sur quoi l'on peut voir le curieux et moral traité *De genibus ebriosorum et ebrietate vitanda*, où la première figure a ces vers pour ame:

Convivas vitulos, hircos, asinosque, suesque,
Prensa vides bruto stringere vina pede.
Quid mirare? tuos hic aspicis helluo fratres,
Qui quoties potas, talis es ipse pecus.

c'est-à-dire une description de ce qu'on appelle des vins d'asnes, de chiens, de singes, de brebis, de porcs, de veaux, de perroquets. »

Dieu, dist Panurge, guard de mal qui veoyd bien et n'oyt goutte. Je vous veoy tresbien, mais je ne vous oy poinct; et ne sçay que dictes. Le ventre affamé n'ha point d'aureilles. Je brame par Dieu de male raige de faim. J'ay faict courvee trop extraordinaire. Il fera[1] plus que maistre Mousche qui de cestuy an me fera estre de songeailles[2]. Allons, frere Jean, desjeuner. Quand j'ay bien a poinct desjeuné, et mon estomach est bien a poinct affené et agrené[3] encores, pour ung besoing, et en cas de necessité, me passeroys je de dipner. Mais ne soupper point? Cancre. C'est er-

[1] * Il sera plus fin que maître Mouche, comme traduit de Marsy. On lit dans l'édition de 1552, *il fera*, ainsi que dans les quatre éditions de Le Duchat, et du dernier éditeur. Maître Mouche est Antoine de Mouchi, docteur de Sorbonne, et inquisiteur de la foi; il faisoit faire par conséquent de bien mauvais rêves à ceux qu'il poursuivoit; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il étoit particulièrement connu du cardinal de Lorraine, et employé par lui. Voyez livre II, chapitre XVI. Voyez aussi Moréri au mot Mouchi.

[2] Tout ce long passage, depuis *c'est erreur* jusqu'à *Cerberus*, ne se lit ni dans l'édition de 1547, ni dans celle de 1553; mais on le trouve dans l'édition de 1573, et il a été adopté par celle de 1626, qu'on prétend avoir été revue sur celle de 1552. (L.) — Nous avons rétabli ici, d'après l'édition de 1552, non seulement ce long passage, mais ce qui précède, depuis *songeailles;* et nous avons supprimé, avec le dernier éditeur, ces mots : « Ne soupper point, de par le diable! Cancre », qui font une répétition fastidieuse avec ce qu'on lit deux lignes plus bas. Mais nous n'avons pas retranché, comme il l'a fait, *Allons*, *frere Jean*, *desjeuner*. Ces quatre mots sont nécessaires ; ce qui suit le prouve.

[3] Rassasié de foin et de grain.

reur; c'est scandale en nature. Nature ha faict le jour pour soy exercer, pour travailler et vacquer chascun en sa neguociation : et, pour ce plus aptement faire, elle nous fournit de chandelle, c'est la claire et joyeuse lumiere du soleil. Au soir, elle commence nous la tollir, et nous dict tacitement : Enfans, vous estes gens de bien : c'est assez travaillé, la nuyct vient : il convient cesser du labeur, et soy restaurer par bon pain, bon vin, bonnes viandes : puys soy quelque peu esbaudir, coucher et reposer, pour, au lendemain, estre frays et alaigres au labeur, comme devant. Ainsi font les faulconniers, quand ilz ont peu leurs oizeaulx. Ilz ne les font voler sus leurs guorges, ilz les laissent enduyre[4] sus la perche. Ce que tresbien entendit le bon pape premier instituteur des jeusnes. Il ordonna qu'on jeusnast jusques a l'heure de nones, le reste du jour feust mis en liberté de repaistre. On temps jadys peu de gens dipnoyent, comme vous diriez les moynes et chanoines. Aussi bien n'ont ilz aultre occupation ; tous les jours leur sont festes, et observent diligentement un proverbe claustral : *de missa ad mensam*. Et ne differeroyent seullement attendans la venue de l'abbé, pour soy enfourner a table. La, en baufrant, attendent les moynes l'abbé[5], tant qu'il vouldra ; non aultre-

[4] Digérer. — [5] Allusion à ce proverbe : *Attendre comme les moines attendent l'abbé*, en commençant à dîner.

ment, ne en aultre condition. Mais tout le monde souppoyt, excepté quelques resveurs songears : dont est dicte la cene comme *coene*, c'est a dire a tous commune. Tu le sçays bien, frere Jean. Allons, mon amy, de par tous les dyables, allons. Mon estomach abboye de male faim comme un chien. Jectons luy force souppes en gueule pour l'appaiser, à l'exemple de la Sybille envers Cerberus. Tu aymes les souppes de prime [6], plus me plaisent les souppes de levrier, associees de quelque piece de laboureur, sallé a neuf leçons.

Je te entendz, respondist frere Jean : ceste metaphore est extraicte de la marmite claustrale. Le laboureur c'est le beuf qui laboure, ou ha labouré : a neuf leçons, c'est a dire cuict a perfection. Car les bons peres de religion, par certaine cabalisticque institution des anciens, non escripte, mais baillee de main en main, soy levans, de mon

[6] Plus bas, livre IV, chapitre XLIX, *Grosses souppes de prime. Souppes de levrier.* C'est donc *levrier* qu'on doit lire ici avec l'édition de 1573, et avec quatre autres, et non pas *laurier* comme dans les nouvelles éditions après celles de 1547 et 1553. *Souppes de levrier* sont celles qui sont sans graisse, peu trempées, et presque sans pain, comme les souppes qu'on donne aux *lévriers* pour les rendre plus dispos et plus légers. *Souppes de prime*, au contraire, sont des souppes grasses et succulentes, appellées de la sorte par une façon de parler claustrale, parce que, comme la marmite du couvent est pour l'ordinaire au feu dès minuit, les moines qui, à l'heure de *prime*, c'est-à-dire à six heures du matin, se font donner de la souppe, emportent la graisse et le meilleur bouillon du pot. (L.) — Voy. liv. V, chap. VII. Il dérive *coene* de κοινός, commun.

temps, pour matines, faisoyent certains preambules notables avant d'entrer en l'ecclise. Fiantoyent aux fiantouoirs, pissoyent aux pissouoirs, crachoyent aux crachouoirs; toussoyent aux toussouoirs melodieusement, resvoyent aux resvouoirs, affin de rien immunde porter au service divin. Ces choses faictes, devotement se transportoyent en la saincte chapelle [7], ainsi estoyt en leurs rebus nommee la cuisine claustrale, et devotement sollicitoyent que des lors feust au feu le beuf mis pour le desjeuner des religieux, freres de nostre Seigneur. Eulx mesmes souvent allumoyent le feu soubs la marmite. Or est que, matines ayant neuf leçons, plus matin se levoyent par raison. Plus aussi multiplioyent en appetit et alteration aux abboys du parchemin [8], que matines estans ourlees d'une ou troys leçons seullement. Plus matin se levans, par ladicte cabale, plustost estoyt le beuf au feu :

[7] Encore aujourd'hui les religieux, qui veulent plaisanter, appellent *sainte* la cuisine du couvent, et cela par cette raison générale qu'en eux ni chez eux il n'y a rien que de saint et de consacré, même les *calibistris* et les *braquemars claustraux*, si l'on en croit Panurge, livre II, chapitre XV. Cette cuisine est une *chapelle*, en tant qu'on s'y transporte et qu'on y officie avec zèle et avec dévotion. (L.)

[8] Frère Jean parle de la soif que causoit aux religieux le chant des matines dans les anciens livres d'églises écrits en parchemin. C'est un chant d'habitude, importun d'ailleurs, et mal plaisant. C'est à quoi l'on doit attribuer l'odieuse comparaison qu'en fait le moine avec l'abboi d'un chien. (L.)

Plus[9] y estant, plus cuict restoyt,
Plus cuict restant, plus tendre estoyt;

moins usoyt les dentz, plus delectoyt le palat: moins grevoyt l'estomach[10], plus nourrissoyt les bons religieux. Qui est la fin unique et intention premiere des fondateurs: en contemplation de ce qu'ilz ne mangent mie pour vivre, ilz vivent pour manger, et ne ont que leur vie en ce monde. Allons, Panurge.

A ceste heure, dist Panurge, te ay je entendu, couillon velouté, couillon claustral et caballicque. Il me y va du propre cabal. Le sort, l'usure, et les interetz je pardonne[11]. Je me contente des despens, puisque tant disertement nous has faict repetition sus le chapitre singulier de la cabale[12]

[9] J'ignore d'où Rabelais a pris ces deux vers. (L.)

[10] On peut voir au vingt-deuxième chapitre des Contes d'Eutrapel combien, encore sous le règne de François Ier, chacun donnoit avec apétit sur une grosse pièce de bœuf salé, même aux tables des gentilshommes. Ainsi des religieux pouvoient bien s'en accommoder. Mais cette viande, indigeste par elle-même, l'auroit été encore plus pour des gens comme eux, qui ne prennent pas beaucoup d'exercice. A cela ils remédioient de leur mieux en la faisant comme pourrir de cuire. (L.)

[11] Il y va de ma vie si je jeûne plus long-temps. Je pourrois prétendre des dommages et intérêts contre ceux qui sont la cause de mon excessive diete, mais je m'en déporte; bien entendu pourtant que je serai franc de l'écot que nous allons faire ensemble. (L.) — C'est-à-dire, je fais grace, relativement au boire et au manger, de tout le passé, je me contente des dépens, qui sont de faire désormais la meilleure chère possible.

[12] Voyez livre I, chapitre VIII.

culinaire et monasticque. Allons, Carpalim. Frere Jean, mon bauldrier [13], allons. Bon jour [14], tous mes bons seigneurs. J'avoys assez songé pour boyre. Allons. Panurge n'avoyt ce mot achevé, quand Epistemon [15] a haulte voix s'ecria, disant: Chose bien commune et vulgaire entre les humains est le malheur d'aultruy entendre, preveoir [16] congnoistre et predire. Mais o que chose rare est son mal heur propre predire, cognoistre, preveoir et entendre! Et que prudentement le figura Æsope en ses apologues, disant, chascun homme en ce monde naissant une bezace au col porter, ou sachet de laquelle devant pendent sont les faultes et malheurs d'aultruy, toujours exposees a nostre veue et cognoissance: au sachet derriere pendent sont les faultes et malheurs propres: et jamais ne sont veues ne entendues, fors de ceulx qui des cieulx ont le benevole aspect.

[13] Ami inséparable, en qui je me fie ni plus ni moins qu'en mon baudrier, c'est-à-dire la ceinture où je tiens mon argent. *Baudrier*, ami du cœur, petit cœur gauche, compagnon inséparable. (L.)

[14] A peine Panurge étoit-il sorti du lit. (L.)

[15] Son nom signifie savant.

[16] Il donne à entendre que Panurge, qui, d'après les principes de la cabale monastique, ne pense plus qu'à boire et manger, ne prévoit pas le sort qui l'attend dans le mariage qu'il recherche.

CHAPITRE XVI.

Comment Pantagruel conseille a Panurge de conferer avecques une sibylle de Panzoust.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel conseille ici à Panurge d'aller consulter la vieille sibylle de Panzoust. L'auteur, dans ce chapitre et dans les deux chapitres suivants, mystifie complétement cette sibylle, qui lui déplaisoit probablement, et étale une érudition et une gaieté admirables. Dupuy, dans ses remarques manuscrites, que nous avons copiées à la Bibliothéque du Roi, se contente de dire: « Pensoust est un vilaige près de Chinon, au quel lieu y avoit une femme qui bailloit des secrets pour guarir la fievre. »

La prétendue *clef* que nous avons, fait de la sibylle une *dame de la cour;* et Bernier semble adopter cette opinion, tandis que Le Motteux la rejette. On lit dans les *Éclaircissements de quelques endroits difficiles de Rabelais*, qui ont été composés par un ancien écrivain anonyme, que cette sibylle étoit une dame de Pansoust près de Chinon; ce que rejette encore Le Motteux, qui propose en place ou *sainte Thérèse*, ou la *mère Jeanne*, ou *Madelaine de Lacroix*. Mais laissons ces deux commentateurs exposer eux-mêmes leur opinion à ce sujet.

« Le chapitre XVI, dit Bernier, est ce qu'on appelle au

jeu reprise de jeu; car l'auteur retourne toujours à ses moutons, à son style satyrique et libre. Quant à sa sibylle, il n'en fait qu'une de quatre sœurs dames de Panzoust, au lieu que les anciens en ont fait douze d'une seule. Car, quant à nos Parisiens, combien en ont-ils eu depuis damoiselle Giot, dont les affiches promettoient la réduction des plus affreuses et exorbitantes tumeurs contre nature, à leur état naturel; eussent-elles été de cette année des grosses mesles, dont les trois faisoient le boisseau mentionné par notre docteur, livre II, chap. I? Après tout, ce n'étoit pas être si jobelin qu'on l'est à présent, de se commettre aux soins de cette manière de madame Jobin, tant elle étoit experte en cette matière. »

« Quelques uns croyent que par cette sibylle de Panzoust, Rabelais a sousentendu une dame de la cour de François Ier, laquelle faisoit profession d'adoucir les filles et les femmes, et de les rendre moins tigresses, semblable à ces oiseaux appeaux qu'un bel esprit (Tertullien) appelle *ilices, et traditores sui generis*. Mais, à la lettre, Panzoust est une terre proche de Chinon, dont Rabelais fait la description, laquelle appartenoit alors à ces quatre sœurs, qui ne furent point mariées, d'où il prend occasion de faire un portrait à plaisir, de vieilles fées que chacun applique à qui il lui plaît, portrait au reste si naïf, qu'il me semble voir la sibylle de Cumes, parce que, comme celle-ci,

> Horrendas canit ambages, antroque remugit,
> *Obscuris falsa involvens.* »

« Passons maintenant, dit Le Motteux, aux consultations de Panurge, et commençons par la sibylle de Panzoust, le premier oracle qu'il consulte après Pantagruel, comme il paroît par les titres des chapitres IX, XVI, XVII et XVIII. La prétendue *clef* que nous avons, fait de la sibylle une *dame de la cour*. Mais il semble que celui qui a fabriqué

cette clef, ou n'ait jamais lu son Rabelais, ou n'y ait jamais rien entendu: au moins si l'on en juge par les noms qu'il a mis en dépit de la raison, à l'opposite de ceux du roman. L'*Alphabet de l'auteur françois*, entre quatre ou cinq courtes explications historiques d'un pareil nombre de passages, nous en donne une qui regarde notre sibylle. « C'étoit, « dit-il, une dame de Pansoust proche Chinon, qui ne « fut point mariée, et ne voulust point l'estre, laquelle « néantmoins estoit conviée de ce faire par ses amis, pen- « dant qu'elle fut en aage de cela: elle mourut fort aagée. » Mais comme Rabelais, dans la suite, choisit ses personnages en habile homme, faisant consulter à Panurge, des gens qui, dans leurs différentes professions, s'étoient rendus célèbres de son temps, je ne saurois croire qu'il ait voulu mettre à leur tête une femme entièrement inconnue aux gens de lettres. Tout ce que j'avouerai, c'est que s'il y avoit réellement à Panzoust quelque *vieille femelle* remarquable par son éloignement pour le mariage, il pourroit avoir fait usage du nom de Panzoust, pour doubler le caractère principal, qui est toujours une énigme. J'en ai cherché le mot. J'ai pensé à plusieurs noms assez connus, mais je n'en vois aucun pour lequel je puisse bien me déterminer. »

« *Sainte Thérèse* ne devoit-elle pas entrer pour quelque chose dans le caractère de la sibylle? Cette religieuse espagnole a composé des livres, et elle étoit déjà fameuse du temps de Rabelais. Elle avoit des opinions très bizarres, et montra peut-être autant de folie que de sainteté. Mais je doute que cela nous suffise. Je trouve une autre bigotte à tête mal timbrée, qui faisoit du bruit alors, et qui étoit déjà vieille. C'est cette dame de Venise que Guillaume Postel fait connoître à toute la terre sous le nom de *Virgo veneta*, qu'il appelait aussi *mère Jeanne*, et qu'il prétendoit être venue au monde pour être la rédemptrice de son sexe, si

toutefois il faut prendre ce qu'il en dit au pied de la lettre, et non pour de simples hyperboles où il se seroit jeté par un excès de reconnoissance, comme l'a prétendu Florimond de Ræmond. Mais il y en a une autre sur laquelle je fixerois plutôt mes vues, et à qui je donnerois même la préférence sans balancer, si je savois bien certainement que notre auteur et elle fussent contemporains; je parle de *Magdelaine de La Croix*, religieuse, qui s'étoit mise en telle odeur de sainteté, que les plus grands princes de l'Europe la consultoient effectivement comme on eût fait une sibylle; et qui fut enfin brûlée comme une sorcière. Henri Morus a fait mention d'elle, si je ne me trompe; et j'ai lu sa vie dans un livre intitulé *Histoires tragiques:* mais n'ayant pu retrouver à propos ces deux livres, non plus que bien d'autres, je suis réduit à les citer de mémoire. »

Sainte Thérèse étant née en 1515, avoit trente et un ans lors de la publication du troisième livre de Rabelais en 1546; elle se fit religieuse en 1536, mais elle ne commença à se faire connoître, par la réforme de son ordre, qu'en 1562, et même qu'en 1568. Henri de Sponde et l'abbé de Fleuri n'en font pas mention avant ce temps-là. Il n'est donc pas probable que Rabelais soit allé chercher en Espagne sa sibylle de Panzoust, et encore moins que Panurge y soit allé la consulter. Quant à la *mère Jeanne*, Henri de Sponde, de qui l'on diroit que Le Motteux a emprunté ce qu'il en rapporte, parle du livre de Postel sur la *Vénitienne* comme d'un ouvrage qui ne parut qu'en 1550.

Reste donc la visionnaire Magdelaine de La Croix, à laquelle Le Motteux donne la préférence, et dont Bodin, dans sa *Demonomanie*, livre II, chap. VII, parle ainsi: « Et de fraîche mémoire, l'an 1545, Magdelaine de La Croix, native de Cordoue en Espagne, abbesse d'un monastère, se voyant en suspicion des religieuses d'être sorcière, et craignant le feu si elle étoit accusée, voulut prévenir pour obtenir par-

don du pape, et confessa que dès l'âge de douze ans, un malin esprit, en forme d'un More noir, la sollicita de son honneur, auquel elle consentit, et continua trente ans et plus, couchant ordinairement avec luy: par le moyen duquel estant dedans l'église, elle estoit eslevée en haut, et quand les religieuses communioient, après la consécration, l'hostie venoit en l'air jusques à elle, au veu des autres religieuses qui la tenoyent pour sainte, et le prêtre aussi, qui trouvoit alors faute d'une hostie : et quelquefois aussi la muraille s'entrouvroit pour luy faire voir l'hostie. Elle obtint pardon du pape Paul III, étant repentie comme elle disoit: mais j'ay opinion qu'elle estoit dédiée à Satan, par les parens, dès le ventre de sa mère; car elle confessa que dès l'age de six ans, Satan lui apparut qui est l'aage de connoissance aux filles, et la sollicita à douze, qui est l'aage de puberté aux filles, etc. »

Quoique cette dernière opinion soit en effet plus vraisemblable, nous ne pouvons croire cependant que Rabelais ait envoyé son Panurge chercher, en Espagne, cette sibylle, dont l'éloignement devoit affoiblir beaucoup l'intérêt pour lui et ses lecteurs; si même elle lui étoit connue à l'époque où il écrivoit son livre III. Le traducteur de Le Motteux a eu une idée plus heureuse : « Je m'étonne, dit-il, que Le Motteux n'ait pas songé à cette espèce de sibylle, dont Rabelais lui-même nous donne le nom et l'histoire, dans le livre IV, chapitre 58. » Voici ce que Rabelais en dit, en parlant des *divinateurs, enchanteurs et abuseurs de simple peuple, semblants non de la bouche, mais du ventre parler et respondre à ceulx qui les interrogeoient.* « Telle estoit, « dit-il, environ l'an de nostre benoist servateur 1513, Ja« cobe Rodogine[1], italiane, femme de basse maison. Du

[1] Ou de *Rovigo*, ville d'Italie dont étoit aussi *Cœlius Rhodiginus*, qui rapporte cette histoire, liv. V, chap. x de ses *Lectiones antiquæ*.

« ventre de laquelle nous avons souvent ouy, aussi ont aul-
« tres infinis en Ferrare, et ailleurs, la voix de l'esprit im-
« monde, certainement basse, foible et petite : toutesfoys
« bien articulée, distincte et intelligible, lorsque, par la cu-
« riosité des riches seigneurs et princes de la Guaule Cisal-
« pine, elle estoit appellée et mandée. Lesquels pour houster
« tout doubte de fiction et fraulde occulte, la faisoient des-
« pouiller toute nue, et luy faisoient clourre la bouche et
« le nez. Cestuy maling esprit se faisoit nommer Crespelu,
« ou Cincinnatule, et sembloit prendre plaisir ainsi estant
« appellé. Quand ainsi on l'appelloit, soubdain aux propos
« respondoit. Si on l'interrogeoit des cas présents ou passez,
« il en respondoit pertinemment, jusques à tirer les auditeurs
« en admiration. Si des choses futures, toujours mentoit, ja-
« mais n'en disoit la vérité, et souvent sembloit confesser
« son ignorance, en lieu de y respondre, faisant un gros pet,
« ou marmonnant quelques mots non-intelligibles. »

Mais cette opinion ne nous satisfait pas encore, et nous restons persuadés que la sibylle de Panzoust étoit *une dame de la cour* de François Ier, comme l'ont dit les anciens interprètes de Rabelais. Nous nous sommes demandé alors si ce ne seroit pas la duchesse d'Angoulême, ou Éléonore d'Autriche, ou la duchesse d'Estampes, ou Diane de Poitiers. Nous avons écarté la première, parcequ'elle étoit morte dès 1532 ; la deuxième, parcequ'elle étoit sans crédit à la cour, où elle n'étoit vue qu'avec indifférence par le roi et ses courtisans; la troisième, parcequ'étant née en 1508, elle n'étoit pas assez vieille, et qu'étant la maîtresse du roi régnant depuis l'an 1526, elle avoit pris trop d'empire sur lui, pour que l'auteur lui fît jouer un rôle aussi ridicule. Nous nous sommes donc arrêtés à Diane de Poitiers, qui étoit maîtresse de Henri II depuis 1536, et qui, étant née en 1500, avoit alors 46 ans; elle étoit aussi jalouse de la duchesse d'Estampes que la duchesse d'Estampes l'étoit

d'elle. Cette jalousie entretenoit la dissension dans la famille royale. Toutes les créatures du dauphin étoient mal reçues à la cour de François I[er], et la duchesse d'Étampes ne cessoit de donner des mortifications à Diane. « L'année de ma naissance, disoit-elle, est celle où madame la sénéchale se maria. » C'étoit le nom que portoit Diane de Poitiers, qui avoit épousé, en 1514, Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, et qui en étoit veuve depuis 1531. Elle étoit en effet plus âgée de huit ans que la duchesse d'Étampes; mais elle n'en gouvernoit pas moins le dauphin. Il avoit eu d'elle, dès 1539, une fille naturelle qui est nommée Diane, comme sa mère, et désignée par ces termes, *Mademoiselle la bastarde du roi*, dans un procès-verbal dressé par le parlement, sur l'entrée de la reine à Paris, en 1549. Ce prince avoit vingt-huit ans en 1546, et par conséquent dix-huit ans moins qu'elle. C'est sans doute pour cela, et parcequ'elle avoit été déja la maîtresse de François I[er] dès 1523, ou au moins en 1527, comme le prouve l'inscription de Gentilly (voyez liv. I, chap. XXI, note 2), que Rabelais en fait une vieille sorcière. Pour en avoir réponse, il faut *un rameau d'or, un anneau d'or, et une couille de belier pleine de carolus.* C'est ainsi que la cour de Louis XIV appeloit madame de Maintenon *sa vieille.*

Peu de temps apres, Pantagruel manda querir Panurge, et lui dist: L'amour que je vous porte, inveteré par succession de long temps, me sollicite de penser a vostre bien et proufict. Entendez ma conception: On m'ha dict que a Panzoust[2], prez

[2] * Paroisse de l'élection de Poitiers. (L.) — Panzoust ou Pansoult

le Croulay, est une sibylle tresinsigne, laquelle predict toutes choses futures[3]: prenez Epistemon[4] de compaignie, et vous transportez par devers elle, et oyez ce que vous dira. C'est, dist Epistemon, par adventure une canidie, une sagane[5], une pithonisse[6] et sorciere. Ce que me le faict penser, est que celluy lieu est en ce nom[7] diffamé, qu'il abunde en sorcieres, plus que ne feit oncques Thessalie[8]. Je ne iray pas vouluntiers. La chose

est à deux lieues et à l'orient de Chinon, et à une demi-lieue de l'Ile-Bouchard. Ce village est sans doute diffamé, parcequ'il abonde en sorciers, comme le dit l'auteur, et ce motif suffisoit pour qu'il y plaçât sa sibylle; mais comme cette sibylle est Diane de *Poitiers* (voyez le commentaire historique), et que ce village étoit du *Poitou*, il se pourroit qu'il l'y eût placée encore pour cet autre motif. Au reste, Diane habitoit alors le château Chenonceaux qui n'est pas très loin de Panzoust.

[3] * Allusion au foible de Henri II pour l'astrologie judiciaire et la magie.

[4] * *Epistemon* est, comme nous l'avons dit, le cardinal de Tournon.

[5] Insignes magiciennes. Horace parle de la première, liv. II, satire II, et de toutes les deux, liv. I, sat. VIII. (L.) — Voyez aussi ses Épodes III, V, et XVII. Le nom de sagane est dérivé de *saga*, sorcière, magicienne, enchanteresse, devineresse, et par conséquent fictif.

[6] « Femme divinatrice, dit l'Alphabet, par le moyen d'un esprit malin qui estoit dans son corps. » *Act. des Apost.*, chap. XVI. « Cet esprit s'appeloit *Python*, qui est un surnom d'Apollon, qui, en l'isle de Delphe, rendoit response à ceux qui proposoient quelque doute: aussi est-il nommé *Pythius*, pour ce qu'il avoit tué à coups de flesches le serpent Python. » Ovid., liv. I, *Métam.*

[7] A ce titre.

[8] Voyez les Adages d'Érasme, au mot *Thessala mulier.* (L.)

dadvantaige leu en autheur[8] docte et eleguant que est illicite et deffendue en la loy de Moses. Nous, dist Pantagruel, ne sommes mie Juifz, et n'est chose confessee ne averee que elle soit sorciere. Remettons a vostre retour le grabeau[9] et belutement[10] de ces matieres. Que sçavons nous si c'est une unzieme sibylle, une seconde Cassandre? Et ores que sibylle ne feust, et de sibylle ne meritast le nom, quel interest[11] encourez vous, avec elle conferans de vostre perplexité? entendu mesmement qu'elle est en existimation de plus sçavoir, plus entendre que ne porte l'usance du pays ne du sexe? Que nuit sçavoir tousjours, et tousjours apprendre, feust ce

D'ung sot[12], d'ung pot, d'une guedoufle,
D'une moufle, d'une pantoufle?

Vous soubvieigne[13] que Alexandre le grand, ayant obtenu victoire du roy Daire en Arbeles, presens ses satrapes, quelquefoys refusa audience a ung compaignon, puys en vain mille et mille foys s'en

[7] Les *baulievres* sont le tour des lèvres.

[9] La discussion, et proprement le *calcul*. De *gravellum*, diminutif de *gravum*. Voyez Ménage, au mot Grève. Plus haut, liv. II, chap. x, on lit *grabeler*, dans la signification d'examiner comme grain après grain, toutes les syllabes d'un grand procès. (L.)

[10] Beluter, c'est ici *feuilleter*. (L.) — [11] Quel risque.

[12] Je ne sai d'où sont ces deux vers. (L.)

[13] Voyez Lucien, en son Orateur ridicule. (L.)

repentit. Il estoyt en Perse victorieux, mais tant esloigné de Macedonie son royaulme hereditaire, que grandement contristoyt, pour non pouvoir moyen aulcun inventer d'en sçavoir nouvelles ; tant a cause de l'enorme distance des lieux, que de l'interposition des grandz fleuves, empeschement des desertz, et objection des montaignes. En cestuy estrif et soigneux pensement, qui n'estoyt petit (car on eust peu son pays et royaulme occuper, et la installer roy nouveau et nouvelle colonie, long-temps devant qu'il en eust advertissement, pour y obvier) devant luy se presenta ung homme de Sidoine, marchand perit[14] et de bon sens, mais au reste assez paovre et de peu d'apparence, luy denonceant et affermeant avoir chemin et moyen inventé, par lequel son pays pourroyt de ses victoires indianes, luy, de l'estat de Macedonie et Egypte, estre en moins de cinq jours asçavanté[15]. Il estima la promesse tant abhorrente et impossible qu'oncques l'aureille prester ne luy voulust, ne donner audience. Que luy eust cousté ouyr et entendre ce que l'homme avoyt inventé? Quelle nuisance, quel dommaige eust il encouru pour sçavoir quel estoyt le moyen, quel estoyt le chemin que l'homme luy vouloyt demonstrer? Nature me semble, non sans cause, nous avoir formé aureilles ouvertes, n'y apposant porte ne clousture

[14] Habile : du latin *peritus*. — [15] Instruit.

aulcune, comme ha faict es yeulx, langue et aultres issues du corps. La cause je cuide estre affin que tous jours, toutes nuictz, continuellement puissions ouyr, et par ouye perpetuellement apprendre: car c'est le sens sur tous aultres plus apte [16] es disciplines. Et peult estre que celluy homme estoyt ange, c'est a dire, messagier de dieu, envoyé comme Raphael a Tobie. Trop soubdain le contemna [17], trop longtemps apres s'en repentit. Vous dictes bien, respondist Epistemon: mais ja ne me ferez entendre que chose beaucoup advantaigeuse soit prendre d'une femme, et d'une telle femme, en tel pays, conseil et advis. Je, dist Panurge, me trouve fort bien du conseil des femmes, et mesmement des vieilles. A leur conseil [18], je foys tousjours une selle ou deux extraordinaires. Mon amy, ce sont vrays chiens de monstre, vrayes rubricques de droict [19]. Et bien

[16] Plus propre aux sciences. — [17] Le méprisa.

[18] * Comme les vieilles femmes se mêlent volontiers d'enseigner de petits remèdes, leur conseil est assez bon, du moins en fait de régime; et qui le suit est sûr d'avoir le ventre plus libre. (L.) — Panurge se *trouve fort bien du conseil des vieilles*, parceque c'étoit par le crédit de Diane de Poitiers, que le cardinal de Lorraine gouvernoit le roi et l'état.

[19] Des sûres enseignes pour trouver les mauvais lieux, d'excellens guides pour les *rufiens* ou débauchez, tels que sont souvent ceux qui étudient au (*en*) droit dans les universitez. C'est ce qu'emporte le nom de *rubriques*, qu'on a donné aux titres du droit, parce qu'on les écrivoit en lettres rouges afin qu'ils fussent trouvez plus facilement (L.) — Chiens de monstre pour *de montre*, de parade.

proprement parlent ceulx qui les appellent saiges femmes. Ma coutume et mon style est les nommer presaiges femmes. Saiges sont elles, car dextrement elles congnoissent. Mais je les nomme presaiges, car divinement elles preveoyent et predisent certainement toutes choses advenir. Aulcunesfoys je les appelle non maunettes mais monettes[20], comme la Juno des Romains. Car d'elles tousjours nous viennent admonitions salutaires et proufictables. Demandez en a Pythagoras, Socrates, Empedocles, et nostre maistre Ortvinus[21]. Ensemble je loue jusques es haultz cieulx l'anticque institution des

[20] La malpropreté est ordinaire aux vieilles femmes. Au chapitre XI du livre IV : *maunet*, de *malè nitidus*, est le nom de l'un des cuisiniers qui s'enfermèrent dans la grande truye. (L.) — Non *mal nettes*, de *malè nitidæ*, mais *monetes*, de *monere*, avertir. « *Monete*, nom donné, dit l'Alphabet, à Junon par les Romains, *à monendo*, selon Cicéron, liv. I, *De divinat.* : *Atque etiam scriptum à multis est, cùm terræ motus factus esset, ut sue plena procuratio fieret, vocem ab æde Junonis ex arce extitisse : quocirca Junonem illam appellatam Monetam.* Ce temple de Junon-Monete estoit en la descente du Capitole, près duquel depuis ont habité ceux qui forgeoient l'argent, d'où ces pièces forgées et marquées ont pris le nom de *moneta*. Or, l'auteur parle des deux dictions *monetes* et *maunetes*, c'est-à-dire sales et ordes, telles que sont le plus souvent ces femmes qui gouvernent les accouchées qu'on appelle *sages* (sages-femmes). »

[21] C'est le même à qui sont adressées les fameuses épîtres *Obscurorum Virorum*. Dans l'une, certain Conrad Strildriot avertit Ortvinus, que, pour n'avoir pas su comme lui se borner à quelque vieille, il avoit scandalisé tout Cologne, en faisant un enfant à la servante du libraire Henri Quentel. Peut-être Rabelais veut-il dire qu'*Ortvinus*,

Germains, lesquelz prisoyent au poids du sanctuaire et cordialement reveroyent le conseil des vieilles : par leurs advis et responses tant heureusement prosperoyent comme les avoyent prudentement receues. Tesmoings la vieille Aurinie[22], et la bonne mere Vellede, on temps de Vespasian.

Croyez que vieillesse feminine est tousjours foisonnante en qualité soubeline[23], je vouloys dire sibylline. Allons par l'ayde, allons par la vertus Dieu, allons. Adieu, frere Jean, je te recommande ma braguette. Bien, dist Epistemon, je vous suyvray, protestant que, si j'ay advertissement qu'elle use de sort ou enchantement en ses reponses, je vous laisseray a la porte et plus de moy accompagné ne serez.

devenu plus avisé depuis l'éclat qu'avoit fait cette affaire, suivoit le conseil de sa vieille servante, qui lui prêchoit sans cesse de ne caresser qu'elle. (L.)

[22] Tacite parle de toutes les deux dans son *de Moribus Germanorum.* (L.) — Tacite parle de ces deux célèbres devineresses, et dit qu'elles étoient honorées par les Germains comme deux divinités : *Vidimus Velledam (et Auriniam), diu, apud plerosque, numinis loci habitam....* Tacit. *de Mor. German.*, chap. VIII. Voyez aussi César, au livre I de ses Commentaires ; Plutarque, en la vie de Marius et de César ; Strabon, au livre VIII ; Clément d'Alexandrie, I, *Stromat.*

[23] Allusion de *sibyllin* à *soubelin*, qui s'est dit pour *zebelin*, dans la signification de *sublime* en subtilité et en finesse. Le traducteur de Pline, liv. XXXII, chap. II : *Les poissons sont fort soubelins en leur naturel.* (L.)

CHAPITRE XVII.

Comment Panurge parle a la sibylle de Panzoust.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

La scène de Panurge, chez la sibylle de Panzoust, est du plus plaisant comique, et pleine d'érudition. L'auteur pourroit bien avoir voulu faire ici allusion à une aventure à-peu-près pareille du cardinal de Loraine chez une duègne ou dans un mauvais lieu, laquelle, dit Brantôme, le fit renoncer, au moins pour quelque temps, à visiter ces sortes de sibylles.

Leur chemin feut de troys journees. La troizieme[1], a la croppe d'une montaigne, soubz ung grand et ample chastaignier leur feut monstree la maison de la vaticinatrice. Sans difficulté ilz entrarent en la case chaulmine, mal bastie, mal meublee, tout enfumee. Baste[2], dist Epistemon,

[1] On lit dans l'édition de 1552, comme ici : *de troys journees. La troizieme*; au lieu de : *de six journees. La septieme*, qu'on lit dans les éditions de Le Duchat et de M. D. L.

[2] Il suffit. De l'italien *bastare*, d'où *bastant*, que quelques uns



Larcher sculp.

[illegible]

Liv. [illegible] Chap. XVII

Heraclitus, grand scotiste et tenebreux philosophe, ne s'estonna entrant en maison semblable, exposant a ses sectateurs et disciples que la aussi bien residoyent les dieux comme en palays pleins de delices. Et croy que telle estoyt la case de la tant celebree Hecale[3], lorsqu'elle y festoya le jeune Theseus : telle aussi celle de Hireus[4] ou OEnopion, en laquelle Jupiter, Neptune et Mercure ensemble ne prindrent a desdaing entrer, repaistre et loger : en laquelle officialement pour l'escot forgearent Orion. Au coing de la cheminee trouvarent la vieille. Elle est, s'ecria Epistemon, vraye sibylle, et vray pourtraict naifvement representé par γρηῒ καμινοῖ, *grii kaminoi*[5] de Homere. La vieille

disent dans la signification d'une chose qui suffit pour ce qu'on en veut faire. (L.)

[3] Vieille et pauvre femme de l'Attique, qui fit toujours le meilleur accueil à Thésée. Ces mots, *de la tant...* jusqu'à *aussi celle*, ne se trouvent point dans la plupart des éditions, entre autres dans celles de Le Duchat. De Marsy les a conservées en note, mais il écrit *Hecate* au lieu d'*Hecale*, sans doute parcequ'il a confondu une déesse avec l'autre.

[4] Hireus ou plutôt Hyrieus, que d'autres nomment OEnopion, étoit un paysan de la Béotie, à qui Jupiter, Neptune, et Mercure, donnèrent le choix de demander ce qu'il voudroit, en récompense de l'hospitalité qu'ils avoient reçue de lui. Il souhaita d'avoir un fils, sans avoir de femme : ces trois dieux urinèrent sur la peau d'une génisse qu'il venoit d'immoler à Jupiter, et dix mois après il en vint un enfant nommé de là *Urion*, ensuite *Orion*, du grec οὐρέω, je pisse, οὖρον, urine.

[5] Lisez ainsi, ou γρηῒ καμινοῖ, non pas *thi kaminoi* comme ont les nouvelles éditions, après celle de 1553. C'est le γρηῒ καμινοῖ ἶσος,

estoyt mal en poinct, mal vestue, mal nourrie, edentee, chassieuse, courbassee, roupieuse, langoureuse, et faisoyt ung potaige de choulx verdz, avecques une couaine de lard jaune et ung vieil savorados[6]. Verd et bleu, dist Epistemon, nous avons failly. Nous ne aurons d'elle response aulcune. Car nous n'avons le rameau d'or. Je y ay, respondist Panurge, pourveu. Je l'ay icy dedans ma gibessiere, en une verge d'or massif[7],

ou *vetulæ fuliginosæ similis* de l'Odyssée, lib. XVIII, vers. 27. Les différentes éditions de Rabelais, qui, de ce *grii*, γρῄ, ont fait les unes *thi*, les autres *ti*, et les autres τῇ, ont donné lieu à l'ancien scholiaste de maître François de ranger sous la lettre T sa note sur cet endroit, duquel ne pouvant avoir d'idée ni claire ni juste, puisqu'Homere n'a point le mot qu'on lui suppose, il le fait attribuer par le poëte grec à une vieille, au lieu que c'est l'injurieux belitre Irus, qui, trompé par le déguisement et par la piteuse mine d'Ulysse à qui il parle, compare ce grand homme à une vieille qui, n'ayant pas quitté son foyer de tout l'hyver, a eu tout le tems de s'y enfumer. (L.) — Les vieilles enfumées. L'édition de 1552 porte τῇ καμινοῖ; mais la leçon de τῇ, pour γρῄ, est mauvaise, comme vient de le prouver Le Duchat. Le dernier éditeur écrit *grei;* mais Rabelais qui, suivoit la prononciation du grec moderne, a certainement écrit *grii* en lettres latines.

[6] *Savorados*, autrement un *savouret*, dit Ménage, de *sapor*. Le *savorados* ou *savouret* est un os de bœuf ou de vache, dont les pauvres gens font la soupe. Voyez le Dictionnaire de Trévoux au mot *savouret*.

[7] * On diroit que Panurge destine à la sibylle de Panzoust un rameau du pur or, tenant une branche de même métal; mais son dessein est seulement de dire qu'il porte à cette femme une bague d'or nue, ou un jonc, qui avec force monnoye lui tiendra lieu du rameau d'or qu'on avoit coutume de présenter à la sibylle du liv. VI de l'Enéide. Soit de *virga*, ou de *virgo*, on a appellé *verge* ce *jonc* que le

accompaigné de beaulx et joyeulx carolus [8]. Ces mots dictz, Panurge la salua profundement [9], luy presentant six langues de beuf fumees, ung grand pot beurrier plein de coscotons [10], ung bourrabaquin [11] guarni de breuvaige, une couille de belier [12] pleine de carolus nouvellement forgez, enfin, avec profunde reverence, luy mist au doigt

mari donne à son épouse en l'épousant, et on l'a appellé de la sorte, ou parce que cette bague est sans aucune façon, ou peut-être à cause qu'il se marie plus de vierges qu'il n'y a de veuves qui se remarient. (L.) — Cela prouve que Diane de Poitiers vendoit tout.

[8] *Beaux*, à cause qu'ils étoient nouvellement forgez; *joyeux*, parce que l'argent monnoyé est sujet à sauter et à faire des *caroles* ou cabrioles entre les mains de ceux qui donnent dans les cadeaux et dans les bombances. (L.)

[9] Cette manière de saluer est dans la régle, selon Beroalde de Verville, dans son *Moyen de parvenir*, au chapitre intitulé *Dessein*, fol. 57, édition nouvelle, tome I. Voici de quelle manière il prétend le prouver: « Quand il l'eut profondément saluée; ainsi l'on salue « les dames et les hommes, on les salue longuement et directement, « *et à contrario, quia.* Elle, lui rendant son salut, lui dit treves de « chapeau, monsieur, mettez dessus; il repart treves de fesses, ma- « dame, tenez-vous ferme : ainsi les hommes saluent du chapeau, « et les dames saluent du cul. (L.) »

[10] Voyez livre I, chapitre XXXVII, où ce mot a déja été expliqué. Voyez aussi livre IV, chapitre LIX, et livre V, chapitre XXIII.

[11] Espèce de flacon. Le Dictionnaire françois italien d'Ant. Oudin, dit Le Duchat dans Ménage, porte : BOURRABAQUIN, *bacchier grande, fatto a guisa di cannone.* Un grand verre, fait comme le canon d'un mousquet, une maîtresse bouteille. *Baquin* est un diminutif de *bacha;* et *bourrabaquin* est comme qui droit *chef entre les bouteilles.* C'est en ce sens que, dans Froissart, le sultan Amurat est toujours appelé *l'Amurabaquin*, c'est-à-dire le bacha Amurat.

[12] Pour bourse. Voyez livre I, chapitre VIII, note 13.

medical une verge d'or bien belle, en laquelle estoyt une crapauldine[13] de Beusse magnifiquement enchassee. Puys, en briefves parolles, luy exposa le motif de sa venue, la priant courtoysement luy dire son advis et bonne fortune de son mariaige entreprins.

La vieille resta quelque temps en silence, pensive et richinant des dentz; puys s'assist sus le cul d'ung boisseau, print entre ses mains troys vieulx fuseaulx, les tourna et vira entre ses doigtz en diverses manieres, puys esprouva leurs poinctes: le plus poinctu retint en main, les deux aultres jecta soubz une pille a mil[14]. Apres, print ses devidoueres, et par neuf foys les tourna; au neufvieme

[13] Sorte de pierre précieuse, qui a des taches rougeâtres, vineuses, et qui par conséquent doit ressembler à une *beusse*, c'est-à-dire à un flacon de verre rempli de vin rouge. Ce mot *beusse* doit être le même que le mot *busse*, qui se dit pour poinçon, dans le Maine; et que le mot *bosse*, tonne de vin, radical du mot *bussart*, qui a la même signification que *bosse*, dans Trévoux et dans Rabelais lui-même, qui parle de deux bussarts de vin, livre III, chapitre xx. « On prétend, dit Ménage, que cette pierre précieuse a été ainsi appelée, parcequ'elle naît, dit-on, dans la tête du crapaud. Il est très faux qu'elle se trouve en la tête du crapaud; elle a été appelée *crapaudine* de sa couleur, semblable à celle d'un crapaud : d'où elle a été aussi appelée *boterel.* » *Boterel* est le nom ancien du crapaud, ainsi que *botte* et *bot* dont *botterel* est le diminutif. La verge au doigt a ici double sens : dans le sens libre, c'est l'anneau de Hans Carvel.

[14] Vaisseau qui, en Poitou, sert à mesurer le millet. (L.) — « Ce terme, ajoute Le Duchat dans Ménage, n'est guère connu que dans le Limousin où l'on appelle de la sorte un morceau de bois arrondi, d'environ un pied de diamètre, et deux pieds de longueur, dans la

tour considera sans plus toucher le mouvement des devidoueres, et attendit leur repous parfaict.

Depuys, je veidz qu'elle deschaussa ung de ses esclos[15], nous les nommons sabotz, mist son devanteau[16] sur sa teste, comme les prebstres mettent leur amict, quand ils veulent messe chanter: puys, avec ung anticque tissu riolé[17], piolé, le lia soubz la guorge. Ainsi affeublee, tira un grand traict du bourrabaquin, print de la couille beliniere troys carolus, les mist en troys cocques de noix, et les posa sur le cul d'ung pot a plume, feit troys tours de balay par la cheminee, jecta au feu demy fagot de bruyere, et ung rameau de laurier sec. Le considera brusler en silence, et veid que bruslant ne faisoyt grislement ne bruict aulcun. Adoncques s'escria espovantablement, sonnant entre les dens quelques motz barbares et d'es-

concavité duquel, pratiquée à l'une des extrémités de ce bois, les habitants de la campagne piloient le millet pour en ôter l'écorce qui n'est pas bonne à manger. » C'est de *pille à mil* que doit venir le nom du quartier de *Pirmil*, à Nantes.

[15] « On appelle ainsi, dit Ménage, les sabots, dans le Périgord, dans le Limousin, dans l'Auvergne, et dans le Languedoc. Au chapitre XXVII du livre V, Rabelais appelle l'*isle des Esclots*, l'île des religieux qui portent des socques, et qui pour cela sont appelés *zoccolanti* par les Italiens. »

[16] Tablier. Les Espagnols disent de même *devantal*.

[17] Équipage des devineresses payennes. Voyez l'Alexandre ou faux prophète de Lucien. (L.) — Bandelette d'étoffe *bariolée*. On appeloit *tissus* les rubans, d'où *tissutier* pour rubanier ou faiseur de rubans.

trange termination; de mode[18] que Panurge dist a Epistemon : par la vertus Dieu, je tremble, je croy que je suys charmé[19]. Elle ne parle poinct christian. Voyez comment elle me semble de quatre empans plus grande que n'estoyt lorsqu'elle se capitonna[20] de son devanteau. Que signifie ce remuement de badigoinces? que pretend ceste jectigation[21] des espaules? a quelle fin fredonne elle des babines comme ung cinge demembrant escrevisses? les aureilles me cornent, il m'est advis que je oy Proserpine bruyant : les diables bientoust en place[22] sortiront. O les laydes bestes! fuyons serpe Dieu[23], je meurs de paour. Je n'ayme poinct les diables. Ilz me faschent, et sont mal plaisans; fuyons. A dieu, ma dame, grand mercy de vos biens. Je ne me marieray poinct, non. Je y renonce des a present comme alors. Ainsi commenceoyt escamper de la chambre; mais la vieille anticipa, tenant le fuseau en sa main, et sortit en ung courtil ou vergier près sa maison. La

[18] De manière.

[19] Ces paroles, depuis *Elle ne parle point christian* jusqu'à *escrevisses*, sont la suite du texte dans les éditions de 1573 et 1626. (L.) — Et de 1552. Mais Le Duchat a mis ces mots en note.

[20] Se couvrit la tête. — [21] Mouvement : du latin *jactare*, *jactatio*.

[22] C'est-à-dire paroîtront, se montreront : vieille locution. Voyez Jean Danton, *Histoire de Louis XII*, deuxième partie, page 99.

[23] Adoucissement de l'italien corpo..., d'où *corps de galline*, plus bas chapitre xxx. (L.) — Plutot pour serpent de Dieu. On lit *damné comme une serpe*, chapitre xxii.

estoyt ung sycomore anticque: elle l'escroula [24] par troys foys, et sus huyct feueilles qui en tumbarent, sommairement avecques le fuseau escripvit quelques briefz vers. Puys les jecta au vent, et leur dist: Allez les chercher si voulez; trouvez les si pouvez; le sort fatal de votre mariaige y est escript.

Ces parolles dictes, se retira en sa tesniere, et sus le perron de la porte se recoursa [25], robbe, cotte et chemise, jusques aux escelles, et leur montroyt son cul [26]. Panurge l'apperceut, et dist a Epistemon. Par le sambregoy [27] de boys, voila le trou [28] de la sibylle, la ou plusieurs ont esté periz pour y aller veoir; fuyez ce trou. Soubdain elle barra sus soy la porte: depuys ne feut veue. Ilz coururent apres les feueilles, et les recueillerent,

[24] Elle le secoua, l'ébranla.

[25] Retroussa ses habits, etc. On a dit aussi *secourcer* dans la même signification. De *recurticare* et *subcurticare*. Alain Chartier, au Discours de l'espérance, ou Consolation des trois vertus : *Si estoyt ceinte d'une ceinture, et secourcee d'une autre.* (L.)

[26]* *Cul*, comme la vieille du chapitre xv, livre II, que nous avons dit être la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier. Voyez le commentaire historique du chapitre xxix du même livre.

[27] Ici, par le *sambregoy de bois*, il semble qu'on doive entendre la figure en *bois* du saint qui a pour niche la brayette. (L.)

[28]* Virgile, *Énéide*, lib. VI :

> .... horrendæ procul secreta Sibyllæ,
> Antrum immane petit. (L.)

—Ceci nous paroît encore une allusion à Diane de Poitiers. Depuis *la ou*, jusqu'à *ce trou*, manque dans l'édition de 1552.

mais non sans grand labeur. Car le vent les avoyt esquartees par les buissons de la vallee. Et, les ordonnans [29] l'une apres l'autre, trouvarent ceste sentence en metres:

T'esgoussera [30]
De renom.
Engroissera,
De toy non.
Te sugcera
Le bon bout.
T'escorchera,
Mais non tout [31].

[29] Les mettant en ordre.

[30] Te dépouillera, c'est-à-dire te perdra de réputation.

[31] Ce sont huit vers qu'on doit lire en cet ordre comme dans les éditions de 1573, 1584, 1600, et 1626 (*et de* 1552). Ils étoient tracez sur autant de feuilles de sycomore. (L.)

CHAPITRE XVIII.

Comment Pantagruel et Panurge diversement exposent les vers de la sibylle de Panzoust.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Les prophéties de la sibylle de Panzoust sont encore interprétées par Pantagruel et Epistémon au désavantage de Panurge, qui, au contraire, explique le tout à son avantage, et se moque de ses interprétes.

« Le XVIIIe chapitre, dit Bernier, est une peinture admirable de ces devineresses. La consultation est tout-à-fait divertissante: on y voit les cérémonies avec lesquelles nos jobins font valoir le métier, et en particulier celle de la rue Saint-Christ. Comme il est assez ordinaire à l'esprit humain de s'imaginer avoir trouvé ce qu'il cherche, Panurge interpréte les vers de la sibylle à sa fantaisie. »

« Mais, à propos de sibylles, et de celle de la rue Saint-Christ, pourroit-on passer sous silence celle de la rue des Bernardins, tant l'histoire en est naïve et singulière? M. Erinber, un des véritables et des anciens médecins de la faculté de Montpellier, s'étant retiré en une solitude, y rencontra une vieille guérisseuse de son nom, filant du matin jusqu'au soir pour gagner sa pauvre vie. Elle étoit veuve d'un savetier à-peu-près tel que celui qui nous est représenté par Phèdre (*lib. I*), lequel avoit pris, en son vivant, le parti de guérir

les rhumatismes, paralysies, gouttes, et cent autres maux; mais sa science ne l'avoit pas empêché de mourir, et de laisser cette pauvre femme désolée, s'il ne l'eût assuré qu'il lui laissoit de quoi gagner sa vie honorablement. Elle se vanta, dès qu'il fut mort, qu'elle n'avoit pas perdu avec lui ses secrets. Mais ce qu'il y eut de fâcheux pour elle, ce fut de savoir qui étoit ce M. Erinber, qui se trouvoit en même maison qu'elle. La voilà aux alarmes et aux champs, disant partout qu'il ne s'appeloit pas Erinber, et qu'il avoit pris le nom de son mari, pour marcher plus sûrement sur ses pas: elle en demanda raison à tout le monde; mais personne ne la lui faisant, elle dit que le juge en ordonneroit. Le conte (*mis*) au théâtre, dit qu'elle étoit prête à en avoir un arrêt, quand la muse comique y trouva un accommodement, qui étoit de les marier. On ne sait ce qui en arriva; mais la belle matière à grabeler pour messieurs les chats fourrés: la belle chose que cette proposition de mariage de soixante-dix avec soixante-quinze ans! Cependant on voit souvent chose plus ridicule; mais je ne sais s'il ne se trouveroit point quelques mariages encore plus saugrenus.» Ceci est une nouvelle allusion au mariage de Louis XIV avec *sa vieille*. Voyez le commentaire historique du chapitre XLIX, livre I.

Les feueilles recueillies, retournarent Epistemon et Panurge en la cour de Pantagruel, part joyeulx, part faschez. Joyeulx pour le retour, faschez pour le travail du chemin, lequel trouvarent raboteux, pierreux et mal ordonné. De leur voyaige feirent ample rapport a Pantagruel, et de l'estat de la sibylle: enfin luy presentarent les feueilles de sycomore, et montrarent l'escripture en petitz vers.

Pantagruel avoir[1] leu le totaige, dist a Panurge en souspirant: Vous estes bien en poinct. La prophetie de la sibylle apertement expose ce qui nous estoit denoté, tant par les sortz virgilianes que par vos propres songes, c'est que par vostre femme serez deshonnoré, qu'elle vous fera coqu, s'abandonnant a aultruy, et par aultruy devenant grosse; qu'elle vous desrobbera par quelque bonne partie, et qu'elle vous battera, escorchant et meurtrissant quelque membre du corps.

Vous entendez autant, respondit Panurge, en exposition de ces recentes propheties comme faict truye en espices[2]. Ne vous desplaise si je le dy; car je me sens ung peu fasché. Le contraire est veritable. Prenez bien mes motz. La vieille dict: Ainsi comme la febve ne est veue s'elle ne est esgoussee, aussi ma vertus et ma perfection jamais ne seroyt mise en renom si marié je n'estoys. Quan-

[1] *Apres avoir*, qu'on lit dans les éditions modernes, n'est point dans les anciennes, et par-tout où on trouve *apres* placé devant l'infinitif, on peut compter qu'il n'est point de Rabelais. (L.) — Après avoir lu le tout.

[2] Une preuve que le porc est friand, mais que sur-tout il a l'odorat très fin, c'est qu'on emploie cet animal à déterrer les trufles; et que pour empêcher qu'il ne les mange, on est obligé de lui lier le groin. Ainsi, le proverbe qui parle ironiquement du goût de la truye pour les épices, ne doit pas s'entendre proprement des aromates, mais seulement des dragées, pour lesquelles le pourceau n'a que du dédain, non plus que pour les perles, préférant à ces choses-là l'orge, et même les plus vils excrémens. (L.)

tesfoys vous ay je ouy disant que le magistrat et l'office descouvre [3] l'homme, et met en evidence ce qu'il avoyt dedans le jabot? c'est a dire, que lors on congnoyt certainement quel est le personnaige, et combien il vault, quand il est appellé au maniement des affaires. Auparavant, sçavoir est estant l'homme en son privé, on ne sçayt pour certain quel il est, non plus que d'une febve en gousse. Voila quant au premier article. Aultrement vouldriez vous maintenir que l'honneur et bon renom d'ung homme de bien pendist au cul d'une putain?

Le second dict : Ma femme engroissera (entendez icy la prime felicité du mariaige), mais non de moy. Cor bieu, je le croy. Ce sera d'ung beau petit enfantelet qu'elle sera grosse. Je l'ayme desja tout plein, et ja en suys tout assoty. Ce sera mon petit bedault [4]. Fascherie du monde tant grande et vehemente n'entrera desormais a mon esprit

[3] Prov. Voyez les *Adages d'Erasme*, chil. I, centur. x, n° 76. (L.)

[4] Panurge fera marcher devant lui son petit garçon, comme marchent les *bedaux* dans les cérémonies de l'église ou des universitez. C'est ce qu'emporte le mot de *bedault* corrompu de *bedeau*, qui vient de *pedellus*, dans la signification d'un homme qui dans les fonctions de son ministère est toujours à pié. H. Bébel, dans ses *Facéties*, liv. I, au chapitre intitulé *Proverbium in proditores et delatores : Vidi nuper viatorem* (*quem vulgus* pedellum *vocat*) *cujusdam Episcopi, quem cum alii à* pedum *volocitate commendarent.* De *bedeau* viennent aussi par corruption, *bidaux*, *petaux*, et *pitaux*, mots qui dans Froissart signifient différentes sortes de milices flamandes.

que je ne passe, seulement le voyant et le oyant jargonner en son jargonnoys[5] pueril. Et benoiste soit la vieille. Je luy veulx, vray bis, constituer, en Salmigondinoys[6], quelque bonne rente, non courante[7], comme bacheliers insensez, mais assise, comme beaulx docteurs regens. Aultrement, vouldriez vous que ma femme dedans ses flancs me portast? me conceust? me enfantast? et qu'on dist,

(L.) — En effet ces trois mots, ainsi que celui de *piétons*, viennent de *pied*. Un interprète explique *un petit bedault* par *mon petit veau*, paroles d'amitié, dit-il, comme *mon petit chat, mon petit canard*. Mais *bedault* vient de *pes, pedis*, pied, et non de *vitellus*, petit veau.

[5] En son jargon. Voyez livre V, chapitre XVI.

[6] Parceque Pantagruel l'a fait *chastelain de Salmigondin*. Voyez chapitre II.

[7] Les bacheliers, comme de (*des*) jeunes gens qu'ils sont, *courent* volontiers les rues, sur-tout pendant le carnaval, Rabelais, liv. IV, chap. XIV, au lieu de s'appliquer uniquement à faire un bon *cours* de théologie, ou de quelqu'autre science. « Nam servita theologiæ bac- « calaureus erat, currens an sedens, formatus an mox formandus, « incertum », dit Érasme, de certain religieux servite dont il raconte la dispute avec un cordelier. Un docteur au contraire n'a plus de *cours* à faire, et ordinairement il est en chaire et *assis* pendant qu'il régente. C'est pour cela que Panurge compare à ceux-ci les rentes assises sur quelque fonds, et aux bacheliers les rentes communes. De ces premières, qui sont réputées immeuble, il en veut constituer une à la sibylle, parce que vieille comme est cette femme, il lui sera très commode de n'avoir point à courir pour en poursuivre le payement. Au chapitre XXVI du livre V, où il est parlé d'un *bachelier courant* de l'isle des Odes, c'est toujours la même allusion qu'ici (L.) — Jeu de mots qui signifie qu'il lui constituera une rente non vague ni incertaine comme l'allure des jeunes bacheliers, qui font leur *cours* en courant, mais solide et stable comme sont les docteurs-régents qui professent assis *in cathedrâ*.

Panurge est ung second Bacchus. Il est deux foys né. Il est rené, comme feut Proteus, une foys de Thetis, et secondement de la mere du philosophe Apollonius [8]. Comme feurent les deux Palices [9], pres du fleuve Simethos en Sicile. Sa femme estoyt grosse de luy. En luy est renouvellee l'anticque palintocie [10] des Megariens, et la palingenesie [11] de Democritus. Erreur. Ne m'en parlez jamais.

[8] Voyez Philostrate, liv. I, chap. III de la *Vie d'Apollonius*. (L.) — *Proteus* étoit un dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, et qui paissoit les veaux marins de Neptune. Ce que l'auteur en dit ici est pris d'Apollonius, qui, étant pythagoricien, admettoit la métempsycose.

[9] Enfans jumeaux de Jupiter et de la nymphe Thalie. La terre les engloutit au moment de leur naissance ; mais, comme elle les rendit peu après, cela les fit nommer *Palices*. Voyez Macrobe, *Saturn.*, liv. V, chap. XIX. (L.) — Les Palices, dit l'Alphabet de l'auteur, furent deux frères, nés de Jupiter et de la nymphe Thalia, qui se sentant grosse, et craignant Junon, fit requeste aux dieux que la terre s'entrouvrist pour les engloutir, ce qui fut fait ; mais le terme venu d'enfanter, la terre de rechef se fendit, et mit hors du ventre de la mère deux enfans masles nommez Palices, *ἀπὸ τοῦ πάλιν ἵκεσθαι*. Les poëtes feignent que ces deux enfans furent puis après transmuez en deux fleuves que les Siciliens appellent *Delles*, fort renommez à cause de leur eau chaude et bouillante.

[10] « Enfantement de rechef renouvellé, dit l'Alphabet de l'auteur. Toutefois la palintocie des Megariens signifie l'usure de rechef répétée, ainsi que Plutarque rapporte en la *Quest.* XVIII *des Demandes Grecques*. Les Megariens ayant chassé leur tyran, firent une ordonnance que les créditeurs rendroient le profit de l'argent presté, et qu'ils avoient eu auparavant, et appelloient cette répétition d'usure *palintocie*, car τόκος aussi signifie en grec l'usure, le profit de l'argent presté. » En effet παλιντοκία signifie *fœnoris persoluti a creditoribus repetitio*, mais ce mot est composé de *πάλιν*, *iterùm*, *rursùs*, et de

Le tiers dict: Ma femme me sugcera le bon bout. Je m'y dispose. Vous entendez assez que c'est le baston a ung bout, qui me pend entre les jambes. Je vous jure et prometz que tousjours le maintiendray succulent et bien avitaillé. Elle ne me le sugcera point en vain, certes. Eternellement y sera le petit picotin [12], ou mieulx. Vous exposez

τόκος, qui signifie à-la-fois *fœtura*, *partus*, et *usura*, *fœnus*; τίκτω, *pario*, *gigno*. On doit conclure de là que Rabelais a confondu mal-à-propos ces deux objets.

[11] Seconde naissance, régénération : de πάλιν, de nouveau, γένεσις, génération, naissance. « L'auteur, dit l'Alphabet, attribue cette opinion à Démocrite, qui l'avoit prise du philosophe Leucippus. Voyez Cic. au liv. I, *Des fins*. On peut aussi rapporter la métempsychose de Pythagoras à cette palingénésie. »

[12] Son petit ordinaire. Marot, chanson XXVI :

En entrant en ung jardin,
Je trouvay Guillot Martin
Avecques sa mie Helene,
Qui vouloyt pour son butin,
Son beau petit picotin,
Non pas d'orge ne d'aveine.
Adoncq Guillot lui ha dict :
Vous aurez bien ce credit
Quand je seray en alaine.
Mais n'en prenez qu'ung petit ;
Car, par trop grand appetit,
Vient souvent la panse pleine.

Il y avoit aussi le grand picotin. Coquillart, dans ses *Droits nouveaux :*

Or, sire, si la créature
Prent tous les jours de son mari
Le picotin à grant mesure,
Fait-il mal?

Le *picotin* est proprement un panier d'osier à mettre de l'aveine

allegoricquement ce lieu, et le interpretez a larrecin et furt [13]. Je loue l'exposition, l'allegorie me plaist, mais non a vostre sens. Peult estre que l'affection sincere que me portez vous tire en partie adverse et refractaire, comme disent les clercz chose merveilleusement craintive estre amour, et jamais le bon amour n'estre sans craincte. Mais, selon mon jugement, en vous mesmes vous entendez que furt, en ce passaige comme en tant d'aultres des scripteurs latins et anticques, signifie le doux fruict de amourettes; lequel veult Venus estre secretement et furtivement cueilly. Pourquoy, par vostre foy? Pour ce que la chosette [14], faicte a l'emblee, entre deux huys, a travers les degrez, derriere la tapisserie, en tapinoys, sus

pour l'ordinaire des chevaux. Or il y a de l'apparence qu'on l'aura appellé de la sorte à cause de la *poix* dont il est communément enduit par dedans, pour empêcher que l'aveine ne s'en écoule. Le dictionnaire italien et françois d'Oudin met le mot italien *pecchio* comme ayant signifié une sorte de mesure antique. (L.) — La ration d'une femme.

[13] Vol: du latin *furtum*.

[14] Cette petite bagatelle, que l'on n'ose pourtant nommer entre les honnêtes gens. Gratien Dupont, sieur de Drusac, dans ses *Controverses des sexes masculin et féminin*, liv. III, au feuillet 43 de l'édition de 1540:

> Philomela, oublier ne te veulx,
> Paillarde fuz du roy dict Theseus.
> Parmi les champs il te feit la chosette,
> Pour son plaisir, dedans une logette
> Charnellement avec toy eut affaire. (L.)

ung fagot desroté[15], plus plaist a la deesse de Cypre (et en suys las, sans prejudice de meilleur advis), que faicte en veue du soleil, a la cynique, ou entre les precieux conopees[16], entre les courtines dorees, a longz intervalles, a plein guogo, avec ung esmouchail de soye cramoisine, et un panache de plumes Indicques, chassant les mousches d'autour, et la femelle s'escurant les dens avecques ung brin de paille, qu'elle cependant auroyt desraché[17] du fond de la paillasse. Aultrement, vouldriez vous dire qu'elle me desrobast en sugceant, comme on avale les huistres en escalle, et comme les femmes de Cilicie (tesmoing Dioscorides[18]) cueillent la graine de alkermes[19]?

[15] Délié : de *disrotatus*. On parle ainsi à Mirebeau. Les liens de fagots sont comme de petites roues que le latin nomme *rotæ ;* de sorte qu'un fagot *desroté* est un fagot dont on a ôté les roues qui le lioient. Je n'ai vu que l'édition de 1596 où on lise *desrioté*, comme il y a dans les éditions nouvelles. (L.) — Sur un fagot délié. Une *rotte* se dit encore en Sologne pour un lien de fagot, et une *rottée* pour un fagot. Ce mot vient du latin *ruptus*, et non de *rota*, roue.

[16] Du grec *κωνωπεῖον*, pavillon de lit dont se servoient les Égyptiens pour se garantir des moucherons, nommés en grec *κώνωπες*, en latin *culices*, en françois *cousins*. Les reines et les grandes dames paroient leur lit de superbes pavillons, d'où Horace a dit :

« Interque signa turpe militaria sol aspicit conopeum. »

On trouve dans Varron, *De re rusticâ*, liv. II, chap. x, *conopeum* pour un lit d'accouchée. Il paroît que c'est de là que nous avons fait *canapé*.

[17] Déraciné, arraché, de *disradicatus*. (L.)

[18] Livre IV, chapitre XLIII. (L.)

Erreur. Qui desrobbe ne sugce, mais gruppe[20] : ne avalle, mais emballe[21], ravit et joue de passe passe. Le quart dict : Ma femme me l'escorchera, mais non tout. O le beau mot! vous l'interpretez a batterie et meurtrissure.

C'est bien à propos truelle,
Dieu te guard de mal, masson[22].

Je vous supplye, levez ung peu vos espritz, de terrienne pensee en contemplation haultaine des

[19] L'alkermès, ou kermès, est une espèce de cochenille ou teinture écarlate que les femmes du pays recueillent en la pressant délicatement avec les doigts. Voyez Dioscoride, lib. IV, cap. XLIII, et l'*Encyclopédie*.

[20] Grippe, happe, agriffe, empoigne : c'est ainsi que gruper est expliqué par Duez et Oudin.

[21] C'est-à-dire engloutit : du languedocien *embala*, fait d'*invallare*; etc., qui signifie avaler avec précipitation. Voyez le dictionnaire de la langue tolosaine. (L.)

[22] Plus haut déja, livre I, chapitre XXXIX : *A propos*, *trüelle*. Les deux vers qui renferment cette façon de parler proverbiale sont apparemment de quelque chanson. Je ne sai s'il n'y auroit pas ici une allusion au pertuis ou canal de *Maumusson*, passage des plus dangereux qu'il y ait dans l'Océan françois. Si non le proverbe supposera que deux personnes qui étoient venues à parler d'une *trüelle*, voyant passer un *maçon*, se souvinrent de lui souhaiter le bonjour. (L.) — « Ce proverbe pourroit venir, dit l'abbé de Marsy, de ce qu'en parlant de *truelle* il est fort *à propos* de dire : *Dieu te gard* (bon jour) *maçon.* » Mais *gard* ne signifie point bon jour, et il n'y a point ici d'allusion au pertuis de *Maumusson*, puisque *Maumusson* vient de *mal musson* ou mauvais trou, mauvais pertuis. Ce proverbe signifie simplement : *Maçon*, *Dieu te garde de mal*. On doit, en parlant de truelle, naturellement penser au maçon, la truelle étant son outil principal et distinctif.

merveilles de la nature ; et icy condemnez vous, vous mesmes pour les erreurs qu'avez commis, perversement exposant les dictz propheticques de la dive [23] sibylle. Posé, mais non admis ne concedé le cas que ma femme, par l'instigation de l'ennemy d'enfer [24], voulust et entreprist me faire ung maulvais tour, me diffamer, me faire coqu jusques au cul, me desrobber et oultrager, encore ne viendra elle a fin de son vouloir et entreprinse. La raison qui a ce me meut est en ce poinct dernier fondee, et est extraicte du fond de pantheologie monasticque. Frere Artus Culletant me l'ha aultrefoys dict [25], et feut par ung lundi matin, mangeans ensemble ung boisseau de guodiveaulx, et si pleuvoit, il m'en souvient ; dieu luy doint le bon jour.

Les femmes, au commencement du monde, ou peu apres, ensemble conspirarent escorcher les hommes tous vifz, parce que sus elles maistriser vouloyent en tous lieux. Et feut cestuy decret pro-

[23] Divine.

[24] Le diable, que nos vieux livres désignent sous le nom d'*Ennemi*, et d'*Ennemi d'enfer*. Voyez le *Songe du Verger*, part. I, chap. CLXVII et CLXX. (L.)

[25] Ce conte, dans la bouche d'un religieux, est à-peu-près de même édification que cet autre que livre II, chapitre XV, Rabelais rapporte déja comme extrait du livre *De compotationibus Mendicantium*. (L.) — *Godiveau*, dit Ménage, est une espèce d'andouillettes. Ainsi les pâtés de godiveau (*les tourtes au godiveau*) ont été ainsi nommés des petites andouillettes qui sont dedans.

mis, confermé et juré entr'elles par le Sainct Sangbreguoy [26]. Mais, o vaines entreprinses des femmes! O grande fragilité du sexe feminin! Elles commencearent escorcher l'homme, ou gluber [27], comme le nomme Catulle, par la partie qui plus leur hayte [28]; c'est le membre nerveux, caverneux. Plus de six mille ans ha, et toutesfoys jusques a present n'en ont escorché que la teste. Dont par fin despit les Iuifz eulx mesmes en circoncision se le couppent et retaillent, mieulx aymans estre dictz recutitz, et retaillatz [29] maranes,

[26] Le sujet que traite ici l'auteur donne lieu de croire que jurer par le saint *Sangbreguoy*, car c'est comme on lit dans plusieurs éditions, ce pourroit bien être proprement jurer par le sang du saint prépuce. *Sang-breguoy*, c'est du sang de *brague*, comme on entend par couteau *perguoy* ou *parguoy* un couteau de Prague. (L.) — Ce mot ne doit pas être composé de *brague*, ni de couteau *parguoy*, mais de *sang* et de *parguoi*, pour *par Dieu;* car on dit encore *parguoy* pour *pardienne*, *pardié*, *pardi*, ou *par Dieu*. C'est ainsi qu'on dit *sanguoi*, *sanguié*, *sanguienne*, *sandienne* pour *sang de Dieu*, et bien d'autres jurements semblables. Nous avons prouvé ailleurs que couteau *perguoy* ou *parguoy* ne venoit pas de *Prague*, mais du nom du *Perche*.

[27] Catulle, épigram. LIX, parlant de son infidéle Lesbie :

> Nunc in quadriviis, et angiportis,
> *Glubit* magnanimos Remi nepotes. (L.)

— De *glubere*, ôter l'écorce ou la peau, peler, écorcher.

[28] Agrée. Peut-être de *votare*, plutôt que *d'optare*, comme le croit M. Ménage. (L.) — C'est-à-dire qui plus leur plaît : du vieux mot *haiter*, *souhaiter*.

[29] Recutit, de l'italien *recutito*, c'est circoncis. *Retaillat*, mot du Languedoc; c'est la même chose. Du verbe *retailler*, d'où *retaillons*, livre II, chapitre XI, pour ces rognures d'étoffes dont les tailleurs s'accommodent. L'épithéte de *marane* ne désigne pas un juif ou un

que escorchez par femmes, comme les aultres nations. Ma femme, non degenerante de ceste commune entreprinse, me l'escorchera, s'il ne l'est. Je y consens de franc vouloir, mais non tout : je vous en asseure, mon bon roy.

Vous, dist Epistemon, ne respondez a ce que le rameau de laurier, nous voyans, elle considerant et exclamant en voix furieuse et espoventable, brusloit sans bruit ne grislement[30] aulcun. Vous sçavez que c'est triste augure et signe grandement redoubtable, comme attestent Properce, Tibulle,

mahométan, en tant que professant encore l'une ou l'autre de ces religions ; mais uniquement celui d'entre eux qui, s'étant fait chrétien, s'est ramené une espèce de prépuce pour n'avoir plus cette marque de sa première religion. Alors ceux qu'il a quittez le traitent de *retaillé* ou de *récutit*, par rapport à la dernière opération qu'on lui a faite. Saint Paul, au chap. VII, vs. 18 de la I[re] aux Corinth., défend aux juifs qui avoient embrassé le christianisme de se faire faire cette opération, qui est enseignée par Æginète, liv. VI, chap. LIII, et par d'autres bons auteurs grecs, latins, et arabes. On incise la peau du membre viril, contre sa racine, tout autour. Lorsqu'elle a ainsi perdu sa continuité, on la tire peu à peu en bas, comme on dépouilleroit un bâton de saule pour en faire une trompe, jusqu'à ce que le *balane* en soit couvert ; ce qui avec le tems donne lieu à une cicatrice qui répare la solution. Voilà comme un Juif ou un Turc devient *retaillat*, c'est-à-dire taillé de nouveau, après l'avoir été déja une première fois par la circoncision. Les Latins appellent un tel homme *recutit*, comme ayant recouvré son prépuce, ou une nouvelle avant-peau. Et Josèphe, après le premier livre des Machabées, chapitre I, parle déja de plusieurs Juifs qui, pour plaire à Antiochus l'illustre, se ramenèrent de cette sorte une espèce de prépuce, afin de ne différer en rien des Grecs, dont ils avoient embrassé la religion. (L.)

[30] C'est *grislement* qu'on lit déja au chapitre précédent dans toutes

Porphyre philosophe argut[31], Eustathius sus l'Iliade homericque et aultres. Vrayement, respondit Panurge, vous m'alleguez de gentilz veaulx. Ils feurent fols comme poetes, et resveurs comme philosophes; autant pleins de fine follie comme estoyt leur philosophie.

les éditions. Cependant il y a ici *gemissement* dans celle de 1596, et c'est elle que les nouvelles ont suivie. (L.) — On lit *grislement* dans l'édition de 1552.

[31] Subtil : du latin *argutus*.

CHAPITRE XIX.

Comment Panurge loue le conseil des muetz.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

L'auteur profite ici de l'avis que donne Pantagruel à Panurge de prendre conseil d'un muet, pour amener son conte de la sœur Fessue, engrossée par le jeune dom Roidinet, dont la morale est que toute maison de moines craint moins de transgresser les lois divines que celles de leurs statuts provinciaux.

« Le dix-neuvième et le vingtième chapitres, dit Bernier, sont pleins à la vérité d'esprit et d'érudition, avec le muet qu'on y introduit; mais ce n'est pas du bon esprit, et de la science des sages, tant il y a de mauvaises choses! Quelque chose qu'on y débite en faveur des muets et des sourds, ils ont toujours leur incommodité, parceque l'homme, tout animal qu'il est, ne laisse pas d'être un animal philomythe[1]; il aime le colloque, et quoiqu'il se soit trouvé des hommes qui ont souhaitté de voir muëter (*muter*) leur femme, comme on *muëte* (mute) le vin nouveau, je ne sçai si d'autres n'aimeroient pas autant une Badebec, voire une *vertu diablesse* qu'une muette, témoin M. de Mezeray, qui

[1] Du grec φιλόμυθος, qui aime les fables.

ayant formé le dessein de se marier, disoit que c'étoit pour avoir à qui parler? »

« Quant au sourd, il n'est guères moins incommode que le muet; parler trop haut ou trop bas, fatigue. Le bon abbé de La Chambre (*sourd*), un des quarante de l'*Académie des langues*, interrogé par le directeur sur le terme de *mort-bois*, qu'on ventiloit (*discutoit*), répondit que c'étoit un jurement; sur quoi chacun s'étant mis à rire, il se leva fort en colère, disant qu'il ne souffriroit jamais qu'on mist un tel mot dans le dictionnaire. »

Pantagruel, ces motz achevez, se teut assez long temps, et sembloyt grandement pensif. Puys dist a Panurge: l'esprit maling vous seduict; mais escoutez. J'ay leu que on temps passé les plus veritables et seurs oracles ne etoyent ceulx que par escript on bailloyt, ou par parolle on proferoyt. Maintesfoys y ont faict erreur ceulx voyre qui estoyent estimez fins et ingenieulx, tant a cause des amphibologies, equivocques et obscuritez de motz, que de la briefveté des sentences. Pourtant feut Apollo, dieu de vaticination, surnommé Λοξίας, *Loxias*[2]. Ceulx que lon exposoyt par gestes et par signes, estoyent les plus veritables et certains

[2] Voyez les *Saturnales* de Macrobe, Liv. I, chap. XVII. (L.) — Surnom d'Apollon, à cause des réponses obliques et tortues de ses prestres, dit l'auteur de l'Alphabet, ou d'austant qu'il chemine par le zodiaque, cercle oblique et l'escharpe des cieux : du grec λοξός, tortu, oblique.

estimez. Telle estoyt l'opinion de Heraclitus. Et ainsi vaticinoyt Juppiter en Ammon : prophetisoyt Apollo entre les Assyriens. Pour ceste raison le paignoyent ilz avec longue barbe, et vestu comme personnaige vieulx, et de sens rassys; non nud, jeune et sans barbe, comme faisoyent les Grecz. Usons de ceste maniere, et, par signes sans parler, conseil prenez de quelque mut[3]. J'en suys d'advys, respondist Panurge. Mais, dist Pantagruel, il conviendroyt que le mut feust sourd de sa naissance, et par consequent mut. Car il ne est mut plus naif que celluy qui oncques ne ouyt.

Comment, respondit Panurge, l'entendez? Si vray feust que l'homme ne parlast qui n'eust ouy parler, je vous meneroys a logicalement inferer une proposition bien abhorrente et paradoxe. Mais laissons la. Vous doncques ne croyez ce que escript Herodote[4] des deux enfans guardez dedans une case par le vouloir de Psammetic, roy des Egyptiens, et nourriz en perpetuelle silence : lesquelz, apres certain temps, prononcearent ceste parolle, *becus*, laquelle en langue phrygienne signifie pain? Rien moins, respondit Pantagruel. C'est abus dire que ayons languaige naturel; les languaiges sont par institutions arbitraires et convenences des

[3] Muet : du latin *mutus;* du grec *μύω*, je ferme la bouche; d'où *mystère*. On dit encore *rage mue* pour *rage muette*.

[4] Au commencement du livre II. (L.)

peuples : les voix [5] (comme disent les dialecticiens) ne signifient naturellement, mais a plaisir. Je ne vous dy ce propous sans cause. Car Bartole[6], *l.* 1, *de verbor. obligat.*, raconte que de son temps, feut en Eugube, un nommé messer Nello *de Gabrielis*, lequel par accident estoyt sourd devenu : ce non obstant, entendoyt tout homme Italian, parlant tant secretement que ce feust, seullement a la veue de ses gestes et mouvement des baulievres [7]. J'ay

[5] Les mots.

[6] « Quæro, *dit-il*, quod si est surdus et mutus, talis quòd intel-« ligit videndo motu labiorum, ut est D. Nellus de Gabriellis de Eu-« gubio, qui propter sui perspicaciam, licet non audiat omninò, « tamen ad motum labiorum homines quantumcunque secretè lo-« quentes intelligit, quatenus ejus visus prætenditur : et quosdam « alios vidi : utrùm poterunt stipulari ? Et videtur quod sic : quia in-« telligunt efficaciam sermonis. » Le secret de faire parler et ouïr une personne sourde et muette, pourvû qu'elle n'ait pas encore quinze ans passés, a été trouvé de nos jours, réduit en art, et enseigné dans deux traités par M. Amman, professeur à Schaffouse, qui proteste que de plusieurs sourds et muets qu'il a entrepris sur ce pied-là, il n'en a encore manqué qu'un seul; encore attribue-t-il l'inutilité de ses soins à l'extrême stupidité du jeune homme. Voilà ce qui s'appelle un digne et habile professeur aux langues. A propos de sourds et de muets que la nature a dédommagés par quelqu'endroit, M. Fagnier, substitut de M. le procureur-général au parlement de Metz, honnête homme, et habile avocat, m'a ci-devant assuré qu'en un voyage qu'il venoit de faire en Lorraine, il avoit vu un gentilhomme du pays, sourd et muet de naissance, danser fort juste au son du violon, et se mettre en vraye colère s'il arrivoit que les violons cessassent de jouer lorsqu'il leur tournoit le dos. Cela surprit extrêmement M. Fagnier; mais le Lorrain lui fit comprendre que la plante du pied frappée de l'air ébranlé par l'archet lui tenoit lieu de la plus fine oreille. (L.)

dadvantaige leu, en autheur[8] docte et eleguant, que Tyridates, roy de Armenie, on temps de Neron, visita Rome, et feut receu en solennité honnorable, et pompes magnificques, affin de l'entretenir en amitié sempiternelle du senat et peuple romain: et ne y eut chose memorable en la cité qui ne luy feut monstree et exposee. A son departement, le empereur luy feit de grands dons, et excessifz; oultre luy feit option de choisir ce que plus en Rome luy plairoyt, avec promesse juree de non l'esconduire, quoy qu'il demandast. Il demanda seullement ung joueur de farces, lequel il avoyt veu au theatre, et, ne entendant ce que il disoyt, entendoyt ce que il exprimoyt par signes et gesticulations; alleguant que, sous sa domination estoyent peuples de divers languaiges, pour esquelz respondre et parler luy convenoyt user de plusieurs truchemens: il seul a tous suffiroyt. Car, en matiere de signifier par gestes, estoyt tant excellent que il sembloyt parler des doigtz. Pourtant vous fault choisir ung mut sourd de nature, affin que ses gestes et signes vous soyent naifvement propheticques, non feinctz, fardez, ne affectez. Reste encore sçavoir si tel advis voulez ou de homme ou de femme prendre.

[7] Les *baulievres* sont le tour des lèvres.

[8] C'est Lucien, en son *Dialogue de la Danse*. Il est vrai que Tyridate n'y est pas nommé; mais Suétone, Pline, et Tacite, parlent

Je, respondist Panurge, voluntiers d'une femme le prendroys, ne feust que je crains deux choses. L'une, que les femmes, quelques choses qu'elles voyent, elles se representent en leurs espritz, elles pensent, elles imaginent que soit l'entree du sacre Ithyphalle[9]. Quelques gestes, signes et maintiens que lon face en leur veue et presence, elles les interpretent et referent a l'acte mouvant[10] de belutaige. Pourtant y serions nous abusez. Car la femme penseroyt tous nos signes estre signes veneriens. Vous soubviegne de ce que advint en Rome CCLX[11] ans apres la fondation d'icelle. Ung

du voyage que ce prince entreprit pour voir Néron, et ce ne peut être que lui-même qu'a entendu Lucien par cet homme royal, lequel du fond de son païs de Pont vint voir Néron jusque dans Rome. (L.)

[9] Effigie représentant le membre viril, attachée au haut d'une pique ou d'un thyrse, que certains prêtres de Bacchus portoient avec de grandes cérémonies; spectacle dont Rabelais prétend que les femmes sont continuellement occupées.

[10] Toutes les éditions ont *mouvement*, hors celle de 1626, suivant laquelle on doit lire *mouvant*. (L.)—Dans l'édition de 1552 on lit aussi l'*acte mouvant*.

[11] Dans les éditions de 1547 et 1553 on lit CCXL, ou comme ont les nouvelles deux cent quarante ans; mais c'est CCLX qu'il faut lire, conformément à celles de 1573, 1584, 1600, et 1626 (*et de* 1552). Le fonds de ce conte est pris de Guévare, chap. XXXVII de l'original espagnol de la vie fabuleuse qu'il a publiée de l'empereur Marc-Aurèle. Je dis de l'original espagnol, car ce chapitre et plusieurs autres choses qui dans les versions, soit latines ou italiennes de l'*Horloge des Princes*, font les chapitres X, XI, XII, et XIII du livre II, sont retranchées dans la version françoise de des Essars. L'Espagnol au

jeune gentil homme romain, rencontrant au mons Celion, une dame latine nommee Verone, mute et sourde de nature, luy demanda avec gesticulations italicques, en ignorance d'icelle surdité, quelz senateurs elle avoyt rencontré par la montee[12]. Elle, non entendent ce qu'il disoyt, imagina estre ce que elle pourpensoyt, et ce que ung jeune homme naturellement demande d'une femme. Adoncques, par signes (qui en amour sont incomparablement plus attractifz, efficaces

reste donne pour époque à cette fable l'an CCLXX de la fondation de Rome, et elle y est accompagnée de circonstances si peu croyables que personne n'en sera la dupe, non plus que de bien d'autres pareilles histoires du même livre ; bien que l'auteur en donne pour garant certain ancien manuscrit qu'il dit dans son prologue avoir déterré à Florence dans la fameuse bibliothèque de Côme de Médicis. C'est dans cette première version françoise de la *Vie de Marc-Aurèle* que Rabelais a puisé le conte de la dame muette : encore en a-t-il abandonné plusieurs particularitez pour y en substituer d'autres plus plaisantes qu'ils faisoient à son sujet, et qui ne sont pas les mêmes dans toutes les éditions de son roman. Cette version, qui a pour auteur René Bertault sieur de la Grise, secrétaire du cardinal de Grantmont, fut d'abord imprimée in-4° l'an 1531, à Paris, chez Galiot du Pré, en gothique; mais il y en a une réimpression in-16 très-belle, de l'an 1550, chez Jean de Tournes, dédiée comme la première à Marguerite, reine de Navarre, et revue par Antoine du Moulin Masconnois. (L.)

[12] M. D. L. remarque dans la table alphabétique de son *Rabelais* qu'on lit dans plusieurs éditions *quantes heures estoyent à l'horloge de la Roquette Tarpeiane*, au lieu de ces mots : *Luy demanda quelz senateurs elle avoit rencontrez par la montee*, qu'il a insérés dans la sienne. La première leçon se trouve dans les deux éditions de Le Duchat, la seconde dans celle de 1552.

et valables que parolles) le tira a part en sa maison, signes luy feit que le jeu luy plaisoyt. Enfin, sans de bouche mot dire, feirent beau bruit de culetis[13].

L'aultre, qu'elles ne feroyent a nos signes response aulcune : elles soubdain tumberoyent en arriere, comme reallement consententes a nos tacites demandes. Ou, si signes aulcuns faisoyent responsifs a nos propositions, ilz seroyent tant follastres et ridicules, que nous mesmes estimerions leurs pensemens estre venereicques. Vous sçavez comment, a Croquignoles, quand la nonnain seur Fessue feut, par le jeune briffault[14] dam

[13] Voyez l'épitaphe d'Alix, dans Marot. (L.)

[14] *Briffault* se prend pour un jeune moine de bon appétit à tous égards; mais ce mot vient de *bref* dans la signification de certaine bulle du pape, sur laquelle est établie cette branche de l'ordre de Saint-François appellée *bulliste*, p. 161 de la Folie d'Érasme, édition de Bâle, 1676, et *semi-brefs de bulles*, chapitre XXVII du cinquième livre de Rabelais. *Dam*, car c'est ainsi qu'il faut lire, et non pas *de*, comme dans les éditions nouvelles après celle de Lyon, 1673, etc. *Dam*, dis-je, vient de *domnus*, fait de *dominus;* et autrefois en France on traitoit de *dam* ou *dom* tous les religieux, au lieu qu'aujourd'hui le *dom*, qui seul est d'usage, est réservé aux bénédictins, aux chartreux, et aux feuillans. Ceux au reste qui croient que le surnom *Roydimet* contient une allusion à l'*Et ipse redimet Israël* du pseaume CXXX ont pour eux Des-Accords, au chapitre des *Équivoques* françois; mais comme cette profanation étoit inutile au dessein qu'avoit ici Rabelais de désigner sous le nom de *Roydimet* un moine *paillard*, je doute fort qu'il y ait seulement pensé. A l'égard du conte même, un dominicain contemporain d'Érasme l'avoit fait à son auditoire pour le retirer de la tristesse où l'avoit jeté un sermon qu'il lui récitoit le

Roydddimet engroissee, et la groisse congneue, appellee par l'abbesse en chapitre, et arguee de inceste; elle s'excusoyt alleguant que ce n'avoyt esté de son consentement, ce avoyt esté par violence, et par la force du frere Roydddimet. L'abbesse replicquant, et disant: Meschante, c'estoyt on dortouoir, pourquoy ne crioys tu a la force? Nous toutes eussyons couru a ton ayde. Respondit qu'elle ne ausoyt crier au dortouoir, pource que on dortouoir y ha silence simpiternelle. Mais, dist l'abbesse, meschante que tu es, pourquoy ne faisoys tu signe a tes voisines de chambre? Je, respondit la Fessue, leur faisoys signe du cul[15] taut que povoys, mais personne ne me secourut. Mais, demanda l'abbesse, meschante, pourquoy incon-

vendredi saint; mais Rabelais l'a brodé ici à sa manière. Voy. Érasme, dans celui de ses Colloques qu'il a intitulé *Ichthyophagie*, et livre II de son *De arte concionandi*. (L.) — Nous n'adoptons pour *briffault* que la première explication de Le Duchat. Quant à *Croquignoles* et à *Roydimet* ou *Roydddimet*, comme on lit dans l'édition de 1552, ces noms fictifs sont évidemment formés l'un de *croquer*, l'autre de *roide y met*. On lit *Brignoles*, au lieu de *Croquignoles*, dans les éditions de Le Duchat et de M. D. L.

[15] Ceci est de Marot, dans la dernière des deux épigrammes d'Alix et de Martin. (L.) — « Cette historiette, dit M. D. L., rappelle une anecdote arrivée pendant la révolution de France. On évacuoit un couvent de filles. Une seule religieuse ne voulut pas profiter de sa liberté. Mais, lui disoient ses compagnes, nous partons toutes : on va faire occuper le couvent par des troupes, vous serez violée. J'ai fait, répondit la sœur, vœu de garder la clôture, mais je n'ai pas fait vœu de n'être point violée : je reste. »

tinent ne me le vins tu dire, et l'accuser regulierement? Ainsi eusse je faict, si le cas me feut advenu, pour demonstrer mon innocence. Pource, respondit la Fessue, que, craignant demourer en peché et estat de damnation, de paour que ne feusse de mort soubdaine prevenue, je me confessay a luy, avant qu'il departist de la chambre; et il me bailla en penitence de non le dire ne deceler a personne. Trop enorme eust esté le peché reveler sa confession : et trop detestable devant dieu et les anges. Par adventure eust ce esté cause que le feu du ciel eust ars toute l'abbaye, et toutes feussions tumbees en abysme avecques Dathan et Abiron.

Vous, dist Pantagruel, ja ne m'en ferez rire. Je sçay assez que toute moynerie moins crainct les commandemens de dieu transgresser que leurs statutz provinciaulx. Prenez doncques ung homme : Nazdecabre me semble idoine. Il est mut et sourd de naissance.

CHAPITRE XX.

Comment Nazdecabre par signes respond a Panurge.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel ne voit encore, dans la pantomime du muet Nazdecabre, que présages sinistres pour le mariage de Panurge. Ce dernier se flatte au contraire d'un avenir très heureux. Nazdecabre ou nez de chévre n'est qu'un simple berger, auquel sa profession monotone et silencieuse donne l'extérieur d'un sourd et muet. C'est encore aujourd'hui cette espéce de gens que le peuple et les sots vont consulter comme devins et sorciers, et qui font souvent payer fort cher leur charlatanisme. Le veau gras, le demi-pourceau, le vin, le blé, et l'argent, que donne Panurge à Nazdecabre; la métairie qu'il lui promet ensuite, sont des présents faits pour flatter particulièrement l'ambition d'un berger. Le bêlement par lequel il débute est encore un indice de sa profession, ou plutôt de son caractère moutonnier. Rabelais a voulu faire voir, dans ce chapitre et dans ceux de la dispute par signes, qu'il n'ignoroit point ce langage des sourds et muets, qui a été perfectionné plus tard par Amman, par l'abbé de l'Épée, par l'abbé Sicard, et par leurs successeurs.

Mais quel est le prototype de ce personnage sourd et muet, et qui par conséquent parle par signes? Seroit-ce

encore Thomas Morus, comme dans la dispute par signes des chapitres XVIII, XIX et XX du livre II? Il semble que frère Jean fasse allusion à son nom, en disant à Panurge de donner un coup de poing sur le *mourre* de Nazdecabre; que ce nom de *Nazdecabre* indique qu'il a eu un pied de nez, quand il a été obligé de donner, en 1531, sa démission de grand chancelier d'Angleterre. Mais cette conduite héroïque est bien loin de prêter à la plaisanterie, et puis Thomas Morus avoit payé de sa tête sa fermeté dès 1536, et enfin il étoit étranger à la France. Seroit-ce l'Auvergnat Pierre Lizet, qui étoit, depuis l'an 1529, premier président du parlement, et qui déploya un zèle aveugle et fanatique contre les partisans des nouvelles opinions religieuses; qui établit une chambre ardente pour les juger; qui faisoit des recherches inquisitoriales chez les imprimeurs, les libraires et les particuliers, dans l'espérance de trouver chez eux des livres hérétiques; qui faisoit condamner à la potence ou au feu tous les suspects d'hérésie, et qui leur faisoit *arracher la langue* par le bourreau, s'ils proféroient quelques paroles de justification, en marchant au supplice? Mais il ne fut destitué de sa place qu'en 1550, par le crédit de Diane de Poitiers et du cardinal de Lorraine, dont il s'étoit fait un ennemi, *en imposant silence*, en pleine audience, à un avocat qui avoit donné le titre de prince à un cadet de la maison de Lorraine. Cependant faire arracher la langue et imposer silence convient bien au rôle de muet que joue ici Nazdecabre, et même à celui que joue Thaumaste dans sa dispute par signes avec Panurge; et il se pourroit bien que Lizet fût le vrai Thaumaste, s'il n'est pas le vrai Nazdecabre, puisque Nazdecabre joue ici à-peu-près le même rôle que Thaumaste.

Seroit-ce enfin Guillaume Poyet, d'Angers, qui fut, en 1522, l'avocat de la duchesse d'Angoulême, dans le procès injuste qu'elle suscita au connétable de Bourbon, et que

Rabelais a déja ridiculisé dans les chapitres xi, xii et xiii, sous le nom de *Humevesse?* Il fut chancelier de France en 1538. François Ier, mécontent de l'amiral Chabot, menaça cet amiral de lui faire faire son procès. Celui-ci défia le roi de lui trouver des crimes. Poyet, qui, pour se maintenir en place, avoit un entier dévouement à toutes les passions de la cour, se chargea de ce soin odieux, et vint à bout de rassembler contre Chabot vingt-cinq chefs d'accusation. L'amiral ayant néanmoins échappé au supplice, Poyet, qui craignoit son ressentiment, s'avilit encore plus pour échapper à la disgrace que ses ennemis lui préparoient; mais ayant déplu à la duchesse d'Étampes, maîtresse du roi, il fut arrêté en 1542, privé, en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à cent mille livres d'amende, et à une détention de cinq ans, pour péculat, altération de jugements, concussions et abus de pouvoir. Comme sa condamnation étoit toute récente quand Rabelais écrivoit et publioit son livre III, c'est à lui que nous nous arrêtons pour y reconnoître le vrai *Nazdecabre*. Il semble même que le prénom de *Guillaume* a pu contribuer à faire donner au chancelier Poyet le surnom de *Nazdecabre* par Rabelais, attendu que *Guillaume* se disoit autrefois par mépris des gens dont on faisoit peu de cas; attendu sur-tout que dans la farce de Patelin, où bée le berger Thibault Aignelet, le drapier s'appelle *Guillaume* Jusseaume. Le nom de *Nazdecabre* indique qu'il avoit un nez de chèvre, ou camus : la chèvre a le nez camard. Mais ce qui achève de confirmer notre conjecture, c'est qu'après que Guillaume Poyet eut été réduit au silence, au mutisme, par sa condamnation, ce berger devint *un mouton du Berri,* puisqu'il fut envoyé dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François Ier. Quel contraste entre un Poyet, un Lizet, et un Thomas Morus! *O tempora!*

o mores! o servum pecus! Mais ces temps ne sont pas si loin de nous. Tous les commentateurs se taisent sur le personnage de Nazdecabre, qui ne manquoit pas pourtant de modèles, et qui n'est pas encore sans imitateurs, si c'est Poyet.

Nazdecabre feut mandé, et au lendemain arriva. Panurge, a son arrivee, luy donna ung veau gras, ung demy pourceau, deux bussars de vin, une charge de bled, et trente francz en menue monnoye : puys le mena devant Pantagruel, et, en presence des gentilz hommes de chambre, luy feit tel signe. Il baisla[1] assez longuement, et en baislant, faisoyt hors la bouche, avecques le poulce de la main dextre, la figure de la lettre grecque dicte Tau[2], par frequentes reiterations. Puys leva les yeulx au ciel, et les tournoyt en la teste comme une chievre qui avorte, toussoyt ce faisant, et profundement souspiroyt. Cela faict, monstroyt le default de sa braguette ; puys, soubz sa chemise print son pistolandier[3] a plein poing, et le faisoyt melodieusement cliquer entre ses cuisses; se inclina flechissant le genoil gausche, et resta tenant ses deux bras sus la poictrine, lassez[4] le ung sus l'aultre.

[1] Bâilla. — [2] C'est le geste, dit l'abbé de Marsy, que font la plupart des gens du bas peuple en bâillant.

[3] Ce mot, qui s'entend assez, est dérivé de *pistole*, pistolet.

[4] Entrelacés, croisés.

Nazdecabre curieusement le reguardoyt, puys leva la main gausche en l'aer, et retint clous en poing tous les doigtz d'icelle, exceptez le poulce et le doigt indice: desquelz il accoubla[5] mollement les deux ongles ensemble. J'entends, dist Pantagruel, ce qu'il pretend par cestuy signe. Il denote mariaige, et d'abundant le nombre trentenaire, selon la profession des Pythagoriens. Vous serez marié. Grand mercy (dist Panurge, se tournant vers Nazdecabre) mon petit architriclin, mon comite, mon algousan[6], mon sbire, mon barizel. Puis leva en l'aer plus hault la dicte main guausche, extendent tous les cinq doigtz d'icelle, et les esloignant les ungs des aultres, tant que esloigner pouvoyt. Icy, dist Pantagruel, plus amplement nous insinue, par signification du nombre quinaire, que serez marié. Et non seulement effiancé, espousé et marié, mais en oultre que habiterez, et serez bien avant de feste. Car Pythagoras ap-

[5] On a dit de même *Constantinoble* pour *Constantinople*, par le changement du *p* en *b*, ordinaire dans notre langue ; mais ici c'est avec dessein que Rabelais adoucit le mot françois *accoupler*, pour marquer que ce fut fort délicatement que Nazdecabre joignit le pouce et le doigt indice. (L.) — Voyez livre II, chap. XII. C'étoit, comme le remarque de Marsy, former la figure d'un anneau, symbole du mariage.

[6] Mon mignon, selon de Marsy ; mais *algosan* doit être le même mot qu'*argousin* ou *argousil*, qui vient de l'espagnol *alguasil*, huissier, sergent de ville. *Mon sbire, mon barizel*, est de l'édition de 1552, ainsi que plus bas *effiancé* pour *fiancé*.

pelloyt le nombre quinaire nombre nuptial, nopces, et mariaige consommé; pour ceste raison qu'il est composé de trias[7], qui est nombre premier impar et superflu, et de dyas[8], qui est nombre premier par: comme de masle et de femelle[9], coublez ensemblement. De faict, a Rome, jadys, au jour de nopces, on allumoyt cinq flambeaulx de cire, et n'estoyt licite d'en allumer plus, feust es nopces des plus riches; ne moins, feust es nopces des plus indigens. D'advantaige, on temps passé, les payens imploroyent cinq dieux, ou ung dieu en cinq benefices[10], sus ceulx que lon marioyt: Jupiter nuptial, Juno presidente de la feste, Venus la belle, Pitho deesse de persuasion et beau parler, et Diane pour secours on travail d'enfantement. O, s'escria Panurge, le gentil Nazdecabre! Je luy veulx donner une metayrie pres Cinais[11], et ung moulin a vent en Mirebalais.

Ce faict, le mut esternua en insigne vehemence et concussion de tout le corps, se destournant à guausche. Vertus beuf de boys, dist Pantagruel, qu'est ce la? Ce n'est a vostre adventaige. Il denote que vostre mariaige sera infauste et malheureux. Cestuy esternuement (selon la doctrine de Terp-

[7] Mot grec qui signifie *triade*, ou le nombre trois.

[8] C'est le mot grec δυάς, qui signifie le nombre deux.

[9] Voyez Plutarque dans ses *Demandes des choses romaines*. (L.)

[10] Sous cinq attributs bienfaisants.

[11] Village près de Chinon et de la Devinière.

sion[12]) est le demon socraticque, lequel, faict a dextre, signifie qu'en asseurance et hardiment on peult faire et aller ce et la part[13] qu'on a deliberé; les entrees, progrez et succez seront bons et heureux: faict a guausche[14], au contraire. Vous, dist Panurge, tousjours prenez les matieres au pis, et tousjours obturbez[15], comme ung aultre Davus[16]. Je n'en croy rien. Et ne congneus oncques sinon en deception ce vieulx trepelu[17] Terpsion. Toutesfoys, dist Pantagruel, Ciceron en dict je ne sçay quoy on second livre de Divination[18]. Puys se tourne vers Nazdecabre, et luy faict tel signe: Il renversa les paulpieres des yeulx contre mont, tortoyt les mandibules de dextre en

[12] Voyez Plutarque, au *Traité du démon de Socrate.* (L.) — Ce Terpsion étoit un Grec qui prétendoit que le démon de Socrate n'étoit qu'un éternuement.

[13] Faire cela et aller au lieu qu'on a résolu.

[14] C'étoit la doctrine des Grecs; mais celle des Romains étoit entièrement contraire. Voyez Cicéron, lib. II, *De divinatione.* (L.) — Cet éternuement de Nazedecabre à gauche étoit un mauvais pronostic pour lui-même, puisqu'il fut suivi de sa condamnation. Voyez le commentaire historique.

[15] Me rompez la tête : du latin *obturbare*, troubler, interrompre.

[16] Nom que les comiques donnoient au valet qui servoit à l'intrigue de leurs pièces.

[17] Très poilu. Voyez livre I, chapitre IX.

[18] Le passage est conçu en ces termes : « Quæ si suscipiamus, pe-« dis offensio nobis, et abruptio corrigiæ, et sternutamenta erunt « observanda. » Ce qui, dans ses principes, ne suppose pas qu'on puisse fonder des présages sur les éternuemens, encore moins suivant qu'on aura éternué ou à droite ou à gauche. (L.)

senestre, tira la langue a demy hors la bouche. Ce faict, posa la main guausche ouverte, exceptez le maistre doigt, lequel retint perpendiculairement sus la paulme, et ainsi l'assist au lieu de sa braguette : la dextre retint clause en poing, exceptez le poulce, lequel droict il retourna arriere, soubz l'escelle dextre, et l'assit au dessus des fesses, on lieu que les Arabes appellent Al katim[19]. Soubdain apres changea, et la main dextre tint en forme de la senestre, et la posa sur le lieu de la braguette, la guausche tint en forme de la dextre, et la posa sur l'al katim. Cestuy changement de mains reitera par neuf foys. A la neufvieme, remist les paulpieres des yeux en leur position naturelle, aussi feit les mandibules et la langue; puys jecta son reguard bisgle[20] sus Nazdecabre, branslant les baulievres[21], comme font les cinges de sejour, et

[19] C'est en arabe le nom du péritoine, c'est-à-dire de la membrane qui enveloppe les parties internes du bas-ventre. Voyez livre IV, chapitre XXXI. Mais ce mot qu'on croit arabe, à cause de l'article qui le compose, pourroit bien être plutôt le mot grec κάττυμα, cuir, peau, membrane, auquel les médecins arabes ont ajouté l'article *al*.

[20] Louche.

[21] Ou *baulevres*, comme dans les éditions de 1547 et 1553, ou *balievres*, comme livre II, chapitre XXXII. C'est une corruption de *balèvre*, mot composé du latin *bis labra*, pour signifier comme ici, non la lèvre inférieure, comme l'a cru Ménage, mais tout le tour de la bouche. Lancelot du Lac, vol. II, au feuillet 146 de l'édition in-4° de 1520 : « Lors getta au geant ung entre deux, si amerement que il lui coupa le nez et toute la baulievre, en telle maniere que les dents

comme font les connins mangeans avoine en gerbe.

Adoncques Nazdecabre esleva en l'aer la main dextre toute ouverte; puis mist le poulce d'icelle jusques a la premiere articulation, entre la tierce jointure du maistre doigt et du doigt medical, les resserrant assez fort autour du poulce: le reste des jointures d'iceulx retirant on poing, et droictz extendent les doigtz indice et petit. La main ainsi composee, posa sur le nombril de Panurge, mouvant continuellement le poulce susdict, et appuyant icelle main sus les doigtz petit et indice, comme sus deux jambes. Ainsi montoit d'icelle main successivement a travers le ventre, le stomach, la poictrine, et le col de Panurge, puys au menton, et, dedans la bouche, luy mist le susdict poulce branslant: puys luy en frotta le nez, et, montant oultre aux yeulx, feignoyt les luy vouloir cerrev avec le poulce. A tant Panurge se fascha, et taschoyt se deffaire et retirer du mut. Mais Nazdecabre continuoyt, luy touchant avecques celuy poulce branslant, maintenant les yeulx, mainte-

luy paroissoyent de tous costez et dessus et dessoubz. » On a de même appellé *bajoues* les deux joues du cochon, desquelles une moitié se nomme présentement *bajoüe;* et c'est de là qu'a été appellée *bajouère* cette monnoye des Païs-Bas, sur l'une des faces de laquelle on voit la joue gauche de l'archiduc Albert colée contre la joue droite de l'infante Isabelle. (L.) — On lit *baulevres* dans l'édition de 1552. Ce mot signifie en effet le tour de la bouche ou plutôt des lèvres; mais il est composé de *bau levres,* et non pas de *bis labia :* l'*n* s'est changée en *u*, comme dans *couvent,* de *con-ventus.*

nant le front, et les limites de son bonnet. En fin Panurge s'escria, disant: Par Dieu, maistre fol, vous serez battu si vous ne me laissez; si plus me faschez, vous aurez de ma main ung masque sus vostre paillard visaige. Il est, dist lors frere Jean, sourd. Il n'entend ce que tu luy diz, couillon. Fays luy en signe une gresle de coups de poing sus le mourre[22]. Que diable, dist Panurge, veult pretendre ce maistre Aliboron[23]? il m'ha presque

[22] Sur le museau, sur le muffle ou le nez de Nazdecabre.

[23] Ménage a écrit *Aliborum*, et c'est comme ce mot s'écrivoit anciennement. On appelle ordinairement de la sorte un vrai *Panurge*, qui se mêle de tout, et qui réussit dans tout ce qu'il entreprend. Quelquefois ce sobriquet désigne simplement un savant présomptueux qui croit ne rien ignorer. Ant. de Arena, dans son *Modus de horeando bene :*

Mestrus Aliborus omnia scire putans.

En ce dernier sens les alchimistes sont de vrais maîtres *Aliborons*, dont il est dit dans Rabelais, liv. V, chap. XVIII, qu'ils font tout, jusqu'au beau tems et petits enfans. Du nombre de ceux-ci étoit le fameux jacobin *Albert* le grand, duquel on disoit, selon Naudé, au chapitre XVIII de son *Apol. des grands Hommes accusés de magie :*

Inclytus Albertus doctissimus, atque disertus,
Quadrivium docuit, ac totum scibile scivit.

D'Albert, nom de cet alchymiste et magicien prétendu, a été fait premièrement *Auberon* ou *Oberon*, nom d'un puissant roi de féerie dans le roman de *Huon de Bordeaux*, où par son art il opère des choses tout-à-fait incroyables ; et de là apparemment par corruption le sobriquet de maître *Aliborum* donné au Sauveur par les Juifs, qui attribuoient à la magie tant et de si grands miracles qu'ils lui avoient vu faire. Les satellites *Gadifer* et *Griffon*, parlant à Notre-Seigneur au feuillet 207 de la *Passion* à personnages, in-4°, gothique, chez

poché les yeulx au beurre noir. Par Dieu, *da jurandi*[24], je vous festoyeray d'ung bancquet de nazardes, entrelardé de doubles chinquenauldes; puys le laissa, luy faisant la petarrade. Le mut, voyant Panurge demarcher[25], guaigna le devant, l'arresta par force, et luy feit tel signe. Il baissa le bras dextre vers le genoil, tant que povoyt l'extendre, clouant[26] tous les doigtz en poing, et passant le poulce entre les doigtz maistre et indice. Puys, avecques la main guausche, frottoyt le dessus du coubte du susdict bras dextre, et peu a peu a ce frottement levoyt en l'aer la main d'icelluy, jusques au coubte et au dessus; soubdain

Philippe Le Noir, 1532 :

GADIFER.
Syre Roy, maistre Aliborum.
GRIFFON.
Hée! *ave Rex Judœorum.*

Ainsi *Albert* le grand, qui a passé pour alchimiste et magicien, pourroit bien être le prototype de tout autant d'hommes extraordinaires qu'on a jusqu'à présent qualifiés de maîtres Aliborons; Albert, Alberon, Auberon, Ôberon, et Aliboron n'étant, selon moi, qu'un seul et même nom diversement corrompu. C'est, au reste, dans la signification de *Panurge* et de *maître Aliboron* que j'ai lu quelque part que le roi Louis XI appelloit *maistre Jean des habiletez* Jean Comte du Lude, homme véritablement selon le mauvais cœur de ce prince. (L.)

24 Pour *da veniam jurandi*, permettez-moi de jurer.

25 Marcher en arrière.

26 De *clore*, comme d'*esclore*, *escloüant*, liv. IV, chap. III. (L.)— Fermant : du latin *claudens*.

la rabaissoyt comme devant: puys a intervalles la relevoyt, la rabaissoyt, et la monstroyt a Panurge.

Panurge, de ce fasché, leva le poing pour frapper le mut: mais il revera la presence de Pantagruel, et se retint. Alors dist Pantagruel: Si les signes vous faschent, o quant[27] vous fascheront les choses signifiees! Tout vray a tout vray consonne[28]. Le mut pretend et denote que serez marié, cocqu, battu, et desrobbé. Le mariaige, dist Panurge, je concede, je nie le demourant. Et vous prye me faire ce bien de croyre que jamais homme n'eut en femme et en chevaulx[29] heur tel que m'est predestiné.

[27] O combien.

[28] Se rapporte. C'est la traduction de cet axiome de philosophie: *Omne verum omni vero consonat.*

[29] Allusion au proverbe qui dit qu'on est plus souvent trompé en femmes et en chevaux qu'en tout autre animal. Voyez les *Erreurs populaires* de Laurent Joubert, part. I, liv. V, chap. IV. (L.)

CHAPITRE XXI.

Comment Panurge prend conseil d'ung vieil poete françoys, nommé Raminagrobis.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel conseille à Panurge de s'adresser au vieux poëte Raminagrobis près de mourir. Panurge y consent, il se met en route avec Épistémon et frère Jean. Arrivant au logis poétique, ils trouvèrent le bon vieillard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte, et regard lumineux. Interrogé par Panurge, il demande encre, plume, et papier : il lui donne pour réponse le rondeau : *Prenez-la, ne la prenez pas*, qui est en style prophétique, c'est-à-dire à sens équivoque, et qui le laisse plus incertain que jamais. Après lui avoir mis en main ce rondeau, il ne veut plus rien entendre. Ce poëte scandalise beaucoup Panurge, en parlant mal de benoits pères cordeliers, jacobins, capucins, et minimes, lorsqu'en faisant ses adieux à tous les assistants, il dit qu'il a eu fort à faire pour se délivrer des importunités d'un tas de *villaines, immondes, et pestilentes bestes noires, faulves, blanches, cendres, grivolees, lesquelles ne vouloyent le laisser mourir à son aise.* « Qui auroit dit, remarque très bien Ginguené, que les moines mendiants sont des bêtes noires, blanches, fauves, aussi incommodes, aussi importunes que les mouches, les cirons, les puces, et les punaises, au-

roit dit une dureté crue et de mauvais goût; et n'eût cependant pas dit autre chose que Rabelais. » C'est ce qu'a fait Louise de Savoie qui s'exprime à-peu-près de même dans son journal (*à la dernière page*), sur tous ces animaux malfaisants, mais avec moins d'adresse et de gaîté: « L'an 1522, en décembre, mon fils et moi, dit-elle, commençâmes à connoître les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés, et de toutes couleurs; car si Jésus-Christ n'est menteur, il n'est point de plus dangereuse génération, en toute nature humaine... »

Ce Raminagrobis, de la Villaumère ou de la Ville-au-Maire (bourg près de Chinon), est Guillaume Crétin, poëte et *chroniqueur*, c'est-à-dire historien du roi sous Charles VIII, Louis XII, et François Ier, puisque le rondeau qui est attribué à Raminagrobis dans ce chapitre est en effet de Crétin lui-même, et se trouve dans ses œuvres, ce qui ne laisse aucun doute sur la réalité de cette allusion. Ce chroniqueur, que Marot appelle *le souverain poëte*, a donné des farces dans le goût de son siècle, telles que celle de *la Grand-Gore* ou *Truye*, toutes remplies de jeux de mots, de pointes, d'équivoques grossières et obscènes, comme le dit Le Duchat qui l'appelle *grand équivoqueur*. Chap. VII, note 10.

L'auteur donne ici fort plaisamment à Crétin, pour seconde femme, cette *Grand-Gore, mère,* dit-il, *de la Bazoche*, c'est-à-dire du nouveau genre de farce que la Bazoche de Paris a jouée long-tems à l'hôtel de Bourgogne. La Bazoche, disent les vieux chroniqueurs, marchoit accompagnée du prince des sots. Voyez Moréri, au mot CRÉTIN (Guillaume).

« Le chapitre XXI, dit Bernier, est un peu plus honnête que le précédent, et la consultation faite sous le nom de *Raminagrobis,* vieux poëte françois, est assez spirituelle. Chacun est d'accord que ce poëte est Guillaume Crétin,

dont nous avons les ouvrages sous le titre de *Chants royaux et autres traittés composez par maistre Guillaume Cretin, chantre de la Sainte-Chapelle à Pâris, et thresorier du bois de Vincennes*, adressés à la reine de Navarre. Il semble marquer au commencement que *Crétin* étant une espèce de panier, c'est un sobriquet qu'on lui a donné, outre que sur la fin, fol. 165, il s'appelle Du Bois, *alias* Cretin, dans l'épître à frère Jean de Saint-Martin... »

« A propos de la consultation qu'il fait ici, touchant le mariage, il répond à Christophle de Refuge, maître d'hôtel de monseigneur d'Alençon, qui lui avoit demandé son conseil touchant un mariage qu'on lui proposoit:

Si des dix mil martyrs vous voulez estre,
Pour estre mis en la grand confrairie,
Besoin sera presentement apprendre
Heur et malheur d'homme qui se marie.

Et le reste en vingt-quatre autres vers, dont le refrain est:

Faites semblant de jamais ne voir goutte.

Mais ce qu'il y a de meilleur en ce rondeau est ce que Rabelais en a copié pour toute réponse à Panurge:

Prenés-la, ne la prenez pas. »

« Dans le chapitre xxi, dit Le Motteux, *Raminagrobis* est G. Cretin. Jamais homme ne fut plus honoré par les écrivains de son temps. Marot même lui dédia ses épigrammes, et s'amusa à imiter sa manière de versifier toute ridicule qu'elle étoit. Il y a apparence que comme Crétin étoit alors *ung vieil poete*, presque *en l'article et dernier moment de son décès*, les jeunes poëtes lui faisoient la cour par un certain respect assez naturel. Mais ils eurent le tems de survivre à leur préjugé en sa faveur. Jamais homme ne perdit sitôt après sa mort la réputation acquise pendant sa vie. Voici un échantillon de ce qu'il savoit faire (voyez le

chap. VII, note 10), et cela est suivi de plus de six vingt vers de la même sorte. Je n'ai jamais vu tant de rimes avec si peu de raison. C'est pourquoi Rabelais, *qui avoit plus de jugement et doctrine*, dit Pasquier, Rech. de la France, liv. VII, chap. XIII, *que tous ceux qui écrivirent en notre langue de son temps*, s'est moqué de ce vieux rimailleur, à telles enseignes que le rondeau qu'il attribue à son *Raminagrobis*, est réellement de Crétin lui-même. »

« Rabelais au reste le fait mourir en bon protestant: vu le discours qu'il lui fait tenir, à la fin de ce chapitre, contre les moines qui ne vouloient pas le laisser mourir en paix. Il est vrai qu'il raccommode cela avec assez d'adresse, un moment ensuite dans le chapitre XXII, où Panurge s'étant beaucoup récrié sur le discours hérétique du vieux Raminagrobis, Epistemon justifie le bon-homme, et tâche de montrer qu'il n'a rien dit qu'on ne puisse charitablement interpréter dans un sens très catholique; mais il n'en est pas moins vrai que Raminagrobis a parlé le langage d'un protestant. Et pour nous faire sentir d'autant mieux que tout cela regarde Guillaume Crétin, le chapitre XXIV commence par ces mots, *Laissans la Villaumere*, ce qui est une allusion à son nom de *Guillaume*. »

Je ne pensoys, dist Pantagruel, jamais rencontrer homme tant obstiné a ses appréhensions [1] comme je vous voy. Pour toutesfoys vostre doubte esclarcir, suys d'advis que mouvons toute pierre [2]. Entendez ma conception. Les cygnes, qui sont oiseaulx sacrez a Apollo, ne chantent jamais si-

[1] Idées. — [2] Que nous fassions toute sorte de tentatives.

non quand ilz approchent de leur mort, mesmement[3] en Meander, fleuve de Phrygie (je le dy[4] pource que Ælianus et Alexander Myndius[5] escripvent en avoir ailleurs veu plusieurs mourir, mais nul chanter en mourant); de mode que[6] chant de cygne est presaige certain de sa mort prochaine, et ne meurt que préalablement n'ait chanté. Semblablement, les poetes, qui sont en protection de Apollo, approchans de leur mort, ordinairement deviennent prophetes, et chantent par apolline inspiration, vaticinans[7] des choses futures.

J'ay dadvantaige souvent ouy dire que tout homme vieil, decrepit, et pres de sa fin, facilement divine des cas advenir. Et me soubvient que Aristophanes, en quelque comedie[8], appelle les gens vieulx, Sibylles, εἰθ' ὁ γέρων σιβυλλιᾷ, *it ho geron*

[3] Sur-tout ceux du Méandre. *Mesmement* vient du latin *maximè*.

[4] Je dis ceux du Méandre, car il n'en est pas ainsi de tous les autres. *Ælianus* a été ajouté d'après l'édition de 1552.

[5] Ceci est pris d'*Athénée*, liv. IX, chap. XV. Ovide, épist. 7, avoit dit :

> Sic ubi fata vocant, udis abjectus in herbis
> Ad vada Meandri concinit albus Olor.

C'est à quoi fait allusion Rabelais lorsqu'il parle des cignes du fleuve Méandre. (L.) — C'est Alexandre de Mynde, en Carie, dans l'Asie-Mineure, grand philosophe et commentateur de la philosophie d'Aristote; il florissoit au commencement du troisième siècle.

[6] De manière que le chant du cigne. — [7] Prédisant, annonçant.

[8] Dans celle des *Chevaliers*, act. Ier, sc. 1, on lit : εἰθ' ὁ γέρων σιβυλλιᾷ. (L.)

sibyllia. Car comme nous, estans sus le moule, et de loing voyans les mariniers et voyagiers dedans leurs naufz en haulte mer, seulement en silence les considerons, et bien prions pour leur prospere abourdement[9]; mais, lors qu'ilz approchent du havre, et par parolles, et par gestes, les saluons et congratulons de ce que, a port de saulveté, sont avecques nous arrivez; aussi les anges, les heroes, les bons demons (selon la doctrine des platonicques) voyans les humains prochains de mort, comme de port tresseur et salutaire, port de repous et de tranquillité, hors les troubles et sollicitudes terriennes, les saluent, les consolent, parlent avecques eulx, et ja commencent leur communicquer art de divination. Je ne vous allegueray exemples anticques de Isaac, de Jacob, de Patroclus envers Hector, de Hector envers Achilles, de Polymnestor envers Agamemnon et Hecuba, du rhodien celebré par Posidonius, de Calanus[10] indian envers Alexandre le grand, de Orodes envers Mezentius[11], et aultres : seulement vous veulx ramentevoir le docte et preux chevalier Guillaume du Bellay, seigneur jadis de Langey, lequel on mont de Tarare mourut, le

[9] Comparaison prise de Plutarque, au *Traité du démon de Socrate.* (L.)

[10] Voyez Plutarque, dans la Vie d'Alexandre. (L.)

[11] Voyez le dixième livre de l'*Énéide.* (L.)

dixieme de janvier, l'an de son eage le climactere, et de nostre supputation l'an 1543, en compte romanicque. Les troys et quatre heures avant son decez il employa en parolles viguoureuses, en sens tranquil et serain, nous predisant ce que depuys part avons veu, part attendons advenir. Combien que pour lors nous semblassent ces propheties aulcunement abhorrentes et estranges par ne nous apparoistre cause ne signe aulcun present progrostic de ce qu'il predisoyt. Nous avons icy, pres la Villaumere[12], ung homme et vieulx et poete[13], c'est Raminagrobis[14], lequel en

[12]* « *La Ville-au-Maire*, dit Le Duchat dans Ménage (au mot *Villaumère*), comme ce lieu est dénommé dans la carte du Chinonois, est un village situé dans le pays de Verron, entre la Loire et la Vienne, assez près de Chinon. C'est ce lieu là que Rabelais assigne pour demeure au poète Raminagrobis qu'on sait être le vieux poète Guillaume Crétin; et cela, non que G. Crétin, y demeurât effectivement, mais, par une double rencontre des plus heureuses, ayant trouvé ce village dans le territoire qui servoit de scène à son roman, il y assigne la demeure du *vieil Homère*, Raminagrobis, d'un *vieil homme* tel qu'étoit ce poète, et du poète *Guillaume* Crétin : de sorte que la *Ville-au-Maire* se trouve tout à-la-fois la résidence du Raminagrobis, autant qu'il est un *vieil Homère* et un *vieil homme*, et qu'il s'appelle *Guillaume*, ou plutôt *Willaume* comme on parloit au temps de Rabelais. »

[13] Le second *et* a été ajouté d'après les éditions de Lyon, et celle de 1626. (L.) — On lit de même dans l'édition de 1552.

[14]* *La Résurection de J. C.*, à personnages, au feuillet 5 de l'édition gothique in-4° :

> Çà, maistre, ne rebellez point,
> Faites-vous icy du gros bis?

seconde nopce espousa la grande Guorre[15], dont nasquit la belle Bazoche. J'ay entendu qu'il est

Suivant cette orthographe, où *grobis* paroît désigner un *monsieur-maître*, un gros monsieur de ville, du caractère de ceux à qui est bien due la répétition du terme de monsieur dans la suscription des lettres qu'on leur écrit, *Raminagrobis* est un composé de *Raoul*, d'*ermine*, et de *grobis;* et sous ce nom, qui signifie proprement *un chat qui fait le gros monsieur sous sa robe d'ermine,* Rabelais a entendu Guillaume Crétin, chantre et chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, et trésorier de celle du bois de Vincennes, poëte fameux qui vécut sous les rois Charles VIII, Louis XII, et François Ier. Le rondeau (*Prenez-la, ne la prenez pas*) qui, plus bas, est attribué à Raminagrobis, se trouve en effet sur la fin des œuvres de Crétin, et il l'adresse à Christophle de Refuge qui l'avoit consulté sur son mariage; mais pour une plus grande preuve que le *Raminagrobis* de Rabelais est effectivement le vieux poëte Guillaume Crétin, Pâquier, qui l'a dit le premier, ajoute que, dans son Rabelais dont sur ce pié-là je n'ai jamais vu l'édition, Panurge, retourné pour la seconde fois vers Raminagrobis, est enfin contraint de sortir de la chambre du poëte, en disant, *Laissons mourir ce Villaume*, mot qui, dit Pâquier, pourroit se prendre pour *vieil homme,* tel qu'étoit Raminagrobis, mais dont Rabelais a voulu se servir par allusion à *Guillaume*, nom propre de Crétin. J'ai dit, d'après Ménage, que Crétin n'étoit qu'un nom de guerre, et que le surnom de ce poëte étoit *Du Bois;* mais je crois présentement tout le contraire avec M. de la Monnoye, dans une de ses lettres qui m'a été envoyée. Et voici sur quoi nous nous fondons lui et moi. Crétin étoit trésorier de la chapelle du *bois de Vincennes*, et, comme en cette qualité il résidoit en ce lieu, delà vient qu'au bas de son épître à l'évêque de Glandèves il en a mis la souscription de cette sorte :

> Escript au *bois*, de quant, ne chault, ja, mais,
> C'est de *Cretin* vostre esclave à jamais.

Le meme poëte finit ainsi la seconde de ses épitres à frère Jean Martin :

> Escript au *bois* Vinciennes appellé.

en l'article et dernier moment de son decez : transportez vous vers luy, et oyez son chant. Pourra

Il est donc très-probable que Crétin étoit le véritable surnom de notre poëte, et que *Du Bois* n'étoit qu'un nom de guerre que lui avoit fait donner sa résidence ordinaire au *bois* de Vincennes. A l'égard de *laissons mourir ce Villaume*, termes que Pâquier dit que son Rabelais attribue à Panurge au sujet de Raminagrobis dont il alloit se séparer brusquement, on ne les trouve déja plus dans l'édition de 1547; mais dans toutes celles que j'ai vues, le chapitre XXIV du livre III commence par *laissons là Villaumere*, c'est-à-dire ce village auquel a donné le nom certain *Guillaume* qui y faisoit sa demeure. J'ai dit que *Raoul*, d'où je supposois que venoit la syllabe *ra*, dans le nom de Raminagrobis, signifioit proprement *un chat;* je me fonde sur ce qu'à Metz, et dans toute la Lorraine, ce nom d'homme se donne à tous les chats mâles, comme ailleurs ceux de *Marcou* et de *Matou*, qui sont aussi des noms d'hommes. (L.) — Le mot de *Raminagrobis* est plus vieux que Rabelais, car on le trouve dans la *Démonicque*, seconde Journée, folio 58, de la Passion de J. C., à personnages, vol. in-8°, Bernier l'explique par *homme tenant bonne trogne, et faisant de son gros bis*. Nous avons dit ailleurs que ce mot signifioit à la lettre *Arménien à gros visage*, et nous persistons dans notre étymologie. On a dit *Armin* pour *Arménien*, ici *ramin*, par métathèse, et *bis* pour *vis*, visage. Nous disons encore *vis-à-vis* pour visage à visage, face à face. Voyez livre Ier, chapitre v, note 62. Quant à *laissons mourir ce Villaume* que Pasquier lisoit, et à *laissons là Villaumere*, qui commence le chapitre XXIV, selon Le Duchat, on ne trouve ni l'une ni l'autre leçon. Le mot *là* n'étoit point accentué du temps de Rabelais, et on lit dans toutes les éditions *laissans la Villaumere*.

[15]* Crétin ayant, je pense, commencé par des *rondeaux* et autres bagatelles, et s'étant depuis mis à écrire en vers magnifiques ses *Chroniques* des rois de France, avoit fini par plusieurs chants royaux qu'on a de lui. C'est apparemment ce qu'on doit entendre ici par les *secondes nôces* du poëte avec la *grande Gorre*, dont seroit née la belle Bazoche. Le prétendu Listrius, sur le mot *μεγαλλοῤῥοῦντας* de *la Folie d'Érasme*, page 179 de l'édition de Bâle, 1676 : *Dictum*

estre que de luy aurez ce que pretendez, et par luy Apollo vostre doubte dissouldra. Je le veulx, respondit Panurge. Allons y, Epistemon, de ce pas, de paour que mort ne le previeigne. Veulx tu venir, frere Jean? Je le veulx, respondit frere Jean, bien voluntiers pour l'amour de toy, couillette, car je t'aime du bon du foye.

est à μεγάλον, magnum, et ῥῆσις, oratio, quod omnia magna loquantur (proceres) *nihi plebeium. Galli quoque vulgo vocant*, la grande gorre. Cette *grande gorre*, expression que, soit dit en passant, Charles Patin n'a pas entendue, selon moi, est proprement le stile magnifique de Crétin dans ses *Chroniques*, et où il le croyoit convenable à la majesté de la matière; et pour ce qui est de Bazoche, ce mot, comme on sait, venant du grec βασιλικὴ, convient visiblement aux chants royaux. Reste à savoir d'où vient le vieux français *gorre* dans la signification que lui a donnée la note de Listrius. Je le dérive de *guttur. Guttur, guttura, gura, guorre, gourre, gorre*, étant ordinaire de parler du fond de la gorge, quand on veut s'énoncer avec emphase, se louer, se vanter.

> Ja longuement ne te gorras,
> A gleive et à duel en morras,

lit-on dans l'Ovide MS. cité dans les Antiq. de Borel, au mot Gorrer. *Gorrière*, dans la signification d'une femme qui se *rengorge*, et palefroy *gorrier*, pour un cheval qui se bride si bien de lui-même, qu'il n'est jamais besoin de le ramener, viennent semblablement de *guttur;* et il n'est pas jusqu'à *gorre* pour la *vérole* et pour une truie, et *goret* tantôt pour un petit cochon, tantôt pour le premier compagnon d'un cordonnier, qui ne viennent du même mot, par rapport au grognement du pourceau. La vérole invétérée rend enroué : généralement tous les pourceaux, quelque jeunes qu'ils soient, poussent leurs cris du fond de la gorge; et comme un pourceau crie lui-même, dès qu'il en entend d'autres crier, et que les cordonniers ont coutume de s'entr'exciter de fois à autre à la besogne en chan-

Sur l'heure feut par eulx chemin prins, et arrivans au logis poeticque, trouvarent le bon vieillard en agonie, avec maintien joyeulx, face ouverte, et reguard lumineux.

Panurge, le saluant, luy mist on doigt medical de la main gausche en pur don ung anneau d'or, en la palle duquel estoit ung saphyr oriental beau et ample: puys, a l'imitation de Socrates, luy offrit ung beau coq blanc, lequel, incontinent posé sus son lict, la teste elevee en grande allaigresse, secoua son pennaige, puys chanta en bien hault ton. Cela faict, Panurge le requist courtoysement dire et exposer son jugement sus le doubte du mariaige pretendu.

Le bon vieillard commande lui estre apporté ancre, plume et papier. Le tout feut promptement livré. Adoncques escripvit ce que s'ensuit:

Prenez la, ne la prenez pas.
Si vous la prenez, c'est bien faict.
Si ne la prenez en effect,

tant dès que le plus ancien de la boutique les a mis en train, je ne doute pas que ce ne soit delà que les Parisiens auront nommé *goret* celui-ci. Du reste, M. de la Croze soutient que le mot μεγαλοῤῥοῦντας forgé par Érasme, n'est pas un bon mot. On a d'un certain Jean d'Abondance la chanson de *la Grand'-Gorre*, imprimée in-16, à Lyon, 1544. Voyez la *Bibliothèque* de Draudius, tome II. (L.) — *Gourre*, *gorre*, et *goret* ne viennent pas de *guttur*, mais du latin *verres*, qui vient du grec χοῖρος, *porcus*, *sus*; *natura*, *quâ mulieres sunt*. Voyez nos *Mélanges d'origines étymologiques*, in-8°, 1818, pag. 68 à 78. Voyez aussi le commentaire historique.

Ce sera ouvré par compas[16].

Gualloppez, mais allez le pas.
Recullez, entrez y de faict.
Prenez la, ne.

Jeusnez, prenez double repas,
Defaictes ce qu'estoyt refaict.
Refaictes ce qu'estoyt defaict.
Soubhaitez-luy vie et trespas.
Prenez la, ne.

Puys leur bailla la main, et leur dist : Allez, enfans, en la guarde du grand dieu des cieulx, et plus de cestuy affaire ne de aultre que soyt ne me inquietez. J'ay ce jourdhuy, qui est le dernier et de may, et de moy[17], hors ma maison, a grande fatigue et difficulté, chassé ung tas de villaines, immundes, et pestilentes bestes noires, guarres[18],

[16] *La Résurrection de J. C.*, fol. 6 : « Dea, Joseph, parlez par compas. Vous nous servez de gros langaige. » (L.) — Ce sera fort bien fait. « Ce rondeau, comme le remarque M. D. L., présente, dans l'original, de légères différences. Au lieu de, *si ne la prenez*, on y lit, *et si la laissez;* au lieu de *recullez : différez;* au lieu de *soubhaittez luy vie*, on lit : *desirez sa vie.* Les vers 9 et 10 sont dans un ordre inverse; enfin le refrain est *prenez la*, au lieu de *prenez la, ne.* Ce rondeau porte la signature ordinaire de Crétin : *Mieux que pis.* »

[17] *Mai* et le pronom *moy* se prononçoient anciennement l'un comme l'autre. *Amadis*, tome X, chap. XVIII : « représentant une « couleur tant diversifere comme des prez au joly mois de Moy, ou « un parterre de toutes fleurs. » (L.)

[18] Dans l'édition de 1626, on lit *guerres.* L'un et l'autre viennent de *varius*, comme *bigearre* de *bis-varius.* Plus bas, livre V, cha-

faulves, blanches, cendrees, grivolees, lesquelles laisser ne me vouloyent a mon ayse mourir; et, par fraudulentes poinctures, gruppemens harpyacques, importunitez freslonnicques[19], toutes forgees en l'officine de ne sçay quelle insatiabilité, me evocquoyent du doulx pensement onquel je acquiesceoys, contemplant, et voyant, et ja touchant et goustant le bien et felicité que le bon dieu ha preparé a ses fideles et esleuz, en l'aultre vie, et estat de immortalité. Declinez de leur voye, ne soyez a elles[20] semblables, plus ne me molestez, et me laissez en silence; je vous supply.

pitre I: « Aorist issu du preterit très imparfait des Grecs, et des « Latins en temps guerre et bizart receu. » En plusieurs lieux de la France on appelle *garre* une vache pie, et *garreau* un taureau pie. Ici par ces bêtes *guarres* sont désignez les jacobins qui sont vêtus de noir et de blanc. (L.) — Bigarrées, noires et blanches. Voyez livre V, chapitre I.

[19]* Semblables à celles des harpies et des frélons. Ces bêtes importunes et fâcheuses, dont se plaint Raminagrobis, sont, comme nous l'avons dit, les moines.

[20] Quoiqu'on lise *a eulx*, dans les éditions de Le Duchat et de M. D. L., nous avons préféré la leçon *a elles*, que nous avons trouvée dans l'édition de 1552, parcequ'en effet il s'agit ici des *bêtes noires*, c'est-à-dire des moines, et non pas des *fideles et esleus*.

CHAPITRE XXII.

Comment Panurge patrocine[1] a l'ordre des fratres mendians.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge fulmine ici contre *Raminagrobis*, pour s'être répandu en injures contre les bons religieux mendiants, qu'il compare, dit-il, à de vilaines et méchantes bêtes. L'auteur le fait contredire adroitement par Epistémon, qui lui soutient que par ces animaux importuns, Raminagrobis n'a entendu parler que des insectes malfaisants qui tourmentent tout le monde, et principalement les malades. Mais Panurge persiste dans son opinion, avec un ton qui annonce bien le caractère persécuteur du cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, et qui fait bien connoître l'adresse que montre par-tout Rabelais de dire la vérité en riant, et en paroissant ne dire que des folies. C'est ainsi qu'au chap. LVIII du liv. I, après avoir fait dire à Gargantua que l'énigme en prophétie désignoit la vérité du calvinisme, il le fait contredire par le frère Jean qui n'y voit qu'une description du jeu de paume. Peut-on se jouer plus habilement des inquisiteurs de la pensée et des lecteurs? « Ce n'est point, dit Ginguené, sous de joyeuses couleurs que Rabelais peint les cinq ordres que l'on appelle mendiants, parce-

[1] Plaide en faveur de l'ordre des frères mendiants.

qu'en effet ils faisoient vœu et profession de mendicité, c'est-à-dire de fainéantise, de ce qui est la honte et le fléau des sociétés civiles, et qu'ils ne s'enrichissoient que du métier et aux dépens des pauvres. Mais il étoit trop bon plaisant pour leur dire des injures directes; le tour qu'il prend est d'autant plus comique, qu'il a l'air plus simple, que ces injures ne consistent en apparence qu'en erreur de mots, et que cette erreur naïve devient doublement plaisante par la bonne foi poltronne et superstitieuse de celui qui la commet, et par la prud'hommie de celui qui la rend plus injurieuse encore en voulant la redresser. » Un interprète pense que le Panurge de ce chapitre est bien le cardinal de Lorraine, grand inquisiteur de France; mais il n'étoit point cependant encore grand inquisiteur, ni même cardinal, puisqu'il ne fit établir l'inquisition en France qu'en 1560, et qu'il ne fut fait cardinal qu'en 1547.

« Le chapitre XXII, dit Bernier, est des plus malins, quoiqu'adouci, ce semble, par une interprétation à plaisir, pour la fin, où il est parlé d'un *hérétique clavelé, et bruslable comme une belle petite horloge de bois.* Si ce clavelé est le nom d'un hérétique de La Rochelle, brûlé du temps du roi François I[er], comme les notes de l'édition de Hollande 1663 le prétendent, il ne faudra plus avoir recours ni aux *cineres clavellati*, ni aux *cineres hederæ* du *Lexic. chimic. Jousinii*, ni aux clefs des manotes et entraves des prisonniers et martyrs; mais Théodore de Bèze, en son Histoire des Martyrs, ne parle que d'un Jean Bouvot, dit *le clavelier*, précipité à Perthuis, du haut des murs. Ainsi j'aimerois bien mieux entendre cet hérétique brûlable de Muret, qui se plaisoit, dit-on, à une horloge de bois, et qui fut condamné au feu à Toulouse, pour un crime que chacun sait. Quelques uns disent à ce propos que Pierre Lizet, premier président au parlement de Paris, sachant qu'un hérétique avoit fait une horloge de bois qu'on lui avoit donnée, il la

brûla; mais ce président n'étoit ni si simple ni si scrupuleux, à moins qu'il ne crût par là faire sa cour à celle de Rome, et à celle de France. Ce qu'il y a d'assuré à propos de ces horloges, est qu'il y a encore à présent un ouvrier à La Rochelle qui en fait d'admirables. »

« Ce que l'auteur marque de l'hérétique brûlable et *clavelé,* ajoute Bernier dans ses additions, cela vient à la vérité de bon lieu, quant au mot de *clavelé;* mais outre que l'autorité d'un homme quelque grand, ou quelque savant qu'il soit, ne fait pas foi sur un fait, c'est qu'il ne s'en trouve rien ni dans l'histoire de d'Aubigné, ni dans celle de la Popelinière, ni dans celle des martyrs de Bèze, ni dans les œuvres de Duplessis Mornay. »

« Tout ce que Rabelais dit ensuite des moines est trop fort et trop caustique, et s'il fut du goût de son siècle, ce n'est rien qui puisse être du goût du nôtre, car outre que nos moines ne sont pas à beaucoup près ceux du sien, il nous faut quelque chose de plus fin, et de tel que ce conte qu'on fait des carmes de Paris. Un de ces bons pères s'étoit fait mettre sur le testament d'une bonne femme, mais comme les femmes sont inconstantes, elle changea cette disposition, pendant que le bon père dormoit *securè* et se reposoit là-dessus. Étant morte, il se présenta pour demander son legs, sur quoi le fameux évêque de Bellay (*J. P. Camus*), grand antimoine, lui ayant demandé s'il n'étoit pas de l'ordre d'Hélie, et le père ayant pris l'affirmative, il lui dit : *Vous êtes donc des pères de l'ancien Testament, ainsi vous n'avez point de part au nouveau.* »

« Une remarque, dit Le Motteux, imprimée dans l'*Alphabet de l'auteur*, au mot *hérétique*, nous fournit une explication de ce que dit Panurge d'un *hérétique clavelé, hérétique bruslable, comme la petite horloge de bois à La Rochelle.* Cela est relatif à la sentence de mort prononcée contre un des premiers confesseurs de la réformation dans

cette ville. Il étoit horloger, et il avoit fait une horloge de bois que l'on admiroit comme un vrai chef-d'œuvre. Mais d'autant que c'étoit un chef-d'œuvre de la façon d'un homme condamné pour hérésie, les juges ordonnèrent, dans leur sentence, que ladite horloge seroit brûlée par les mains du bourreau, et en conséquence elle le fut. A quoi il faut ajouter d'après l'auteur de la remarque, que Rabelais a conservé le nom de l'ouvrier, en disant *hérétique clavelé*. *Clavelé* étoit le nom de ce zélé protestant. »

Issant de la chambre de Raminagrobis, Panurge comme tout effrayé dist: Par la vertus Dieu, je croy que il est hereticque, ou je me donne au diable. Il mesdict des bons peres mendians cordeliers, et jacobins, qui sont les deux hemispheres de la christianté, et par la gyrognomonicque[2] circumbilivagination[3] desquelz, comme par deux filopendoles[4] coelivages, tout l'antonomatic mata-

[2] C'est-à-dire par un tournoiement ou mouvement en rond régulier, comme celui de l'ombre du gnomon ou de l'aiguille d'une horloge: du grec γῦρος, tour, cercle, et γνώμων, gnomon, style qui indique les heures.

[3] Mot forgé à plaisir, pour jouer sur celui de *vagina* : il est composé de *circa umbilicum vagari*, tournoyer autour du nombril.

[4] « Ce sont, dit l'auteur de l'alphabet (qui lit filopendules ou *filipendules*), contrepoids, tels que ceux qui font tourner les roues d'une horloge. Autres lisent *filependules*, qui est la même chose. » On trouve dans le dictionnaire françois-espagnol d'Oudin, *filipende*, *filipendola*, et dans son dictionnaire espagnol-françois *filipendula*, filipende, nom d'herbe. Ce mot est composé comme le nom de cette plante dite en latin *filipendula*, en françois *filipendule*, de *filum* et

grabolisme de l'ecclise romaine, soy sentant emburelucocquee d'aulcun baragouinage d'erreur ou de heresie, homocentricalement[5] se tremousse. Mais que tous les diables[6] luy ont faict les paouvres diables de capussins, et minimes? Ne sont ilz assez meshaignez[7] les paouvres diables? Ne sont ilz assez enfumez, et perfumez de misere et calamité, les paouvres haires, extraictz de ichthyophagie[8]? Est il, frere Jean, par ta foy, en estat de salvation? Il s'en va, par Dieu, damné comme une serpe[9] a trente mille hottees de diables. Mesdire de ces bons et vaillans pilliers d'ecclise? Appellez vous cela fureur poeticque? Je ne m'en peuz contenter : il peche villainement, il blaspheme contre la religion. J'en suys fort scandalizé. Je, dist frere Jean, ne m'en soucie d'ung bouton[10]. Ilz mesdisent de tout le monde : si tout

pendulus, et signifie, qui pend par un fil. Mais ici l'auteur entend des contrepoids célestes, qui vaguent ou errent dans le *ciel*. Cette phrase burlesque peut donc se traduire ainsi : « Et par le mouvement circulaire desquels, ainsi qu'à l'aide de deux contrepoids célestes, toute l'Église romaine se trémousse autour d'un même centre, quand elle est harcelée par l'erreur ou l'hérésie. » Sur *emburelucocquer*, voy. liv. I, chap. VI, note 22.

[5] C'est-à-dire à l'entour d'un même centre : du grec ὁμὸς, pareil, κέντρον, centre.

[6] Mais que diable. — [7] Misérables.

[8] Les pauvres diables de moines mendiants, qui ne vivent que de poisson.

[9] Un serpent. Voy. chap. XVII, note 23; et liv. II, chap. XVII

[10] Voyez liv. I, chap. L.

le monde mesdict d'eulx, je n'y pretendz aulcun interest. Voyons ce qu'il a escript. Panurge leut attentifvement l'escripture du bon vieillard, puys leur dist. Il resve le paouvre beuveur. Je l'excuse toutesfoys. Je croy qu'il est pres de sa fin. Allons faire son epitaphe. Par la response qu'il nous donne, je suis aussi saige que oncques puys ne fourneasmes[11] nous. Escoute ça, Epistemon, mon bedon[12]. Ne l'estimes tu pas bien resolu en ses responses? Il est, par Dieu, sophiste argut, ergoté, et naif. Je guaige qu'il est marrabais[13]. Ventre beuf, comment il se donne guarde de mesprendre en ses parolles! Il ne respond que par disjunctifves. Il ne peult ne dire vray. Car a la verité d'icelles suffit l'une partie estre vraye. O quel patelineux!

[11] Je suis ni plus ni moins instruit que je l'étois, ou qu'au commencement. Voyez livre I, chapitre XIV. Un interprète traduit ainsi : Nous sommes aussi sages que l'avons toujours été. C'est, ajoute-t-il, la fournée allégorique de sages.

[12] Mon gros ami, dont la compagnie me réjouit autant que si j'entendois le *tabourin* de mes nôces. Le dictionnaire françois-italien d'Oudin : bedon, *figlivolino*, *puttino favoritto*, *grassettino*. (L.) — Mon petit fils, mon mignon.

[13] Marane, juif caché, et proprement qui tient du *Maure* et de l'*Arabe*. Ces gens-là dans un païs d'inquisition, ne donnent que des réponses ambiguës, pour ne point donner de prise sur eux. (L.) — Maure-arabe, mahométan, ou juif caché, qui tient du Maure et de l'Arabe, que les Espagnols appellent encore aujourd'hui *Marrano*. C'est de là que vient aussi le mot *marbotin*, nom d'une monnoie d'or d'Espagne, appelée en bas-latin, *marabotinus*, et celui de *marabous*, prêtres mahométans d'Afrique, qui savent lire et écrire l'arabe. Voy. liv. I, chap. VIII.

Sainct Jago[14] de Bressuire, en est il encores de l'eraige[15]? Ainsi, respondit Epistemon, protestoyt Tiresias, le grand vaticinateur, au commencement de toutes ses divinations, disant apertement a ceulx qui de luy prenoyent advis : Ce que je diray adviendra[16], ou ne adviendra poinct. Et est le style des prudens prognosticqueurs. Toutesfoys, dist Panurge, Juno luy creva les deux yeulx. Voyre, respondit Epistemon, par despit de ce que il avoyt mieulx sententié[17] que elle sus le doubte proposé par Juppiter. Mais, dist Panurge, quel diable possede ce maistre Raminagrobis, qui ainsi sans propous, sans raison, sans occasion, mesdict des paouvres beatz peres jacobins, mineurs, et minimes? Je en suys grandement scandalizé, je vous affie[18], et ne me en peuz taire. Il a griefvement peché. Son asne[19] s'en va a trente mille panerees de diables. Je

[14] Saint Jacques de Bressuire. On lit *Bressuire* dans l'édition de 1552 ; dans celles de Le Duchat, *Bressure*.

[15] Y auroit-il bien encore quelqu'un de la *race* de Patelin ce grand fourbe? (L.) — *Eraige* ou *herage* signifie en effet race, lignée, extraction, héritage, et vient de *heres* héritier, *hereditas* succession, et non pas comme l'a cru un interpréte, de *æra*, ère, époque.

[16] Satires d'Horace, lib. II, sat. v : *Quicquid dicam, aut erit, aut non.* (L.)

[17] Prononcé, jugé. — [18] Je vous assure. (L.)

[19] Son ame : équivoque burlesque dont on a fait à Rabelais un crime très sérieux. Voyez le prologue du livre IV. « Rabelais auroit cru pécher contre la charité, dit Le Duchat dans sa préface, s'il avoit fait dire à Panurge que l'ame de Raminagrobis s'en alloit a tous les diables pour avoir plaisanté des religieux qui environnoient

ne vous entendz point, respondit Epistemon. Et me scandalisez vous mesme grandement, interpretant perversement des fratres mendians, ce que le bon poete disoyt des bestes noires, faulves, et aultres. Il ne l'entend, selon mon jugement, en telle sophisticque et phantasticque allegorie. Il parle absolument et proprement des pulces, punaises, cirons, mousches, culices, et aultres telles bestes, lesquelles sont unes noires, aultres faulves, aultres cendrees, aultres tannees et basanees, toutes importunes, tyrannicques, et molestes, non es malades seulement, mais aussi a gens sains et viguou-

ce bonhomme au lit de la mort. En bon chrétien, il croit, dans un discours goguenard comme celui-ci, devoir employer le mot d'*âne* plutôt que celui d'*ame;* mais n'osant déclarer cela devant des juges et des parties qui n'entendoient pas raillerie, il se prend aux imprimeurs, et leur impute un *quiproquo*, qui revient trop souvent pour avoir la moindre apparence. En effet, cette N pour M dont il se plaint dans l'épître liminaire au quatrième livre, c'est-à-dire *âne* pour *ame,* se trouve jusqu'à trois fois dans les chapitres XXII et XXIII du livre III. Voyez les notes sur cette épître et l'épître même. » « Rabelais, dit M. D. L., se plaint de ce que, dans les premières éditions de son troisième livre, au chap. XXII, l'imprimeur avoit mis *asne* pour *asme* (pour *ame* plutôt). En supposant, ce qui n'est nullement vraisemblable, que cette espièglerie n'appartienne pas à Rabelais (car on la trouve répétée plusieurs fois de suite, et dans différentes éditions), combien d'autres non moins fortes paient dans son livre le tribut au malin, et s'accordent assez mal avec ces protestations de dévotion qui, dans la bouche du joyeux curé de Meudon, ont presque l'air de jurements! Il est à remarquer que Béroalde a copié cette turlupinade dans son *Moyen de parvenir,* résultat XXV. » On lit *ame* dans l'édition de 1552.

reux. Par adventure ha il des ascarides[20], lumbricques[21], et vermes dedans le corps. Par adventure patist il (comme est en Ægypte, et lieux confins de la mer Erithree chose vulguaire et usitee) es bras ou jambes, quelque poincture de draconeaulx grivolez, que les Arabes appellent venes meden[22]. Vous faictes mal aultrement exposant ses parolles. Et faictes tort au bon poete par detraction, et es dictz fratres par imputation de tel meshaing[23]. Il fault tousjours de son proesme[24] interpreter toutes choses a bien. Apprenez moy, dist Panurge, a congnoistre mousches en laict[25]. Il est par la vertus Dieu hereticque. Je dy hereticque formé, hereticque clavelé[26], hereticque

[20] Petits vers qui s'attachent au fondement, et y causent des démangeaisons douloureuses.

[21] Vers qui naissent dans les intestins: du latin *lumbrici*.

[22] *Venæ Medini.* Maladie ainsi nommée de la ville de *Médine*, où elle est commune. Avicenne en parle. (L.) — Les *dragonneaux*, dit le scoliaste de Hollande, sont de petits vers qui s'engendrent aux cuisses et aux jambes, et qu'on voit remuer sous le cuir, sans faire aucun ennui. Les Arabes les appellent *vena meden*, ou *vena cruris*, par semblance que cette petite tumeur a avec la veine; Galien la nomme *dragoncule* au sixième livre des parties affectées, chap. III; Halymbbar l'appelle veine fameuse.

[23] De telle misère.

[24] De son procham : du latin *proximus*.

[25] Façon de parler proverbiale, qui commence la dernière des ballades de Villon. (L.) — C'est-à-dire apprenez-moi à connoître ce que je connois aussi bien que vous. Voyez Villon, ballad. II, pag. 209, et liv. I, chap. II.

[26] * Hérétique *clavelé* peut signifier ici un hérétique contagieux

bruslable comme une belle petite horologe. Son asne se en va a trente mille charettees de diables.

comme ces brebis qui ont le *claveau*. Sinon, ce seroit une allusion à ce qu'anciennement on perçoit d'un *clou* les livres des hérétiques. « Res autem eò deducta est, disoit Robert Gaguin à Guillaume Fichet, « dans son épître XXI : ut nominalibus veluti elephantiæ pruritu « pestilentibus indictum sit exilium; quorum celebriores libros, quos « è bibliothecis pontificum distrahi nefas erat, ferro et *clavis* tan-« quam compedibus, ne intrò spectentur, vinctos esse, jussit rex « Ludovicus. » Voyez Naudé, addition à l'histoire de Louis XI, pag. 194. (L.) — Nous n'adoptons que la première explication de Le Duchat : *hérétique clavelé*, signifie certainement un hérétique gangrené, pourri, contagieux, comme les moutons qui sont *clavelés* c'est-à-dire qui ont la *clavelée* ou le *claveau*. Falconnet prétend que Rabelais appelle cet horloger hérétique *clavelé*, en faisant de son nom une épithète, par allusion aux cendres *clavelées* ou *gravelées* que les chimistes appellent ainsi, et non par rapport à la maladie contagieuse des moutons, nommée *claveau*, ainsi que l'explique Le Duchat. « L'exécution de ce malheureux, condamné autant pour magie prétendue à cause de son horloge que pour hérésie, continue Falconnet, ne nous permet pas de reprocher d'avoir fait brûler sur la fin du XVIIe siècle, la jument qui marquoit les heures. » Voyez *Mém. acad. des Inscr.*, tom. XXXIV, édit. in-12, pag. 248. « Il se moque, dit le scholiaste, d'une sentence de condamnation de mort qui fut donnée contre un des premiers huguenots qui embrassa la religion réformée à la Rochelle, lequel estoit horloger, et avoit fait une horloge toute de bois, qui estoit un ouvrage admirable; mais à cause qu'elle avoit esté faite par les mains d'un prétendu hérétique, les juges ordonnèrent par la même sentence que cette horloge seroit bruslée par la main du bourreau : ce qui fut exécuté. Il faut encore remarquer que cet adjectif de *clavelé* est fait du nom de cet horloger qui avoit nom *Clavele* et s'estoit rendu fort considérable par son zéle. » Cette allusion à un fait historique bien connu dans le temps est piquante, et c'est pour cela que nous avons cru devoir la rapporter. Mais nous devons faire observer 1° que Le Motteux lit ici, *comme la petite horloge de bois à la Ro-*

Sçavez vous ou? Cor bieu, mon amy, droict dessoubz la selle persee de Proserpine, dedans le propre bassin infernal ou quel elle rend l'operation fecale de ses clysteres, a couste guausche de la grande chauldiere, a troys toises prez les gryphes de Lucifer [22], tirant vers la chambre noire de Demogorgon [23]. Ho le villain.

[illegible]

[22] Le livre des Conformités raconte qu'un démon, [illegible]

[23] Jean le Maire, de Belges, liv. I, chap. xxviii, de ses *Illustrations de Gaule*: « L'ancien pere des dieux, Demogorgon, [illegible]

CHAPITRE XXIII.

Comment Panurge faict discours pour retourner a Raminagrobis.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge a d'abord l'air de vouloir retourner à Raminagrobis, pour l'endoctriner et le convertir avant sa mort : mais bientôt la peur des diables s'empare de lui, et le fait renoncer à son projet. Il engage le frère Jean des Entommeures à le remplacer, en protestant très sérieusement qu'il n'ira point. Voilà bien le cardinal de Lorraine, superstitieux et poltron.

« Le chapitre XXIII, qui est une continuation des matières du XXI et du XXII, quoique divertissant, ne laisse pas, dit Bernier, d'etre tout hérissé de libertinage et de passion contre les moines. Il y cite même un *révérend père recteur de la faculté diabologique* ou *Picatrix*, qui est effectivement *auteur pseudonyme* d'un livre de magie, de même que le *Libellus magicus Adæ*. Grandes folies et vanités. Pour les farfadets et la prévôte d'Orléans dont il est fait mention dans le même chapitre, Sleidan (*Histor.*, *cap.* IX, ad an. 1534) rapporte que les cordeliers de cette ville contrefirent l'ame de cette dame par un novice fait au badinage. »

Retournons, dist Panurge continuant, l'admonester de son salut. Allons on nom, allons en la vertus de Dieu. Ce sera oeuvre charitable a nous faicte. Au moins s'il perd le corps et la vie, qu'il ne damne son asne[1]. Nous le induirons a contrition de son peché, a requerir pardon es dictz tant beatz peres, absens comme presens. Et en prendrons acte, affin qu'aprez son trespas ilz ne le declairent hereticque et damné, comme les farfadetz[2] feirent de la prevosté d'Orleans; et leur

[1] Pour *son ame*. Voyez le chapitre précédent, note 19.

[2]* C'est l'histoire des cordeliers d'Orléans, sur laquelle il y a une note parmi celles du livre II, chapitre VII, à propos du livre intitulé l'*Histoire des Farfadets*. (L.) — C'est en effet le récit du tour que les farfadets ou esprits follets, c'est-à-dire les cordeliers, jouèrent à la prévôté d'Orléans l'an 1534, en contrefaisant l'ame de la prévote. (Voyez Sleidan, au neuvième livre de son *Histoire*). Rabelais en a fait le titre d'un des livres de la bibliothèque de Saint-Victor. Voici l'histoire de ce tour scandaleux. Louise de Mareau, femme de François de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, étant venue à mourir, fut déposée dans la sépulture des Saint-Mesmin, aux cordeliers d'Orléans. Ces moines supposèrent que l'ame de la prévote revenoit les tourmenter dans leur couvent, de façon qu'ils ne pouvoient vaquer à leurs exercices, ni même faire le service divin. En conséquence, le 1er février 1533, ils commencèrent à conjurer cet esprit, et firent dire tout ce qu'ils voulurent au novice qu'ils avoient dressé et aposté pour jouer cette farce, et représenter l'esprit de cette dame. Le même manége continua long-temps : M. de Saint-Mesmin s'en étant plaint, Antoine Duprat, cardinal, archevêque de Sens, légat en France, et de plus chancelier, chargea Nicolas Quelin, président aux enquêtes, d'examiner cette affaire. La fourberie ayant été découverte, les cordeliers qui étoient les auteurs et les acteurs de ce nouveau mystère, furent condamnés, sur les conclusions du procureur du roi, à faire

satisfaire de l'oultraige; ordonnant par tous les convens de ceste province, aulx bons peres religieux, force bribes, force messes, force obitz et anniversaires. Et que, au jour de son trespas sempiternellement, ilz ayent tous quintuple pitance[3], et que le grand bourrabaquin[4], plein du meilleur, trotte de ranco[5] par leurs tables, tant des burgotz[6], layz et briffaulx[7], que des prebstres, et des

amende honorable et à être ensuite brûlés. Le couvent fut privé de la fondation faite par les Saint-Mesmin, et permis à eux de la transporter ailleurs, aussi bien que leur sépulture. Sur l'appel des coupables, François Ier nomma des commissaires. La sentence fut mitigée. Les cordeliers firent amende honorable et furent bannis du royaume par un arrêt qui fut rendu le 18 février 1534, au parvis qui est sous la Sainte-Chapelle du Palais, à Paris.

[3] Plus bas encore, liv. V, chap. VII : *De ce nous aultres faisons foin et pitance.* On appelle proprement la *pitance* d'un repas ce qui s'y sert au-delà du pain et du vin. Ce mot est employé en ce sens dans la *Passion de Jésus-Christ* à personnages; et c'est encore sur ce pié-là qu'Antoine du Pinet, liv. V, chap. XIX; et liv. XVIII, chap. XII de sa traduction de Pline appelle *pitance* les figues et les fèves. Ce mot s'est dit originairement de ce que la *piété* des peuples leur faisoit donner pour la subsistance des religieux mendians leurs voisins. Voyez du Cange au mot PITANTIA, et Ménage au mot PITANCE. (L.)

[4] Grand flacon de cuir, avec lequel les religieux mendiants quêtoient du vin. Ce mot est le diminutif de *bourrac*, outre à l'huile. Voyez le glossaire de la langue romane.

[5] De rang en rang, à la ronde. Nous n'avons trouvé cette expression dans aucun dictionnaire françois, provençal, languedocien, espagnol, et italien : il faut que ce soit du latin de moines.

[6] Moines burs, qui travaillent à labourer le jardin et les terres du couvent. De *burrus*, *burricus*, *burcollus*, burgot. *Burrus* vient de l'allemand, *baur* (*bauer*), qui signifie un laboureur. Voy. Ménage au mot BOURRIQUE. (L.) — Le Duchat ajoute, dans Ménage, que *bourdiqueur*

clercz; tant des novices que des profez. Ainsi pourra il de Dieu pardon avoir.

Ho, ho, je me abuse, et me esguare en mes discours. Le diable me emport si je y voys[8]. Vertus Dieu, la chambre est desja pleine de diables. Je les oy desja soy pelaudans[9], et entrebattans en diable a qui humera l'ame Raminagrobidicque, et qui premier de broc en bouc[10] la portera a messer Lucifer. Oustez vous de la[11]. Je ne y voys pas. Le diable memport si je y voys. Qui sçayt s'ilz useroyent de qui pro quo, et en lieu de Raminagro-

employé dans la traduction de l'*Utopie* de Thomas Morus, imprimée en 1559, est un synonyme de *burgot*, « mot qui dans Rabelais, liv. III, chap. XXIII, dénote, dit-il, un frère lay, employé à faire valoir une *borde* ou métairie de couvent, un moine *bur*. » D'où l'on voit qu'il fait venir *bourdiqueur*, de *borde*, et *burgot*, de *bur*; et nous approuvons ces deux étymologies, mais non pas toutefois la seconde comme il l'entend, ni celle qu'il donne de *burrus*, que nous rejetons entièrement. Nous pensons que *burgot* est ou un diminutif immédiat de *bur*, comme *papegot* en est un de *pape*, ou un composé de *bure* et de *cotte*. Quant à *burrus*, nous en avons déja donné, chap. VII, note 10, l'étymologie. Un interprète donne une autre étymologie de *burgots*. « Ces *burgots*, dit-il, étoient des moines fondés par Jean-Baptiste *Burgos*, augustin espagnol, dans le XVIe siècle. »

[7] Frères à chapeaux : de *briffer*, manger goulument comme des chiens briffaux.

[8] Si j'y vais.

[9] Voyez livre II, chapitre XIV.

[10] *De broc en bouc* doit signifier du broc (grand vase de vin) à la bouche.

[11] C'est l'*apage* des Latins. Vivès, dans son dialogue intitulé : *Euntes ad ludum litterarium : Diaboli verò? apage.* Ce que le traducteur anonyme a rendu par : *Du Diable! ostez-vous de là.* (L.)

bis, grupperoyent[12] le paouvre Panurge quitte? Ilz y ont maintesfoys failly, estant safrané[13] et endebté. Oustez vous de la. Je ne y voys pas. Je meurs par Dieu de male raige de paour. Soy trouver entre diables affamez? entre diables de factions? entre diables negocians? Oustez vous de la. Je guaige que par mesme doubte a son enterrement n'assistera jacobin, cordelier, carme, capussin, theatin, ne minime. Et eulx saiges. Aussi bien ne leur a il rien ordonné par testament. Le diable me emport si je y voys. S'il est damné, a son dam[14]. Pourquoy mesdisoyt il des bons peres de religion? Pourquoy les avoyt il chassez hors sa chambre sus l'heure que il avoyt plus de besoing de leur ayde, de leurs devotes prieres, de leurs sainctes admonitions? Pourquoi par testament ne leur ordonnoyt il au moins quelques bribes, quelque bouffaige[15], quelque carreleure de ventre, aux paouvres gens, qui n'ont que leur vie en ce monde? Y aille qui vouldra aller. Le diable me emport si je y voys. Si je y alloys, le diable me emporteroyt. Cancre, oustez vous de la.

Frere Jean, veulx tu que presentement trente

[12] Gripperoient le pauvre Panurge, n'ayant plus de dettes.

[13] *Safrané* doit signifier qui a fait faillite ou banqueroute : on a dit *saffrannier* pour banqueroutier, *aller au saffran* pour faire banqueroute, *estre au saffran* pour ruiné. Voyez les *Curiosités françoises* d'Antoine Oudin.

[14] Tant pis pour lui.

[15] Quelque gueuleton à bouffer.

mille charrettees de diables t'emportent? Fays troys choses. Baille moy ta bourse. Car la croix est contraire au charme. Et te adviendroyt ce que nagueres advint a Jean Dodin [16], recepveur du Couldray au gué de Vede, quand les gens d'armes rom-

[16] « On sait, dit La Monnoye, sur la Nouvelle LXXXI[e] de des Périers, à propos de cette prohibition, (francisquine ou des cordeliers de porter de l'argent) le tour que joua frère Couscouil à Jean Dodin, qu'il s'étoit chargé de porter sur ses épaules du bord d'une rivière à l'autre. Rabelais, à son ordinaire, en fait admirablement le conte, livre III, chapitre XXIII; mais comme peu de personnes savent d'où il l'a tiré, et que son commentateur n'en a rien dit, je remarquerai ici en passant que c'est des poésies latines de Nicolas Barthelemi, qui savoit la chose d'original, comme il le certifie lui-même dans une épigramme en vers phaleuques, imprimés in-8° à Paris l'an 1532, chez L. Cyaneus, quatorze ans avant la première édition du troisième livre de Rabelais. Cette épigramme est rapportée dans le *Ménagiana.* » Rabelais, ajoute La Monnoye (dans le *Menagiana*, tome III, pag. 277), n'invente pas toujours les contes qu'il fait entrer dans sa fable principale : il les tire souvent d'ailleurs, mais il les embellit et les rend siens par sa manière de les conter. Celui de Dodin et du cordelier, liv. III, chap. XXIII, est de ce nombre. L'original en est dans les poésies latines de Nicolas Barthelemi, dont il y a, entre autres, deux livres d'épigrammes, imprimées in-8° à Paris, chez Louis Cyaneus, 1532, quatorze ans avant la première édition du troisième livre de Rabelais. Au premier livre de ces Épigrammes, feuillet 22 *verso*, sont les hendécasyllabes suivans, qui ont pour titre : *De quodam Minoritano, et alio.*

Franciscanus in alteram profundi
Ripam fluminis excipit ferendum
Quempiam nitidum comatulumque
(Parco huic nomine, rem minus silebo
Dignam publica quæ sit, atque fiat),
Impostumque humeris rogavit ipse,
Quum ventum ad medium prope esset amnem

pirent les planches. Le pinart[17], rencontrant sus la rive[18] frere Adam Couscoil[19], cordelier obser-

Franciscanus, an is pecuniarum
Quicquam forsan haberet? Ille habere
Se dixit, quibus hunc juvaret, amplas,
Affatim quoque asymbolum cibaret.
Promissis nihil excitus vadator :
Nescis ordinis, inquit, esse nostri
Nos deferre pecunias vetari ?
Excussum simul hunc in amne liquit.
Desertor minimè hujus ipse fiam :
Novi utrumque, et id audii ex utroque.

Ce Nicolas Barthelemi, né à Loches, en Touraine, étoit moine. Il est qualifié *frater Nicolaus Bartholomæus Lochiarum, et Fractæ vallis prior*, au devant d'un ouvrage comique de sa façon, intitulé *Momiæ*, parce que l'auteur, comme un autre *Momus*, y censure toutes sortes d'états. Ces *Momiæ* sont imprimées chez Badius, in-8°, dès l'an 1514. »

Nicolas Barthelemi est né à Loches en 1478, et est mort prieur bénédictin de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle d'Orléans. Le recueil de ses poésies latines est le plus rare de ses ouvrages. Il est intitulé : *Nic. Bartholomæi Lochiensis Epigrammata et Eidyllia. Parisiis, Cyaneus*, 1532, in-8°. Nous l'avons trouvé dans la bibliothèque de M. Chalmel, à Tours, savant très distingué, et notre confrère à la Société royale des Antiquaires, qui possède un grand nombre de livres rares et d'éditions *princeps*, et qui est auteur de plusieurs ouvrages tant imprimés que manuscrits, entre autres d'une traduction inédite de Martial en vers françois, que nous avons nous-même traduit en vers françois également, en séparant les épigrammes libres des épigrammes décentes et classiques, à l'exemple du jésuite Collesson, dans son édition *ad usum delphini*.

[17] Quand Rabelais appelle *pinart* le receveur du Coudrai, c'est comme s'il le traitoit d'*homme à maillons*, comme on parle d'un richart : et cela me persuade que la *maille* et la petite monnoye appellée *pinart*, livre II, chapitre XXX, étoient d'une valeur à peu près égale. Or comme il falloit une infinité de mailles pour faire une cotte-d'armes ou un *aubergeon*, et qu'il n'en entroit aucune dans la cui-

vantin de Mirebeau, luy promist ung habit, en condition qu'il le passast oultre l'eaue a la cabre morte[20] sus ses espaules. Car c'estoyt un puissant ribault. Le pacte feut accordé. Frere Couscoil se trousse jusques aux couilles, et charge a son dours, comme ung beau petit sainct Christophle, le dict

rasse de l'homme d'armes, de là vient peut-être qu'on aura appellé *pinart* un homme tout cousu de *maillons*, et *loricart* un misérable qui n'avoit pas la maille. Le livre des *Amours de Pamphile et de Galatée*, in-4° imprimé l'an 1494 :

Tu voys ung paovre loricart,
Par artificiel office,
Devenir ung riche pinart,
Et acquerir grand benefice.

C'est donc *pinart* qu'on doit lire dans Rabelais, comme dans l'édition de 1547 (*et de* 1552), et dans celles de Lyon et de 1626, et non pas *pinard*, comme dans celle de 1553 et dans les nouvelles; ni *penard*, comme l'a cru l'abbé Guyet. (L.) — M. D. L. explique de même ce mot : « Rabelais, dit-il, appelle *pinart* un homme qui manie souvent cette même monnoie : c'étoit un receveur de contributions. » L'abbé de Marsy le traduit par *le paillard ;* et cette traduction est justifiée par ce qui est dit deux lignes plus loin, que ce pinart *estoyt ung puissant ribault*. D'ailleurs tout le monde sait qu'un vieux penard signifie encore un vieux paillard, et c'est ainsi que *penard* est expliqué dans Trevoux. Ce mot est donc, comme nous l'avons déja dit ailleurs, un dérivé immédiat de *pine*, que nous avons formé du latin *penis*.

[18] C'est *rive* qu'il faut lire, conformément aux anciennes éditions. *Riviere*, comme on lit dans celle de 1596 et dans les nouvelles, ne vaut rien. (L.)

[19] Nom forgé par Rabelais pour désigner un moine qui, par sa nudité, représentoit le premier homme avant le péché. On appelle *couscoilles* dans le haut Languedoc les gousses de féves. (L.)

[20] Comme une chévre morte.

suppliant Dodin. Ainsi le portoyt guayement, comme Æneas porta son pere Anchises hors la conflagration de Troye, chantant ung bel *ave maris stella*. Quand ilz feurent au plus parfond du gué, au dessus de la roue du moulin, il luy demanda s'il avoyt point d'argent sus luy. Dodin respondit qu'il en avoyt pleine gibbessiere, et qu'il ne se deffiast de la promesse faicte d'ung habit neuf. Comment, dist frere Couscoil, tu sçays bien que, par chapitre exprez de nostre reigle, il nous est riguoureusement defendu porter argent[21] sus nous; malheureux es tu bien certes qui me has faict pecheur en ce poinct. Pourquoy ne laissas tu ta bourse au meusnier? Sans faulte tu en seras presentement puny. Et si jamais je te peulx tenir en nostre chapitre a Mirebeau, tu auras du *miserere*, jusques a *vitulos*. Soubdain se descharge, et vous jecte Dodin en pleine eaue la teste au fond.

A cestuy exemple, frere Jean, mon amy doulx, affin que les diables t'emportent mieulx a ton ayse, baille moy ta bourse, ne porte croix aulcune sus

[21] La Folie d'Érasme, pag. 159 de l'édition de Bâle 1676: « Rursum alios qui pecuniæ contactum ceu aconitum horreant, nec à « mulierum contactu temperantes. » Endroit que le peintre Holbein illustra de la figure d'un cordelier qui de sa main gauche patine le sein d'une donzelle, pendant que par scrupule il ne touche que du bout d'un poinçon certain argent qu'il devoit compter de la droite. Rabelais, comme on voit, enchérit encore sur les idées d'Érasme et de Holbein. (L.)

toy. Le dangier y est evident. Ayant argent, portant croix, ilz te jecteront sus quelques rochiers, comme les aigles jectent les tortues pour les casser, tesmoing la teste pelee du poete Æschylus[22]. Et tu te feroys mal, mon amy. J'en seroys bien fort marry : ou te laisseront tumber dedans quelque mer, je ne sçay ou, bien loing, comme tumba Icarus. Et seroyt par apres nommee la mer *Entommericque*[23].

Secondement, soys quitte. Car les diables ayment fort les quittes, je le sçay bien quant est de moy. Les paillardz ne cessent me mugueter, et me faire la court. Ce que ne souloyent, estant safrané et endebté. L'ame d'ung homme endebté est toute hecticque[24] et dyscrasiee. Ce n'est viande a diable. Tiercement, avec ton froc,

Et ton domino de grobis
Retourne a Raminagrobis.

En cas que trente mille batelees de diables ne t'em-

[22] Eschyle fut tué par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête du haut des airs.

[23] Du surnom des *Entommeures*, comme il dit liv. I, chap. xxxiii, que le détroit de Gibraltar sera nommé la mer *Picrocholine*, du nom de *Picrochole*.

[24] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1552, dans celle de 1659, et dans les deux de Le Duchat, et qu'on doit lire, d'après le mot *dyscrasiée* qui suit, et qui est formé du grec *δυσκρασία*, *mala temperies*, *adversa habitudo*, *δύσκρατος*, *malè temperatus*. Si le dernier éditeur en avoit connu la signification, il n'auroit pas mis *hereticque* en place d'*hectique*, dans les deux éditions qu'il a publiées.

portent ainsi qualifié, je payeray pinthe et fagot. Et si pour ta seureté tu veulx compaignie avoir, ne me cherche pas, non. Je t'en advise. Oustez vous de la, je n'y voys pas. Le diable m'emport si je y voys. Je ne m'en souscieroys, respondit frere Jean, pas tant, par adventure que lon diroyt, ayant mon braguard ou poing. Tu le prendz bien, dist Panurge et en parles comme docteur subtil en l'art. On temps que j'estudioys a l'eschole de Tolette, le reverend pere en diable Picatris[25], recteur de la faculté diabologicque, nous disoyt que naturelle-

[25] *En diabologie*, suivant l'usage d'appeller pères *en Dieu* les ecclésiastiques théologiens. Entre une infinité d'inepties dont fourmillent les quatre livres que l'auteur, qui s'est caché sous le nom de *Picatrix*, confesse avoir recueillies de deux cent vingt-quatre des plus fameux magiciens de l'antiquité, l'an 1256, la doctrine qui attribue aux démons une substance aërée, s'étoit enseignée dans des grottes proche de Tolède, jusqu'en l'année 1492, que les écoles des Arabes en Espagne y finirent aussi-bien que la domination de ces peuples. Agrippa, qui avant Rabelais avoit parlé de *Picatrix*, dit que l'ouvrage de cet Espagnol étoit dédié au roi Alfonse. Voyez le chapitre XLII de la *Vanité des Sciences*. Du reste Naudé qui, lorsqu'il composa son *Instruction à la France*, etc., lisoit dans Rabelais *révérend père* endiablé *Picatris*, semble depuis s'être corrigé à la page 451 de la seconde édition du *Mascurat*. (L.) — Ce livre de magie, publié sous le nom pseudonyme de *Picatrix*, est extrêmement rare. Un interprète de Rabelais, qui ne s'est pas même donné la peine de consulter le commentaire de Le Duchat, et qui confond tout, les mots, les noms, les personnes, les lieux, et les temps, dit que « ce *Picatrix* est évidemment *Jean Piscator*, célèbre professeur de théologie dans le XVIe siècle, dont la doctrine a été solennellement condamnée par l'église; de là, ajoute-t-il, cette qualité que lui donne l'auteur, de recteur de la faculté diabologique. »

ment les diables craignent la splendeur des espees, aussi bien que la lueur du soleil. De faict, Hercules, descendent en enfer a tous les diables, ne leur feit tant de paour, ayant seulement sa peau de lion et sa massue, comme par apres feit Æneas, estant couvert d'ung harnoys resplendissant, et garny de son bragmard bien a poinct fourby et desrouillé, a l'ayde et conseil de la sibylle Cumane. C'estoyt, peult estre, la cause pourquoy le seigneur Jean Jacques Trivolse [26], mourant a Chastres, demanda

[26] Dans le bourg de Chartres, sous Montleheri, en l'année 1518. Voyez Mézerai sur cette année-là. Lui-même avoit fait son épitaphe en ces termes : *Ci gist Jean Jacques Trivulse, qui auparavant n'avoit jamais eu de repos* : et il y a de l'apparence que ce fut pour ne la point faire mentir qu'étant près d'expirer il s'escrimoit encore de son épée à droite et à gauche. Dans Commines on lit toujours *Trevoul*, dont apparemment *Trivolse* dans Rabelais ; mais le véritable nom de ce gentilhomme *milanois*, selon la prononciation françoise, est *Trivulce*, de l'italien *Trivultio*, à cause d'une tête à trois visages que les Trivulces portent dans leurs armes. Imhoff, page 81 de ses Familles d'Italie, édition de Holl. : *Caput* trifrons *etymon nominis Trivultiani, quod a tribus vultibus aliqui derivant.* Là même il donne le revers d'une médaille, où, sous un bonnet de prince représenté au-dessus des armes du prince Trivulce, se voit effectivement une tête à *trois visages*, qui peut-être donne à entendre la sagacité de quelqu'un de cette famille à prévoir l'*avenir* par la grande connoissance qu'il avoit du *passé* et du *présent*. Du reste, une semblable tête se voit à une fontaine de la Cour *des trois visages* à Fontainebleau ; et peut-être se rapporte-t-elle aux armes parlantes de ce Jean Jacques *Trivulce*, qui fut long-tems en faveur sous François Ier qui, comme on sait, fit élever la fontaine en question, et les autres édifices qui environnent cette cour. (L.) — Jean-Jacques Trivulce, Milanois, lieutenant-général des armées françoises sous Charles VIII, et ma-

son espee, et mourut l'espee nue on poing, s'escrimant tout au tour du lict, comme vaillant et chevaleureux, et par ceste escrime mettant en fuytes tous les diables qui le guettoyent au passaige de la mort. Quand on demande aulx massoretz et cabalistes pourquoy les diables n'entrent jamais en paradis terrestre, ilz ne donnent aultre raison sinon que a la porte est ung cherubin, tenant en main une espee flambante. Car, en parlant vraye diabologie de Tolette[27], je confesse que les diables vrayement ne peuvent par coupz d'espee mourir : mais je maintiens, selon la dicte diabologie, qu'ilz peuvent pastir solution de conti-

réchal de France sous Louis XII et sous François I[er], mourut de chagrin en 1518, non pas à *Chartres*, comme l'écrivent Le Duchat et un autre interpréte, mais à *Châtres*, par suite des perfidies de Lautrec à son égard. Voici le fait auquel Rabelais fait allusion : « Il avoit ouï dire à quelques philosophes que les diables haïssoient fort les espées, et en avoient grande frayeur, et s'enfuyoient quand ils les voyoient flamboyer... Aussi ledit seigneur... fondé sur telle opinion, lorsqu'il voulut mourir, il se fit mettre son espée sur le lit, toute nue, et la tint à deux mains, tant qu'il put, au lieu de la croix...; afin que les diables le voyant ainsi armé, et ayant peur, ils ne s'approchassent de luy, pour luy enlever et emporter son ame avec eux : et par ainsi que n'osant approcher de luy, elle eut loisir de s'eschapper, et passer par la porte de derrière, et s'envoler vite en paradis. » Brantôme, tom. VI, pag. 51. Voilà bien le type de la superstition italienne au XVI[e] siècle, même dans les ames fortes et supérieures à celles du vulgaire! Voilà ce que peut l'éducation!

27 Cælius Rhodiginus, liv. II, chap. VIII de ses *Anciennes Leçons* donne cette opinion pour une doctrine qui de son tems avoit plusieurs partisans. (L.)

nuité, comme si tu couppoys de travers avecques ton bragmard une flambe de feu ardent, ou une grosse et obscure fumee. Et crient comme diables a ce sentement de solution, laquelle leur est doloreuse en diable.

Quand tu veoids le hourt[28] de deux armees, pense tu, couillasse, que le bruit si grand et horrible que lon y oyt proviegne des voix humaines? du heurtis des harnoys? du clicquetiz des bardes? du chaplis des masses? du froissis des picques? du bris des lances? du cry des navrés? du son des tambours et trompettes? du hannissement des chevaux? du tonnoire des escoupettes[29] et canons? il en est veritablement quelque chose, force est que le confesse. Mais le grand effroy et vacarme[30] principal provient du dueil et ullement des diables, qui, la guettans pele mele les paouvres ames des blessez, receoipvent coup d'espee a l'improviste, et pastissent solution en la continuité de leurs substances aerees et invisibles, comme si a quelque lacquais, crocquant les lardons de la broche, maistre hordoux[31] donnoyt ung coup de baston sus

[28] Le choc. On lit le *hurt* dans Le Duchat, le *hourt* dans l'édition de 1552. — [29] Petites arquebuses ou carabines.

[30] Plus haut déja, livre I, chapitre XLVI : *tumultuaire vacarme*. De *bacchi carmen*. (L.)

[31] Plus bas, livre IV, chapitre XL : *Hordoux*, de *horridus*, est le nom d'un cuisinier mal propre. Ici c'est le même homme qui se tue à chasser *hors* de sa cuisine et gens et bêtes qui n'y font que du dom-

les doigtz: puys crient et ullent[32] comme diables; comme Mars, quand il feut blessé par Diomedes devant Troye, Homere[33] dict avoir crié en plus hault ton et plus horrificque effroy que ne feroyent dix mille hommes ensemble. Mais quoy? nous parlons de harnoys fourbiz, et d'espees resplendentes[34]. Ainsi n'est il de ton bragmard. Car, par discontinuation de officier, et par faulte de operer, il est par ma foy plus rouillé que la claveure d'ung vieil charnier. Pourtant[35] fay de deux choses l'une. Ou le desrouille bien a poinct et guaillard, ou, le maintenant ainsi rouillé, guarde que ne retournes en la maison de Raminagrobis. De ma part je n'y voys pas[36]. Le diable m'emport si je y voys.

mage et de l'embarras. Un petit écolier à qui on dit de décliner *hor dicus*, n'en est pas plutôt au génitif, qu'il comprend qu'on veut qu'il s'en aille. (L.) — C'est le nom d'un des cuisiniers qui plus bas, livre IV, chapitre XL, entrent dans la grande truye.

[32] Dans les éditions nouvelles on lit *urlent;* mais toutes les anciennes ont *ullent*, d'*ululare.* (L.) — On lit *ulent* et *ulement* dans l'édition de 1552.

[33] Selon que le dit Homère, cria.

[34] *Resplendentes.* C'est comme on lit dans l'édition de 1537 (*et de* 1552); de *resplender* qu'on doit avoir dit pour *resplendir*, d'où *resplendissantes*, qu'on lit dans les nouvelles éditions, après celles de 1553 et 1596. (L.)

[35] Partant fais.

[36] *De ma part je ne y voys pas.* C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1547; mais celle de 1553, qu'ont suivie les nouvelles, porte: *de ma partie je n'y vai pas.* J'ai rétabli cet endroit suivant le style ordinaire de Rabelais. (L.) — On lit *voys* aussi dans l'édition de 1552, ici et ailleurs.

CHAPITRE XXIV.

Comment Panurge prend conseil de Epistemon.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge consulte ici *Epistémon* pour savoir s'il doit ou non se marier; mais ce dernier avoue qu'il est incapable de lui donner conseil à ce sujet. Panurge lui propose alors d'aller, avec la permission du roi, faire un voyage aux *isles Ogygies* ou des *Bienheureux*, en l'une desquelles Saturne est enchaîné, et prédit l'avenir et les destinées des hommes. Ces îles désignent ici Rome et le *Vatican*. L'État du pape étoit jadis appelé le *Latium* et *Saturnia Tellus*, parceque Saturne s'y cacha et y régna, et qu'il y fit régner avec lui l'âge d'or. Ce dieu, *qui est lié de belles chaînes d'or, dedans une roche d'or*, et que Panurge et Epistémon doivent consulter, est donc évidemment le pape, qui règne aussi au Capitole, sur la roche Tarpéienne. *L'ambrosie et le nectar divins dont il est alimenté, et qui journellement lui sont des Cieux transmis en abondance*, sont les tributs que toute la chrétienté paie au saint père et à la cour de Rome. Les oiseaux vaticinateurs qui l'entourent, sont les membres du sacré collége qui composent la cour du *Vatican*, sur la colline appelée de son nom *Saturnienne*, et depuis, *le Mont-Capitolin, la roche Tarpéienne.* Enfin le bon père Saturne, *qui connoît, en dormant, tout ce que filent les Parques; tout*

ce que Jupiter délibère, c'est toujours le saint père qui, sans interrompre jamais son délicieux loisir, connoît et interprète la volonté du Très-Haut, et règle la politique de toutes les cours. Epistémon, qui dissuade Panurge d'aller consulter Saturne sur son mariage; qui traite *d'abus trop évidents, de fable trop fabuleuse*, la puissance céleste qu'on attribue à cet ancien roi du Latium, et refuse, en conséquence, d'aller aux *isles Ogygies* est le cardinal de Tournon ou l'auteur lui-même de cette fiction. Toute cette allégorie *des isles Ogygies*, est tirée des œuvres morales de Plutarque, au traité de la face qui apparoît au rond de la lune, page 624, lettre F. Edit. de Michel Vascosan (1559.)

Voici les vaines conjectures de Bernier et de Le Motteux sur les allusions de ce chapitre. « Tout ce qui est proposé dans ce chapitre, dit Bernier, est bien inventé, spirituel, sçavant, judicieux. Les isles Ogygies situées dans la mer d'Angleterre, est, dit-on, une satyre contre un auteur espagnol. Pour le nom des Argives, à la large perruque blonde, qui firent vœu de n'en plus porter qu'ils n'eussent recouvert leur honneur, c'est tout le contraire de nos François qui semblent depuis quelque temps avoir fait vœu d'en porter pour couvrir leur honte, la vieillesse, les cheveux blancs, la pelade, et pour imposer de leur côté à celles qui leur imposent du leur, chacune à sa manière. Sur quoi il est à noter qu'il y a des hommes que ces cheveux empruntés font paroître comme des hiboux dans du lierre, tant leur visage y paroît enfoncé et méconnoissable. »

« Mais à propos de ces vœux profanes, quelques uns de ceux que les chrétiens font, sont-ils meilleurs, surtout ceux des femmes; car n'en avons-nous pas vu une au dernier jubilé, qui demanda dispense du vœu qu'elle avoit fait de ne plus mettre du fard et des mouches sur son visage? mais en voici une bien plus extravagante: elle maria sa sœur après lui avoir fait promettre et vouer entre ses mains ce

que Michel de Montagne rapporte d'un roi et d'une reine de Pologne, lesquels gardèrent leurs vœux, dit-il, *à la barbe des commodités nuptiales.* Elle prétendoit par-là faire son fils héritier de cette sœur avec laquelle elle étoit de moitié d'un commerce de manufacture. Cependant le mari qui n'avoit rien ratifié, s'étant servi de ses droits, et la belle-sœur s'en étant aperçue avant le terme de neuf mois, dieu sçait si sa petite femme fut pouillée, traittée de traîtresse, de parjure, d'impudique? Ce ne fut que larmes, que dépits, que chagrins pour celle qui voyoit disparoître ses espérances, à mesure que le ventre de sa sœur grossissoit. Ce qu'il y a de surprenant, est que cette extravagante étoit dévote. Après cela, fiez-y vous. » C'étoit le cas de dire : ah! le bon billet qu'à La Châtre!

« Dans le chapitre xxiv, dit Le Motteux, Panurge consulte Epistémon. Ce pourroit être Guillaume Ruffi, l'un des ministres de la reine Marguerite, et qui avoit été quelque temps en prison pour avoir prêché la réforme; mais qui ayant sans doute dissimulé, comme beaucoup d'autres, fut ensuite pourvu de l'évêché d'Oleron dans les états du roi de Navarre. De sorte que sa descente aux enfers, dans le chapitre xxx du livre II, pourroit se rapporter à son emprisonnement. J'avoue que mon prétendu évêque d'Oleron va à la guerre avec Pantagruel; mais Panurge y va bien, et n'en est pas moins l'évêque de Valence. C'est ainsi que les caractères sont déguisez. Et je suis d'autant plus porté à croire Epistémon, homme d'église, qu'il entend très bien l'hébreu. Chose assez rare parmi les laïques, et qui ne se retrouve ici dans aucun autre personnage que dans Panurge. Aussi l'appelle-t-il son *compère* et son *ami.* D'ailleurs le nom seul d'*Epistémon*, vous donne l'idée d'un homme qui pense, qui réfléchit. Ajoutez que comme Epistémon avoit été précepteur de Pantagruel, de même il y a apparence que l'évêque d'Oleron avoit instruit ou initié

Antoine de Bourbon à la doctrine des réformateurs. »

« Enguerrant, qu'Epistémon accuse, en passant, d'avoir fait sur le vœu de certain espagnol, un *tant long, curieux, et fascheux compte, oubliant l'art et maniere d'escripre histoires; c'est incontestablement Enguerrant Monstrelet, auteur* de la *Chronique* ou des *Annales de France*. Dans le même chapitre, Panurge parle des isles *Ogygies* qui *ne sont loing du port de Sammalo*. Ne seroient-ce point les isles de *Jersey, Guernesey, Sarck*, et *Alderney!* Qui sait si nos auteurs n'alloient pas en effet de tems en tems faire un tour de ces côtés-là? Ce que l'on sait au moins, c'est que la reine de Navarre, avec laquelle ils avoient d'assez grandes liaisons, demeura quelque tems en Bretagne, où elle mourut (elle mourut au château d'*Odos* ou *Audos* en Bigorre). Le nom donné aux isles voisines du séjour de cette princesse, sera une allusion à l'isle *Ogygie*, qui étoit le séjour de *Calypso*. » Mais toutes ces conjectures sont de pures rêveries; celles de Bernier ont au moins un avantage que n'ont pas celles de Le Motteux, elles sont, en les abrégeant toutefois, piquantes et amusantes, si ellés ne sont pas vraies.

Laissans la Villaumere, et retournans vers Pantagruel, par le chemin Panurge s'adressa a Epistemon, et luy dist : Compere, mon anticque amy, vous voyez la perplexité de mon esprit. Vous sçavez tant de bons remedes. Me sçauriez vous secourir? Epistemon print le propous, et remonstroyt a Panurge comment la voix publicque estoyt toute consommee en mocqueries de son desguisement : et luy conseilloyt prendre quelque peu de

ellebore, affin de purger cestuy humeur en luy peccant, et reprendre ses accoustremens ordinaires. Je suys, dist Panurge, Epistemon mon compere, en phantasie de me marier. Mais je crains estre coqu et infortuné en mon mariaige. Pourtant ay je faict veu a sainct Françoys le jeune[1] (lequel est au Plessis lez Tours reclamé de toutes femmes en grande devotion, car il est premier fondateur des bons hommes[2], lesquelz elles appetent naturellement) porter lunettes au bonnet, ne porter braguette en chausses, que sus ceste

[1] C'est François de Paule. Rabelais l'appelle *saint François le jeune*, pour le distinguer de *saint François d'Assise*, qui est plus ancien.

[2] Ces bons-hommes, qui ont pour fondateur François de Paule, surnommé *le Jeune*, par rapport à François d'Assise, sont les minimes: mais ici Rabelais parle des ladres, qui ont de grands talens pour l'amour. Panurge, liv. V, chap. XXVII, parlant de frère Fredon qui vantoit ses exploits amoureux, *il est par D... ladre verd.* Autrefois on nommoit *bons-hommes* les ladres, et en Allemagne on ne les appelle pas autrement. (L.)—Dupleix, en la vie de Louis XI, et P. de Bonfons, dans ses *Antiquités de Paris*, disent que les minimes ont été appelés *bons-hommes* de François de Paule, leur fondateur, que ce roi appeloit *le bonhomme*, et que François de Paule les avoit nommés *minimes*, par humilité, à l'exemple des *frères mineurs*. Hotman, dans son livre intitulé l'*Étrille de Papyrius Masso* dit aussi que les *minimes* ont été nommés ainsi par opposition aux frères mineurs: *Monachi omnes dicebantur olim* fratres. *Posteà*, quidam *dicti sunt* fratres minores. *Alii posteà, dicti sunt* minimi. C'est ainsi que le pape prend le titre de *servus servorum Dei*; et que les premiers califes prenoient le nom d'*Abdallah*, ou de serviteur de Dieu. C'est à qui se fera le plus humble, le plus petit, pour être le plus grand. Ramper pour s'élever est la maxime des ambitieux.

mienne perplexité d'esprit je n'aye eu resolution aperte.

C'est, dist Epistemon, vrayement ung beau et joyeulx veu. Je me esbahys de vous que ne retournez a vous mesme, et que ne revocquez vos sens, de ce farouche esguarement, en leur tranquillité naturelle. Vous entendent parler, me faictes soubvenir du veu des Argives[3] a la large perruque, lesquelz, ayans perdu la bataille contre les Lacedemoniens en la controverse de Thyree, feirent veu cheveulx en teste ne porter, jusques a ce qu'ilz eussent recouvert leur honneur et leur terre; du veu aussi du plaisant Hespaignol Michel Doris, qui porta le trançon de greve[4] en sa jambe. Et ne sçay lequel des deux seroyt plus digne et meritant porter chapperon verd et jaulne a au-

[3] * On trouve effectivement, dans Hérodote, liv. I, un pareil vœu des Argiens, qui jurèrent de ne plus porter de cheveux qu'ils n'eussent recouvré leur honneur, dans la guerre qui s'éleva entre eux et les Lacédémoniens, à l'occasion de Tyrée; mais l'auteur suppose que la large *perruque* a remplacé les cheveux des Argiens vaincus. Peut-être veut-il faire allusion ici à François Ier qui écrivit à sa mère, après la bataille de Pavie: *Madame, tout est perdu, fors l'honneur.* Quatre ans auparavant il avoit été obligé de couper ses cheveux et de laisser croître sa barbe pour cacher la cicatrice d'une blessure qu'il avoit reçue à Romorantin, en assiégeant une maison à coups de pelotes de neige et de tisons.

[4] Cet Espagnol vaincu en combat singulier, et des suites duquel il lui étoit resté un morceau de grève ou d'armure de jambe, avoit sans doute aussi fait vœu de porter cette relique jusqu'à ce qu'il se fût vengé de sa défaite.

reilles de chevre, ou icelluy glorieux champion, ou Enguerrant qui en faict le tant long, curieux[1], et fascheux conte, oubliant l'art et maniere d'escripre hystoires, baillee par le philosophe Samosatoys[2]. Car, lisant icelluy long narre, lon pense que doibve estre commencement et occasion de quelque forte guerre, ou insigne mutation des royaulmes, mais en fin de compte on se mocque et du benoist champion, et de l'Angloys qui le deffia, et de Enguerrant leur tabellion, plus baveux[3] que ung pot a moustarde. La mocquerie est

Enguerrand de Monstrelet, [illegible] (L.) — [illegible]

[1] Curieusement, [illegible] (L.)

[2] C'est Lucian de Samosate, en Syrie, [illegible] au IIe siecle de l'ere chrestienne.

[3] Baveux, [illegible] (L.) — [illegible]

telle que de la montaigne d'Horace, laquelle crioyt et lamentoyt enormement, comme femme en travail d'enfant. A son cry et lamentation accourut tout le voisinaige, en expectation de veoir quelque admirable et monstrueux enfantement, mais en fin ne nasquit d'elle qu'une petite souriz[9].

Non pourtant, dist Panurge, je m'en soubris.

Se mocque qui clocque[10].

Ainsi feray comme porte mon veu. Or long temps ha[11] que avons ensemble vous et moy foy et amitié juree par Juppiter φίλιος, *philios*[12]. Dictes m'en vostre advis. Me doibs je marier ou non? Certes, respondit Epistemon, le cas est hazardeux, je me sens par trop insuffisant a la resolution. Et si ja-

samment de *tabellion baveux*, c'est-à-dire de notaire de village, Enguerrand de Monstrelet, ne voulant pas l'honorer du nom d'historiographe, parcequ'il trouvoit ce chroniqueur du xv[e] siècle trop prolixe et trop diffus.

[9] Marot, dans l'épitre à son ami Lyon :

Sire Lyon (dit le filz de Souris)
De ton propos (certes) je me soubris. (L.)

— Ce badinage de Rabelais est, comme on voit, imité de Marot.

[10] *Loripedem derideat rectus, Æthiopem albus.* Proverbes. (L.) — Tel se moque, qui est lui-même dans le cas d'être moqué.

[11] Il y a long-temps.

[12] C'est ainsi qu'on lit dans la belle édition de Fezandat, Paris, 1552, au lieu de *Fillot* que portent les éditions de Le Duchat et de M. D. L. Cette leçon est justifiée par le contexte et par plusieurs auteurs anciens, qui nous apprennent qu'on donnoit le surnom de φίλιος, *amicitiæ præses*, à Jupiter. Voyez *Lil. greg. Giraldi opera*, in-fol., 86, C.

mais feut vray en l'art de medicine le dict du vieil Hippocrates de Lango[13], *Jugement difficile*[14], il est en cestuy endroict verissime. J'ay bien en imagination quelques discours moyennant lesquelz nous aurions determination sus votre perplexité, mais ilz ne me satisfont point apertement. Aulcuns platonicques[15] disent que qui peult veoir son *Genius*, peult entendre ses destinees. Je ne comprens pas bien leur discipline, et ne suys d'advis que y adherez. Il y ha de l'abuz beaucoup. J'en ay veu l'experience en ung gentilhomme studieux et curieux on pays d'Estangourre[16]. C'est le poinct premier.

[13] De l'île de *Cos*, qu'on appelle aujourd'hui *Lango*, par corruption.

[14] Dans cet aphorisme, qui est le premier du liv. I, Hippocrate avertit d'entrée qu'il est difficile d'asseoir son jugement dans les choses qui regardent la médecine. (L.) — *Judicium difficile* · c'est le premier des aphorismes d'Hippocrate.

[15] Voyez Jamblique, *De Mysteriis*, sect. IX, chap. III. (L.)

[16] Ou *d'Estrangor*, comme on lit dans le roman de Laucelot du Lac, tom. I, fol. 39, 44, et 50, et tom. II, fol. 54 de l'édition in-4°, Paris, 1520. Par corruption pour *Estangle* (East-England) l'une des heptarchies de l'Angleterre sous les rois saxons. Uffa, capitaine saxon, fonda ce petit royaume l'an 492 de l'ère chrétienne, dans les provinces de Nortfolk et de Cambridge, et le nomma dans sa langue *Eastangle-rik*, c'est-à-dire Angleterre orientale, par rapport aux colonies qu'il y amenoit de la Saxe angloise, et à la situation du païs où elles venoient s'habituer. Ce royaume prit fin l'an 822. Voyez la Bretagne de Camden en anglois, Lond., 1696, pag. 366, où l'auteur rapporte à ce sujet un passage d'Abbon de Fleuri ; la Chronique latine de Jean Brompton, dans le volume des

Ung aultre y ha. Si encore regnoyent les oracles de Juppiter en Ammon, de Apollo en Lebadie, Delphes, Delos, Cyrrhe, Patare, Tegyres, Preneste, Lycie, Colophon, en la fontaine Castalie, pres Antioche en Syrie, entre les Branchides; de Bacchus, en Dodone; de Mercure, en Phares, pres Patras; de Apis, en Ægypte; de Serapis, en Canobe; de Faunus, en Menalie et en Albunee, pres Tivoli; de Tiresias, en Orchomene; de Mopsus, en Cilicie; de Orpheus, en Lesbos; de Trophonius, en Leucadie, je seroys d'advis (par adventure non seroys) y aller et entendre quel seroyt leur jugement sus vostre entreprinse. Mais vous sçavez que tous sont devenus plus mutz que poissons, depuys la venue de celluy roy servateur[17] onquel ont prins fin tous oracles et toutes propheties : comme advenante la lumiere du clair soleil, disparent[18] tous lutins, lamies, lemures, guaroux, farfadetz, et tenebrions. Ores, toutesfoys qu'encores feussent en reigne, ne conseilleroys je facilement adjouster foy a leurs responses. Trop de gens y ont esté trompez. Dadvantaige je me

anciens écrivains de l'Histoire angloise, Lond., 1652, pag. 745 et suivantes; et Larrey, Hist. d'Angleterre, tom. I, pag. 122 et 123. (L.) — Un interprète qui croit avoir expliqué Rabelais, et qui n'a pas même lu Le Duchat, dit que ce pays, qu'il écrit *Estangore*, est un pays du bas-Armagnac, en Gascogne, dont *Estan* est la capitale.

[17] Sauveur, c'est-à-dire Jésus-Christ.

[18] Disparoissent.

recorde que Agrippine mist sus a Lollie la belle, avoir interrogué le oracle de Apollo Clarius, pour entendre si mariee elle seroyt avecques Claudius l'empereur. Pour ceste cause feut premierement bannie, et depuys a mort ignominieusement mise.

Mais, dist Panurge, faisons mieulx. Les isles Ogygies[19] ne sont loing du port Sammalo, faisons y ung voyaige apres que aurons parlé a nostre roy[20]. En l'une des quatre, laquelle plus ha son aspect vers soleil couchant, on dict, je l'ay leu en bons et anticques autheurs, habiter plusieurs divinateurs, vaticinateurs, et prophetes; y estre Saturne[21] lié de belles chaisnes d'or dedans une roche d'or[22], alimenté de ambroisie et nectar divin, lesquelz journellement luy sont des cieulx transmiz

[19] Plutarque place en effet les îles Ogygies dans l'Océan, à cinq journées de la Grande-Bretagne, vers le couchant, et en raconte tout ce qu'en dit Rabelais; par conséquent c'est d'après lui que Rabelais les place non loin du port *Sammalo*, qui est mis ici pour *Saint-Malo*, port de mer sur l'Océan, à l'occident des Gaules. Voyez Plutarque, *OEuvr. Mor.*, pag. 624, lettre F., édit. de Vascosan, in-fol.

[20] * Voilà la deuxième fois que Pantagruel est traité de *nostre roy* par Panurge; et il est encore désigné de même par Épistémon, au commencement du chapitre suivant, et en d'autres endroits.

[21] * L'auteur parle ici de Saturne, qui étoit, selon la fable, père des dieux et des hommes, par allusion au pape ou saint père. Voyez le commentaire historique.

[22] Voyez Plutarque, au discours de la face qui paroît dans le rond de la lune. Les éditions nouvelles ont *couche*, et c'est aussi comme on lit dans celle de 1553; mais il faut lire *roche* suivant les trois de Lyon et celle de 1626. (L.) — Et celle de 1552.

en abundance par ne sçay quelle espece d'oiseaulx, peut estre que sont les mesmes corbeaulx qui alimentoyent es deserts sainct Paul[23] premier hermite; et apertement predire a ung chascun qui veult entendre son sort, sa destinee, et ce que luy doibt advenir. Car les Parces rien ne filent, Juppiter rien ne propense et rien ne delibere que le bon pere en dormant ne congnoisse. Ce nous seroyt grande abbreviation de labeur, si nous le oyons ung peu sus ceste mienne perplexité. C'est, respondit Epistemon, abus[24] trop evident, et fable trop fabuleuse. Je ne iray pas.

[23] Ou *Pol*, comme dans l'édition de 1553. La légende de ce saint y est formelle. (L.) — On lit *Paul* dans l'édition de 1552.

[24]* Rabelais parle toujours de même du bon père, c'est-à-dire du saint père et de la cour papale de son temps.

CHAPITRE XXV.

Comment Panurge se conseille a Her Trippa.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Her-Trippa, consulté par Panurge, ne lui dit rien de plus consolant que les autres devins, il paroît au contraire enchérir sur eux en injures, en lui déclarant net qu'il ne peut manquer d'être cocu; ce qu'il offre de lui prouver par cent manières, toutes plus convaincantes les unes que les autres, il le menace même clairement de la vérole. Panurge s'en venge de son mieux, par quelques ripostes assez énergiques; mais il est forcé de quitter la partie, avec le cœur bien gros de déplaisir et de colère. Il est aisé, dès le début de ce chapitre, de reconnoître dans le nom même de *Her-Trippa*, Henri Corneille Agrippa, médecin célèbre de ce temps-là qui avoit la réputation d'être nécromancien et magicien. Les commentateurs sont d'accord sur ce personnage, et tout prouve en effet que c'est lui. Les diverses espèces de divinations qu'attribue ici Rabelais à *Her-Trippa*, sont celles qu'Agrippa a traitées dans ses ouvrages.

Voici ce que nous écrit notre savant confrère, M. Eusèbe Salverte, à ce sujet: « Pensez-vous que *Her-Trippa* dans le troisième livre, chap. xxv, soit Henri Corneille *Agrippa*? — Oui. — Hé bien, il y a une édition de ses œuvres latines en 2 vol. in-12 (*Lugduni, per Beringos fratres*, sans date, mais une

épître liminaire porte la date de 1531). A la fin du tome I est un fragment qui paroît avoir été extrait, par Agrippa, d'un auteur plus ancien. Il a pour titre *Diversa divinationum genera* P. N. D. L. S. S. Les genres de divinations cités sont presque tous les mêmes, et placés dans le même ordre que dans le chapitre de Rabelais. Voici ceux d'Agrippa: géomantie, hydromantie, lécanomantie, aéromantie, pyromantie, capnomantie, axinomantie, botanomantie, cleromantie, cleidomantie, coscinomantie, umbilicomantie, physiognomonie, métoposcopie, chiromantie, nécromantie, *augurium*, onomantie, arithmomantie, interprétation des songes. Il est parlé dans le même chapitre de la femme de *Her-Trippa*, laquelle étoit assez *bellastre*. A la fin du second volume de la collection des œuvres d'Agrippa, se trouvent trois petites pièces de vers de son ami *Hilarius Bartulphus Ledius*. On y voit que la femme d'Agrippa étoit *très belle*, très aimable, *très fidelle*, qu'elle étoit née à Genève, se nommoit *Jana Loysia Tytia*, et qu'elle mourut avant son mari.»

Quoique son confrère, Rabelais le ridiculise complétement, et pour sa magie et pour sa clairvoyance prétendues, qui ne l'empêchent pas d'être la dupe de sa confiance aveugle dans sa femme. Il fait donner, par Panurge à ce devin, d'abord *une robe de peau de loup*, présent vraiment précieux pour *Agrippa*, tant parcequ'il n'a cessé de mener une vie *de loup-garou*, errante et vagabonde, que parcequ'il avoit prédit que le connétable de Bourbon, qui est le loup-garou du livre II, triompheroit de la France. Voyez liv. II, chap. XII, note 39, et les commentaires historiques des chap. XVIII, XXIII et XXIX du même livre. Il lui fait donner ensuite *une grande épée bâtarde, bien dorée, à fourreau de velours*, allusion directe à la profession militaire qu'il a exercée; puis il le gratifie de cinquante beaux angelots, somme qui venoit bien à propos à un savant sans fortune, qui n'avoit sou-

vent ni feu ni lien. Rabelais le traite enfin de *glorieux*, *de présomptueux*, d'*insupportable*, et dans son indignation, l'envoie *rêvasser avec ses diables privés et familiers*, sarcasmes qui le peignent trait pour trait, d'après l'histoire de sa vie.

Henri Corneille Agrippa fut à Lyon le médecin de Louise de Savoie; et il lui servoit en même temps de devin et d'astrologue, selon la folie de ce temps-là; mais il eut la hardiesse de dire qu'il ne trouvoit rien de satisfaisant dans les astres, et que le connétable de Bourbon, qu'elle poursuivoit à outrance, seroit victorieux, il s'attira la disgrace de la cour, et perdit ses appointements. On ne plaît aux grands qu'autant qu'on flatte leur haine et leur ressentiment, et qu'on sert leurs passions. Il fit éclater sa vengeance en traitant la duchesse d'Angoulême d'*extravagante*. Il se retira dans les Pays-Bas, où il publia l'ouvrage intitulé, *de Incertitudine et Vanitate Scientiarum et Artium*, Anvers, 1531, in-8°. Il paroît qu'il avoit déja publié, peut-être la même année ou au moins avant 1533, à Lyon, ses deux autres ouvrages intitulés l'un, *de Occultà Philosophià libri tres*; l'autre, *Spurius liber de cæremoniis magicis, qui quartus Agrippæ habetur*, etc., qui forment ensemble trois volumes in-8°, Lyon, Bering, sans date. Le premier des trois a été traduit en françois, en anglois, en italien, et en allemand. Il mourut à Lyon en 1534, et suivant d'autres à Grenoble, dans un hôpital, en 1535.

Le nom de *Her-Trippa* doit être allemand, parceque Agrippa l'étoit. Il signifie, selon Bernier, le seigneur du Trépied; selon Le Motteux, Henri de la Trippe, ou le seigneur de la Trippe. Il est composé, selon nous, de l'allemand *herr*, seigneur, maître, titre bien applicable à ce docteur allemand, qu'on avoit surnommé le Trismégiste, et de *Trippa*, qui fait allusion à-la-fois aux cinq dernières lettres de son nom, au mot *trippe*, au mot *trépied*, et au mot allemand *tripper*, chaudepisse; il peut donc signifier le

seigneur Trippa ou Trippe, le maître Trépied, ou le maître Chaudepisse : c'étoit en effet un marchand de vérole, un vrai charlatan poivré, comme il le dit de Panurge. C'est ainsi que Rabelais, au prologue du livre V, appelle le diable *herdertyfel*, à la lettre, seigneur le diable.

« Le chapitre xxv qui renferme, dit Bernier, le conseil d'Her-Trippa, ou seigneur du trépied, devin, vaticinateur, est admirable. Mais quant à toutes ces divinations qu'on y voit, je renvoie au grec et à l'histoire. Pour ce vaticinateur, c'étoit, dit-on, un Allemand, disciple du fameux Faustus qui, du vivant de Rabelais, faisoit le magicien, quoiqu'il ne sût, non plus que Cardan et tant d'autres, ce qui lui devoit arriver, pas même ce qui se passoit en sa maison entre ses amis et sa femme. Car quant à la qualité de devin, s'il étoit médecin comme Cardan, il n'y a rien là que dans l'ordre, témoin les prognostications de l'art, et les vers d'un de nos poëtes :

Jadis un charlatan, docteur en médecine,
Devina, car chez eux vous savez qu'on devine, etc.

« Il est encore bon de marquer que quant aux divinations qui se font par les animaux, Rabelais se contente de la *seule alectryomantie*, parcequ'il a cru que le coq est celui de tous dont on peut dire de plus belles choses, mais il faut que ce coq soit celui qu'Aristophane appelle *hypalectryos*, maître coq. Ce qu'il y a de fâcheux et de surprenant à ce propos, quant à nous autres François, est que cet animal étant le seul qui régente les femelles, il n'y ait qu'au pays des gals et des gaulois (*galli*, coqs ou gaulois), où cette régle soit violée. D'où vient cela, est-ce qu'il n'y a point de coqs parmi lesquels il ne se trouve des coquins? Je ne vois cependant dans tout Israël que deux ou trois femmes qui aient tenu le gouvernement, pendant que j'observe qu'il n'y a guère de familles en France, où la

femme ne die : *je le veux*, tout haut, ou entre ses dents, et c'est pour cela qu'il y a tant de maris, et même tant de gens à plaindre, car

Regnant vulvæ, ah! ah! væ! væ : plebs anxia clamat. »

« Pour *Her-Trippa*, consulté par Panurge au chap. xxv, je ne doute point du tout, dit Le Motteux, que ce ne soit *Henri Corneille Agrippa*. Le *her* aura été mis pour *Herricus* (Henri), ou par allusion à *herr*, parcequ'il étoit Allemand ; et *Trippa*, au lieu d'*Agrippa*, fait un jeu de mots avec *Trippe*. Mais il suffit de voir sa *Philosophie occulte*, liv. I, chap. vii, où nous trouvons tous ces mots de *pyromantie*, *aeromantie*, *hydromantie*, etc., dont se sert le *Her-Trippa* de Rabelais, sans compter qu'Agrippa fut personnellement connu de François I[er] qui, dans Rabelais, est appelé *le grand roy*, afin qu'on ne le confonde pas avec celui de Navarre (Rabelais n'y a pas même pensé). *Bien sçay*, dit Panurge au sujet de *Her-Trippa*, *que luy un jour parlant au grand roy*. »

« L'auteur des notes angloises sur Rabelais, prétend, dit Le Duchat, avec beaucoup d'apparence que c'est ici Henri Corneille Agrippa, que quelques-uns ont voulu faire passer pour magicien. En effet, dans son discours de la Vanité des sciences, et dans ses quatre livres de la Philosophie occulte, il a traité d'une grande partie des diverses espèces de divinations que Rabelais a rassemblées dans ce chapitre. » Dans Ménage, au mot *brelan*, il ajoute : « comme dans Rabelais, liv. III, chap. iv, c'est en Suède, et dans une armée composée d'Allemands pour la plupart, qu'on jouoit au *breland*, du même liv. III, chap xxv, c'étoit une Allemande, je veux dire, la femme de C. Agrippa, de Nettesheim, que Rabelais entend sous le nom de *Hertrippe*, qui tenoit ce jeu, et qui y donnoit à jouer chez elle. »

Voyez cy [1], dist Epistemon continuant, toutesfoys que ferez, avant que retournons vers nostre roy, si me croyez. Icy pres l'isle Bouchard [2] demeure Her Trippa; vous sçavez comment, par art de astrologie, geomantie [3], chiromantie [4], metopomantie [5], et aultre de pareille farine, il predict toutes choses futures; conferons de vostre affaire avecques luy. De cela, respondit Panurge, je ne sçay rien. Bien sçay je que, luy ung jour parlant au grand roy [6] de choses celestes et transcendentes, les lacquais de court par les degrez, entre les

[1] Voici.

[2] L'île Bouchard est une petite ville de la Touraine, voisine de celle de Chinon. L'auteur y fait demeurer Her-Trippa, sans doute par la même raison qu'il a placé une vieille sibylle à Panzoust qui est près de l'île Bouchard et de Chinon, et la guerre des fouaces dans le Chinonois. Un interprête pense que c'est parceque cette ville étoit pleine de prêtres, de moines, et par conséquent, selon l'auteur, pleine de sorciers; il auroit pu ajouter, et même selon les habitants des campagnes qui croient que les prêtres sont sorciers, et qu'ils ont un grimoire pour faire des sortiléges. Cela n'est point étonnant: ils entendent leurs curés lancer en chair des anathèmes et des monitoires contre les sorts et les sorciers, et exorciser les possédés. Comment leur persuader après cela que les prêtres ne sont pas sorciers, et qu'il n'y a point de sorciers?

[3] Espèce de divination que Polydore Virgile définit, une divination qui se fait par le moyen des fentes de la terre. Autrefois on se servoit de petits cailloux. Ce mot vient de γῆ, terre, et μαντεία, divination, divination par la terre.

[4] Art prétendu de deviner par l'inspection de la main: du grec χεὶρ, main, et μαντεία, divination.

[5] Divination par le front.

[6] Apparemment le roi François Ier, de la mère duquel Agrippa

huys sabouloyent sa femme a plaisir, laquelle estoyt assez bellastre[7]. Et il[8], voyant toutes choses etherees et terrestres sans bezicles, discourant de tous cas passez et presens, predisant tout l'advenir, seulement ne voyoyt sa femme brimballant, et oncques n'en sceut les nouvelles. Bien, allons vers luy, puys qu'ainsi le voulez. On ne sçauroyt trop apprendre.

Au lendemain arrivarent au logis de Her Trippa. Panurge luy donna une robbe de peaulx de loup, une grande espee bastarde bien doree a fourreau de velours, et cinquante beaux angelotz[9], puys familiairement avecques luy confera de son affaire. De premiere venue Her Trippa, le reguardant en face, dist: Tu as la metoposcopie[10] et physionomie d'un cocqu. Je dy cocqu scandalé et diffamé. Puys, considerant la main dextre de Panurge en tous endroictz, dist: Ce faulx traict, que je voy icy au dessus du mont *Jovis*, oncques ne feut que en la main d'ung cocqu. Puys, avecques ung style, feist hastivement certain nombre de

étoit médecin. (L.) — Voyez livre II, chap. XII, note 39, et le comment. hist. du chap. XVIII du même livre.

[7] Voyez le commentaire historique.

[8] Et lui Her-Trippa.

[9] Monnoie d'or, frappée sous Philippe de Valois.

[10] L'inspection du front : de *μέτωπον*, front, et *σκοπέω*, j'inspecte, je considère, *σκοπὸς*, inspecteur. C'est une partie de la physionomie.

poincts divers, les accoubla par geomantie, et dist: Plus vraye n'est la verité qu'il est certain que seras cocqu, bien tost apres que seras marié. Cela faict, demanda a Panurge l'horoscope[11] de sa nativité. Panurge luy ayant baillé, il fabriqua promptement sa maison du ciel[12] en toutes ses parties, et, considerant l'assiette et les aspectz en leurs triplicitez, jecta un grand souspir, et dist: J'avoys ja predict apertement que tu seroys cocqu, a cela tu ne povoys faillir: icy j'en ay d'abundant asseurance nouvelle. Et te afferme que tu seras cocqu. Davantaige seras de ta femme battu, et d'elle seras desrobbé. Car je trouve la septiesme maison en aspectz tous malings, et en batterie de tous signes portans cornes, comme Aries, Taurus, Capricorne, et aultres. En la quarte, je trouve decadence de *Jovis*[13], ensemble aspect tetragone de Saturne[14], associé de Mercure. Tu seras bien poyvré[15] homme de bien.

[11] L'horoscope de la nativité est la recherche ou l'inspection du jour et de l'heure où quelqu'un est né.

[12]* Ce passage seul suffiroit pour prouver que Her-Trippa est Henri Corneille Agrippa, qui, dans nombre de ses ouvrages, et notamment dans sa philosophie occulte, liv. I, chap. XXXII, n'entretient son lecteur que d'astrologie, de géomancie, de chiromancie, des signes célestes et de leur influence.

[13] C'est l'affaissement ou l'affoiblissement du membre viril. Il joue sur la finale du mot *jovis*.

[14] C'est l'extrait de saturne joint au mercure, médicaments connus pour les maux vénériens. Ces dernières expressions: *tu seras*

Je seray, respondit Panurge, tes fortes fiebvres quartaines, vieulx fol, sot, mal plaisant que tu es. Quand tous cocqus s'assembleront tu porteras la banniere[16]. Mais dond me vient ce ciron icy entre ces deux doigtz? Cela disoyt tirant droict vers Her Trippa les deux premiers doigtz ouverts

bien poyvré, homme de bien, ne laissent aucun doute sur le sens de ce passage, qui est une allusion à la mise en broche de Panurge, chez les Turcs. Liv. II, chap. XIV.

[15] Dans les éditions nouvelles, et même dans celle de 1553 on lit *paovre*, ce qui voudroit dire *à plaindre*, mais il faut lire *poyvré*, conformément à celle de 1547, à celles de Lyon, et à celle de 1626 (*et de* 1552): *Tu seras bien poyvré*, c'est-à-dire, *ha, que tu en tiendras, paovre Panurge!* Au chap. XLVI du liv. V: *nous sommes toutpoyvrez*, veut dire *nous en tenons tous*. (L.)

[16]* Ce passage est un nouveau trait de lumière qui ne laisse aucun doute que Panurge ne soit le cardinal de Lorraine, et qui le démasque bien, étant mis dans sa bouche. Cet usage plaisant avoit véritablement lieu en Lorraine, du temps du cardinal de Lorraine. On lit dans les Mémoires de l'académie celtique que nous avons publiés: « Celui qui (en Lorraine) consentoit à passer pour un avéré cocu, portoit une bannière surmontée de bois de cerf, et ornée de rubans jaunes. » Voyez le tome IV, page 66. On lit aussi dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, tom. IV, p. 378: « Le 23 juin, veille de la Saint-Jean (de la *Jean* et *Jeannin* pour *cocu*), on entend le soir les bergers annoncer dans les rues, au son de leurs cornets, la fête des maris trompés, laquelle est censée se solenniser par une longue procession de maris cocus, en la plus grande prairie du pays. Le plus recommandable par son ancienneté de service dans la confrérie, porte, dit-on, la bannière qui est jaune, et surmontée d'un beau bois de cerf. En Lorraine, s'il faut en croire M. Le Rouge, la procession seroit réelle. En Franche-Comté les époux maltraités sont plus honteux; mais on a soin de les désigner par des cornes arborées à leurs portes, dans la nuit de la *veille de la Saint-Jean*. »

en forme de deux cornes, et fermant on poing tous les aultres. Puys dist a Epistemon : Voyez cy le vray Olus de Martial[17], lequel tout son estude addonnoyt a observer et entendre les maulx et miseres d'aultruy; ce pendent sa femme tenoyt le brelant. Il de son cousté, paovre plus que ne feut Irus[18]; au demourant glorieux, oultrecuidé, intolerable, plus que dix sept diables, en ung mot πτωχαλάζων, *ptochalazon*[19], comme bien proprement telle peaultraille de belistrandiers[20] nommoyent les anciens. Allons, laissons icy ce fol enraigé, mat de cathene[21], ravasser tout son saoul avecques ses diables privez. Je croiroys tantost que

[17] Voyez Martial, liv. VI, épigr. IX.

[18*] Quelques-uns ont écrit qu'Agrippa mourut à l'hôpital; et ceux qui disent que ce fut dans une maison particulière ne disent rien qui tende à persuader qu'il ne soit pas mort pauvre. (L.) — Cet Irus étoit un mendiant qui observoit les amants de Pénélope; il étoit si pauvre qu'il faisoit proverbe. Voyez l'Odyssée.

[19] Voyez les anciennes Scholies, et particulièrement Plutarque, au Traité de la curiosité. (L.) — Un pauvre glorieux, de πτωχὸς, pauvre, ἀλάζων, fier, superbe. Un interprête qui n'avoit sans doute qu'une mauvaise édition de Rabelais, lit ici *Procalason* qu'il explique par un *impertinent;* du grec προκαλεω, *je provoque*, *j'attaque*, qui est, dit-il, le propre de l'insolence.

[20] Canailles, ames de belitres. Alain Chartier, au livre des *Quatre Dames :*

Puis en bataille
S'en sont fuis comme peautraille. (L.)

— Troupe de canailles, de gueux, ou mendiants.

[21] Sans doute de l'italien *matto di catena*, fou à enchaîner. Le même interprête explique *mat de cathene*, par *mât de galère ou de galérien*.

les diables voulussent servir ung tel marault. Il ne sçayt le premier traict de philosophie[22], qui est: Congnoys toy. Et, se glorifiant veoir un festu en l'oeil d'aultruy, ne veoyd une grosse souche, laquelle luy poche les deux yeulx. C'est un tel *Polypragmon* [23] que descript Plutarche. C'est une aultre Lamie[24], laquelle, en maisons estranges,

[22]* Ce passage nous paroît une allusion très claire et très évidente à la *Philosophie occulte* d'Agrippa, et au mot des sept sages, *nosce te ipsum*.

[23] Un curieux qui s'enquiert de tout, et se mesle des affaires d'autruy, dit l'alph. de l'auteur; un homme occupé de mille affaires, dit De Marsy. En effet c'est ce que signifie le mot grec πολυπράγμων. Un interprète lit *polyphragmon*, qu'il explique par *clairvoyant; πολυς, beaucoup*, et de *φράζομαι, voir, pénétrer.*

[24]* « Nom d'une fée et sorcière qui va de nuit, et se couvre le visage de quelque beau masque, dit le scoliaste de Hollande, pour attirer à son amour les jeunes hommes, et les dévorer puis après. Plutarque dit que ces lamies avoient des lunettes comme des yeux, qu'elles pouvoient oster et remettre quand leur sembloit, tellement qu'elles ne voyoient goutte en leurs maisons, mais dehors estoient fort clairvoyantes, ce que l'auteur approprie à Her Trippa, qui estoit grand devineur pour le regard des choses de dehors, mais il ne connoissoit et ne sçavoit le gouvernement de sa femme en sa maison. Or que ce soit le même que les lamies des anciens et nos fées, je m'en rapporte aux vieilles du temps passé, lesquelles pour faire peur aux petits enfants font croire que ces fées volent la nuit, et dévorent les petits enfants qui sont seuls et escartés, et sont friandes de leur chair, les guettant au sortir du ventre de la mère, ce que tesmoigne Horace en l'*Art Poétique :*

Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

D'où vient que son commentateur Porphyrio tire à ce subject l'étymologie du grec λαιμός, qui signifie le gosier ou gloutonnie. »

en public, entre le commun peuple, voyant plus penetramment qu'ung Oynce [25], en sa maison propre estoyt plus aveugle que une taulpe, chez soy rien ne voyoyt. Car, retournant du dehors en son privé, oustoyt de sa teste ses yeulx exemptiles [26], comme lunettes, et les cachoyt dedans ung sabot attaché derriere la porte de son logys. A ces motz print Her Trippa un rameau de tamarin. Il prend bien, dist Epistemon, Nicander la nomme divinatrice.

Voulez vous, dist Her Trippa, en sçavoir plus amplement la verité par *pyromantie* [27], par *aeromantie* [28], celebree par Aristophanes en ses *Nuees*,

[25] Un lynx; les anciens croyoient que le lynx voyoit à travers les murailles. Voyez le dictionnaire de Trévoux, au mot LYNX. On lit *lynce* dans les éditions modernes, *oynce* dans celle de 1552; et c'est cette leçon que nous avons préférée. Au reste, *oince* est le même mot que *once*, et *once* que *lynx*, par le retranchement de l'*l* initiale prise pour l'article, par ignorance.

[26] Amovibles: du latin *exemptilis*, facile à ôter, *eximere*, ôter.

[27] Divination par le feu, πῦρ.

[28] Divination par l'air, ἀηρ. C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1552. Ce nom est écrit dans les éditions de 1711 et de 1741, *héromantie*, comme s'il venoit d'ἦρ, printemps, ou d'ἥρως, héros; mais ce nom étant placé entre ceux de *pyromantie* et d'*hydromantie*, il n'y a pas de doute que la leçon que nous avons suivie, ne soit la meilleure. On trouve cependant dans le dictionnaire de la fable de M. Noel, *éromantie* pour divination par l'air; mais il est évident que cet article, dans ce dictionnaire, est un double emploi de celui d'*aéromantie*, et que le premier mot est une corruption ou au moins une contraction du second. Un interprète l'explique par les philtres moureux, d'ἔρως, l'amour, qu'il écrit ερος.

par *hydromantie* [29], par *lecanomantie* [30], tant jadis celebree entre les Assyriens, et esprovee par Hermolaus Barbarus? Dedans un bassin plein d'eaue je te monstreray ta femme future brimballant avec deux rustres. Quand, dist Panurge, tu mettras ton nez en mon cul, soys recordz [31] de deschausser tes lunettes. Par *catroptromantie* [32], dist Her Trippa continuant, moyennant laquelle Didius Julianus empereur de Rome prevoyoyt tout ce que luy doibvoyt advenir, il ne te fauldra point de lunettes. Tu la voyras en ung mirouoir, brisgoutant aussi apertement que si je te la monstroys en la fontaine du temple de Minerve pres Patras. Par *coscinomantie* [33], jadis tant religieusement observee entre les ceremonies des Romains; ayons ung crible et des forcettes, tu voyras diables. Par *alphitomantie* [34], designee par Theocrite en sa pharmaceutrie, et par *aleuromantie* [35], meslant du

[29] Divination par l'eau, *ὕδωρ*.

[30] Divination qui se fait en regardant dans un bassin plein d'eau: du grec *λεκάνη*, bassin.

[31] Recorde-toi, rappelle-toi.

[32] On donne ce nom à un genre de divination où l'on fait voir dans un miroir le voleur qui a dérobé, ou l'objet pour lequel on consulte le devin: du grec *κάτοπτρον*, miroir.

[33] Art de deviner en remuant le sac ou tamis: du grec *κοσκινὸν*, crible ou tamis. Un interprète lit *conscinomantie*, et dit que c'est une divination à l'aide d'un crible et de forcettes ou petits ciseaux.

[34] Divination par la farine d'orge: d'*ἄλφιτον*, farine.

[35] Divination en mêlant du fromage avec de la farine: d'*ἄλευρον*, farine.

froment avecques de la farine. Par *astragalomantie*[36] : j'ay ceans les osseletz tout prests. Par *tyromantie*[37], j'ay un fromaige de Brehemont a propous. Par *gyromantie*[38] : je te feray icy tournoyer force cercles, lesquelz tous tomberont a guausche, je t'en asseure. Par *sternomantie*[39] : par

[36] Divination par le jet des osselets : d'ἀστράγαλοι, osselets. C'est d'après la signification connue de ce mot, que nous osons proposer d'insérer dans le texte : *j'ay ceans les osseletz tous prests*, au lieu de *j'ay ceans les projectz tous prests* qu'on lit dans l'édition de 1552 et dans celles de 1820 et de 1823. Cependant des *projectz* pourroient être des dés que l'on *projette* ou *jette* devant soi au hasard : du latin *projectus*, *projicere*. A cette occasion nous remarquerons, 1° que le nombre de divinations est bien augmenté dans l'édition de 1552 que nous suivons, et que celle de l'*astragalomantie*, en particulier, ne se trouve pas dans les éditions de 1711 et de 1741, de Le Duchat, ni dans celles de 1732, et de l'an VI que nous avons sous les yeux ; 2° que l'Alphabet de l'auteur françois qui a été imprimé pour la première fois dans l'édition de 1659, doit avoir été fait sur la même édition que nous suivons, car on y trouve les noms des divinations qui manquent aux éditions que nous venons de citer, et entre autres celle de l'*astragalomantie*. M. D. L. reproche à Le Duchat d'avoir beaucoup abrégé le nombre de ces divinations, mais il paroît ou qu'on l'avoit abrégé avant lui, puisqu'il l'est de même dans l'édition de 1659, ou que le nombre en a été augmenté dans une édition qui lui aura été inconnue, ou qu'il n'a pas voulu suivre.

[37] Divination par le fromage, τυρός.

[38] Divination qui se fait, en marchant en rond, de γῦρος, circuit, *gyrus* :

Terque hæc altaria circum
Effigiem duco . . . .

Dit une magicienne dans la VIII égl. de Virg., v. 74.

[39] « Divination qui se fait, dit l'Alphabet ancien, quand l'esprit malin parle et rend response du profond de la poitrine de celuy dedans le corps duquel il est entré. » Du grec στέρνον, poitrine.

ma foy tu as le pictz assez mal proportionné. Par *libanomantie*[40], il ne fault qu'ung peu d'encens. Par *gastromantie*[41], de laquelle, en Ferrare longuement usa la dame Jacoba Rhodigina[42], engastrimythe[43]. Par *cephaleonomantie*[44], de laquelle user souloyent les Allemans, roustissans la teste d'ung asne sus les charbons ardens; par *ceromantie*[45]: la, par la cire fondue en eaue, tu voyras la figure de ta femme et de ses taboureurs. Par *capnomantie*[46]: sus des charbons ardens nous mettrons de la semence de pavot et de sisame[47]. O chose gualante!

[40] Divination par l'encens, nommé *λίβανος* en grec.

[41] Divination par une voix sortie du ventre, *γαστὴρ* : on lit dans six éditions que nous avons sous les yeux *Castromantie*, même dans celle de 1711 : il n'y a que celle de 1552, et celles de 1820 et de 1823, parmi les éditions du XVIIIe et du XIXe siècle où nous ayons trouvé la bonne leçon. Ce qu'il y a de plaisant c'est que le dernier éditeur de Rabelais, fait venir ce mot qu'il écrit *castromantie*, dans son glossaire, de *castra*, divination par les camps, et qu'il l'écrit cependant *gastromantie*, dans son texte ! Un interprète lit *castromantie*, et l'explique, divination par la castration !

[42] Voyez le commentaire historique du chap. XVI.

[43] D'*ἐγγαστρίμυθος*, qui parle du ventre, qui a un démon, magicien, devin. Les *engastrimythes*, selon l'auteur de l'Alphabet, sont des ventriloques, enchanteurs, et devineurs, qui ont le diable au corps, et qui par paroles sourdes rendent responses du milieu du ventre, d'où on les entend parler.

[44] Divination par la tête d'un âne rôtie sur des charbons : de *κεφαλὴ*, tête, *ὄνος*, âne. On dit aujourd'hui par contraction *céphalonomantie*.

[45] Divination par la cire, *κηρὸς*, fondue en eau chaude.

[46] Divination en observant la couleur de la fumée, en son petillement ou sa direction, de *καπνὸς*, fumée.

[47] Pour *sesame*, blé de Turquie.

Par *axinomantie*[48]; fays icy provision seullement d'une coignee, et d'une pierre gagate[49], laquelle nous mettrons sus la braze: O! comment Homere en use bravement envers les amoureux de Penelope. Par *onymantie*[50]: ayons de l'huyle et de la cire. Par *tephramantie*[51]: tu voyras la cendre en l'aer figurant ta femme en bel estat. Par *botanomantie*[52]: j'ay icy des feuilles de saulge a propous. Par *sycomantie*[53], o art divine! en feueilles de fi-

[48] Divination par une hache ou coignée, ἀξίνη. Voyez Pline liv. XXXVI, chap. XIX. « En Poitou, dit l'Alphabet de l'auteur françois, s'observe encore une superstition semblable, par le moyen d'une coignée pour conjurer un certain phlegmon, qu'ils appellent ineptement *le chaple*, et faut que cette conjuration se fasse par un qui soit charpentier de père en fils, lequel marmonant quelques paroles fait semblant de vouloir assommer le mal avec son instrument. » *Chaple*, selon le dictionnaire de Trévoux, signifioit autrefois combat, et venoit du mot languedocien *chapla*, frapper. En effet, *chapla* en languedocien, signifie non seulement *chapeler* la croûte du pain à coups de couteau, mais hacher la viande avec un couperet, pour en faire un hachis, *chaplé*, boucherie, carnage, *chapladis*, débris de choses brisées; *chablis*, en vieux françois, abattis des arbres d'une forêt par un orage; *chaplis*, *chapelis* ou *chappelis*, bruit des coups d'épée donnés sur les armes, selon le dictionnaire qui vient d'être cité, et selon celui de Duez. Tous ces mots viennent de *chable* pour *cable*, gros cordage, nommé, d'après ce bruit, *rudens*, en latin.

[49] Jais ou jayet: du latin *gagates*.

[50] Divination qui se fait sur l'ongle frotté et oint d'huile et de cire: de ὄνυξ, ongle. Il falloit dire *onychomantie*. Un interpréte dit que c'est en modelant avec la cire et l'huile, parceque c'est avec le doigt et l'ongle qu'on modéle.

[51] Divination par la cendre, τέφρα.

[52] Divination par certaines herbes, telles que la verveine: de βοτάνη, plante. Médée y étoit fort habile.

guier. Par *ichthyomantie*[54], tant jadis celebree et practicquee par Tiresias et Polydamas, aussi certainement que jadis estoyt faict en la fosse Dina ou boys sacré a Apollo, en la terre des Lyciens. Par *choeromantie*[55]: ayons force pourceaulx, tu en auras la vessie. Par *cleromantie*[56], comme lon trouve la febve on gasteau la vigile de l'epiphanie. Par *anthropomantie*[57], de laquelle usa Heliogabalus empereur de Rome. Elle est quelque peu fascheuse, mais tu l'endureras assez, puisque tu es destiné cocqu. Par *stichomantie*[58] sybilline; par *onomatomantie*[59]. Comment as tu nom? Maschemerde[60], respondit Panurge.

Ou bien par *alectryomantie*[61]. Je feray icy ung

[53] Divination par les feuilles de figuier, σῦκον.

[54] Divination en faisant rôtir du poisson, ἰχθύς. Un interprète confondant le χ avec le κ, et le θ avec le τ, dit que c'est une divination par le sacrifice d'un milan, d'ἰκτίν, milan.

[55] Divination par les pourceaux: de χοῖρος, porc.

[56] Divination par le sort, κλῆρος.

[57] Divination par l'inspection des entrailles humaines: d'ἄνθρωπος, homme. On lit *anthromantie*, dans plusieurs éditions: il faudroit alors écrire *antromantie*, et l'expliquer par divination que l'on fait dans un antre.

[58] Divination par le moyen de quelques vers des sibylles, d'Homère ou de Virgile: de στίχος, vers. Un interprète dit que c'est par le moyen de piqûres magiques, de στίζω, je pique.

[59] Divination par le nom, ὄνομα.

[60] Sobriquet qui revient à celui de *Scatophage* qu'Aristophane donne à Esculape. (L.)

[61] * L'Allemand Agrippa venoit de s'entendre traiter indirectement de *mâchemerde*. Ici tout en proposant à Panurge une nouvelle es-

cerne gualautement, lequel je partiray, toy voyant et considerant, en vingt et quatre portions equales. Sus chascune je figureray une lettre de l'alphabet, sus chascune lettre je poseray ung grain de froment; puys lascheray ung beau cocq vierge a travers. Vous voyrez, je vous affie, qu'il mangera les grains posez sus les lettres C. O. Q. U. S. E. R. A., aussi fatidicquement comme soubs l'empereur Valens, estant en perplexité de savoir le nom de son successeur, le cocq vaticinateur et *alectryomantic* mangea sus les lettres Θ. E. O. Δ [62].

pèce de magie, il l'envoye lui-même lécher et mâcher de la m... (L.) — L'*alectryomantie* est une divination qui se fait par le moyen d'un coq vierge, du grec ἀλεκτρυὼν, et μαντεια, divination. Pour faire entendre comment se pratiquoit cette manière de deviner, nous rapporterons ce trait connu de l'histoire de l'empereur Valens, lequel ayant voulu savoir par la magie le nom de son successeur, s'adressa au philosophe Jamblique, qui traça sur la terre un grand cercle, autour duquel ayant marqué toutes les lettres de l'alphabet, il mit un grain de blé sur chaque lettre, et fit entrer un coq dans ce cercle. Pendant que ce prétendu magicien disoit tout bas quelques paroles magiques, on étoit attentif aux grains que le coq béquéteroit les premiers, qui furent ceux qui avoient été mis sur les lettres grecques Θ. E. O. Δ. L'empereur, pour être plus sûr de ce qu'il souhaitoit savoir, voulut que le magicien, les yeux bandés, touchât lui-même du bout de sa baguette au hasard, des lettres du cercle; et ayant touché les mêmes que celles dont le coq avoit mangé les grains qui étoient dessus, l'empereur se persuada que le nom de son successeur commenceroit par ces lettres, *Theod.*; dès-lors il forma le dessein de faire mourir toutes les personnes de considération, dont le nom commençoit ainsi, et fit périr en effet plusieurs officiers de distinction, sans penser à Théodose, qui lui succéda. Voilà à quoi sert la magie !

Voulez vous en sçavoir par l'art de aruspicine[63]? par extispicine[64]? par augure, prins du vol des oiseaulx? du chant des oscines[65]? du bal solistime[66] des canes, (Par estronspicine[67], respon-

[62] Une preuve que le nom ne doit pas être mis ici tout entier, comme dans les Rabelais de Hollande, c'est que Zonare et Cédrène, chez qui Rabelais a pris cette histoire, disent que le coq ne mangea que sur ces quatre lettres Θ Ε Ο Δ. Ce ne fut effectivement pas un *Théodore*, mais Théodose, qui succéda à Valens. Du reste, Ammien Marcellin (liv. XXIX sur l'an 371) prétend avec Sozomène que le sort employé en cette occasion fut la dactyliomantie. (L.) — c'est-à-dire la divination qui se fait par un anneau.

[63] En latin, *aruspicina*, la science des aruspices, mot dérivé d'*aruspex*, devin qui examine les victimes, pour en tirer des augures, et composé d'*arvix* ou *arviga*, bélier, victime qui a des cornes, et *spicio*, voir, considérer, examiner.

[64] En latin *extispicina*, inspection des entrailles des victimes; mot dérivé d'*extispex*, devin ou sacrificateur qui considère les entrailles des victimes, pour juger de l'avenir, et composé d'*exta*, entrailles, intestins, et de *spicio*, comme *aruspex* et *aruspicina*.

[65] Ce sont les oiseaux qui prédisent par leur chant: *aves*, dit Varron, *ore et cantu auspicium facientes*. De là *oscinum*, augure tiré du chant des oiseaux.

[66] C'est en latin le *tripudium solistimum*, c'est-à-dire le bruit et le son que rendoit la mangeaille des poulets sacrés, quand il en tomboit une partie de leur bec à terre. Le devin, qui étoit nommé de cette sorte de divination *pullarius*, en tiroit bon ou mauvais augure, pour l'affaire sur laquelle on le consultoit. « Cum pascuntur « aves (*pulli*) dit Cicéron, de Divinat., lib. II, necesse est aliquid « ex ore cadere et terram pavire... Cum igitur offa cecidit ex ore « pulli tum auspicanti (*pullario*) tripudium solistimum nunciatur. » Un interprète dit que c'est une divination tirée du bal ou de la danse des cannes en plein soleil!

[67] Par l'inspection d'un étron. Ce mot grossier forgé à plaisir par Panurge, répond au nom de *maschemerde* qu'il prend plus haut.

dit Panurge.) Ou bien par *necromantie*[68]? Je vous feray soubdain ressuscister quelqu'ung, peu cy devant mort, comme feit Apollonius de Tyane[69] envers Achilles, comme feit la pythonisse en presence de Saul: lequel nous en dira le totaige, ne plus ne moins que a l'invocation de Erictho, ung defunct predist a Pompee tout le progrez et issue de la bataille pharsalicque. Ou, si avez paour des mortz, comme ont naturellement tous coquz, je useray seulement de sciomantie[70].

Va, respondit Panurge, fol enraigé, au diable: et te foys lanterner a quelque albanoys[71], si auras

[68] Divination par l'évocation des morts: de νεκρὸς, mort.

[69] Voyez Philostrate, liv. IV, chap. v de la vie d'Apollonius. (L.)

[70] Divination quand on représente l'ombre de quelqu'un: de σκιὰ, ombre.

[71]* Les anciens sorbonistes, religieux mendiants pour la plûpart, étoient soupçonnés d'être adonnés à la pédérastie. Ici Rabelais leur grand ennemi semble les désigner sous le nom d'Albanois, par rapport à leur capuchon, qui tenoit de la forme pointue du chapeau de cette milice, laquelle n'étoit bonne proprement qu'à poursuivre les fuyards et à transpercer de la lance par derrière. La réponse de maître Guillaume au soldat François, pag. 7 de l'édition de 1605, parle des habitans de Sodome et Gomorrhe, mauvais garçons, traîtres comme ânes rouges, qui prenoient le monde par derrière, comme ces lanciers d'*Albanie.* (L.) — Peut-être entend-il plutôt ici par les *Albanois,* les Albigeois ou les Vaudois dont le nom étoit synonyme de bougres. Voyez liv. V, chap. XXXIII. L'auteur, dit un interprête, par ce nom d'Albanois, a probablement voulu désigneri des hérétiques du VIIIe siècle, fort décriés pour les mœurs, et ains nommés, parcequ'à la manière des Albanois, ils portoient des chapeaux hauts et pointus.

ung chapeau poinctu[72]. Diable, que ne me conseilles tu aussi bien tenir une esmeraugde, ou la pierre de Hyenne sous la langue? ou me munir de langues de puputz, et de cueurs de ranes verdes[73]: ou manger du cueur et du foye de quelque dracon, pour, a la voix et au chant des cygnes et oyseaulx, entendre mes destinees, comme faisoyent jadis les Arabes[74] on pays de Mesopotamie. A trente diables soyt le coqu, cornu, marrane, sorcier au diable, enchanteur de l'antichrist. Retournons vers nostre roy. Je suis asseuré que de nous content ne sera, s'il entend une foys que soyons icy venuz en la tesniere de ce diable engipponé[75]. Je me repens d'y estre venu. Et don-

[72] Associe-toi des *albanois* hérétiques, et sois sodomite, comme on les accuse de l'être : tu seras comme eux sententié, échafaudé, et mitré (*catamidiatus*). L'an 1456, un prêtre nommé Guillaume Édeline fut traité de la sorte à Évreux, comme ayant fait pact avec le diable, qu'il avoit, disoit-il, brutalement baisé sous la queue et par le fondement, en lui faisant hommage sous la ressemblance d'un mouton. Voyez l'histoire de Charles VII, édition du Louvre, 1663, pag. 282 et 283. C'est cette espèce de mitre que Panurge appelle ici *chapeau pointu*, par rapport à la nation albanoise qui en portoit de tels. (L.)

[73] Voyez Pline, liv. XXXVII, chap. x. Le *puput* c'est la huppe, et la *rane verte* est une petite crapaudine. Quelques-uns ont pris la *hyène* pour la civette. (L.)

[74] Voyez Philostrate, liv. I, chap. XIX de la vie d'Apollonius. (L.)

[75]* Médisant en diable, et dans le fond un franc benest. Les éditions de Lyon, et celle de 1626 ont grossi ce chapitre de neuf ou dix sortes de divinations anciennes, qui, de même que celles que Rabelais a touchées, se trouvent pour la plûpart dans les cinq livres

neroys voluntiers cent nobles[76] et quatorze roturiers, en condition que celuy qui jadis[77] soufloyt on fond de mes chausses, presentement de son crachat luy enluminast les moustaches. Vray dieu, comment il m'ha parfumé de fascherie et diablerie, de charme et de sorcellerie! Le diable le puisse emporter. Dictes *amen*, et allons boyre. Je ne feray bonne chere de deux, non de quatre jours.

De Sapientia, que Cardan venoit de publier lorsque parut le troisième livre du Pantagruel. Or, comme entr'autres la céphaleonomantie attribuée aux Allemands dans ces éditions est décrite au quatrième livre *De Sapientia* de Cardan, je ne sai si, du moins à cet égard, lui-même ne seroit pas Her Trippa. Quand d'ailleurs Panurge le traite ici injurieusement d'*engipponné*, cela convient encore à Cardan si peu curieux de propreté, soit dans ses habits, soit dans son manger, que parlant de soi comme d'un autre Tigellius d'Horace, rien ne manque, dit-il, en son *De Vita propria*, chap. xx :

Modo sit mihi mensa tripes, et
Concha salis puri, et toga, quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. (L.)

[76] Édouard III, roi d'Angleterre, qui avoit fait frapper les *nobles à la rose*, récompensa de cent de ces *nobles* un picard nommé Gobin Agace, lequel lui avoit montré un gué où il pourroit passer la rivière de Somme qui séparoit son armée de celle de France. Cette monnoye fut appellée *noble* à cause de l'excellence de son or, et on en payoit volontiers les sommes qui se donnoient pour une bonne nouvelle, ou quelque service important. (L.) — Les nobles à la rose étoit, dit un interprète, une monnoie frappée avec l'or que composa Raymond Lulle, alchimiste espagnol, par l'ordre d'Édouard II, roi d'Angleterre. Les quatorze roturiers ne sont là que pour contraster plaisamment avec le mot *noble*.

[77] Depuis long-tems il ne portoit plus ni chausses ni brayette. (L.)

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LA VIE DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL.

LIVRE DEUXIÈME.

LA VIE DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL.

FIN DE LA TABLE.

